

I

VARIA ETHNOGRAPHICA ET GEODESICA*

* (Avertissement au lecteur: Nous avons, pour la présente édition, choisi de transcrire les textes français d'Antoine d'Abbadie en respectant l'orthographe en usage au XIXe siècle bien que les normes actuelles soient différentes. On trouvera donc: - *long-temps* (aussi bien que *longtemps*), *très-important*, *très-rare*, etc. - *erremens*, *composans*, etc.; *génèse*, *privilage*, *cortége*, *remercîment*, etc. En outre, pour ce qui est de l'orthographe des mots étrangers (arabes, éthiopiens ou autres), question qui a particulièrement préoccupé A. d'Abbadie tout au long de sa vie (cf. son article à ce propos), nous avons suivi la même règle. Aussi pourra-t-on trouver plusieurs transcriptions différentes d'un même mot. Il en sera de même en ce qui concerne l'orthographe en basque, espagnol et italien).

1.1. Analyse du Voyage en Navarre de M. Chaho*

La géographie se borne rarement au rôle modeste qui lui semble tracé par sa stricte acception dans le sens étymologique. Sa partie principale, son exigence, proprement dite, embrasse les figures, noms et positions de terres et des océans, l'orographie ou la description des montagnes, considérées comme groupes, embranchements ou sommets isolés; et, enfin, les fleuves, rivières et lacs, ou mers intérieures. Les éléments secondaires qui modifient la surface terrestre, doivent être aussi énumérés par la géographie: ceux-ci encore sont ou naturels comme les ports, baies et contours de côtes, forêts, steppes et déserts, ou artificiels comme les pyramides, ruines, villes et villages. Chacun de ces éléments doit être individualisé dans l'espace par son nom et par les trois coordonnées de latitude, de longitude et de niveau. Cette dernière appréciation doit le plus souvent ses règles d'approximation à la météorologie: les deux autres doivent à l'astronomie leur origine et leur perfection. De même, les distinctions ou groupements des nations et des peuplades, sont les résultats de l'histoire contemporaine, de la politique envisagée dans ses traités de paix, de l'ethnographie, proprement dite, et parfois même de la linguistique. A ces deux dernières sciences appartient en propre tout ce qui concerne les conformations, moeurs, coutumes, préjugés, culte et langage des peuples. La constitution physique de l'écorce de notre globe, si importante à connaî-



Agustín Chaho
(1811-1858)

* BSG, 5, 1836, pp. 127-131.

tre sous tant de rapports, la qualité et la quotité de ventes et échanges les plus habituels de contrée à contrée, la question des climats, et par suite, des influences ou productions locales, question si féconde en applications pour les guerres ou pour les colonies, tous ces développements sont, à strictement parler, étrangers à la géographie. Cependant, c'est à des descriptions de cette nature, c'est à des excursions hors de l'étroit cercle scientifique que nos assemblées solennelles doivent leur principal charme.

Plus le théâtre géographique s'éloigne de nos moeurs, de nos habitudes et de nos connaissances acquises, plus on permet volontiers que le voyageur se livre à ces digressions qui font tout l'attrait de ses courses et relèvent l'aridité de son sujet. C'est pour le suivre et le juger dans ces circonstances toujours imprévues où toutes les connaissances physiques et intellectuelles du voyageur sont mises en jeu, que le géographe a besoin d'embrasser le cercle entier des sciences humaines et de puiser tour-à-tour dans chacune d'elles les motifs de ses louanges, les fondements de sa critique. Nous avons besoin de placer ces considérations en tête du voyage en Navarre, par M. Augustin Chaho. Cet ouvrage nous apprendra peu au point de géographie spéciale, et si nous n'étions pas persuadés que les études de la plupart d'entre vous, messieurs, ont franchi depuis long-temps ces étroites limites, nous nous serions abstenus de tout examen ultérieur.

La Navarre (*Nava herri* ou pays de vallées) quoique ayant eu jadis ses rois et sa gloire, quoique illustre et bien visitée au moyen âge, est descendue depuis longtemps à l'état de province espagnole. Depuis la renaissance des lettres, aucun observateur n'a parcouru ses rochers et ses vallées. Au commencement de ce siècle, nous avons guerroyé dans ses montagnes, et cependant nous manquons entièrement de cartes et même de positions géodésiques pour coordonner les villes et places fortes de la Navarre. L'histoire et les causes de l'insurrection de ce pays sont trop contemporaines pour que j'en parle ici, même d'après l'ouvrage de M. Chaho. Ce serait changer en arène politique nos paisibles conférences: et pour ce qui regarde son histoire et ses habitants, le savant article que vous a communiqué, il y a quelques mois, votre secrétaire général, rend à-peu-près inutile toutes les notions sur ce sujet que nous pourrions extraire de l'ouvrage de M. Chaho.

Il n'en est pas tout-à-fait de même de la langue basque ou euskarienne, parlée dans la Navarre aussi bien que dans les provinces basques, proprement dites. Quand un peuple dédaignant les formes de civilisation qui nous sont familières, a peu de littérature écrite, il reste deux moyens de faire connaître le génie de sa langue: 1.^{er} la grammaire, qui en est le squelette ou l'abstraction, et pour ainsi dire l'algèbre de la linguistique; 2.^e les chansons qui peignent avec les formes du langage, la couleur locale et les idées d'un peuple. Si les proverbes sont la sagesse des nations, les chansons en révèlent les plaisirs et les peines. Le voyage en Navarre nous offre plusieurs chants inédits, notamment quelques-uns dans l'idiome Souletin, qui avait été jusqu'ici méconnu comme dialecte. A côté de ces chansons, on remarquera plusieurs étymologies, sinon justes, du moins fort ingénieuses, et qui font assez ressortir plusieurs expressions remarquables qui ne se trouvent pas toujours dans les dictionnaires.

Dans la relation de son voyage, M. Chaho a suivi la forme dramatique et les descriptions incidentes recommandées avec raison par le colonel Jackson, dans le dernier numéro du *Journal de la Société de Géographie de Londres*. Pour ce qui concerne les causes et les chances d'avenir de l'insurrection basque, l'organisation et le costume de l'armée, et autres détails d'observation locale, votre rapporteur, d'après une course récente dans la province de Guipuzcoa, peut répondre personnellement de leur exactitude.

Nous en excepterons un seul (page 209), qui est assez remarquable pour qu'il faille citer les propres paroles de l'auteur.

«Les montagnards euskariens sont, je crois, le seul peuple de l'occident au sein duquel on ait observé des sourds de naissance qui parlent».

Suit une explication de ce phénomène, fondée sur la sonorité significative de la parole euskarienne. Nous ne la répétons pas ici, le fait en lui-même nous semble assez digne de remarque.

Nous n'accueillons pas avec autant de doute ce que l'auteur nous rapporte, d'après des chroniques et traditions sur les serpents qui infestaient jadis les Pyrénées. L'existence de ces dragons est probable d'après l'analogie; car le boa monstrueux non décrit par les naturalistes, existe encore, on le sait, dans le désert de Sahara, et les traditions pyrénéennes ne sont pas plus invraisemblables que l'histoire de Regulus et de son armée.

Parmi les faits historiques que M. Chaho a recueillis d'un grand nombre de sources pour faire ressortir la puissance et l'originalité des anciens Cantabres et Vascons, nous n'en citeron qu'un seul fort intéressant dans ces temps modernes où l'on pourrait contester, d'ailleurs, la domination que les Euskariens ont jadis exercée sur toute l'Espagne. Diverses peuplades de la principauté de Tolède, entre autres celles de Valverde et d'Alcontras parlaient encore au seizième siècle la langue basque.

Nous ne terminerons pas sans nous arrêter sur un accessoire qui présente plus d'importance qu'on ne croit. Le portrait en pied d'un Navarrais offre un vrai type de cette race euskarienne. Depuis les travaux de Péron, dans les terres australes, on n'a pas assez insisté sur cette méthode, si utile pour établir la filiation et l'affinité des peuples. La principale cause de cette indifférence vient peut-être de ce que peu de voyageurs sont assez bons dessinateurs pour faire un portrait. Il en est peut-être encore moins qui aient assez de savoir et de conscience pour bien reproduire avec tous ses défauts et beautés le modèle qu'ils ont pris dans la nature. Cependant à défaut des crânes qu'on peut rarement se procurer, de bons portraits aideraient puissamment les linguistes dans la science encore si informe de l'ethnographie.

L'ouvrage de M. Chaho, écrit d'un style de feu, est enveloppé d'un voile de philosophie mystique dont peut de lecteurs pourront se rendre compte. La haine de l'Espagne, qui retentit dans tout ce qu'il dit, n'est que le reflet des sentiments des montagnards qui abhorrent l'unité constitutionnelle des modernes, parce qu'elle imposerait un roi à leur fédération. M. Chaho donne à ses ancêtres le titre d'enfants du soleil et les fait venir d'une contrée encore inconnue de l'Afrique. Quoi qu'il en soit, on ne peut qu'admirer l'ardent patriotisme qui est l'âme de tout le voyage en Navarre. Le patriotisme n'est pas un vice, comme nous le disait un disciple de Bentham: c'est lui qui pousse aux grandes choses, qui soutient et anime nos voyageurs: c'est lui qui est le plus solide fondement de notre Société de géographie.

1.2. Souvenirs d'un voyage dans le sud

La Mer Rouge*

(There is always a sunniness ont the past.)

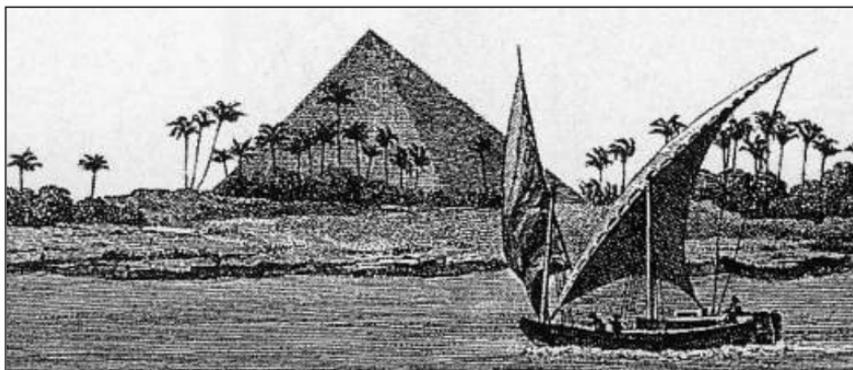
Une des idées les plus familières à notre enfance, c'est la mer Rouge à son miraculeux passage. Après tant de siècles, un de noms qui sont le plus à la bouche de la chrétienté

* Le Phare de Bayonne, 1839-IX-26, n° 762.

politique, c'est encore la mer Rouge. Cette voie si naturelle des temps antiques, abandonnée en même temps que le moyen-âge, et pendant toute la ferveur des idées américaines, reprend aujourd'hui son importance primitive, et doit redevenir comme jadis le grand chemin de l'ancien monde. Ici s'est vérifiée cette singulière loi de l'humanité qui veut qu'on essaie de perfectionner une idée simple d'abord en la rendant plus complexe et plus difficile, pour revenir plus tard à la simplicité des moyens primitifs. Telle a été la communication avec l'Inde par le golfe Arabique et la Méditerranée, qu'on a délaissée pendant plus de trois cents ans pour la route du cap de Bonne-Espérance, si longue et si détournée.

Le commerce avec l'Orient a dû naître dès le temps où ses colonies s'élançèrent vers les glaces du nord et dans les îles froides de l'Occident. Dans ces siècles lointains, où l'industrie était vraiment dans son enfance, la première route commerciale a dû se jalonner par la voie la moins dispendieuse pour chercher la mer Rouge et les villes aujourd'hui désertes des Iduméens, à Palmyre et à Jérusalem. Mais la ruine de leurs comptoirs eut lieu à la conquête de la Judée par les monarques de La Mésopotamie. Alors fut tracée par Roghdad, Erzéronn et l'Asie-Mineure le grand chemin qui relie l'Inde avec l'Europe. Cette route est encore la plus fréquentée. Elle se bifurquait pour atteindre la mer en traversant la Syrie, et donna ainsi naissance à la ville de Damas, qui, plus terrible que les armées de Babylone, détrôna la cité sainte des hébreux. Il était réservé au génie égyptien de rendre une vie nouvelle au commerce de la mer Rouge, dont les vastes bénéfices s'accumulèrent dans ses obélisques, ses temples et ses pyramides. L'héritage des Ptolémée fut recueilli d'abord par les Romains, et plus tard par les marchands de Venise, jusqu'au jour où Vasco de Gama fit changer les vieilles allures du commerce. Aujourd'hui, enfin, l'Angleterre, maîtresse des deux extrémités, cherche à renouer les chaînons de cette antique communication entre l'Orient et l'Occident. L'Inde et l'Europe sont assez connues; mais les points intermédiaires offrent un vaste champ aux recherches de l'historien et du commerçant. Les armes et les savants de la France nous semblent n'avoir rien laissé à dire sur la Syrie et l'Egypte. La mer Rouge seule est restée dans les ténèbres de l'éloignement. Nous voulûmes étudier ses parages, dont les destinées éveillent l'anxiété légitime de toute l'Europe, et, après une excursion sur les rivages orientaux, chez ces tribus arabes encore si peu connues, nous sommes allés vers l'Occident visiter ces peuples d'Éthiopie qui s'étendent mystérieusement jusqu'aux contrées centrales de l'Afrique.

Ce n'est pas ici le lieu de raconter nos observations scientifiques, qui s'allient mal aux courts loisirs d'un feuilleton. En m'arrêtant à des récits plus intéressants, quoique moins graves, je demanderai pardon pour des détails d'événements tout personnels, si je ne croyais



Nous remontâmes le Nil

donner par là un aperçu véridique de la rudesse des mœurs orientales. Une histoire de la vie réelle, que chacun peut commenter à sa manière, est moins sujette à erreur qu'une haute dissertation sur les lois et coutumes; car il est toujours moins agréable et plus chanceux de poser des principes dans une société dont les institutions sont flottantes et peu certaines. Que si ma narration paraît un peu longue, elle est d'un voyageur qui a revu ses foyers, et qui rapporte sa pensée sur les dangers qu'il a courus. Alors il est bien difficile de ne pas leur accorder quelque importance dans ses souvenirs, car un rayon de soleil dore toujours le passé.

Nous avons choisi l'hiver pour nous initier aux chaleurs de la zone torride. Comme les vents soufflent alors du S.-E., il fallait éviter le golfe de Souayr. Nous remontâmes le Nil jusqu'à Ckenck, pour de là traverser le désert, à dos de chameau, jusqu'à Gkossayr, où nous dressâmes notre tente sur les rivages de la mer Rouge. Nous nous hâtâmes de louer la cabane et le petit gaillard d'arrière d'un *baghlé* dont l'avant, ou, pour me servir de l'expression arabe, le ventre était déjà occupé par une cinquantaine de Marocains. Au moment de mettre à la voile, ces turbulents pèlerins voulurent envahir notre étroit logement. Il s'ensuivit une explication qui bientôt devint très vive, et un grand *Maghrebi*, qui avait invoqué la colère du Ciel contre les Français, enleva le sabre de mon frère, et s'apprêta à lui fendre la tête. Le coup, asséné d'une main vigoureuse, fut paré par mon domestique Dimanche. Tous les pèlerins poussèrent alors de grands cris, et dégainèrent leurs yatagans: mon frère et un jeune Anglais qui nous accompagnait furent renversés et désarmés en un instant. Tout présageait un affreux carnage, car, seul libre et armé, j'étais résolu à tuer le premier qui frapperait un des miens. Cependant notre missionnaire d'Abyssinie parlait à tous ces furieux, qui se relâchèrent un moment, et nous permirent de nous élancer dans un bateau voisin, d'où nous les tinmes en respect tandis que nous fesions avertir le gouverneur de Ckosayr.

Hossey-Agha, doué, comme tous les Turcs, d'un grand nez et d'un sang-froid à toute épreuve, ne tarda pas à entrer dans le navire, souffleta le Marocain qui l'appelait *chien d'infidèle*, et nous mena tous à son divan. La procédure commença par l'exposé de notre plainte. Hossey-Agha, s'adressant alors aux pèlerins, leur dit qu'ils ne connaissaient pas leur place, et que les Francs étaient plus grands qu'eux. «Plus grands? dit un kadji turc. – Je dis plus grands, reprit le gouverneur: j'ai demeuré avec eux pendant sept ans.» Et il fesait le geste familier du rapprochement des deux index. Puis, s'adressant aux pèlerins de Maroc: «Y a-t-il parmi vous une loi qui ordonne ou qui permette d'enlever ainsi le sabre à un homme qui ne l'a pas tiré? – Il n'y en a pas, répondit toute la partie arabe de l'assemblée. – Donc celui qui fait ainsi agit mal? reprit Hossey-Agha avec une anxiété d'approbation qui m'étonnait de la part d'un juge. – Il fait mal, disent les pèlerins. Donc vous êtes condamnés par vos propres suffrages. – Je n'ai pas tiré le sabre, dit Gondor de Fez (car c'était le nom de l'accusé); mais de nombreux témoins le démentirent. – Maintenant, dit le gouverneur, quelle peine voulez-vous? – Nous demandons cent coups de bâton.» Ici Elior, chrétien de Bethléem et agent français, se leva, et prit la parole: «Pardonnez, cet homme est de Maroc, il est vrai, mais il est porteur d'un passe-port français, et ne doit pas être battu. Nous taxâmes de faiblesse la longanimité d'Elior, et, le prenant à part, nous voulûmes lui persuader que le gouverneur l'honorait en exécutant la sentence qu'il allait prononcer. «S'il n'était pas un protégé français, dit le gouverneur, je donnerais plutôt cinq cents coups à ce fou. » Ici le bourreau s'avança pour faire observer qu'il serait dommage de ne pas battre un aussi mauvais sujet. Enfin Elior, qui pouvait seul fixer la peine, s'arrêta a un *mezzo termino*, et demanda cinquante coups de bâton. Aussitôt Hossey-Agha fit coucher le Marocain la face sur le parquet, et, ayant appliqué lui-même les douze premiers coups, il remit le bambou à l'exécuteur des hautes oeuvres, qui acheva la sentence avec beaucoup de zèle, tandis que le patient répétait à

haute voix le *fatha*, ou premier chapitre du Ckouran. Puis il se leva en disant: «Par Dieu, vous m'avez bien battu.» Le gouverneur le fit chasser de sa présence, et nous retint à dîner.

J'admirai la sagesse orientale, qui achevait une cause grave en quelques heures et sans répandre une goutte d'encre, quand nous vîmes arriver un petit être qui croyait évidemment gagner en largeur ce qui lui manquait en hauteur. Ce scribe avait le nez en bouteille, les lèvres épaisses des Coptes, une vaste robe trainante et noire, un turban couleur de feuille morte, et l'inévitable encrier long passé à sa ceinture en guise de poignard. Il nous considéra d'un oeil tors, fit un geste de satisfaction, et se mit à griffonner sur un genou. Il retourna plus tard avec une copie au net, et chacun de nous signa: le petit homme de lettres nous priant d'écrire nos noms en français, anglais et italien.

Délivrés ainsi des pèlerins, nous fîmes un cadeau au gouverneur pour sa bonne justice, et au bourreau pour ses coups de bâton. Enfin nous louâmes tous un petit bâtiment, et le lendemain nous cinglâmes vers les côtes d'Arabie.

1.3. Lettre à un ami*

Le Caire, –Décembre 1837–.

«Change souvent de demeure, car la douceur de la vie consiste dans la variété... L'eau qui reste dans un étang se corrompt bientôt; coule-t-elle sur un lit de sable, elle devient limpide et douce; mais à peine elle s'arrête qu'elle devient amère. Si le lion ne sortait pas de la forêt, comment prendrait-il de la proie? et si la flèche ne s'éloignait pas de l'arc, comment atteindrait-elle le but? La poudre d'or est dans sa mine comme de la paille, et l'aloës dans son sol natal est regardé comme le bois le plus commun.»

Mon cher ami,

Cette poésie des Arabes contient à peu près toutes les excuses des voyageurs alors qu'ils ont quitté leurs amis et leur patrie, et que le souvenir des plus chères affections, grandi par la distance, vient jeter un reflet de tristesse et de désespoir sur leur vie aventureuse. J'avais déjà dit adieu au monde européen, et le pavillon tricolore flottait déjà sur la barque qui doit m'emmener loin du Caire, quand votre lettre est venue me trouver.

Vous me demandez des détails sur mes courses depuis le jour où je vous écrivis du cloître des Franciscains d'Olinda. J'avais continué une visite d'observations pénibles sur les variations diurnes de l'aiguille aimantée, j'étais déjà parvenu à des résultats curieux pour le monde scientifique. Un jour, une population fanatique m'accusa d'un manque de respect à l'église, où elle me traita d'hérétique, d'infidèle; ma vie même fut menacée par la garde nationale de Pernambouc. Malgré la recommandation bienveillante de M. le ministre de la marine, le consul de France ne m'avait jamais témoigné le moindre intérêt; il nous manqua encore quand on me jeta avec mon compagnon de voyage dans un cachot. Mais je ne retracerai pas ces détails affligeants et inutiles. Dès que je me trouvai libre, je ne songeai plus qu'à sortir de cette terre du Brésil, que Dieu n'a pas encore bénie!

Mon retour fut contrarié par les calmes de l'Océan. C'est bien là que l'homme paraît triste et petit. Quand la tempête bouleverse le ciel et la mer, c'est encore un drame plein d'intérêt que la lutte des éléments contre le génie du marin. Il est beau de voir comment un

* Le phare de Bayonne, 1835-X-3.

vaisseau avarié dans son gréement, dressé par les courants, repoussé par le vent et la vague, dompte tous les obstacles et se relève plus fier et plus rapide. Mais le calme, c'est le désert des mers dont tous les chemins sont fermés. Quand l'Océan est sans rides, et que toutes les voiles battent le long des mâts, le courage et le génie n'y peuvent rien; dans son oisiveté forcée, il regarde le ciel, et comprend que le doigt de Dieu peut seul le tirer de sa misère.

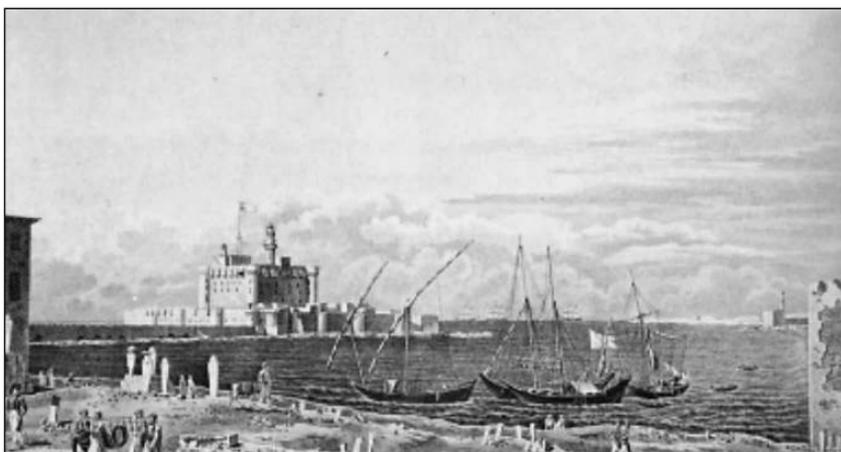
Je ne vous parlerai ni de Trieste, où j'ai débarqué, ni des grandeurs de Venise et de Milan. A Paris je fis don à l'académie du manuscrit de nos observations. Cette illustre assemblée a bien voulu me promettre un rapport sur mes travaux.

J'allai ensuite consacrer deux ou trois jours à revoir mes chères Pyrénées; je dis adieu à ces belles montagnes, et je m'acheminai vers Marseille. Dans la matinée du 1.er octobre je faisais mes voeux de partance à la chapelle de Notre-Dame-de-la-Garde; le même jour un de nos paquebots à vapeur m'entraînait loin de France.

Le ciel était beau, la mer plus belle encore, la terre disparut avec le jour, et j'éprouvai ce faible repentir d'un homme qui abandonne sa patrie parce qu'il le veut bien.

Cette dernière traversée m'a été fort agréable; les aménagements de nos bateaux à vapeur sont parfaitement disposés pour la commodité des voyageurs. D'ailleurs notre société, petite, mais choisie, renfermait M. Cochelet, notre consul-général en Egypte, dont la conversation toujours variée promenait notre imagination à travers toutes les contrées de l'Europe, et nous racontait tantôt les merveilles de l'empire français, tantôt les places cachées de cette Amérique du Nord qu'il a visitée comme particulier et étudiée comme consul. L'inévitable jeu d'échecs me donnait pour antagoniste un officier d'état major qui visite maintenant la Syrie. Je pouvais parler de la Turquie avec un négociant anglais résident à Smyrne, et m'enquérir du monde indien auprès d'un fonctionnaire de cette compagnie de marchands qui gouvernent du Gange à l'Inde cinquante millions de sujets. Nous nous arrêtâmes successivement a Livourne, Civita-Pacchia et Naples, sans pouvoir débarquer; car le choléra-morbus sévissait encore à Marseille, et tous les gouvernements de l'Italie avaient décidé que cette maladie est éminemment pestilentielle et contagieuse.

Enfin, nous eûmes libre pratique à Malte: je ne me lassais pas d'admirer cette île fabuleuse de la chrétienté, où une poignée de braves chevaliers tinrent en échec pendant tant



Le port d'Alexandrie

d'années les Musulmans de l'Orient et de l'Occident. Dans la ville de Vorlette j'ai compris pour la première fois qu'il peut exister une physionomie poétique dans des rues largement coupées à angles droits. Si je puis me fixer à une première impression, l'architecture maltaise n'est ni française ni arabe, mais bien un heureux mélange de notre goût sévère avec le laisser-aller voluptueux du ciseau oriental.

Je visitai la grande église, pavée de sépultures, où les restes mortels de chaque guerrier sont recouverts de ses armoiries blasonnées en mosaïques de marbres précieux. Du reste, l'esprit des chevaliers domine encore à Malte, l'Angleterre la possède seulement: de la location des bains enlevés aux chevaliers, elle tire 30,000 liv sterl. de revenu; de l'excise (droits indirects) 30,000; des douanes et des autres branches, 40,000. Les dépenses paraissent s'élever à 90,000. Lors de mon passage à Malte, il s'y trouvait un commissaire nommé par la chambre des communes pour informer sur les plaintes des insulaires, qui demandent hautement une extension de leurs droits. A cette occasion on avait exhumé l'histoire du consul local de Malte tel qu'il existait sous Charles-Quint. Bien que l'Angleterre soit disposée à octroyer certains privilèges, il est peu probable qu'elle les accorde dans toute la plénitude des anciennes lois.

Syra est une petite ville de l'archipel qui forme le noeud des trois lignes desservies par les paquebots d'Athènes, de Constantinople et d'Alexandrie. La station est bien choisie pour les deux premières de ces villes; mais elle s'écarte beaucoup de la direction de l'Egypte, qui ne paraît pas être néanmoins le grand but de nos paquebots, puisqu'ils doivent surtout parfaire la grande route de l'Inde, de la Chine et de l'Austrasie. D'ailleurs la rade de Syra, ouverte et clapoteuse, convient très peu à des transbordements: nous y vîmes couler le long du bord, par le seul effet de l'agitation des vagues, un chaland rempli de charbon.

Le deuxième dimanche après mon départ de Marseille je vis l'Egypte telle que Fénélon l'a dépeinte, presque aussi basse que la mer. Nous aperçûmes d'abord la fumée de quelques fours à chaux, puis des mâts de navire, comme un escadre dans l'Océan. On voit à peine la ville avant d'être entré dans le port, qui semblait disparaître lui-même sous la belle flotte de Mehemet-Ali.

Mais le cri du *muezzin* de la mosquée m'avertit que l'heure du départ à sonné: encore quelques instants, et je serai en route pour l'Abyssinie, terre jadis catholique, mais au moins encore chrétienne.

1.4. Lettre à M. Jomard*

Malte, 16 janvier 1839

Monsieur,

De retour de mon voyage en Abyssinie, et n'ayant pas encore eu le loisir nécessaire pour coordonner mes nombreuses observations, je m'empresse de vous en envoyer un sommaire, que je vous prie de vouloir bien communiquer à l'Académie des sciences et à la Société de géographie.

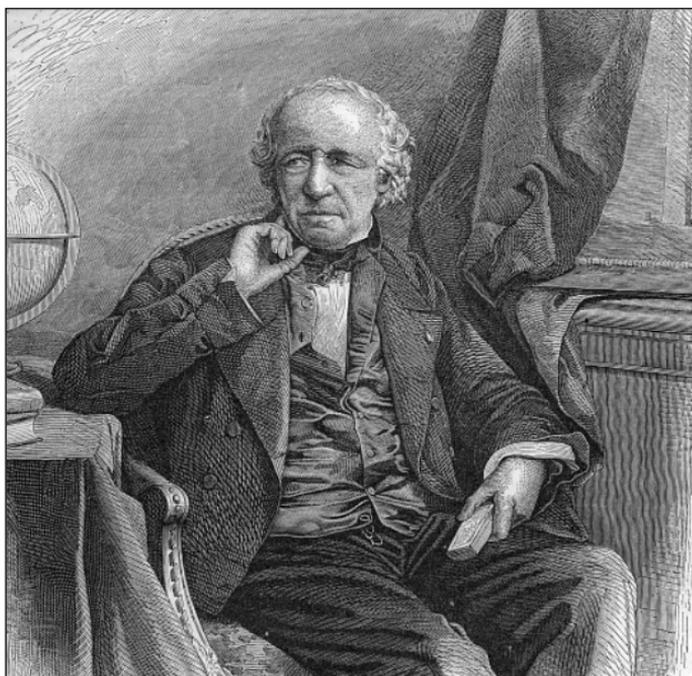
Massawwa' fut le premier théâtre de mes études; on y parle une langue sémitique, distincte de l'arabe et du dialecte du Tigray; j'en ai formé un vocabulaire. D'après mes notes sur

* BSG, 11, 1839, pp. 112-114.

les moeurs et coutumes des Hhabâb, qui demeurent aux environs, je crois pouvoir prouver leur origine arabe. Quelques phénomènes météorologiques observés par moi à Massawwa' paraissent se lier d'une manière curieuse d'après la théorie géologique de M. Elie de Beaumont, à la configuration du continent voisin. Après un séjour de deux mois dans cette île commerçante, j'ai abordé le continent africain par la route ordinaire qui conduit de *Hharckickou* à Halay. Le pays intermédiaire est habité par les Shaho, dont une seule tribu, celle des Hasaorta, était connue des Européens. J'ai recueilli quelques traditions curieuses sur l'origine de ces tribus errantes, et, d'après un vocabulaire raisonné de leur langue, j'ai pu établir leur affinité lointaine avec la souche sémitique. Après un long séjour dans le Tigray, où je commençai l'étude de la langue amhargua, je me rendis à Gondar peu de temps avant la saison des pluies. Là, par le secours de cette dernière langue, je commençai l'étude de la *bouche ilmorma* (afân ilm'orma), ou dialecte commun aux nombreuses peuplades gallas qui habitent l'Afrique centrale. Mon frère, qui m'avait accompagné jusque là, sans s'effrayer de la diminution de nos ressources pécuniaires, voulut rester à Gondar. Après la saison des pluies, il a dû partir pour le Damot, et de là pour le pays des Gallas, afin de vérifier l'exactitude des curieux renseignements que nous avons obtenus sur les sources du Nil-Blanc. Mon frère m'avait aidé dans toutes mes recherches, et comme il s'était habitué aux observations astronomiques, je lui ai laissé la plupart de mes instruments.

De Gondar, j'allai visiter les montagnes du Somên, dont la hauteur avait donné lieu à de vives discussions entre les partisans de Bruce et ceux de Salt. Le mont Bwahit doit avoir au moins 4,000 mètres au-dessus du niveau de la mer. Le 8 juillet, ce mont était couvert de grêle, qui ne fondait pas sous en vent piquant du nord, dont la température, à huit heures du matin, était de 6°, 6 centigrades.

D'après les gens du pays, les monts Fazan et Haï sont encore plus élevés que le mont Bwahit. Ma mesure hypsométrique fut faite au moyen d'un thermomètre fort délicat, et l'eau employée était de la grêle fondue. J'ai fait des mesures semblables à Gondar, Halay et sur



François Jomard
(1777-1862)

plusieurs autres points de l'Abyssinie. Je regrette d'avoir été obligé d'employer l'eau bouillante pour ces observations; mais mon baromètre fut cassé dès le début du voyage. Je crois qu'il est très difficile de transporter ce dernier instrument en Abyssinie.

Ayant suivi une route nouvelle d'Adwa à Massawwa', je me rendis de ce dernier lieu à Mokka où j'étudiai la langue de Somālis. Dans ce vocabulaire, un quart des mots est identique avec l'*ilmorma*, ce qui prouve la connexion des deux dialectes. La tradition somālie me confirma celle des Gallas que j'avais recueillie à Gondar, et d'après laquelle tous ces peuples seraient issus du sud de l'Arabie...

J'emmène en France un Galla et un Abyssin qui conversent avec moi chacun dans sa langue. Leur présence servira en outre à confirmer mes remarques sur l'ethnographie de l'Afrique orientale, déduite des formes physiques de ses habitants.

Vous apprendrez sans doute avec plaisir que M. Dufey, l'un des deux Français qui voyageaient en Abyssinie avant nous, est sorti du Choa par une route nouvelle, celle de Tadjoura. Il doit arriver en Égypte sous peu...

Vous avez sans doute entendu parler de l'expédition envoyée par le pacha d'Égypte à la découverte des sources du Nil-Blanc?

Agréez, Monsieur, etc.

1.5. Renseignements sur la géographie éthiopienne*

(Lus à la séance du 16 août 1839)

Les motifs exprimés dans ma dernière communication à la Société de géographie m'engagent à faire part de quelques autres notions que j'ai recueillies oralement sur la géographie de l'Éthiopie.

Les premières renferment une liste de villages *Hhābāb et *Chohou, qui reconnaissent l'autorité du nāyb de *Hhārcykou¹. Ce petit catalogue me fut dicté par un habitant très intelligent de *Moussāwwou', puis revu et augmenté par l'un des fils du nāyb. J'ai donc lieu de croire qu'il renferme peu d'inexactitudes. Je dois seulement prévenir que j'ai oublié de faire la distinction entre les villages Hhābāb, et ceux des tribus dites Chohou dans les principales langues Abyssines.

A'ly Effendi, jeune homme connu de tous les Européens qui abordent à Moussāwwou', m'a d'abord donné la liste suivante.

Ckayackor, Ckōönti, Wi'a, Dōmās, Mōhadarowatay, Moutāt, Goumhout, Asoūs, Embirōmi, Gallala, Omokoullou, Wāria, Choumfeytou, Tōroa', Gōdemsōga, Kattāra, *H'alay (dans les hautes terres d'Abyssinie), Zoulla, Dānkā, Hōtōmlou, Wedoube', Wedekharō', Adihamali, Alkintebay, Adhedād, *Hhābāb, Sōbil, Zaga, Māywouioy (c'est-à-dire *eau chaude*, à cause de ses sources thermales), Māymeleh, Hāsmat, Mansa, Hōrto.

* BSG, 12, 1839, pp. 181-190.

1. Les noms propres marqués d'un astérisque * ont été écrits par les savants du pays: on peut donc regarder leur orthographe comme exacte. Les lettres accompagnées d'apostrophes désignent des sons étrangers aux langues de l'Europe occidentale: ā désigne l'elif ou a long, et ă le lefatha ou a bref des Arabes; cette dernière voyelle n'existe pas en français, et se rapproche beaucoup de l'ö, voyelle éthiopienne qui est l'analogue de notre e muet; ng désigne le *nga* sanscrit, et *d* est une consonne *ilmorma* tenant le milieu entre le *d* et le *r*; ck est le *ckaf* arabe; ss est le *ssād* de la même langue; la voyelle oū doit être très brève.

Le fils du nāyb retrancha de la liste précédente les noms des deux premiers villages, qui ne sont pas soumis à l'autorité de son père. D'un autre côté il ajouta les noms suivants:

Zökhör, Achouma, Hassaorta (vallée et cours d'eau), Tökoudölle, Hamboukelli, Outörökli, Ayrouïri, Nōret, Atoumāyram, Atöklit, Bouïre, Cheub, Gödgöd, Feugröt, Weyn, Gözgöz, Dāgri, Amatcharam, Omö'götou. Ces deux derniers sont les ruines des villes très considérables d'après la tradition, mais qui auraient été détruites par un de ces tremblements de terre si communs dans le *Sāmhār.

*Moussāwwou' est nommée *Bāt'e' par les Hhābāb. Sa pointe orientale est Rās Moüder. *Rās Djerār est la pointe de terre ferme qui en est la plus voisine. Hārckycou est nommé *Dökhono par les Abyssins, *Dakhano par les Hhābāb, et Möndör par les Chohou. Cette singulière variété de noms pour un lieu si connu doit engager les voyageurs à s'enquérir soigneusement de toutes les synonymies de ce genre.

Un chāykh des Hassaorta me donna la liste suivante de villages Chohou, ou pour mieux dire de leurs tribus ainsi que des chefs actuels de ces tribus:

Hassakhari, chāykh Ibrahim; Hassalessen, chāykh Naser; Lélich, chāykh Souleyman; Fogorotary, chāykh Omar; Eyché, chāykh Adam. Parmi les Chohou Thoroa: Betmous, chāykh Idrys; Beserah, chāykh Ibraïm; Andāgölou, chāykh Ibrahim; Beradö'tah, chāykh Mahmoud; Idda, chāykh Barola; Dösamo, chāykh Mahmoud; Ga'sa, chāykh Ahmed; Belössa, chāykh Hammödou, Zoulla, chāykh A'ly; Gösa'acta et Hadjöbkour qui n'ont point de chāykh. Souleyman chef ou *choum des Hassaorta, qui m'a donné ces détails au commencement de 1838, était alors chargé de convoyer les caravanes en Abyssinie à travers son territoire, dont le chemin mène à H'alāy. En août 1838, le nāyb donna cette charge lucrative à une autre tribu qui devait conduire les voyageurs à *Dögsa (Dixan de Salt).

Zoulla est peuplé de pasteurs qui parlent la langue hhabāby, mais qui sont néanmoins regardés par les Chohou comme leurs frères. Près de là est un village du même nom fondé dernièrement à la suite d'une vive discussion entre deux candidats à la dignité de choum. Entre les deux villages se trouvent les ruines d'Azoul, l'Adulis visité par Cosmas Indicopleustes. D'après la tradition des Hhābāb, cette ville célèbre fut détruite par un tremblement de terre. On en déterre encore souvent du fer et du bronze manufacturés; et sur l'extrémité du cap Djerar on voit le chapiteau d'une colonne enlevée aux ruines de l'antique port d'Éthiopie. Les lignes et cannelures de ce tronçon, taillé dans une pierre trappique, rappellent l'époque Byzantine.

D'après le témoignage des Chohou, l'antique route commerciale, entre Zoulla et le plateau abyssin, passe par Bouré. Elle est assez douce pour qu'on puisse y faire passer de grandes pièces de canon. L'autre route, suivie par Bruce, par Salt, et par les voyageurs européens qui sont venus après eux, tourne au sud à partir de Dökhono, et s'engage plus tard dans un long défilé qui se bifurque vers H'alay par le mont Choumfeyto, et vers Dögsa par le mont Taranta. Il existe encore une autre route dite du *H'amasen. Les caravanes qui la suivent s'arrêtent, en partant de *Adwa, aux lieux suivants:

- Köfölah'id – 1^{re} journée. Site d'une ancienne ville dont il ne reste plus un vestige.
- *Chāh'hāgni – 2^e j. Village de l'Abouna.
- *Ah'sa – 3^e j.
- *Gwöndät – 4^e j. Beau village. Péage ainsi qu'à la halte suivante.
- *Māy Tsaöda – 5^e j. (Eau blanche). – Village un peu moins considérable que le suivant.

Kodafalase	– 6 ^e j. Le plus gros village après Gouraö – Péage.
Chāha	– 7 ^e j.
*Gouraö'	– 8 ^e j. Le plus gros bourg sur cette route: il a environ 1400 âmes. – Péage.
Ckayackor	– 9 ^e j. Village un peu inférieur à Gwöndät. – Péage.
Tchaytou	– 10 ^e j. Point d'eau
A'dirāsou	– 11 ^e j. Ruisseau passant aussi par Bamba, Araza et Wāynegous.
Bamba	– 12 ^e j.
Araza	– 13 ^e j. Beaucoup d'eau, mais point d'habitations.
Embethogam	– 14 ^e j. Sans abri. L'eau douce y manque quelquefois.
Wāynegous	– 15 ^e j. Sans abri, mais ayant un beau ruisseau.
Omokoullou	– 16 ^e j. Premier village hhābāby, a quatre milles de Moussāwwou'.
*Moussāwwou'	– 17 ^e j. Cette île est nommée *Möt'wā par les Abyssins lettrés, et Mötzwā par ceux du *Gojām.

La route du H'amasen serait intéressante à visiter, car elle traverse tout le bassin du Mareb, qui, avant de se perdre dans les sables du pays de Gach, paraît arroser une pente douce, la seule peut-être qui relie le plateau Abyssin aux plaines basses et chaudes de la Nubie. Cette route commerciale est néanmoins peu suivie, à raison de l'endémie dont on est atteint habituellement entre Waynegous et Ckayackor. Le Musulman abyssin de qui je tiens ces détails y a vu mourir cinquante hommes en un seul jour. Il attribuait ces maladies terribles aux hautes herbes et à l'humidité du terrain sur lequel on dort.

Je ne sais si on a pu prendre de l'intérêt à cette sèche énumération des villages du Sāmhār; mais quelques vagues que soient mes renseignements sur les pays Galla limitrophes de l'Abyssinie, j'ai lieu de croire qu'on aimera à les entendre et à les discuter, car ils jetteront un commencement de lumière sur les contrées mystérieuses de l'Afrique centrale.

Fakiet Ahhmed, arabe du Hhedjaz, fort instruit, et qui avait passé trois ans à Onaryā, me donna à *Göndār la route qu'il suivit pour se rendre dans la petite métropole des Galla Oromo:

De *Göndār à *Yfāg	– 2 journées.
à Arbamba	– 1 j.
à T'ökour Waha	– 3 j. Là commence une descente très abrupte, tout-à-fait analogue à la fissure du Tākā'ze, et qui conduit à l'Abbāy. Sur l'autre rive est une plage basse, un tehama pour les Arabes, un *kwōla pour les Abyssins. On y chemine un jour; puis
à Amödamid	– 2 j.
à Dembetcha	– <u>2 j.</u>
Total	10 j.

D'autre part	10 j.
à Basso	– 2 j. Capitale de Gojām.
à *Goudrou	– 2 j.
à *Djömma	– 5 j.
à *Gombo	– 1 j.
à L gamara	– 6 heures.
à la rivière de *Didesa	– 1 j.
à *Önāryā	<u>– 3 j.</u>
Total	22 1/2 journées.

Quelques marchands abyssins m'ont dit qu'un cavalier va en quinze jours de Gōndār à Önäryā, mais qu'une grande caravane emploie un mois. Le calcul de Fakiet Ahmed tient le milieu entre ces deux données.

Au-delà d'Önäryā sont les pays suivants: Gouma, *Kaffa, Waratta au N. de Kaffa, *Sidama, Koutcha, *Nonno, *Lofe et *Djandjōrou. Les gens de ce dernier pays sont rouges, c'est-à-dire d'un teint approchant du blanc. Ils se nomment *Bādōāsa, boivent beaucoup de bière, et passent pour être très forts. Le mot djanjōrou veut dire *aveugle* en ilmorma; en amhārña djōndjāro veut dire singe.

A une journée au nord de Goudrou est *Hourrou; à demi-journée au nord encore est *Amourou, tribu Galla. Liban est un riche pays, à une journée au sud de Goudrou: sa ville principale se nomme Gidiberet. A six journées au sud de Goudrou est Sibou, où l'on exploite l'or. Fazoglou est à une journée de Sibou, et les habitants de ces deux pays contractent beaucoup de mariages ensemble.

Abba *Bāgibo, chef des Galla Oromo, a sous sa domination les villages suivants: *Limmou, *Sāk'ā, *Ōnga, *Walesouō, *Darrou, *Garaukke, *Sāpā, *Kotchāou, *Gena, *Douzoudjou, *Doudjouma et *T'önök'e; près Nonno est Kolba. Enfin les gens d'Önarya connaissent de nom le pays de Bonga, situé très loin dans l'intérieur de l'Afrique.

D'après le petit itinéraire ci-dessus, Önärya serait assez bien placé sur nos cartes, c'est-à-dire entre le 7^e et le 8^e degrés de latitude, du moins en supposant qu'elles donnent bien la distance de Gōndār à Yfag. Dans la communication que j'eus l'honneur de faire à la Société lors de sa dernière réunion solennelle, j'avançai que les Gallas Oromo nommaient leur principale ville Önäryā. Cette assertion, basée sur les renseignements de mon jeune galla *Amōchi n'était pas exacte, ainsi qu'il doit en arriver lorsqu'on se hâte de publier une première indication. Le Galla que notre honorable et zélé collègue M. Jomard fait élever à Paris, nommant sa patrie Limmou, et s'obstinant à se dire le compatriote d'Amōchi dont il parle d'ailleurs la langue, j'interrogeai ce dernier, qui me dit que c'était bien là le nom de sa ville natale, appelée Önäryā dans le Gojām, et Önäryā par les gens de Gōndār.

Ce n'était pas assez de toute cette confusion de noms qui varient suivant la langue dans laquelle on prend ses renseignements: je n'ai presque jamais pu parvenir à identifier les positions relatives des pays dont on me parlait dans la terre *Hhamedj, (car c'est le nom arabe qui correspond au terme abyssin de Galla: mon chāykh Ahhmed traduisait tous les points cardinaux par les mots *fock* et *t'ahht*, qui signifient en haut et en bas. Plutôt que de le

suivre dans un dédale d'expressions où l'esprit se perd, je vais transcrire un passage de la dernière lettre que j'ai reçue de mon frère Arnaud d'Abbadie, datée de Gōndār, octobre 1838:

«Peu de jours après ton départ, ces prétendues sources du Nil Blanc firent place à l'annonce d'une grande mer salée près Kaffa, et à plusieurs autres choses fort curieuses si l'on pouvait les croire vraies. Plusieurs Galla ont semblé d'accord sur un point, c'est que le fleuve Blanc vient du Darfour, ou au moins passe par là. D'Ēnarya à Walaga, quatre jours de route: de Walaga à Denka, trois jours: à Denka le fleuve Blanc semble se perdre dans une vaste plaine de sable noir mouvant et aurifère. L'un des Galla, vieux mais très éveillé, me dit: Personne ne peut affirmer où est la fin du Bahr el Abiad. D'un autre côté, après Kaffa, dit-on, dans les montagnes, est un grand fleuve qui coule vers l'intérieur dans la direction du lac Tchād. Maintenant je ne demande plus rien jusqu'à Enāryā: sans doute je trouverai là quelques renseignements. Si l'on fait jamais quelque belle découverte par ici, ce ne sera qu'avec beaucoup de patience, et le tact de démêler un fond toujours vrai des histoires menteuses que sans intérêt même on vous conte. On n'achèvera rien en hâtant: il faut se faire diffèreux et facile comme eux.

Cette annonce d'un lac intérieur de l'Afrique m'a été répétée par un Galla, qui dit qu'un vautour met cinq jours à le traverser, tant il est grand. Le marchand de Derita, Warkié, que j'ai vu à Mossāwwou', m'a parlé aussi de cette grande mer intérieure: il affirma qu'elle est salée, et que les gens de Waratta vont à Kaffa pour en vendre le sel. La position de ce lac intérieur correspond vaguement avec celle du lac Maravi qu'on trouve sur nos anciennes cartes. Le même Warkié m'a dit que la rivière Goudjoub coculee par Kaffa et Ōnāryā dans l'Abbāy. La rivière Itésa arrose le pays de Gouma: il en est de même du Wama, qui se réunit à la précédente avant de se jeter dans l'Abbāy. La grande rivière Gibe arrose le pays de Nonno. Le Gouder coule entre le Goudrou et le Liban. Souro, Tambourou et Gimeri sont des pays au-delà de Kaffa. Enāryā est situé au confluent de deux rivières, le Gibe et le Dibi.

Ces renseignements, qui se confirment les uns les autres dans les points essentiels, me ramènent toujours à une conclusion: c'est que le pays Galla, au sud de l'Abyssinie, loin d'être séparé de celle-ci par les montagnes figurées dans la carte de MM. Combes et Tamisier, forme au contraire le bassin d'une grande rivière qui se réunit à l'Abbāy; et ce dernier pourra être appelé Nil Bleu, quand il sera prouvé, contrairement aux assertions des marchands de Gōndar, que le Gibe est un affluent inférieur à l'Abbāy, au lieu d'être, comme je le crois, tant par sa direction que par le volume de ses eaux, la source-mère du Bahr el Azraek ou Nil Bleu.

Je termine ici mes faibles renseignements: je vais retourner dans ces pays lointains d'où j'espère rapporter quelques notions plus détaillées et plus précises sur des pays qui me semblent réunir tous les problèmes les plus intéressants de la géographie de l'Afrique. Heureux si, aidé en même temps que devancé par les courses aventureuses de mon frère, je puis un jour rapporter de ces pays des informations plus précises et mieux discutées, et qui, par là, soient moins indignes d'être offertes à la Société de géographie.

GÉOGRAPHIE POSITIVE DE L'ABYSSINIE*

1.6. Lettre à M. d'Avezac*

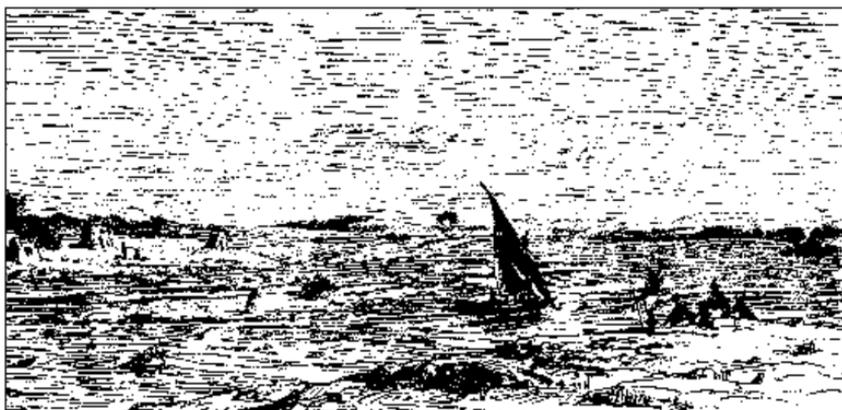
Le Caire, 7 octobre, 1840

Mon cher monsieur,

J'ai reçu avec bien de plaisir, mais seulement au mois de juin, votre lettre du 21 décembre 1839. Avec elle, et par les soins du bon M. Fresnel, j'ai reçu imprimée ma lettre sur les renseignements de géographie abyssine. Je vous suis bien reconnaissant du soin que vous avez mis à corriger les épreuves, car des noms mal épelés dans nos cartes offrent jusqu'ici le plus grand obstacle aux renseignements qu'on veut prendre auprès des habitants d'un pays. J'ai remarqué dans mon article une erreur de ce genre dont je suis sans doute la cause. Il s'agit du nom Moussawwou' que j'aurais dû écrire Moussawwa'; vous comprenez bien comment un *fatha* un peu épâté a pu être pris par moi pour un *domm*.

Je dois à la complaisance de M. Linant la *Notice sur les Gallas de Limmou* par M. Jomard. En la relisant, j'ai senti se réveiller les doutes que je crois avoir exprimés à notre savant collègue avant mon départ de Paris, et puisqu'on peut faire par renseignements la géographie du pays Galla sans sortir du Caire, j'ai fait plusieurs visites au marché des esclaves, afin d'éclaircir mes incertitudes. J'ai eu enfin le bonheur de rencontrer hier un jeune homme du Liban, le premier que j'aie vu employer avec intelligence les noms des points cardinaux. Voici un sommaire de notre conversation. «Le Gibé, en quittant Limmou que vous appelez Enarya, entre dans le pays nommé Djawi, puis se jette dans l'Abaya. Toutes les eaux du pays Galla s'unissent à l'Abaya du Gojam.» (Mon Galla fit cette observation de son propre mouvement et non comme réponse à mes questions.) «L'Abaya coule du N. au S.; je l'ai vu, moi, à l'est du Gojam: ensuite il tourne et vient ici. – Vous vous trompez en parlant de deux Limmou: vous voulez dire deux Liban, ce qui est vrai; mais il n'y a jamais eu deux Limmou où l'on parle la langue ilmorma.»

Puisque je vous ai mené sur la route d'Enarya, je vous dirai en passant que Dembetcha, qui figure sur mon itinéraire imprimé, est par 10°7'50" de latitude, d'après une observation de mon frère faite au sextant tabatière. Ce chiffre subira peut-être une petite correction quand j'aurai calculé les cinq ou six observations faites à Dembetcha.



* BSG, 14, 1840, pp. 239-256.



La maladie grave qui m'a empêché de prendre la plume pendant deux mois peut seule expliquer comment je n'ai pas employé mes loisirs d'A'den à mettre au net ma carte du pays situé entre Dögsa et le Takazé. Ici, où j'ai retrouvé la santé, il m'a été impossible de m'occuper de ce travail d'une manière assidue. Enfin, j'ai pris le parti de dégrossir mes matériaux. J'ai réduit ma base et calculé mes principales observations astronomiques ainsi que la plupart de mes azimuths pris au soleil. Restent le calcul des occultations observées à Adwa, et celui de la plupart de mes triangles, ainsi que les latitudes de quelques points de moindre importance. J'ose à peine espérer que quelque amateur de géographie positive puisse s'occuper d'un travail aussi fastidieux; mais quand il sera fait, on aura, si je ne m'abuse, la base d'une bonne carte de ces contrées, jusqu'au jour où la civilisation permettra d'y refaire mon travail avec la facilité d'y consacrer beaucoup plus de temps, et de placer de bons signaux aux sommets de chaque triangle. Gêné par les préjugés du pays et jalouxé par le chef du gouvernement, j'ai dû me contenter de relever les points les plus élevés des montagnes, ou l'arête aiguë des plateaux, en ayant soin de faire à côté un petit croquis du point relevé. Une autre circonstance m'a aussi fort contrarié: la nécessité de cacher mes mouvements m'empêchait de faire porter aux points culminants mon admirable théodolite de Gambey; et j'ai dû mesurer presque tous mes angles avec un petit théodolite fait à Berlin. C'est le même instrument qui a servi à M. le chevalier Falbe, capitaine de la marine royale danoise, pour sa topographie des environs de Tunis. Bien que la lecture de deux de ses verniers donnât des différences allant parfois jusqu'à une minute et demie, j'ai dû me servir de préférence d'un théodolite si facile à cacher et à transporter. J'émettrai ici le vœu que ceux de nos savants collègues qui font la gloire des Dépôts de la guerre et de la marine veuillent bien pardonner à l'imperfection relative de mon travail en faveur du soin que je mets à ne pas leur cacher le véritable état des choses, et surtout quand ils prendront en considération les grandes difficultés qui assiègent un voyageur astronome en Abyssinie.

La latitude d'Adwa est celle de la maison occupée au commencement de cette année par M. de Jacobis, préfet de la mission catholique en Éthiopie. Elle est dans la paroisse de

Mödh'an a'lam, près du marché, et non loin de l'*aderach* d'Aita-Wassen. J'ai observé cette latitude avec le plus grand soin, parce qu'elle fixe l'extrémité méridionale de ma base.

Latitude d'Adwa

30 mars, par le théodolite Gambey et le soleil	14°	10'	05"	.8
5 avril, — — —		9	48	.2
6 — cercle de réflexion divisé sur platine (par la polaire)		9	43	.0
10 — même instrument (et Grande-Ourse)		10	8	.6
14 — théod. de Gambey (et Grande-Ourse)		9	49	.1
16 — — —		9	50	.0
	<hr/>			
Moyenne	14°	9'	54"	.1

Chacune de ces latitudes a été observée par plusieurs hauteurs circumméridiennes, et elles son calculées, celle du 6 avril exceptée, par la formule de Delambre. Dans l'observation du 30 mars, le grand nombre des passants et les vacillations du sol ne donnèrent pas un moment de repos à mon niveau. Les autres observations faites au théodolite offrent une concordance digne de la haute perfection qu'a su atteindre M. Gambey dans la construction des instruments astronomiques.

J'ai le regret de ne pouvoir vous donner un chiffre aussi positif pour la longitude d'Adwa, mon absence d'Europe m'ayant empêché de rechercher des observations correspondantes à mes occultations d'étoiles par la lune. Provisoirement, et pour calculer mes observations afin de déterminer des différences de longitude, j'ai adopté pour Adwa celle qui résultait de cinq éclipses des satellites de Jupiter et de quatre distances lunaires.

Le 29 mars, immersion du 1 ^{er} satellite	2 ^h	26 ^m	7 ^s	.3
Le 7 avril, — — —		25	43	.6
Le 24 — distances lunaires		25	47	.6
Le 25 — immersion du 2 ^e satellite		25	55	.3
Le 29 — — — 1 ^{er} —		25	15	.8
Le 30 — — —		25	17	.0
	<hr/>			
Longitude moyenne à l'est de Paris	2 ^h	25 ^m	41 ^s	.1

Parmi les quatre distances employées, les deux dont l'observation avait été le mieux faite donneraient 2^h 26^m 26^s et 2^h 26^m 35^s. Un calcul, fait à la hâte, de l'immersion de x des gémeaux observée le 6 mai, et d'après les coordonnées des tables de M. Baily, m'ayant donné encore 2^h 26^m 39^s, j'ai lieu de croire que ce dernier chiffre, peu différent d'ailleurs de celui de M. Rüppell, ne sera pas éloigné de la vérité quand toutes mes occultations observées à Adwa auront été calculées.

Pour des voyageurs isolés et sans protection, il est très difficile de mesurer en Abyssinie une base géodésique avec la précision exigée par les méthodes ordinaires. J'ai dû avoir recours à celle qu'indique M. A. M. Chazallon (*Ann. mar. et col.* 1837) pour mesurer une base par la vitesse du son. N'ayant pas de canon à notre disposition, nous fîmes usage de fusils fortement chargés, ce qui me força à diminuer de beaucoup l'étendue de ma base. Pour réduire à zéro le coefficient qui dépend de la vitesse du vent, des coups réciproques furent tirés alternativement à chaque extrémité de la base. Comme dans une première observation la différence des intervalles ne concordait pas avec la direction du vent, qui soufflait par rafales, nous en fîmes une seconde le 22 avril. Mon frère, stationné sur la terrasse de mon observatoire à Adwa, comptait les battements d'un chronomètre: il eut

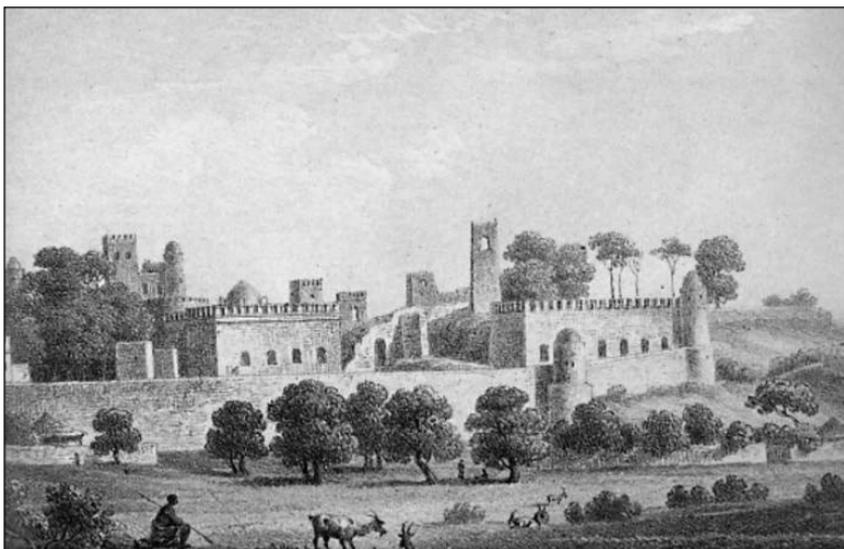
d'abord 22, puis 22,5 battements (8.8 et 9.3 secondes); son thermomètre marquait $28^{\circ}.2$; le thermomètre mouillé accusait 14.8 grades. J'étais sous le vent, sur le sommet du mont Säloda: mon compteur à pointage marque 7.7 et 7.75 secondes; mes thermomètres marquèrent $26^{\circ}.7$ et 16.2 grades. Les thermomètres entourés d'un tissu mouillé me servirent à déduire les points de rosée. Négligeant les petites erreurs de graduation des thermomètres qui sont moindres que 0.15 grades, la formule de M. Chazallon devient:

$V+341^m.3+0.6058X12.45+0.085X14.29=350^m.057$; et $8.31V=2908.981$. Ce dernier chiffre est la distance en mètres de mon observatoire au sommet du mont Säloda. La hauteur angulaire de ce sommet, mesurée au théodolite répétiteur, étant $12^{\circ}9'.4$, et la réfraction assumée étant $7''.5$, il vient 2843.74 mètres pour distance horizontale de mon observatoire à la verticale passant par le sommet du mont Säloda: la réduction au niveau des mers étant $0^m.87$, il ne résulte 2842.87 mètres pour la longueur de ma base.

Calculant d'après les formules de M. Chazallon, qui suffisent pour le cas en question, j'ai obtenu pour la position du mont Säloda $14^{\circ}11'22''$ latitude, et longitude= $36^{\circ}25'04''.5$ en supposant celle d'Adwa égale à $36^{\circ}25'7''.5$.

Pour ce qui est des latitudes des autres lieux mentionnées dans ces documents, je n'ose en affirmer l'exactitude parfaite, puisque chacune n'a été observée qu'une seule fois, et tout astronome voyageur sait fort bien que des circonstances dont on ne se rend pas toujours compte peuvent jeter une erreur dans une *seule* suite de hauteurs circumméridiennes. Dögsa étant un point important, j'y suis retourné deux fois, espérant mesurer la distance zénithale d'une étoile. Bien que j'y aie séjourné plusieurs jours à chaque fois, je n'ai pu trouver un ciel découvert. Il en a été de même du mont Börk'ak'o, qui sera toujours, je crois, un point trigonométrique dans la carte de ces contrées, ainsi que les monts Tahwile, Köchat (dans l'Agame) et les sommités qui forment la barrière d'Adwa du côté de l'est.

Les distances zénithales du soleil m'ont donné $14^{\circ}58'31''$ pour latitude de Dögsa, ce qui est moins que le chiffre de Salt. Sur cette donnée, et d'après l'azimuth du mont Säloda observé de Dögsa, j'ai trouvé $20^{\circ}29'$ pour différence de longitude entre ces deux points, ce qui donne $36^{\circ}45'36''.5$ pour longitude de Dögsa à l'est de Paris. Dans la carte de Salt cette



Gondar

différence est de 27' environ; dans celle de Berghaus (Gotha 1835), elle serait de 48' en arc. Le peu de loisirs d'un voyageur ne m'a pas permis de calculer cette différence en me servant de ma base, c'est-à-dire en prenant la distance calculée du mont Sāmayata au mont Sāloda et les azimuths de ces deux montagnes observés à Dögsa.

La latitude du mont Bōrk'ak'o, sur la crête de la chaîne primitive qui soutient le Tōgray à l'E., est 14°54'16", d'après une petite observation au théodolite de M. Falbe. Le 20 mars, un peu avant midi, le baromètre était à 0_m.56485, son thermomètre à 34^G.6 et le thermomètre à l'air libre à 22.8 grades; à Dögsa, le 21 mars à 5^h40^m du soir, ces chiffres étaient 0^m.59340, 23^G.3 et 21^G.0; le thermomètre mouillé descendit en même temps jusqu'à 17^G.0 par un vent frais du N.-E.

Étant à Dōkhono le 13 mars, j'observai huit hauteurs circumméridiennes de Canopus avec l'admirable sextant de poche que S. A. R. M^{gr} le prince de Joinville voulut bien me donner avant mon départ de France. J'en conclus 15°30'56" pour latitude de Dōkhono. J'ai aussi bien observé les latitudes de *A'di h'abib*, de *Dōma*, du lieu de halte près le ruisseau Tārānta, de celui près de May Rahia, du ruisseau de Bālāsa, et de *May Kānōi* près Adwa. J'ai pu seulement calculer la latitude de May Rahia, que j'ai trouvée égale à 14°46'40". L'embarras du grand nombre de chiffres à transcrire m'empêche de vous donner les éléments des autres latitudes.

Quant aux azimuths, la nature incertaine de mon voyage m'avait engagé à toujours relever *tous* les points remarquables, ce qui donne des directions seulement, les distances devant résulter de l'intersection des azimuths pris d'un autre point. Cette condition n'a pas pu s'accomplir pour plusieurs lieux; mais j'ai cru devoir les conserver dans ma liste, parce que d'autres voyageurs venant à parcourir ces régions plus tard, leurs relevements à la boussole, ou même quelquefois leurs heures de marche, pourront servir à fixer approximativement la position d'un site déjà déterminé à demi par un seul azimuth. Un des principaux éléments de cette détermination étant la déclinaison de l'aiguille aimantée, je l'ai observée à la suite de mes azimuths dans les lieux où elle n'était pas encore connue.

Liste d'azimuths comptés du nord vers l'est

Le 22 mars, azimuths observés à Dögsa; station dans le terrain vague à quelques pas au nord de la maison du Bahr nāgach.

Mont Amokhāy le plus pointu	194°	5'	31"
– l'autre (observé le milieu de la fourche)	194	22	8
– dont je n'ai pu savoir le nom	195	41	37
– Sāmayata	196	7	16
– Rayou	197	13	16
– H'ōta	197	36	21

Toutes les montagnes ci-dessus appartiennent au système d'Adwa.

Mont Kōchāt (Agame)	162°	43'	29"
– Mōtāra –	150	25	46
– Tahwile	211	8	16

Déclinaison de l'aiguille à Dögsa= 5°16' ouest.

Le 11 avril, azimuths vrais pris du sommet du mont Säloda près Adwa.

Mont Tahwile	18°	9'	30"
Mont Sobat	15°	24'	45"
– May-Soto	17	01	15
– Gounya	25	2	45
– Mösbār	26	40	45
– innomé	27	5	15
– Gounya, 2 ^e du même nom à de qu'on m'assure	30	33	15
– dans le district de Chähagni	31	36	45
– Gouraho	33	21	45
– près Yäha	36	46	30
– Arbayt-Ousōsa	42	4	30
– H'öta (mamelon central)	51	26	30
– Örar	57	21	45
–	64	36	15
– Göndöbta, le plus petit	65	52	0
– le plus haut	66	29	30
– Anfara (entaille dans le plateau)	22	9	0
– Yahsa	21	44	45

Le 14 avril, de mon observatoire à Adwa:

Mont d'Abba-Gäräma, une pointe	82	58	24
– , l'autre pointe	91	59	47
Tour des missionnaires jésuites dans Frémona	296	2	8
Sommet du mont Säloda	358	13	12

20 avril, de mon observatoire à Adwa:

Mont Garra	26	44	4
– Gounya	28	50	49
Gwasot (colline)	32	50	44
Mont Gouraho (pic)	34	49	26
A'di-Goutraho (colline)	36	22	0
A'di-Darhwaho	37	49	0
A'di-Hwomer	40	26	0
Mont Höta, mamelon central	42	39	34
– Örar	47	16	19
May K'wāla (village), une extrémité	49	15	19
– autre –	53	36	0
Mont Atsgöba	54 ^h	10'	11"
– Gososo	59	2	56
Mont Gososo 2 ^e pic	61	17	34
– 3 ^e pic	62	46	49
Mont Amokhwa	66	57	49
– Kidana-Mehret	71	48	34
– – 2 ^e et large sommité	73	56	04
– Sāmayata	76	11	49

22 avril, azimuths observés du haut du mont Säloda.

Mont Bwahit (Sömen), escarpement à droite	218°	39'	38"
– (Sömen)	217	3	58
–	216	10	08
– Bwahit (les escarpements vers ma gauche)	217	52	40
May-Tahlo	215	59	53
Mont (Sömen)	211	38	33
– Hay (cran ou degré à droite du plateau)	208	51	08
Rochers de Hawäza, à peine visibles	224	44	0
A'di-Aylas par de là Ak'wösoum	239	54	08
Forasit (colline)	241	33	30
Mont Abouna-Pentelewon	250	30	13
Colline de May-Zagra près Mödöbäy	261	43	45
Pic voisin de la précédente	265	53	38
Mont Bankwal	267	4	0
– Däbra-Sina	274	24	20
Colline près A'di-Abo	279	46	0
Mont près Kouhwayn, dont le pied est baigné par le Maräb	290	31	30
Col à une journée en deçà de Dembelas	338	8	15
Aiguille sur la frontière du H'amasen	343	36	0
Goundet (bourg arrosé par le Maräb)	346	10	50
Hallela	312	25	30
Gacha-Wärk'	316	16	0
Mont au-delà de A'di-Möngwonti	346	58	20
Eglise sur le mont Böhöza	357	49	20
Direction de Chahagui et, plus loin, d'Ahsa	363	45	0
Mont Tahwile (?), très obscurci par le brouill.	9°	48'	38"
– près de nous	18	7	5
– Börk'ak'o	25	11	0
– un peu plus élevé que le précédent et sur la même chaîne	24	38	45
– H'öta (mamelon le plus élevé)	51	12	53
– Rayou	74	41	45
– Awger	75	35	45
Kösat-A'tro	79	26	53
Kösa-Are (escarpement à droite)	82	25	23
Mont Alekwa (esc. à droite, direct. de A'di-Grät)	86	52	28
A'dia-Thawila, col	86	18	08
Mont Sāmayata, pic à gauche	89	39	08
– sommet du dôme le plus élevé	91	58	30
Mont Sāmayata, (dôme du côté d'Adwa)	92	35	53
Église de Maryam-Chāwito	93	42	50
Mont Gwal-H'atze (pic inaccessible)	96	50	0
Kidana-Mehret	99	35	40
– (mamelon au milieu)	99	42	40
Gadöbay (église et bois vus dans le col du mont Kidana-Mehret)	100	4	0
Mont Dömbalorit	100	3	30
– Kidana Mehret (dôme)	101	36	23
Latsa	106	58	0
Mont Mokhröm	113	23	20

Mösobo	115	23	40
Mont d'Abba-Gäräma	119	52	20
Col de Mögab	123	31	23
Hönzar	129	19	40
Göralta (escarpement du plateau à gauche)	170	20	50
Église de Saint-Gabriel près Adwa	169	27	20
– de Saint-Michel –	170	32	40
Mon observatoire	178	13	0
Mont <i>Damogälila</i> (innaccessible)	188	7	20
Église Mödh'ania'läm dans Adwa	183	32	0
Tour de Fremona	231	21	0

28 avril, à Adwa.

Mont Damogälila (partie la plus élevée du dôme)	190°	16'	0"
---	------	-----	----

29 juin, à Dögsa.

Mont Awger	179	19	58
Adige-Tahwile	183	3	13
Mont Gwal-Hatze	184	28	0
Monkorkwar-Walta	185	7	13
Hayle-Zenda (un bord du plateau)	186	6	43
– (l'autre bord)	187	18	13
Zohödaga	191	9	40
Daba-Yasious (pic)	191	41	10
Tsanno	192	6	10
Ömba-äsäy	193	53	28
Sämayata (dôme)	196	8	13
Gouraho (pic)	200	47	13
Dark'akwo	201	0	13
Gounya (milieu du plateau)	201	13	10
Beyto	202	1	13
Mont Säloda	202	53	28
– Sina	203	27	43
Gacha-Werk'	204	2	0
Pic près May-Zagra	214	27	0
Abouta Pentelewon (pic)	210	2	10
Mont Köchät' (en Agame)	162	45	10

Tous les azimuths ci-dessus ont été déduits de relèvements des bords du soleil pris le matin ou le soir près du premier vertical. La lunette d'épreuve en bas du théodolite a été souvent consultée pendant chaque tour d'horizon, pour m'assurer que l'instrument n'avait pas été dérangé. Malgré le soin que j'ai pris d'ailleurs de bien veiller au niveau, il y a des différences entre les azimuths des mêmes objets observés à des jours d'intervalle, et qui vont quelquefois jusqu'à 4 minutes. Ces incertitudes proviennent en grande partie du manque de signaux. Il s'ensuit de cette remarque que les secondes ne sont écrites que comme un résultat de calcul, et nullement avec la prétention d'une exactitude que dans ma manière d'opérer il était impossible d'atteindre.

La nomenclature des points éloignés m'a donné plus de peine que tout le reste de ce travail. Peu de gens pouvaient ou voulaient me satisfaire sur ce point: les croquis du galbe des montagnes mis à côté de chaque nom ne suffisait plus dès que j'avais changé de station, et j'ai lieu de craindre que quelques unes des montagnes n'aient été prises pour d'autres par les personnes qui me les nommaient. Quant aux noms eux-mêmes, je les ai fait presque tous écrire par un scribe abyssin, plus accoutumé que je ne le suis aux sons de son langage; mais le temps me manquant pour vérifier cette synonymie, je me suis ici contenté de transcrire provisoirement les noms tels que je les entendais, et avec la certitude qu'ils peuvent ainsi être reconnus par les habitants du pays.

J'ai aussi observé des azimuths à Dökhono, à Afta près les ruines d'Adulis, à Moussawwa', à May K'anöi, à Bäläsa, au mont Börk'ak'o, à Tilatök'ene sur la rive droite du Täkzé, à Ömmi H'armaz et à Öna Dok'o près Goura'. Quand le ciel était couvert, j'ai pris des angles à des points connus, toujours avec le théodolite, comme au plateau de Gounya, à celui de Mötära, et au couvent de *Bizen*. Je vous enverrai ces angles réduits, ainsi que les azimuths, dès que j'aurai pu les calculer.

Mes observations barométriques ont été faites avec un instrument qui m'a été *donné* par M. Laquiaute, capitaine du génie à Strasbourg. Comparé avec soin à l'étalon de l'Observatoire royal, ce baromètre n'a pas offert d'erreur appréciable. L'indication de mes thermomètres n'a pas été corrigée des erreurs de graduation, très faibles à la vérité. On sera malheureusement réduit à adopter une hypothèse pour la pression de l'air au niveau de la mer Rouge, car les circonstances dans lesquelles je me suis trouvé placé ne m'ont pas permis d'avoir des observations correspondantes.

OBSERVATIONS DU BAROMÈTRE, ETC.								
MOIS	JOUR	HEURE	THERMO- MÈTRE du baromètre	BAROMÈTRE	THERMO- MÈTRE à tissu mouillé	THERMO- MÈTRE libre	VENT	STATION
Mars	18	^{h. m.} 10 45 S.	^{g.} 29 6	^{m.} 0.70000	^{g.} 18 6	28 2	"	Döma, dans le défilé de Hädas.
id.	19	2 0 S.	28 2	0.64855	20 0	25 3	N.O.	Taranta, ruisseau et station, <i>ib.</i>
id.	20	8 10 M.	18 6	0.56935	9 7	18 7	N.E.	Tirmo, près H'alay.
id.	21	5 40 S.	23 3	0.59340	17 0	21 0	N.E.	Dögsa
id.	22	5 40 S.	27 4	0.61815	15 5	24 0	N. E.	May Cha'ro
id.	23	10 50 M.	30 3	0.61565	15 5	26 8	N.E. frais	May Rahia.
id.	24	11 15 M.	31 7	0.63565	16 6	31 0	N.E.	Bäläsa (ruisseau et station).
id.	25	11 20 M.	30 6	0.60400	16 5	27 8	N.E.	May K'anöi.
id.	26	5 50 S.	28 0	0.62005	14 3	25 2	"	Sägla (station près l'Oungwya).
du 4 au								
11 avril.	"	"	27 3	0.61253	"	"	"	Moyenne de 20 observ. à Adwa.

Pour connaître la hauteur de mon observatoire à Adwa au-dessus du niveau de la mer, j'ai dû supposer constante la moyenne de quelques observations barométriques faites à Moussawwa' aux mêmes heures qu'à Adwa et 27 jours auparavant. Par ce moyen j'ai eu 1754.99, et 1955.33 mètres pour hauteur absolue de ma position à Adwa. C'est au sortir de celle-ci que j'ai mesuré la hauteur du mont Säloda au moyen d'un second baromètre fait comme le premier par Mlle Fortin, et que je comparai avec le premier après l'avoir rempli sur

le lieu en ayant soin de faire bouillir le mercure. En prenant cette précaution, on peut toujours transporter un baromètre vide avec la presque certitude que l'erreur constante ne dépassera pas un demi-millimètre.

Le 22 avril, à midi 15' temps moyen:

	à Adwa	au sommet du mont Säloda.
Baromètre	0 ^m .61210	0 ^m .57115
Therm. du baromètre	28.6	26.4
Thermomètre sec	28.2	26.7
– mouillé	14.8	16.2
Vent	S.-S.-E.	S.-S.-E.

Calculant par les tables d'Oltmanns, j'ai trouvé 607.65 mètres pour hauteur du mont Säloda, ou 2562.8 mètres au-dessus du niveau de la mer. Je dois ici faire remarquer que je n'ai pas fait entrer dans ce calcul la correction pour l'hygrométrie de l'air, laquelle a été proposée par plusieurs savant physiciens; on pourra la suppléer d'après les indications des thermomètres mouillés.

On sourira peut-être à l'idée de vérifier une base géodésique par le moyen du baromètre. Comme néanmoins la mesure par la vitesse du son ne porte pas de contrôle en elle-même, j'ai cru qu'il ne serait pas inutiles de rechercher, au moins approximativement, la limite des erreurs commises. J'avais mesuré la distance inclinée du sommet du mont Säloda à mon observatoire=2908 981 mètres; j'avais aussi déterminé avec soin la hauteur angulaire de ce sommet=12°9'1".9, plus la réfraction; de ces deux éléments j'ai conclu 612.3 mètres pour hauteur de la montagne. En admettant l'exactitude, 1. de la distance zénithale, 2. de l'observation barométrique et du résultat que j'en ai tiré, la distance devait être 2886.95 mètres. L'erreur serait donc égale à 22 mètres, ce qui est bien au-dessous de 86 mètres, indiqués comme erreur probable par la table de M. Chazallon.

Avec les éléments donnés ci-dessus, j'ai trouvé, pour hauteur du mont Sāmayata au-dessus d'Adwa 1177 mètres, ou 3131 mètres au-dessus de l'Océan. Sa distance d'Adwa serait 10507 mètres. La double distance zénithale de ce mont, vu d'Adwa, était 135°7'20"; celle du mont H'öta est 172°11'16".5, et celle du mont Damogälila est 174°1'50". Ces angles permettent de calculer les hauteurs absolues de ces deux dernières sommités. J'ai d'ailleurs observé les distances zénithales de toutes les montagnes dont je vous donne les azimuths; mais le grand nombre de chiffres à transcrire, et la crainte de ne pouvoir faire partir cette lettre avant le commencement du blocus d'Alexandrie, m'a engagé à les supprimer.

Je vous prierai de montrer ma lettre à M. Beautemps Beaupré, et de lui dire que j'ai fait tout ce qui était en mon pouvoir pour mettre à profit l'exemplaire de la Géodésie de M. Bégat, que le savant doyen des hydrographes français me fit donner par M. le vice-amiral Halgan, le jour même où j'allais quitter Paris pour me rendre en Abyssinie. Je voudrais aussi dire à notre modeste et zélé collègue M. Daussy, qui eut la bonté il y a bien des années de m'enseigner la pratique des instruments d'astronomie, que j'avais préparé pour lui une petite liste des occultations que j'ai observées à Adwa; mais que, dans la crainte d'empiéter sur son peu de loisirs, je me propose de les envoyer à M. Schumacher pour les faire insérer dans les *Astronomische nachrichten*. Me serait-il permis néanmoins de demander à mon professeur d'autrefois les détails de la méthode proposée par M. Struve pour observer la longitude au circle répétiteur par des distances zénithales de la lune et d'une étoile voisine?

car selon le sage précepte de M. Daussy, le calcul *immédiat* des observations peut seul en montrer les erreurs. D'ailleurs les occultations sont rares; les distances lunaires, bonnes comme donnant des limites, me contentant peu comme exactitude; et la lunette méridienne que j'ai transportée à grands frais en Abyssinie m'a été inutile à cause du bris de ses niveaux mal installés.

Pour ce qui regarde cette lettre, je crois que sous votre patronage elle pourrait figurer dans le *Bulletin de la Société de géographie*. Je me confie d'ailleurs en cela au soin généraux que vous prenez toujours à veiller à la réputation d'un voyageur absent.

Votre dévoué et affectueux confrère.

P.S. Vous aurez reçu depuis long-temps mon n° 2, daté d'Alexandrie, et qui contenait seulement quelques mots de recommandation pour le manuscrit de M. Dufay. J'écris aujourd'hui (13 octobre) à M. Jomard. M. Rocher lui donnera cette lettre que je vous prie d'annoncer à notre zélé collègue. M. Rocher vous portera des détails fort intéressants sur le Chāwa, où il a découvert plusieurs sources d'eau bouillante et un volcan encore fumant. Il a aussi visité les sources de l'Awache, et pris des renseignements fort curieux sur son embouchure, ou plutôt sur le lac sans issue où il se termine.

1.7. Extrait d'une lettre à M. Jomard*

Le Caire, 20 novembre 1839

Monsieur,

... L'Abyssinie continue à être le point de mire de la plupart des voyageurs qui songent aux expéditions lointaines. MM. Yssenberg et Krapf, missionnaires des protestants épiscopaux ont débarqué à Tadjourah et doivent être depuis long-temps rendus dans le Choewa. Ils ont été suivis par M. Rocher, qui a quitté le même point de la côte le 4 août; M. Airston, voyageur anglais, s'est aussi rendu dernièrement à Aden, dans le dessein de s'y embarquer pour un point de la côte des Somali.

Vous aurez déjà appris la triste nouvelle de la mort de M. Dufey qui a succombé à Yenbe', en Arabie, le 13 ou 14 du mois de mai. Ses journaux et quelques effets sont arrivés en Égypte, et M. Roland, négociant français qui en est dépositaire, a bien voulu me permettre de copier ses notes de Gondär à Ankobär et de ce dernier lieu à la côte. Bien que M. Dufey n'eût d'autres instruments qu'une petite boussole, les détails qu'il donne sont fort intéressants. Il désigne l'endroit où finit le plateau élevé du Choewa et donne une bonne idée de la grandeur de la rivière Hawach, que les Européens n'avaient pas revue depuis les jours des missionnaires portugais.

Un point du journal de M. Dufey a particulièrement fixé mon attention. C'est à Rayta qu'il a quitté la côte africaine pour se rendre en cinq heures à Mokha en naviguant au N.-E. Ce lieu nommé Rayda par un autre voyageur, et que Bruce a, je crois, nommé Raheeda (prononcez Rahida), me paraît être identique avec le Raidan mentionné dans l'inscription d'Axum, recueillie par M. Rüppel, et que M. E. Roediger a traduite et commentée. Ce nom se trouve aussi dans l'inscription d'Axum copiée par Salt, et il y est écrit Raèidan (ΡΑΕΙΔΑΝ), ou, suivant la vraie prononciation grecque, Raydan. Je sais que, Salt, page 411, croit trouver

* BSG, 13, 1840, pp. 41-43.

là Rhada, lieu mentionné par L. Bartheima, comme étant à trois journées de Sana' en Arabie; mais il est difficile de s'arrêter à la supposition qu'on ait jadis accordé tant d'importance à un petit lieu situé dans l'intérieur des terres, plutôt qu'à un port de mer avantageusement placé à côté d'une petite île, et qui à une époque reculée où l'art de la navigation était peu connu, devait être d'une grande utilité pour la communication entre les pays germains d'Arabie et d'Éthiopie. C'est sans doute par une raison analogue que dans la division administrative de l'Angleterre on a toujours fait une mention particulière de quelques petits ports les *plus voisins* de la France, et qu'on nommait *the cinque ports*. Aujourd'hui même ils ont un gouverneur spécial.

En faisant cette supposition, on n'ignore pas l'explication de M. Roediger qui, citant le Kamous, pense que le lieu désigné par l'inscription doit être Raidan forteresse en Arabie. Mais sans vouloir m'insurger contre l'autorité si respectable du professeur allemand, je livre mes conjectures au jugement de vos savants confrères de l'Académie des inscriptions, et je serais bien heureux d'apprendre l'opinion de MM. les Orientalistes qui font la gloire de cette Assemblée.

... D'après des nouvelles d'Abyssinie que j'ai reçues d'une manière très indirecte, mon frère était parti depuis long-temps avec le gouverneur du Damot pour faire une expédition militaire contre les Gallas. Mon domestique basque, qui est resté toujours à Gōndār, n'avait pas eu de ses nouvelles depuis près d'un an. MM. Lefebvre et ses compagnons de voyage étaient arrêtés à Adwa par le manque de fonds.

Je suis, etc.

1.8. Notices sur les Falacha ou Juifs d'Abyssinie

1. Type*

«Les Falacha appartiennent évidemment à ce que j'appelle type Agaw, qui se reconnaît à une petite taille jointe à des pommettes saillantes et écartées et des yeux étirés vers les tempes, ce qui produit un abaissement habituel de la paupière supérieure et donne au regard une expression rusée. Ce type existe chez les Agaw de l'Atala (Sömen et chez les Södama. Il est impossible de le ramener au type Juif».

2. Langue

«La langue des Falacha est la même qui vient de s'éteindre dans le Dambya, mais qu'on parle encore dans le Kwara et qu'on nomme hwarasa. Elle tient de très près au dialecte des Agaw de l'Atala et à la langue khamtōnga. Les enfants des Falacha actuels près Gondar, parlent tous Amharāña et ne connaissent plus la langue de leurs pères. Celui qui m'a donné mon vocabulaire hésitait souvent et cherchait à rassembler les souvenirs de son enfance. La chute de la royauté aurait-elle produit une certaine fusion entre les Falacha et les Amhara?».

* Journal de Voyage. Septembre 1843-Avril 1844 (BNP, Fonds d'Abbadie, n° 266). A.Z. Aeš coly, Notices sur les Falachas o Juifs d'Abyssinie d'après le Journal de Voyage d'Antoine d'Abbadie. *Cahier d'Études Africaines*. Paris 1961, pp. 84-148.

3. Origine du nom des Falacha

[a] «Les Falacha s'appellent [*fālāsyan*] ou «exilés» et se disent originaires de Jérusalem. Les Agaw du Way [*sic*] ont aussi préservé la tradition d'une émigration. Cependant le nom vulgaire est *falacha* et ne peut se dériver de [*fālāsā*] car le Tögray disent [*fālisu*] et non *fālichou* («il émigra»). La terminaison *-cha* est Khamtōnga comme *lakcha* «bavard», de la racine *laq* («langue»), *archa* «laboureur», de la racine *ar* «blé». D'ailleurs les Falacha se disent *Khayla* (probablement un nom de tribu) et en Armačoho on ne les nomme pas autrement que *Khaylacha*. D'autre par le mot [*fālāzmā*] ayant pour racine [*fāl*] «présage», signifie «sagesse» «habileté par excellence» en Amharāña: tous les Falacha sont ouvriers. Falacha ne pourrait-il être synonyme de *tābib* («forgeron». c'est-à-dire «sage») et désigner des gens industriels?».

[b] «Bien que je ne renonce pas à mon explication ci-dessus du -š'a dans le nom des Falacha, on peut fort bien l'expliquer d'une autre manière: par l'habitude Agaw et surtout Södama de permuter à tout moment le [s et š]. [*fālāsā*] peut donc très bien s'être formé de [*fālāsā*] à une époque où la langue Amharāña, fidèle à l'habitude des autres langues khamitiques et alors peu formée, aurait permuté aussi le s avec le š. Cette supposition si naturelle expliquerait aussi parfaitement la confusion qui existe actuellement entre le (s) et le (š) dans tous les manuscrits éthiopiens.»

4. Lieux où ils se trouvent

[a] «Quoi qu'il en soit, on trouve aujourd'hui des Falacha: 1. dans le *Kwara* où ils sont nombreux et vivent à côté des chrétiens parlant la même langue; 2. le *Dambyā*; 3. l'*Armačoho*; 4. le *Tagade*; 5. le *Walqayt*, où ils sont si nombreux qu'ils forment la moitié de l'armée; 6. *Sömen*, où un capitaine des fusiliers du D. Oubie est *falacha*; 7. *Wagara*; 8. *Gonnda maraba*, *djanifankara*, dans le k walla de *Wagara*; 9. pays *Awa*, peu; 10. *Tagousa* près *Dambyā*; 11. *Ačafar*, avec un dialecte différent; 12. *Alafa*; 13. *Qarmi en Atala*; 14. selon une tradition des Falacha de Gondar il y a des Falacha chez les *Galla Azašo* où les Rois d'Abyssinie tenaient leur cour jadis; 15. dans le *Grand Damot* où on leur donne le nom de *mōtto*: on les a exterminés tout récemment en *Gouma*, et le *Kafa* en possède aujourd'hui beaucoup. On voit que les Falacha ont accompagné partout la population Agaw.»

[b] «Aujourd'hui revenu du *Kafa*, je puis affirmer que si des Falacha y existent, ils sont en très petit nombre et on peu ou point de livres. On ne parle pas des Falacha ni ou *Djōmma* ni au *Dawro*. D'un autre côté, d'après le témoignage très précis de hadji Muhammad Habay [?], l'écriture inconnue envoyée par Abba Bagibo à D. Gwochou est celle qu'il vit entre les mains d'un étranger qui dit que c'était un livre de psaumes et qu'il ne connaissait pas l'évangile. D'autres personnes m'ont affirmé que cet étranger était un Falacha de *Chakka*: il disait [*anta*] pour [*ančī*] et vice versa, ce qui prouve que sa langue maternelle tient à l'Amharāña comme l'idiome de *Chakka*. Il m'a du reste été impossible de percer cet étrange mystère.»

5. Tribus

«Dans les nations qui, politiquement parlant, sont sémitiques, on nomme son père, son grand-père et cinq ou six ancêtres en ligne mâle et directe. 2. On nomme en outre le grand ancêtre, ou chef de tribu et ses fils, ou chefs de clans. Ces deux caractères appartiennent

aux Arabes, Szomal, Galla et peut-être aux A'far. Au contraire les Gael de l'Écosse comme les Agaw de l'Éthiopie ne nomment pas leur grand ancêtre, sinon comme nom de nation et sans parler de sa filiation. Ils connaissent toutefois leur filiation immédiate, ainsi un Agaw du Wag comme un Falacha nomme sept à huit ancêtres en ligne directe. Le lien sémitique est disparu, mais l'idée de la tribu ne s'est pas effacée totalement: on ne peut donc appliquer à ces races le nom d'Abyssin dans le sens primitif du mot [arabe] *habači*.»

6. Rois

«Les Falacha conservèrent longtemps leur indépendance dans le Sömen où leur Roi portait le nom de Gedon, pris, disent-ils, dans l'Ancien Testament, et qui semble infirmer la prétention des Falacha d'être descendus de Menilek, fils de Salomon, à moins que la signification de Gédéon en hébreu n'eût été préférée par des Éthiopiens qui n'estiment la puissance que par la guerre. Le roi Yshaq brisa, au commencement du XV^e siècle, la puissance des Gedon et leur arracha le Wagara. Leurs descendants, devenus chrétiens, règnent encore dans la personne du *Ďadžzmač* Oubié.

Les Falacha caressent une tradition, selon laquelle le dernier des Gedon brûla toutes leurs annales avant de mourir.»

7. Religion

«Un exposé de la religion des Falacha permettra à ceux qui sont versés dans la connaissance des différentes sectes juives de leur comparer celle des Exilés de l'Éthiopie. Peut-être en jaillira-t-il une preuve intrinsèque qui jettera quelque jour sur l'origine des Falacha.»

8. Baptême

«Nous ne connaissons pas l'absurdité du baptême [*ḏmqaf*] me dit un diacre Falacha. Quarante jours après la naissance, si c'est un garçon, et quatre-vingts jours si c'est une fille, un prêtre donne un nom à l'enfant. Dans une cérémonie appelée *ardöt* où l'on emploie l'eau par immersion. On commence par la formule béni soit Dieu le Seigneur d'Israël. Jusqu'à l'accomplissement de cette cérémonie, l'accouchée, regardée comme impure, reste dans une hutte à part.»

9. Confession

[a] «La confession est une institution de rigueur (les langues abyssines n'ont pas de mot qui définisse notre idée de sacrement). Si un Falacha meurt sans confession il n'y a pas de *tažkar* ou «festin de commémoration» en sa mémoire. Si l'on communie sans se confesser et qu'on meure ensuite, on va dans l'enfer, qui est un lieu ténébreux dans l'intérieur de la terre.»

[b] «Le confesseur falacha a le même pouvoir que celui des chrétiens. Si, par exemple, un Falacha, après avoir embrassé le Christianisme, veut revenir à la foi de ses pères, il s'adresse à un confesseur qui lui impose une pénitence, ordinairement un jeûne de quarante jours. Il assiste ensuite au service divin comme catéchumène pendant six samedis de suite, et le septième il est admis à la communion.

On communie plusieurs fois de suite sans se confesser ou se faire absoudre de nouveau; personne ne reste une année sans se confesser, et jadis on confessait tous les soirs les péchés de la journée.»

10. Communion

[a] «Le *Korban* (Sainte Cène) est un pain de pur froment. Le vin n'entre pas dans ce sacrement, parce que, selon un Falacha, ils sont trop pauvres pour en acheter et, selon un autre, parce que le vin a été dès le principe maudit par Noé. Selon le même, les chrétiens ont la bêtise de se faire absoudre et de communier dans l'état de jeûne: les Falacha au contraire commencent par bien manger et, ayant alors dans leur ventre des motifs réels de rendre grâce à Dieu, ils se font absoudre et communient.»

[EXCOMMUNICATION] «Si un membre de la congrégation est rebelle, on l'excommunie par Moïse et par Aaron, et celui qui a excommunié peut seul absoudre. Il n'y a pas comme chez les chrétiens de chef supérieur qui puisse délier l'excommunication d'un prêtre.»

[b] «Les personnes qui avant la communion sont renvoyées du *beta maqadas* [sic] ou «temple» sont: 1. ceux qui ont une blessure de plus de douze mois; 2. les lépreux; 3. les Falacha qui ont la peau noire comme un nègre ce qui implique adultère, c'est-à-dire honte de la part de leurs parents; 4. ceux qui ont les yeux très petits et comme fermés, bien que ce soit le pur type Falacha; mais c'est l'exagération sans doute que l'on cherche à éviter; 5. les tanneurs parce qu'ils puent de tan; tous les Éthiopiens les regardent comme des parias; 6. les esclaves Galla; bien que les esclaves nègres entrent; 7. les renégats; 8. les filles ravies et non pardonnées par leurs parents; 9. les gens mordus par une hyène, ce qui rappelle un préjugé propre à l'Éthiopie; 10. ceux qui la nuit du jeudi au vendredi ou la nuit du vendredi au samedi auraient cohabité avec leur femme, même légitime.»

11. Circoncision

«La circoncision est de rigueur; elle a lieu le septième jour, ou le huitième si la naissance a eu lieu un jour de Sabbat. Si la cérémonie a lieu après ce délai, on ne compte pas le retardataire parmi les enfants d'Israël. Si l'enfant meurt avant le septième jour, il entre au royaume des cieux. S'il meurt sans circoncision après le septième jour il n'y entre plus. Le baptême du *ardöt* ne peut dans aucun cas tenir lieu de circoncision.»

12. Les forgerons ou *Ṭabibān*

«Les Falacha admettent [à la communion, dans le temple] les Forgerons, disant qu'ils sont *ṭabib* et visent à la sagesse de Salomon; et cette circonstance prouve assez que la foi sinon la race des Falacha est d'origine étrangère, car tous les peuples sémitiques et même les Abyssins regardent les forgerons comme des êtres inférieurs et impurs.»

13. *Ma'atab* ou *Ṣiṣith*

«On sait que tous les chrétiens d'Abyssinie portent autour du col un cordon double en soie bleu foncé qui ne me paraît pas avoir été mentionné par Ludolf et qui, selon une

obscur tradition, fut institué par Abba Sałama, apôtre de l'Abyssinie, pour désigner les personnes qu'il avait bénies. On appelle ce cordon *maatāb* ou «signe».

Dans le Chawa où la soie bleue était très chère, le *maatāb* est court: en Gojam c'est sans doute pour la même raison qu'on attache un fil de coton blanc au cou du nouveau baptisé, et plusieurs pauvres moines attachent un fil de coton rouge. Les Södama s'attachent un fil de coton noir.

Il était difficile de ne pas rapprocher le *maatāb* abyssin de cet autre *maatāb*, dit «arba-konfous» par les Juifs et porté aussi autour du col.

Il semblerait que les Falacha devraient avoir une sorte de *maatāb* étant placés entre leurs traditions juives et l'exemple des Abyssins chrétiens: mais on m'a assuré qu'ils n'ont rien de pareil».

14. Moines falacha

«[Les Falacha ne portent pas de *maatāb*,] seulement les moines Falacha ont un cilice en fer d'une forme particulière. Ces moines mènent généralement une vie très pure, car les Chrétiens qui reconnaissent ce fait les accusent de se préparer au célibat comme Origène, mais les Falacha s'indignent de cette accusation.

Bien qu'il n'y ait pas de hiérarchie ecclésiastique, les Falacha reconnaissent pour chef le plus savant ou le plus habile de leurs moines. Celui qui les régit aujourd'hui se nomme Abba Yshaq et demeure à Koharḥwa dans le Djanifankara et son titre de savant est si bien établi qu'on a sérieusement proposé de s'adresser à lui pour enseigner aux professeurs chrétiens l'interprétation des prophéties d'Ézéchiel, aujourd'hui perdue dans les écoles non Falacha. Les Falacha comme les Chrétiens regardent le *qob* ou «calotte», comme signe distinctif de la vie monastique. Aaron est le chef de l'église des Falacha qui n'ont jamais eu d'évêque ou de supérieur en titre, leur gouvernement ecclésiastique étant une sorte de presbytérisme, car à la mort d'Abba Yshaq, c'est l'assemblée du peuple qui nommera son successeur. Le moine Falacha donne le diaconat et la prêtrise, et le Sacre a lieu au moyen du *meirom* ou Saint Chrême. Le *meirom* n'est pas usité dans l'extrême-onction, les Falacha ne paraissant pas avoir la moindre idée de ce sacrement, rare d'ailleurs chez les Chrétiens d'Abyssinie. Abba Sabra et son disciple Abba Tsaga fondèrent la vie monacale chez les Falacha.»

«Le prêtre Falacha peut se marier après avoir reçu la prêtrise et même contracter un deuxième mariage après la mort de sa première femme, ce que les prêtres chrétiens ne peuvent faire. Mais chez les Falacha, comme chez les Chrétiens, le divorce ou le concubinage rend le prêtre indigne de ses fonctions. Chaque prêtre peut sacrer un diacre. Avant d'être diacre on est *aqabi* ou «marguillier»: c'est l'*aqabi* qui prépare le pain sacré. Un prêtre ne peut donner la prêtrise. Prêtres et moines ont le droit d'excommunier. S'il s'élève une question théologique, on assemble un concile général des Exilés. Tout prêtre a le droit d'en provoquer la convocation en s'adressant au *daña* ou juge séculaire [*sic*] qui est un Falacha. Les prêtres portent un turban blanc.

Les Falacha ont des *Dabbara* ou «chantres» mais comme ceux-ci n'ont pas de fiefs, ils n'ont pas acquis chez les Exilés cette absurde prépondérance qui chez les Chrétiens leur fait dicter les lois aux prêtres, aux Komos et même à l'évêque ou Aboun.

L'institution des Liqa Kahnat (mot à mot «archiprêtres») existe chez les Falacha».

16. Rapports avec les Chrétiens

«Les Falacha n'acceptent ni la viande, ni le pain, ni même la farine d'un Chrétien, mais ils prennent volontiers du grain non moulu. Si un Exilé a eu le malheur de manger chez un Chrétien, il ne mange pendant les sept jours d'ensuite que des pois chiches crus. Le septième jour il boit la *ma-sanna*, écorce purgative qui nettoie, dit-on, toute contamination. Le soir enfin il prend un bouillon de poulet. Chaque fois qu'un Falacha est sorti de la maison d'un Chrétien, il se lave tout le corps. Ce qui rappelle les ablutions juives stigmatisées par notre Rédempteur dans l'Évangile (*Marc*, VII, 8).»

17. Usages particuliers aux Falacha

«Cependant d'autres usages Falacha sont ou entièrement étrangers ou même positivement contraires à ceux des Juifs. On connaît la loi de Moïse (*Deuter.*, XXV, 5) qui ordonne à l'enfant d'Israël d'épouser la veuve de son frère. Cette loi qui paraît d'origine sémitique est en complète vigueur chez les Galla, les A'far (?), les Akala-Gouzay, malgré leur christianisme, et reparaît de temps en temps en Tôgray. Néanmoins, les Falacha tiennent qu'il est honteux d'épouser la veuve d'un frère.

Les Chrétiens d'Abyssinie tressent leurs cheveux, et l'histoire d'Absalon semble montrer que les Juifs en faisaient autant: mais les Exilés ne tressent jamais leurs cheveux, et s'ils les rasent, ils n'en conservent pas une portion sur les tempes comme les Juifs orientaux.

Ils ont entendu parler des Juifs *par les Chrétiens*, mais ne savent où ils sont, et croient que c'est une idolâtrie de se prosterner devant l'arche ou tabot. Néanmoins ils se disent fils de Lévi venus en Éthiopie avec Menilek, fils de Salomon.»

18. Messie

«Leur idée du Messie est très confuse.

Théodoros grand Roi avec un oeil devant et un autre derrière, dont chaque regard peut tuer deux mille hommes, régnera sur la terre et après lui viendra le Messie. Ainsi s'exprima un Falacha instruit.

Un autre dit au contraire que la venue de Jésus a accompli les prophéties de l'Ancien Testament, mais que les Exilés ne croient pas à sa divinité; ils attendent l'antéchrist [*asāy māsi*] mais ne croient pas qu'il naîtra d'une vierge ou d'une femme falacha.»

19. Abattage du bétail

«Passons à ce que j'ai pu recueillir sur leurs coutumes.

Comme chez les Abyssins et chez tous les peuples d'origine sémitique, l'acte d'égorger une bête est un acte grave et religieux. Les Falacha abattent le bétail du côté droit, la tête tournée vers Jérusalem dont ils connaissent fort bien la position, et font, avant d'égorger, une longue prière en langue gööz, laquelle commence par les mots: «Au nom du Seigneur du monde, Prince d'Izra'el.» Selon le précepte de Moïse, ils ne mangent jamais de viande crue comme les autres Abyssins, et le ver solitaire est très rare chez eux, mais pas tout à fait inconnu. Il en est de même chez les Akala Gouzay et les Saho qui eux aussi ne mangent pas de viande crue, et l'on doit en conclure ou bien que cette endémie est propre au pays, ou

bien qu'elle est produite par des aliments mal cuits, soit farineux, soit animaux. C'est là ce que me dit un Falacha, et cette opinion ne paraît pas invraisemblable.»

20. Le Pain Géra

«Un usage qui me semble particulier aux Falacha en tant qu'Éthiopiens et qui rappelle les agapes des premiers Chrétiens est le gera ou pain de trente-deux litres de farine assaisonné de poivre, *nigella sativa*, coriandre, girofle et autres épices. Il reste toute la nuit à cuire sur une plaque de poterie couverte d'un dôme en poterie, luté avec de la boue. On coupe ce pain monstrueux avec un šotal ou «sabre courbe» et, pour le manger, on y ajoute encore du piment moulu et du beurre. Selon la ration ordinaire, un gera suffit à soixante-dix personnes, et les Falacha le mangent les jours de grande fête.»

21. Tāzkar ou Commémoration des Morts

«La coutume éthiopienne du *tāzkar* existe chez les Falacha. On n'en fait pas pour une femme adultère. Du reste, les règles du *tāzkar* sont les mêmes que chez les Chrétiens.

Les Falacha n'enterrent pas près du temple: le cimetière est hors du village et, comme chez les Abyssins, les tombeaux n'ont ni inscriptions ni insigne.»

22. Croyance aux fées

«Les Falacha croient aux fées Zār (!); les bonnes fées se contentent d'un petit cadeau, d'une seule bague d'argent par exemple, et font ensuite du bien au donateur. Les mauvais Zār persécutent jusqu'à ce qu'ils aient réduit les gens à la pauvreté. Jamais Zār n'a eu commerce charnel avec un mortel. Toute cette croyance est commune aux Abyssins et l'on peut en conclure que les Falacha évoquent les fées par des convulsions. Les Oromo consacrent aussi des bagues aux fées.»

23. Législation

«Les lois des Falacha paraissent ne pas différer de celles de chrétiens d'Abyssinie. L'enfant naturel partage avec les enfants légitimes et il n'y a pas de préciput ni pour les mâles ni pour l'aîné. Les Falacha n'ont qu'une femme et le divorce, quoique réprouvé religieusement parlant, est pratiqué: contraste entre la loi civile et la loi religieuse qui existe aussi chez les Chrétiens. Les frais du *tāzkar* ou «repas commémoratif des morts», sont prélevés sur la succession et avant partage. Le père falacha, par testament oralement prononcé devant témoin, peut déshériter un enfant indigne, mais une sentence pareille, si elle était injuste, serait annulée après la mort du testateur.

La coutume sur les femmes rappelle la coutume chrétienne et l'on voit ici une preuve de plus que les ancêtres des Chrétiens actuels étaient des Falacha convertis, ou bien qu'à l'arrivée de Frumentius, le judaïsme n'avait été que partiellement établi en Abyssinie, ce que dit d'ailleurs la vie de Takla Haymanot.

L'avortement provoqué par médicaments a cet effet que l'enfant frustré de ses droits ferme à sa mère la porte du paradis.

En droit, une femme adultère doit être tuée; en fait on se contente de la renvoyer.»

24. Virginité

«Une épouse qui n'apporte pas sa virginité à son mari était jadis lapidée, son propre père lui jetant la première pierre. Aujourd'hui cependant on lui demande qui est le coupable, et sur sa déclaration on appelle le ravisseur devant les parents. S'il nie le fait, il doit encore jurer en mettant la paume de sa main (droite ou gauche) sur le haut de sa tête. Cette manière de jurer sur sa propre vie pour ainsi dire, n'est pas connue des Chrétiens. Si le ravisseur admet le fait, il doit une compensation en troupeaux; s'il refuse celle-ci, on l'y amène en agissant auprès de son père par la menace de l'excommunication. Enfin, si le mari refuse de garder sa femme déshonorée d'avance, le ravisseur n'est pas forcé de la prendre. En général le mari fait la paix, moyennant une augmentation de dot, et garde ainsi son épouse.»

25. Mize

«Les Falacha ont des mize, cette remarquable institution commune à toute l'Éthiopie mais qu'on ne trouve aujourd'hui dans son développement que chez les A'far. Les Falacha se vantent d'avoir conservé la mize dans la forme de son institution primitive. Si une querelle s'élève entre deux mize, c'est le *adarali-sawa* (*blattön geta* ou «principal sous-officier») qui juge et l'on appelle de son jugement au *bar madja* («aîné» ou «chef des mize»). Les A'far n'ont pas, que je sache, d'appel dans la cour des mize. *Dawit* a onze mize, mais le nombre n'en paraît pas limité. On ne peut pas appartenir en même temps à deux corporations de *madja*, ce qui est une incapacité A'far. De même un père et son fils ne peuvent pas être mize, ni même deux frères, à moins qu'ils ne soient jumeaux. Cette règle et cette exception sont encore A'far. Cependant tout mize a droit de faire la paix, de sorte que les *madja Falacha* paraissent avoir perdu l'institution du pontife. Comme chez les A'far, les jeunes filles sont *madja* entre elles et perdent cette qualité par le mariage, car elles entrent alors dans la corporation de leur mari. De même les pères font entrer leurs enfants dans la corporation, et ceux-ci jurent de regarder leur *madja* comme leur frère (*yzanga khalanga*). Le serment des jeunes filles est *yšanga khalanga qal awanga* («comme ma soeur, parole [*ici un blanc dans le manuscrit*], mais dans aucun cas le mize ne jure sur le *orit* ou «Pentateuque», ce qui tend à prouver que cette institution est antérieure à la conversion des Agaw au judaïsme. Selon la tradition des Qömant, ils étaient jadis mize des Falacha, et c'est pour cela, disent ceux-ci, qu'ils observent le samedi. Il y avait encore naguère des repas de corps de mize: aujourd'hui ils sont tombés en désuétude et la vitalité de cette institution remarquable semble mourir avec la langue *kwarasa* que les enfants de *khayla meda* (vallée entre Gondar et Koskwam) ne savent plus parler aujourd'hui.»

26. Mize des Falacha comparé au fe'ma A'far

«Les différences entre les *madja Falacha* et les *fe'ma A'far* sont les suivantes: bien que le *bar madja* ne puisse être changé puisqu'il est créé par serment, le fils d'un *bar madja* ne sera pas nécessairement *bar madja*. Le *adarali sawa*, s'il est mauvais, est remplacé. On prend ses *madja* au choix et *un à un* et on leur sert à manger pendant dix jours. On ne prend pas des cailloux dans sa bouche comme en Tôgray, mais on boit dans la même coupe en faisant un *madja* ce qui rappelle un des us les plus frappants de Södama. Les paroles du serment d'institution sont: «Que la parole des Israélites soit! que la parole de la race d'Abraham soit!» Le premier choisi est le chef ou *bar madja*. S'il meurt, il est remplacé de droit par le deuxième choisi.»

27. Respect dû au Pentateuque

«Les Falacha témoignent un grand respect pour le Pentateuque. Dawit s'indignait de voir chez moi un énorme Pentateuque Éthiopien posé sur la même peau tannée où je m'asseyais par terre au milieu de mes livres, et ne voulut rester tranquille que lorsque je posai l'énorme manuscrit sur la caisse de mon théodolite. En entrant chez moi, après avoir dit bonjour, il se prosternait jusqu'à terre devant mon Orit et un jour après avoir pris congé, il revint sur ses pas pour faire sa prosternation habituelle. Il l'expliquait d'ailleurs comme un signe de respect et non d'adoration, absolument comme dans notre adoration de la croix le vendredi saint.»

28. Observation du sabbat

«Comme certains sectaires Anglais, les Falacha poussent très loin le respect dû au sabbat. Ils ne se livrent à aucun travail à partir du midi du vendredi et dès que l'aurore du samedi a paru, on ne parle qu'à mi-voix, usage respectueux en lui-même et qui empêche d'ailleurs ces disputes qui violeraient la sainteté du samedi. Faire la cuisine ou traire les bêtes serait un attentat à la majesté de ce jour. Mais, pour ne pas perdre le lait, on le fait tirer par des domestiques chrétiens. Marie, me disait un diacre falacha, est la médiatrice des chrétiens; notre médiateur est Samedi, expression qui rappelle une superstition assez répandue parmi les Chrétiens d'Abyssinie qui regardent *Sanbat* («Sabbat») comme un Saint. Les Falacha peuvent sortir de chez eux, mais seulement pour des besoins naturels ou pour se rendre au temple (I) [*bēta maqadas* (sic)]: ils ne peuvent pas traverser la rivière, ce qui implique affaires.

Le Sabbat est si grand que Dieu et les neuf cents archanges descendent sur terre ce jour-là.

On communique de grand matin et le sacrifice (I) [*Korban*], est de pur froment sans vin, cette liqueur ayant été maudite par Noé.»

29. Ignorance des Falacha sur l'existence des Juifs

«Les Falacha étant tous ouvriers, c'est-à-dire potiers, maçons ou charpentiers, cherchent à se faire employer par le Roi, ce qui les autorise à porter une chemise et le titre de [*baġar wānd*].

Un vieillard portant turban, c'est-à-dire revêtu des fonctions de prêtre, se fit annoncer chez moi, à Gondar, comme *badjaround Yshaq*. Il venait vendre un Pentateuque pour faire face à la famine et s'enquérir de l'existence des Falacha en d'autres pays. Je lui parlai des Juifs et de leur respect pour le Pentateuque.

«Respectent-ils le sabbat du samedi? me dit Yshaq avec impatience.

– Sans doute, et à tel point qu'ils ne font pas la cuisine ce jour-là.

– Tout n'est donc pas perdu et le monde n'est pas si mauvais que je l'avais dit.»

Là-dessus *badjaround Yshaq* se leva et entonna un hymne dont le chant n'était pas sans charme après les aigres psalmodies des *dabtara* chrétiens.

«Dieu d'Abraham, dit-il en finissant, je te rends grâces.» Puis il ôta son turban (comme les Chrétiens de Syrie) et se prosterna devant son Pentateuque.»

30. Jeûnes

«Les jeûnes et les fêtes falacha sont probablement ce qu'il y a de plus singulier chez eux. Tous les lundis et les jeudis on jeûne jusqu'au coucher du soleil et les Falacha pieux communient alors. Ceci semble une parodie des deux jeûnes hebdomadaires des Chrétiens, si ce n'est que les Falacha mangent de tout ce qu'ils veulent après le coucher du soleil.

Pendant les trois jours qui précèdent Pâques, on ne mange que du grain rôti, en mémoire des trois jours de mauvais vivres dans le désert avant de trouver la manne.

Le commencement de la deuxième lune après Pâques est celui du jeûne dit Tomas, en commémoration de celui qu'on fit lorsque le roi de Babylone commença le siège de Jérusalem.

Avec la troisième lune après Pâques commence le jeûne dit ab tom en mémoire du massacre des prêtres après la prise de Jérusalem par Nabuchodonosor. Pendant les dix premiers jours d'ab tom on ne mange rien d'animal, pas même du beurre, et l'on observe cette règle dans les *tezkar* (festins en commémoration d'un mort) qui auraient lieu pendant ce temps. Après les dix premiers jours, on mange comme dans les autres jeûnes tout ce que l'on veut, mais seulement après le coucher du soleil. Les moines Falacha observent tous les jeûnes; ab tom seul est obligatoire pour tout le monde.

La quatrième lune commence le jeûne de tavyt, ou dix jours de jeûne, en mémoire du massacre des prêtres.

Les dix premiers jours de la cinquième lune sont le jeûne de hōdar, en mémoire de celui que fit Joseph pour retrouver son père. Le premier jour de ce jeûne est le *tazkara Abraham* ou «fête commémorative d'Abraham», et on a l'habitude de manger ce jour-là; mais le dixième jour est un jeûne, bien que ce soit la fête astari ou «Visitation».

Le douzième jour de la lune de ṭōqam̄t est aussi un jour de jeûne.

Hōdar est le nom d'un mois abyssin; mais il paraît plus difficile de trouver l'étymologie de tomas et de tavyt; ce dernier mot surtout paraît étranger au génie des langues éthiopiennes.»

31. Fêtes

«Passons aux fêtes des Exilés. En principe il y en a tant qu'il ne resterait que deux journées de travail par an, mais les Exilés sont pauvres, isolés de leurs frères et obligés de travailler beaucoup. Aussi ignorent-ils la plupart des fêtes ainsi que (*Lévitique*, XXV, 4) le repos de la septième année. L'année ecclésiastique fut évidemment lunaire dans le principe, bien que les Falacha aient aujourd'hui adopté le calendrier des Chrétiens. Chaque jour de nouvelle lune est une fête, ainsi que le dixième jour de la lune: ceux qui observent cette fête (*arfe asart*), obtiennent aisément les faveurs de Dieu, car le portier du ciel se laisse fléchir ce jour-là.

Les jours de fête, on communie de grand matin au pain azyme. Le service est entièrement oral et dépend de la faconde du prêtre. Seulement on lit l'ouvrage dit astari le jour de la fête de ce nom, qu'on appelle aussi baa'la Josefet qui arrive le 10 maskarram. C'est le jour où Joseph revit son père. Cinq jours après est le baa'la matsalat qui me semble être la fête des tabernacles, mais un Falacha me dit que c'est la commémoration des festins que donna Joseph à son père après avoir passé cinq jours à faire des provisions.

Lesā est la nouvelle lune de magabit, dont le quatorzième jour sera Pâques s'il tombe dans le mois de miazya, autrement le jour de Pâques est le quatorzième jour de la lune de miazya, car cette fête n'a jamais lieu dans aucun autre mois. En 1842, le lundi 25 Miazya était le jour de *boho* ou pain fermenté, et la Pâque des Falacha était le lundi 18 Miazya, car on ne s'attache pas à faire tomber toujours, comme les Chrétiens, cette fête sur le Sabbat.

A la nouvelle lune de hōdar, on fête l'entrevue de Moïse avec le Tout-Puissant, et le dixième jour de cette lune est la commémoration de la réception de Moïse par les Israélites.

Le 12^e Sane est la réception des tables de la Loi; on l'appelle ordinairement *touwani marar* ou entrée de la saison des pluies.

La nouvelle lune de Nahase se nomme šaghi (I) barabou et est une des grandes fêtes (a'wda a'mat) de l'année. Le 28 Nahase nommé *tazkara* abraham est l'anniversaire de la mort de ce patriarche, ainsi que de Sara, Isaac et Jacob. On mange le gera ce jour-là.

Maši barabou est la nouvelle lune du mois de tör. En 1842, le *tazkara* abraham était à peu près au milieu de Pagwmen; on appelle cette fête *bakar baa'* (fête aînée), probablement parce que c'est la plus ancienne.

Le douzième jour de la lune de *touwani marar* et de *maši marar* on mange son pain brisé avec du beurre et du caillé, à peu près comme les Galla.

Je dois observer qu'un diacre Falacha m'expliqua autrement arfe asart (littéralement: «dixième de la lune»): Selon lui, c'était en 1842 le 25 hamle, puis le 25 Nahase, puis le 20 maskarram et ainsi toujours de trente en trente jours, de sorte que cette fête fait le tour de l'année en treize ans. S'il en est ainsi, l'institution de cette fête doit dater de l'époque où les Égyptiens et probablement le reste du monde d'alors, usaient de l'année vague de trois cent soixante jours.

La manière dont les Falacha se vêtissent [*sic*] au repas Pascal ne peut s'expliquer que par un usage qui n'existe aujourd'hui qu'en Abyssinie, bien qu'on puisse expliquer comme les Abyssins le passage de *Saint Luc*, XVII, 8. La loi de Moïse (*Exode*, XII, II) dit qu'on doit se ceindre pour le soir de Pâques. En Europe nous disons que les sandales, le bâtons et la ceinture sont des préparatifs de voyage pour sortir de la terre d'Égypte. Mais les Falacha ceignent leurs toges sur le bas du corps selon l'us abyssin pour témoigner leur respect et de cette façon on ne peut faire dix pas de suite sans trébucher; c'est ce qu'on nomme *tz'ak*, et les prêtres chrétiens se ceignent ainsi pour dire la messe.

Baa'la tafsōht («fête de joie») est le nom de la Pâque chez les Exilés; on y mange debout du pain azyme et un mouton d'une année, dont les cornes ont commencé à se retourner. Pendant les sept jours d'ensuite, on ne mange que du pain azyme.

Lesā est le jour de l'annonce faite par Moïse aux Israélites de leur prochaine sortie d'Égypte. *Touwani marar* est le cinquante-deuxième jour après le jour de levain ou le soixantième après Pâques. *mahalat*, deux mois après *astari*, c'est-à-dire en *tökamt*, est la grande fête de réunion et le jour de pèlerinage à *Koḥwaroua*.»

32. Noms magiques

«Les Falacha attachent une grande importance aux noms de dieu, comme dans la Cabale des Juifs. Cette circonstance et le fait qu'un grand nombre de ces noms est terminé par 'el, semblent indiquer que la langue hébraïque était le berceau de la liturgie des Falacha.

Aujourd'hui la plupart de ces noms sont tellement déformés par l'insouciance abyssine, qu'il serait difficile d'en reconnaître les racines hébraïques sans avoir recours à des hypothèses qui exigent une grande habitude de la langue de Moïse.»

33. Prières

«La prière que j'ai copiée (25 U) est un charme contre les dangers [:] on le lit par exemple avant de se mettre en route et comme la salive a été sanctifiée en prononçant les noms du Très-Haut, on crache ensuite sur sa main et l'on frotte la salive sur toute sa tête. L'expression *amlak amalkat* dans cette prière signifie aujourd'hui «Dieu des Dieux» mais on la traduit comme chez les Chrétiens par «le Seigneur des Seigneurs», selon la signification primitive du mot [*mālākā*]. Quand on prononce ces mots toute la congrégation falacha se lève et ceint sa tige (*tatak*) de même qu'au mot [*wāradkā*], «tu es descendu (sur terre)». Ceci rappelle la gémulation des Chrétiens au *Et Homo factus est*. L'usage de la salive consacrée se trouve aussi dans la cérémonie de l'ardet, sorte de cérémonie de relevailles. On lit d'abord le livre dit *ardet* puis on crache sur l'enfant ensuite sur la mère et enfin on verse de l'eau sur l'enfant, sur sa mère, sur ses habits, etc. Elle communique ensuite au froment: la pauvreté a fait aujourd'hui abandonner l'usage de manger ensuite de l'agneau que la mère aurait offert au prêtre.

Les Chrétiens d'Abyssinie emploient aussi l'*ardet* bien que les plus instruits d'entre eux réprouvent hautement un livre qu'il faut probablement attribuer aux Falacha. Les Chrétiens disent que les XII ardet étaient les disciples de N. S. Les Exilés, au contraire, prétendent qu'ils étaient XII Israélites venus après les chefs des XII tribus et contemporains de la sortie d'Égypte. Ils voulurent mesurer les dimensions de toutes les oeuvres de Dieu, mais arrivés à environ trois milles de Jehovah, ils sentirent un vent entrer dans leurs narines et périrent.

Les Falacha ont une jolie tradition sur l'efficacité de leurs prières. Cinq cents des leurs étaient dans l'armée du Roi, et comme les ennemis savaient que les Exilés ne se battent jamais le Samedi, ils attaquèrent ce jour-là. Le Roi ayant en vain prié les Falacha de se battre, leur demanda le secours de leurs prières et ils crièrent de concert [*zā hāllō*] leur prière d'habitude comme les Chrétiens disent [*'egzi'o*]. Le combat, jusqu'alors douteux, tourna contre les rebelles. *zā hāllō* est l'énonciation du plus beau nom de la Divinité: «Celui qui EST.»

34. Littérature falacha

«Les Exilés reçoivent comme canoniques toutes les parties de l'Ancien Testament, y compris ce qui n'a pas été sanctionné par le Concile de Trente, c'est-à-dire les troisième livres d'Esdras, Henok, le Koufali. Leurs livres des Macchabées sont ceux des Chrétiens d'Abyssinie, mais fort différents des livres connus chez nous sous le même nom. Les principaux autres ouvrages sont le *sani fatarat* ou «histoire de la création», *tözaze sanbat* ou «traité sur le sabbat», *sa'tat* ou «livre d'heures» et *makabab elias*, ouvrage inconnu aux Chrétiens et que je n'ai pu examiner. Tous ces livres sont écrits en Gōōz, langue avec laquelle la plupart des Chrétiens sont bien familiarisés.»

35. Questions diverses

- «1. Croient-ils à la résurrection des corps?
2. Pratiquent-ils l'excision?

3. A quelle époque fut faite la traduction des LXII?
4. Pourquoi les Falacha Södama et Oromo tiennent-ils l'ongle du petit doigt très long?
5. Connaissent-ils les jours des *Sorts* (*Esther*, IX, 26)?
6. Observent-ils la fête d'*Esther*, IX, 21?
7. Qu'est-ce que la *daña* Falacha; qui le nomme?
8. Yagorallou way? [- Y a t-il «des convulsions» chez eux?]
9. Admettent-ils des Chrétiens et des Musulmans au tazkar?
10. Les Södama et Khamta regardent-ils les forgerons comme impurs?
11. Qui consacre le meiom usité au sacre des prêtres?
12. Si le lundi ou le jeudi est un jour de fête, mangent-ils?
13. Admettent-ils les prières pour les morts?
14. Usent-ils du mot *qödamïe* pour samedi?
15. Si celui qui a excommunié est mort, qui absout?»

«La Vie de Takla-Haymanot dit nettement qu'à son époque l'Abyssinie était divisé en sectateurs du Pentateuque, Chrétiens, et païens, et le respect du samedi, encore aujourd'hui chômé dans les *portions Agaw* de l'Abyssinie, prouve assez que le christianisme, dès son origine, transigea avec le judaïsme des Agaw. Et le samedi en Wag?»

«Réponses par Özra, Gondar, 13 août

1. À la fin des temps, saint Michel soufflera sa trompette. Au premier coup, tous les os se mettront en place; au deuxième la chair s'unira aux os des hommes; au troisième coup de trompette, les âmes entreront dans ces corps et Dieu jugera tous les hommes dans un jour de l'Éternel, équivalant à mille ans d'après nos idées. Les bons vont au ciel. Les mauvais en enfer.

2. La circoncision est pratiquée le septième jour de la vie, ou le huitième si le septième est un samedi. L'excision est pratiquée le huitième jour, ou le neuvième si c'est un samedi et, après ce délai, le non-opéré n'est plus admis dans la communion.

3. [Pas de réponse.]

4. La longueur de l'ongle du petit doigt est pour entrer dans l'oreille et le nez; c'est un usage qui n'a rien à faire avec la religion.

5 et 6. Nous ne connaissons pas les fêtes d'Esther.

7. Il n'y a pas de juge falacha, car on s'adresse au juge temporel. Les disputes sur la religion se jugent en commun d'après le Orit.

8. L'usage d'exiter les convulsions en vigueur, mais la religion le condamne.

9. On n'admet au tazkar que les Falacha.

10. [Pas de réponse, et pour cause! J. T.]

11. Le meiom serait une bonne chose, mais bien qu'on en fit usage pour Aaron, il n'y en a plus.

12. Il n'y a que les ecclésiastiques et les Falacha bien stricts qui jeûnent le lundi et jeudi. Si ces jours-là étaient une fête d'année [*eāwdä eāmāſ*] on ne jeûnerait pas.

13. On lit Dawit pour les morts.

14. Oui, mais en ce sens que le sabbat du Samedi fut institué avant les temps, car avant la création, il n'y avait qu'un jour, Samedi.

15. [Pas de réponse.]

Les moines Falacha pour se préparer à une vie austère mangent d'une racine qui détruit le penchant vénérien et même la barbe disparaît complètement.

Les moines Falacha ont neuf *gizie* ou heures d'office. La première dite *Kallouhou*, est avant le chant du coq: on y commémore les sept martyrs (*samaöt*) dont Ezra a oublié les noms. La deuxième, dite *tsarhakou*, a lieu au chant du coq. La troisième, dite *ömizïe* a lieu lorsque le soleil commence à être chaud. La quatrième, ou *maharanni*, est avant midi, vers 11 heures. La cinquième, dite *qödous* coïncide avec le a'sr des Musulmans. La sixième, dite *mahari* est à 4 heures du soir. La septième, ou *ytöbarak*, a lieu au commencement des ténèbres. La huitième, dite *basalamka* a lieu lors du coucher. La neuvième, enfin, a lieu à minuit et se nomme *wabözouha*.

Les Falacha ne font pas usage de qönïe ou hymnes rimés.»

36. Conclusions

«Après avoir ainsi donné une idée de la religion des Falacha, on est amené naturellement à y joindre au moins une conjecture sur leur origine.

La communion de pur froment, le demi-baptême de l'*ardöt* et le respect dû au *waradka* («tu es descendu sur terre»), pourraient faire croire que la religion des Exilés est un christianisme perverti ou plutôt à demi compris; mais la négation de la divinité de N. S. Jésus-Christ, le sabbat du samedi, l'impureté de l'accouchée, l'origine hébraïque des noms mystiques de Dieu, le sacrifice sanglant de Pâques, le respect dû au Pentateuque et l'idée de l'impureté contractée par le contact physique avec un homme d'une autre secte nous ramènent forcément à conclure que si les Falacha ne sont pas des Juifs purs aujourd'hui c'est que leur Foi a été changée par le temps, l'isolement de la mère patrie et surtout par cette insouciance de critique et de recherches qui fait le fonds de toutes les religions en Éthiopie. La religion Oromo comme chez la race Gimira des Agaw, comme chez les tribus A'far, ou sous-sémitiques des Gallas, ne peut être ramenée qu'à la religion chrétienne, dont elle diffère toutefois sous bien de rapports, et selon toutes les apparences par le manque de missionnaires...

Les jeûnes Falacha à l'occasion de la capture de Jérusalem par Nabuchodonosor, observés avec tant de rigueur par tous les Falacha, le respect dû à Joseph, dont les traditions ont dû vivre en Égypte jusqu'à ce que le Fils de Marie allât les y effacer, et les demi-preuves donnés dans la page 25 [de ce Carnet], nous amènent assez naturellement à la supposition que des Juifs en petit nombre auraient émigré après la prise du Roi Sedecias, soit par Adulis, soit par Meroe, et auraient enseigné leur foi aux tribus Agaw, que la répugnance pour une langue étrangère, manifestée par une ignorance totale de l'Arabe et du Cophte malgré une succession de cent cinq Patriarches dans l'Abyssinie chrétienne, aurait fait préférer à une époque avancée l'usage de l'interprétation Gööz à celui du texte hébraïque qui sera tombé en désuétude, comme le sont aujourd'hui le *matsafa bröhan* et d'autres livres de l'ancienne théologie chrétienne d'Abyssinie. L'hypothèse assez probable de la page 251 et la tradition des Falacha actuels qui se disent fils de Lévi, s'accordent à faire rejeter la supposition que les tribus expulsées par Salmanasar auraient fondé la foi des Falacha.

Le type physique et la langue s'accordent à montrer que les Falacha actuels sont de race Agaw et les noms des rois d'Axoum avant Bazen ont presque tous une physionomie

Khamtōnga. Les Agaw du Way [sic] sont les seuls Abyssins qui font remonter aujourd'hui leurs généalogies jusqu'au Roi Zara Yaōqob et une tradition Falacha montre que les Exilés étaient en ces temps-là en contact intime avec la race royale.

Abba Savra, le premier des moines Falacha, vivait alors et reçut en son couvent le fils de Zara Yaōqob. Le néophyte se soumit à un [jeûne] fort sévère et vécut dans une solitude complète, jusqu'à ce qu'il fût reconnu par un mendiant qui alla en informer le Roi. Celui-ci qui, croyant son fils mort, avait déjà fait son *tazkar*, ayant en vain sommé son héritier de venir, alla assiéger le couvent et jura de ne pas laisser pierre sur pierre. Il est probable que sa menace fut exécutée, car les Exilés disent qu'Abba Savra et son néophyte se mirent en prières et que Dieu cacha le couvent à tous les yeux. Koḥwaroua fut plus tard indiqué comme site du principal couvent par le rêve d'un fidèle Falacha.

La manière dont les Falacha demandent justice à la porte du roi, indique aussi l'existence d'antiques privilèges dont ils auraient joui. Au lieu de crier *yadoro* ou *aihouma*, comme les Qömant ou *abet*, comme les Chrétiens, ce qui est le cri de l'esclave qu'on frappe, les Exilés disent en un chant mélodieux les paroles suivantes: [*hālē-luyā la-'egzi* (sic) *la-neguš subhāt* (sic) *wa-la-neguš 'aryām la-ḥawayi* (sic) *mehrat la-gabari* (sic) *šāhel la-'aqabi* (sic) *Kidān sabbehuwo la-'egzi'e 'em samāyāf*] c'est-à-dire «louanges au Seigneur, louanges au Roi, et le Ciel des Cieux au Roi, miséricorde au visiteur, clémence au laboureur, foi au gardien, loué soit le Seigneur dans les Cieux».

Ludolf, d'après des preuves intrinsèques, dit que les Saintes Écritures ont été traduites en Gōōz d'après le texte grec des Septante. Bruce se demande au contraire comment les Falacha auraient passé quatre cents ans sans les livres de la Loi. Je répondrai que les Falacha ne sont pas parvenus en Abyssinie avant la traduction des LX[XII] interprètes et que la traduction a été successivement faite en diverses époques, ce que prouvent et l'existence des formes antiques des noms de nombre dans le Pentateuque, et les variations dans les interprétations des mêmes mots peu compris, comme: [*un blanc dans le manuscrit*].

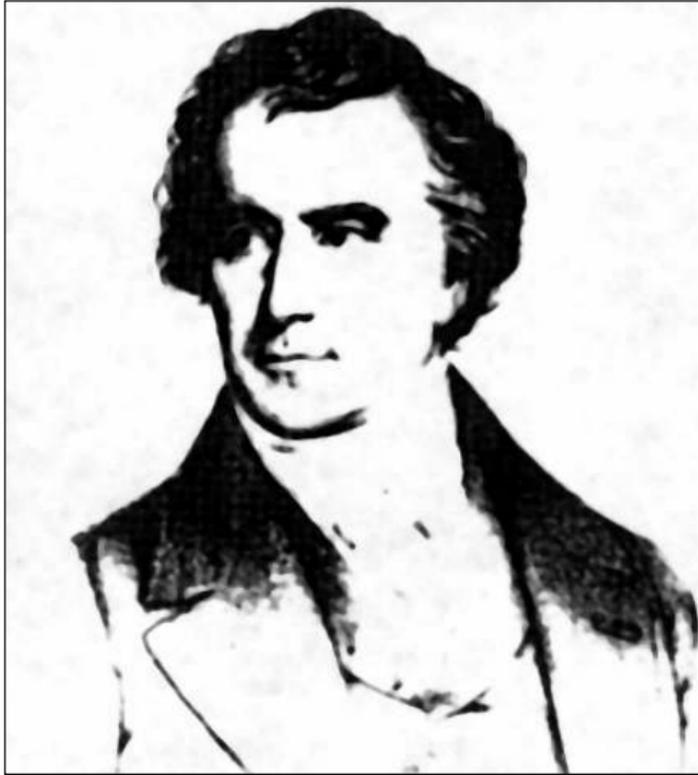
Le Pentateuque actuel des Falacha, aujourd'hui rejeté par les Chrétiens à cause du manque d'un passage considérable à la fin de l'Exode et d'un autre dans le Deutéronome, était cependant celui des Chrétiens au temps de Ludolf qui se plaint de cette lacune. Il en résulte évidemment que les Chrétiens l'ont comblée dans ces derniers temps, ce qui montre à la fois l'insouciance des uns et des autres qui ont négligé pendant des siècles entiers de revoir les textes originaux.

Les Falacha réprouvent hautement l'usage du tabac, toujours d'après les idées d'impureté qui ont amené même les Chrétiens à stigmatiser les coussins de plumes d'autruche, comme on voit dans le *matshafa* hawi. L'interdiction héréditaire de certains mets est une habitude non seulement juive, comme le muscle défendu aux fils de Jacob et le vin proscriit par Jonadab (*Jérémie*, XXV, 8), mais encore sémitique, comme le prouve la défense de manger de la graine de lin, observée encore aujourd'hui par les Borana, Galla et Toufte.»

1.9. Extrait d'une lettre à M. Arago*

«Malgré mon état de souffrance, qui résulte d'un voyage très fatigant et fait dans des circonstances tout à fait exceptionnelles, même en Éthiopie, je m'empresse de vous

* *L'Ami de la Religion* du mardi 12 octobre 1847, p. 99. *Revue Historique et Archéologique du Béarn et du Pays Basque*, Paris, n° 34, octobre 1912.



François Arago
(1786-1853)

annoncer que, le 19 janvier 1847, nous sommes parvenus, mon frère et moi, à planter le drapeau tricolore sur la principale source du Nil Blanc. Elle est située dans la forêt de Bobia entre les royaumes d'Inarya et de Jimma. Un fait singulier ajoutera, je crois, auprès de l'Académie à l'intérêt de cette découverte. La source du fleuve Blanc, moins élevée que celle du fleuve Bleu, soit en latitude, soit en hauteur absolue, est néanmoins plus froide que cette dernière... Je me permettrai de rapprocher de ce fait celui que j'ai observé dans mon voyage au Brésil, il y a dix ans, savoir: que le maximum de température des eaux de l'Atlantique n'est pas à l'équateur même, mais bien au nord de cette ligne. En serait-il de même en Afrique?»

1.10. Lettre d'Arnauld et d'Antoine d'Abbadie au Président Poulain de Boussay*

Paris, 27 Août 1850

Monsieur le Président.

Nous avons reçu à notre retour à Paris les deux diplômes par lesquels la Société de Géographie a bien voulu nous accorder son grand prix. Dans nos longues années de séjour et de courses en divers lieux de la Haute-Éthiopie, nos efforts étaient soutenus par l'espérance de la seule vraie gloire, c'est-à-dire l'approbation et l'estime du petit nombre de

* Arnauld d'Abbadie, *Onze ans de séjours dans la Haute-Éthiopie (Abyssinie)*. Paris 1868. Réed. Tubina (J.) & Allier (J.M.), Préface. Studi e Testi. Biblioteca Vaticana, 1980, XXI.

Géographes qui seuls pouvaient apprécier les difficultés, les dangers et peut-être le mérite de notre lente entreprise. Cet espoir vient d'être comblé par votre suffrage du 26 Juillet de cette année. Nous venons vous prier, Monsieur le Président, de vouloir bien être auprès de la Société de Géographie l'interprète de notre vive reconnaissance.

Il nous reste envers Elle un devoir à remplir: c'est celui qui nous impose la publication de nos travaux. Les longues années que nous avons consacrées à nos recherches, le besoin de faire contrôler par de nouveaux calculs nos observations astronomiques et géodésiques, et le volume de nos journaux qui rend leur rédaction difficile, peuvent seuls excuser les retards que nous avons apportés à la publication de nos voyages. Si le sacrifice du temps que nous avons fait à l'étranger pouvait fournir quelques faits utiles à la science, nous nous serions crus récompensés: la marque de confiance éclatante que la Société, en comblant nos espérances, a bien voulu nous conférer impose à notre reconnaissance une dette de plus et nous prescrit désormais, comme un devoir, de travailler activement à faire connaître nos travaux.

C'est avec le plus grand plaisir que nous profitons de cette occasion pour mettre aux pieds de la Société l'expression de notre très-haute considération.

1.11. Lettre à Lord Clifford*

Paris, 1^{er} août 1852

«Milord,

«Vous êtes le premier laïque d'Europe qui ayez pris intérêt à la Mission naissante de l'Abyssinie: c'est donc à vous que je devais dédier le premier de ces récits. Après une absence de douze années, ma mémoire redit toujours votre foi dans cette grande entreprise qui naissait à peine alors. Votre charité m'excusera si, rentré depuis 1849 de ces contrées si peu connues, je me suis jusqu'ici défiée de mes forces en voulant narrer ce que fut l'Abyssinie, ce qu'elle est aujourd'hui, et quelles facilités s'y présentent pour y faire reflourir notre vieille et sainte croyance.

«Cette contrée se compose d'une série de hauts plateaux, isolés, sur trois côtés, du reste de l'Afrique par des terres chaudes, basses et malsaines. Si le voyageur entre en Abyssinie par l'Egypte, il atteint d'abord la Nubie, contrée sans frontières et presque sans végétation en été, car pas un laboureur n'y cultive un champ hors de l'étroit sillon arrosé par le Nil. Un désert unit la Nubie à la mer Rouge, et, du côté de l'ouest, un désert plus terrible encore s'étend des bords du Nil jusqu'aux extrémités du Darfour et du Waday, et se relie presque sans interruption au Sahara, dont les derniers sables sont arrosés par la mer Atlantique. Du côté du Sud, les déserts de la Nubie disparaissent peu à peu, à mesure qu'on s'approche des pentes douces qui les relient aux hautes terres. Là cheminent des rivières à peine connues qui se perdent dans le sol ou se joignent au Nil. Le terrain y devient moins pierreux et moins stérile et se change enfin en une terre si noire qu'on peut s'en servir pour teindre les peaux: cette terre, nommée walga, est une boue grasse dans la saison des pluies: en été, elle se dessèche et se déchiquette en fentes qui ont jusqu'à deux mètres de profondeur. C'est le séjour des éléphants, des girafes, des rhinocéros, des lions et de tant d'autres bêtes ou féroces ou curieuses. La végétation y abonde, et, hormis deux mois par

* Lyon, 1853.



Cardinal Guglielmo
Massaia (1809-1889)

année, le voyageur est assuré d'y trouver ou le typhus ou ces fièvres pernicieuses qui défendent les abords de l'Abyssinie bien mieux que les plus fortes armées. Aussi, nul ne sait-il où commence l'Abyssinie du côté du Nord ou de l'Ouest; nul n'a tracé les limites des Ginjar, de Sinasa, des Dalla, des Nara, des Bilen, des Melhitkena, des Asgidé et de bien d'autres tribus sans doute qui, différant de langue, de moeurs et de religion, vivent entre l'Abyssinie et la Nubie dans l'isolement causé par les maladies, par les déserts et par des guerres continuelles.

« Sans épuiser tout d'abord son énergie contre ces obstacles, le Missionnaire prudent atteindra l'Abyssinie par la mer Rouge, et, porté dans une barque arabe, il ira prendre terre sur la côte des Habab, ou bien il jettera l'ancre dans le port de Muçaww'a. Il y sera bientôt accueilli par des pasteurs au teint sombre, aux lèvres épaisses, aux cheveux ébouriffés. Ils vont nu-pieds, portent le pagne et la toge de coton, une lance, un large poignard et un petit bouclier de peau d'éléphant. Ils s'appellent Saho et se divisent en plusieurs tribus, dont la plus importante, celle des Aasaorta, se dit issue d'un lion; car les Sauvages mêmes connaissent la vérité nationale, et le clan le plus obscur de l'Afrique s'efforce de jeter un manteau de gloire sur son origine.

« Bien que le climat de Muçaww'a soit sain, bien qu'on y trouve plus d'un centenaire, c'est l'endroit le plus chaud de la terre. Il est impossible à un Européen d'y conserver l'énergie physique, et l'activité morale doit s'y affaiblir chez ceux qui ne retrempent pas leur âme aux sources élevées de la prière et de l'espérance. Le voyageur se hâte de quitter cette terre musulmane si pleine des ruses et des crimes de marchands d'esclaves, et dont les habitants passent la moitié de leur temps à s'éventer; il part avec son guide Saho, franchit le

désert en une nuit, et parvient à l'aube du matin au filet d'eau de Haddas. A mesure qu'il remonte cette vallée étroite et pierreuse, il trouve le ruisseau plus vif et plus épanoui; d'abord un peu d'herbe, puis un arbre vert; plus haut enfin de riants ombrages l'initient peu à peu à la fraîcheur des hautes terres. Bientôt il n'entend plus rugir le lion, des oiseaux nouveaux gazouillent sous la feuillée, et des troupes de singes jettent leurs cris d'alarme du haut de chaque rocher. On arrive enfin à la rude montée où le chameau est remplacé par le boeuf de charge, on gravit en zigzag parmi des plantes grasses aux fleurs rouges, et l'on arrive enfin au bord du plateau abyssin. Là se dressent de toutes parts des arzes, arbres toujours verts, pareils aux cèdres, et dont les branches sont agitées par des brises fraîches qui semblent annoncer une terre promise.

«Il est difficile de ne pas s'arrêter sur ces premiers faites de l'Abyssinie. Vers l'Est et sur la route qu'on vient de suivre, on aperçoit les profondes fissures, les vallées nues et les contreforts qui soutiennent les hautes terres. Au Nord, la crête se prolonge par Igala et le Hamasen jusqu'aux lieux où les Bilen et les Asgide vivent sans prêtres et se croient encore chrétiens. Au Sud, la vue est bornée par les montagnes; mais, du côté de la mer, on peut voir par un temps clair la plaine de Ragad formée d'une nappe de sel. Les traditions Saho y placent le site des villes maudites qui avaient refusé l'hospitalité à un ange, et, sans connaître la Bible, ces demi-musulmans racontent sous d'autres noms la métamorphose de la femme de Loth. A Ragad on exploite le sel, qui est taillé comme la pierre à aiguiser d'un faucheur, pour servir de monnaie dans toute l'Abyssinie.

«Mais le voyageur, assis au bord du plateau, portera surtout ses regards vers l'Est. A ses pieds, il verra des collines presque nues, couronnées çà et là de masses de grès blanc qui simulent de loin les châteaux ruinés de l'Europe féodale. Plus bas s'étend la plaine de Zahma, repaire des lions, des panthères et des voleurs d'enfants. Cette plaine est bornée au Nord par le Marab, rivière qui se contourne en spirale dans le Sarawé et va se perdre vers la Nubie dans le pays de Gas. Au Sud-Est du Zahma est l'Agame, terre de montagnes et de braves, et plus haut encore sont les pâturages froids de l'Indarta. Dans le lointain se groupent, en-deçà d'Aksum, les montagnes d'Addi Abun (terre ou fief de l'Evêque), et, si le temps est clair, l'oeil se repose enfin sur le Buahit et le Dajan, qui se dressent dans le Simen à 4,800 mètres au-dessus de la mer. Un air des plus secs, un soleil rouge et vapoureux baignent cet immense tableau.

«Voilà l'Abyssinie. Elle est encadrée dans des montagnes bizarres, souvent couronnées par de petites plaines entourées de précipices, sans forêts et presque sans bois sur les hautes terres, et composée de plateaux rarement unis, mais sillonnés çà et là par des fissures étroites et très-profondes. Les pentes raides de ces fissures sont revêtues d'arbres au feuillée sec; dans le fond, on voit serpenter des rivières peu abondantes, remplies de crocodiles et qui épuisent le pays sans jamais l'arroser. Il est pénible de cheminer dans une pareille contrée. On y voit rarement le tapis vert des prairies: l'étroit sentier, large d'un pied au plus et si peu battu qu'on le perd souvent, longe surtout des rochers et plus rarement des champs d'orge, de blé et de *tef*. Si l'on aperçoit de loin un bouquet d'arbres, c'est une église, plus petite souvent que les chapelles de nos pêcheurs, et dont le bosquet sacré sourit au pèlerin sur cette terre aride comme un séjour de foi et de paix. J'ai souvent trouvé le repos du soir près de ces églises. Hélas! elles ne sont pas toujours entourées de huttes, au toit plat et couvert en terre dans le Tigray, ou élevé en cône et revêtu de chaume à mesure qu'on s'avance dans l'intérieur.

«La sécheresse est ce qui frappe le plus en Abyssinie, bien qu'elle diminue un peu à chaque nouvel étage du plateau qu'on gravit. Après avoir consacré une journée entière à franchir la fissure où coule le Takazé, on monte péniblement le Lamalmo et l'on se trouve

enfin sur le revers opposé de cette montagne, qui s'abaisse doucement en une longue prairie jusque tout près de Gondar. Non loin de cette capitale, aujourd'hui bien déchue, est le lac Tana, paisible au milieu de ces vastes prairies, trop élevé et trop froid pour les crocodiles, mais rempli d'hippopotames et de jolies îles où plus d'un monastère lutte encore contre l'atonie générale de la foi.

«Au sud du Tana est le Gojjam, pays le plus intéressant de l'Abyssinie. C'est une sorte d'île au milieu des terres, car son plateau si fertile est entouré par la profonde fente en spirale où coule, à une grande profondeur, la rivière Abbay qu'on appelle quelquefois le fleuve Bleu. Les bords du Gojjam sont bas et chauds: la majeure partie de cette contrée est un plateau aussi élevé que la plus haute sommité des monts Apennins. Il est plein de prairies, de troupeaux et de modestes églises, toujours voilées de leurs arbres sacrés que le soldat le plus hardi n'ose émonder. Au milieu du Gojjam la chaîne du Coqé atteint ces régions élevées où les vents soufflent, où l'orge ne germe plus, et où le voyageur attardé périt de froid.

«La province du Bagemidir, que la valeur de ses habitants fait peser beaucoup dans les destinées de l'Abyssinie, occupe la région comprise entre le Takazé et le Tana. Près de ce dernier, le terrain s'épanouit en prairies humides où paissent d'immenses troupeaux. Non loin de ces pâturages et sur un promontoire baigné par les eaux du lac, s'élève le sanctuaire de Quarata, où les chaumières coniques sont si nombreuses, que cette ville était, en 1842, la plus peuplée de l'Abyssinie; car elle renfermait plus de douze mille habitants. A mesure qu'on s'éloigne de Tana on trouve, en Bagemidir, de riches cultures et de jolis ruisseaux; Aringo, l'antique demeure des rois; Dabra Tabor, où campe le Ras, et Mahdara Mariam, ville qui couronne un rocher de basalte. Mahdara Mariam signifie *séjour de MARIE*, et atteste la piété de ceux qui ont fondé ce joli sanctuaire. Comme nos enceintes sacrées du moyen-âge, c'est un lieu de refuge pour les rebelles et les criminels, et, de même qu'à Quarata, le plus fier cavalier doit mettre pied à terre en y entrant. La température du Bagemidir est d'une chaleur terrible dans les fentes où coulent l'Abbay et le Basilo, chaude dans le Fogara, tempérée dans la plus grande partie de la province, et froide au Mont Guna, où la neige ne fond pas toujours en tombant.

«A-t-on franchi ce pays peuplé de Gallas musulmans qui séparent le Bagemidir du Sawa? on s'arrête alors dans cette dernière contrée sur un plateau large et haut qui se relie au grand Damot vers l'Ouest, qui envoie ses eaux aussi bien au Nil qu'à l'Océan Indien, et dont l'étendue vers le Sud est encore un mystère pour la science de l'Europe.

«Le nom d'Abyssinie dérive du mot arabe *Habes*. C'est un terme de mépris chez les enfants de Sem, et désigne une réunion de gens qui appartiennent à des tribus différentes ou qui ont oublié et confondu leur filiation. C'est, en effet, ce qui est arrivé chez presque tous les chrétiens de ce pays. Ils désignent eux-mêmes leur patrie par le nom d'Ithiopia, et dans leur pensée l'Éthiopie comprend non-seulement l'Abyssinie chrétienne, mais encore la plupart des peuplades que j'ai énumérées plus haut, ainsi que le Mara ou pays des tribus par excellence, qui parlent la langue Afar et qui occupent, au Sud et à l'Est des Saho, l'espace compris entre les hauts plateaux et la mer Rouge. Au dire des indigènes, l'Éthiopie renferme encore les chrétiens Guragé et surtout les Gallas, qui ont déplacé ou anéanti tant de petites nations.

«D'après les traditions de l'Éthiopie, c'est de l'Est que sont venues les diverses races qui l'ont successivement occupée. La plus antique est celle des Agaw. Quand on s'est familiarisé avec les cheveux crépus, les lèvres épaisses et le teint si nuancé des Éthiopiens, on reconnaît le plus souvent l'Agaw à ses dents tachées et à l'obliquité de ses paupières qui

donnent une expression de ruse à ses traits. Les premiers rois d'Éthiopie ont appartenu à cette race qui a fait le commerce avec l'Inde et avec Meroé. C'est elle qui battait monnaie à Aksum, et qui élevait dans cette antique capitale ces obélisques qui prouvent le néant des grandeurs humaines; car l'histoire de ces souverains a péri avec eux, et quelques-uns de leurs noms surnagent à peine sur le vaste abîme de l'oubli.

«Après les Agaw, mais dans une antiquité bien reculée, l'Arabie a encore envoyé deux grandes émigrations vers les plateaux Éthiopiens. Selon la tradition, le détroit de Bab-el-mandeb était alors un isthme et a livré passage aux Agaaz ou Tigray qui se sont établis dans la partie septentrionale, et aux Amhara, qui ont marché droit à l'Ouest. Les Agaw, refoulés par ces nouveaux conquérants, auront alors disparu du centre de l'Abyssinie pour former les petites nations de Bilen, des Awawa, des Huarasa, des Kamta. Ces derniers occupent encore la province du Wag, et plusieurs des habitants du Dambia et du Simen conservent encore les traits et la langue des Agaw.

«Il existe encore des traces d'une religion antique qui, jadis, a peut-être réuni les Éthiopiens. Ils croyaient en un seul Dieu, n'avaient pas d'idoles, mais adressaient leurs prières à des anges ou génies dont quelques-uns des noms ont survécu. Après la captivité de Babylone, les Juifs réfugiés en Egypte se sont avancés de Meroé en Abyssinie, où les rois d'Aksum ont embrassé leur foi. Outre les traditions encore vivantes et les notices contenues dans l'histoire des rois, quelques faits témoignent encore de l'antique extension de la foi mosaïque. Les Falasa la conservent, bien qu'ils commencent à ne plus parler leur langue héréditaire: ils sont dispersés aux environs de Gondar, et l'on ne compte guère plus de dix mille de ces Juifs abyssins. Les autres, en acceptant la foi chrétienne, ont conservé, jusque vers la fin du XV^e siècle, l'usage de ne donner la prêtrise qu'aux enfants d'une seule race dite de Lévi, et cette loi des israélites est encore suivie par les chrétiens Guragé. En outre, le samedi ou sabbat des Juifs est encore chômé dans les parties les plus chrétiennes de l'Abyssinie, et les docteurs qui y tolèrent cet usage le rendent respectable en citant ce passage de l'Évangile: «Je suis venu pour compléter et non pour renverser l'ancienne loi.»

«C'est donc au sein du judaïsme que l'Abyssinie, comme Jérusalem, a vu naître ses premiers chrétiens. L'histoire de cette conversion montre combien les plus humbles voyageurs peuvent servir les grands desseins de Dieu. Un marchand, dit-on, fit naufrage sur la mer Rouge et prit terre dans l'île de Muçaww'a, où son fils Frumentius, dit Frémonatos en Éthiopie, dédia plus tard une église à la chaste Reine des Anges. Changé aujourd'hui en mosquée, ce temple a conservé néanmoins une trace de son origine par son droit de sanctuaire, ce qu'on respecte encore chaque fois qu'un criminel parvient à y allumer un cierge. C'était jadis l'offrande à la sainte Vierge. Frumentius fut emmené comme esclave chez le roi d'Aksum, et, tout jeune encore, il parvint, comme saint Philippe, à convertir cet autre Éthiopien. Il se consacra bientôt à donner la foi des Anges à un peuple égaré, retourna à Alexandrie où saint Athanase le consacra évêque d'Aksum, et termina ses jours en Abyssinie sous le nom d'Abba Salama. Les Abyssins célèbrent encore sa fête au 1^{er} août, car il fut canonisé par la voix du peuple. Ses prédications avaient commencé vers l'an 330 de notre ère. Il traduisit les saints Évangiles dans la langue Giiz, qui est soeur de l'Hébreu et que parlent encore les Asgidé. Dans le reste de l'Éthiopie cet idiome est, comme notre latin, une langue morte employée dans les livres et dans le service liturgique. De toutes les langues de l'Abyssinie, la plus répandue est l'Amarinna, parlée surtout par les Amara dits, jadis, Anchara. Puis viennent le Tigray, le Tigrây ou Kasy, le Saho, les quatre langues Agaw, les idiomes Gafat et quelques autres. Enfin, l'Ilmorma ou langue des Gallas commence à influencer sur le sombre avenir de l'Abyssinie.

« Cette contrée est la seule, en Afrique, qui ait conservé ses lois chrétiennes. En Egypte, la plupart des habitants abandonnèrent leur foi pour complaire à leurs vainqueurs arabes. En Barbarie, dans cette belle terre qui s'étend de Tripoli à Mogador, l'agonie chrétienne s'est prolongée pendant quelques siècles; mais la vraie foi a fini par y parfaire son douloureux martyre, et les derniers chrétiens y ont soupiré leur dernière prière sans témoins et sans mausolée. L'Abyssinie, au contraire, après avoir rejeté fièrement les offres du faux prophète Mohammed, a soutenu, dans le XVI^e siècle, contre l'armée musulmane une lutte désastreuse. Conquise par la force et abandonnée à son sort après avoir été ruinée pour toujours, l'Abyssinie est redevenue pauvre et méprisée; mais elle s'est consolée en se sentant encore chrétienne.

« Aujourd'hui l'Islamisme, si faible en Europe, s'est relevé en Afrique: après avoir attiré dans ses dogmes les peuplades ou sauvages ou demi-chrétiennes qui entourent l'Abyssinie, après l'avoir ainsi isolée du reste de la chrétienté, il resserre de plus en plus ce malheureux pays en y pénétrant pas à pas. Plusieurs nations de l'Éthiopie sont aujourd'hui entourées d'un cordon de tribus barbares, qui ne leur laissent entendre qu'après bien des années les faibles échos de ce qui se passe à Jérusalem, où gît le tombeau de l'Homme-Dieu, et à Rome, où demeure quelque part, disent-elles, le chef des chrétiens. Dans son existence politique, l'Abyssin vit en compagnie avec le désespoir: dans sa vie morale, il invoque, d'une voix de plus en plus faible et où le reproche commence à se mêler, le secours de ses frères chrétiens si nombreux, dit-il, mais si éloignés; et, s'il lui reste quelque espoir dans l'autre vie, il le dispute, en gémissant, à l'étreinte empoisonnée du Musulman.

1.12. L'Arabie, ses habitants, leur état social et religieux

D'Après la relation du voyage de M. Palgrave

Autrefois le voyageur était surtout pèlerin. Soit pour affermir ou couronner une vie pure, soit pour expier de grandes fautes, mais toujours soutenu et dirigé par la foi, il quittait le cercle alors si étroit de la patrie pour traverser des royaumes de langues diverses et braver des climats inconnus. En des temps où les difficultés des voyages étaient bien autrement grandes qu'aujourd'hui, c'est le bourdon à la main qu'on affrontait les peuplades demi-païennes du nord de l'Espagne pour visiter Saint-Jacques de Compostelle; ou que, plus téméraire et plus fort, on traversait, d'une part, les terreurs de la Méditerranée, et, de l'autre, les cruautés traditionnelles des Sarrasins pour aller en Palestine faire des actes de foi aux lieux où naquirent Jésus et Marie. Revenait-il dans ses foyers? Après s'être laissé laver les pieds par ceux qui l'admiraient, le pèlerin racontait ses souffrances, ses aventures et ses triomphes. On ne songeait pas à douter de ses paroles, car lui, homme de foi, il parlait à des frères, à des voisins aussi croyants que lui, et qui ne pouvaient admettre qu'on eût quitté les douceurs du foyer pour aller au loin souiller son âme en rapportant des récits faux attribués aux contrées étrangères. Et puis, le voyageur n'avait-il pas avec lui ses témoins muets et qui inspiraient toute confiance? Sa pèlerine n'était-elle pas émaillée de coquilles recueillies sur les rivages de l'Océan ou ravies à cette mer Méditerranée qui avait vu grandir les prophètes? C'est longtemps après les âges de foi qu'on a inventé ce dicton si souvent jeté à notre face aujourd'hui: *a beau mentir qui vient de loin*.

De nos jours tout se passe autrement, hors de France surtout. La critique, ce fruit amer de notre siècle, qui veut s'en faire un titre de gloire, atteint tout avec ses ongles crochus, mais habiles; avant d'ajouter créance aux récits du voyageur, on scrute sa biographie, on épiluche sa vie passée; et si l'on peut y trouver une erreur ou une faute, on édifie sur cette

frêle base un ensemble de probabilités pour jeter un vent malsain de doute à travers tout ce qu'il explique et tout ce qu'il raconte. Quand de pareils éléments de critique font défaut à cette tache d'envie qui afflige tant d'âmes, le géographe du coin du feu a une autre méthode pour tamiser à son aise le récit qu'on lui présente. Si les voyageurs ont fait des observations scientifiques, il les pèse par la voie des probabilités, parfois même sans distinguer ce que la science a déjà conquis comme certitude de ce qu'elle admet comme l'entrée d'une de ces avenues nouvelles qui s'ouvrent de jour en jour à travers le cercle des connaissances humaines. Dans ce dernier cas, le critique outre-passe son but et donne à ses lecteurs plus d'erreurs encore qu'il n'a cru en relever; il le dépasse aussi quand, entraîné dans une contrée nouvelle et connue seulement par ouï-dire, il prend, faute d'un moins mauvais aliment à son ardeur, les relations de ceux qui ont foulé la frontière d'une façon plus ou moins authentique. Bien heureux alors les voyageurs dont les critiques savent peser, avec une sagacité équitable, les témoignages contradictoires. On peut dire de ceux-là: *rari nantes in gurgite vasto*.

Nous avons écrit ces réflexions fort à notre aise, parce qu'il s'agit ici de M. Palgrave, dont le voyage en Arabie est trop supérieur aux récits ordinaires pour que les allures habituelles de la critique parviennent à l'atteindre.

Comme le singe de la fable dans sa réponse au dauphin, nous pouvons dire des Arabes qu'ils sont de nos amis et que nous les connaissons fort, car, depuis nos magnifiques conquêtes en Algérie, nous les citons souvent; mais les purs fils de Sem, les vrais Arabes, vivant dans leur pays d'origine et entourés d'un long prestige de souvenirs, ne se trouvent nullement en Afrique. Depuis la mer jusqu'à Llagouhat et Ouargla, ceux qui ont senti la rude épée de nos soldats ne sont Arabes que par la langue et par une origine déjà éloignée de dix siècles. Quelque peu reniés par leurs cousins de l'Asie, ils sont arabes surtout par opposition aux peuplades aborigènes des Berbères, race vaillante et presque indomptée qui, sous une direction habile, fera longtemps la principale force de notre colonie méditerranéenne.

Ici, au contraire, nous allons faire connaître les Arabes de l'Arabie en parcourant le livre anglais qui vient de révéler un beau voyage exécuté il y a quatre ans. Cette oeuvre nous semble si exceptionnelle que, manquant sans doute à notre qualité de fils du XIX^e siècle, nous allons la citer sans presque jamais la critiquer. Jeté par le sort des voyages, et retenu plus longtemps qu'il ne nous était agréable, sur les rivages de l'Arabie, nous avons passé des années chez les enfants de ces contrées si fameuses et si peu connues. Les habitants du Hedjaz, du Yémen, du Hadramot et de l'Oman se sont assis à notre foyer de passage; nous avons été intime avec un Wahhabi plus instruit qu'on ne l'est d'ordinaire en Orient, et plus savant que notre orgueil occidental ne serait porté à le croire; nous pouvons ainsi apprécier plus qu'un autre la véracité de M. Palgrave. Seulement poussé par notre destinée dans des régions encore moins connues que l'Arabie et non moins dignes de l'être, nous avons consacré tous nos soins à l'étude de l'Éthiopie et nous sommes resté peu soucieux de décrire d'autres contrées dont les frontières ont été visitées ou du moins effleurées par tant d'Européens. Nous avons toujours cru d'ailleurs que des talents éminents comme voyageurs iraient se consacrer à peindre cette Arabie qui conserve encore l'auréole de souvenirs antiques inhérents au berceau du genre humain.

Sans système, nous en sommes sûrs, et sans préjugés, nous l'espérons du moins, c'est peu à peu et comme à notre insu que nous avons formé une opinion, enracinée déjà depuis longtemps, sur les fils de Kahtan et de Isma-il. On jugera peut-être comme une confirmation et un garant de la vérité que l'appréciation involontaire mais mûrie d'un Français soit reflétée et développée plus tard avec un grand détail de preuves par l'appréciation froide d'un

Anglais. Pour nous, M. Palgrave n'a de mystérieux que sa biographie antérieure. Le titre de son livre nous apprend qu'il appartenait au 8^e régiment de l'armée indienne, et sa préface ajoute, avec non moins de brièveté, qu'au moment de partir pour l'Arabie «il était en relations avec l'ordre des Jésuites, ordre bien connu dans les annales de l'audace philanthropique; il reconnaît aussi avec gratitude que les fonds nécessaires (à son voyage) ont été fournis par la libéralité de l'Empereur des Français.»

L'auteur ne s'explique pas davantage sur ces deux points intéressants; mais notre expérience de courses lointaines nous montre clairement que jamais voyageur ne s'est mis en route mieux muni de toutes les ressources intellectuelles nécessaires pour tracer comme il l'a fait un sillon de lumière depuis Gaza, sur la Méditerranée, jusqu'à Maskat, cette reine du commerce de l'océan Indien. Plus versé dans la littérature arabe que l'immense majorité des voyageurs, M. Palgrave s'est assez imbu de la lecture du Qoran pour en apprécier les citations et pour embarrasser au besoin les Arabes eux-mêmes par des textes inattendus, mais plus aveuglément révéés en Orient que l'Évangile ne l'est, par malheur, chez nous. Un petit nombre de lecteurs éprouvera des regrets en lisant les deux volumes que nous avons sous les yeux. Dans notre siècle de sciences positives, quelques-uns voudraient connaître les latitudes et longitudes de tous les points, en un mot leurs distances exactes; on demandera si Hofhut est plus élevé au-dessus du niveau de la mer que Bordeaux ou Paris, si Riad dépasse en altitude Madrid ou Munich, quelle est la température moyenne du plateau central de l'Arabie, quelles sont sa formation géologique, sa faune, sa flore, etc.; des savants spéciaux auraient répondu à toutes ces questions par l'usage d'instruments variés et par des descriptions aussi décolorées que précises. M. Palgrave ne méprise point toutes ces sciences; il leur rend hommage en passant, mais il s'est proposé une science plus généralement intéressante et certainement plus noble, nous voulons dire la science de l'homme. Il la poursuit à travers ses trois grandes divisions des moeurs, de la politique et de la religion. Après avoir lu sa narration on se sent plus instruit et surtout plus satisfait qu'après avoir parcouru les voyages superficiels ou vulgaires que le commerce nous offre chaque jour.

Nourri des livres de l'Occident et de l'Orient, M. Palgrave a le bon goût de ne pas fatiguer ses lecteurs par des extraits de manuscrits arabes dont l'étrangeté nous rebute si souvent. Par contre, il se joue dans les citations françaises, italiennes, allemandes, et, pour comprendre toutes ses allusions à la littérature anglaise, il faut une rare connaissance non-seulement des auteurs classiques mais encore des compositions peut-être éphémères qui occupent aujourd'hui l'attention de nos voisins. Trop poli par le contact de toutes les religions, nous dirions même de tous les bigotismes, pour s'étonner de leurs étrangetés, M. Palgrave les apprécie avec la sérénité calme d'un philosophe qui n'oublie pourtant jamais qu'il est chrétien. Tout son récit est coloré par les veines d'une satire légère et équitable. En général ses opinions sont plutôt des aperçus que des arrêts, car il sent que la témérité seule prétend s'élever de prime abord assez haut pour dicter ses sentences sur un peuple et pressentir dans ses allures actuelles le rôle que lui réserve l'avenir.

Mais nous n'avons pas pris la plume pour nous mettre en scène ni pour juger celui qui juge si bien. C'est par des citations que nous allons faire connaître et la couleur et le mérite d'un voyage complet en son genre, et qui peint fidèlement la nation arabe. On n'oubliera pas qu'il s'agit ici du peuple qui a le mieux gardé sa nationalité depuis les temps les plus antiques, que ses traditions, non moins que les nôtres, font naître du patriarche Abraham, qui a peuplé la Syrie et l'Afrique orientale bien avant toute histoire, et dont les émigrations prospères continuaient encore sur la plus large échelle jusqu'au siècle de Charlemagne. Il est peu de gloires nationales sans de grandes taches, et si les Arabes ont conservé leur type

de virilité et d'individualité immobile depuis les premiers âges du monde, ils lui ont aussi donné le plus grand scandale dont l'histoire ait à rougir en expulsant de leur beau pays la foi chrétienne, et avec elle la civilisation et le progrès, pour inventer et propager la foi désolante de l'Islam. Quand en remémorant les grandes phases de l'humanité, on se demande quelle est la cause de cette révolution étrange, quelles sont les mœurs, la constitution intime et les pensées de ces Arabes qui, de loin en loin, ont jeté dans le monde des lueurs tantôt si belles et tantôt si tristes, la réponse a été jusqu'ici et timide et conjecturale. M. Palgrave, le premier peut-être, porte un flambeau au milieu de ces questions restées obscures jusqu'à lui.

Citons en premier lieu un passage qui témoigne en même temps de son respect pour la vérité et de sa charité envers ses rivaux:

«Se faire passer pour un derviche errant, comme des explorateurs européens ont essayé de le faire en Orient, est, pour bien des raisons, un très-mauvais système. Il est inutile de s'étendre sur le côté moral de ce procédé, car c'est là ce qui frappera, en premier lieu, l'esprit des gens simples. Feindre une religion que l'aventurier lui-même ne croit point, suivre avec une exactitude scrupuleuse, comme choses les plus hautes et les plus saintes, des pratiques qu'il tourne en ridicule dans son for intérieur, et qu'à son retour chez lui il se propose de jeter en pâture au ridicule des autres, faire une momerie préméditée et sans vérité, pendant des mois entiers, des relations les plus sacrées et les plus vénérables entre l'homme et son Créateur, sans mentionner d'autres et de plus noirs côtés de la question, tout cela semble à peine compatible avec le caractère d'un Européen comme il faut, encore moins avec celui d'un chrétien. Je ne fais allusion à aucun cas particulier, car j'ignore jusqu'à quel point des circonstances spéciales peuvent le pallier ou le justifier.» Puis il ajoute avec l'autorité profonde d'un voyageur oriental, expérimenté et sincère, ce mot bien connu: «C'est pire qu'un crime, c'est une bêtise.»

Plus loin, notre auteur indique ainsi le terrain mouvant où il s'est engagé, si toutefois l'on peut appliquer ce terme matériel aux études de géographie et d'histoire:

«Disons ici que les Européens qui visitent ou décrivent l'Orient doivent se garder de prendre à la lettre les phrases vagues employées par les Arabes, mais surtout par les Égyptiens et les Syriens, quand ils parlent de pays ou de peuples étrangers. L'usage fréquent de synonymes et d'homonymes est aussi une source ordinaire de méprises chez les Européens. C'est seulement en questionnant plusieurs individus dans des temps et des lieux différents, et en comparant à loisir les notes ainsi obtenues que l'on peut arriver à un peu d'exactitude même sur les sujets les plus saillants, et alors aussi il vaut mieux leur appliquer ses propres yeux et ses propres oreilles. Le vague des idées arabes est souvent seulement le résultat ou l'expression d'un vague correspondant dans le langage et non d'un désir de tromper; mais quelquefois ce dernier motif trouve aussi sa place. Aucun habitant du Nedjed¹, de quelque rang qu'il soit, ne serait très-désireux de donner à un Européen une notion trop exacte de son pays natal, pas plus qu'il ne voudrait l'y laisser entrer, s'il en avait le pouvoir. On peut aussi appliquer cette remarque aux Arabes en général.»

En Orient, il est au moins imprudent de faire savoir aux indigènes qu'on voyage pour tout observer. Afin d'échapper au soupçon banal mais terrible de décrire le pays, M. Palgrave s'est fait d'abord marchand, puis quand il eut achevé sa modeste pacotille, il s'annonça comme un chrétien qui exerçait la médecine.

Voici quelques-unes de ses remarques sur le climat et l'histoire naturelle de l'Arabie:

1. Plateau central de l'Arabie.

«Derrière le jardin du palais de Riad, une excavation large et profonde annonce l'établissement des bouchers de la ville. Dans tout autre climat ce serait une peste intolérable à tous les voisins si on le tenait au dedans de la cité, et précisément au centre des jardins et des habitations; mais ici la sécheresse de l'atmosphère est telle, que les suites n'en sont pas funestes. La putréfaction est anticipée en effet par l'influence desséchante de l'air, qui rend une carcasse aussi inoffensive à l'odorat au bout de trois ou quatre jours, que si elle était un tambour de cuir. On peut passer à son aise le long du chemin à côté d'un chameau récemment mort et le regarder presque comme un spécimen préparé à l'arsenic et à l'alcool pour un musée.

«C'est un grand bonheur qu'en Arabie il n'y ait ni cousins, ni moustiques, ni certain insecte aux habitudes sautillantes, très-commun en Syrie et dans le sud de l'Europe (son nom s'écrit en quatre lettres).

«L'absence de mouches grandes ou petites est étonnante. Je ne connais aucun autre pays du monde si dépourvu de cette petite créature si familière et si importune. Dans le Nedjed, les serpents sont aussi rare qu'en Irlande, ou dans l'île de Malte. Un élégant roman, publié par M. de Lamartine sous le titre de *Journal de Fath-Allah Sey'yr*, compagnon de l'infortuné Lascaris, parle de ces reptiles comme étant très communs dans l'Arabie centrale; et même le héros de M. de Lamartine découvre un fourré plein de leurs dépouilles de toutes nuances et de toutes grandeurs, une sorte de garde-robe à l'usage des serpents, à ce que je pense. Heureux les voyageurs qui possèdent une imagination si riche et si inventive! Comme variétés, quelques boas ne sont pas d'un mauvais effet, du moins dans un récit; mais je n'ai pas été favorisé par des visions pareilles.»

L'absence de moustiques nous paraît tenir à la sécheresse de l'air. Avec sa prudence ordinaire, M. Palgrave n'assigne pas de cause au manque des autres fléaux du règne animal que nous venons de citer. En effet, dans les climats également secs et brûlants de l'Éthiopie, les serpents ne sont pas rares et les mouches abondent. Quant à l'insecte sautillant que la pudeur britannique s'ingénie tant à désigner sans le nommer, il nous a paru manquer sur le rivage bas et chaud de la mer Rouge appelé Tehama par les Arabes, et dont l'analogue se trouve au Mexique sous le nom de *Tierra caliente*. Nous croyons nous rappeler que le célèbre M. Botta, qui a voyagé dans le Yémen, nous disait qu'à défaut de baromètre, il y estimerait l'altitude du plateau intérieur, par le plus ou moins d'abondance de cet insecte domestique, et nous ajouterons qu'en Éthiopie, on a toute facilité pour faire sur les différences de niveaux des études du même genre.

Laissons ces animaux infimes pour en mentionner de plus nobles, et surtout celui dont la perfection fait une des gloires de l'Arabie:

«Les chevaux du Nedjed sont aussi prééminents dans toute l'Arabie, que le cheval arabe, pris en général, l'emporte sur le cheval de la Perse, du cap de Bonne-Espérance ou de l'Inde. Les écuries de Feysul, monarque des Wahhabi, sont un grand carré de 150 mètres de côté, ouvert au centre, et dont le pourtour est un auvent où plus de 600 chevaux sont attachés à des piquets, mais pendant la nuit seulement. Pas un de ces chevaux n'atteignait 1^m70; leur taille moyenne était de 1^m60. La couleur dominante était l'alezan et le gris, le bai léger, le gris de fer; le blanc et le noir étaient rares; il n'y avait ni pie, ni bai foncé. Les races Manaky, Siglawy, Hamdany, Toreyki, etc., toujours citées par les bédouins du nord, ne sont pas connues dans le Nedjed où les écuries de Salomon sont d'ailleurs aussi peu mentionnées que celles d'Augée.

«On m'a positivement assuré qu'on ne conserve dans ce pays aucune généalogie du cheval, et qu'on s'y borne à demander des renseignements sur le père et la mère seulement

d'un coursier. La pure race du Nedjed n'existe que dans ce pays même, encore y est-elle rare; on ne peut avoir un cheval de cette lignée exquise que par conquête, par legs, ou par don; et dans le cas où la politique prescrit un cadeau à l'Égypte, à la Perse, où à Constantinople, on n'envoie jamais de jument, mais bien des étalons inférieurs, quoique ceux-ci méritent de passer en d'autres pays pour de vraies beautés. Après bien des questions, je dus conclure qu'il n'y a plus de 5,000 chevaux dans le Nedjed. Cette race est estimée pour sa grande vitesse et son aptitude à supporter la fatigue; je crois qu'il n'y en a pas d'autre qui puisse faire route pendant quarante-huit heures sous le soleil brûlant de l'Arabie, sans prendre aucune espèce de nourriture. Bien mieux dressés qu'en Europe, ces chevaux obéissent, je le sais par expérience, au simple mouvement des jambes du cavalier, beaucoup plus que ne le font nos chevaux malgré l'addition de l'éperon et de la bride. Ceux du Nedjed portent des fers très-lourds fixés avec six clous, et si la corne n'était pas fort bonne, les maréchaux du Nedjed estropieraient plus d'un beau cheval.

Quoiqu'il ait visité une partie de l'Arabie méridionale, le voyageur anglais parle peu du dromadaire; nous le regrettons vivement, car nous sommes réduits sur ce point aux récits de l'Arabe, et ce dernier aime tant sa monture, qu'il donne souvent, en racontant ses exploits, une carrière trop large à l'imagination.

Nous manquons d'indications précises sur les limites de vitesse et de durée dans la marche des dromadaires qui trottent au dire des indigènes pendant plus de trente-six heures de suite, à raison de 10 kilomètres à l'heure. En attendant que ce précieux animal trouve son historien, il est curieux d'entendre un voyageur en Arabie dire ce qu'il pense du chameau. «En Angleterre, j'ai souvent entendu parler du docile chameau. Si le mot *docile* veut dire *stupide*, le chameau est un vrai modèle de docilité. Mais si ce terme est employé pour désigner un animal qui prend intérêt à son cavalier autant qu'une bête peut le faire, qui comprend un peu ses intentions, ou qui les partage à la façon d'un inférieur comme font le cheval et l'éléphant, je dirai alors que le chameau n'est nullement docile. Au contraire, il ne s'inquiète pas de son cavalier, ignore s'il est monté ou non, va droit devant lui quand il est mis en marche, uniquement parce qu'il est trop stupide pour tourner de côté, et alors si quelque épine ou quelque branche verte le séduit hors de la route, il poursuit sa nouvelle direction, simplement parce qu'il est trop borné pour reprendre le vrai chemin. Il ne cherchera point à vous démonter; un pareil tour excède les limites de son intelligence; mais si vous tombez, il ne songera jamais à s'arrêter et continuera à pâture tout en faisant ses longues enjambées, sans savoir ce que vous êtes devenu, et sans s'en soucier. Si on le met en liberté, il est très-rare qu'il reprenne le chemin de son pâturage accoutumé, et le premier venu qui voudra s'en emparer, n'aura aucune sauvagerie à surmonter pour s'en rendre le maître. Le seul cas où il s'aperçoit de la présence de son cavalier, c'est quand celui-ci va le monter, alors il ploiera en arrière, vers son maître, son long cou de serpent, ouvrira des mâchoires énormes pour mordre s'il l'osait, et rugira avec une sorte de gémissement prodigieux comme pour se plaindre d'une injustice toute nouvelle. En un mot, c'est un animal non domestique et réduit en servitude seulement par sa stupidité, sans grande habileté de la part de son maître et sans qu'il y mette du sien, si ce n'est sa nature passive à l'extrême. Incapable d'attachement, ni même d'habitude, il n'est jamais apprivoisé, quoiqu'il ne soit pas assez éveillé pour être précisément sauvage. Néanmoins comme tous les animaux maltraités par l'homme, le chameau exerce quelquefois sur son conducteur une vengeance terrible.»

Pendant que notre voyageur résidait dans la plaine de Baalbec, un jeune chamelier de quatorze ans avait conduit avec une forte charge de bois une bête, en la frappant souvent parce qu'elle quittait la route pour butiner à droite et à gauche; ce chameau, à ce qu'il paraît, avait jugé qu'il était puni plus sévèrement que de droit et épiait, diton, une bonne

occasion pour exercer sa vengeance. Quelques jours plus tard il retournait chez lui avec le même chamelier, mais cette fois sans charge. A mi-chemin et loin de toute habitation, il s'arrêta brusquement, regarda lentement de tous les côtés pour s'assurer que personne n'était en vue, puis se croyant sûr de sa solitude, il fit un pas en avant, saisit par la tête son malheureux conducteur, et la serrant dans ses mâchoires puissantes, la jeta en l'air tout en faisant jaillir la cervelle. Satisfait de son crime, le chameau reprit aussitôt son pas majestueux comme si de rien n'était. Des gens en vedette, trop éloignés pour porter du secours, se hâtèrent d'accourir et égorgèrent la bête vindicative. « Cette anecdote prouve que la passion de la vengeance donne quelquefois de l'esprit... même à un stupide chameau. »

Occupé surtout de l'homme et de ses oeuvres, M. Palgrave dit peu de chose du règne végétal, mais en sa qualité de voyageur arabe, il devait parler du café.

« Le meilleur café est celui du Yémen. Les deux tiers de la récolte sont consommés en Arabie, en Syrie et en Égypte, le reste est absorbé par les oesophages Turcs et Arméniens. Ces derniers n'en ont d'ailleurs que la plus triste portion, car on trie avec soin les grains ronds demi-transparents et bruns verts, qui seuls valent la peine d'être rôtis et pilés. Plus on s'éloigne du Yémen, plus le café se compose de grains aplatis, opaques et branchâtres. »

« La deuxième espèce de café, préférée par quelques-uns à celui du Yémen, mais inférieure selon moi, est le café d'Abyssinie. Son grain est plus grand et moins échauffant. Après cela viennent les fèves, c'est-à-dire le café de l'Inde. Les Arabes qui ne fument pas, prennent le café beaucoup plus fort, en plus grande quantité que ceux qui s'adonnent au tabac. Aucun Arabe, quelque distingué que soit son rang dans la vie, ne se croit trop élevé pour faire du café. Il est même plus à la mode pour un homme comme il faut, de le préparer lui-même, que de le confier à un inférieur, ou à un esclave. »

Nous regrettons qu'un voyageur, dont l'expérience fait autorité, n'ait pas classé pour notre instruction les différents crus du café. A Moka même, on les distingue et on les apprécie aussi naturellement que le font nos compatriotes pour les divers vins confondus à l'étranger sous le nom de vin de Bordeaux.

Mais quel est l'aspect de cette Arabie si peu connue, quoique son nom soit sur toutes nos lèvres? Péninsule vaste et non articulée, elle est baignée, comme chacun sait, par la mer Rouge, l'océan Indien et le golfe Persique. Sa surface, quatre fois plus grande que la France, fait une large part au désert. Au sud et à une petite distance de l'océan Indien, comme le Dahna, immense solitude de sable qui marque généralement la limite entre le fils musulman d'Isma-il, et la postérité de Kahtan, dont la foi peu connue chez nous, préserve encore les restes du culte des Sabéens. Du côté du nord, c'est un désert qui sépare l'Arabie de la Syrie, plus effectivement que ne le ferait une mer semée d'écueils. L'auteur va nous dire comment il a gouverné son vaisseau du désert dans ces parages désolés.

« Nous traversions un immense océan de sable désagrégé et rougeâtre, sans limite apparente à l'oeil, et soulevé en d'énormes sillons parallèles, dirigés du nord au sud, chacun haut de 200 ou 300 pieds en moyenne, avec des côtés en talus et des crêtes arrondies sillonnées dans tous les sens par les vents capricieux du désert. Dans les profondeurs intermédiaires, le voyageur se trouve comme emprisonné au fond d'un puits suffoquant de sable, où il est resserré de tous côtés par des murailles brûlantes; d'autres fois, pendant qu'il s'évertue à grimper le talus, il voit au-dessous de lui de qui semble une vaste mer de feu qui s'enfle sous un vent pesant, et qu'une brise transversale trouble jusqu'à former de petites vagues incandescentes. Point d'abri, ni de repos, soit pour l'oeil, soit pour les membres, au milieu de torrents de lumière et de chaleur versés d'en haut, et auxquels répond d'en bas l'éclat brûlant du sol.

Tale scendeva l'eternale ardore
Onde la rena s'accendea com'esca
Sotto focile, a doppiar lo dolore.

«Ajoutez à ceci la fatigue encourue dans de longues journées d'été, en s'obstinant à cheminer, je dirai mieux, à marcher à gué à travers un sol meuble et brûlant sur des bêtes languissantes et demi stupides, avec des heures de sommeil en petit nombre et interrompues; point de repos le jour faute d'abri, peu à manger et encore moins à boire, tandis que l'eau tiède et décolorée diminue rapidement dans les outres, encore plus par l'évaporation que par l'usage. Un soleil vertical, un soleil dont on n'a pas d'idée, frappe tout de ses flammes jusqu'à ce que les habits, les bagages et les housses prennent une odeur de roussi et se laissent à peine toucher. Si ceci était éternel, ce serait l'enfer, dis-je à mon camarade qui, languissant sur son chameau, ne me fit pas de réponse. La gaieté bruyante des Bédouins fut bientôt dépensée: ils s'éparpillèrent l'un en avant, l'autre en arrière, et chacun chemina dans un silence interrompu seulement par le grognement colère des chameaux quand on les frappait, comme on le faisait souvent pour avancer davantage. Le 20 juillet, peu après midi, nous avons quitté le puits de Chekyk: nous cheminâmes tout ce jour et presque toute la nuit, car nous ne pûmes prendre que trois ou quatre heures de repos y compris le souper. En effet, si nous n'atteignons l'autre limite du désert avant d'avoir épuisé notre provision d'eau, notre perte était certaine. Pendant les dernières vingt-quatre heures de cette route, nous dûmes n'en consacrer qu'une seule au repos. Le sable trop bien divisé permet à peine un peu de végétation. Même le Gada, plante qui semble demander si peu de terre et d'humidité pour vivre, est ici rare et misérablement rabougri. Parfois on voyait une sorte de sentier, le plus souvent on n'en apercevait aucun; la surface mouvante a perdu depuis longtemps les traces de ceux qui l'ont foulée...»

«Le 25 juillet au soir, après avoir marché toute la journée, nous nous trouvâmes sur le bord d'un vaste entonnoir où le sable s'écarte de tous côtés pour laisser à nu les couches de craie; au fond étaient les lueurs vacillantes de quelques tentes de Bédouins. La forme circulaire et les traces en spirale de l'entonnoir m'auraient rappelé le maelstrom de Poé, si j'avais connu alors ce narré si authentique... De pareilles cavités sont fréquentes parmi les sables, et je ne puis imaginer une hypothèse pour en expliquer la formation. J'estimai à 400 mètres la largeur de l'entonnoir où nous passâmes la nuit. Sa profondeur s'approchait certainement de 800 pieds. J'ai vu de pareils entonnoirs dans le Nefud, ou désert du Nord, comme dans le Dahna, ou grande solitude du sud de l'Arabie.»

Ceux qui ont traversé les mers, savent combien la fin du voyage se distingue du terme d'une expédition sur le continent, quand bien même celle-ci aura été plus ardue ou plus longue. C'est que dans ce dernier cas, l'aspect de la nature a changé peu à peu; c'est que le contact plus ou moins forcé avec l'indigène initie lentement l'aventurier à de nouvelles langues, à de nouvelles moeurs. En mer, au contraire, on porte avec soi toutes les idées qui affluaient au départ, et quand on surgit au port, il faut faire violence à ses souvenirs d'hier pour accepter brusquement le milieu tout étranger où l'on est engagé sans transition. La traversée du désert offre le même phénomène moral. En quittant ces sables à la frontière de Jebel Chomer, M. Palgrave fut surpris par l'aspect de l'eau, de la verdure et par l'air de sécurité des maisons et des plantations. Il s'étonna de l'absence de ruines si communes en Orient, et surtout dans l'empire Ottoman.

Le passage suivant montre combien M. Palgrave s'est identifié, chez les Bédouins du désert, avec la nudité du sol et avec les idées de violence et de rapine dont les ruines sont le cortège ordinaire.

«Si l'on compare Jebel Chomer à la plupart des provinces ou des royaumes de tout le voisinage, on croira voir une pièce d'argent à fleur de coin, qui a tout son brillant et sa fraîcheur, et qui est au milieu d'un tas sombre de monnaies à demi effacées. Ce pays est une création de fraîche date, et montre bien ce que pourrait être l'Arabie sous un meilleur gouvernement, car la contrée dont nous parlons est peut-être le district le moins favorisé de tout le centre de la Péninsule. Nous entrâmes dans la capitale H'ayel par un défilé, le seul passage qui existe du côté du Nord, et où cinquante hommes de coeur pourraient tenir tête à des milliers.»

Plus tard, M. Palgrave descendit du petit plateau central de l'Arabie pour atteindre la terre natale du wahhabisme, islamisme régénéré, qui a donné un essor nouveau à l'esprit guerrier du Qoran, et dont Riad est aujourd'hui la capitale.

«Nous entrâmes dans Qasym, et pour la première fois nous pûmes apprécier la force du Wahhabi dans sa domination sur de pareils pays. Jusqu'à l'extrémité de l'horizon s'étendait une plaine immense parsemée de villes et de villages, de tours et de bosquets, tous trempés dans les feux éblouissants du midi, et annonçant partout la vie, l'opulence et l'activité. La largeur moyenne de ce district populeux est d'environ 90 kilomètres, sa longueur deux fois autant ou davantage. Il gît 60 mètres au moins au-dessous du niveau des hautes terres, qui s'interrompent ici comme un mur et laissent le pays s'étendre plus bas sans interruption jusqu'à la longue chaîne transversale de Koweït, qui le limite au sud, et le sépare de la grande route principale allant de Nedjed à la Mecque... Vue du nord, la vallée de Riad montre un mélange d'aridité tropicale et de la plus riche verdure, d'une population condensée et de régions désertes, telles que l'Arabie seule peut en présenter, et auprès desquels on trouvera la Syrie pâle et l'Italie monotone.»

La route choisie par M. Palgrave, ou que les circonstances lui ont peut-être imposée, le conduisait obliquement à travers la Péninsule, depuis les environs de Jaffa jusqu'au bord du golfe Persique. Voici comment il parle de cette mer où la perle abonde et d'Ormuz, son *emporium*, si célèbre jadis.

«Nous arrivâmes enfin au golfe Persique. Combien il diffère des brillantes eaux de la Méditerranée, toutes étincelantes de vie, auxquelles nous avons dit adieu, huit mois plus tôt, à Gaza! Ici, la mer boueuse s'étendait devant nous sans vagues ni mouvement, comme un drap de plomb, demi-vase et demi-joncs.»

«Les eaux peu profondes pourrissent sur la grève. Quand la marée rampe sur le rivage, elle présente l'apparence trompeuse d'une calme profondeur, mais l'èbe révèle des hauts-fonds innombrables, des îlots, des touffes de plantes marines et des bancs de sable séparés par des canaux étroits et tortueux obstrués de boue et de vase. Sauf en peu d'endroits, le rivage se fond imperceptiblement dans la mer; tantôt il est nu et sableux, tantôt il est frangé jusqu'à sa limite extrême de palmiers et de broussailles. On devine à première vue comment cette côte mérite sa mauvaise réputation pour la fièvre, et d'autres tristes maladies... A Bahreïn seulement nous connûmes ce sentiment de sécurité et de calme qui nous manquait depuis notre départ de Jaffa.»

«*Si le monde était un anneau d'or, Ormuz en serait le chaton de diamants. J'ai vu l'abaissement de Tyr, le déclin de Surat, la dégradation de Goa. Mais dans aucun de ces ports tombés, je n'ai rien vu qui ressemble à la désolation extrême d'Ormuz.*»

C'est à H'ayel, capitale de Jebel Chomer, que notre voyageur se trouva dans une de ces positions difficiles où tout explorateur reconnaît tôt ou tard à quel frêle appui il s'est fié en assumant une profession pour parvenir à ses fins. Il est permis en Arabie d'être marchand,

médecin, et même chrétien; il ne l'est point d'être un de ces Francs inquiets, investigateurs, toujours la question à la bouche et la plume à la main, venus pour scruter la faiblesse d'un pays et le livrer ensuite sans défense aux fils actifs de l'Occident. Nous citons tout ce passage, parce que nous sommes heureux de voir que l'aventureux anglais est sorti d'une épreuve embarrassante, sans trahir la vérité qui est aux yeux des musulmans même le plus bel attribut des chrétiens:

«Nous avons cru que Gaza, Ma'an et peut-être le Jowf, étaient les seules localités où nous pourrions être reconnus comme Européens. Mais nous avons compté sans notre hôte. Notre premier danger réel se trouva à H'ayel, dans les limites mêmes du Nedjed, et avec toute la ceinture du désert entre nous et nos vieilles connaissances. Pendant que le chambellan du prince me saluait, je vis avec horreur dans le cercle qui l'entourait, un visage qui m'était bien connu dans Damas six mois auparavant, et que tout le monde y connaissait d'ailleurs. Tantôt marchand, tantôt entrepreneur de la poste, fin, hardi et actif malgré ses 50 ans, musulman zélé quoique intime avec plusieurs Européens notables en Syrie et à Bagdad, il était en un mot accoutumé à toute espèce d'hommes et peu enclin à se laisser tromper par personne. Pendant que je regardais cet ami avec effroi, et me plaisais encore à douter de sa présence, il fit évanouir toute mon incertitude par sa salutation remplie de bonne humeur et du ton d'une vieille connaissance. Tout en le souhaitant ardemment quelque part ailleurs, je ne pus que laisser tomber sur lui un regard fixe et terne en gardant le silence après avoir répondu à son salut.»

«Mais les malheurs n'arrivent jamais seuls. Tandis que j'étais ainsi sur la défensive contre un antagoniste aussi dangereux que mon ex-ami, voilà venir un individu grand, aux traits sinistres, et qui commence abruptement par dire: «et moi aussi je l'ai connu à Damas.» Il nommait en même temps le lieu et la date de notre rencontre, et il spécifiait même les circonstances les plus propres à me désigner comme un Européen en corps et en âme, en moelle et en os.»

«M'avait-il réellement rencontré, comme il disait? Je ne puis l'affirmer; le lieu spécifié était un endroit fréquenté par bien de gens demi-espions demi-voyageurs, et comme je savais y avoir été moi-même, mon interlocuteur pouvait bien s'y être trouvé avec moi. Je ne le reconnaissais point, mais il y avait une forte probabilité intrinsèque en faveur de sa véracité hors de saison; et en venant au secours du premier témoin de ses assertions, il empirait ma position déjà peu sûre.»

«Mais avant que je pusse savoir dans quel esprit répondre, il survint un troisième qui me donna le jeu en allant au delà du but. Lui aussi me salua comme un vieil ami, et puis se tournant vers les spectateurs qui étaient parvenus à un degré extraordinaire de curiosité et d'étonnement; et moi aussi je le connais parfaitement, dit-il, je l'ai souvent rencontré au Caire, où il vit dans l'opulence en une grande maison, près le Qasr el-'Eyny; son nom est 'Abd-es-Salyb, il est marié, il a une fille très-belle qui monte un cheval de prix, etc., etc.

«Voilà enfin une pure invention ou une erreur qui permettait un démenti formel: Que Dieu vous redresse, lui dis-je, je n'ai jamais demeuré au Caire, et Dieu ne m'a pas gratifié de jeunes filles qui montent à cheval. Puis regardant fixement le deuxième qui m'avait reconnu, et envers qui j'avais tous les droits du doute: Je ne me rappelle pas t'avoir jamais vu; plus d'un homme a comme moi une barbe rousse avec des moustaches couleur de paille. Mais je ne savais que faire du premier de mes trois témoins; je continuai à le regarder avec un méchant air de stupidité curieuse, comme si je ne savais au juste ce qu'il voulait dire. Heureusement le chambellan qui avait d'abord paru quelque peu ébranlé par ce torrent de mes connaissances, fut rassuré par la déconfiture du troisième témoin, et arriva à la

conclusion commode que les deux autres ne méritaient pas plus de croyance. Ne vous en souciez, dit-il en s'adressant à nous, ce sont des menteurs bavards, de simples cancaniers; laissez-les, venez avec nous dans le Quahwah du palais, et prenez du repos.»

«Pour satisfaire la curiosité du lecteur, nous dirons la suite de l'histoire de nos amis si peu bienvenus. On saura donc que le premier et le plus digne de deux, l'entrepreneur de la poste, avait été si complètement embarrassé par notre refus de le connaître, et plus tard par les censures du chambellan et des autres, qu'il finit par douter de ses propres yeux et par croire qu'il avait commis quelque étrange bévue sur notre identité, ou peut-être même sur la sienne, car le troisième jour, quand nous nous rencontrâmes encore dans la rue, il commença un discours confus qui ressemblait beaucoup à celui de la vieille femme dans la ballade: *Oh là, oh là! ce n'est pas moi*. Il me demanda pardon si humblement pour sa conduite passée, que je me sentis demi-enclin à le mettre à son aise par pure pitié en lui disant: point d'erreur, camarade, tu avais parfaitement raison. Mais la prudence me défendait cette bonté surérogatoire, d'ailleurs son abjuration publique avait eu le meilleur effet possible; ainsi je l'abandonnai à ses regrets où, pour ce que j'en sais, il peut être plongé jusqu'aujourd'hui.»

Libre enfin de suivre une vie paisible à H'ayel, notre auteur nous introduit dans la famille d'un marchand intelligent nommé *Dohey*.

«J'ai rarement vu des enfants plus attachés à leurs devoirs, ni de meilleurs résultats d'une bonne éducation dans une famille. Mes lecteurs comprendront naturellement que par le mot éducation, j'entends sa phase morale et non sa portée intellectuelle. Le fils aîné, quoique déjà entre deux âges, n'osait jamais s'aventurer en la présence de son père sans avoir défait et laissé dans le vestibule son ceinturon et son sabre: en aucun cas, il n'aurait la présomption de s'asseoir à son niveau, ni même à ses côtés sur le divan. Ce divan était un des plus jolis que j'aie rencontré dans ces pays. C'était une grande chambre carrée, donnant sur le jardin et gaiement éclairée sur deux côtés par des fenêtres en treillis, tandis que le mur du troisième côté avait été arrêté à dessein à mi-hauteur, laissant un espace ouvert entre lui et le toit, soutenu par des piliers. Dans cet intervalle, se jouait une vigne chargée de fruits, qui formait une vraie dentelle de vrilles et de feuilles vertes transparentes comme un vitrail dans le soleil du matin. Vis-à-vis cette joyeuse lumière, le plancher de l'appartement était surélevé d'environ deux pieds et couvert de gais tapis de Perse, de coussins de soie et de meilleurs meubles arabes. Dans la moitié inférieure de ce Qahwah et à son angle extrême, était le petit poêle à café en pierre, à une distance où sa chaleur ne pourrait incommoder ni le maître, ni ses hôtes. Plusieurs des nobles de la ville fréquentaient ce lieu, et la conversation généralement sérieuse, s'occupait surtout des parties et de la politique de l'Arabie.»

«A mon sens les Orientaux sont naturellement supérieurs aux Occidentaux dans la science de la conversation, peut-être parce qu'ils ont une plus grande nécessité de la cultiver, comme le seul moyen d'avoir des nouvelles et des relations sociales là où les journaux et les brochures sont inconnus.»

«J'ai passé plus d'une heure agréable dans ce lieu, à la fois jardin d'hiver et qahwah, au milieu de visages joyeux et de causeries variées. J'y faisais des commentaires silencieux sur les ressources naturelles de ce peuple viril et vigoureux, et je fixais mon regard dans le pressentiment, pour discerner à travers le voile brumeux de l'avenir par quelle échappée on pourra amener son contact fertile avec des peuples plus avancés, pour le bien mutuel de chacun d'eux.»

«Dès l'origine, une très-haute autorité a dit qu'il n'est pas bon que l'homme soit seul; et cela est vrai aussi des nations.»

Nous avons voulu faire honneur aux Arabes en commençant par un aperçu de leurs occupations intellectuelles; la silhouette serait inachevée si nous négligions de suivre notre historien dans les détails de leur vie physique.

«Jamais nation n'a eu moins que les Arabes une idée saine de l'art culinaire. Dans cette science, n'importe comment, les Turcs, les Persans et les Indiens les laissent bien loin en arrière. En vérité les Arabes n'en savent pas plus qu'il n'en faut pour les amener tout juste en dedans de la définition qui fait de l'homme «un animal cuisinier.» Du riz et du mouton bouilli, tout entassés dans un seul grand plat, un peu de pain médiocre, des dattes, peut-être un ou deux oeufs durs, des citrouilles en hachis, ou quelque chose d'analogue comme garniture, voilà tout ce que peut montrer à sa table le monarque de tout Chomer, de Jowf et des Kheybar. Lavez vos mains, dites Bismillah (à moins que vous ne désiriez passer pour athée), mettez-vous à l'oeuvre, mangez aussi vite que si vous craigniez de voir fuir le souper, puis dites: *El hamdu l'Allah* (louanges à Dieu), en y ajoutant un compliment à votre amphitryon si vous voulez être poli; lavez vos mains encore avec du savon ou de la potasse, car on vous présentera tantôt l'un et tantôt l'autre, et tout sera alors achevé quant à ce qui regarde le repas.»

«Vous avez fumé une pipe ou deux et bu trois ou quatre tasses de café avant de souper, maintenant vous ne pouvez fumer et boire qu'une seule fois, car telle est l'étiquette après avoir mangé; puis souhaitez le bonsoir à vos amis et allez-vous en.»

«En Chomer et en Nedjed, l'enlèvement du plateau où l'on a servi le dîner ou le souper, est un signal pour les convives de se retirer aussi. C'est une manière pratique de dire qu'ils étaient venus uniquement pour manger.»

«En 'Oman, on suit un usage contraire: on mange d'abord et puis on prolonge la conversation jusqu'à minuit, ou au delà, car il est difficile de s'arracher à ces aimables hôtes. On rehausse encore la causerie par le chant qui manque rarement dans une réunion en 'Oman où les voix sont en général bonnes quoique de peu d'étendue. Les habitants de Sohar, qui vantent leurs sucreries, les font toujours circuler pendant que l'on fait de la musique, comme s'ils craignaient qu'il ne suffit pas de faire plaisir à l'oreille.»

Nous retrouvons l'hospitalité héréditaire de l'Arabe même dans ces situations exceptionnelles où l'on ne s'en préoccupe guère chez nous. Ni les châtimens, ni les maladies, ni les tristesses qui suivent un décès ne la font oublier.

«A H'ayel, deux hommes dont les pieds étaient enchaînés lâchement par de pesantes mailles de fer, traînaient leur pas dans la salle d'audience. C'étaient des prisonniers d'État condamnés à temps, selon le bon plaisir du monarque, et qui pouvaient entrer dans le divan par manière d'amusement. Ceci est un exemple curieux de l'humanité des Arabes, même quand ils infligent une punition.»

«... Un malade montre la langue sans qu'on la lui demande et étend la main pour que le docteur lui tâte le pouls; mais en Arabie, si l'on ne veut pas passer pour un ignorant, il faut essayer successivement les deux poignets, car chaque bras est supposé entièrement indépendant de son camarade, et muni d'une histoire différente. Nos lecteurs pourront conclure de là que l'Arabe ignore la vraie théorie de la circulation du sang, tout autant que le nom du grand Harvey qui l'a découverte. Mon examen étant fait, le frère aîné me prend à part et me demande le diagnostic et le pronostic, ou en langage vulgaire quel est le mal, et

quelles peuvent en être les suites. Je réponds avec précaution, il promet de suivre mes ordonnances, et puis il m'invite à m'asseoir et à prendre le café.

«Je me montre désireux de faire sans tarder ce qu'il faut pour le patient, mais ce dernier indique lui-même d'une voix basse, aidée de signes, son désir de me voir d'abord accepter son hospitalité. S'il était réellement mourant, je doute qu'il en fût autrement dans ces contrées. On porte donc les dattes, on allume les pipes, Doheym prépare le café, et la chambre du malade se remplit de visiteurs. La solitude ne fait pas partie du traitement arabe, on croit au contraire que c'est un devoir presque sacré de visiter et d'égayer le patient par la société la plus nombreuse et la plus variée qu'on puisse réunir. Un Arabe malade n'a aucune idée de rester seul, tout son désir est d'être en compagnie. Bien plus, on suit le même système quand la mort arrive, et le plus proche parent du défunt, son fils, sa femme ou son mari, tiennent maison ouverte pendant plusieurs jours afin de recevoir le plus grand nombre possible de visites de consolation. La solitude de la douleur a peu d'amis en Arabie.»

Nos lecteurs trouveront dans le livre de Job, des exemples du même genre.

Dans l'Éthiopie, on croit aussi devoir à tout malade ces consolations, ou plutôt ces distractions bruyantes. En Europe, au contraire, c'est dans la solitude que se poursuit la lutte silencieuse pour vaincre la maladie. Nous préférons entamer ce combat tout seuls sans nourriture ni conversation, en nous appuyant sur nos acquisitions passées, là où l'oriental pense accroître les forces de son corps en prenant des aliments plus choisis et aguerrir son âme en l'étayant des paroles sympathiques de ses amis. Les médecins psychologues devraient nous dire si cette grande différence de pratiques entre deux moitiés du genre humain est commandée par leurs natures mêmes, ou, s'il n'en est pas ainsi, de quel côté se trouve la sagesse ou l'erreur.

Ces praticiens penseurs sont rares, car pour résoudre de si graves questions, ils devront avoir étudié l'Orient aussi bien que l'Occident. Peu d'entre eux ont abordé un sujet encore plus intime que nous avons tous effleuré à nos heures, et dont l'examen complet et sérieux est le plus souvent éludé par ceux qui aspirent à conduire ou à éclairer nos âmes. Nous voulons parler des rêves, singuliers reflets, élans encore plus mystérieux, où l'âme anéantissant le temps, ce tyran de nos heures de veille, se joue à grouper ensemble les faits les plus disparates, les événements les plus éloignés, et jette parfois bien plus vite encore que la marche si rapide de la lumière, des jalons ou des vérités dans les espaces sans bornes de l'avenir. Sans aventurer ici notre théorie sur cette grave matière, laissons M. Palgrave nous conter un songe qui met en relief la générosité, cette vertu cardinale des Arabes:

«Nous côtoyâmes le dernier éperon de roche de Lolma près l'endroit où l'on place la tombe de *Haïm-Ta'i*, le modèle demi-mythique et demi-historique de l'hospitalité arabe et d'une générosité exagérée. Mes lecteurs connaissent peut-être la plupart des anecdotes relatives à ce fameux chef, et je les omettrai donc toutes excepté une, de peur de tomber dans des redites ennuyeuses. *Haïm* fleurit environ cent ans avant l'ère musulmane, et les vers qu'on lui attribue montrent, s'ils sont authentiques, qu'il avait ajouté les grâces de la poésie à ses autres nombreuses qualités. On ne sait s'il appartenait à la branche chrétienne de la grande tribu dont il tirait son surnom, mais les narrés de ses relations amicales avec les gouverneurs grecs de la Syrie sembleraient impliquer une religion commune. Les chroniqueurs musulmans, qui seuls nous ont donné l'histoire de *Haïm*, embrassent souvent sous l'appellation général de *Johhal* (ignorans) tous les habitants de la péninsule arabique qui ont vécu avant la prédication de Mohammed, quelle que soit leur foi. Parfois, au contraire, ils

distinguent entre les chrétiens et les païens, mais cela est rare à moins qu'il n'y ait quelque cause particulière.»

«Je devrais ajouter qu'en ces temps-là le christianisme de l'Arabie se distinguait bien moins que celui de Grèce ou de Rome dans sa forme externe ou symbolique. La tendance des Arabes à traiter légèrement ou même à omettre tout ce qui peut tenir à la cérémonie ou à la rubrique, n'est pas moins marquée que le penchant contraire des races occidentales à multiplier les minuties des formes et même à leur donner une importance presque excessive. Ainsi, malgré toute leur ferveur islamique à d'autres égards, il n'y a pas de musulmans qui négligent plus que les arabes Wahhabi eux-même l'exactitude précise exigée dans l'accomplissement des devoirs religieux: et j'ai observé beaucoup de ce penchant chez les chrétiens de pure origine arabe qui vivent à l'est de Damas et du Jourdain, bien que ceux-ci puissent être influencés par la disposition commune à toutes les sectes persécutées dans le Levant. En effet, les Ansariens, les Zezdy, les Ismaily et leurs frères rendent leur vie extérieure conforme à l'islamisme qui domine chez eux, assez du moins pour éviter une attention spéciale et des observations dangereuses, de même que l'hermine, dont le pelage commence à blanchir, échappe aux chasseurs dans la neige; ainsi un coup d'oeil superficiel manquera souvent de les reconnaître parmi la population musulmane qui les entoure, et l'on ne peut leur reprocher leurs précautions dans l'état présent du pays. Mais il nous suffit d'avoir entamé un sujet d'un large aspect et dont l'investigation complète demanderait non un chapitre, mais un volume.»

«Revenons à la tombe de *Haïm*. J'aurais bien voulu répéter ici l'expérience faite, il y a longtemps, par le chef Yemanite Akrima. Ce prince suivait la même route que nous, peu d'années après la mort de *Haïm*, et passait près l'amas de pierres qui marquaient alors sa tombe, car il n'en reste pas de traces aujourd'hui. Akrima dit en plaisantant à ses compagnons: l'on rapporte que *Haïm*, quand il était de ce monde, ne renvoya jamais un hôte les mains vides; or, nous touchons à sa tombe, nos provisions sont finies et il n'y a pas de village près d'ici; voyons si après sa mort il fera quelque chose pour nous. Là-dessus, il s'arrêta en criant d'un ton moqueur: *O Haïm*, nous sommes ici debout à ta porte, moi Akrima du Yémen et mes suivants, tous accablés de fatigue et de faim; ainsi vois à nous pourvoir si tu le peux; puis se tournant vers les siens, *Haïm*, dit-il, est, je le crains, devenu avare dans l'autre monde et nous devons faire nos affaires nous-mêmes. Là-dessus, les voyageurs mirent pied à terre près du monument rustique et bivouaquèrent sans souper. Mais la nuit était peu avancée quand Akrima s'élança plein de terreur et éveilla son plus proche suivant en disant: ceins ton sabre et viens avec moi, car il se passe ici quelque chose d'étrange. Trois fois *Haïm* m'a apparu en rêve tenant en main un sabre nu ruisselant de sang et m'a dit: Akrima du Yémen, toi et tes hommes serez en vérité mes hôtes cette nuit, hâte-toi donc, songe à ton chameau, car je lui ai fait une blessure mortelle; là-dessus, il disparut. Venez avec moi, et voyons ce qui est arrivé. Ils allèrent donc dans l'obscurité à l'endroit où les chameaux étaient agenouillés, et trouvèrent dans les angoisses de la mort le plus beau d'entre eux, celui précisément que montait Akrima. Ce dernier mit fin à ses souffrances en lui coupant la gorge, et ayant alors plus de boucherie qu'il n'en voulait, il éveilla tout son monde, on alluma des feux et l'on passa le reste de la nuit à préparer et à manger un gros repas de chair de chameau à la façon des Arabes.»

«Voilà une triste affaire, dit Akrima dès le matin, nous aurions mieux fait de laisser *Haïm* tranquille. Est-il jamais sorti du Nedjed autre chose que du mal? Puis, faute de monture, il dut employer le chameau d'un de ses suivants qu'il prit en croupe. On s'avancait lentement vers le nord quand voilà venir à travers la vallée une petite troupe à la démarche rapide; on y voyait un chef monté sur un beau cheval et menant en laisse une magnifique chamelle, bien

préférable à la bête que Akrima avait dû égorger la veille. On se rencontra, et, après les saluts d'usage: Sache, dit le jeune cavalier, que je suis le fils et l'héritier de *Haïm-et-Taï*; c'est près de sa tombe que vous avez fait halte hier. La nuit dernière, pendant mon sommeil, mon père m'a visité en rêve et m'a dit: «Mon fils, Akrima du Yémen et ses compagnons sont arrivés chez moi et ont réclamé mon hospitalité; mais je n'avais auprès de moi aucun des vivres de votre monde pour les rassasier. J'ai donc forcé Akrima à tuer son propre chameau pour en faire un souper à la place de ce que je lui aurais moi-même offert si j'en avais maintenant le pouvoir comme j'en ai encore la volonté; prends donc sans délai la meilleure de tes chamelles et monte ton cheval qui naguère était mien, puis va au-devant des gens du Yémen, donne à Akrima la chamelle pour remplacer la bête qu'il a tuée; car autrement, il aurait soupé avec son propre bien et non avec le mien; enfin ajoute à ce don le cheval que tu montes, de peur qu'il ne dise qu'après sa mort *Haïm* est devenu moins généreux.» Cela dit, le fils de *Haïm* accomplit les ordres de son père, et faisant monter Akrima à cheval, il marcha à pied devant lui en tenant la bride jusqu'à ce qu'il arrivât à *Jebel-Chomer*, où il fit séjourner la troupe pendant plusieurs jours comme ses hôtes dans la maison de son père.»

«Nous aurions eu peut-être moins de chance qu'Akrima et quoique notre troupe connut bien cette histoire redite si souvent, personne ne songea à mettre à l'épreuve la libéralité posthume de *Haïm*.»

Après avoir relaté cette anecdote éminemment arabe, notre voyageur entre enfin dans le *Nedjed inférieur*, cette contrée restée si mystérieuse jusqu'ici.

«Les derniers rayons du soleil couchant jetèrent un manteau d'or dans un fond sableux sur les palmiers de *Feyd*. Cette antique petite ville est gouvernée par l'un de ses propres enfants: c'est là en général le système de *Telal*, car il nomme bien rarement un homme de sa capital pour gouverner une localité éloignée. Son gouvernement diffère en cela de celui du prince *Wahhabi* dont toutes les tendances sont pour la centralisation; mais *Telal* est disposé à encourager l'esprit provincial, même au dépens de la centralisation, chaque fois qu'il peut agir ainsi en toute sûreté. Cette méthode est peut-être la meilleure pour tout le monde, soit gouvernants soit gouvernés, et cependant une conduite toute opposée est préférée par plusieurs administrations en Orient, et a trouvé quelquefois des imitateurs en Europe.»

Telal est un chef indépendant, qui, tout jeune encore, montra une réunion de vigueur et de sagesse bien rare en Arabie; il gouverne *Jebel-Chomer*, sous la forme du despotisme éclairé, si doux pendant qu'il dure, mais si plein de périls pour l'avenir d'un pays. Donner la paix et la sécurité à ses domaines, en agrandir les limites, se défier de la puissance lointaine mais forte de l'Égypte, et se garder surtout de la politique tracassière et capricieuse de ses voisins *Wahhabi*, telles semblent être toutes les préoccupations de *Telal*.»

«Une fois entrés dans les limites du gouvernement établi par ce chef, nous avons joui de notre part de sécurité commune donnée aux voyageurs et aux habitants, quant à la vie et aux biens, et nous avons été ainsi soulagés de cet arrière-fond d'inquiétude dont le voyageur en Syrie ne peut pas toujours se dépouiller, même sur la grande route entre Damas et Alep. Jusqu'ici, par la bénédiction de Dieu, le succès avait accompagné nos entrées et nos sorties soit quant à notre caractère assumé de médecin, soit en ce qui regardait plus spécialement le but et les recherches de notre voyage. Jugez du jour par son aurore, disent les Arabes, et bien que ce dicton, comme tous les proverbes, ne soit pas toujours exactement vrai, il a néanmoins parfois de la valeur.»

Comme *Saint Louis* sous le chêne de *Vincennes*, *Telal* entend ses procès et prononce ses jugements sur le grand chemin au milieu du public.

Excepté dans le cas d'homicide, où le plus proche parent intente le procès, c'est le juge qui remplit les fonctions du ministère public. Le qady, qui est un magistrat dans toutes les autres parties de l'Orient, n'est en Arabie qu'un conseiller ou plutôt un juré; les fonctions d'avocat sont inconnues. M. Palgrave ne nous dit pas s'il existe des formes coutumières de procédure; nous serions tenté de le croire, car les Éthiopiens si généralement inférieurs aux Arabes ont des us judiciaires qui règlent la formation de la cour, les plaids, les appels, et toutes ces complications du droit qui semblent devoir naître dans tous les pays pour protéger l'accusé et assurer l'impartialité de la justice. Si Dieu nous prête vie pour raconter nos onze années passées en Éthiopie, après avoir achevé d'en narrer les côtés scientifiques, nous comptons faire une bonne part aux lois et à la procédure coutumières des Éthiopiens. Mais n'oublions pas que nous sommes en Arabie.

«La justice n'y est ni rude ni prompte: on fait venir et jurer des témoins, le procès dure plusieurs jours; un appel est accordé si on le demande, et, après la sentence rendue, il s'écoule un délai d'au moins vingt-quatre heures, et quelquefois des semaines et des mois entiers, jusqu'à ce que tout finisse par un complet pardon ou une diminution de la pénalité légale. Les chefs les plus absolus de l'Arabie ne peuvent violer impunément les restrictions imposées à la trop prompte action d'un procès criminel, ni s'aventurer à condamner à mort un de leurs sujets, en temps de paix, de leur propre autorité, ou sans l'intervention régulière des procédures légales.»

«Telal a quelques filles, mais je n'en sais le nombre; car ici comme ailleurs en Orient, on les regarde comme des choses dont on a honte, et que par conséquent on ne mentionne jamais. Il se passera longtemps avant que les moeurs orientales ne perdent cette marque peu galante de barbarie antique si bien alimentée par les influences de l'Islamisme.»

Malgré cette infériorité morale, Telal avait fait au voyageur anglais une impression assez favorable pour qu'il s'ouvrit à lui, avant son départ, sur le vrai but de son entrée en Arabie. C'était là le plus beau compliment qu'un Européen pût adresser à un Oriental ombrageux, et M. Palgrave n'eut pas à se repentir de sa confiance. C'est en quittant Jebel-Chomer qu'il se livre aux réflexions suivantes sur les Turcs. Nous les rapportons, parce qu'on ne connaît pas assez chez nous ce peuple de nomades qui, campé dans Constantinople, tenant un pied en Europe pendant qu'il traîne l'autre en Asie, garde toujours sous le sceau de sa réprobation le pays qui furent jadis les plus florissants du monde.

«Je me suis souvent émerveillé de l'union étrange, chez les Turcs d'une intelligence fine et d'un mode d'action défectueux. Quand on leur parle, il n'y a pas d'homme qui semble mieux comprendre tout ce qui les entoure, ni qui soit plus propre à gouverner. Si l'on examine leur manière de faire, il n'y a point d'homme plus impropre à exercer l'autorité; tout est avili et avilissant, ruineux et déloyal. Quand il agit, un Turc, pour ce que j'en ai vu du moins, a rarement du coeur, ou de la tête, si ce n'est pour sa rapacité et sa sensualité individuelles. En théorie, ce même Turc est un Metternich pour la politique et un Wilberforce pour la bienveillance. *Video meliora proboque, deteriora sequor*, devrait être la devise de leur bannière, car c'est la somme de leur histoire. Cependant cette association curieuse mais toujours présente d'une tête saine et d'un mauvais coeur, d'une intelligence claire et de moeurs dépravées, peut expliquer en partie pourquoi l'Osmanli réussit si ordinairement à en imposer à ceux qui ne s'approchent si ordinairement à en imposer à ceux qui ne s'approchent de lui que dans le milieu d'une atmosphère diplomatique, dans les rapports de conversation d'une société élégante, dans les bureaux et les salons de Constantinople, ou mieux encore quand ils jouent dans Paris et dans Londres le *gentleman* facile et civilisé. Ceux qui ont fait la causerie avec l'élégant agent turc, auprès d'une bouteille de vin de Bordeaux, dans un hôtel, ou qui ont tenu un discours agréable avec lui dans un kiosque à

tapis des rues du Bosphore, peuvent éprouver de la peine à s'imaginer comment les maisons incendiées et les femmes violées de Damas, les villages désolés et les paysans égorgés de Sinjar et des Anseyriyah, peuvent être en aucune façon l'ouvrage d'un gouvernement mené par des hommes si intelligents, si aimables et surtout si comme il faut. Mais tandis que les diplomates turcs ont un talent extraordinaire pour l'imposture, ils ont une clairvoyance plus sagace encore de la faiblesse d'autrui, et ils savent où et quand il faut employer la flatterie ou les mobiles de l'intérêt, prodiguer les promesses et les beaux discours, mettre le commerce comme appât au hameçon anglais, la politique à celui de l'Autriche, et le pathos à celui des Français. Tous ces hameçons sont avalés aussi avidement la centième fois que la première, tant ils sont présentés à propos, et tant la dupe y met de bon vouloir.»

Ce sombre tableau ne paraît pas trop chargé pour tous ceux qui ont vu les Turcs à l'oeuvre chez eux; ils sont les premiers qui aient érigé en dogme la toute-puissance du successeur des Califes, et malgré une certaine influence des précédents qui corrige ce que peut se permettre un pouvoir illimité, malgré ce qu'on est tenté d'appeler la routine des moeurs plutôt que l'opinion publique, le despotisme porte en lui un principe âcre qui fermente, pourrit et désagrège à la longue tout ce qu'il y a de vital dans les instincts nobles des nations. Mais c'est quand il est nouveau que le despotisme se montre dans toute sa courte gloire, et que ses heureux effets font contraste avec la licence effrénée qu'il remplace, et qui seule l'a rendu possible. C'est ce qu'on voit dans le gouvernement des Wahhabi, dont la création est toute récente.

Sous l'empire de ces sectaires «le voyageur qui traverse l'une des onze provinces du centre, rencontrera peu de Bédouins et n'aura rien à craindre d'eux. Le marchand et le paysan, le citadin et l'étranger, sont également délivrés et des grandes razzias et des vols de grands chemins; et en ce qui concerne ces pirates de terre ferme, le commerce et l'agriculture peuvent s'ébattre sans interruption ni dommage. Aucun chef, à moins qu'il ne soit l'un des proconsuls du Nedjed, ne peut fouler aux pieds les droits du sujet; aucun villageois ne peut piller les jardins, ni couper les arbres fruitiers du hameau qui l'avoisine. Tout le privilège de l'oppression, soit générale, soit individuelle, est réservé au gouvernement, et à lui seul. C'est un monopole sacré, un *New forest*², où personne ne peut braconner impunément. L'envoyé persan me disait dans Riad: jadis il y avait ici cinquante brigands, aujourd'hui il n'y en a qu'un, mais il vaut les cinquante; *ubi solitudinem faciunt, pacem appellant.*»

Sur la côte orientale de l'Arabie, où les idées si variées qui résultent du commerce étranger, amènent les habitants à discourir sur les destinées futures de leur patrie, le pouvoir envahissant des Wahhabi est jugé avec une juste sévérité; à ce sujet, l'auteur exprime ses idées sur le vrai devoir d'un gouvernement.

«Dans Manâmah, non moins qu'en Hasa, on parle beaucoup de ce que nos diplomates appelleraient l'*annexion* à un gouvernement plus libéral. Toutefois, ni Téhéran, ni Constantinople, n'offrent le but désiré. Oman, quoique bien convenable à d'autres égards, n'est pas en ce moment assez puissant pour venir en aide; mais les conjectures et les allusions seraient également ici hors de propos. Je demande seulement la permission de faire une remarque: Quiconque vient à gouverner en Orient et à se trouver ainsi en présence de Sonny, de Chiy'ay, de païens, et Dieu sait quoi, ferait bien de prendre une tolérance absolue comme sa maxime et la devise de sa bannière en tout ce qui regarde les coutumes,

2. Forêt du domaine de la couronne anglaise.

les religions et même les préjugés nationaux, et ces trois mots sont ordinairement identiques, au moins en Asie. Je ne veux pas dire qu'un gouverneur étranger doit décorer Somnauth, ni honorer de sa présence officielle une procession de Jaggernath, ni offrir des chandelles et des fleurs comme je l'ai vu faire à une statue ventrue de Gonechwa³. Il n'agirait pas non plus sagement en imitant ceux qui appliquent les finances de l'État à la construction de mosquées dans Alger, et qui mettent les formules de l'islan en tête des proclamations européennes. Je veux indiquer cette tolérance qui consiste à laisser faire, sans intervenir en aucune façon; qui considère en un mot la philosophie et la religion des sujets comme étant des affaires étrangères à la connaissance du gouvernement, et qui ne rentrent pas dans sa sphère. Une telle conduite est à la fois raisonnable et sûre. Le progrès, tant moral que religieux, trouve mieux à frayer son propre chemin lorsqu'il est à l'abri d'auxiliaires hors de saison non moins que d'oppositions disgracieuses.»

«Selon le vers de Dryden: la vérité comme la vertu n'exige point d'oripeau, mais brille par sa propre lumière; et d'un autre côté, on peut citer la phrase à peine moins brillante de lord Macaulay: le mensonge, quoiqu'il ne puisse pas tout seul tenir tête à la vérité, s'est trouvé souvent plus fort que la vérité et le pouvoir alliés ensemble. Le ménagement a une tendance à cicatiser, et un gouvernement qui s'y rangera d'une manière assurée, non-seulement atteindra son premier but, à savoir, l'ordre, la tranquillité et le bien-être social, mais remplira encore bientôt son but accessoire, je veux dire le progrès moral, intellectuel et religieux; mais ceux qui font l'essentiel de l'accessoire, et qui voudraient prescrire ce qu'ils devraient tout au plus encourager indirectement, perdront assurément l'un et l'autre, et cela pas moins que les pouvoirs qui se jettent dans un extrême opposé et se proposent pour politique de maintenir l'ignorance et l'erreur. L'histoire des colonies européennes en Orient et en Occident abonde en preuves de ces deux propositions. La ligne de conduite à tenir est sans doute étroite, plus étroite encore que la passe entre Scylla et Charybdis; mais celui qui jette son navire sur les rochers, ou qui gouverne trop près du gouffre, se montre dans les deux cas un mauvais pilote, et encourt le blâme du naufrage qui s'ensuivra.»

«La manie de trop faire par des règlements de monopole, ou la centralisation d'une religion officielle, d'une éducation ou d'un patronage gouvernemental, tend beaucoup en bien des pays, soit de l'Orient, soit de l'Occident, à paralyser la vitalité des nations, à contenir leurs progrès, à flétrir leur prospérité, et finalement à compromettre leur existence même. Nous en avons vu un exemple dans le Nedjed, et l'on peut voir des faits analogues dans l'histoire passée ou présente de bien des nations, dont le nom et les prétentions sont plus hauts que ceux de l'Arabie. Là, au lieu de l'énergie sans entraves et de la liberté qui se développe d'elle-même avec la corne d'abondance qu'elle porte à la main, nous trouvons une forte armée permanente et une populace écrasée d'impôts, une capitale fastueuse et des provinces appauvries, beaucoup de harnais et de parades dans une nation déjà esclave, ou qui tend à le devenir, et enfin une population décroissante et démoralisée qui disparaît dans une catastrophe indigne de pitié. Sur la tombe de bien des gouvernements, comme sur celle de bien des malades, on pourrait inscrire l'épigramme connue: *Stava bene, ma per star meglio, sto qui.*»

«Ne pourrions-nous pas dire que la première et souvent la seule fonction des gouvernements, est celle de magistrat? Leur but capital est d'assurer à leurs sujets la jouissance tranquille de ce que les Arabes appellent assez justement les trois choses précieuses; à savoir: leur vie, leur honneur de famille et leur propriété. Pour celles-là, le

3. Idoles indiennes dont le culte est toléré et souvent même honoré, en apparence du moins, par les Anglais.

gouvernement est responsable envers ses sujets: quant au reste, que les individus et les corporations arrangent leurs propres affaires comme ils l'entendent. Selon le proverbe espagnol, le sot sait plus dans sa propre maison, que le sage dans celle de son voisin, et le genre humain marche mieux quand on le laisse faire. Rois, empereurs, états et parlements devraient avoir la sagesse de savoir que leur mot d'ordre doit être l'aide et non l'obstacle, l'organisation et non la création. C'est ce qui a toujours eu lieu en Oman⁴, avec un pays n'ayant que la moitié de la superficie gouvernée par les Wahhabi. On y voit une population au moins deux fois aussi nombreuse, et un revenu vingt fois plus grand... Un trait saillant en 'Oman, c'est un air de paix antique et de sécurité qui sont devenues comme une habitude.»

«Ce qui caractérise l'architecture domestique dans ce dernier pays, c'est l'absence de tout appartement privé qui soit consacré au harem... Le district de Batinah n'est qu'un jardin continu, le vol et le meurtre y sont très rares, et l'on y trouve souvent des voyageurs isolés et sans armes, ce qui démontre que la population est dense et amie de l'ordre.» Ces diverses remarques de notre voyageur montrent combien, en 'Oman, la sécurité publique est grande, et combien les moeurs et habitudes y ressemblent peu à celles du commun des Islamites. On a le bonheur de trouver là une liberté toute indigène quoique orientale et sur laquelle on voudrait plus de détails; mais il se passera longtemps avant qu'un autre Tocqueville n'aille étudier chez les fils de Kahtan les secrets d'un pouvoir fondé sur le droit et le respect de leurs institutions, dont l'origine se perd dans la majesté des siècles.

Après les premières guerres de l'islamisme, on trouve une période de long silence dans les annales de 'Oman. On a dit avec quelque raison que parmi les nations, comme parmi les familles, celles qui n'ont pas d'histoire sont les plus heureuses. Si cette règle est vraie pour 'Oman, il n'y a pas de pays au monde qui ait eu une plus longue période de bonheur; pendant huit siècles entiers, 'Oman n'a eu ni guerre, ni révolution, ni invasions repoussées, ni tentatives d'agression, rien enfin dont elle ait pu dorer ou tacher ses annales.

«Le gouvernement de 'Oman est une monarchie limitée non par des chartes, mais par la coexistence d'une aristocratie puissante, par des privilèges héréditaires, et par des droits populaires passés à l'état de prescriptions. C'est moins un royaume qu'une réunion de municipalités. Chaque ville ou village a son existence séparée; plusieurs d'entre eux sont réunis sous des chefs héréditaires et qui gouvernent avec une autorité limitée d'un côté par les immunités traditionnelles de leurs vassaux et de l'autre par les prérogatives de la couronne. Voici quelles sont ces prérogatives: nommer les gouverneurs locaux et les déposer sur plaintes valides, mais sans jamais sortir du cercle de la même famille; établir et exécuter les droits de douane, gouverner exclusivement la marine, maintenir une petite armée permanente de 6 à 700 hommes environ, enfin pourvoir à toutes les affaires extérieures de traités ou d'alliances, de guerre ou de paix. La justice est indépendante du monarque; même l'impôt foncier est fixe et ne saurait être changé, sinon par l'autorité municipale. Le sultan en a seulement la jouissance.»

«De tout ceci il appert que le principal soutien du sultan de 'Oman est dans la bonne volonté de ses sujets et dans la prospérité du commerce maritime. D'un autre côté, s'il gouverne avec négligence, comme le fait Thoweyni, le sultan actuel, les maux qui s'ensuivent sont plutôt indirects qu'immédiats et la masse de la nation ne change pas

4. Les indigènes appellent 'Aman cette partie de l'Arabie qui en forme l'extrémité la plus orientale. Par suite d'une vieille erreur les géographes l'appellent 'Oman sur nos cartes, et l'auteur a craint de les effaroucher en rétablissant la vraie désignation.

d'allures quel que soit son chef, on pourrait presque dire qu'elle se gouverne elle-même; ainsi 'Oman approche plus de ce que nous appelons un gouvernement mixte ou constitutionnel que ne le fait aucun autre en Arabie et peut-être dans tout l'Orient.»

Ce que le voyageur nous enseigne sur cette région de l'Arabie confirme pleinement un des faits les plus saillants de la philosophie de l'histoire, c'est-à-dire qu'aucun gouvernement ne saurait prétendre à une longue durée sans une aristocratie qui tour à tour l'étaye ou le refrène. On prouve cette thèse en scrutant les annales et surtout les traditions intimes de l'antique Rome, de Venise et de l'Angleterre, et l'on s'y persuade que la possession d'une aristocratie, née et grandie dans son propre sein, est pour toute nation un gage de force et d'avenir.

Nous n'avons pas besoin de dire que la constitution séculaire de l'Oman est née sans qu'on sache comment, et du peuple même qui en jouit. Telle est la vraie origine de toutes les constitutions dignes de ce nom: elles existent, elles se sont même développées depuis longtemps avant qu'on ait songé à les écrire ou même à les formuler. Mais comme tout ce qui est humain, cette constitution arabe porte en elle son germe de mort. En 'Oman, ce germe est une négation du droit naturel; car on doit ainsi qualifier l'esclavage, ce commerce de chair humaine, fondé sur la violence ou tout au moins sur le vol, et qui dès les premiers âges a décimé l'infortunée Afrique. Le Wahhabi, cité plus haut, nous disait à ce propos: Il est bien avantageux d'acheter une esclave pour en faire sa femme, car elle ne vous effraye pas de son père, de son oncle, de sa tribu et de je ne sais qui. Enfin, au pis aller, vous en tirez des écus en la vendant si elle est mauvaise.

Cette assertion, si navrante pour l'espèce humaine en Arabie, montre d'ailleurs que, même dans ce pays, la femme non esclave, si abaissée qu'elle soit par le Qoren, sait, le cas échéant, y revendiquer la vraie position que Dieu lui a destinée. Aussi M. Palgrave nous parle-t-il d'une jeune fille qui, la rime guerrière à la bouche, marcha en tête de sa tribu pour résister à l'invasion des Wahhabi. Sa mort fut le signal de la défaite des siens: en Arabie comme ailleurs les mystérieux décrets de la Providence ne permettent pas toujours au généreux instinct de la liberté de triompher dans ce monde de violences.

Mais revenons aux esclaves: leur commerce fleurit en 'Oman où l'on importe plus d'un millier par an, et là, comme dans les autres articles de commerce, la contrebande est inconnue. L'auteur n'a pas indiqué le secret de cette immunité qui plairait tant à notre ministre des finances, en lui permettant d'économiser, non pas quelques-uns mais *tous* les douaniers.

Le voyageur anglais ne nous dit pas davantage si la majorité des esclaves est nègre ou de race rouge de l'Éthiopie, distinction fort importante cependant pour ceux qui ont séjourné dans ce dernier pays. «A Maskat, ville de 40,000 âmes, qui en avait 60,000 il y a vingt ou trente ans, les nègres et les mulâtres forment un cinquième de la population urbaine, mais seulement dans les plus basses classes. Aucun préjugé spécial ni sentiment d'orgueil ne les exclut des fonctions administratives, ni des douceurs de l'opulence: ce sont leur paresse, leur incapacité et leurs dérèglements qui leur en ferment le chemin. Je dis ceci des nègres libres: ceux d'entre eux qui ont l'avantage de posséder une maîtresse surpassent en tout leurs frères indépendants; à peu près comme un écolier bien tenu l'emporte sur un gamin des rues.»

Après avoir raconté une histoire curieuse de sorcellerie en 'Oman, M. Palgrave ajoute que «l'origine du penchant aux sciences occultes dans ce pays vient de la population esclave qui est importée de l'Afrique. Pour la consolation de mes lecteurs abolitionnistes, je dirai que dans ce pays, de temps immémorial, la pratique de l'esclavage n'a que le nom de

commun avec le système marqué au sceau de l'enfer par les atrocités de l'hémisphère occidental, et dont le terme paraît aujourd'hui imminent sous la bénédiction de Dieu. Les Anglo-Saxons qui s'amalgament si peu, auront peine à comprendre l'influence des Africains sur les Arabes du Sud. Dans un pays si sain, et sous des maîtres plus enclins à tuer par trop de condescendance que d'une autre manière, la plupart de ces Africains continuent à vivre, obtiennent la liberté tôt ou tard, et ajoutent ainsi à la population blanche un élément nouveau. Ils forment un bon quart de la population et continuent leurs pratiques de fétichisme et de sorcellerie. C'est à eux seuls qu'on en attribue l'origine en Arabie, quoique les anciens écrivains musulmans nous enseignent que cette perversité est d'origine indigène.»

Comme en tant d'autres circonstances, les anciens pourraient encore avoir raison ici, car la sorcellerie est une phase curieuse mais ordinaire de la vie de toutes les nations et persiste encore chez beaucoup d'entre elles. Ce n'est point par haine contre les sorciers, mais bien pour afficher un désir tout désintéressé, disent-ils, de faire cesser l'esclavage que les Anglais maintiennent un consul à Maskat; seulement les Arabes ont eu la courtoisie de transférer le bazar nègre de Maskat à *Mathrah*, tout près de là, et les Anglais ont eu à leur tour la courtoisie de les laisser faire. Grâce à cette combinaison ingénieuse, les regards officiels de l'Angleterre ne sont plus scandalisés par un trafic infâme, et les pauvres Africains continuent à être vendus comme auparavant.

M. Palgrave exprime l'opinion que la visite des bâtiment venant d'Afrique serait, bien plus qu'un consul négrophile, un remède assuré contre le commerce des esclaves. L'auteur du présent article partage hautement cette manière de voir; dans un cas mémorable pour lui, il a vainement prié le capitaine d'un bâtiment de guerre anglais d'accorder un asile sous son pavillon à un Éthiopien né libre, indignement volé, et dont on marchandait la chair en ce moment même. Mais l'Angleterre, si sévère envers l'Espagne et le Portugal, a réservé toutes ses complaisances pour cette Turquie dont la puissance délabrée lui semble un bouclier contre la Russie sa grande et digne rivale. C'est l'histoire de tous les temps: quand la politique et l'humanité sont aux prises, cette dernière jouit rarement des honneurs du triomphe.

Jusqu'ici nous n'avons parlé que des Arabes sédentaires qui forment l'immense majorité des indigènes. Dans la grande péninsule qui nous occupe, il est un appendice étrange, flottant autour des déserts et des cités, principe et fin obligés de la société arabe et qui, pour nos yeux lointains, a semblé jusqu'ici composer l'Arabie tout entière; nous voulons parler des Bédouins. M. Palgrave va les réduire à leur juste valeur.

«Bien qu'il soit un terrible vantard, le Bédouin n'a guère à coeur d'être tué ou même de tuer; il racontera pendant des heures entières des histoires sanglantes de leurs combats et de leurs guerres avec telle ou telle tribu, et en fera un journal digne de la Crimée ou de Waterloo: puis quand vous examinez froidement le nombre de victimes désignées par des *milliers*, votre humanité sera consolée en les trouvant réduites au chiffre plus modéré de deux ou trois, et même alors vous ne devez pas vous hâter de les compter pour mortes, car elles n'étaient probablement que blessées légèrement, et elles reparaitront en vie et bien portantes dans le rapport du jour suivant. Une des causes de ce grand ménagement pour la vie humaine est l'absence de tous ces principes nationaux et religieux qui poussent l'homme à verser le sang en d'autres pays.»

«Le Bédouin ne combat pas pour son chez lui: il n'en a point; ni pour sa patrie, car elle est partout; ni pour son honneur, car il n'en a jamais entendu parler, ni pour sa religion, car il n'en professe point et n'a souci d'aucune. Son seul but à la guerre est l'occupation temporaire d'un morceau de misérable pâturage ou l'usage d'un puits saumâtre, peut-être

aussi le désir de posséder le cheval ou le chameau d'un tel. Tous ces buts impliquent peu d'animosité, et s'il ne les atteint pas dans la campagne il peut aisément les compenser de quelque autre façon sans assumer l'amertume et la cruauté qui accompagnent ou suivent les querelles civiles et religieuses.»

«A tous ces égards, il est très-évident pour ceux qui ont étudié les premières histoires de la péninsule arabique, que les Bédouins ont peu gagné ou perdu depuis quelque deux mille ans. Mais ce que je voudrais remémorer à mes lecteurs, c'est que ces gens errants ne doivent pas être regardés comme un vrai spécimen de la race arabe, ni comme son type véritable. Ils sont seulement une branche dégénérée de ce grand arbre et non sa racine ou son tronc. En un mot, ils forment une population pastorale sortie de la nation fixe, et condamnée, par les circonstances de leur condition, à la vie sauvage, avec tout son cortège d'ignorance et de vices, ou bien ils ont été poussés à l'insolence et à la rapine ouverte par la faiblesse et la négligence de ceux qui auraient dû les contenir dans les bornes du droit.»

«La nation arabe a été de tout temps partagée en familles et en tribus qui, bientôt par la nature même du sol, ont été divisées chacune en deux branches corrélatives, mais inégales en grandeur et en importance. La plus forte section resta composée de citadins ou de paysans dans les districts les plus susceptibles de culture et de demeures permanentes. Là, ils ont gardée beaucoup de leurs dénominations et de leurs formes originales, quoique souvent fondues et parfois même oblitérées par la fusion inséparable de l'organisation civile et sociale. L'autre et moindre portion se dévoua à une vie pastorale bien appropriée au désert qui compose un tiers environ de la péninsule arabique. Ces derniers retinrent leur démarcation originelle de tribus et de familles, mais sans les amollir par la civilisation ni les amalgamer par les liens d'une société circonscrite, de sorte que là seulement ils ont continué à être les dépositaires fidèles de la tradition arabe primitive... Aussi, quand il y a des doutes généalogiques et des questions de filiation parmi les habitants sédentaires ou «demeurant dans les briques», car c'est ainsi qu'on les appelle en Arabie, on a souvent recours aux bédouins du voisinage pour une décision qu'on ne peut atteindre dans les histoires compliquées de la vie des cités...»

«Mais en toute autre chose, en religion, arts, sciences ou civilisation, ces hérauts du désert ont naturellement rétrogradé plutôt qu'avancé dans leur condition primitive. Comment pourrait-il en être autrement puisque le désert est leur seul maître, et que les chameaux et les autruches sont leurs camarades d'étude? Ainsi tandis que la population fixe a ajouté à leur premier capital de savoir plusieurs des améliorations que la loi progressive de l'esprit humain ne manque jamais d'amener dans les circonstances favorables, les Bédouins ont marché en arrière jusqu'à la limite extrême du barbarisme possible parmi les Arabes.»

«C'est un thème favori que l'hospitalité et même la générosité des Bédouins; et je ne veux pas les priver de tous droits à ces bonnes qualités, quoique là comme à d'autres égards ils soient bien inférieurs à la masse de leurs compatriotes plus civilisés...

«Comme un enfant qui tend ses petites mains et ouvre sa petite bouche pour tout ce qui l'approche, que ce soit une guinée ou une cerise, et qui avec une égale facilité laisse tomber sa nouvelle acquisition aussitôt qu'il l'a atteinte, le Bédouin est à la fois rapace et plein de profusion, convoitant tout ce qu'il voit sans guère distinguer sa valeur, se défaisant avec légèreté de ce qu'il s'est approprié, et cela justement par son incapacité d'en comprendre le prix. Il lui est indifférent de mendier, de donner ou de voler, et cette indifférence vient surtout de cette même immense ignorance de ce que la propriété est réellement, et de ce qu'est son importance. Souvent il ne mérite pas plus de louange pour un de ces actes, qu'il ne doit

encourir de blâme sérieux pour l'autre... Il n'a d'ailleurs généralement que peu à offrir, et pour ce peu il se promet souvent une ample rétribution en pillant son hôte d'hier, quand il n'est qu'à quelques heures de distance sur sa route du matin... Il est vrai que ses offres d'hospitalité sont faites de coeur et avec un effort maladroit pour plaire, ce qui a certainement son mérite... Ce qu'on peut en dire de mieux, c'est qu'il est un enfant mal élevé dont les bonnes qualités naturelles sont restées sans développement, ou ont été à demi-étouffées par une mauvaise direction et par une négligence extrême.»

«Un Arabe me disait que l'homme qui compte sur l'aide du Bédouin ressemble à celui qui bâtirait sa maison sur la surface de l'eau; il prouvait cette assertion par des raisons dignes d'être mentionnées, puisqu'elles sont données par un homme qu'une longue expérience avait rendu capable de bien juger. Les Bédouins, disait-il, on peu de poids dans une guerre sérieuse, car ils manquent à la fois d'armes, d'équipement et de discipline militaire. Ils sont en outre entièrement incapables de combiner leurs moyens d'action, parce qu'ils sont éparpillés en fractions infinitésimales par des querelles continues et enfantines qui ne leur permettent jamais de s'unir même un mois durant pour n'importe quel but sérieux. Ce sont des créatures du moment: l'heure présente est seule pour eux de quelque valeur, tandis que demain et hier n'existent point. Sans but ni principe, soit national, soit religieux, sans lien social ni sentiment patriotique, chacun d'entre eux est isolé dans ses petits intérêts personnels: tous sont opposés à tous, et tous sont également sans but et sans intention. Ils n'ont souci ni de ceux qui sont hors de leur tribu, ni même de ceux qu'elle renferme, excepté en tant que le hasard leur permette d'en recevoir un gain immédiat, ou d'en souffrir quelque dommage réel; amis aujourd'hui, ennemis demain, ils seront encore amis le jour suivant. Sultan, Vice-roi, Turc, Égyptien, Anglais, Français, tout leur est égal: ils n'ont point de sympathie pour aucun d'entre eux, et ils ne sont pas plus disposés à s'attacher à l'un plutôt qu'à l'autre. Ils n'ont de vraie préférence que pour le plus haut enchérisseur, et tandis que «sa nourriture est dans leur ventre» pour employer leur propre expression, ils pourront travailler pour lui, mais seulement en tant que ce travail leur est évidemment profitable sans offrir trop de danger. En ce cas l'on peut compter qu'ils fourniront des chameaux et porteront de l'eau, ou même qu'ils auront l'audace de piller un village voisin, ou une tribu plus faible. Mais ces services sont rendus simplement dans le but de recevoir des gages ou du butin, et nullement à cause de leur amour, ou même de leur estime pour celui qui les emploie, encore moins à cause d'un sentiment qui tiendrait du patriotisme. Ce qui le prouve, c'est qu'ils seront parfaitement prêts à se tourner contre leur allié et ami d'hier, pour le piller dès la première heure où il sera incapable de leur offrir quelque avantage ou de leur résister.»

Il ne suffit pas d'avoir raconté l'aspect d'une contrée, les moeurs, les lois, les gouvernements et la politique de ses habitants, bien que les rois aient voulu souvent ignorer la foi, et qu'un audacieux ait osé écrire que la loi doit être athée, on n'aura jamais connu un pays sans en avoir étudié la religion, principe et fin de toute société humaine. C'est la religion qui inspire toujours la loi, car la morale du droit ne saurait jamais être entièrement indépendante de celle de Dieu.

Dans une certaine école, il est de mode aujourd'hui d'exalter le Qoran et de vanter le caractère essentiellement religieux du Sémite. Nous avons eu souvent en Arabie des doutes sérieux à cet égard, mais nous aimons mieux faire parler notre auteur, qui a recueilli trop de faits pour laisser planer davantage un mirage séduisant de loin et qui s'évanouit tristement de près.

«Un Anglais a déclaré d'une manière générale qu'il n'y a pas de plus grande illusion que de parler de l'unité de l'église chrétienne. – Quoi qu'il en soit, je puis affirmer que ce

jugement est parfaitement applicable à l'islam en Orient. On ne trouve dans aucune partie du monde plus de divisions secrètes, d'aversion, d'opinions erronées (prenant le mahométisme pour type) et d'incrédulité, que dans ces contrées mêmes qui semblent, pour un observateur superficiel, être complètement identifiées dans la seule croyance commune du Qoran et de son auteur.»

«Que ferez-vous quand vous arriverez dans la présence de Dieu, pour être jugé après une vie si dépourvu de mérites? Telle est la question que je fis à un jeune Cheraral plein d'entrain, dont les longues mèches de cheveux feutrées et quelque prétention à l'élégance, car le désert a aussi ses incroyables, s'accordaient très-bien avec sa conversation, qui n'était pas des plus édifiantes. Que ferons-nous? dit-il sans hésiter, mais nous irons tout droit à Dieu, nous le saluerons, et s'il se montre hospitalier (s'il nous donne de la viande et du tabac), nous resterons avec lui; sinon nous remonterons à cheval et nous nous en irons.»

«Ceci est un bon échantillon des idées bédouines touchant l'autre monde, et si je ne craignais l'accusation d'être un profane, je pourrais raconter au moins cinquante anecdotes du même genre. Je n'ai jamais rencontré parmi les vraies tribus nomades personne qui eût une idée plus spiritualiste de la divinité, de l'âme humaine, ou d'aucun être sans corps. Pour elles, Dieu est un chef demeurant principalement dans le soleil, avec lequel astre elles l'identifient pour ainsi dire. Ce Dieu est naturellement un peu plus puissant que leur propre chef de tribu, ou même que *Telal* lui-même, mais à d'autres égards il a beaucoup du même style et du même caractère. Les esprits de leurs nombreuses histoires de revenants, tels que les goules, les djann, les maradah et autres du même genre, êtres effroyables d'après tout ce que l'on en dit, et un peu semblables aux cobolds, aux nix et aux chasseurs sauvages de nos voisins allemands, sont, quant à tous leurs penchants diaboliques, des êtres très-corporels, et peuvent même se marier avec la race humaine, quoique les enfants qui proviennent de pareilles alliances soient d'un caractère remarquablement mauvais, ce qui n'est d'ailleurs pas surprenant. Les âmes des morts ne valent guère mieux: elles aiment et exigent même des sacrifices près de leurs tombeaux, et le sang ainsi répandu les nourrit et les rassasie. Néanmoins, et malgré ce grossier matérialisme de la pensée, les Bédouins savent distinguer entre la vertu et le vice, du moins dans leurs formes les plus larges. Ils admettent tout que l'homicide, la trahison, le vol et l'adultère, sont cheyn, c'est-à-dire une honte, quoiqu'ils tolèrent souvent chez eux de pareils écarts et surtout les deux derniers. Il faut cependant leur rendre la justice de dire qu'ils ne sont pas avides de sang, et qu'ils évitent l'homicide autant que cela est compatible avec un état de brigandage habituel.»

«Qui est votre Dieu? dit un voyageur arabe de mes amis à un Bédouin Mesalyk, non loin de Basra. C'était Fady, dit cet homme en nommant ainsi un puissant gouverneur de province, décédé depuis peu; mais depuis sa mort, je ne sais en vérité qui est Dieu pour le quart d'heure. – Mes lecteurs excuseront, je l'espère, le manque apparent de respect de ce pauvre diable qui parlait incorrectement quoiqu'il ne pensât pas aussi mal. Ils se rappelleront peut-être un dicton analogue dans le nord dy pays de Galles: *Quand Dieu mourra, Sir Watkin lui succédera.*»

«La littérature et les monuments concourent à montrer que longtemps avant la naissance de l'islamisme, le christianisme était assez largement répandu dans l'Arabie du Nord sans mentionner le Nejran du Yémen et le Hadramot. L'isolement si propre à l'Arabie donne, en ce pays plus qu'ailleurs, une grande valeur à la tradition orale qui confirme l'assertion ci-dessus, et qui montre aussi que le pays était alors bien plus peuplé et qu'il jouissait d'un degré plus élevé de prospérité et de civilisation qu'on n'y en a vu depuis. Les économistes politiques de l'Arabie n'ont pas échappé à la conclusion que le christianisme

est lié de quelque façon au bien-être et au progrès de la nation, et plusieurs d'entre eux vont jusqu'à en tirer la conséquence pratique dont ils reconnaissent volontiers l'utilité, quoique son exécution pût rencontrer des obstacles nombreux et puissants⁵. – Mais si cette exécution arrivait un jour, ce dont je ne serais pas surpris, elle ne pourrait survenir que par l'action des indigènes chez eux; car il y a en général peu de sympathie, et encore moins de mélange entre les Asiatiques et les Européens, et cette vérité trouve un exemple saillant et malheureusement trop clair parmi les annales sanglantes de la dernière rébellion dans l'Inde. D'ailleurs l'Orient est si peu compris par les habitants de l'Occident, et si peu des gens parmi ces derniers ont ce degré de connaissance qui est le premier pas nécessaire pour acquérir de l'influence, que je ne vois pas grande probabilité d'un changement sérieux, moral ou religieux, qui puisse être amené en Arabie, ou chez n'importe quel Asiatique, par l'esprit d'un Européen, à moins que ce ne soit pour empirer.»

«Je crois que les Arabes ne sont pas moins propres à construire un chemin de fer, un navire à vapeur, ou n'importe quelle invention du XIX^e siècle, que ne le sont les habitants même de Birmingham, ou de Sheffield. Mais le manque de communication avec d'autres pays, et surtout avec ceux qui étaient autrefois les fontaines de cette activité spéciale, et de plus la drogue musulmane qui paralyse tout ce qu'elle ne tue pas complètement, les ont tenus en arrière dans la course intellectuelle et les ont fait devancer par d'autres plus favorisés par les circonstances, quoiqu'ils ne le soient pas davantage par la nature. Quand le Qoran et la Mecque auront disparu de l'Arabie, alors et alors seulement, pouvons-nous espérer sérieusement de voir l'Arabe assumer dans les rangs de la civilisation cette place dont Mahomet et son livre, plus que toute autre cause individuelle, l'ont privé si longtemps. Je ne sais jusqu'à quel point ces remarques peuvent s'appliquer aux Turcs et aux Persans. Les premiers, soit comme païens, soit comme musulmans, ont bien rarement paru sur la scène du monde sinon pour détruire. Ni la littérature, ni les arts ne doivent au Turc autre chose qu'un abaissement et une décadence progressive. Quant aux Persans, ils me semblent, au moins dans leur caractère national, pourris par essence et sans remède, quelles que soient leur religion, leur dynastie ou leur organisation. – Leur influence sur l'esprit oriental a été incontestablement grande, seulement elle n'a produit que de l'extravagance dans la spéculation, du mauvais goût dans la littérature, et de la perversité dans l'art. Encore et encore ils ont fait fermenter les masses qui les entouraient, mais même un Liebig aurait eu peine à distinguer entre cette fermentation et la putréfaction. Bien différent est l'aspect qui fournissent les jours meilleurs de la prépondérance arabe: et l'on ne peut expliquer le déclin et l'extinction de ses premières promesses, qu'en recourant en partie aux influences étrangères, soit nationales, soit intellectuelles, d'Ispahan et de la Tartarie, et encore plus au principe islamique de délabrement développé en premier lieu dans le Hedjaz.»

«Ici, à H'ayel, et dans les autres parties de l'Arabie centrale, le wahhabisme est en minorité, ou heureusement inconnu; on est bien moins fatigué des perpétuels «Il n'y a de Dieu que Dieu»; «s'il plaît à Dieu»; «il n'y a de force et de pouvoir sinon en Dieu», et de tout ce catalogue de phrases avec lesquelles le musulman encourage son apathie croissante, ou met une barrière à la route progressive du travail et de l'investigation. D'un autre côté, on a ici ces expressions courantes «on ne peut nier l'efficacité des causes secondaires», «chaque chose a sa cause propre», et l'on emploie souvent ces adages en réplique aux interjections fatalistes de quelque fervent musulman. Ceci arrive le plus souvent, comme je

5. Il nous semble que l'auteur, en laissant dans un demi-jour le sens exact de cette phrase, a craint d'exprimer son espoir de voir les Arabes se réunir un jour à la grande famille chrétienne.

Un espoir pareil paraît en effet appuyé sur une base bien frêle lorsqu'on a vécu longtemps parmi eux.

l'ai vu parmi les convives de Doheym, à ceux qui sont dans un véritable état d'irritation contre le Wahhabi et ses manières. Dieu nous a dévorés, disaient souvent ces hommes en faisant allusion au «Allah, Allah», prononcé à propos et hors de propos par le Wahhabi, fanatique ou politique.»

«Quel que soit le mérite du Qoran, il gît tout entier et uniquement dans son éloquence remarquable et dans la pureté de sa diction: il y existe peu de bon sens, et il ne faut pas s'y attendre à des raisonnements; aussi une traduction quelque habilement qu'on la fasse est tout bonnement insupportable.»

C'est à la pureté originelle de ce livre néfaste que les Wahhabi ont voulu revenir. Ces sectaires nés vers le milieu du siècle dernier, ont été appelés les protestants de l'islamisme. Ce parallèle n'est pas juste: si l'on veut chercher à toute force dans la foi musulmane des divisions analogues à celles des grandes croyances chrétiennes, les faibles analogies seraient mieux gardées en rapprochant des catholiques les Turcs et tous les Sunnis; le schisme Chi'ay, professé par les Persans, représenterait l'église russe, et les protestants trouveraient asile chez les Riady du 'Oman, qui détestent les vrais musulmans, fuient les mosquées et se tournent au Nord pour prier. Les Wahhabi sont au contraire des Sunnis exagérés, des puritains de l'islam, des jansénistes de la foi la plus orthodoxe.

«Leur rigorisme terrible sert au moins à découvrir dans toute son affreuse nudité le dogme fondamental mis en avant par Mohammed. L'homonyme de ce prophète, fils de Abdel-Wahhab, fait voir que dans sa religion, dieu n'est que le panthéisme de la force ou de l'action, qui fait tout, qui absorbe tout, et qui est l'auteur également du bien et du mal. Vis-à-vis de ses créatures, cet épouvantable autocrate n'a d'autre sentiment que la jalousie de les voir empiéter sur sa toute-puissance.»

«La tradition (J'aurais mieux dit le blasphème) rapporte que résolu à créer le genre humain, Dieu prit une masse de terre, la divisa en deux portions égales, en jeta une moitié dans l'enfer en s'écriant: ceux-ci au feu éternel, et je ne m'en soucie; puis il fit tomber l'autre moitié dans le ciel en ajoutant: et ceux-ci au Paradis, et je ne m'en soucie.»

«On voit ici que tout est prédestiné, que le paradis et l'enfer sont tout à fait indépendants, soit de l'amour, soit de la haine de Dieu, soit des mérites ou de la mauvaise conduite de sa créature; par conséquent, les bonnes ou les mauvaises actions ont toutes essentiellement la même valeur. Les animaux, que le Qoran dit former des nations comme nous, ne diffèrent en rien de l'espèce humaine, excepté en tant que l'être orgueilleux, car c'est ainsi qu'il appelle Dieu, le veut ou le voudra. L'homme peut seulement se consoler en songeant que s'il ne vaut pas mieux qu'un chameau, il n'est cependant pas moindre que Gabriel ou que tel séraphin⁶.»

«Telle est la clef de voûte, telle est l'idée mère de l'Islam, conçue d'abord par Mohammed. Des doctrines et des écoles postérieures ont admis, soit le libre arbitre, soit le mérite ou les institutions hiérarchiques et la dépendance mutuelle d'un homme sur un autre, soit des médiateurs vivants ou morts, des lieux saints, des tombeaux dignes d'honneurs, ou enfin des confraternités ascétiques et des associations de derviches.»

«La logique rigoureuse du Wahhabi ne trouva dans toutes ces nouveautés que des déformations corrompues de la grande et simple vision d'un autocrate solitaire qui plane sur

6. «Mohammed n'a pas toujours été conséquent avec lui-même, et l'on trouve çà et là des passages dans le Qoran qui donneraient à son fatalisme un tout autre caractère. On a dit que le diable pourrait, en le détachant, arguer en sa faveur de tel passage des Saintes Écritures; de la même manière, les anges pourraient citer le Qoran»

une masse uniforme d'esclaves. Supposer de la sainteté ou même de l'individualité dans une créature c'est envahir les droits du Créateur qui absorbent tout.»

Le réformateur Wahhabi voulut «ramener à son point de départ l'aiguille des heures de l'Islam»: en cela il fit bien, car dès le principe cette aiguille était destinée à ne point marcher. «Stationnaire par essence, l'Islam est stérile comme son dieu et sans vie comme son premier principe, car la vie c'est l'amour et le progrès, idées inconnus au dieu du Qoran qui répudie précisément tout changement, tout progrès et tout développement. Le christianisme, au contraire, est fondé sur l'amour, et quand on le compare à l'Islam c'est mettre le mouvement à côté de l'immobilité, la vie à côté de la pétrification.»

«Le vice-roi d'Égypte, Abbas Pacha, avait tâché de gagner les Wahhabi par des cadeaux; mais, comme les Bédouins, quoique par des motifs différents, ils prenaient l'or et se moquaient de celui qui le donnait. Abbas avait négligé la vraie source de la vigueur arabe et manqué la corde qui, touché à propos, aurait vibré en sa faveur, depuis les rivages de la mer Rouge jusqu'à l'océan Indien. En effet, les Wahhabi et les Bédouins mis ensemble n'excèdent pas un quart de habitants de l'Arabie; les autres trois quarts se composent de citadins et de paysans répandus dans tout le pays, partisans enthousiastes de leurs chefs locaux, de vrais amis de la liberté arabe, des patriotes en un mot. Mais également hostiles aux maraudeurs bédouins et aux despotes Wahhabi, ils s'attachent à une gloire nationale et à des souvenirs patriotiques d'une date bien plus reculée que les honneurs récents de Ebn Sa'ud et qui rivalisent ou surpassent en antiquité ceux des Qoreych mêmes. L'amour de l'ordre et du commerce les rend en outre ennemis de l'anarchie nomade. Enfin ils surpassent de beaucoup leurs antagonistes réunis, soit par leur nombre, soit par leur importance nationale, et à eux seuls sont réservées les destinées de l'Arabie, s'il en existe. Mohammed, esprit supérieur, comprit tout cela dans son temps, et c'est précisément en enrôlant dans sa cause ces sentiments et cette partie de la république arabe qu'il assura sa supériorité sur toute la péninsule. Le Qoran et la tradition contemporaine n'indiquent pas d'autre fil dans son adroite ligne de conduite et dans le succès prodigieux qui la justifia. S'il s'était arrêté là, il aurait été le premier et le plus grand bienfaiteur de son pays natal. Mais le prophète gâta ce que l'homme d'État avait commencé et le fatalisme engourdissant de son système religieux, ce narcotique de l'esprit humain, arrêta pour toujours ce progrès dont il avait lui-même ouvert à demi la voie par la fusion momentanée de l'Arabie en une seule nation avec un seul but. De plus, l'étroitesse judaïque et les obstacles cérémonieux de sa loi irritèrent bientôt l'âme impatiente et expansive de ses compatriotes, jusqu'à produire la révolte presque universelle qui accompagna plutôt qu'elle ne suivit la nouvelle de sa mort. Cette rébellion fut réprimée, pour un moment il est vrai, mais elle reparut bientôt et ne cessa point jusqu'à la désagrégation finale et permanente de l'empire arabe en Arabie.»

«Or, si la religion musulmane se montra trop rigide pour l'Arabie, le wahhabisme l'est nécessairement encore davantage, et les hommes qui avaient mis en pièces le joug de Mohammed lui-même ne devaient guère courber longtemps leurs têtes sous celui de Ebn-Sa'ud et de Abd-el-Wahhab.»

«Le choléra, qui a causé récemment tant d'émotion en France, a été dans Riad le réformateur du wahhabisme lui-même. La suprématie des Égyptiens qui avaient vaincu ces sectaires, la prospérité, l'usage unique des fils de soie et d'or et surtout les vapeurs du *honteux*, ou pour mieux dire du tabac, étaient pour les Wahhabi la cause évidente du choléra. Ces crimes étaient notoires: il n'était que juste de les punir. Feysul, le despote suprême, réunit les notables et leur fit un long discours dont je ne lasserai pas la patience de mes lecteurs, quoique la mienne ait dû le subir. Je suis trop vieux, dit le monarque en terminant, je décharge ma conscience sur les vôtres et je vous rends responsables d'une

plus longue durée du choléra. Les notables firent agréer à Feysul la nomination de vingt-deux zélateurs plus absolus dans leurs pouvoirs que les censeurs romains dans leurs plus beaux jours. Ces zélateurs devaient dénoncer, frapper et mettre à l'amende à discrétion. Sur la liste des offenses se trouvaient l'absence des prières publiques dans les mosquées cinq fois par jour, le tabac pris en nature, en poudre ou en fumée, les vêtements de soie ou d'or, la causerie ou la lumière dans une maison après la prière du soir, le chant ou la musique, et même les jeux d'enfants dans les rues. De plus, il était défendu de jurer, excepté par le nom de Dieu, d'errer dans les rues après la nuit close, d'entrer trop souvent dans la maison d'un voisin, etc., etc. Ces zélateurs doivent s'habiller sans armes ni ornement aucun; ils punissent immédiatement sans procès ni jugement, et si leurs longs bâtons ne suffisent pas, ils requièrent l'assistance des passants ou des esclaves, qui jettent le coupable par terre et aident le zéléteur à le battre à discrétion. En un mot, c'est une parole ou un coup, ou, pour mieux dire, beaucoup de coups et peu de paroles, jusqu'à ce que le négligent indévoit soit ramené à une ferveur nouvelle par le plus puissant de tous les arguments à *posteriori*.»

«Le frère du roi fut battu de verges à la porte du palais pour s'être laissé aller à une bouffée de tabac, et il ne put éviter à cinquante ans une punition déjà indigne quand on n'en a que quinze. Les Wahhabi appellent cette bastonnade la *purification de la peau*. Le premier ministre fut si bien battu, sous un prétexte analogue, un soir en venant de quitter le roi, qu'il en mourut le lendemain; mais, selon la rumeur publique, c'était à l'instigation d'un rival qui voulait obtenir sa place.»

«Toutefois, dans Qasym, l'ardeur d'un zéléteur fut refroidie dans une mare où il fut jeté par ses victimes. Un compromis eut lieu; on toléra jusqu'à un tiers de soie dans les vêtements et l'on permit de vendre le tabac ou de le fumer ailleurs qu'en public⁷.»

L'interdiction de cette plante est le drapeau commun des Wahhabi. Ces sectaires racontent, à l'égard du tabac, la même fable si connue aux chrétiens d'Éthiopie, à savoir que cette herbe néfaste n'est pas émanée de la création de Dieu, mais qu'elle naquit de Satan en personne. Ils vont encore plus loin que les Éthiopiens en affirmant que le tabac provenait d'une irrigation diabolique toute particulière et d'où lui vient, dans le Nedjed, un nom que les oreilles comme il faut ne doivent pas entendre. Par euphémisme on l'appelle *le honteux*.

«Dans Riad, la pieuse capitale du Nedjed, j'ai fréquenté le sermon pendant un mois et demi, sans entendre jamais parler de moralité, de justice, de miséricorde, de vérité, de pureté de cœur ou de la parole.»

«Un beau soir de novembre, quand la grande mosquée était pleine d'auditeurs alors excités par les nouvelles favorables d'une ville assiégée par les Wahhabi, le prédicateur avait pris pour thème l'obligation d'une orthodoxie stricte et le danger des innovations modernes. Pour confirmer sa thèse, il raconta une tradition célèbre où Mohammed a donné à ses compagnons la nouvelle consolante que, comme les Juifs étaient divisés en 71 sectes et les Chrétiens en 72, de même ses coreligionnaires se partageraient en 73 sectes dont 72 pour l'enfer et une seule pour le paradis. Ici le prédicateur s'arrêta comme Massillon après avoir dit son: «Restes d'Israël, passez à droite»; et un dévot tressaillement de douce horreur s'épandit à travers l'auditoire. Il reprit ensuite en élevant la voix: Et quels sont, ô messager de

7. La prohibition du tabac est attribué par l'auteur anglais, et d'une manière très-plausible, au besoin de se distinguer par un signe extérieur et tangible, comme le signe de la croix chez les catholiques.

Dieu, les signes de cette secte heureuse, qui aura exclusivement la possession du paradis? Mohammed avait répondu: ceux qui se conformeront en tout à moi et à mes compagnons. Et voilà, ajouta le prédicateur, en abaissant la voix jusqu'au ton profond de la conviction, voilà ce que nous sommes par la grâce de Dieu, nous, le peuple de Riad.»

«Je ne pus m'empêcher de me remémorer alors cette plaisanterie de l'école: l'orthodoxie c'est ma doxie; l'hétérodoxie, c'est la doxie des autres.»

«Un Persan était à mes côtés: il se leva aussitôt et força un chemin hors de la mosquée, foulant aux pieds les dévots dans l'excès de sa colère. Mais les habitants de Riad étaient trop absorbés dans les paroles de leur maître pour faire attention soit à mon sourire, soit à la colère du Persan. Un profond «Il n'y a de Dieu que Dieu» retentit à travers la mosquée et chaque index fut levé pour attester cette unité qui dévore tout et qui assure le salut des vrais croyants.»

«Même hors de la mosquée, et dans la conversation ordinaire, les interjections dévotes: *Astagfir Allah, La Illah illa Allah*, et le reste de ce catalogue comblaient chaque lacune de la causerie et l'émaillaient au point qu'il était impossible de suivre un sujet ordinaire, tant l'entremise surnaturelle vous heurtait à chaque détour.»

«Malgré le rigorisme de sa foi, Riad est plein d'immoralité, quand bien même on compare cette ville à Damas. C'est un fait singulier qu'avant le Wahhabisme les Arabes punissaient les crimes contre nature en suspendant les condamnés par les pieds jusqu'à ce que mort s'ensuivit; car la décapitation par le sabre est, pour tout autre crime, la seule peine capitale chez les Arabes, qui n'ont jamais inventé les tortures cruelles imaginées par les Turcs et les Persans. Mais le Wahhabisme pratique la douceur indiquée par le Qoran envers ces grands criminels. Tel est l'état modèle de l'islam.»

Dans leur puritanisme rigoureux, les Wahhabi ont mis en relief plusieurs préceptes du Qoran qu'on oublie ou qu'on ignore chez les musulmans plus tolérants de l'Occident:

«Les châtiments de l'autre monde ne sont éternels que pour les non-musulmans. Les sectateurs de Mohammed n'auront qu'un purgatoire plus ou moins long. L'enfer est pour tous les autres idolâtres juifs ou chrétiens, et tant pis pour eux; mais ils ne sont pas à blâmer, car selon le Qoran, Dieu guide bien ceux qu'il veut, et conduit dans l'erreur ceux qu'il veut.»

«Peu importe à Dieu comment la créature passe son temps, pourvu qu'elle reconnaisse son droit sacré de monarchie suprême. Le tyran est content de l'esclave et n'en demande pas davantage si ce dernier s'avoue comme tel. En pratique, si l'on prie cinq fois par jour, Dieu n'a rien à voir à ce que l'on fait hors le temps de la prière. Il donnera ensuite dans le paradis la chair des oiseaux, précisément ce que l'homme aime, des arbres ombrageux, des rivières de nectar et des coupes de vin.»

«C'est pour ne pas laisser prier aux heures occupées ordinairement par les messes et les vêpres, que Mohammed a défendu l'adoration pendant les trois premières heures du jour, et de trois heures au coucher du soleil... Le Qoran dit authentiquement que celui qui s'embarque deux fois sur la mer est un vrai infidèle. En effet, à peu d'exception près, le commerce a toujours grandi avec le christianisme: il a dépéri ou est devenu stagnant avec l'islam.» «La religion qui a pris son premier vicair dans la barque d'un pêcheur, a surtout blanchi l'Océan avec des voiles sans nombre.»

«L'adoration des musulmans ressemble à un exercice militaire avec un sergent en tête. Le Gazu ou la guerre contre les infidèles est un devoir sacré pour eux. Le Qoran

n'encourage même pas l'agriculture, car selon la tradition, les anges ne visitent pas une maison où l'on garde une charrue. Le prophète arabe a défendu les jeux de hasard, la récitation des pièces de littérature et de poésie, le théâtre, la musique et même toute conversation dont le nom de Dieu ne forme pas le sujet principal.»

«Mohammed appelle les épouses et les enfants une tentation dangereuse. Il a abaissé le mariage au rang du concubinage: il a établi la polygamie et donné toute facilité au divorce. En un mot, toute l'énergie, toute l'existence de ses sectateurs devaient se concentrer sur trois objets et sur trois seuls: les prières, la guerre et les femmes. Les deux premiers sont un devoir, le troisième est un passe-temps.»

«Le résultat de cette foi systématique, c'est l'étroitesse de l'esprit, une corruption effrayante, ou plutôt une extinction de toute idée morale, une guerre cruelle sur les frontières, une discorde sans fin dans l'intérieur, des alternatives de fanatisme convulsif et de torpeur léthargique, enfin une vigueur passagère suivie par un déclin long et sans remède. Telle est l'histoire générale de tous les États musulmans, et surtout de l'empire des Wahhabi, qui forme leur utopie...»

Avant de dire adieu aux Wahhabi, montrons comment les phénomènes de l'histoire naturelle sont regardés par ces sectaires pour lesquels il n'y a qu'une seule vertu, l'orthodoxie, et deux crimes: l'hétérodoxie et l'usage du tabac.

«La source thermale de 'Eyn Nejm avait été jadis couverte d'un dôme ouvert pour la commodité des baigneurs; mais on le détruisit et l'on boucha la source avec des pierres, de peur que le peuple ne mît sa confiance dans l'eau plutôt qu'en Dieu, ce qui serait de l'idolâtrie. Je viens de citer les propres paroles du firman orthodoxe de Feysul; telle est la destinée d'un pays gouverné par des bigots.»

«A la tombée de la nuit, nous doublâmes le cap Bostanah. La mer était brillamment phosphorescente, de chaque ride s'élançaient un éclat de lumière et de grandes masses enflammées de mollusques d'une espèce luisante, flottaient à une faible profondeur comme des globes de fer rouge. Je demandai malicieusement aux passagers Wahhabi quelle pouvait être la cause de cette apparence de feu, et l'on me dit avec tout le sérieux possible, qu'elle était due à la lueur réfléchie de l'enfer, qu'on suppose situé immédiatement sous le golfe. Avec un sérieux tout semblable, je demandai si la voûte des régions infernales est transparente, si elle n'est pas faite d'un verre de pierre, et je suggérai que sans un intermédiaire de ce genre, l'eau pourrait bien éteindre le feu; mais mes amis me répliquèrent que l'omnipotence divine suffisait pleinement pour empêcher un inconvénient pareil, et que la volonté de Dieu était une réponse bien suffisante pour qu'on se dispense de toute recherche ultérieure. Je fis une deuxième remarque sur le très-peu de chaleur développée par la conflagration éternelle qui semblait impuissante à chauffer la mer juxtaposée au-dessus. Mais on me réduisit au silence par la même brève réponse, et l'on me dit que ce phénomène était aussi un pur résultat de la volonté de Dieu, et non d'un manque de chaleur dans le feu même de l'enfer.»

«Là-dessus je crus qu'il était prudent d'abandonner la question, mais je voudrais que ceux qui prennent plaisir à exalter la sublimité des conceptions théologiques et spirituelles des musulmans, vinssent à passer quelques mois parmi les Wahhabi: l'intimité de ces sectaires aiderait beaucoup à modifier leur manière de voir enthousiaste.»

Ces notions de physique sont aussi étranges, ou du moins aussi confuses que les idées de morale politique. Nos lecteurs s'en consoleront en lisant les citations suivantes où ils

entrevoyent le déclin de ce croissant glacé de l'Islam qu'on avait longtemps regardé comme le drapeau d'un progrès indéfini. Le musulman paraît y apprécier sa valeur vraie, et semble préluder dès aujourd'hui à l'accomplissement de cette prophétie arabe qui annonce l'extinction de la foi de Mohammed avant la fin du monde. Cette religion est la seule qui, sûre de sa propre faiblesse, a ainsi prédit humblement sa propre mort:

Dans Hofuf, aux portes du Nédjed «pour la première fois en Arabie, quoique ce ne fût pas la dernière, j'entendis le résumé emphatique d'un sentiment anti-musulman, dans les expressions «haine à Allah et à l'islam», que les musulmans soient damnés, etc.»

Dans Sohar, province soumise à 'Oman: «si les affaires en venaient à ce point que les musulmans ou les Anglais eussent à devenir nos maîtres, nous préférerions certainement ces derniers, et même le diable en personne, plutôt que d'obéir aux musulmans.»

Exagérées jusqu'au blasphème, ces expressions montrent au moins que dans le berceau même de l'islamisme il se produit une réaction politique et religieuse dont tous les chrétiens se rejouiront; est-elle permanente ou même générale? Le voyageur anglais ne le dit point.

Sa brillante course de huit mois au travers de l'Arabie, se termina d'une manière bien triste. Débarqué en 'Oman, après un naufrage, il prit le typhus sur une côte peu saine, et partit encore malade pour rentrer en Europe par la voie de Bassrah et Bagdad.

Ses dernières notes relatent les usages fraternels des capitaines arabes et de tous ceux qui composent une caravane, cette tribu éphémère formée par les hasards de la vie, et qui malgré le sillage parfois rapide des chameaux, ces navires du désert, laisse pourtant dans la pensée de ses membres une empreinte qui s'efface lentement et sait se raviver au besoin.

«Sur la plupart des bâtiments du golfe Persique, il est d'usage que les passagers quel que soit leur rang soient tenus pour les hôtes du capitaine pendant le voyage, et comme tels ils ont droit à sa table, sans supplément de prix. Dans tout l'Orient, par terre ou par mer, la position relative des voyageurs et de ceux qui les conduisent a un caractère très-intime; ils sont considérés comme formant à travers toute la route une seule famille mouvante; et les liens ainsi noués ne sont pas brisés entièrement par la séparation au bout du voyage. Le titre d'amitié spéciale et de camaraderie persiste pendant des années; il peut être revendiqué de nouveau par l'une ou l'autre partie, quand le besoin ou la bonne volonté le suggère, et une telle réclamation ne peut pas être convenablement rejetée. Les raisons de cette habitude sont évidentes, les chemins de fer et les autres moyens de communications rapides, mettent de côté tous ces sentiments en anéantissant les causes qui les font naître dans les contrées non civilisées.»

Nous aussi, en nous identifiant avec les courses, les craintes, les triomphes et les jugements si bien assis de M. Palgrave, nous nous sommes senti le droit de faire partie de sa caravane; nous avons accepté silencieusement, mais de bonne amitié la main qu'il nous a involontairement tendue; il nous a trop charmé, pour que nous puissions jamais le méconnaître, ou l'oublier; et s'il revient de son nouveau voyage en Orient, où il réside actuellement, nous l'écouterons après l'avoir fait asseoir sur notre divan et lui avoir présenté le café fait par nous-mêmes comme si nous étions un des enfants de cette Arabie, où il a si bien porté le nom chrétien.

1.13. Analyse de l'Arabie contemporaine*

Avec la description du pèlerinage de la Mecque et une nouvelle carte de Kiepert¹

Cet ouvrage de M. Adolphe d'Avril, agent et consul général de France en Roumanie, est de ceux dont on doit dire expressément qu'il comble une grande lacune. En effet, et même après avoir lu les voyages si intéressants de MM. Guarmani et Palgrave, on aime à voir résumer nos idées encore indécises sur cette Arabie qui a occupé, à tant de titres, une place importante dans les annales du monde. On sentait le besoin de voir retracer des faits notables qui avaient dû rester étrangers aux récits de ces voyageurs, et l'on désirait connaître surtout la politique des divers États que renferme la plus célèbre presque île de l'Asie, tout en s'étonnant de voir qu'il y règne plus d'une religion, car l'islamisme, malgré ses allures envahissantes, n'a pas encore pu anéantir d'autres croyances dans le pays même où il se glorifie toujours de montrer son berceau. Enfin, l'histoire contemporaine de l'Arabie n'avait pas encore été recueillie dans une vue d'ensemble. A tous ces titres, vous auriez été heureux d'entendre les opinions de M. d'Avril et vous auriez permis à votre rapporteur de motiver ses rares dissentiments et son regret que l'habile auteur ait négligé, sans explication, cette portion de l'Arabie qui est baignée par l'océan Indien.

Mais la politique et la religion sortent du cercle de nos études, et pour y rentrer au plus vite, disons quelques mots de la carte de M. Kiepert qui date de l'année dernière, et est annexée, avec beaucoup de raison, à l'intéressant ouvrage que nous recommandons d'ailleurs à toute l'attention de nos collègues.

C'est, croyons-nous, Berghaus qui a inauguré le système de ne publier qu'avec un mémoire à l'appui les cartes des pays imparfaitement connus. On veut connaître en effet et les sources employées et les motifs des partis pris dans les discordances si fréquentes toutes les fois qu'on a seulement des itinéraires pour bases. De pareils mémoires devraient toujours accompagner les cartes de l'Arabie, tant qu'elles resteront dans leur imperfection actuelle.

Celle-ci a été revue par M. Nöldeke pour l'orthographe des noms de lieux et l'on a expliqué dans une légende la synonymie des lettres latines employées. Cette légende est toutefois insuffisante. On y dit en effet qu'on souligne les consonnes arabes emphatiques; mais on trouve dans la carte un G souligné, et le son ordinaire du g est étranger à l'arabe. De plus, l'a bref des Arabes est rendu tantôt par a, tantôt par e. Il serait facile d'indiquer plusieurs oublis de ce genre dans les noms de lieux très-connus, bien que M. Kiepert ait eu le soin judicieux d'indiquer par des caractères maigres les positions incertaines, ce qui montre chez le cartographe une habitude de soins scrupuleux qu'on ne saurait trop approuver.

Plusieurs esprits judicieux se sont occupés de la transcription des mots sémitiques en caractères latins et tous ont échoué plus ou moins, parce que le problème à résoudre est celui d'un tailleur qui voudrait faire deux vêtements avec l'étoffe suffisante pour un seul. On a généralement souligné quelques-unes de nos lettres pour indiquer de sons étrangers à l'Europe occidentale. Cette méthode est née dans les publications de la Société géographique d'Angleterre et votre rapporteur s'est laissé aller à la suivre. Mais ces lettres soulignées échappent à l'attention, soit dans l'impression, soit même dans les manuscrits des auteurs. En effet, l'oeil parcourt surtout le haut du caractère, comme on peut s'en

* AV, 1866, T. IV, 75 pp.

1. Paris, Challamel. In-8, 315 pages.

assurer en couvrant avec une règle la moitié de la hauteur d'une ligne d'impression. Si l'on ne voit ainsi que la moitié supérieure, on lira très-souvent; on comprendra au contraire bien rarement en se bornant à regarder la moitié inférieure des lettres. Les traits diacritiques devraient donc toujours être placés exclusivement *au-dessus* des caractères. D'un autre côté, ils gênent souvent dans cette position, car on a besoin, dans plusieurs langues, d'écrire l'accent tonique qui est nécessaire pour donner à la prononciation du mot sa vraie physionomie. Il est certainement à regretter qu'on ne s'entende pas pour attribuer à un petit nombre de caractères nouveaux des sons que l'on rend fréquemment par des combinaisons de lettres, telles que *dj*, *kh*, *tch*, sons qui se retrouvent dans tant de langues étrangères au français. N'oublions pas d'ailleurs qu'il est toujours plus facile de critiquer que de produire, et si nous parlons encore de la transcription des mots étrangers, c'est surtout pour recommander à l'attention des géographes une des questions les plus épineuses qui se rattachent au narré des voyages et surtout à de bonnes légendes dans les cartes.

1.14. Lettre du P. Léon des Avanchers, missionnaire apostolique, et note sur la précédente d'A.A. Royaume de Gera, 20 avril 1866*

Je ne suis pas encore devenu Galla; je suis toujours Gaulois d'esprit et de corps. L'an passé, vers cette époque, je vous ai écrit; ma lettre vous est-elle parvenue? Le retour de notre courrier à la côte a eu lieu, et je n'ai point reçu de vos nouvelles, ce qui m'a mis en peine... Ma dernière lettre contenait des nouvelles géographiques sur les pays Kullo ou Dawaro, dit encore Dawro. Si vous ne les avez pas reçues, j'y reviendrai plus tard. Le pays de Kullo, à l'ouest de l'Omo, qui est par conséquent limitrophe de Kafa, occupant le bas pays, formait anciennement un royaume très-fort. Il y a environ cent ans, ce pays, jadis tributaire de Kafa, se révolta et forma un gouvernement à part. Il y a huit ans, le pays se révolta, refusa d'obéir à son roi, et aujourd'hui la moitié du pays a passé armes et bagages sous le roi de Kafa. Le roi Kullo se dit originaire du Tigre-Aksum. Les langages du Tigre et de Kullo offrent une grande identité d'accent et de paroles. Le pays de Kafa, habité primitivement par la race appelée aujourd'hui *Kafico*, situé au sud de Gera et de Jimma, est un pays très-élevé, jouissant d'une température très-fraîche. Les habitants du pays de Kafa forment trois races principales:

1. Les Watta, qui sont comme les parias de ces régions. Les traits de leur visage sont ceux des nègres. Cette race se nourrit de toutes sortes d'animaux immondes et même morts; je pense que c'est la race primitive de ces pays. Les Watta sont tous esclaves du roi ou des grands, mais ils ont le privilège de n'être point vendus. Leur servage consiste seulement à garder les portes du royaume. Ils sont en outre les exécuteurs des hautes oeuvres. La nourriture favorite des Watta ou Wannu consiste en singes, sangliers, porcs sauvages, éléphants, toutes les viandes enfin regardées par les Amara comme immondes. C'est pourquoi le Watta passe pour une créature immonde. Son habitation est dans des lieux retirés. Il ne marche jamais sur les grands chemins, et s'il rencontre des personnes de distinction, il se cache. Il n'entre dans aucune maison, pas même dans celle de son maître. Tout grain ensemencé ou coupé par lui est regardé comme immonde, et personne ne mange ce qu'il a touché; entrer dans sa maison, c'est devenir immonde. A cause de ces préjugés, le

* BSG, 1869, XVII, pp. 306-316.

Watta vit tranquille et jouit d'une grande liberté. Son servage consiste à être bucheron et à porter du bois pour le foyer de son seigneur.

2. Les Kafico forment la seconde race du pays de Kafa. Kafico est un terme de mépris pour les Sidama, comme le nom d'Oromo dans les pays des rois Galla. Un Oromo ou un Kafico veut dire un païen, un barbare. Les Kafico sont donc les anciens habitants du pays de Kafa, situé à une journée sud de Bonga, au-delà de la chaîne de montagnes, dans le voisinage des nègres Suwro. Les Kafico ont les traits moins laids et moins grossiers que les Watta. Le propre de leur caste est de ne point manger de légumes; quelques-uns ne mangent point de poules, d'autres s'abstiennent de mouton, d'autres enfin ne touchent pas à la viande de chèvre. Ils adorent le Deoc, esprit incarné dans le chef de leur race. Le langage des Kafico est différent de celui des Sidama. Les Kafico et les Zinjiro sont frères.

3. Sous le nom de Sidama, on comprend un grand nombre de races étrangères qui sont venues s'établir dans Kafa il y a environ trois cents ans. Les trois grandes races Sidama de Kafa sont: 1. Les Warrata ou Dawro, originaires du Tigre; 2. Les Damot, venant du Gojjam ou mieux venant de l'ancien royaume d'Inyaya; 3. Les Amara, qui se subdivisent en diverses familles toutes originaires de l'Abyssinie. Ces trois races sont très-reconnaissables. Les Sidama ont les traits assez réguliers et de couleur rouge, de grands yeux, un long nez, de grandes oreilles ressemblant beaucoup aux momies d'Égypte et aux Coptes. La religion des Sidama est un mélange de christianisme et d'idolâtrie.

La race sidama habitait anciennement tous les pays occupés aujourd'hui par les Galla ou Oromo, qui l'ont subjuguée et qui est mélangée avec eux. On la retrouve sans mélange dans les pays de Korcax, de Cabo, dans le royaume de Garo ou Boxa, de Kafa, de Mucca ou Seko, d'Afilo, d'Amara-Gare, chez les Waxati. Tous ces pays parlent une langue commune. Ainsi les Afilo ou Filawi du Wallaga, les Waxati et les Wasa du bord du Nil (où je suis entré chez les Galla) sont des Sidama. Je vous dirai que le chef des Waxati, chez lequel je suis resté plus d'un mois, porte le matab et se dit chrétien; les indigènes se disent tous Amara. A cette époque-là, ne connaissant ni la langue galla, ni la sidama, je ne sus point tirer partie de ces traditions.

Le pays de Kafa est situé sur une haute chaîne de montagnes courant du nord au sud, entrecoupée de collines et de vallées de peu de profondeur. Cette chaîne va en se prolongeant au sud de Kafa, et y forme les royaumes de Gobo et de Konta, pays moins élevés que Kafa. La pente ouest de cette chaîne est occupée par les Suwro, nègres aux grandes oreilles, qui habitent les bords du fleuve Baro, que je crois être le Soba. Au nord-ouest de Kafa, sur la même chaîne de montagnes, est le pays de Gimara, composé des six pays: Na-o, Kuixo, Xewo, Ixeno, Kabo, Yayno, ayant tous une langue à part. Au nord des Gimira, sur la même chaîne de montagnes, est le pays élevé appelé Mocca par les Sidama, Seko par Gera et Guma, et que les indigènes appellent Mucca. Les Galla lui donnent le nom de Seko, parce qu'il produit seulement l'orge. Les indigènes sont de race sidama, et leur langue est la même que celle de Kafa. Là, la chaîne de montagnes a, dit-on, de très-hauts pics. Le pays de Mucca est gouverné par un roi anciennement tributaire de Kafa, mais aujourd'hui indépendant. La chaîne de montagnes est coupée ici par une grande vallée où coule le Gaba, grande rivière qui a sa source, dit-on, sur la même montagne d'où sort le Gojab, dans le pays de Gexa, province la plus septentrionale de Kafa et frontière de Mucca. Cette rivière traverse le désert de Xoro, qui sépare Kafa de Gera et de Guma. Ce désert a, dit-on, quatre journées de longueur depuis Gera jusqu'au pays Oromo des Illu-Gaba, sur une

journée de largeur. Ce désert est couvert de bois de bambous et de marais. La rivière qui le traverse est supérieure, dit-on, au Gojab; elle est appelée Baro par les Galla de Gera et de Guma, et Gaba-Alantu par ceux d'Illu-Gaba. Cette rivière sépare les Sidama de Mocca de ceux d'Afilo, et se jette dans une rivière appelée également Baro par les Sidama. Le confluent de ces deux Baro forme un vrai lac appelé Bhair (?) par les indigènes. Ce confluent est habité par les nègres Maxango, où viennent de temps en temps des barques du Sannar. Les Galla des environs sont Illu-Alga. A l'extrémité ouest et nord du plateau, sont les Sidama-Afilo ou Filawi, Amara-Gare, Leka-Kallam. Ce dernier pays est situé sur l'extrémité du plateau et sur les bords des ravins qui conduisent à l'Abbay ou fleuve Bleu. Les grands du pays sont tous de race sidama amara. Leka-Kallam est un grand marché du Wallaga, où les arabes Zinjar du Sannar se rendent en traversant l'Abbay à deux journées en aval des Waxati, au confluent du *Did-esa* avec l'Abbay. Le plateau ouest au (*sic*) *Did-esa*, est compris entre les fleuves Illu-Gaba ou Baro, ou Alantu-Gaba, et le *Did-esa*, est appelé Wallaga. Ce nom est sidama et veut dire: «les habitants du bord du fleuve». C'est l'ancien nom du pays, que les Oromo n'ont point changé.

Notes

Cette lettre commence en langue oromo, par les formules de salutation qui m'étaient si familières pendant mon triste séjour en Inarya. Les Kafacco appellent leur pays Kaffa, les Oromo disent Kafa.

Je ne puis admettre cette identité, ni dans l'accent, ni dans les mots, que le P. Léon attribue aux langues Dawro et Tigre; car, si ce dernier idiome est sémitique, l'autre me paraît appartenir évidemment à une famille différente.

Les Wata existent aussi en Inarya, et leur coutume de manger des chairs réputées immondes permet de les identifier avec les Wayto, qui vivent autour du lac Tana. Dans ces derniers lieux, ils n'ont aucune ressemblance avec les nègres.

L'assertion que le langage des Sidama diffère de celui des Kafacco est nouvelle pour moi. Mes vocabulaires montrent que les Kafacco, les Dawro, et les Yamma, dits Zinjiro ou Janjiro par les Oromo, parlent trois idiomes bien distincts.

Dans mon opinion, les noms de Korcax et de Cabo sont appliqués par des voisins différents au même pays, qui est Gurage, situé immédiatement au sud du Xiwa et où l'on parle une langue voisine de l'idiome Amarīna. La langue des Waxati diffère au moins un peu de celle de Kaffa.

La phrase qui s'applique aux Gimira étant peu claire, je crois bon d'expliquer que les Xewo et les Na-o ont deux langues entièrement distinctes. Le courageux apôtre du Gera aura donc voulu dire que chacune des six peuplades Gimira a un idiome différent.

Les Galla appellent l'orge *garbu*; on ne comprend donc pas pourquoi ils donneraient le nom de Seko à un pays parce qu'il ne produit que de l'orge.

Le mot *désert*, employé plus loin par l'auteur de la lettre, ne doit pas être pris dans l'acception ordinaire de ce mot, car la terre est fertile, mais inhabitée. On la conserve ainsi pour servir de frontière et de champ de bataille aux pays limitrophes. C'est ce qu'on appelait jadis en France *herne* ou *erme*. Toute l'Éthiopie est soudivée par ces terres abandonnées.

Lettre du P. Taurin, missionnaire capucin à M. Antoine d'Abbadie*

Lice, 12 septembre 1868

Vous aurez sans doute appris que, partis d'Ambabo le 1^{er} février, nous étions le 5 mars à Canu, première bourgade du Xawa, après un voyage pénible, sans doute, et très-onéreux, mais qu'il faut regarder comme une bénédiction de Dieu, car la paix venant d'être conclue entre les Ad'ali et les Issa, nous n'avons eu sur la route que deux menaces armées. La caravane qui nous a suivis, partie le 10 mai, n'est arrivée que le 1^{er} ou 2 septembre, après des fatigues sans nombre et la perte de treize hommes dans une rencontre avec les Issa (Çomali). Le 11 mars, après avoir traversé le qualla et parcouru à peu près 30 kilomètres sur le plateau, nous arrivions à Lice, résidence royale située à environ une heure et quart au nord de Dabra Bîrhan, où il n'y a plus que des pans de murs.

Je suis sur le point de partir pour le pays Galla de Finfinni, tribu des Gulalle, à peu près au centre de la grande famille des Borena. J'y ai fait déjà un voyage d'exploration dans la première quinzaine de juillet. Le voyage est de quatre jours en marchant sept heures par jour, au pas d'un mulet paisible. La première journée se fait vers le sud et vers le mont Mayazes de la province de Kambafit. Les trois autres vont dans la direction ouest, un peu inclinée au sud. On marche presque toujours sur le territoire de la grande tribu Borena des Abeycu, qui va de Dabra Bîrhan jusqu'aux montagnes de Finfinni, par de grandes plaines presque toutes en prairies. Le deuxième jour, on côtoie la qualla, restée chrétienne. Ce sont



Mgr. Taurin Cahagne

* BSG, XX, 1870, pp. 381-384.

de beaux et riches pays, déboisés, peuplés, légèrement accidentés. Pour aller de Lice à Finfinni, on descend toujours. Finfinni est abrité de trois côtés par des chaînes de montagnes. Il y a des bois magnifiques, du foin en abondance, des eaux courantes, des eaux thermales. J'ai choisi l'emplacement d'une ancienne église détruite par Grañ, et dont l'enceinte de vieux arbres existe encore presque tout entière. Cette contrée est encore remplie du souvenir des ravages de Grañ.

Je vous envoie quelques relèvements faits à la boussole. Vu de chez Ato Robi, le mont Harrar paraît tout crevassé et à cônes multipliés. La plaine de Hada est tout accidentée de cônes qui font un chapelet de Harrar à Ziquala. On dit que le sommet de ce dernier mont est un cratère plein d'eau.

Jusqu'ici nous sommes campés plutôt qu'établis à Finfinni. L'église ruinée que nous avons choisie était à 3 nefs, et mesurait dans oeuvre 9^m,40 est-ouest sur 8^m,80 nord-sud. Elle était construite en belles pierres de taille qui formaient un revêtement à l'intérieur et à l'extérieur. Le mur ainsi bâti mesure 1^m,35; le milieu est en terre battue. L'édifice a dû être voûté. Actuellement, on n'y voit qu'un tertre informe couvert d'arbres et de buissons que j'ai en partie abattus.

Je vous envoie quelques observations faites au théodolite.

Note sur la lettre précédente, par M. Antoine d'Abbadie

Ces observations ont été faites par le procédé des azimuts correspondants que j'ai imaginé d'après la méthode des hauteurs correspondantes si connues pour bien donner l'heure en voyage. En prenant des azimuts correspondants, on oriente son tour d'horizon avec une grande précision, on détermine sa latitude, et l'on se ménage forcément des points de contrôle qui permettent le plus souvent au calculateur de découvrir promptement et même de corriger les erreurs de lecture ou de transcription. C'est pour parer à ces dernières que j'ai recommandé au P. Taurin d'employer au moins deux hypsomètres, l'un divisé en grandes, et l'autre en mètres d'altitude approchée.

J'ai eu le bonheur d'enseigner ces méthodes d'observation à deux voyageurs. Le premier fut Le Saint, qui, pour en entretenir l'habitude, m'envoya d'Égypte deux séries d'azimuts correspondants prises dans des lieux bien connus, et qui, pour cette raison, n'étaient pas destinées à la publication.

Le P. Taurin a été mon second élève. J'ai mis à sa disposition deux petits instruments, l'un gradué en degrés, minutes et demi-minutes, l'autre divisé en dix-millièmes du quadrant. Après quelques semaines d'exercice, le P. Taurin préféra la division décimale par les mêmes raisons qui vous ont été si bien exposées l'an dernier par M. Perrier, capitaine d'état-major, et qui se résument par cette courte phrase: pour tout homme pratique, la division décimale donne à la fois plus d'agrément et de rapidité tant dans l'observation que dans le calcul.

M. Radau, qui a calculé et discuté tant d'observations de voyageurs, a bien voulu réduire celles du P. Taurin. S'il reste encore dans ses tours d'horizon trois ou quatre fois plus d'incertitude que la méthode employée ne le comporte, cela tient surtout aux demi-sauvages qui entouraient le missionnaire, et qui sont venus heurter un instrument si mystérieux et si nouveau pour eux. Pour mieux résumer son travail, M. Radau a construit une esquisse des lieux d'après les tours d'horizon observés. On se rappellera qu'un grade ou centième du quadrant est égal à 54 minutes sexagésimales.

Bien qu'on trouve dans l'Éthiopie du nord plusieurs monuments antiques, aucun de ceux qu'on a examinés jusqu'ici n'a offert des traces de l'appareil singulier décrit par le P. Taurin dans les ruines qu'il relève sous le nom de Maryam Gifti. Un peuple assez avancé jadis pour débiter et tailler les pierres, mais qui s'en servait pour construire une sorte de pisé, devait être doué d'une civilisation différente de la nôtre. L'église ruinée par Dildila est attribuée par la tradition au roi Zar-a Ya'iqob. C'est le monument le plus méridional qu'on ait encore trouvé dans cette partie de l'Afrique.

1.15. Rapport sur l'ouvrage intitulé "De la traction des bateaux par le principe de l'adhérence" De M. Beau de Rochas, Ingénieur du chemin de fer du Nord*

On se rappelle encore avec quelle émotion le monde industriel accueillit la première nouvelle d'une locomotive cheminant sur des rails unis, sans crémaillères et sans autre point d'appui que la simple friction réglée au besoin par le plus ou moins de contact des surfaces et par le poids du moteur.

C'est de là plus encore que de la création des rails eux-mêmes que date l'immense industrie des chemins de fer, ces plus puissants engins de voyage, ces immenses et bruyants pourvoyeurs de la civilisation. La vapeur, qui seule rendit possible ce grand succès, avait été appliquée depuis longtemps à la navigation océanique où l'eau dépourvue de courant permettait mieux de prendre un point d'appui dans son inertie même; la grande profondeur des eaux excluait d'ailleurs toute idée d'augmenter la vitesse du bateau en se mettant en communication directe avec le fond. Il en était autrement dans les fleuves, car le courant gênait dans un sens la marche de la navigation tout autant qu'il la favorisait dans le sens contraire, et jusqu'aujourd'hui on a continué, le cas échéant, à accélérer cette marche par le halage partant d'un point fixe ménagé sur la rive ou pris dans le lit même du courant. Ce dernier moyen ne convient qu'à un pays très-civilisé et commerçant. Si le point fixe est pris sur la rive, il en résulte une perte de force et par conséquent de vitesse par la nécessité de tenir toujours le gouvernail de plus en plus oblique au courant; si, au contraire, la chaîne de halage part du fond du fleuve, cette méthode de locomotion ne peut s'exercer que dans des limites assez étroites vu la nécessité où l'on se trouve d'emmaganiser dans la cale la chaîne sur laquelle on se toue. Dans les trajets que l'on parcourt souvent, cet inconvénient est évité en amarrant la chaîne par ses deux bouts dans le lit de la rivière, mais il est peu praticable de suivre une pareille marche longtemps, car il est malaisé de tenir toujours prêts des relais de bateaux ou de passer avec la même barque de la portée de chaîne placée en aval à celle qu'on aurait préparée à sa suite en amont. Ce genre de navigation ne convient d'ailleurs que dans les cours d'eau connus et pourvus de population riveraines intelligentes; on ne saurait y penser dans un voyage de découvertes. M. l'ingénieur Beau de Rochas s'affranchit de toutes ces entraves. Son bateau, dès qu'il flotte là où il doit marcher, est aussi indépendant qu'une locomotive et ne demande aucun secours hors de la voie qu'il doit parcourir, et comme la force motrice sur les voies ferrées, ce bateau marche aussi par la simple adhérence au sol.

Une chaîne sans fin passant de l'avant à l'arrière et s'appuyant sur le lit du fleuve, dans une étendue que le capitaine peut régler à volonté, sert à touer la barque en s'enroulant autour d'une poulie mise en mouvement par des roues à aubes. Celles-ci sont mues par la

* BSG, XIII, 1867, pp. 303-309.

Les chutes
du Absyr,
d'après le
Voyage à
Méroé de
Cailliaud



vitesse superficielle des eaux, et la marche du bateau est ainsi d'autant plus grande que le courant et plus fort.

Cette singulière et précieuse qualité d'un nouveau genre de navigation permet de franchir avec promptitude et facilité les rapides ou cataractes qui dans la pratique ordinaire sont le juste effroi des marinières.

Nous n'avons pas mission pour suivre M. Beau de Rochas dans les savants calculs, soit de mathématique soit de commerce, où il établit la possibilité et les avantages de sa méthode de propulsion, car nous l'appellerons sienne, puisqu'il a développé et perfectionné largement les idées fécondes mais informes de ses devanciers. Votre mission, messieurs, est d'examiner jusqu'à quel point il serait avantageux, comme le propose M. Beau de Rochas, d'appliquer son système de traction dans une expédition qui aurait pour but de suivre, découvrir et lever enfin le haut cours d'une rivière, du Nil par exemple. Vous savez qu'en dehors du cadre que s'est tracé notre immortel Institut d'Egypte, le cours de ce fleuve n'a pas été noté avec la rigueur et la précision exigées par l'hydrographie moderne. Il y aurait donc de Phylae à Kartum à faire un travail relativement facile et bien digne du patronage des géographes. A cette fin, l'auteur du projet propose d'employer un bateau de 200 ou 300 tonneaux, construit en tôle d'acier pour être plus léger, et divisé en compartiments étanches. Sur le cours inférieur du fleuve Blanc, le bateau à chaîne sans fin ne rendrait plus les mêmes services, car dans les environs du 3^e degré de latitude le fleuve s'épanche en nappes, et le courant, à peu près nul pendant une partie de l'année, n'aurait probablement pas la force nécessaire pour mouvoir les roues à aubes. Ce manque de courant est au contraire favorable à la navigation ordinaire à vapeur qu'on y a déjà employée avec succès et dont un géographe intelligent devrait user pour lever pas à pas et en détail un cours d'eau des plus importants que beaucoup de gens ont visité, mais que personne depuis M. d'Arnauld ne paraît avoir étudié.

Mais le moyen de locomotion proposé par M. Beau de Rochas, déjà utile en Nubie et sur le Nil jusqu'à Kartum, serait surtout applicable au Bahr-el-Azraq ou fleuve Bleu. Le savant géographe M. Cooley a depuis longtemps établi que ce cours d'eau est la branche principale du Nil. Les populations riveraines sont de cette opinion, et Peel (1), qui la rapporte

aussi, dit qu'ils ont raison. Il ajoute ensuite que plusieurs Européens, trompés par la vaste largeur du fleuve Blanc, l'ont supposé plus grand que son rival. Il est vrai que Speke dit en propres termes que le fameux fleuve est une rivière misérable, même quand on le compare au Geraffe, ou embouchure secondaire du Sobat. Mais il n'est pas toujours sûr ni même facile de bien juger par une simple appréciation dénuée de mesures et fondée sur un jugement hâtif. Peel, au contraire, donne les bases et les détails de ses calculs et montre que le 21 octobre 1851 le fleuve Bleu débitait 2797 mètres cubes par seconde, tandis que le fleuve Blanc n'en avait que 1409. Pour s'assurer de l'exactitude de ses mesures, il avait la veille jaugé le Nil en aval de Kartum et trouvé une différence d'un quatorzième, avec les volumes des deux affluents réunis; cette différence montre sans doute à quelles erreurs on est exposé dans des mesures de ce genre, mais l'ensemble des opérations de Peel infirme les faits si nettement énoncés par Speke.

Ce n'est donc pas sur une misérable rivière que le bateau toué par le courant aurait à remonter vers le Sud. Après avoir dépassé Sennar et Fazoglo, l'hydrographe pourrait remonter vers l'Est la rivière Abbay, jusqu'aux environs d'Amuru, où les rives en plateaux s'approchent assez du fleuve pour en faire comme un fossé profond de 1600 mètres. Du côté de l'Ouest ou plutôt du Sud, l'expédition déterminerait aussi, au moins dans sa partie inférieure, le vrai cours du *Did-esa* que Monseigneur Massaja croit identique avec la rivière appelée *Yonk* par les habitants des contrées basses.

Il va sans dire que dans le cours de ce voyage, les points importants et surtout les embouchures des rivières seraient déterminées par des observations de longitude et de latitude. Les géographes se procureraient, en ces derniers points, des repères naturels bien plus fixes que les villages et même que les villes souvent si éphémères de l'Afrique centrale. Outre les longitudes par des hauteurs lunaires, si faciles à observer, on aurait à bord d'une barque la ressource des chronomètres dont les indications sont encore plus délicates, surtout pour constater de simples différences de longitude.

Ce voyage devrait se faire pendant la saison de l'inondation, tant à cause de la facilité qu'on aurait alors pour franchir les hauts-fonds et les rapides, que parce que les environs immédiats du fleuve sont généralement malsains pendant la période de l'étiage ou des *maigres*, pour nous servir du nouveau terme proposé avec raison par M. Élie Lombardini.

M. Beau de Rochas fait observer avec raison que sa méthode de naviguer les fleuves en amenant naturellement la barque dans la partie la plus profonde du lit, permet de profiter de la plus grande force des courants. Elle tient aussi le voyageur à l'abri des peuplades plus ou moins hostiles qui habitent l'une ou l'autre rive.

Un voyage qui pourrait réaliser promptement tant de résultats et qui se terminerait peut-être sur le *Did-esa*, à la hauteur de Sibu au 9^e, ou peut-être de Sap-a, au 8^e degré de latitude, promet des résultats assez beaux pour qu'on s'entoure d'ores et déjà de toutes les précautions utiles pour le faire réussir. Donc, et tout en appuyant la proposition si ingénieuse de M. Beau de Rochas, nous émettrons le vœu que son système soit essayé sur le Rhône, depuis la Méditerranée jusqu'à Lyon. Les projets les plus dignes d'être mis en pratique réussissent rarement à leur début: il sera aisé de surmonter en France des difficultés secondaires, mais imprévues d'abord, et ce ne sera pas trop d'une expérience préliminaire pour assurer le succès d'une entreprise à laquelle la Société de géographie ferait bien d'accorder son attention la plus sérieuse.

1.16. Instructions pour les voyages d'exploration*

Quand il s'agit d'un voyage en pays nouveau et relativement inconnu, on veut avant tout savoir jusqu'où le voyageur est allé, les directions et les distances des lieux qu'il a visités, enfin leur altitude, qui donne de prime abord une idée très-approchée du climat. Ces résultats sont les premiers qu'on demande à l'explorateur dès qu'il est revenu dans sa patrie, et l'on pourrait citer néanmoins tel hardi pionnier de la science qui a étudié les langues, moeurs, usages, histoire naturelle et traditions d'une contrée inconnue jusqu'ici, sans qu'on sache l'étendue, l'aspect, ni même la situation exacte de cette région nouvelle. Dans notre siècle d'aspiration au progrès, bien des jeunes gens ont le courage, le talent et les moyens nécessaires pour s'ériger en explorateurs; mais ils ne savent où prendre un guide afin de s'épargner ces efforts stériles et ces déceptions cruelles qui n'ont pas peu contribué à creuser tant de tombes dans les régions barbares. Arrivé sur le théâtre de ses travaux, le voyageur s'aperçoit souvent, et presque toujours trop tard, que ses bagages sont inutilement exagérés, que ses instruments sont insuffisants, et que l'Europe est déjà trop loin pour réparer des omissions désormais irréparables.

C'est dans la prévision de ces mécomptes qu'avant d'entreprendre un long voyage en Afrique, je me suis attaché à demander aux explorateurs de cette partie du monde les conseils de leur expérience et tous ces détails intimes qu'on n'insère pas dans les relations de voyage parce qu'ils conviennent seulement à des rares candidats. Je dois surtout des remerciements au célèbre M. Rüppel, de Francfort, à son heureux devancier sur le Nil, notre compatriote Caillaud, et enfin à feu Washington, de l'amirauté anglaise. M. Mac Gregor Laird, bien connu par son voyage au Niger, m'a donné aussi, et par écrit, ces conseils hygiéniques et moraux si précieux quand on parcourt les parties chaudes et humides de l'Afrique.

Ayant profité de l'expérience de mes devanciers et de cette confraternité entre tous les voyageurs qui les a portés à me confier les fruits de leur expérience, je sens à mon tour le devoir de remettre à mes successeurs dans cette pénible carrière des conseils mûris par les épreuves et sanctionnés par la pratique. Ce dépôt sera, nous l'espérons, transmis, grandi et perfectionné à mesure qu'il passera de main en main dans la chaîne des explorateurs à venir.

Après avoir donné mes conseils sur la meilleure manière de faire la carte d'une région nouvelle, je résumerai mes idées sur les moyens moraux à employer pour y pénétrer, tout en prévenant que ces dernières s'appliquent principalement à l'Afrique *intertropicale*.

I

On a tant de fois employé exclusivement le sextant dans les voyages terrestres, et qui pis est, on en a tant de fois conseillé l'usage, qu'il est très-important de réagir contre cette tendance fâcheuse. Le sextant, et le cercle à réflexion à miroirs, ou mieux encore le cercle à prisme, sont des instruments indispensables quand le sol où l'on observe est mouvant, ainsi qu'il arrive dans la navigation; là, en effet, on se borne à observer les distances des astres entre eux ou bien leur hauteur angulaire au-dessus de l'horizon naturel.

Sur terre, au contraire, l'usage des instruments à réflexion exige un horizon artificiel, c'est-à-dire un instrument de plus; si ce dernier est à glace, il demande l'adjonction d'un ou

* BSG, XIII, 1867, pp. 257-293.

deux niveaux à bulle d'air; s'il est à mercure, il faut encore l'affubler d'un toit dont les glaces ne justifient pas toujours leur prétention à des surfaces rigoureusement parallèles.

Veut-on employer ces instruments à déterminer un azimut vrai et à orienter un tour d'horizon? les observations sont alors si longues à faire et leurs réductions sont d'une minutie si pénible, qu'on peut à peine nommer un voyageur qui ait eu le courage de surmonter tant d'entraves. Nous croyons qu'on ne citera qu'un seul genre d'observation où le sextant ait été employé à terre avec un succès marquant sur le théodolite; c'est le cas unique où Humbolt s'en est servi pour estimer la hauteur de vol du condor en mesurant l'angle sous-tendu par son envergure.

Encore pourrait-on mesurer d'une manière plus commode et tout aussi exacte cet angle flottant dans l'air si l'on ajoute un micromètre à la lunette de l'aba, car le prisme objectif de cet instrument permet de balayer le ciel sans que l'observateur soit obligé de prendre pour cela une position gênante. Frappés des inconvénients du sextant sur terre, quelques voyageurs ont cherché à les amoindrir en ajoutant un niveau à bulle d'air à sa lunette et en le dressant sur un pied qui permette à l'instrument de rester fixe dans toute inclinaison de son plan par rapport à l'horizon; mais il est plus simple de remplacer 5 ou 6 instruments par un seul, et de substituer un théodolite ou un aba à l'ensemble du sextant, de son pied, du niveau ajouté à sa lunette et des trois pièces enfin dont la réunion constitue un horizon artificiel.

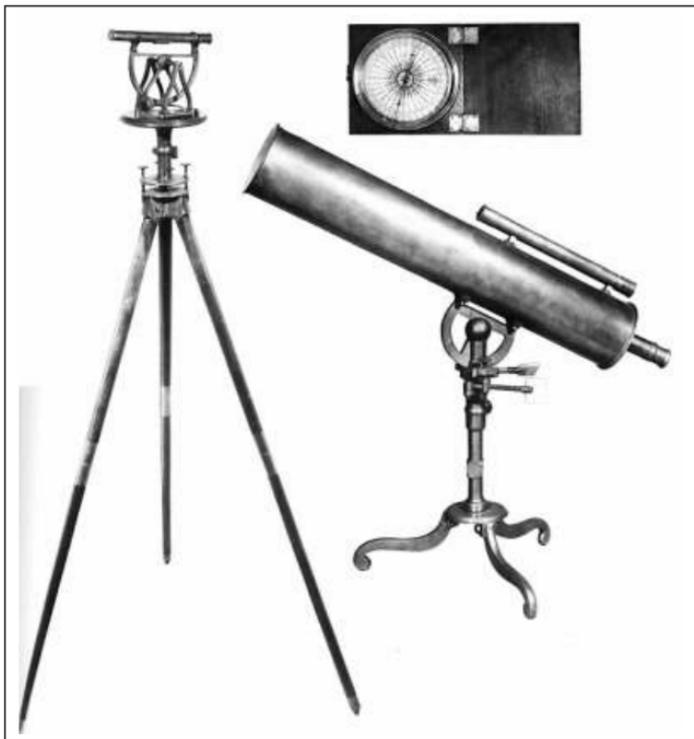
Le théodolite, par suite de sa construction, réduit à l'horizon les angles qu'on observe. S'il est préparé pour donner à la fois les angles vertical et horizontal, il permet aussi bien d'obtenir la distance vraie entre deux astres par la combinaison de leurs distances zénithales ou apozéniths et de leur différence d'azimuts. Enfin, il peut servir sur terre à tous les usages auxquels on a appliqué le sextant muni de tout son attirail d'instruments accessoires.

L'alt-azimuth des Anglais est un théodolite à deux cercles entiers et fait ordinairement dans de petites dimensions. Il participe aux inconvénients de ce dernier instrument: malgré tous les soins, on est quelquefois obligé de les nettoyer, et c'est en les démontant qu'on est vraiment effrayé du nombre de pièces dont ils se composent, et surtout des vis inutilement multipliées pour les relier ensemble. Ces vis se relâchent souvent en voyage, s'échappent parfois entièrement de leurs écrous, et si une seule d'entre elles vient à se perdre alors, le voyageur se trouve en pays barbare devant un instrument encore joli, mais déjà hors de service.

Un long usage de l'alt-azimuth m'a amené à le simplifier en plusieurs points essentiels. Il en est résulté un instrument nouveau que j'ai appelé *aba*¹ et que notre habile artiste M. Eichens a déjà fait sur trois dimensions différentes. Je préférerais en voyage le modèle moyen.

Dans l'aba, il n'y a que trois vis nécessaires comme pieds de l'instrument pour le mettre toujours dans la même position par rapport à la verticale: ce nombre est bien loin de celui des vis d'un théodolite, où on les place quelquefois par centaines. L'oculaire de la lunette est dans le centre du cercle vertical, qui est ainsi très-facile à lire, puisqu'il est toujours tourné vers l'observateur. Les pinces et les vis tangentes sont remplacées par une crémaillère, et la

1. Les savants disputent sur l'origine du terme *théodolite*; on n'est même pas d'accord, hors de France, sur l'instrument auquel ce mot doit s'appliquer. Comme celui que je vais décrire offre plusieurs nouveautés dans sa forme et dans ses détails, j'ai cru pouvoir lui donner un nom nouveau qui a du moins l'avantage d'être court et de ne posséder aucune étymologie.



Instruments de voyage
de James Bruce

lunette repère est supprimée parce qu'il est plus simple de vérifier l'immobilité de l'instrument en réitérant une observation azimutale déjà faite et enregistrée. La perfection atteinte par l'artiste permettant de bien placer les niveaux une fois pour toutes, on n'aura plus à en régler les fioles avant de se mettre en observation. Cette précaution est indispensable avec les mauvais niveaux dont on disposait jusqu'ici, mais elle est si longue et si pénible qu'on la néglige d'ordinaire, tout en omettant de noter cet oubli, si fatal ensuite pour l'exactitude des résultats. En réduisant beaucoup le nombre de pièces ou d'assemblages dont se compose l'instrument, j'ai rendu sa solidité plus grande, et pour le démonter on n'aura à retirer que des goupilles qu'on peut remplacer, en cas de perte, bien plus aisément que des vis.

La lunette de l'aba est relativement très-forte, car pour observer il faut avant tout voir. J'ai constaté ailleurs que les montagnes lointaines, visibles à l'oeil exercé mais nu, ne le sont plus dans les trop petites lunettes des instruments portatifs ordinaires.

J'ai préféré la division décimale des cercles, les verniers donnant des centièmes de grade ou $32''{,}4$. L'expérience montre en effet que, soit dans l'observation, soit dans les calculs de géodésie qui s'ensuivent, on fait autant d'ouvrage en cinq heures avec les divisions décimales qu'en sept heures en usant des sous-divisions sexagésimales.

L'excentricité très-grande de la lunette a été dictée par le désir de tenir l'oeil toujours dans une position commode; mais cette excentricité même servira dans bien de cas à déterminer approximativement les distances des signaux situés à moins d'un kilomètre, en employant la différence d'azimut qui résulte de leur observation faite successivement à droite et à gauche.

L'usage principal de l'alt-azimut ou de l'aba est de relever sur le parcours de l'horizon les différences d'azimut et les apozéniths de tous les signaux remarquables. C'est ce qu'on appelle prendre un tour d'horizon, et comme moyen de contrôle, il est préférable de faire cette opération d'abord avec les signaux à droite, puis en observant ces mêmes signaux à gauche.

Quand on étudie ainsi une chaîne de montagnes, il est essentiel d'en relever chaque sommité, car telle aspérité qui, vue d'une première station, y semble insignifiante, joue souvent le rôle d'un faite saillant dont l'importance se révèle lorsqu'on l'observe d'une station nouvelle.

Pour orienter cette suite d'azimuts, on se sert souvent de l'heure à laquelle on y observe le soleil. Mais il est plus simple de calculer l'azimut vrai par l'apozénith observé de l'astre, ce qui permet d'obtenir aussi l'erreur de la montre, pourvu qu'on note son heure au moment de l'observation.

Ces calculs astronomiques sont pénibles à faire lorsqu'on travaille souvent en plein air et entouré de toutes les interruptions si fréquentes en pays demi-sauvages. L'expérience montre d'ailleurs qu'il est plus facile de consacrer toute une journée à faire des observations qu'à exécuter les calculs imposés par les méthodes suivies jusqu'ici. C'est pourquoi je recommande ma méthode des azimuts correspondants. Elle consiste à observer le même bord du soleil aux mêmes apozéniths matin et soir, ou soir et matin. Cette manière d'opérer exige, il est vrai, un temps deux fois plus long, mais il fournit une foule de moyens de contrôle soit pour déterminer les erreurs constantes de l'instrument, soit pour avoir les résultats qu'on cherche, c'est-à-dire les apozéniths et les azimuts vrais. Pour obtenir ceux-ci avec une approximation suffisante en voyage, il suffira d'ajouter les observations par paires, de les diviser par deux, et de les ramener aux signaux communs qui les relient. Ce calcul si simple n'est rigoureux qu'aux solstices; pour avoir des calculs exacts à d'autres époques, il faut avoir égard au changement du soleil en distance polaire entre les deux observations que l'on compare.

On tient compte de ce changement par un calcul analogue à celui des hauteurs correspondantes qui ont rendu tant de services pour la détermination du temps; rendu tant de services pour la détermination du temps; mais il est rare que ce calcul supplémentaire soit utile pour une première ébauche de la carte, et à moins de loisirs forcés, on n'en fait pas d'autre en voyage.

Un avantage non moins précieux de la méthode des azimuts correspondants, c'est qu'elle donne, sans qu'on s'en doute pour ainsi dire, la latitude du lieu d'observation. Les voyageurs scrupuleux voudront néanmoins contrôler cette latitude, soit en observant le plus petit apozénith d'un astre, soit par la méthode, bien plus exacte, des hauteurs angulaires circummériidiennes. Celles-ci sont calculées ordinairement par les différences de temps notées, mais ce qu'on ne sait pas assez, c'est que les hauteurs angulaires prises de part et d'autre du méridien se laissent réduire tout aussi bien quand, à défaut de montre, on lit à chaque fois la différence d'azimut sur le cercle horizontal de l'instrument. Il est bon d'observer que le sextant est impuissant pour donner carrière à cette dernière méthode, qui mérite d'être mieux connue.

Afin d'obtenir la longitude, on a trop coutume de recommander les distances lunaires. Ces distances, prises le plus souvent dans une direction oblique à l'horizon, exigent beaucoup de pratique pour être valables; d'ailleurs, si l'on veut éviter la longueur rebutante des calculs, il faut un second observateur pour déterminer la hauteur de chaque astre au moment de leur distance observée. On peut, il est vrai, prendre alternativement la hauteur

d'un astre, la distance lunaire, la hauteur de l'autre astre, et continuer ainsi pendant une heure ou deux; mais on perd alors beaucoup de temps si l'on n'a pas trois instruments différents.

Il est donc préférable de déterminer sa longitude au moyen de l'aba, soit par la différence d'azimut de la lune et d'un astre, car on observe alors en même temps leurs apozéniths, soit en prenant de simples apozéniths de la lune. Cette dernière méthode est préférable dans les contrées intertropicales.

On doit noter la plus petite fraction de l'heure à chacune de ces observations, qu'il est préférable de faire en longues séries et de contrôler en renversant la position du cercle vertical absolument comme on le fait pour les hauteurs circumméridiennes et les azimuts correspondants. Une série d'apozéniths lunaires donnera la longitude à 5 ou 6 kilomètres près, ou environ 3 minutes en arc. Si l'on reste assez longtemps dans un lieu, il sera bon d'observer ainsi la lune des deux côtés du méridien, quand son apozénith sera compris entre 50 et 75 degrés.

Une manière encore moins fatigante de trouver la longitude, consiste à observer les éclipses des satellites de Jupiter, au moyen d'une bonne lunette spéciale. Le calcul est alors limité à une simple différence de nombres; mais il est nécessaire d'avoir des tables où les éclipses soient indiquées d'avance, et même alors on s'expose à d'assez grandes erreurs, soit à cause des incertitudes des prédictions, soit parce que ces éclipses se manifestent plus ou moins tard, suivant la force de la lunette.

Celle-ci doit être assez bonne pour montrer aisément l'étoile polaire double, ce qui a lieu rarement dans les objectifs moins larges que 7 centimètres. Mais cela peut néanmoins se rencontrer, car on a divisé la polaire avec un objectif d'une rare excellence, et qui avait seulement 44 millimètres d'ouverture. En voyage, il est avantageux de monter sa lunette sur un pied parallactique, construit pour faire varier l'inclinaison de l'axe polaire dans les limites en latitude où l'on se propose d'observer.

Ainsi établi, cette lunette sera surtout utile pour noter le moment précis où une étoile disparaît derrière le bord obscur de la lune dans ses deux premiers quartiers. C'est ce qu'on appelle une occultation, et ce genre d'observation, facile à faire, mais long à calculer, donnera la longitude aussi à 5 kilomètres près. Cette incertitude sera diminuée de moitié environ, lorsqu'il s'agit d'une grosse étoile dont on aura noté la disparition à un bord et la réapparition à l'autre bord de la lune.

Si la lunette est munie d'un micromètre, on accroîtra beaucoup la valeur d'une occultation en observant plusieurs distances successives de l'astre au bord voisin de la lune, avant l'occultation, s'il s'agit de la disparition d'une étoile, ou bien après sa réapparition de l'autre côté de la lune.

Une occultation est un phénomène instantané et facile à bien observer, surtout quand elle a lieu sur le bord obscur de la lune. Mais ces éclipses d'étoiles sont comparativement rares, et l'on veille longtemps quelquefois en suivant une étoile qui s'approche seulement de la lune sans être occultée; dans ce cas, quelques distances prises au micromètre peuvent donner une bonne longitude.

Au contraire, on peut toujours prendre une série d'apozéniths de la lune chaque fois que cet astre est visible, pourvu qu'il ne soit pas trop près du méridien, et c'est en conséquence la meilleure méthode usuelle pour déterminer en voyage la longitude par des observations indépendantes.

Quant à l'altitude absolue d'un lieu, elle s'obtient soit par le baromètre, soit par l'hypsomètre ou thermomètre à eau bouillante. Il ne faut pas songer à faire voyager sur terre un baromètre à mercure. Cet instrument exige trop de précautions dans le transport, et lorsqu'il s'y introduit une bulle d'air, rien n'avertit l'observateur d'une cause d'erreur grave, et désormais permanente.

On évite ces inconvénients en usant d'un baromètre anéroïde, dont plusieurs personnes disent beaucoup de bien. Le témoignage le plus saillant à cet égard est celui de M. Bourdiol, qui, dans le climat *chaud et humide* de l'isthme de Panama, en a suivi les indications en même temps que celles de deux baromètres de Gay-Lussac. Ceux-ci différaient plus entre eux qu'avec l'anéroïde. Il serait donc fort utile de bien comparer ensemble ces instruments dans des circonstances exceptionnelles et d'en publier tous les détails, afin de faire évanouir les objections théoriques qu'on fait encore contre le baromètre anéroïde.

Le baromètre n'exige qu'une *observation* très-courte. A son défaut, il faut avoir recours à l'hypsomètre. Cet instrument, très-portatif d'ailleurs, exige au contraire une *expérience* qui peut durer une demi-heure environ. Il doit être exposé à la vapeur d'une eau bonne à boire, mise en ébullition par un feu de petit bois. Pour être à l'abri de la flamme et de la fumée, on lira l'hypsomètre à 1 ou 2 mètres de distance, au moyen d'une toute petite lunette établie sur un pied léger. Enfin, pour contrôler la lecture de cet instrument, on en observera successivement 2 ou 3 gradués différemment, c'est-à-dire l'un en grades et l'autre en mètres approximatifs d'altitude.

On fait les hypsomètres un peu longs afin de s'y réserver une division dans les environs du point de zéro dont on devra étudier les variations chaque fois qu'il sera possible d'entourer la glace pilée le tube de verre placé dans un entonnoir ou dans un linge. Mais on trouve rarement de la glace en voyage, et bien des gens préféreront un hypsomètre plus court sans graduation près du zéro et qu'on se contentera de comparer quand on le pourra avec un bon baromètre à mercure. Un petit hypsomètre de ce genre, employé tout seul pendant cinq années de suite en Éthiopie, nous a donné l'altitude avec une erreur moyenne de 40 mètres environ.

Jusqu'ici il n'a été question que des coordonnées *absolues* de latitude, de longitude et d'altitude. Les coordonnées relatives s'obtiennent par les méthodes expliquées au long dans notre *géodésie d'Éthiopie*. Les tours d'horizon fournissent tous les éléments des triangles soit horizontaux, soit verticaux. Il arrivera rarement qu'on puisse observer les trois côtés d'un triangle; mais la concordance des altitudes suffira, dans la plupart des cas, à contrôler la réalité et l'exactitude du triangle horizontal qui fournit les différences de longitude et de latitude; on trouvera d'ailleurs souvent le moyen de vérifier la position d'un signal en l'observant encore d'une nouvelle station. Dans les travaux de ce genre, on doit se borner à employer les signaux naturels, tels que les édifices remarquables, surtout les sommets des montagnes, où l'on observera toujours de préférence le centre du point le plus élevé, et dans le cas d'une longue crête, on notera en hauteur et en azimut chaque extrémité de ce faite horizontal.

Toute géodésie doit partir d'une base, c'est-à-dire d'une longueur mesurée à la surface de la terre orientée avec soin, et dont un des bouts soit bien établi, dans ses trois coordonnées, par les méthodes indépendantes. La théorie demande qu'une base soit la plus longue possible, et comme en voyage il s'agit d'opérer vite, on y préférera une base déterminée par la latitude observée en deux stations visibles l'une de l'autre et reliées ensemble au moyen d'un azimut vrai, ne s'éloignant du méridien que de 30 degrés au plus. Cet azimut sera simple ou réciproque, ce dernier valant mieux que l'autre.

J'ai pu établir ainsi une base longue de plus de 100 kilomètres, en épiant le moment favorable pour relever la pointe d'une montagne connue. Une base de ce genre est appelée base astronomique. L'incertitude sur chaque latitude étant de 10 secondes environ, on n'aura à craindre, dans le cas le plus défavorable, qu'une erreur de 20 secondes ou 600 mètres environ sur la totalité de la base, et comme dans la suite du réseau géodésique cette erreur est divisée par la longueur de cette base, l'incertitude générale de la carte s'amointrit d'autant plus que la base est agrandie.

A défaut de signaux convenablement situés en latitude, on peut aussi établir une base astronomique en observant avec grand soin les longitudes de deux stations qui se voient réciproquement et dont la situation relative ne dépasse guère 30 degrés d'un côté ou d'autre du premier vertical, c'est-à-dire de la ligne est-ouest.

Mais comme l'incertitude d'une longitude absolue est environ quinze fois plus grande, sur la surface de la terre, que l'erreur probable d'une latitude, on doit regarder comme un pis-aller la mesure d'une base au moyen de deux longitudes et de l'azimut qui les assemble.

Il sera alors préférable de se ménager une base par la vitesse du son en employant les formules de M. Chazallon. Si l'on a du canon à sa disposition, on pourra mesurer ainsi des distances qui s'étendent jusqu'à 50 kilomètres, et dans les cas, rares d'ailleurs, où le canon serait tiré du sommet d'un signal visible de plusieurs stations, d'où autant d'observateurs pourraient relever la station centrale tout en notant le temps de parcours du son, on lèverait ainsi, avec une grande promptitude, un vaste périmètre de terrain. Le plus souvent on ne dispose que de fusils: on les charge alors fortement et ils s'entendent jusqu'à 5 kilomètres. Pour mesurer une base par la vitesse du son, il est préférable d'éliminer l'influence du vent en employant deux observateurs, l'un à chaque bout de la base et qui tirent alternativement 4 ou 5 coups en notant à chaque fois le thermomètre, le psychomètre, et, une fois pour toutes, le baromètre ou l'hypsomètre, car les indications de ces trois instruments concourent toutes à établir la vitesse en mètres pour chaque seconde qui s'est écoulée entre la vue de la fumée et la perception du son. La fumée ne se voit bien que de jour et au moyen d'une lunette; de nuit, on aperçoit la flamme à l'oeil nu et les circonstances atmosphériques semblent alors moins changeantes et par conséquent plus favorables. S'il n'y a qu'un observateur, il devra constater ou que le vent est nul, ou que sa direction est perpendiculaire à celle de la base; hors de ces deux cas, il faudra mesurer ou estimer la vitesse du vent et déterminer l'azimut vrai de sa direction.

Faute de mieux, on établira une petite base avec une règle, une chaîne ou un ruban. Il est rare que le terrain ne permette pas de mesurer ainsi une étendue d'une centaine de mètres; mais de pareilles mesures sont très-pénibles, parce qu'elles ne sauraient être trop minutieusement faites. On pourra quelquefois agrandir beaucoup une petite base en élevant une perpendiculaire à son extrémité, en s'établissant sur celle-ci à une distance au moins aussi grande que la longueur de la base et en reportant sur le côté opposé une longueur égale à la base mesurée. Cette longueur s'obtient exactement en mesurant avec un aba, ou un alt-azimut, l'angle sous-tendu par la première base et en reportant cet angle sur le prolongement de cette base effectué par des jalons convenables. L'observateur doit être alors accompagné par un aide intelligent. Dans tous les cas, il faut mesurer avec précision l'inclinaison angulaire d'une base par rapport à l'horizon.

Dans une région dominée par des signaux naturels où l'on a pu mesurer une base astronomique d'environ 50' ou 93 kilomètres, la géodésie expéditive a permis d'établir les différences de latitudes et même de longitudes avec des erreurs qui sont restées au-dessous de 200 mètres.

Le même réseau a donné alors les différences d'altitude avec des incertitudes qui ne dépassaient pas 30 mètres.

Il va sans dire que dans une contrée encaissée ou revêtue de forêts, on doit s'appliquer à obtenir, par observations isolées, les trois coordonnées, et les établir alors par les méthodes absolues indiquées plus haut.

Résumons ici les noms des instruments qui nous semblent nécessaires dans un voyage de découvertes.

1. Aba de moyenne grandeur, avec ou sans boussole surajoutée.

2. Pied de l'aba, avec monture toute en cuivre afin de s'en servir pour trouver la déclinaison, et au besoin l'inclinaison de l'aiguille aimantée, si l'on veut porter un instrument spécial pour ce dernier sujet de recherche si peu étudié jusqu'ici en Afrique.

3. Lunette astronomique, la plus petite possible, mais pouvant diviser la polaire, et munie de 2 oculaires grossissant 60 et 100 fois. On y adaptera un micromètre à fils ou à oculaire divisé et à angle de position, afin de mesurer les très-petites distances d'étoiles à la lune, soit avant ou après une occultation, soit dans le cas d'une appulse ou occultation manquée.

4. Pied parallactique pour porter la lunette, léger, à axe polaire variable, et pourvu d'un mouvement en azimut pour trouver le méridien par tâtonnements.

5. Bonne montre à boîtier d'argent, battant les demi-secondes. Les aiguilles doivent être en acier noir et de formes très-différentes, afin de montrer l'heure par une faible lumière.

6. Pendule simple, formé d'une boule et d'un fil métalliques, avec suspension à ressort. Avant de se mettre en route, on aura eu soin de constater, par une latitude connue, quelle est la durée, en secondes, de 100 oscillations de ce pendule. Il serait préférable que chacune d'elles fût de 4 à 6/10^e de seconde. Quand la montre serait hors de service, ce pendule servirait à mesurer le temps écoulé entre le moment où l'on aurait observé le temps absolu par l'apozénith d'un astre et l'instant d'une observation astronomique pouvant donner la longitude.

7. Boussole Burnier, divisée de 0 à 400 grades dans le sens des aiguilles d'une montre, c'est-à-dire où on lirait 100 grades quand on relèverait l'est magnétique. Dans cet instrument, comme dans tous les autres qui portent des divisions, les chiffres doivent être très-lisibles. A cette fin, on les choisira de formes antiques, c'est-à-dire inégaux en hauteur, et tracés d'un trait également épais partout.

8. Bouilloire pour l'hypsomètre fait en cuivre rouge.

9. Trousse de voyage ou boîte en bois de sapin, couverte de cuir grossier et fermant à crochets. Cette trousse contiendrait les quelques 50 objets suivants: 3 hypsomètres. – 2 thermomètres bien pareils, allant de -10 à +80 grades, et pouvant servir de psychromètres. Cathetomètre sans divisions, servant à lire l'hypsomètre à 1 ou 2 mètres de distance. – 2 autres thermomètres, longs de 15 centimètres environ, pour les observations ordinaires; je les préférerais à maxima et à minima. – Ciseaux. – Porte-plume qui ne soit ni en laiton ni en or. – Compas pliée, avec tire-lignes et crayon. – Décimètre en verre, à divisions très-fines. – Rasoir. – Pincette à épine, très-utile quand on voyage nu-pieds. – Étui à aiguilles, scie, lime fine et autres menus outils. – Couteau contenant 15 ou 20 pièces. – Règle logarithmique pour faire de petits calculs et pour servir à tracer des lignes. – Petite boussole, large d'environ 3 centimètres. – Petit héliostat ou miroir à signaux. – Rapporteur ou cercle entier, en métal

blanc, large de 1 décimètre environ, et divisé en demi-grades, dans le même sens que les autres instruments. – Plateaux de balance en par-chemin, et qu'on agrafe au moyen d'aiguilles fichées dans des trous pratiqués à la coulisse de la règle à calcul. – Ruban de 1 mètre ou 2, divisé en centimètres. – Poids de 20 grammes avec sous-divisions. – Encrier fermant à ressort. – Autre encrier contenant de l'encre en poudre. – Petit flacon d'huile d'olives. – Ruban de 4 ou 5 mètres, avec leurs sous-divisions. – Loupe servant à allumer au soleil, etc. – Triloupe. – Pierre à aiguiser. – Mèche pour obtenir du feu au briquet, ce dernier faisant partie du couteau. – 5 ou 6 crayons. – Grosse lime. – Encre de Chine. – Pinceau. – Cordonnet de soie. – Bouchons de liège pour l'hypsomètre, si difficile à remplacer en Afrique. – Pierres à fusil. – Etui contenant 2 douzaines de plumes en fer, bien empaquetées; pareille provision m'a suffi pendant six ans; je préférerais aujourd'hui 3 ou 4 plumes à pointe de rubis. – Petit compteur pour estimer les distances par le total de pas faits, dans le cas où l'on serait privé de montre. On a conseillé l'usage du pedomètre ou compte-pas; mais je ne connais pas cet instrument. Je voudrais ajouter à tous ces petits instruments une montre de rechange. La trousse qui les renferme devra être portée en bandoulière par le serviteur favori; un autre aurait pour toute charge l'aba avec son pied.

J'eus bientôt épuisé en Afrique ma provision de chandelles stéarines, et mes lampes faites pour brûler au besoin du beurre fondu, ne m'ont guère servi. En Afrique où l'on a tant de peine à trouver à manger, le beurre et l'huile sont bientôt dévorés par les suivants ou donnés à des solliciteurs importuns; il est d'ailleurs souvent très-difficile de renouveler cette provision. Je conseillerai donc de faire, pendant le jour, toutes les observations, excepté dans le cas des occultations où un feu voisin bien entretenu permettrait de lire la montre à la clarté de la flamme, en s'aidant d'une loupe au besoin.

Je me suis très-bien trouvé d'une plaque de porcelaine pour écrire mes observations sur le terrain: je les copiais ensuite dans un registre spécial dès le retour à ma hutte ou bien à l'endroit ombragé qu'on avait choisi pour camper.

Les bagages sont les vrais *impedimenta* de l'explorateur. Sa liberté de mouvements sera d'autant plus gênée qu'il traînera plus de colis avec lui. Il devra donc s'astreindre à porter peu de registres et à écrire ses notes dans des caractères fort serrés; il s'exercera surtout à avoir une écriture très-lisible. Son livre de route aura la dimension et la forme d'un petit in-octavo un peu large. Je me suis loué d'avoir suivi la méthode des négociants qui consacrent une page entière à un sujet et qui insèrent au bas le numéro de la page plus loin où ce même sujet est continué. Cette dernière page porte le titre identique et donne en tête le chiffre de la page qui l'a suggéré. On aura un registre spécial pour les observations astronomiques indépendantes et un autre consacré aux tours d'horizon et aux bases mesurées par le son.

Avant de se mettre en route, on fera, sur des carrés de carton mince, une carte en blanc du pays qu'on veut explorer et portant pour toutes écritures les parallèles de latitude et de longitude, tracés de 10 en 10 minutes. Pour la commodité des azimuts, on préférera la projection Mercator, et quant à l'échelle, celle de 1/500 000 suffira pour les grandes explorations.

Afin de porter le moins de livres qu'il sera possible, le voyageur se munira d'extraits pris dans les publications déjà faites sur le pays qu'il va visiter. Pour ceux qui sont exercés au calculs, les tables de logarithmes de Halma ou de Jahn sont les meilleures, parce qu'elles sont les plus petites. On pourra arracher à la *Connaissance des temps* les feuilles qui contiennent la déclinaison du soleil, ou mieux encore se munir des tables générales du soleil,

par Largeteau. Ceux qui lisent l'anglais préféreront le *Synopsis* de Carr, ouvrage qui mérite d'être traduit en français, après avoir été amené au niveau actuel de la science.

En fait de questions générales à résoudre en voyage, le meilleur livre est le *What to observe*, dont la deuxième édition a paru en Angleterre et qui avait été d'abord publié en français sous une forme moins complète.

Prenez pour règle d'observer la latitude une fois par jour. On aura ainsi plusieurs déterminations pour les lieux de séjour qui acquièrent de l'importance par les travaux qu'on y accumule. La série de longitudes doit être prise au moins une fois par quinzaine; les tours d'horizon le seront aussi souvent qu'il sera possible et serviront, entre autres usages, à bien identifier la position exacte de la station de latitude ou de longitude. A la suite de chaque tour d'horizon, relevez à la boussole, à des intervalles d'un angle droit environ, au moins quatre des signaux qu'on vient d'orienter avec l'aba. Cette précaution donnera, à peu de frais, la déclinaison de l'aiguille aimantée. Chaque fois qu'il sera possible, réitérez toute observation dans le même lieu après un intervalle d'au moins vingt-quatre heures; par cette méthode de contrôle, vous éviterez bien des incertitudes et souvent même des erreurs graves.

Il faut prévoir le cas où l'on sera privé d'instruments (fig. 1):

Pour mesurer une distance inaccessible qui aboutit de l'autre côté d'un ravin ou d'une rivière, M. Galton indique la méthode suivante qui a le grand avantage de donner des angles sans le secours d'instruments divisés. Ayant mesuré au pas la distance A B, on détermine de la même manière les longueurs Aa', Aa'' = Aa' et enfin on mesure la distance a' a''. Le triangle Aa' a'' donne l'angle CAB. On détermine de la même manière le triangle Bb' b'' qui permet de calculer l'angle CBA:

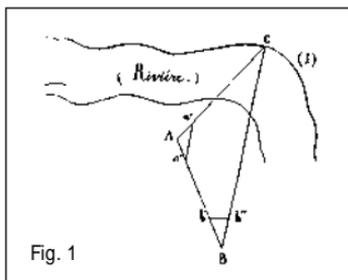


Fig. 1

$$\sin \frac{CBA}{2} = \frac{b'b''}{2Bb'}$$

on calcule de même l'angle CAB, et l'on obtient enfin les distances cherchées CA, CB.

M. Galton, qui a fait plusieurs mesures de cette façon, trouve que l'erreur n'atteint pas 5 pour 100 de la distance cherchée.

Quand la défiance évidente des indigènes ne permet pas de faire des mesures d'une manière ostensible et quand le terrain où l'on se trouve est horizontal, ainsi qu'il arrive souvent sur la berge d'une rivière, on peut mesurer grossièrement sa largeur ou toute autre distance au-dessous de 100 mètres, en se tenant bien droit et en inclinant un parasol jusqu'à ce que son bord couvre exactement le signal; on fait ensuite un quart de tour sur place et l'on reporte, au moyen du parasol, la même distance jusqu'à un point où l'on fait arriver un serviteur. On rejoint enfin celui-ci en comptant ses pas. C'est comme si l'on mesurait avec un compas la largeur d'un trou pour rapporter ensuite cette ouverture du compas sur une feuille de papier où l'on appliquerait enfin une règle divisée. Dans cette trigonométrie très-expéditive, qu'on peut réitérer pour contrôle, la base est la hauteur de l'oeil. Le voyageur doit d'ailleurs s'exercer de temps en temps et en lieux propices, à voir combien il fait de pas sur une ligne mesurée de 100 mètres, ou mieux encore, à mesurer sur une ligne horizontale la distance qu'il parcourt en 100 pas. Il obtiendra ainsi la longueur de son pas.

On donnera beaucoup plus d'exactitude à l'ouverture du compas dont nous parlions, en employant un jalon muni d'une double croix, dont le bras supérieur porte un fil à plomb P qui vient battre une marque *m* faite sur le bras inférieur (fig.2). En tête du jalon on assujettit un troisième bras E F, qu'on incline de manière à ce que son axe coïncide avec la ligne visuelle passant par le signal. La ligne F E prolongée sur le terrain horizontal à portée, donnera fort bien la distance cherchée, pourvu que l'on incline alors le jalon de manière à ce que le fil à plomb passe encore précisément par sa ligne de foi *m*, en la battant très-légèrement.

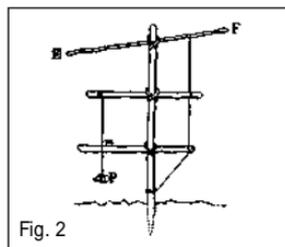


Fig. 2

Il est utile de mesurer d'avance sa propre hauteur, celle de son oeil, de sa coudée, de son genou, etc. M. Galton remarque qu'en tendant le bras et tous les doigts, la distance entre le bout du pouce et celui du médius sous-tend un angle égal au 6^e d'un angle droit et que le pouce et l'index en sous-tendent alors le 8^e.

On peut s'exercer à faire des mesures grossières de cette façon, mais, quand on a une règle divisée en millimètres, comme le bord de la règle à calcul précitée, il sera préférable de s'en servir, dans une position apprise, à bras tendu, en employant comme viseurs l'extrémité de la règle et l'ongle du pouce qui glisse le long de la division; on lit enfin alors le nombre de millimètres qui, d'après des comparaisons déjà faites avec un instrument divisé, donnera alors, d'une manière approximative, l'angle cherché. En un mot, cette méthode est fondée sur celle des dessinateurs qui estiment une distance par la longueur du crayon qui la couvre.

II

Dans les conseils ci-dessus, j'ai tâché d'énumérer de la manière la plus brève, les règles *matérielles* qui doivent servir de base à la géographie positive.

Il serait aisé de s'étendre beaucoup sur ce qui précède, tout en ajoutant des exemples numériques et des explications à quelques conseils qui peuvent paraître étranges, mais il ne fallait pas oublier que la Société de géographie a demandé de brèves instructions, et non un ouvrage didactique. Nous sentons néanmoins que plusieurs personnes, animées du feu sacré des voyages, voudraient connaître nos idées sur les moyens moraux à employer pour pénétrer dans les contrées sauvages et peu ou point connues.

Le narré d'un souvenir personnel servira à mettre en relief le prix de la philosophie des voyages, si j'ose employer ce terme ambitieux:

Des relations avec un savant allemand m'ayant conduit à Hambourg, j'y reçus la visite du malheureux Roscher qui s'enquit longuement de mes méthodes d'observation. Il discuta avec un soin et une intelligence rare, et mon choix d'instruments et la manière dont je lui conseillais de s'en servir. Il avait cette belle ardeur qui fait présager le succès: je m'intéressais vivement à sa noble entreprise, et quand, épuisés tous les deux par six heures continues de conseils et d'explications, nous nous séparâmes enfin, à deux heures du matin, je dis à ce digne émule que je n'avais pas fini, et que j'ajouterais le lendemain des renseignements utiles. Je voulais parler de la manière morale de voyager, et je regrette encore aujourd'hui de n'avoir pas fait pressentir, dès-lors, l'avenue nouvelle, si importante, que nous devons parcourir.

A cette fin, je retardai de vingt-quatre heures mon départ de Hambourg; mais pour une raison ou une autre, Roscher, dont l'adresse m'était inconnue, ne reparut point. On sait assez qu'il est entré ensuite en Afrique, trop brusquement peut-être, et que, trahi par ses guides, il a perdu sa noble vie sur cette terre mystérieuse qui a séduit et attiré tant de voyageurs, pour boire obscurément leur sang.

Nous allons résumer ici le fruit de notre expérience sur ce qu'on peut appeler les conseils moraux. Après s'être renseigné sur le pays où l'on veut pénétrer, il est indispensable d'en apprendre la langue, car les bons interprètes sont fort rares, même dans les pays civilisés, et un voyageur chemine mieux en apprenant par expérience un idiome nouveau que s'il se fait aider par un drogman fallacieux. En s'ingéniant à chercher les mots indispensables pour la route, on arrive à démontrer que 500 ou 600 suffisent pour tous les besoins de l'exploration, même en y comprenant de larges renseignements sur les pays inconnus, leurs habitants, leur commerce et leurs relations politiques. Pour parer d'avance à un tour qu'on aime partout à jouer au nouveau venu, celui-ci doit commencer ses études linguistiques par la connaissance des mots injurieux et impropres. Il s'évitera ainsi bien des embarras.

C'est une grande erreur de croire qu'il faut être armé chez les nations barbares. Malgré ses armes à feu, l'Européen est bien vite réduit à l'impuissance, par la ruse naturelle aux sauvages. On peut citer à cet égard la triste mort de Mungo-Park et de ses compagnons; de Vaudey, sur le fleuve Blanc, et probablement du baron de Decken et de ses compagnons, sur le Jub. Un voyageur qui se présente chez les sauvages en ayant pour toute arme un bâton, proclame silencieusement, et en toute occasion, qu'il y entre en hôte et en ami. Néanmoins, comme cette ardeur courageuse qui pousse vers les explorations, s'allie au respect de sa propre personne et au désir généreux de mourir en combattant quand on se voit trahi, il peut être utile, pour ces cas extrêmes, d'avoir appris le maniement complet du bâton, qui peut devenir ainsi un instrument de mort quand il semblait n'être qu'une houlette. Mais malheur au voyageur qui est obligé d'en venir là. Comme dit Montesquieu, cité par un auteur encore plus illustre: Ce n'est pas la fortune qui gouverne le monde, c'est la conduite générale qui produit tous les accidents particuliers.

Partout où il y a quelques familles, il y a société humaine, et toute société a ses us, ses préjugés et sa religion plus ou moins élaborés et définis. On s'en assurera par avance, on s'informerait surtout de la méthode employée pour sanctionner un contrat. Les Africains les plus ignorants ont en effet des formes de serment qu'ils n'osent ni prodiguer ni enfreindre. Tel jette une pierre comme le Çomali occidental, tel jure par la bride de son cheval ou en éteignant une flamme par son souffle; la plupart des Éthiopiens rendent un contrat indissoluble s'ils en ont répété les termes en égorgeant une bête dont ils mangent ensuite.

J'ai connu des guides, stupides d'ailleurs, qui se sont crus à jamais déshonorés, parce que les voyageurs qu'ils conduisaient avaient été tués en route dans de mauvaises rencontres. Un guide de choix doit avoir quelque importance dans sa tribu, et posséder la réputation de cette prudence et de cette sagacité, si nécessaires à l'emploi qu'on veut lui confier.

Dans les caravanes de marchands éthiopiens, on répète avec raison qu'on avance plus avec les mains qu'avec les pieds. Cela veut dire qu'on fraye la route au moyen de cadeaux. Mais un cadeau ne doit pas être donné trop facilement, comme si on voulait se débarrasser d'une sollicitation importune ou s'alléger d'un bagage incommode: bien plus, avant de s'en dessaisir il est bon d'en accroître l'importance par un long discours, de le donner enfin comme à regret parce qu'on en prise la rare valeur et parce qu'on tient à l'amitié si *utile* et si *inaltérable* de celui à qui on l'offre. Ces fleurs de rhétorique sauvage sont banales en Afrique et j'ai souvent vu l'événement donner raison à celui qui les avait employées par suite d'une

habitude invétérée chez l'Africain. Les étoffes forment les meilleurs cadeaux, parce qu'elles occupent un petit espace en voyage et que leur déploiement relativement si vaste leur donne une grande importance aux yeux des gens simples. On préférera les étoffes de laine et de soie, surtout avec des couleurs voyantes, et on les cachera à tous les yeux pendant la route.

Quant aux menus cadeaux qui, servant de moyen d'échange, peuvent passer pour monnaie courante chez les sauvages, c'est près de leur frontière qu'il faut et s'en informer et s'en pourvoir, car un changement minime dans la forme ou dans la couleur, d'une verroterie par exemple, aura souvent pour effet de rendre toute une provision complètement inutile sur les marchés qu'on veut visiter.

Nul explorateur ne doit pratiquer la médecine. Cela prend beaucoup trop de temps, et comme l'art de guérir est fondé surtout sur l'observation en présupposant l'hygiène du pays où le praticien exerce, le plus habile est exposé à s'égarer là où la nourriture, les habitudes et tout ce qui concourt à former ou modifier le tempérament lui sont également inconnus. J'ai vu un habile médecin de l'Hôtel-Dieu de Paris faire moins de guérisons en Éthiopie que n'en obtenait tel empirique indigène. Pour toute pharmacie, on emportera de la quinine, de l'émétique à employer au début d'une fièvre pernicieuse, et du sulfate de zinc pour l'ophtalmie, cette plaie de l'Afrique orientale. Tout au plus ajoutera-t-on à ces remèdes du mercure liquide servant à préparer quelquefois de l'onguent pour un mal bien connu que les indigènes ne savent pas traiter, et de l'ammoniaque pour les morsures des bêtes vénimeuses. Mais ce dernier liquide se conserve mal, et si l'acide phénique peut toujours le remplacer, il vaudra mieux s'en servir.

Donnons quelques conseils à l'explorateur lui-même. La règle d'Horace s'applique au voyageur tout aussi bien qu'à l'athlète: *abstinit venere et vino*. C'est avant de partir et en Europe même qu'on doit apprendre par la pratique ses limites personnelles pour tous les exercices du corps, pour l'abstinence, le jeûne même, et pour la faculté de supporter la soif et le manque de sommeil. En voyage, on devra toujours rester bien en deçà de ces limites.

Les réunions de savants spéciaux allant faire des recherches au loin ne réussissent bien que dans les expéditions maritimes, car le pavillon porte la patrie avec lui et la discipline du bord donne toujours de l'unité aux explorations de détail. Sur terre, il en est autrement. Le philologue veut séjourner parmi les groupes de population: pour lever la carte, l'astronome passera beaucoup de son temps sur les sommets des collines; le botaniste préférera errer dans la campagne et fréquenter au contraire le fond des vallées où il sait trouver de plus amples moissons de plantes. Il est mal-aisé de concilier des intérêts si divers. S'il ne s'agit même que de deux compagnons de route, quand ils s'accordent ils sont trop portés à parler la langue de leur patrie et à discourir entre eux de leurs projets et de leurs espérances. Ces délassements naturelles à des exilés font perdre alors un temps précieux. Si, comme il arrive le plus souvent, deux ou plusieurs voyageurs qui cheminent ensemble ont de légères différences de caractères ou d'humeurs, elles s'aigrissent par ces contrariétés inhérentes à toute exploration difficile et qui tiennent au climat, au nouveau genre de vie et surtout au commerce des indigènes qu'on ne sait ni prendre ni mener. De toutes façons, il est plus sage de voyager seul; même un serviteur étranger devient inutile et intolérable quand il est loin de sa patrie.

On a agité la question de savoir si un Européen doit suivre partout son régime habituel ou adopter immédiatement celui de ses hôtes; le plus sage est d'éviter ces deux extrêmes et de choisir dans la manière de vivre des Africains ce qu'il y a de plus sain quant aux aliments et à la manière de s'abriter, de se vêtir, etc. Dans les *qualla* ou terres basses et chaudes, il est toujours dangereux de dormir par terre, et si l'on passe la nuit en plein air il est indispensable de tenir la tête bien couverte, surtout quand le ciel est serein.

Les Éthiopiens disent que les mauvais génies vivent le long des cours d'eau pour choisir leurs victimes parmi les hommes qui y séjournent, et de fait les berges des rivières sont notoirement délétères surtout dans les qualla. Un Européen ne peut visiter impunément ces terres basses que dans le plus fort de la saison sèche ou de celle des pluies. Les mois les plus malsains sont ceux qui forment la transition d'une de ces saisons à l'autre. C'est pendant la saison pluvieuse que l'air est le plus pur et que l'on peut relever au mieux les sommités lointaines et inaccessibles. D'ailleurs les indigènes tiennent alors leurs quartiers d'hiver, les haines locales sont assoupies pour le moment et les trêves forcées de tribu à tribu gênent moins la circulation si l'on peut parvenir à franchir les rivières débordées.

Ils est moins facile d'avoir affaire aux Africains rouges qu'aux nègres, car ces derniers sentent mieux la supériorité innée de l'Européen. Celui-ci ne doit jamais s'abaisser à comprendre les injures verbales; on a conseillé de punir immédiatement par la violence les voies de fait, pourvu qu'elles ne soient pas commises par un chef; mais on perd toujours de sa dignité et de son prestige quand on en appelle à la force brutale.

Si l'on a besoin de faire une route dangereuse, il vaut mieux voyager en caravane. Un marchand éthiopien dépeignait ainsi ce *train* des contrées ou désertes ou déchirées par les dissensions civiles: une caravane, disait-il, est un rempart ambulante; l'intérêt commun force tout le monde à vous y défendre et l'on ne peut même vous y refuser une place si vous consentez à prendre votre tour de rôle pour veiller la nuit et pour porter l'eau et le bois; personne d'ailleurs n'a le droit de vous demander ces services quand vous avez un domestique à votre suite. Seulement si vous faites la route pour la première fois, on pourra, lors d'un droit de péage extraordinaire, vous taxer plus fort que les autres membres de la caravane dont les impôts de route se répartissent non suivant la valeur des bagages, mais selon leur volume et leur poids.

L'avantage des caravanes c'est de permettre au voyageur de se mettre en route immédiatement, à peu de frais, et pour une région qui lui est complètement inconnue, s'il arrive au moment où la caravane va partir: leur grand inconvénient c'est l'extrême lenteur de la marche et la difficulté de faire des observations astronomiques au milieu d'une cohue de gens et surtout de bêtes. Par contre, on réunit alors beaucoup de renseignements de toute espèce, et l'on s'initie profondément à tous les usages locaux. Les caravanes ne cheminant que d'un centre de commerce à l'autre, il est bon d'en profiter à l'occasion; puis quand on s'est formée ainsi à la vie du pays, on deviendra soi-même chef de caravane pour visiter les lieux dignes d'intérêt et pas trop éloignés du quartier général qu'on a choisi. Ces petites caravanes doivent partir toujours à l'improviste, et le plus souvent elles s'accroissent en marchant, car le voyageur africain, même indigène, s'attache instinctivement en route à toute réunion de passants qui ne lui semble pas suspecte.

N'ayant pas l'expérience des qualla humides, nous croyons bien faire de transcrire ici l'opinion de M. Laird qui les a fréquentés sur le bas Quorra.

«Si vous avez pris l'habitude de porter flanelle, continuez à le faire; sinon, ne vous y mettez point. Une couverture ordinaire de laine est le préservatif le moins cher et le plus sûr contre la chaleur ou le froid. Une ceinture de laine ou même de coton, porté au creux de l'estomac, prévient la dysenterie. Tenez votre tête rasée et bien couverte. Ne portez jamais de bas, et usez de souliers le plus rarement possible. Adoptez l'habillement indigène en tant qu'il vous semblera commode; ne vous déguisez jamais en tâchant de passer pour un indigène.»

«*Nourriture.*— Je ne puis donner mon avis à ce sujet, qu'en ce qui regarde les contrées chaudes et humides. Il faut y employer des stimulants actifs, tels que le poivre, les boissons spiritueuses, la quinine, et surtout l'excitation mentale, ce dernier moyen étant de beaucoup

le meilleur. Mangez le moins possible, ne buvez jamais de l'eau pure, mais bien mélangée de farine, ou d'un peu d'eau-de-vie. N'usez jamais de viande rôtie; faites tout bouillir.

«Si vous reconnaissez l'invasion de la fièvre par la douleur ou un serrement autour des tempes, des maux de coeur et une forte chaleur aux mains et aux pieds, prenez deux grains (un décigramme) d'émétique et deux cuillerées de sulfate de magnésie, mêlés avec autant d'eau tiède que vous pourrez en avaler; ces remèdes provoqueront des évacuations par en haut et par en bas. Prenez ensuite pour diète un jeûne absolu en buvant le moins possible. Si la douleur de tête continue, appliquez de larges vésicatoires; c'est votre unique ressource. Puis, quand le délire aura cessé, prenez assez de quinine pour vous exciter doucement. Pour la dysenterie, point d'opium, mais bien de très-fréquentes boissons d'eau avec de la farine de riz non cuit, et évitez de prendre des sels de mercure. Pour les fièvres intermittentes, de la quinine et un jeûne absolu. Si vous pouvez dompter votre appétit et recourir à l'inanition, vous échapperez à la plupart des maladies africaines. Pour la constipation, un mélange de charbon et d'eau, bu en quantités considérables, est un remède simple et qui ne manque jamais. Une seringue est utile si vous en usez rarement.»

«Une intelligence d'enfant peut venir à bout des nègres; n'oubliez point que vous êtes *fétiche* ou sacré pour eux; les deux dangers à craindre sont le climat et le poison; soyez certain qu'un nègre n'en viendra jamais à des voies de fait. Soyez juste envers tous et ne cédez jamais si l'on vous en impose. Quand un nègre infime vous dit une impertinence, jetez-le à terre, et l'on vous applaudira. Soyez sincère et calme; un maintien digne mène bien loin parmi les sauvages.

«Surtout entreprenez votre voyage avec une foi ferme dans la Providence divine, car c'est la seule philosophie qui puisse supporter l'usure du climat africain. Si vous êtes déjà fataliste, tant mieux; sinon, soyez-le, car vous le deviendrez dans tous les cas avant votre retour en Europe. En un mot, craignez Dieu, et tenez le ventre libre.»

Ces conseils d'un homme très-intelligent, et qui a vécu assez sagement dans le climat le plus meurtrier de l'Afrique, pour avoir pu rentrer dans ses foyers, nous ramènent à l'un des obstacles les plus saillants de ces voyages dangereux. C'est le temps qu'on y perd par suite de l'inertie si inhérente à l'Africain. Il faut l'attaquer par ses propres armes et employer le temps et la patience pour franchir ce rempart moral qui nous a caché et qui nous dérobe encore tant de belles découvertes géographiques et tant de mystères dans ces civilisations déchues qui marchent à reculons pour disparaître dans les cendres où elles semblent aimer à mourir. Quand, après une longue dépense de temps, de fatigue et d'énergie, on se voit arrêté par l'indigène, pour le motif le plus futile, alors qu'on allait toucher du doigt une grande découverte, malheur alors au voyageur qui se laisse aller au découragement! Qu'il profite courageusement de ce retard pour rédiger ses notes passées, qu'il prépare ses questions à venir; qu'il refasse ses vocabulaires, qu'il étende son recueil des us et coutumes, qu'il s'attache surtout à entretenir comme un phare salubre le faisceau chéri de ses espérances et même de ses illusions!

Notre expérience personnelle nous a montré comment on peut se livrer à cette gymnastique de l'esprit par l'emploi d'un instrument difficile à bien choisir, il est vrai, mais peu coûteux et très-utile. Nous avons engagé comme serviteur, une espèce de bouffon ayant pour habitude d'être heureux partout et voulant que tout le monde le fût. Mithridate aurait pâli de stupeur en le voyant massacrer les conjugaisons des idiomes étrangers et y transporter avec jactance la grammaire de sa langue maternelle, tout en étant le premier des étrangers qui sût se faire comprendre en pays nouveau, tant son ton était sympathique, tant sa mimique était intelligente et claire. Toujours prêt à faire rire et jouant alors toujours l'étonné

de manière à prolonger la gaieté de tout le monde, ne doutant jamais de rien et jetant sur tout comme un manteau couleur de rose, il a dompté bien des obstacles et assoupli plus d'une volonté rebelle. S'il riait, on lui tenait compagnie; s'il pleurait, on riait encore; s'il plaidait, son procès était gagné avant d'être entendu, et le voyageur européen qui retrace ici son souvenir, avoue même avoir trouvé bien des consolations, tant au milieu du dénûment matériel que dans la détresse d'esprit, en écoutant les discours incessants, mais toujours pleins d'élan, de ce naïf Africain.

Trop heureux s'il s'attache un passe-partout de ce genre, l'explorateur fera bien dans tous les cas, en s'imprégnant de sa facile philosophie, de se rappeler que pour les phlegmatique Africain, nos impatiences sont des égarements passagers, et notre colère un véritable accès de folie. Parler peu, écouter toujours, manifester de l'intérêt pour tout ce qui fait le fond des pensées indigènes, mésestimer le temps en apparence en ne s'irritant d'aucun délai, et surtout établir d'étape en étape comme autant de quartiers généraux, par des amitiés précoces et des relations toujours faciles à nouer: voilà les vrais secrets pour préparer et assurer le succès dans les vastes difficultés d'une exploration africaine.

1.17. Extraits des séances de la Société d'Anthropologie de Paris (1868-1873)

1. Discussion sur les types basques*

M. d'Abbadie: J'ai pris des mesures dans un village que je croyais être une impasse dans les montagnes, mais c'était un lieu de pèlerinage, et, par conséquent, il a dû y avoir mélange de plusieurs races; aussi y ai-je observé trois types différents. J'ai songé alors à porter le siège de mes observations en des lieux peu accessibles; M. Pruner-Bey a montré combien, même dans ces conditions, il est difficile de rencontrer les races non mélangées. Je demanderai à M. Broca s'il s'est préoccupé d'une tradition biscaïenne que j'ai retrouvée en Irlande? D'après cette tradition, il y aurait eu migration d'un pays dans l'autre, et l'Irlandais a droit de cité en Biscaye. Peut-être en pourrait-on conclure que les Basques dolichocéphales sont d'origine celtique.

M. Broca: C'est la question agitée entre M. Pruner-Bey et moi, et qui me paraît résolue par deux faits: d'une part, l'étymologie basque des noms qui ont été relevés par M. Velasco, à Z..., sur les registres baptismaux du siècle dernier, et dont la liste complète, présentée il y a un mois à la Société, est actuellement déposée dans nos archives; d'autre part, la similitude des caractères crâniologiques présentée par les crânes de Z... et ceux qu'on a pu trouver en d'autres endroits du pays basque espagnol, tels que ceux de M. Virchow, qui proviennent de cimetières des environs de Bilbao. J'ajouterai que tous ces crânes présentent dans la face des caractères qui leur sont propres, par exemple, la petitesse de la face, l'angle facial très-développé, quelquefois supérieur à 90 degrés, et la fréquence de l'opisthognathisme, si rare dans les autres races.

Je prierai M. d'Abbadie de vouloir bien compléter ce qu'il a dit concernant les trois races qu'il a observées dans le pays de Labourd et de nous dire quels sont leurs caractères. S'il ne peut répondre aujourd'hui, il pourra sans doute nous donner sur ce point des renseignements ultérieurs. Il est intéressant de savoir si ces races sont les mêmes que celles qu'a remarquées M. de Quatrefages à Cambo. Quant à moi, je n'ai vu, dans les populations du Guipuscoa que j'ai visitées, qu'un seul type semblable à celui des crânes de Z..., mais mes observations sur le vivant ont été peu nombreuses.

* BSA, Séance du 23 janvier 1868, pp. 101-103.

Cher confrère

Étant allé à Paris pour le vote de loi
j'aurais été vous voir si une foule d'affaires dont j'étais
aussi chargé n'en avait laissé le temps car j'ai dû, à
cause du froid, faire toute mes courses à pied. Après la
séance j'appuis, par un confrère qui n'est pas du
Jardin des plantes, que vous étiez souffrant et, il m'a
bien compris, que vous aviez été bien plus malade.

Serez-vous assez bon pour me dire
comment vous allez aujourd'hui ou du moins pour me
le faire savoir ?

Tu, une heureuse exception je ne vous
en vois pas, au bruit du canon ou au moins de la
fusillade, on s'est égorgé en Espagne sous nos yeux,
les cartons de Ferrand ont incendié sans raisons
stratégiques plus de deux cent fermes isolées et leurs
habitants après, malgré de fiers, nous tendent les
mains en demandant l'aumône. Avec un pareil
entourage il est difficile de travailler chez soi, mais
en voyant de près la misère de étrangers on songe aux
amis de France qui souffrent ou qui ont souffert.

Agreez l'expression de mes sentiments les plus
sympathiques

Abbadie, par Fondaye
1874: 9^e 29



Antoine d'Abbadie

Monsieur de Quatrefages

Planche III. N° n. a. 12234 (f. 7 r.) - Lettre de la main d'Antoine d'Abbadie
Photo B. N.

Lettre d'Antoine d'Abbadie à Monsieur Quatrefages d'après:
J. Tubiana, "Ouvrages manuscrits concernant l'Ethiopie
à la Bibliothèque Nationale", [1959:107]

M. d'Abbadie: Il faut se tenir en garde contre une cause d'erreur dans laquelle on tombe assez souvent. Dans les pays basques, les véritables noms de personnes sont difficiles à trouver; on désigne les individus par les noms des maisons qu'ils habitent. Tels sont ceux, en très-grande partie du moins, que M. Broca a dû obtenir; aussi il est dangereux d'en tirer des conclusions.

La statue en cire de saint Ignace qui se trouve au couvent des jésuites, à Rome, peut être considérée comme représentant le type basque, au menton fuyant, à la bouche petite, aux pommettes saillantes; ce type s'observe principalement dans la province de Guipuscoa. Le second type offre le visage très-allongé et se rencontre surtout dans la Navarre. Quant au troisième type, tout ce que je puis en dire, c'est qu'il se distingue des deux autres et est difficile à caractériser, et j'appelle sur ce point l'attention de la Société.

M. de Quatrefages: Les deux types dont les caractères sont les plus tranchés s'observent aux environs de Cambo. On y trouve même deux autres types moins marqués. J'ajouterai que les hommes à figure allongée sont très-dolichocéphales; ils ont le menton large, fort, massif, tandis que les autres l'ont pointu. Mes impressions sont aussi les mêmes que celles de M. d'Abbadie.

2. Sur la marche à pied... *

...intérêt à rechercher les différences physiques qui les séparent les uns des autres. Il est un autre trait des moeurs des Kabyles qui m'a frappé, et sur lequel M. Émile Allix a appelé l'attention, c'est la durée de la lactation chez eux, durée qui est, en moyenne, de deux ans à deux ans et demi. Cela paraît considérable.

M. Duhouset: Je dirai, pour répondre à M. Dally, que je m'étais abstenu de parler de M. le docteur Gillebert Dhercourt, parce que je ne voulais pas rappeler le remerciement qu'il veut bien m'adresser au commencement de son mémoire, en disant «que mon empressement confraternel avait beaucoup simplifié sa tâche.»

M. Gillebert Dhercourt étant resté très-peu de temps en Kabylie, j'étais persuadé que les travaux de notre collègue, pour ce qui a rapport aux Kabyles du Djurdjura, ne devaient pas s'éloigner de ceux que j'ai l'honneur de présenter à la Société.

M. d'Abbadie demande combien de temps un Kabyle peut marcher, pieds nus, sur une longue route.

M. Duhouset: Les Kabyles peuvent marcher longtemps. Je suis parti un jour avec un chef de bureau arabe pour aller constater les circonstances d'un crime qui avait été commis sur plusieurs personnes. Le Kabyle qui était venu nous chercher avait fait quatre ou cinq lieues. Il revint avec nous et parcourut ainsi une distance d'une dizaine de lieues sans paraître fatigué. Un Kabyle blessé dans l'attentat qui avait motivé notre déplacement, et que nous ramenâmes au fort Napoléon, ne témoigna pas plus de lassitude. Une autre fois, on nous amena une femme enceinte qui accoucha debout et repartit à pied le lendemain. En général, les Kabyles sont donc très-résistants à la fatigue.

M. d'Abbadie: Comment les femmes accouchent-elles?

M. Duhouset: Toujours debout, comme en Orient. Les Orientaux offrent aussi une grande résistance à la fatigue; j'en ai sûrement vu un plus grand exemple que celui des enfants qui

* BSA. Séance du 16 avril 1868.

suivent les voyageurs aux Pyramides. M. Tholozan possède sur ce point des documents très-intéressants. Il a observé aussi la promptitude et la facilité avec lesquelles guérissent les plaies. Ainsi, il a fait de nombreuses opérations de taille, et toujours avec succès.

M. d'Abbadie: J'ai remarqué, dans mes voyages, que je ne pouvais faire que 30 kilomètres par jour pendant trois jours. On m'a dit que les indigènes éprouvaient les mêmes symptômes de lassitude que moi: voilà pourquoi j'ai posé cette question à M. Duhouset.

3. Sur l'adoration des lacs*

... croyances populaires se transmettant d'un endroit à l'autre, ce sont les récits fabuleux sur les grandes villes slaves de la Baltique détruites dans le douzième siècle par les Allemands et par les Danois. Ainsi on croit voir apparaître dans le brouillard les tours de la vieille Arcona de Rügen, le centre du culte de Swiatowit. Ainsi, le matin de Pâques, on croit voir monter à la surface des eaux, à l'île de Wollin ou Ioulinne, «l'Amsterdam du Nord» d'Adam de Brème, la Vineta ou Iouline avec ses portes de bronze, ses cloches d'argent, avec ses ustensiles d'argent, ses jetons d'argent qui sevaient de jouets aux enfants dans les rues, d'après la légende qu'on trouve chez Temme (*Volkssagen non Pommern*, 14, 36). Les mythologistes supposent ordinairement que toutes ces villes fantastiques, apparaissant et disparaissant successivement, submergées par les eaux, faisant résonner leurs cloches invisibles, sont les formes mythiques du nuage, bâtissant ses tours colossales dans l'espace, faisant entendre le bruit du tonnerre et s'effondrant ensuite. Mais dans la forme ultérieure de la légende ce fond primitif s'est compliqué de bien d'autres éléments physiques, moraux et mythologiques.»

M. d'Abbadie croit, comme son collègue, à la généralisation du culte des lacs et des cours d'eau, et de la légende des villes submergées, dont il a cité des exemples. Il a recueilli des données comparables en Éthiopie aussi bien que dans le pays basque, où la légende de Sodome et Gomorrhe est appliquée par les habitants avec quelques variantes à un petit lac des environs de Bayonne.

M. L. Rousselet: «L'Inde est peut-être le pays qui nous fournit le plus nombreuses preuves de l'antiquité du culte adressé aux lacs et aux sources. On peut dire qu'il est la base de la plus ancienne religion du pays et que tous les systèmes religieux introduits depuis ont été tenus de le conserver.

4. Sur la perpétuité des familles dans les diverses classes sociales*

M. d'Abbadie croit devoir attirer spécialement l'attention de ses collègues et provoquer une discussion sur deux ordres de faits afférents à l'anthropologie qui lui semblent très frappants. Les familles les plus nombreuses se rencontrent toujours chez les peuples les plus misérables ou dans les classes inférieures de la population, tandis que les familles de la noblesse et surtout de la riche bourgeoisie se multiplient péniblement, en Angleterre, en France, etc., et finissent par disparaître. Ce défaut de perpétuité des classes riches ou aisées se rencontre-t-il assez constamment pour qu'on en puisse tirer une sorte de loi? et quelle explication pourrait-on en fournir?

* BSA, 1872, p. 601.

* BSA, 20-VI-1872, pp. 629-630.

M. Dally s'est autrefois intéressé à cette question pour l'Angleterre; il a consulté le *Pearage Book* et a pu y suivre à l'aide des généalogies un grand nombre de familles nobles. En cherchant leur durée en ligne directe, il a pu remonter à trois ou quatre cents ans; en ligne collatérale, d'autres familles remontaient jusqu'à sept cents et huit cents ans. Quelques-unes même persistaient encore, qui sont venues s'établir en Angleterre avec les conquérants danois. M. Dally a conclu de cet examen que la durée des familles aristocratiques peut bien être très-longue. Les familles de pairs n'ont pas d'ailleurs moins d'enfants que les autres, et il n'est pas rare de trouver parmi elles sept ou huit rejetons.

M. de Sémallé: L'anéantissement des familles nobles en France se conçoit parce qu'autrefois elles supportaient toutes le service militaire, qui était pour elles universel et obligatoire. Puis il y avait le droit d'aînesse, qui faisait, des cadets, des soldats ou des religieux. Pour l'Angleterre, dont M. Dally vient de parler, la guerre des deux Roses pourrait être considérée comme la principale cause d'anéantissement pour la noblesse.

M. Daresté rapporte, à l'appui de ce que vient de dire M. de Sémallé, une observation relative au sort des cadets dans l'ancienne noblesse. Dans une famille qu'il connaît, anoblée sous Louis XIV, sur douze fils, onze avaient été voués au célibat par suite du droit d'aînesse.

M. d'Abbadie observe que les trois orateurs n'ont pas répondu aux questions qu'il posait. Il n'a pas tant parlé de familles nobles que de familles bourgeoises. Ces familles s'éteignent généralement assez vite sans qu'on puisse en trouver d'autres raisons que celle invoquée par M. Pruner-Bey, disant que la vigueur génératrice s'affaiblit par le séjour dans les villes. Les familles échevinales, en particulier, se perpétuent difficilement.

M. de Sémallé rappelle qu'un certain nombre de bourgeois de Paris, dont on a la liste, ont été anoblis par Charles V et que tous les noms d'alors se retrouvent dans la population actuelle.

M. Broca explique, en partie du moins, les extinctions apparentes des familles bourgeoises par leur déplacement. Les bourgeois, en effet, ne sont pas attachés au sol comme les ruraux, et tel nom disparu de l'endroit où on le cherche se retrouverait parfois à quelque distance où l'on ne songe pas à le suivre dans ses migrations. Il appuie cette explication de quelques exemples recueillis dans le Bordelais.

M. Leguay croit qu'il ne serait pas aussi difficile qu'on le dit de trouver, même dans Paris, des familles bourgeoises ou appartenant aux anciennes corporations des marchands, orfèvres, fondeurs, etc., qui se sont perpétuées sur place depuis des siècles. Il en cite quelques exemples particulièrement recueillis dans la Cité qu'il habite, et entre autres, celui d'une famille qu'il connaît très-particulièrement et qui y compte six générations.

M. d'Abbadie demande si dans le cours de ces six générations il y a eu immixtion de sang non parisien.

M. Leguay répond que dans l'exemple qu'il cite une seule femme étrangère à la capitale, une Lorraine, est entrée dans la famille en six générations.

M^{me} C. Royer pense que la discussion actuelle manque absolument de base certaine, la perpétuité des familles dans les diverses classes ne pouvant se constater que par la filiation des noms de famille et cette filiation se faisant exclusivement de mâle en mâle. «Chez tous nos peuples modernes, toute une moitié de la descendance, celle qui procède des femmes, se trouve ainsi laissée de côté. Or il est évident, fatal, qu'au bout d'un certain nombre de générations toute race se trouve dans le cas de voir s'éteindre sa postérité mâle. A chaque génération quatre cas seulement peuvent se présenter: 1. des garçons et des filles; 2. des

garçons seulement; 3. des filles seulement; 4. enfin pas de postérité. Supposant des chances égales pour ces quatre cas possibles, il y a la moitié des probabilités pour qu'à chaque génération la race nominative s'éteigne, faute de mâles, tandis que trois cas contre un se présentent où la race naturelle se perpétuera, soit par les mâles, soit par les femelles.

5. G. Lagneau. – Sur la condition des femmes*

M. d'Abbadie rappelle, à ce propos, quelle était la condition de la femme chez les Basques. M. Eugène Cordier, dans son *Étude sur l'organisation de la famille* chez ces peuples, publiée en 1839, signale, entre autres particularités, l'usage de laisser à la fille aînée les biens des parents, usage qui a persisté jusqu'à nos jours, et qu'on a retrouvé récemment chez les habitants des Landes.

M. G. Lagneau: «S'appuyant sur deux passages tirés de Plutarque et de Polyen (*Stratagèmes*, liv. VII, p. 541, texte grec et trad. lat. Casaubon, 1589), M. Am. Thierry a également fait remarquer que chez les peuples ibéro-ligures les femmes auraient décidé des questions de paix et de guerre, et qu'en particulier, lors du passage d'Annibal dans le sud-est des Gaules, le traité d'alliance, fait entre nos compatriotes et les Carthaginois, contenait cette singulière clause que si ces derniers avaient quelques plaintes à porter contre les premiers, les femmes en seraient juges; ce qui témoignerait du rôle important accordé aux femmes parmi nos peuplades du Midi (Am. Thierry, *Hist. des Gaulois*, t. III, Chap. II, p. 314 et liv. IV, chap. I, p. 435, t. I, édit. 1862).

6. Lagneau. – Celtes et Kymris*

César a pu être induit en erreur lorsqu'il a mentionné en fait deux langues différentes entre les Celtes et les Kymris. Il a pu vraisemblablement prendre pour des différences radicales de langues des différences de dialectes comme celles que l'on retrouve entre les parties d'un même pays, telles que celles qu'on observe par exemple entre le français et les patois vaudois ou béarnais, qui sont des dialectes romans, et dont les radicaux sont identiques à ceux du français, bien que nous Français nous ne les comprenions pas. Les différences kymrique et celtique pouvaient être tout aussi peu organiques que celles de nos patois romans.

M. de Ranse: On a dit que la transformation des consonnes pouvait caractériser des races différentes; je pense que ce caractère peut tout au plus distinguer deux idiomes: ainsi sur l'une des rives de la Garonne les populations prononcent l'*f* dans certains mots, tandis que sur la rive opposée cette consonne ne se prononce pas.

M. d'Abbadie cite un autre exemple. Les Allemands remplacent par exemple nos consonnes fortes par des faibles, et *vice versa*; mais ce changement tient surtout à l'esprit de la langue et à l'intelligence auriculaire.

M. Halleguen: Les émigrants qui vinrent en Bretagne aux cinquième et sixième siècles trouvèrent la même langue dans l'*Ile aux peuples* et dans l'*Armorique*.

* BSA, 1872.

* BSA, 1873, p. 509.

Les prédicateurs saint Jean et saint Loup envoyés pour catéchiser le pays furent compris. La langue a ensuite dégénéré jusqu'au neuvième siècle. Elle s'est refaite après en même temps que l'indépendance du pays. Il s'est fait un *néo-celtique* pendant qu'il se formait en Gaule un *néo-latin*. Les deux langues étaient donc soeurs.

7. Sur la durée comparée des générations en Afrique et en Europe*

M. A. d'Abbadie, après avoir établi que, d'après ses recherches en Afrique, la durée de chaque génération est en moyenne de vingt-cinq ans, fait observer qu'en France on admet que la durée de la vie est de trente-trois ans; il demande si ce chiffre a été établi sur les données bien certaines.

M. Broca fait observer que le seul procédé rationnel serait de prendre l'âge moyen des mariés et de compter les générations d'aîné en aîné, en partant de cette donnée, hypothétique toutefois, que celui-ci a dû naître un an après le mariage. Dans nos races civilisées, chez lesquelles il faut une position avant de prendre femme, le mariage est forcément plus tardif que dans les races sauvages. On n'a encore aucune donnée sur la mortalité comparée chez ces derniers; de quelque faits, il semble ressortir, toutefois, que la durée des générations est plus courte chez eux que chez nous.

M. Bertillon fait remarquer que, si l'on connaît l'âge moyen de la vie, âge qui, en France, est aujourd'hui de quarante ans environ avec un an de moins ou de plus, suivant les points examinés, ville ou campagnes, l'on ne possède que bien peu de renseignements sur la durée des générations prises en particulier. Cette durée, plus ou moins grande, peut, comme le pense M. d'Abbadie, être sous la dépendance de la race. Il y aurait là une question du plus haut intérêt à étudier pour la Société.

La séance est levée à cinq heures et demie.



Kassa "Théodoros II"
(1818-1868)

* BSA, Séance du 5 juin 1873, p. 564.

1.18. L'Abysinie et le roi Théodore*¹

Égaré sur un chemin de fer qui défigurait sa chère prairie, un taureau espagnol vit accourir une locomotive. Le roi des pâturages s'anima, dit-on, par une obscure conception de ses droits violés et, n'écoutant que son courage, il baissa ses cornes redoutables si bien habituées à vaincre et s'élança de toute sa force sur le puissant envahisseur. Cette rencontre peint assez bien le conflit sérieux qui va se dénouer entre l'Angleterre et Théodore roi des rois de l'Éthiopie. On sent bien que ce dernier n'est pas précisément la locomotive.

Les Anglais ne se laissent gouverner ni par la volonté, relativement éphémère, d'un roi unique, ni par les décisions mobiles de la démocratie, bien rarement sage dans son élan capricieux. Ils obéissent librement aux conseils d'une puissante aristocratie qui, débarrassée par sa richesse de toute préoccupation matérielle, n'a d'autre souci que de commander toujours et de transmettre d'âge en âge les traditions d'une politique ferme, consistante et invariablement inspirée par les conseils de l'égoïsme patriotique.

Cette sagesse s'est trouvée quelque peu en défaut dans le différend éthiopien. Elle semble n'avoir pas pressenti le reproche tout naturel, que le lion britannique jette ses armées et ses millions à l'encontre du lion africain parce que celui-ci est faible et n'a de force réelle que dans les déserts semés autour de lui. On se rappelle, en effet, que deux envoyés anglais, officiers pleins de courage et de mérite, furent non pas emprisonnés seulement, mais barbaquement assassinés en Boukhara sans que lord Palmerston, si fier d'ailleurs en ces matières, ait pris la moindre mesure pour venger un sang généreux qui crie encore vengeance; mais le colosse moscovite était derrière le despote musulman de l'Asie centrale. On se raconte aussi les réponses dorées par une politesse méticuleuse que l'Angleterre a très-courtoisement élaborées quand les États-Unis d'Amérique ont réclamé des dédommagements pour les victoires du corsaire *l'Alabama* construit en Angleterre et sorti, en pleine paix, d'un port britannique; mais les États-Unis ne craignent point leur mère-patrie et se vantent même de pouvoir la combattre à armes égales.

La puissance mal affermie de Théodore n'inspirait à l'Angleterre aucune de ces craintes qui rendent cauteleusement polies les nations tout comme les simples individus. Solidement assis à Aden et empressés à s'emparer des îles de Perim et de Kamaran dès que le percement grandiose de l'isthme de Suez eut montré que la mer Rouge peut redevenir un des grands chemins du monde, les Anglais se sont bercés de l'espoir que la possession des plateaux éthiopiens leur assurerait en ces parages un établissement plus étendu et plus salubre que leurs trois si petites possessions situées dans la plus chaude région du globe.

Seulement, de pareilles visées ne s'avouent pas et, sentant que l'emprisonnement d'un consul anglais capturé hors des limites de son consulat ne suffisait pas pour motiver une grande expédition, les Anglais ont cherché à l'excuser par une raison spécieuse. Le prétexte

* Le correspondant, 1868, pp. 281-321.

1. Nous écrivons ce nom en titre parce qu'il est employé par les Anglais. Il dérive d'un mot arabe qui signifie un ramassis de gens; mais il est inconnu aux indigènes, et les musulmans qui savent l'arabe évitent avec soin de s'appliquer ce terme injurieux. Nos géographes ne sont d'ailleurs pas d'accord sur les limites qu'on doit assigner à leur Abysinie: au contraire, le mot Éthiopie est toujours employé par les habitants chrétiens, qui en définissent l'étendu par le souvenir d'autrefois, et ce nom fait partie du titre traditionnel des rois. On nous pardonnera donc de suivre une longue habitude contractée dans le pays même, et de préférer le nom d'Éthiopie. (N. Sér. T. XXXVII (LXXIII^e de la collect.) 2^e livr. 25 Févr. 1868).

actuel de l'Angleterre est la nécessité de conserver son prestige dans l'Inde, vaste empire contenu bien plus, disent-ils, par les sentiments que par les baïonnettes. Citons à cet égard les réflexions satiriques d'un journaliste anglais. «Aucun mot saxon ne peut décrire exactement ce fantôme que nos voisins de France appellent *prestige*. Il paraît que la mémoire de nos conquêtes dans l'Inde tend à s'évanouir et qu'elle a besoin d'être réconfortée par des conquêtes... là ou ailleurs. Il n'y a pas grand'chose en ce genre à faire en Asie pour le moment: nous devons donc nous tourner vers l'Afrique, y transporter douze mille soldats de l'armée indienne, et voir par expérience pourquoi nous les payons, et comment nous les sacrifions au besoin. En outre il est très-agréable de savoir pratiquement combien de temps nous restons dans un pays après l'avoir envahi, s'il vaut ou non la peine de le garder, et surtout il est bon de montrer comment nous acquérons du prestige! Notre armée va en récolter, et plus elle ramassera de cette denrée, plus nos contribuables s'applaudiront de lui avoir fourni le nerf de la guerre.»

I

Avant d'exposer en détail les motifs véritables de la coûteuse expédition anglaise, il est bon de jeter un coup d'oeil sur la situation physique et morale de la contrée où l'on va s'engager, et où j'ai passé plus de dix années de ma jeunesse.

Dans toute leur étendue depuis Suez et 'Aqabah² jusqu'au détroit de Mandeb ou de l'*Affliction*, les rivages de la mer Rouge sont nus, mornes et désolés. Les petites et rares villes qu'on y rencontre ne doivent leur existence qu'au transit commercial, et à partir de l'eau salée il faut, dans les endroits favorisés, deux ou trois journées de route vers l'intérieur pour reposer la vue sur des champs cultivés. Cette stérile uniformité ne cesse même pas dans la zone intertropicale, ailleurs si riche et si verdoyante. Au lieu de ces palmiers gracieux, à la place de ces grands arbres inconnus en Europe et étalant toutes les richesses d'une végétation baignée dans une humide et puissante chaleur, on ne voit çà et là que des arbustes au bois spongieux, au feuillage lisse et malsain.

La seule baie profonde dans le sud de la mer Rouge est celle d'Adulis, que les indigènes appellent d'un terme qui signifie «golfe de velours,» peut-être à cause de la tranquillité de ses eaux bien abritées du large par les hauteurs qui les enserrant du côté de l'est. Les Anglais qui aiment à devancer leurs conquêtes en baptisant les pays étrangers, ont adopté ici le terme «baie d'Annesley.» Ce nom est, dit-on, celui de la famille de lord Valentia qui, peu érudit en géographie, crut avoir découvert en 1809 ces lieux célèbres jadis, et très-fréquentés par le commerce égyptien au temps des Ptolémées.

Quand on arrive dans cette baie en venant du nord, on traverse l'archipel de Dahlak composé d'un grand nombre d'îlots de corail rarement élevés de plus de 5 mètres au-dessus

2. Pour les noms propres j'ai employé un système de transcription qui permet de les bien prononcer au besoin. Il n'y a point de lettres muettes et chacune ne représente qu'un son, sans égard à sa position. Ainsi *Kasa* sonne comme si en Français avait écrit *Kaça*. *l*, *a* sont les voyelles correspondantes dans le mot anglais *infant*. La lettre *b* est très-faible et se rapproche d'un *v*; *c* est toujours comme en italien devant *e*, *i*: *c* est un son voisin mais plus fort et prononcé du bout des dents. Les indigènes rendent *e* indifféremment par les voyelles qu'un Français écrirait *é*, *ié*, ou même *i*: *e* est l'*e* muet des Parisiens. *G* et *h* sont toujours durs; *j* et *w* conservent leurs sons bien connus en anglais; *ñ* est le *gn* français; *q* est un *k* retentissant qui part de l'arrière-bouche; *k* est le *ch* fort des Allemands. *S* est le *ch* des Français; *t* est *ç* sont les *t* et *s* emphatiques des Arabes; *u* se prononce comme en italien ou comme l'*ou* français. Le demi-guillet devant une voyelle indique une sorte de bèlement usité par tous les peuples sémitiques.

de la mer. L'île Dese, formée d'un chapelet de collines schisteuses, abrite l'ouverture de la baie d'Adulis, que nous nommons ainsi par un souvenir antique, car elle baignait autrefois la cité florissante de ce nom qui existait encore dans le sixième siècle. Les indigènes montrent aujourd'hui le site de cette ville grecque en ajoutant qu'elle fut engloutie par une convulsion de la nature. De ses splendeurs passés, il ne reste qu'un petit nombre de chapiteaux taillés dans les laves des environs et quelques marbres ciselés qui nous ont paru déceler le style byzantin. Près de là est le gros village de Zullah qui en 1840 contenait deux cent quatorze huttes et une population d'environ mille âmes. Le village voisin d'Aftah s'abreuve aux mêmes puits, c'est-à-dire à des trous informes creusés à ciel ouvert dans le lit d'un torrent. C'est de Zullah que part le chemin le plus court pour atteindre les plateaux de l'Éthiopie.

Hors des mois de janvier et de février, où il fait déjà chaud, Zullah participe à l'affreuse chaleur de tout le Samhar, région basse qui avoisine la mer. Ayant voulu prendre un bain froid pendant l'été, je dus y renoncer parce que l'eau semblait glaciale. En y plongeant un thermomètre, on y lisait cependant 36 degrés; mais à l'ombre l'air était alors à 48. On l'a trouvé à 65 degrés dans l'entre-pont d'un vapeur français, et quand le soir apporte à cette atmosphère embrasée une très-légère fraîcheur, on est tenté de dire comme ce Français échappé au sanglant régime de la Terreur: «J'ai fait beaucoup, car j'ai vécu.»

Si l'on doit voyager alors, on part à minuit et l'on parcourt une plaine alluviale nue comme la désolation. Parfois on y rencontre le *karif*, colonne aérienne d'un rouge de brique, qui apparaît à l'horizon pareille à un fantôme vivant. Cette colonne semble grandir en s'approchant, le vent qui la transporte siffle en ouragan, hommes et bêtes sont forcés de lui tourner le dos, et l'on se trouve enveloppé d'un nuage sec et noir qui couvre tout d'un manteau d'épouvante. Quelques minutes plus tard, le *karif* a passé; on se félicite alors d'être sorti de cette nuit passagère pour retrouver la chaleur intense mais tranquille, qui est la reine brûlante du Samhar. Parfois aussi, on est surpris par le *harur*, que les Arabes appellent le *simum*, c'est-à-dire les poisons. Ce vent arrive sans signe précurseur comme d'un four béant qui vomirait toute sa chaleur. Le patient chameau met alors sa tête contre le sol pour chercher de la fraîcheur même sur la terre embrasée; les plus hardis parmi les indigènes s'affaissent avec désespoir, et la prostration de toutes les forces est si subite et si complète en rase campagne, qu'il m'a été impossible de soulever un petit thermomètre placé à portée, pour apprendre du moins le température de ce vent étrange, que la science n'a pas encore expliqué. Il avait duré cinq minutes; on assure que les hommes et même les bêtes meurent s'il se prolonge pendant un quart d'heure.

On chemine tristement dans ces plaines maudites. Peu à peu, elles commencent à s'accidenter; on foule des pierres roulées, on contourne des rochers et l'on aperçoit enfin un arbre entouré d'herbe verte. Puis l'oreille devine un frais ruisseau qui disparaît sur place, mais dont le doux murmure semble avant de mourir accuser la solitude de ne pas comprendre tous ses charmes. Le voyageur se réjouit en trouvant cette oasis en miniature, cette sentinelle perdue de la végétation des hautes terres. Cependant la vallée se rétrécit à mesure qu'on la remonte; les montagnes qui l'enserrent deviennent plus hautes et plus escarpées, et le cours d'eau qu'on longe ou qu'on traverse toujours finit par se montrer d'une manière continue après avoir disparu plusieurs fois dans le dédale des terrains éboulés.

J'ai visité souvent ces vallons dans le vain espoir de saisir au passage un phénomène bien rare en Europe. Pendant la saison d'été on marche ou l'on se repose quelquefois en toute sécurité sous un ciel serein, quand tout à coup l'oreille d'un indigène perçoit un bruit étrange qui vient de loin et grossit rapidement. Il crie alors: «Le torrent!» en grimant à perte d'haleine sur la hauteur voisine. Moins d'une demi-minute après, tout le fond de la vallée



Robert Napier

disparaît sous une eau large et profonde qui entraîne avec elle des arbres, des quartiers de rocher et même des bêtes sauvages. Nés dans un instant, ces torrents s'épuisent dans la même journée et ne laissent comme traces de leur passage que des débris de toutes sortes et des flaques d'eau bourbeuses, retenues çà et là dans les anfractuosités. La nudité générale des montagnes explique ces étranges phénomènes. Du fond de l'entonnoir où le voyageur est engagé, il ne peut voir les nuages peu étendus qui laissent échapper leurs averses avec une abondance inconnue hors des régions tropicales. Il y a bien peu de terre et encore moins de racines d'arbres pour absorber cette pluie soudaine; elle s'écoule aussitôt, bondit de rocher en rocher comme le long d'un toit, débouche promptement de chaque petit vallon, et tous ces cours d'eau improvisés se réunissent ensemble dans la vallée principale pour former un fleuve aussi effrayant que passager. Un jour que j'arrivai juste trop tard pour le contempler dans toute sa grandeur, je trouvai un indigène solitaire qui, d'un air hébété, regardait la terre humide. «Sois bien, lui dis-je, quelles sont tes nouvelles? Où sont tes armes? Un homme comme toi peut-il rester sans lance ni bouclier? – Sois bien, me répondit-il, reste en santé. Pour moi le torrent a emporté ma lance, mon bouclier, mon âne, mon chameau et toute ma fortune, ma femme et mes enfants. Malheur à moi! Malheur à moi! Je me tournai alors vers mon guide et lui demandai: «Ton frère peut-il dire la vérité? – Sans doute, répliqua-il, et si le torrent venait en ce moment sans que nous fussions avertis par le petit bruit dont je t'ai parlé, ce n'est pas le plus agile qui se sauverait, mais seulement le plus fortuné.» Puis se tournant vers le fils de sa tribu: «Que Dieu te console, mon frère.» Nous répétâmes tous ce pieux souhait et nous continuâmes notre route sans pouvoir rien donner à ce malheureux, car nous n'avions nous-mêmes ni vivres, ni argent, et du haut de

l'escarpement voisin nous l'entendîmes longtemps après répéter encore: «Malheur à moi! Malheur à moi!»

La partie supérieure de la vallée est plus roide quand on s'approche des bords du plateau; un cavalier accompli peut seul affronter les roches taillées en degrés abruptes; la plupart des voyageurs mettent pied à terre et usent bientôt le reste d'énergie qu'ils ont conservé dans les terres basses et chaudes. Il s'accrochent aux plantes et aux racines, se déchirent aux épines, et croient avoir fait preuve d'un courage surhumain quand enfin, plus fiers que des conquérants, ils atteignent la cime. Ici l'Européen est presque déconcerté. Au lieu de descendre la pente opposée de la haute montagne ou d'en côtoyer le flanc ou la crête, il se trouve tout à coup dans une longue prairie presque plate et parsemée de grands genevriers, dont le port et l'odeur lui rappellent les riants paysages des Alpes. La hauteur de ce plateau est d'environ 2,700 mètres, ou presque l'élévation du mont Canigou, l'une des cimes les plus saillantes des Pyrénées.

En Éthiopie, il fait encore chaud à cette hauteur lorsque le ciel est sans nuages; mais on s'y sent renaître en tous temps sous l'influence d'un air sec et relativement froid. Après deux heures de marche on atteint le bord opposé du premier plateau, qui s'abaisse par degrés vers l'Occident. Là se révèle l'Éthiopie intérieure. Sur les gradins irréguliers de rochers ou blancs ou rougeâtres, on cherche en vain de la verdure ou même des traces d'habitations humaines, on aperçoit à peine un arbre et pas un ruisseau; plus loin, on voit un désert d'où surgit çà et là une colline pelée; dans le fond se dressent les montagnes du Tigray. A droite, on distingue quelques pics épars dans une plaine indécise; à gauche, une ou deux grosses montagnes semblent garder en sentinelles avancées le plateau de l'Ag'ame; enfin, si le temps est clair, si la brume sèche n'estompe pas les lointains comme il arrive presque toujours, on discerne dans le sud-ouest la masse imposante du Sîmen qui est le noeud le plus saillant de toutes ces contrées.

L'Éthiopie est une suite de terrasses ou de montagnes à têtes plates, souvent bordées de précipices, et dont les profils affectent les formes les plus bizarres; de larges brèches, des murs en surplomb, des colonnes fantastiques, des aiguilles élancées, voilà les jeux auxquels la nature s'y est livrée sur la plus vaste échelle.

Aussi peu accessibles que le Königstein en Saxe, quelques-unes de ces montagnes contiennent des sources, même des champs labourés, et plus d'une valeureuse garnison y a bravé pendant des années un blocus rigoureux tout en cultivant la plaine qui couronne ces forteresses naturelles. Leurs hauteurs et leurs escarpements augmentent dans l'intérieur de l'Éthiopie où les terrains volcaniques prédominent, et les colonnes de basalte qui en dessinent le pourtour ont déjoué bien des ambitions en servant de rempart à des esprits hardis qui protestaient contre l'injustice ou le despotisme. Près de la mer Rouge les plateaux sont et plus brisés et moins étendus; ils gagnent en surface à mesure qu'on pénètre dans l'intérieur de l'Éthiopie, et presque tous ont leur escarpement principal du côté de l'est, tandis que la limite occidentale s'abaisse doucement jusqu'au pied du plateau suivant. Un terrain irrégulier sur lequel on rapprocherait des tables différant de formes et de hauteurs, donnerait une idée générale du sol de l'Éthiopie. Quand ces plateaux intérieurs ont une grande étendue, elles renferment souvent de vastes dépressions où les eaux s'amuse en lacs. On pourrait en nommer plusieurs, mais le plus important est le lac Tana, quatre fois aussi grand que celui de Genève, et situé à une hauteur de 1860 mètres au-dessus de la mer. Depuis plus de deux siècles, la civilisation et la richesse indigènes de l'Éthiopie se sont concentrées autour du lac Tana. Immédiatement sur la rive on voit Quarata, la plus grande cité de l'Afrique orientale, fière de son sanctuaire et de ses douze mille habitants. Un peu

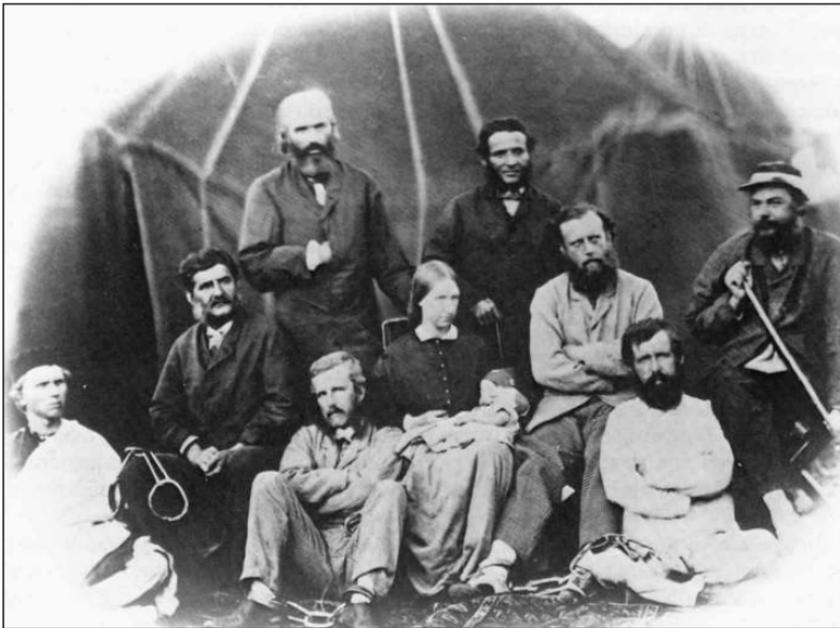
plus loin est Aringo, le Versailles des rois au teint bistré; près de là, Dabra Tabor, la capitale ou plutôt le camp des derniers chefs ainsi que du souverain actuel; et enfin, sur un éperon de montagne qui fait saillie vers le sud, Gondar, le fameux Gondar, que j'ai connu encore puissant quoique réduit à huit mille habitants, le quart de sa population d'autrefois. De tous les méfaits du roi Théodore, celui que les Éthiopiens lui pardonneront le moins, c'est d'avoir brûlé systématiquement la ville de Gondar; sur dix-sept églises, deux seulement ont échappé à cette froide et inutile cruauté du despote.

Les ruisseaux, peu volumineux en général, coulent lentement sur les hautes plaines de l'Éthiopie, s'en échappent en cascades dès qu'ils ont atteint le bord de l'escarpement et vont former, dans des fissures profondes, des rivières qui bien loin d'arroser le pays, ne font que le drainer. Ces fissures, peu dignes du nom de vallées, sont étroites, profondes, remplies au fond d'un talus de débris et bordées, en haut, par des précipices, où le sentier serpente avec peine. Souvent au début d'une journée de marche, le voyageur aperçoit coquettement juché sur une petite colline le village qu'il veut atteindre. Il hâte son pas, chemine tout le long du jour, et quand le soir il n'estime plus qu'à 2 ou 3 kilomètres la distance du but, il est forcé de chercher un gîte contre le premier précipice d'une crevasse dérochée jusque-là dans ce qui semblait une plaine continue. Le lendemain matin il faut hâter la descente pour éviter la chaleur du jour au fond de ces gorges étroites, incommodes et malsaines. Elles sont ordinairement inhabitées: les bêtes de proie y abondent, les scorpions et les serpents pullulent sous les pierres; les arbres épars y sont le plus souvent sans verdure. Là-bas, tout au fond et presque ensevelie par les rochers, coule tortueusement une rivière ou plutôt un torrent. Dans la saison des pluies, c'est une grande entreprise de traverser de pareils cours d'eau qui entraînent le frêle radeau de fagots ou de peaux d'animaux tués à cet effet et qu'on lie bien après les avoir gonflées d'air. Les plus hardis n'entrent qu'en tremblant dans ces eaux torrentueuses, sauf dans certains passages où le crocodile semble respecter l'homme. Les Éthiopiens expliquent ce fait tout comme les Américains du Sud rendent compte d'immunités analogues par rapport aux caïmans en disant: «Tel gué est bon, car tel saint homme l'a béni.» Oserons-nous accepter une explication aussi naïve d'un fait très-réel d'ailleurs? En tout cas, Humboldt n'a pas su proposer une raison plus scientifique, et chacun peut la chercher à sa guise.

Forte en tout temps au fond de ces drains gigantesques, la chaleur y est parfois affreuse. Dans l'après-midi des beaux jours, on dirait une vraie fournaise. J'y ai observé 70 degrés à la surface du sol et nos aventureux colonels d'état-major MM. Ferret et Galinier, en ont constaté jusqu'à 75. L'air est stagnant au milieu de toute la chaleur réverbérée; nulle brise ne vient rafraîchir cet enfer terrestre. De loin en loin s'élève un vent impétueux et chaud, toujours en sens contraire du courant de l'eau et souvent assez fort pour terrasser l'homme le plus robuste; cette tempête ne dure pas cinq minutes; puis tout rentre dans le brûlant calme. L'air est souvent méphitique au fond de ces gorges; malheur à l'aventurier qui s'y repose avant ou après la saison des pluies. Après avoir traversé le cours d'eau, il faut s'apprêter à gravir la rude pente opposée. Nous laissons à imaginer ce que le voyageur y dépense d'énergie et surtout combien il regrette ses peines, s'il lui arrive de songer qu'en ce siècle de chemins de fer, un simple viaduc permettrait de franchir en une ou deux minutes cette maudite fissure qui a fait perdre toute une journée.

Il est bien permis d'accuser la chaleur quand on erre dans la zone torride africaine; mais je ne m'attendais guère à y souffrir du froid, bien que j'eusse lu dans une vieille chronique éthiopienne qu'il avait fait périr toute une armée dans le Lasta. Il est vrai qu'une montagne de ce pays que j'ai mesurée de loin ne le cède en élévation qu'à nos trois plus hautes montagnes d'Europe; toutefois la chaleur que le corps accumule pour ainsi dire dans les

Les
prisonniers:
(debout)
Stern,
Rosenthal;
(assis, de
gauche à
droite)
Rassam,
Mme
Rosenthal,
Cameron et
Blanc; (assis
sur le sol, de
gauche à
droite)
Kerans,
Prideaux et
Pietro,
membre du
personnel de
Cameron



terres basses et chaudes me semblait permettre de lutter victorieusement contre un froid, sans doute vif par comparaison, mais nécessairement faible et passager quand on s'excite par la marche. L'expérience n'a pas tardé à me faire voir qu'il n'en est pas toujours ainsi: un jour je faillis avoir les pieds gelés sur ces montagnes où, malgré la zone torride, le climat devient glacial à force d'élévation; et, dans une autre occasion, ma petite troupe n'échappa qu'à force d'énergie à ces funestes effets. C'était une nuit prédestinée au malheur, car cinq ou six cents soldats indigènes, partis en même temps que nous, s'endormirent pour toujours de ce sommeil insidieux du froid qui invite au repos pour finir dans la mort.

Les Éthiopiens forment une population très-mêlée d'origine. Les langues, les institutions, les us et les préjugés, même la couleur et les formes du corps humain y sont juxtaposés dans une étrange confusion. Essayons d'esquisser le tout sans toucher aux questions d'origine qui exigeraient souvent de longues dissertations. Sauf les Çomal, qui offrent plusieurs hommes de haute stature, les Éthiopiens ont une taille moyenne, des lèvres épaisses, des dents admirables et des corps grêles. Leurs cheveux sont frisés, presque crépus; mais la chevelure droite, quoique rare, se présente quelquefois. Le nez est souvent aquilin chez les Sémites. Quant à la couleur de la peau, on y voit toutes les nuances, depuis le teint bistré du Napolitain jusqu'au noir franc du nègre, et même cette dernière couleur s'allie à des formes éminemment européennes. Une grâce innée et qui n'a pas conscience d'elle-même est le propre des Éthiopiens: dans leurs poses et leurs gestes, dans leurs draperies et dans tous leurs mouvements, nos sculpteurs trouveraient des leçons dont ils ignorent et les charmes et la grande portée.

Sur la côte, au nord de Zullah on trouve les Tigre, que leur langue, leurs traditions et leurs usages rangent évidemment parmi les fils de Sem, à côté des Hébreux et des Arabes.. Il en est de même des Tigray, qui habitent le plateau voisin et parlent un idiome frère, mais différent. Relégués au loin dans l'intérieur, les Amara, plus vifs, plus intelligents et plus avancés dans une civilisation, toute indigène d'ailleurs, parlent une langue d'origine

sémitique où l'influence des fils de Cham a laissé son empreinte et que la plupart des voyageurs européens ont apprise, car c'est en somme la langue des marchands, des lettrés et des diplomates. Le gi'iz ou éthiopien, étroitement allié au tigre, est la langue morte, le latin de ces contrées lointaines. On s'en sert dans les citations des livres, dans les discussions philosophiques ou religieuses, et quelquefois pour dérober sa conversation à l'oreille du vulgaire. Depuis Tujurrah jusqu'aux environs de Zullah, une langue commune et bien différente de celles que nous avons nommées réunit toutes les fractions de la nation "Afar qu'on appelle souvent Dankalis, mais improprement, car les Dankala, les Ad'ali, etc., sont simplement des tribus 'Afar. Les Saho, qui prédominent parmi les habitants de Zullah et s'étendent sur toutes les pentes du plateau voisin, se regardent comme étrangers aux 'Afar, et parlent une langue distincte quoique soeur. Un autre idiome, bien plus important par le nombre de nations qui s'en servent, est aussi congénère de la langue 'Afar. Nous voulons parler de l'Ylorma employé par les Oromo, dont le nom de guerre est Gallei ou Galla, et qui, à force de conquêtes, ont étendu leur domination depuis le pays 'Afar jusqu'à des régions encore inconnues de l'Afrique intérieure. Appelés Galla par tous les chrétiens d'Éthiopie, les Oromo menacent par leur voisinage le mont fort de Maqdala, où les prisonniers anglais attendent depuis quatre ans leurs compatriotes vengeurs.

Évitant d'énumérer les langues et tribus avec lesquelles l'expédition britannique ne sera point en contact, nous finirons cette liste par la mention de cette nation, petite, mais valeureuse, qui se donne le nom de *Kam* ou *Ham*. On songe ici involontairement au Cham de l'histoire mosaïque, à l'un des trois pères de l'humanité après le déluge. Quoi qu'il en soit, la langue de *Kam* forme une famille à part. Ceux qui s'en servent vivent dans les montagnes du Way, appelé Wag par les Amara et situé dans la région montagneuse du Lasta. Ces fils de *Kam* sont appelés Agaw par les Amara, et des idiomes voisins du leur sont parlés par les Qimant, sectaires demi-païens qui, dans les premiers temps de la puissance de Théodore, lui ont fourni ses meilleurs soldats. C'est un dialecte qimant que parlent les Falasa ou juifs d'Éthiopie.

Aux dix langues que nous venons de mentionner, parce que les militaires anglais les entendent, il faut peut-être en ajouter une autre qu'ils ne comprendront certainement pas, nous voulons parler du gafat des environs de Garagara. Cet idiome n'est plus vulgaire aujourd'hui, mais les habitants n'accueillent les rois et les hauts personnages qu'en leur adressant, en langue gafat, des discours et des chansons composés il y a des siècles, que personne ne comprend plus, mais que les gens en place s'enseignent de père en fils, par respect pour la tradition de leurs charges. S'il était permis de comparer un idiome à un animal, je rappellerais à cet égard le dronte, ce grand oiseau de l'île de France disparu depuis deux siècles, et dont il ne reste plus que le nom et quelques rares ossements.

On n'a jamais fait un dénombrement sérieux chez aucune nation indigène de l'Afrique. Quant aux centres de population, un voyageur pessimiste les contemple un instant de loin et tout en bâillant sous les ennuis qu'il y pressent, il écrit, par exemple, que la population totale de telle ville est de dix mille âmes. Survient un optimiste: il déclare gravement qu'on doit en admettre au moins trente mille. Ces chiffres sont copiés ou modifiés ensuite par les géographes. De cette façon je dirais que l'Éthiopie chrétienne, presque aussi grande que la France, doit contenir trois ou quatre millions d'habitants, mais si l'on m'affirme qu'il y en a six ou huit millions, je n'ai pas de raisons valables pour contester ces chiffres, car la proportion des déserts aux parties habitées est bien loin de m'être connue. Voulant asseoir une évaluation sur des données moins vagues, j'ai mis par écrit les noms de tous les habitants de cinq villages, en y distinguant les hommes d'armes. Les indigènes comptent ceux-ci en

Tigray et leur proportion eu égard au nombre total d'âmes m'a permis d'évaluer, *dans cette région*, la population moyenne d'un village. J'ai écrit ensuite les noms d'environ dix mille petits centres de population; la grandeur du travail et la difficulté d'avoir des renseignements sur les provinces lointaines m'ont fait renoncer même à cette statistique imparfaite.

II

Les Juifs étaient jadis nombreux en Éthiopie. Il n'en reste pas aujourd'hui quatre-vingt mille et par un phénomène analogue à ce qui se passe ailleurs, ils disparaissent à vue d'oeil dans la civilisation plus puissante des Amara.

Nous avons cru pouvoir assigner leur origine au temps du prophète Jérémie, où d'actives relations commerciales existaient entre Alexandrie et Aksum. Plus tard, des facilités analogues amenèrent en Éthiopie les premiers missionnaires chrétiens. C'était au commencement du quatrième siècle de notre ère, quand nos aïeux gaulois étaient encore plongés dans les ténèbres du paganisme. Les vraies doctrines se propagèrent néanmoins avec lenteur, car le judaïsme local, tout en se séparant notablement de celui des Hébreux, conserva sa puissance politique pendant cinq ou six cents ans, malgré d'admirables missionnaires indigènes, dont on célèbre encore dans le pays les fêtes et les martyres. Les antiques erreurs durèrent pendant bien longtemps; dans le quatorzième siècle, il existait encore des païens en Éthiopie; on assure même qu'il s'en trouve encore aujourd'hui.

Depuis la vaste invasion musulmane du quinzième siècle, l'islamisme s'est infiltré en Éthiopie avec une persistance fatale. Quant au christianisme qui prédomine encore, nous ne pouvons mieux le comparer qu'aux lépreux qui abondent dans cette partie de l'Afrique, et dont les corps sont attaqués d'abord par les extrémités qui meurent et tombent phalange à phalange. Le malade survit ainsi quelque temps à sa propre dissolution. De même le christianisme a péri peu à peu sur les frontières de l'Éthiopie. Vingt ans avant notre arrivée chez les Tigre, ils étaient encore chrétiens, ou, pour mieux dire, ils vivaient dans le souvenir naïf de leur foi; mais sans baptême, sans sacrifices et guidés dans leurs prières par les descendants de leurs derniers prêtres. Ils sont devenus musulmans sous nos yeux, à l'exception de leur grand chef, qui disait avec un touchant et superbe respect des vieux usages, que tout roi doit mourir dans la foi de ses pères! On s'irrite en pensant que deux ou trois fervents missionnaires pouvaient, au commencement de ce siècle, servir de digue à l'empiétement islamique en évangélisant, ou, plutôt, en révivifiant ce christianisme antique dont l'origine remontait à saint Athanase et que nous avons vu expirer après des siècles d'agonie.

Les Tigre occupent le Samhar, sur toute la côte de la mer Rouge, depuis Zullah jusqu'à 'Aqqq. Chrétiens, ils auraient aidé au débarquement de nos courageux évêques, de nos vaillants missionnaires, et formé ainsi le premier anneau de ces soldats de l'Évangile, qui doivent s'élancer à la conquête de l'Afrique. Encore quelques années de fidèle attente et ces Tigre auraient trouvé leur résurrection morale en s'appuyant de nouveau sur la croix au lieu de s'engourdir dans les croyances fatalistes du faux prophète, et cela à jamais, car les idées musulmanes portent avec elles un venin inné qui forme une barrière infranchissable à toute lumière, à tout progrès et permet bien rarement à celui qui en est infecté de renier ses erreurs en rentrant dans le sein de l'Église.

Si l'on étudie le christianisme au cœur de l'Éthiopie, on trouve un schisme un peu confus, mais c'est de tous les schismes celui qui s'éloigne le moins de la foi catholique. Les

seuls points de dogme que nous rejetons dans ce schisme sont la procession unique du Saint-Esprit, qui a été définie assez tard chez nous, et la croyance à une seule nature dans Jésus-Christ, qui est professée hautement par les écoles africaines. Toutefois le terme indigène que nous traduisons, faute de mieux, par *nature* est empreint d'un sens tellement vague et ténébreux que, si on pouvait anéantir ce mot, le schisme n'existerait plus. En effet les Éthiopiens ignorent l'art des définitions, et quand je restreignais selon nos méthodes leur terme ambigu, ils comprenaient le dogme exactement comme nous et s'applaudissaient naïvement d'être sans le savoir dans la même foi que Rome, ce siège de Saint-Pierre qui a toujours du prestige pour eux.

Ce qui distingue surtout leur christianisme du nôtre, ce sont des pratiques vicieuses ou déréglées. Comme beaucoup de chrétiens orientaux, ils admettent le mariage des prêtres, mais dans les abbayes pourvues d'un corps enseignant on ne laisse dire la messe qu'à des prêtres ayant fait voeu de célibat; c'est à leurs yeux plus pur et plus parfait, et rien ne m'a fait présumer que cette doctrine leur ait été inspirée par une lointaine réminiscence des idées catholiques. Chez vous, me disait un Éthiopien qui avait visité l'Europe, la pratique importante est d'accourir aux offices; et chez vous, lui répondis-je, l'essentiel est de prolonger les jeûnes. On est tenté de dire que les peuples actifs de l'Occident et les Orientaux à la nature lente et paresseuse, ont érigé, chacun de leur côté, en vertu principale, les oeuvres pieuses qui leur coûtaient le moins.

Il est impossible de quitter ce sujet sans parler des Dabtara ou clercs. Cette institution curieuse fut fondée par un roi qui se trouvait fort empêtré, comme l'ont été plusieurs de ses confrères d'Europe, par des questions mixtes où le pouvoir spirituel faisait invasion sur le temporel. Pour tenir la balance entre eux, il créa un corps intermédiaire, celui des dabtara. Le dabtara se recrute dans tous les rangs de la société; c'est lui qui possède un usufruit les fiefs d'église. Il peut seul entrer au conseil de fabrique et le plus souvent il occupe la charge de curé qui est toute temporelle en Éthiopie. Il loue au mois, tance, paye ou congédie le prêtre qui dit la messe. Sa fonction essentielle consiste à chanter au choeur, ce qui exige une certaine instruction. Chez nous on peut changer la musique des hymnes, dont les paroles restent invariables; c'est le contraire en Éthiopie; la musique y est traditionnelle et sacramentelle, tandis que dans toute église bien servie, les paroles rimées de chaque hymne doivent être composées pour chaque fête. Les douze dabtara de la fabrique y signalent leur piété, leur savoir et surtout leur esprit. C'est dans des hymnes savamment parsemées de double sens qu'on critique l'évêque, qu'on donne des leçons au chef des moines et même des avertissements politiques au souverain. En rappelant un acte de tel personnage de l'Ancien Testament, on trouve moyen de faire la police de la ville, de louer un Mécène qu'on attend ce jour-là à l'office, ou même au besoin de satisfaire une rancune particulière. Quand un dabtara s'avance dans le choeur pour dire à voix basse au principal chanteur l'hymne qu'il vient de composer et qu'il doit toujours savoir par coeur, ses collègues se groupent autour de lui, cherchent à devancer le sens ou la rime, fouillent la phrase pour en extraire le double sens, et quel que soit le résultat, ils se hâtent toujours de féliciter l'heureux auteur. Quelquefois on finit par découvrir que l'hymne n'a pas été composée par un membre de la fabrique, mais bien par quelque jeune candidat en détresse qui, pour le don d'une mesure de farine, vend bien souvent à de plus riches que lui ses fraîches inspirations toutes rimées.

Après le professeur de plain-chant, le maître le plus important est celui qui enseigne la grammaire, d'une façon curieuse et toute indigène, les racines de la langue sacrée, son dictionnaire, et surtout l'art de composer les hymnes. Après la leçon, les élèves se dispersent sur la pelouse qui entoure l'église, se remémorent les préceptes qu'ils viennent d'entendre et

s'essayaient à rimer et à composer de tête des hymnes qu'ils vont ensuite réciter à leur professeur pour profiter de ses avis. De même que dans notre moyen âge, ces écoliers demandent l'aumône et vivent de misère; souvent ils sont les seuls domestiques de leurs professeurs. Vifs et espiègles comme nos collégiens, ils jouent à leurs camarades des tours plaisants ou ingénieux et quelquefois méchants, mais ils ne s'attaquent jamais à leur professeur, qu'ils vénèrent avec une sorte de culte. M'étant un jour aventuré dans Gondar à décrire comment mes camarades de collège en France avaient mangé le repas de leur maître, pour ne laisser dans son assiette qu'une exhortation fleurie au jeûne et à la patience, je reçus un tel déluge de réprobation que je me gardai de jamais renouveler un scandale pareil.

En Éthiopie, l'enseignement est essentiellement public et gratuit. Comme toutes les explications se font dans la langue vulgaire, que je parlais mal au commencement, je dus recourir à des leçons particulières, et quand je voulais les rémunérer, on me répondait toujours que la science ne se vend pas comme une vile marchandise et que l'honneur du corps enseignant exigeait que le savoir fût transmis gratuitement comme il avait été reçu. Les élèves éthiopiens sont fort assidus en général. S'ils font l'école buissonnière, leurs parents les ramènent dans l'enceinte de l'église où l'on enseigne, et attachent leurs pieds ensemble au moyen d'une chaîne de fer. Parfois cette mesure disciplinaire est ordonnée par le professeur et l'on voit souvent des écoliers se défiant d'eux-mêmes et demandant ces chaînes, qui d'ailleurs n'ont rien de déshonorant.

Elles sont rarement portées par les élèves du haut enseignement. Celui-ci se compose de quatre branches qu'on pourrait comparer de loin à nos quatre *facultés*. Une cinquième branche, consacrée à l'astronomie, et fort remarquable par ses idées toutes traditionnelles, est tombée en désuétude de mon temps. J'en ai connu le dernier professeur et depuis longtemps il n'avait eu qu'un seul élève. Les autres branches d'enseignement sont consacrées au Nouveau Testament, aux Pères de l'Église, au droit civil et canonique et à l'Ancien Testament. Ce dernier exige un effort de mémoire dont peu d'Européens seraient capables, car je n'ai ouï citer chez nous qu'un seul homme qui sût toute la Bible par coeur. Or on n'est admis comme professeur en Éthiopie qu'à la condition de savoir par coeur le texte du livre qu'on explique, les variantes de quatre ou cinq manuscrits et surtout l'explication ingénieuse et parfois savante, mais toujours traditionnelle et purement orale, par laquelle on commente le texte. Le grade de bachelier est inconnu en Éthiopie: celui de docteur est acquis à l'élève que son maître a agréé pour répéter le soir à ses camarades la leçon donnée le matin. En cas de doute sur sa capacité, on s'adresse au professeur, et sa simple affirmation passe pour un diplôme suffisant. Il faut un rare effort de constance pour tirer un bon parti de cet enseignement tout oral et peu savant en méthodes. Un vieux professeur me dit qu'il avait appris à bien lire en trois ans. Deux années furent ensuite consacrées à apprendre le chant liturgique, et cinq ans à la grammaire et à la composition des hymnes. Il avait appris en sept ans l'explication du Nouveau Testament, et quant à l'Ancien, il y avait consacré quinze années, car l'effort de mémoire était grand.

Je me suis étendu sur les collèges éthiopiens, parce que M. Blanc, l'un des deux Anglais enchaînés à Maqdala, dit expressément dans son récit: «Les Abyssins n'ont pas de littérature; leur christianisme n'est qu'un nom; leur pouvoir de conversation est des plus limités.» A ce témoignage tout négatif, j'oppose le précis qu'on vient de lire et qu'il me serait aisé d'étendre. J'ajouterai seulement qu'en Gojjam, comme à Gondar et ailleurs, j'ai eu avec des chrétiens indigènes des causeries sur des sujets de religion, de philosophie et même de science tout aussi fines et aussi ingénieuses que j'en pourrais trouver à Paris ou à Londres. Pour traiter ce sujet en connaissance de cause, il ne suffit pas de faire comme ces

voyageurs qui arrivent, notent leurs premières impressions et retournent chez eux. Il faut, pendant de longues années, s'être imprégné de la langue et de la nature des Éthiopiens. Les répugnances naturelles ne se dissipent pas du premier coup entre hommes qui diffèrent par l'ensemble des idées, par les préjugés, car nous avons aussi les nôtres, par la manière de penser et de raisonner, par la couleur de la peau et par toutes les habitudes du corps et de l'esprit. En pareille matière il ne suffit pas même de bien posséder une langue commune: les défiances mutuelles ne s'effacent qu'avec le temps, par des services reçus et rendus, et les libres allures d'une âme qui révèle toutes ses aspirations et toutes ses richesses ne s'établissent de cette manière que rarement entre le fier Européen et le soupçonneux enfant de l'Afrique. C'est ainsi que j'ai rencontré quelques personnes instruites parmi les juifs indigènes, mais, quoique les accidents de voyage m'aient mis en rapport avec plus de musulmans que je n'aurais voulu, il ne m'est pas arrivé de trouver parmi eux un seul esprit distingué.

A de rares exceptions près, le clergé régulier a seul conservé ses vertus et son prestige. Les prêtres séculiers ont perdu une grande partie de leur importance par la singulière institution des dabtara. A mesure que les soldats de fortune qui gouvernent le pays depuis soixante ans se sont emparé des fiefs d'église pour les donner à leurs hommes d'armes, plusieurs dabtara ont quitté le service des églises et cherché ailleurs des moyens d'existence. Comme les décisions du souverain sont généralement passibles d'un appel au code, les professeurs de droit, qui seuls peuvent en citer et commenter le texte, vivent assez bien au moyen des frais de justice qui leur sont alloués. D'autres dabtara se sont même adonnés au commerce avec succès; le plus souvent ils exercent les professions d'écrivains, de teneurs de livres et d'avocats. Plusieurs d'entre eux se livrent à la pratique de la médecine et des sciences occultes.

Fort jaloux de leur indépendance politique et habiles à la maintenir par le jeu naturel des us traditionnels, les Éthiopiens ont senti néanmoins que l'autorité religieuse devait être forte et unique. Par crainte des schismes, et comme plusieurs évêques peuvent en sacrer un autre, ils se sont bornés à un seul qui doit être de race blanche et étranger au pays. Il a toujours été consacré par le patriarche schismatique d'Alexandrie, mais, à la suite de la dernière nomination, on m'a assuré qu'à l'avenir on s'adresserait ailleurs. On appelle Abun cet évêque unique, et le dernier, nommé Salama, n'eût qu'une institution semi-canonique, ce qui, joint à ses vices de toute espèce, nuit beaucoup à son autorité. Suspect aux professeurs et haï des dabtara, il a semé dans tous les coeurs plus d'épines que de bénédictions. Copte de naissance, il fréquenta d'abord l'école des protestants anglais au Caire, et apporta ensuite au couvent où il fit ses voeux de telles doctrines de désobéissance et d'incrédulité, que le patriarche d'Alexandrie se crut fort habile en l'exilant comme abun en Éthiopie, bien qu'il fût encore loin d'avoir l'âge requis par les saints canons. En effet ce patriarche était plus soucieux d'argent que de foi. Il reçut les 36,000 francs qu'on lui envoya, selon l'usage, comme cadeau d'investiture, et tout en désirant débarrasser l'Église copte d'un hérétique en herbe, il se crut permis de livrer aux vagues doctrines du nouvel évêque ce lointain pays d'Éthiopie trop méprisé par les Coptes. Dès son arrivée dans son vaste diocèse, Salama s'occupa beaucoup de commerce, surtout de celui des esclaves qui donne d'énormes bénéfices et il se livrait en outre à des désordres d'une gravité telle, que la plume ne peut les décrire. Il m'a lui-même dit que par mégarde il avait donné la prêtrise à un enfant de dix ans, et il riait du tour grossier qu'on lui avait joué à cet égard. Du reste ses ordinations n'étaient point valides. Ayant appris de Mgr de Jacobis les causes dirimantes qui les annulaient, j'en fis part à des professeurs de droit canon. Ils gardèrent le silence en public; quand je les pressai de questions en les entretenant un à un, ils me firent tous cette grave réponse: « Vos objections sont vraies; seulement au nom du grand Dieu, ne les semez pas

parmi les *dabtara*. A part les messes dites par de vieux prêtres ordonnés sous le précédent *abun*, il n'y a plus de saint sacrifice, plus de communion en Éthiopie; mais l'ignorance et la forte foi des fidèles suffiront devant Dieu pour les sauver.» Occupé d'intrigues où il se croyait habile, l'*abun Salama* fut néanmoins le jouet des princes qui se l'attachaient pour favoriser leurs combinaisons politiques. Il a sacré Théodore, qui l'a jeté, après une série d'insultes, dans une prison où il vient de mourir.

On pourrait écrire tout un volume sur les us et lois des Éthiopiens. Outre le code écrit, ils ont un droit antique, analogue au *common law* des Anglais, et connu du vulgaire par des maximes rimées dont on ne peut jamais contester que l'application à un cas donné. Des règles minutieuses président à la composition des cours de justice et à toutes les formes de la procédure. Le droit d'appel est très-étendu: il finit au souverain lui-même, et en certains cas au code écrit. Lors d'une vente ou cession de biens, on transcrit le contrat au dernier feuillet de l'évangile de l'église paroissiale. On s'y ménage aussi des témoins pour une cession de terre, en montrant les bornes aux enfants du lieu, tout en leur donnant une poignée de grains crevés au feu. Cette méthode est moins barbare que celle de l'us anglais qui prescrivait jadis en cas pareil de fouetter tous les enfant le long des bornes d'une propriété. Au lieu de dire: «J'ai reçu ici les écrivains,» comme le vieillard britannique cité en témoignage, le vieillard éthiopien dit avec moins de regrets: «Dans mon enfance on m'a fait manger devant tous les paroissiens du grain crevé autour de telle limite.»

Les impôts, payés ordinairement en nature, sont fixes en ce qui concerne la quantité, et répartis entre les manants d'un village, par les soins du *ciqa* ou maire héréditaire. Si un *ciqa* meurt en ne laissant qu'une fille en bas âge, celle-ci succède à son père, fait exercer ses fonctions par des assesseurs d'abord, plus tard par son mari, et transmet enfin ses pouvoirs à son fils aîné. Dans ces derniers temps, où les dissensions civiles et les violences des conquêtes ont affaibli bien des liens politiques, on a accru les impôts en exigeant des cadeaux, des pots-de-vin, en un mot des augmentations déguisées sous divers noms, absolument comme sous l'ancien régime en France. On a aussi fondé l'impôt indirect. Néanmoins, l'institution des *ciqa*, absolument inamovibles, a formé depuis longtemps les Éthiopiens dans l'art de se gouverner eux-mêmes, et ils savent fort bien en profiter pendant les interrègnes des guerres civiles. Il est même remarquable que la langue des Amara ait un mot spécial qui rend exactement notre idée de république. Les traitements des fonctionnaires se payent en nature. Chacun d'eux est investi d'un certain nombre de villages dont il reçoit l'impôt par la main du *ciqa* en les pressurant à son gré, mais à un certain point seulement, car les contribuables ont toujours le droit de dénoncer les concussions au gouverneur de la province et d'appeler de sa décision auprès de l'autorité suprême. Cette investiture de villages est changée ou confirmée tous les ans.

III

Quoi qu'en disent les prisonniers anglais, les soldats éthiopiens sont très-braves et se battent avec un grand acharnement, s'ils sont bien menés. Comme chez nous dans le moyen âge, la fleur des armées se compose de cavalerie; la bataille rangée est commencée par les fusiliers qui tirent fort bien, mais dont les chefs indigènes n'avaient pas de mon temps compris encore toute l'importance. Bientôt on bat la charge, la cavalerie s'ébranle, la victoire est promptement décidée et l'infanterie mal armée de mauvais sabres, de lances et de boucliers, ne sert guère qu'à achever la victoire en faisant des prisonniers. A l'exception des fusils et des chevaux de prix, qui reviennent de droit au général, chacun garde la dépouille

du vaincu qu'il peut atteindre. Pendant cette dernière phase de la victoire, le général en chef, déserté par ses avides soldats, reste à peu près seul. En causant avec des officiers éthiopiens je leur ai souvent dit, mais toujours en vain, qu'il est important de ménager une garde au général en chef pour donner avec lui au besoin. Les premières victoires de Kasa durent plus tard faire songer à l'utilité de ce corps de réserve.

Je faisais la statistique du Qara quand j'arrivai au village Andaba qui, n'ayant eu que soixante feux en 1834, en renfermait cent en 1842. Comme j'exprimais ma surprise, au sujet de cette augmentation, le soldat qui me renseignait dit que le village s'était accru à ce point depuis que Lij Kasa s'y était campé en rebelle. Andaba est du côté de l'ouest la frontière extrême de l'Éthiopie chrétienne. C'était donc un lieu bien choisi par un jeune ambitieux qui n'ayant pour tout bien qu'une lance et un bouclier, voulait, en toute sécurité et loin de l'autorité centrale, s'entourer de déserteurs et d'ambitieux comme lui.

Le nom de Kasa est commun en Éthiopie: il signifie *rançon* ou plus souvent *dommages-intérêts* et les mères le donnent au premier de leurs enfants qui naît après la mort d'un autre. Lij correspond à *fils* et l'on ajoute ce terme aux noms des rejetons de maisons distinguées. Ce Kasa était en effet le neveu de Kanfu qui s'est fait à Gondar une belle réputation par une expédition heureuse contre les Turcs du Sannar. Mais cette famille n'est pas du sang dit de Salomon et qui régnait, plus ou moins, depuis quatre siècles. Tout au plus pouvait-elle s'y rattacher par les femmes, et la seule aristocratie du pays se borne à la descendance masculine des anciens rois.

Parlons ici de la mère de ce chef, puisqu'elle est involontairement une des causes lointaines de l'expédition anglaise. Cette bonne vieille m'a rendu un grand service et, en 1848, malgré la récente élévation de son fils, elle était encore assez indulgente pour se lever à mon approche. Déjà on commençait à la courtiser comme une puissance; quelque temps auparavant il n'en était pas ainsi, et Kasa, à peine connu comme un rebelle obscur, n'avait encore réussi à appeler sur les siens que la réprobation et la misère. Sa pauvre mère ayant vu s'évanouir le bel âge des illusions, fit ses vœux comme religieuse et se coiffa du petit bonnet blanc qui en est le signe distinctif. Mais elle était sans ressources, les biens des couvents avaient été pillés depuis longtemps et les heureux d'alors fuyaient la mère d'un rebelle. Elle s'adressa donc au quartier aristocratique de Gondar où le bon ton prescrivait de choisir une religieuse pour garder la porte, absolument comme chez ces Français qui affectent de remplacer par un suisse en tenue le vulgaire concierge. Hélas! toutes les places étaient déjà prises, et comme nécessité est mère de l'industrie, la religieuse dut entreprendre le commerce le plus infime du pays, en allant au marché public pour vendre, à quelques centimes par dose, le koso que les Éthiopiens avalent six fois par an afin d'alléger les inconvénients du ver solitaire dont ils sont tous atteints.

Cependant le rebelle de Quara avait grandi et l'orgueilleuse Manan s'en émut enfin. Cette femme était la mère d'Ali, le plus puissant chef de l'Éthiopie centrale et le vrai maire du palais d'un roi fainéant qui régnait à Gondar dans l'enceinte seulement de sa demeure. Manan voulant se faire appeler ytege ou reine, titre unique dans ce pays, fit congédier par son fils le roi nominal d'alors et le remplaça par son mari Yohannis (Jean), aussi de la race de Salomon. Cette majesté de fraîche date était une âme d'élite et m'honorait de son amitié.

Nous étions en mai 1847. La reine avait décidé une expédition pour écraser l'inquiétant Kasa et elle passa la revue de ses troupes. Dans cette cérémonie chaque cavalier vient, entouré de ses fantassins, raconter, souvent en termes choisis et même en vers, ses exploits passés et ses triomphes à venir. Le tutoiement est de mise dans ces discours homériques.

L'un de ces preux finit le sien par ces mots devenus historiques: «Manan, ma grande souveraine, fie-toi à ma valeur, car je t'amènerai dans les chaînes ce fils de rien, cet enfant d'une marchande de koso.»

La petite mais vaillante armée s'ébranla le lendemain et le 18 juin elle en vint aux mains avec les bandes indisciplinées de Kasa. Celles-ci se débandèrent au premier choc et les vainqueurs les poursuivirent en désordre. Cependant Sa Majesté Yohannis était restée en place avec son ytege et quelques pages. A la tête de sa petite garde, Kasa fondit sur eux, les força tous à se rendre et proclama aussitôt à son de tambour le défaire de la fière Manan et de son royal époux. A mesure que les soldats revenaient au camp avec leurs prisonniers, Kasa leur apprenait que les rôles étaient changés. Bien qu'ils fussent en nombre, ils ne songèrent pas à se former pour écraser la très-faible réserve de leur audacieux vainqueur.

Celui-ci fit enchaîner dans une hutte l'officier qui avait rappelé d'une manière si malencontreuse la marchande de koso. En Éthiopie, le message verbal porté par un page remplace nos lettres et nos petits billets. Après vingt-quatre heures de jeûne forcé, le prisonnier solitaire reçut la dépêche suivante portée par un jeune espiègle:

«Comment as-tu passé la nuit, mon frère, comment as-tu passé le jour? Que Dieu te délivre de tes chaînes; que le Seigneur t'accorde un peu de patience. Afflige-toi avec moi, car hier maman est restée au marché toute la journée sans pouvoir vendre une seule dose de koso. Je n'ai donc pas de quoi acheter à souper pour toi, ni même pour moi. Que Dieu te fasse durer, mon frère! que Dieu ouvre tes chaînes! c'est Kasa qui te le dit.» Le lendemain, même message. Au troisième jour, l'ironie du vainqueur fut légèrement changée. Après les souhaits d'usage, il apprenait à son prisonnier une nouvelle joyeuse: maman avait enfin échangé une petite dose de koso contre la moitié d'un pain, et il s'empressait de la lui envoyer.

Peu de jours après j'appris ces détails dans Gondar. Les donneurs de nouvelles louaient la spirituelle moquerie, mais ils ne souriaient qu'à demi, car la fleur de la société était dans le malheur. Puis on regrettait le bon roi Yohannis et enfin on devinait dans le rebelle du Quara un rude compagnon avec lequel il faudrait compter. Ali lui donna sa soeur en mariage pour acheter la liberté de sa mère, rappela cette dernière auprès de lui et octroya au fortuné Kasa le gouvernement de la malheureuse Manan que son titre de reine ne put préserver de ce dernier affront.

J'ai vu souvent Kasa dans Gondar, chef-lieu de son grand fief; vêtu comme un simple soldat, il n'avait rien qui pût, soit dans sa physionomie, soit dans son langage, faire pressentir ses hautes destinées; il aimait à parler d'armes à feu, et comme je craignais de passer pour un mécanicien, j'évitais de satisfaire à ses questions intéressées. Le 6 mai 1848, il m'envoya demander des capsules, afin d'utiliser des fusils venus d'Europe, et dont il ne pouvait faire usage. De toutes mes armes emportées de France en 1839, je n'avais conservé que deux pistolets et quatre capsules, je les réservais pour un cas de légitime défense, car dans les dangers si fréquents en ces pays lointains, un voyageur isolé accueille à grand'peine la pensée de ne pouvoir se défendre ou de succomber sans avoir fait payer chèrement sa vie. Il était dangereux d'opposer un refus net à la demande du gouverneur de Gondar, et tâchant d'atténuer la petitesse de mon cadeau par la beauté du discours fastueux mais pétillant d'amabilité dont je l'accompagnais, j'envoyai à Kasa une capsule. Dans la même journée, j'eus l'imprudence de conter mon aventure au seul Européen qui fût alors avec moi dans Gondar; je lui avouai même qu'il me restait trois capsules pour franchir tous les périls qui pouvaient me séparer de France. Cet Européen dut trahir ma confiance, car vers le soir un nouvel envoyé de Kasa vint me dire de sa part, avec le long message de

politesse qui accompagne toutes les prières, que son maître désirait avoir les trois capsules qui me restaient. J'avais alors dessein de consacrer encore huit jours à écrire un vocabulaire de la langue gafat, et dans le même temps je comptais faire achever par mon copiste un manuscrit précieux; mais je ne pouvais rester dans Gondar sans donner mes trois capsules, et je m'entêtais à les garder pour m'en servir au besoin ou à les porter jusqu'en Europe. Je choisis donc dans mon entourage un jeune, mais très-habile dabtara et je l'envoyai à Kasa avec le message suivant: «Monseigneur, comment avez-vous passé le jour? Avez-vous bien passé le jour? beaucoup de souhaits; quand on n'a que trois capsules pour tout bien, elles deviennent tellement précieuses qu'on ne les donne à personne autre qu'à vous, monseigneur, et que pour cela on n'ose les confier au plus fidèle de ses pages. C'est moi qui dois les porter. L'heure des visites de cérémonie est déjà bien passée, demain matin au lever du soleil, j'irai, si Dieu veut, vous remettre moi-même les trois capsules.»

Le lendemain, l'étoile du matin n'était pas encore levée que j'étais déjà hors de Gondar, en route pour France, emportant, il est vrai, mes trois capsules, mais laissant derrière moi et la moitié du manuscrit et toutes mes bonnes intentions pour l'idiome gafat.

Kasa passait alors pour avoir vingt-huit ans. Son visage était plutôt noir que rouge. Comme presque tous les Éthiopiens, il avait le corps grêle et semblait devoir sa grande agilité moins à ses muscles qu'à sa puissante volonté. Son front est haut et presque bombé; son nez légèrement aquilin est un trait fréquent chez les Amara de pur sang. Comme chez eux, sa barbe est des plus légères et sa lèvre peu épaisse semble trahir une origine plutôt arabe qu'éthiopienne.

Des pèlerins éthiopiens m'ont écrit de Jérusalem la suite des succès de Kasa. Dédaignant trop son beau-frère pour l'attaquer lui-même avec sa nombreuse armée, le Ras Ali envoya contre lui l'habile et valeureux Gosu qui régnait en Gojjam. L'armée de Kasa ne soutint pas le choc de ces troupes d'élite, et lui-même fut fait prisonnier. Ivres de leurs succès, les vainqueurs commençaient à égorger ceux qu'ils avaient pris, quand Gosu s'empressa d'arrêter le carnage. Pour toute reconnaissance Kasa profita de la confusion, saisit un fusil et brûla la cervelle à son généreux vainqueur. Pour la deuxième fois l'aventurier avait ressaisi la victoire au moment où elle venait de lui échapper.

Plus tard Kasa vainquit successivement Ali, chef du Bagemdir et suzerain des musulmans Wallo, Wibe, prince du Simen et du Tigray, et enfin Basawarad, prince indépendant du Siwa. Ayant ainsi réuni sous son sceptre toute l'Éthiopie chrétienne, il se rappela une vieille prophétie que les juifs et les chrétiens m'ont souvent citée et d'après laquelle un roi nommé Théodore devait un jour régner sur tout l'ensemble de l'antique empire d'Aksum.

Les rois d'Éthiopie changeaient ordinairement leurs noms en montant sur le trône: Kasa profita de cet usage pour se faire sacrer par l'Abun sous le nom de Théodore et fit dire d'un bout à l'autre de l'Éthiopie que l'antique prophétie s'accomplissait en lui. – Il espérait ainsi affermir son pouvoir, mais il est plus malaisé de gouverner que de vaincre. Théodore apprécia mal le caractère de son peuple. De tout temps les pays montagneux ont été des remparts contre le despotisme. En Éthiopie, les failles profondes des plateaux, les monts forts, les obstacles puissants des cours d'eau aux rives malsaines ou débordées, ont inspiré naturellement aux habitants le besoin irrésistible de se ménager aussi des barrières morales, de se gouverner par eux-mêmes et de n'agréer l'autorité supérieure que si elle est juste et douce. Après un siècle de liberté continue soutenue et renouvelée par des résistances d'abord silencieuses et passives, ensuite tumultueuses et sanglantes, l'Afrique orientale ne pouvait se plier tout d'un coup à la volonté d'un parvenu qui n'avait d'autre qualité éminente

que celle de résister à la fatigue et dont les victoires prodigieuses, il est vrai, tenaient plus des dons de la fortune que de cette habileté sûre et patiente qui prépare lentement les grands succès.

Au commencement de son pouvoir, Kasa gouvernait avec beaucoup de clémence, et l'on a attribué cette douceur à l'heureuse influence de sa première femme. Il l'aimait tendrement; quand elle mourut il fit dessécher le corps, selon l'us de la maison de Salomon. Enfermés dans un cercueil, ces restes aimés suivaient Théodore partout. Une tente spéciale leur était affectée dans le camp, et l'on voyait souvent le vainqueur de l'Éthiopie se retirer là tout seul pour méditer sur son bonheur passé et pour demander, disait-on, la sagesse à ce Dieu qui l'avait frappé d'un chagrin irréparable. C'est vers cette époque de sa carrière qu'il eut des pensées réelles, quoique toujours fantastiques, d'un gouvernement sage. Le divorce civil et par suite la confusion dans les mariages sont la grande plaie de l'Éthiopie: ils déracinent la société dans ses fondements et s'opposent, dès le cercle même de la famille, à toute idée d'ordre et de stabilité. Sans comprendre qu'un changement aussi radical dans la société ne peut s'instituer par proclamation, Théodore décréta l'obligation du mariage régulier et l'abolition du divorce. Un chef habile aurait cherché à l'amener peu à peu, au lieu de heurter brusquement les habitudes mauvaises, il est vrai, mais contractées depuis des siècles et qui par malheur s'étaient assurées ainsi la sanction du temps. Un autre de ses décrets avait de même une grande portée et pouvait mieux réussir, car il ressuscitait en le consacrant le vieil us éthiopien qui défend de vendre un esclave; mais ici encore la réforme était trop radicale et trop subite, et en outre le décret royal violait des droits déjà acquis.

Le coeur de l'homme est si peu profond que la douleur est impuissante à s'y creuser un asile inviolable. Théodore en donna bientôt la preuve. En tombant dans ses mains pour aller vivre enchaîné sur un mont fort, le prince Wibe avait recommandé vivement sa fille aux dabtara et moines de Darasge, son abbaye favorite, où il avait fait construire un caveau pour lui servir de sépulture. Un jour ses fidèles gardiens virent accourir du fond de la vallée une troupe de gens armés; ils crurent avoir affaire à Tissu, rebelle de fraîche date et qui plus tard s'est emparé du pays. On cacha promptement les étoffes et les vases sacrés, et par précaution on enferma la jeune fille dans le caveau. La surprise fut grande quand on reconnut Théodore qui, devançant les nouvelles selon son habitude, parcourait ses États dans l'espoir de châtier à l'improviste ceux qui étaient en armes contre lui. Il voulut tout voir à Darasge, et comme on refusait de lui ouvrir le caveau en jurant qu'un tombeau préparé par Wibe n'avait aucun intérêt pour son vainqueur, Théodore soupçonna quelque piège et fit lever la pierre devant lui. Sa surprise fut grande quand au lieu de cercueil il vit une jeune fille très-belle, baignée de larmes et dans l'attitude de la prière. Théodore oublia aussitôt ses premières amours si fidèles jusque-là; il mit Wibe en liberté et lui demanda sa fille, qui ne tarda pas à devenir la reine de l'Éthiopie. Cette union ne fut pas longtemps heureuse; la jeune Ytege ayant intercédé pour sauver la vie d'un rebelle qu'elle avait connu à la cour de son père, Théodore refusa d'abord, puis s'irrita des instances de la reine et s'oublia jusqu'à la frapper. Afin de l'humilier encore davantage, il fit venir auprès de lui une femme choisie à la hâte dans son camp. A partir de ce moment, le fameux décret sur le mariage chrétien tomba naturellement en désuétude et l'on vit reflourir aussi le commerce des esclaves, prohibé depuis peu. Pour que les bonnes pensées puissent porter tous leurs fruits, ne doivent-elles pas émaner d'un coeur plus réellement fort que celui de Théodore?

Après la défaite du Ras Ali, Kasa reçut auprès de lui les courtisans de l'ennemi qu'il avait vaincu, et entre autres MM. Plowden et Bell. J'ai connu ces deux Anglais qui, empressés d'adopter le laisser aller éthiopien, vivaient à la cour du parvenu tant en guerriers qu'en flatteurs. Leur bravoure personnelle en faisait des serviteurs précieux, et M. Bell

mourut en défendant son maître. Plus habile que son jeune camarade, M. Plowden s'était fait accréditer par l'Angleterre comme consul, non dans le Samhar, sous le gouvernement régulier turc qui permettait de faire respecter un représentant de Sa Majesté britannique, mais bien loin de là, dans l'intérieur des terres, auprès du Ras Ali, à Gondar, d'où toute sécurité était bannie depuis vingt ans. On ignore en Europe les vraies causes de la rencontre de M. Plowden avec un parti de rebelles. Il fut battu, criblé de blessures et porté dans Gondar. Peu de jours après, il y mourut. Théodore crut faire une action d'éclat et venger dignement son défunt officier en faisant égorger de sang-froid 1,700 de ces insurgés qui avaient mis bas les armes.

IV

Arrêtons-nous pour jeter un coup d'œil sur les missions religieuses envoyées par les Anglais en Éthiopie, car elles n'ont pas peu contribué à amener et à envenimer la querelle encore pendante. M. Gobat, protestant suisse, alla jusqu'à Gondar, il y a une quarantaine d'années, et y apprit la langue vulgaire. Dès son retour en Europe, il publia un livre dont le ton de bonne foi me trompa d'abord, comme il a dû tromper en Angleterre les meneurs de missions protestantes. La charité m'oblige à supposer qu'en croyant raconter ses prédications dans Gondar, M. Gobat narrait seulement ce qu'il aurait voulu dire et les réponses qu'il aurait été heureux d'entendre. Sans recourir à d'autres témoignages, je citerai celui d'un dabtara instruit qui ignorait l'existence de la mission protestante: «Samuel Gobat, dit-il, était un homme avenant et qui produisait bien des illusions au premier abord. Moi qui l'ai suivi, je puis affirmer qu'il était réellement hérétique ou qu'il faisait semblant de l'être. Il proposait des objections et des doutes affreux en matière de religion chrétienne, mais sous forme d'hypothèses; les *si* précédaient toujours ses assertions étranges; pouvait-il les affirmer nettement? vous sentez que dans Gondar au moins, on ne l'aurait pas laissé continuer, et le séjour de notre ville lui aurait été interdit.»

Les sociétés des missions en Angleterre n'avaient pas été instruites de cet état des esprits en Éthiopie et, séduites par le ton spécieux du livre de M. Gobat, elles lui adjoignirent trois autres missionnaires qu'il abandonna bientôt pour retourner en Europe et qui prêchaient bien plus franchement que lui dans Adwa en Tigray, où ils s'étaient établis. On les expulsa du pays en 1838, quinze jours avant que je n'y fusse entré pour la première fois. Deux d'entre eux allèrent alors en Siwa d'où ils furent renvoyés. Avec une persistance qui aurait fait honneur à une meilleure cause, ils retournèrent en Tigray, puis encore une fois en Siwa. Toujours expulsés ils eurent enfin, jusqu'en 1855, la sagesse de s'abstenir de nouvelles tentatives.

Quand dix-sept ans auparavant je me rendais en Éthiopie, je rencontrai au Caire un jeune prêtre lazariste que j'engageai à m'y accompagner pour jeter les fondements d'une mission catholique. Il me devança dès notre arrivée à Muçaww'a, parvint à Adwa huit jours environ avant la première expulsion des protestants, et comme nos projets lui parurent faciles à réaliser si on leur consacrait du temps et surtout une patience ardente, je rapportai à la fin de 1838 ses lettres en Europe. S. S. Grégoire XVI augura bien de notre humble tentative et envoya en Éthiopie deux missionnaires sous la conduite de Mgr de Jacobis qui fut bientôt connu dans toute cette vaste contrée sur le nom de Abuna Ya'iqob. Malgré quelques imprudences, inévitables peut-être en un pays où l'on trouve tant de contrastes étrangers, il réussit au delà même de mes espérances les plus hardies et lorsqu'en 1849 je quittai enfin ce pays, j'y laissais douze mille catholiques dont plusieurs prêtres indigènes. L'an dernier une relation anglaise en comptait soixante mille, car l'influence des vraies

doctrines ne pouvait manquer de s'étendre sur des intelligences aussi éveillées que celles des Éthiopiens. Mgr de Jacobis avait aidé à ce beau résultat par sa douceur inaltérable et par cette influence personnelle qui grandit toujours chez un prêtre voué à des prières incessantes.

Il en était tout autrement des missionnaires protestants. Ceux qui exhalent par nature une odeur repoussante sont les derniers à s'en apercevoir, et attribuent à tout autre motif l'éloignement qu'ils inspirent. Aussi ces missionnaires, ne comprenant rien à leurs propres insuccès, ont-ils accusé les catholiques d'avoir préparé leur expulsion de l'Éthiopie. Même le consul anglais Plowden dit dans son rapport officiel que Théodore, après avoir lu l'histoire des jésuites en Abyssinie, a décidé qu'aucun prêtre catholique n'enseignera dans ses États. On n'a pas besoin de dire que les Anglais aiment à évoquer comme un vieil et écrasant épouvantail, le souvenir des pères jésuites qui ont enseigné avec tant d'éclat en Éthiopie jusqu'en 1630. Il est au moins singulier que je n'aie pas entendu parler de cette histoire indigène, et que les professeurs de Gondar les plus instruits et les plus anticatholiques ne m'en aient jamais rien dit dans leurs controverses. Au contraire ils parlaient de Pierre Paez et de ses frères avec une admiration mêlée de regrets et citaient à leur égard de touchantes légendes. Un peu plus loin cependant, Plowden, qui ignore que les sermons sont inconnus en Éthiopie, ajoute que Théodore avait prohibé toute prédication contraire à l'Église copte. Il serait puéril d'exiger qu'un soldat anglais, plus ou moins protestant, se fût mêlé de questions religieuses; cependant, tout soldat qu'il était, il devait savoir que Théodore ayant choisi pour lui-même un des trois sous-schismes indigènes, avait prohibé toute autre croyance et exclu ainsi de chez lui les protestants aussi bien que les catholiques.

C'est à la suite de ce décret que Mgr de Jacobis dut quitter Gondar vers 1855. Ce pieux évêque alla reprendre près de Muçaww'a le gouvernement de sa mission, qui depuis trente ans n'a pas reçu des indigènes un seul échec notable. Les principaux prosélytes de Gondar s'étaient aussi rapprochés de la mer Rouge, et les protestants, toujours aux aguets, crurent avoir enfin trouvé une bonne occasion pour enseigner dans la capitale. Ils s'y rendirent sous la conduite de M. Krapf qui, à défaut d'autres qualités, a du moins celle d'une activité et d'une persévérance peu communes, il est vrai, mais jusqu'ici fort stériles pour la foi nuageuse qu'elles prétendent soutenir. Lors de leur première expulsion en 1838, les quatre missionnaires protestants n'avaient laissé en Éthiopie qu'un seul prosélyte. C'était un pèlerin, naguère pieux; il s'achemina vers Jérusalem en compagnie d'un prêtre éthiopien qui poussé par le besoin vendit comme esclave son jeune compagnon. M. Gobat le racheta et lui inspira sans grande difficulté la haine des prêtres et de tout ce qu'ils enseignent. On est bien tenté de ne voir dans ce renégat solitaire qu'un exemple de ressentiment grandi jusqu'à la déraison et où l'esprit de vengeance a remplacé l'esprit de justice. Dans ce cas du moins on pouvait alléguer une éducation imparfaite, quoique ayant duré huit années entières; car les protestants n'ont jamais eu d'enseignement régulier en Éthiopie où toutes leurs prédications se réduisent à des conversations plus ou moins fortuites. Mais ils n'ont pas mieux réussi là même où ils peuvent débiter à loisir leurs préceptes stériles. Un Éthiopien jeune et intelligent, après des années d'études chez les protestants en Europe, voulant répondre à une demande sur l'état de sa croyance m'écrivit nettement qu'après avoir entendu parler des religions diverses il n'en admettait plus aucune. La religieuse Angleterre, toujours croyante, quoique dans l'erreur, devrait s'émouvoir à l'idée que ses missionnaires, vrais envoyés mercenaires, ne réussissent surtout qu'à semer dans les âmes le doute et la négation de toute foi.

Ami de raisons spécieuses et de détours cauteux, M. Gobat se garda bien d'avouer, en écrivant au roi Théodore, l'envoi d'une mission protestante. Il ne lui annonça que des

ouvriers habiles, chargés de régénérer le pays par les fruits de leur industrie, et cette offre fut bien accueillie, car le roi avait besoin de fondeurs pour couler des mortiers, afin d'emporter de vive force les monts forts tenus par ses rebelles. Il fallait aussi des ingénieurs pour construire des routes et conduire l'artillerie nouvelle à travers un pays où des sentiers étroits et tortueux, souvent coupés par des failles et des torrents, étaient jusqu'ici les seules voies de communication pour les caravanes et même pour les armées. On s'aventura pourtant à dire que les ouvriers étrangers voulaient avoir le libre exercice de leur religion. Théodore en référa à l'Abun, et ce dernier, connaissant les allures de ses anciens maîtres, dit carrément au missionnaire M. Stern, qui mettait en avant la conversion des Falasa, ou juifs indigènes, comme étant le seul but de son arrivée à Gondar: « Cette mission auprès des juifs n'est qu'un prétexte pour comploter d'une manière plus insidieuse contre la foi des chrétiens. » Feignant de n'être pas deviné, M. Stern se borna à renouveler son assertion première, et le roi consentit à recevoir des ouvriers que les Anglais désignent, mais en Europe seulement, comme de pieux laïcs devant en principe se livrer à l'exercice de leurs métiers, mais tenant surtout pour leur premier devoir la propagation de l'Évangile par le précepte et l'exemple. De l'aveu des protestants et de M. Stern lui-même, cette dernière partie du programme ne fut point remplie, car plusieurs des ouvriers se laissèrent aller bientôt à des pratiques immorales si bien tolérées en un pays où les habitudes invétérées de liberté dégénèrent souvent en licence. De plus, et malgré la promesse faite à l'Abun, Plowden nous apprend que les protestants ont « distribué des bibles par centaines et enseigné les grandes vérités du salut à beaucoup de païens et de chrétiens. » Nous empruntons tout ce récit non à nos correspondants indigènes, qui pourraient paraître suspects, mais au rapport du Rev. M. Badger³ protestant dont on se loue beaucoup dans les régions officielles en Angleterre. Après un court séjour à Gondar, M. Stern se rendit à Londres, s'y fit avancer aux fonctions d'évêque et publia un volume dont le vide verbeux ne contient qu'un seul renseignement précieux, à savoir: la preuve intrinsèque que l'auteur ignorait les usages élémentaires de l'Éthiopie. Par une imprudence qui lui a coûté cher, M. Stern a raconté l'histoire de la marchande de koso dans son livre, dont le contenu fut communiqué à Théodore par un ancien élève des missionnaires anglais. Les protestants ont dû se dire plus tard, dans l'amertume de leur malheur, qu'on n'est trahi que par les siens.

V

Cependant le gouvernement anglais était dépité d'avoir vu massacrer son habile agent Plowden sur la grande route non loin de Gondar, le siège peu accessible de son consulat prématuré. Il ne fallait pas songer à demander réparation pour cette mort que Théodore avait cru venger dignement par un holocauste d'une barbarie inouïe, et la diplomatie anglaise aurait sans doute détourné son regard de ces contrées lointaines, si les protestants zélés, ou le parti « des saints » comme disent nos voisins, ne l'avaient ramenée dans ces eaux déjà bien troublées. Toutefois on eut le bon sens de supprimer l'étrange consulat de Gondar, et l'on envoya, à Muçaww'a seulement et sous la protection du pavillon turc, le capitaine *Cameron*, officier qui avait bravement servi en Crimée, mais qui n'était aucunement fait pour les combats plus subtils de la diplomatie, ni surtout pour tenir tête au verbiage habile des Éthiopiens, bien plus redoutables pour lui dans les conférences, que ne l'avait été le canon des Russes sur le champ de bataille. On a tour à tour dit et nié que M. Cameron eût reçu l'ordre ou même la permission d'aller auprès du roi Théodore. Gardons-nous de le juger trop

3. *The Story of the British captives in Abyssinia, 1863-1864*, by the Rev. Geo. Perey Badger.

tôt, car il gémit enchaîné sur le mont fort de Maqdala⁴, et il n'a pas encore pu faire entendre sa défense.

Non moins étonné que ses propres sujets de son succès à réunir sous un seul sceptre le royaume d'Éthiopie tel qu'il existait il y a trois siècles, Théodore, qui est fort pieux à sa manière, se crut prédestiné à régner sur l'empire antique, tel que la tradition le décrit, de Sannar au cap Guardafui et de là sur tout le littoral de la mer Rouge jusqu'à Sawakyn. A cette fin, il fallait d'abord briser la puissance musulmane dans l'Afrique orientale, et comme il avait reçu des Égyptiens quelques sanglantes et rudes leçons, il eut la sagesse de comprendre que des alliés lui étaient nécessaires pour accomplir une tâche aussi ardue. Il s'adressa donc à la fin de 1862 aux gouvernements de France et d'Angleterre. Ce dernier répondit par un silence dédaigneux à la requête, par trop naïve, d'un souverain réputé tout barbare. Il eût été peut-être plus sage d'exposer à Théodore en termes brefs, mais polis, les principes de la balance des pouvoirs, lui montrer qu'un chrétien doit tenir la foi jurée, même avec des païens ou des musulmans, l'encourager à perfectionner son gouvernement en Éthiopie pour mieux aider plus tard à l'action de l'Angleterre contre l'Égypte, quand le moment décisif serait venu, et, dans tous les cas, le remercier de sa confiance, loyale quant à la forme, tout en étant ambitieuse dans le fond. Si l'on croyait Théodore incapable d'apprécier ces idées simples, il aurait du moins été de bon goût d'accueillir sa demande d'envoyer en Angleterre une ambassade pour entrer sérieusement en relation avec les grands foyers de la civilisation européenne. Nous jugeons ainsi le passé d'après les documents livrés au public. On doit pourtant se rappeler que les gouvernements ne sont pas obligés de tout dire, et que des faits importants peuvent rester cachés dans le secret des chancelleries.

Au fond peut-être, l'Angleterre n'était-elle pas fâchée de foment de loin une querelle afin de confisquer l'Éthiopie sous un prétexte moins scandaleux que celui qui avait présidé à la conquête d'Aden. La courtoisie est le devoir élémentaire de tout ministre des affaires étrangères, et le cabinet britannique actuel n'y aurait pas manqué, car il est composé de ces *Tories*, ou conservateurs, attentifs avant tout à maintenir les vieilles traditions d'habileté qui ont tant fait grandir leur patrie. Leur prédécesseur lord Russell n'y songeait guère. Tout en exagérant le patriotisme offensant de lord Palmerston, il voulait aussi rendre hommage à un souverain qui règne en Angleterre plus qu'on ne croit et que nos voisins appellent, avec une plaisante et énergique vérité, le roi Coton. Ce roi est la personnification des intérêts manufacturiers.

Privés par la guerre de leur marché chez les anciens États confédérés de l'Amérique, les Anglais ont dû acheter du coton partout, en Égypte, dans l'Inde, même en Turquie et jusqu'en Italie. Il était prudent d'étendre ces ressources, et comme l'Éthiopie s'habille de coton indigène, lord Russell ordonna à son consul de faire un rapport sur le coton que l'Éthiopie peut produire. Habitué à obéir à une consigne l'ancien officier M. Cameron prit maladroitemment ce rapport pour son devoir le plus important, et au lieu de porter lui-même jusqu'à Aden ou tout au moins jusqu'à la mer Rouge la dépêche capitale dont Théodore l'avait chargé, il la confia à un simple messenger et alla étudier, sur toute la frontière nord de l'Éthiopie, cette question du coton si chère à la race anglaise. Les indigènes qui l'accompagnaient ne pouvaient rien comprendre à une enquête commerciale et n'y virent

4. Nous reproduisons l'orthographe indigène. Les Anglais écrivent toujours Magdala, de même qu'ils mettent Aboona pour Album, titre de l'évêque éthiopien. Abuna est préfixé au nom d'un prêtre blanc. Les indigènes donnent ce titre à nos missionnaires catholiques, mais non à ceux des protestants.



Sébastopol,
le gigantesque
mortier de
Théodoros

que le fait matériel de rapports confidentiels avec les musulmans, ces amis de l'esclavage, ces vendeurs de chrétiens, ces ennemis nés des Éthiopiens.

Revenu à Gondar et un an entier après le départ de la dépêche du roi, M. Cameron n'eut à communiquer à Théodore que son rappel impératif à Muçaww'a: il dut avouer aussi que S. M. la reine Victoria n'avait rien répondu quant au projet d'une ambassade éthiopienne en Angleterre. Ce n'est pas tout: peu après M. Cameron expédia vers la mer ses dépêches, y compris peut-être son fameux rapport sur le coton, et y adjoignit les lettres des missionnaires protestants. Le tout fut intercepté et put être mis sous les yeux de Théodore par ses affidés très au courant des finesses de la langue anglaise, puisqu'ils ont été élevés dans l'école protestante de l'île de Malte.

Sur ces entrefaites, M. Stern, qui, depuis son retour en Éthiopie, n'avait pas vu Théodore, et qui néanmoins, sur sa propre demande, avait reçu son congé de ce dernier quelques mois auparavant s'était enfin mis en route et se trouva, en septembre 1863, dans le voisinage inopiné du camp royal. Il crut ne pouvoir se dispenser d'aller voir le despote, et prit comme interprètes deux serviteurs dont l'un appartenait au consul. On ne peut ici s'empêcher de remarquer que M. Stern qui avait encore besoin d'un drogman lors de son second voyage, se représente néanmoins, dès le premier, comme prêchant tout seul et sans intermédiaire aux juifs indigènes. Un Turc de haut rang disait il y a longtemps qu'il y avait trois pestes à Constantinople: la peste proprement dite, les incendies et... les interprètes. Tout voyageur est plus ou moins la victime de ces entremetteurs et j'ai souvent assisté à d'admirables *imbroglio* où chacun des interlocuteurs était censé dire exactement le contraire de ce qu'il voulait. Dans le cas dont il s'agit ici, on ne saura jamais la vérité, car Théodore donna subitement l'ordre de faire mourir les deux interprètes à coups de bâton, et comme M. Stern se fâcha de cet étrange procédé, il fut aussi couché par terre et fustigé quoique avec moins de sévérité que ses malheureux compagnons.

Nous avons suivi jusqu'ici les récits des Anglais; arrêtons-nous pour examiner, ainsi que la stricte justice le demande, ce qu'on peut alléguer en faveur de Théodore. Plowden lui avait affirmé qu'il n'était pas venu de la part du gouvernement anglais, ni même d'une manière

officielle quelconque, mais qu'il désirait savoir si l'établissement d'un consulat anglais serait agréé en Éthiopie. Ainsi le consul d'Angleterre à Gondar, qui connaissait la langue et les usages du pays, nous apprend ici naïvement son mensonge officiel, imaginé sans doute pour parer au refus d'admettre en Éthiopie cette juridiction consulaire que l'Angleterre prétendait y introduire à l'instar des États ottomans et qui répugne au droit fondamental d'un pays où tout accusé a droit de choisir son juge. Soit par goût, soit pour sortir d'une position embarrassante, Plowden qui passait alors aux yeux des Éthiopiens pour être consul anglais à Muçaww'a chez les Turcs, s'oublia jusqu'à assimiler toute sa conduite à celle de Bell, l'officier de Théodore, et ce dernier ne sut faire aucune distinction entre les deux Anglais. Plowden profita de sa position pour ne circuler qu'avec une escorte armée, et s'attira de cette façon l'hostilité du premier rebelle qu'il rencontra. Il m'énagea ainsi de graves embarras à ses successeurs, car le public éthiopien se laissa aller, sans trop d'in vraisemblance, à ne voir dans un consul anglais qu'un serviteur de leur roi donneur de beaux cadeaux et surtout de fusils perfectionnés. Puisqu'on accable ce peuple du titre de barbare, il ne faut pas trop lui en vouloir d'avoir jugé uniquement d'après l'apparence. En tenant compte des précédents de Bell et Plowden, le roi d'Éthiopie était jusqu'à un certain point excusable de regarder M. Cameron comme un serviteur dont il pouvait disposer à son gré, puisqu'il n'avait pas exécuté ses ordres que la faute ou la timidité d'un interprète aura sans doute transformés en simple prières.

Mais les Anglais ont caché, selon leur habitude, une cause bien plus grave de ressentiment chez Théodore. Quand j'étudiais le droit éthiopien, je voulus savoir quel sort attendrait nos missionnaires catholiques, s'ils étaient accusés en cour de justice de vouloir changer la foi religieuse du pays. Je m'adressai à l'un des quatre liqawint ou grands juges, et je posai la question d'une manière générale. Le vieux légiste répondit aussitôt: «Sans la moindre hésitation, un accusé convaincu d'un crime pareil serait condamné à mort, puisqu'il aurait cherché à enlever le bien le plus précieux de l'homme, la croyance qui doit le suivre dans l'autre monde.» En décrétant qu'aucune foi chrétienne en Éthiopie ne devait jamais s'écarter de la sienne, le roi Théodore n'avait fait que sanctionner une loi ancienne qui atteignait les protestants bien plus que les catholiques, car nos dogmes ne diffèrent pas sensiblement de ceux que la doctrine dite «des trois naissances» a adoptés, et ce schisme secondaire est fort répandu en Éthiopie. Il est à remarquer que la mission protestante rentrée dans ce pays depuis 1855 ne nous a rien appris de l'accueil qu'elle a reçu quant au spirituel. M. Lejean, alors vice-consul de France à Muçaww'a, rapporte seulement que le roi accueillit froidement M. Stern en lui disant: «Je suis las de votre Bible. Vous m'avez gravement offensé en n'usant pas du congé que je vous avais donné pour retourner à la mer: je vous pardonne comme étranger, mais mes sujets, qui auraient dû vous éclairer à cet égard, seront punis sévèrement.» Ces paroles expliqueraient le cruel traitement ordonné *ab irato*, selon l'habitude du pays, par un despote que les enseignements religieux de M. Stern avaient déjà indisposé contre ce dernier. Peu après ses compagnons furent enchaînés, et M. Cameron le fut aussi pour avoir pris leur défense avec plus de courage que de tact et surtout de convenance hiérarchique, car il n'était pas admis comme consul auprès de Théodore. Tous ceux qui ont voyagé en Éthiopie savent combien est grande la faveur d'y recevoir son congé, et combien il est imprudent de paraître mépriser une grâce pareille en n'en profitant pas au plus tôt. J'ai sollicité pendant huit mois entiers une permission de ce genre, et M. Lejean fut mis aux fers pour en avoir demandé une avec trop d'insistance en temps inopportun. Il eut le bon esprit de reconnaître son tort et se vit bientôt rendre la liberté.

Quelles que soient les fautes d'un serviteur public même aventuré hors des limites de son consulat, on ressent toujours bien vivement les affronts qu'il reçoit, et ils rejaillissent inévitablement sur le gouvernement qui l'emploie. L'Angleterre comprit qu'elle devait

accréditer un envoyé spécial auprès du roi d'Éthiopie, et elle choisit M. Rassam. Selon un voyageur qui l'a connu personnellement, cet agent est un chrétien arabe qui se fit protestant pour avoir du service chez les Anglais, et ceux-ci l'accueillirent parce qu'ils sont plus sensibles qu'ils ne veulent se l'avouer aux sollicitations d'un prosélyte. Pendant plusieurs langues, avenant dans ses manières et paraissant toujours fort content de lui-même, M. Rassam peut mériter par ses services en Asie une partie de l'éloge pompeux qu'on a fait de lui dans le dernier débat du parlement. Il était cependant bien loin d'être ainsi préparé à mener sagement une négociation en Afrique. Ayant régné pendant neuf ans à Aden en qualité de sous-gouverneur, et modelant ses allures sur celles de ses maîtres, il a dû souvent y traiter du haut de sa grandeur ces Éthiopiens qu'il allait visiter comme ses égaux et même comme ses supérieurs. C'étaient là de mauvais éléments de réussite pour une mission diplomatique et la suite des événements a prouvé qu'il était difficile de faire un plus mauvais choix. Accompagné du docteur Blanc, il arriva à Muçaww'a le 23 juillet 1864, et expédia à Théodore un messenger que la saison des pluies, alors dans toute son intensité, dut retarder au moins jusqu'en septembre. Un fin diplomate aurait profité de ce retard forcé pour s'établir dans un village chrétien de la frontière, s'y entourer de gens amara instruits, apprendre leur langue ou s'y perfectionner s'il avait déjà apprise, et surtout pour se familiariser avec les lois, les usages, les préjugés et l'étiquette du peuple qu'il allait visiter. On a peine à croire que les instructions de M. Rassam lui aient défendu de prendre ces précautions et bien d'autres que le bon sens indique dès qu'il s'agit d'une mission grave et délicate. L'envoyé anglais aime mieux passer plus d'un an dans une inaction stérile et en plein pays musulman. Enfin, le 8 août 1865, il reçut la lettre de Théodore et apprit de son messenger que les captifs étaient délivrés de leurs chaînes. M. Rassam alla porter cette bonne nouvelle en Égypte, et retourna le 25 septembre à Muçaww'a, où des lettres des prisonniers lui apprirent qu'ils avaient été enchaînés de nouveau le lendemain même du départ du courrier. Cette perfidie aurait dû donner à réfléchir, mais le protestant arabe avait trop de confiance en son étoile pour s'arrêter à un aussi petit détail. Il se rendit à Aden afin d'y augmenter ses bagages et cadeaux, en chargea soixante chameaux, s'adjoignit M. Prideaux, officier d'état-major, et se mit enfin en route le 15 octobre par le chemin détourné de Matamma.

Théodore avait lui-même prescrit cette route chaude, malsaine, monotone et fatigante, où il fallut consacrer trente-sept jours à parcourir 700 kilomètres, un peu moins que la distance de Paris à Avignon. Après plus d'un mois passé sur le sol délétère de Matamma qu'on n'ose décorer du titre de ville, les envoyés anglais eurent enfin la permission d'avancer, et le 28 décembre ils franchirent ce que M. Blanc appelle le Rubicon de l'Éthiopie. Le 25 janvier 1866 ils furent reçus en grande pompe par Théodore dont le camp était alors en Damot au sud du lac Tana. Après plus d'un mois d'attente dans Quarata, ville située sur la rive du lac, M. Rassam vit enfin les prisonniers qu'on avait retirés du mont fort de Maqdala. Un mois plus tard ils furent tous invités à se rendre auprès de Théodore, qui s'absenta, et pour cause, du milieu de sa cour assemblée. En effet, à un signal donné on dépouilla en un clin d'oeil, tous les Anglais et on les combla d'insultes.

Ils ont représenté cette insigne trahison comme un acte prémédité, mais qu'il leur était impossible de prévoir. Aucun Éthiopien n'admettra cette assertion: quelque personnel que soit le gouvernement d'un despote, il est homme après tout: il a ses confidents ou ses intimes dont le métier naturel est de préparer, modifier ou tout au moins de pressentir tous ses desseins. M. Rassam n'ignorait pas les premiers éléments de son métier comme diplomate et devait s'être ménagé un ami au moins dans la plèbe, sinon dans l'élite des courtisans. Il lui était donc facile de savoir de quel oeil on le regardait et, sa finesse orientale aidant ses connaissances acquises, il aura prévu à quelle impasse messéante sa fastueuse mission allait aboutir. Théodore fit subir à ses captifs deux jugements publics: on ne dit pas

les chefs d'accusation, seulement, comme les juges opinèrent tous pour la peine de mort, il est loisible de penser qu'un des motifs était le crime de propagande protestante, ou antichrétienne, ainsi que les Éthiopiens la qualifient. De son côté le roi ne voulut pas ratifier la sentence capitale, car s'il désirait l'exécution de son décret sur l'unité de la foi, il voulait aussi se ménager des ouvriers pour augmenter son artillerie naissante. Après des alternatives puérides de colères et de regrets, Théodore expédia tous les Anglais à Maqdala, le 8 juillet 1866.

Ce mont fort est situé à 3,000 mètres au-dessus du niveau de la mer et le climat est ainsi bien moins chaud qu'on ne s'attend à le trouver en Afrique dans la zone torride. Le sommet du plateau contient une église, une trésorerie, une prison et des huttes abritant une population de 3 à 4,000 âmes dont 400 prisonniers de toute provenance, une garnison de 600 fusiliers et autant de simples soldats armés de lances et boucliers. Long de plus d'un kilomètre et d'une largeur de 5 à 800 mètres, ce plateau est formé de colonnes prismatiques de basalte, pierre très-dure, qui s'élèvent verticalement du terrain environnant à des hauteurs variant entre 9 et plus de 200 mètres. Cette fortification naturelle a été consolidée par des portes doubles construites sur trois points faibles et protégées par de nombreuses meurtrières. Un des prisonniers écrit cependant qu'il suffirait d'un pétard pour entrer tambour battant dans de mont fort que depuis trois siècles les Éthiopiens regardent comme imprenable.

Il y a neuf prisonniers européens à Maqdala, dont six Anglais et deux Allemands. Théodore fait garder à vue près de lui quatorze autres, la plupart ouvriers allemands. Ces ouvriers envoyés aux frais d'une société protestante comme de «pieux laïcs» ont commencé d'une façon fort excentrique leurs oeuvres de paix évangélique en fabriquant des mortiers et d'autres engins de guerre. Quant au spirituels, ils ont fait des spiritueux, c'est-à-dire beaucoup d'eau-de-vie, et, pour ce qui est du temporel, ils se sont livrés au commerce des esclaves. C'est du moins ce que M. Rassam nous apprend.

La dernière nouvelle de ce malencontreux diplomate ne fait pas beaucoup d'honneur à son habileté. L'abun Salama vient de mourir, et M. Rassam conseille aux Anglais de se pourvoir d'un autre abun en Égypte afin de le mener au-devant de leur expédition comme un bouclier ou tête de sape sur laquelle aucun Éthiopien n'oserait tirer. Pour faire apprécier en deux mots le caractère de cet étrange projet, il vaut mieux imaginer en Europe un cas analogue. Supposons donc qu'après la mort de Pie IX, lord Derby revenant à la politique de Pitt et voulant rendre les Romagnes au Saint-Siège, envoie une armée contre les Piémontais avec un pape choisi d'avance à Canterbury ou ailleurs, et catholique romain ou janséniste, car les Anglais n'y regarderaient pas de si près. Je laisse à penser comment un pape de cette espèce serait reçu par les Romains ou même par les italianissimes.

Il répugne beaucoup aux protestants de confesser l'aversion qu'ils inspirent en Éthiopie. Quand ils sont expulsés de ce pays ils ont soin d'attribuer leur disgrâce aux catholiques et ils nomment à tout hasard l'ennemi dont ils ont évoqué le fantôme. Cette tactique est peut être utile pour hâter dans les sociétés de missions anglaises la rentrée des souscriptions en souffrance. Dans la circonstance actuelle on a mis tout le désastre des affaires sur le compte du Français M. Bardel et du jésuite Delmonte. Mais par malheur pour la vérité des faits, M. Bardel a été emprisonné aussi par Théodore parce qu'il a intercédé auprès de lui en faveur de M. Cameron. Quant au R. P. Delmonte, qui est lazarisiste et par conséquent étranger à la Compagnie de Jésus, il a toujours vécu hors de la juridiction du roi d'Éthiopie. Les protestants ont d'ailleurs oublié qu'en annonçant triomphalement le renvoi des missionnaires catholiques, dès l'aurore du règne de Théodore, ils ont rendu au moins invraisemblable l'efficacité de la correspondance ténébreuse qu'ils attribuent à un pieux missionnaire.

Personne ne sera plus étonné que lui quand il apprendra quel énorme contre-poids a été créé par sa modeste personnalité pour contrecarrer la puissance et le prestige de l'empire britannique.

VI

L'Angleterre s'y est prise à deux mains pour reconquérir ce fameux prestige. Comme ses préparatifs ont dû être longs, elle a mis toutes les formes de son côté, et le roi noir, le prétendu descendant de Salomon, ne peut se plaindre de n'avoir pas été averti. Quand l'Allemand qui portait à Théodore l'ultimatum britannique lui dit que, s'il ne rendait pas les prisonniers, il aurait sur le bras les armées de l'Angleterre et même de la France: «Qu'ils viennent, dit Théodore, et appelez-moi une femme, si je ne leur donne pas bataille.» On ne sait s'il y a plus de folie ou de vaillance intrépide dans cette fière réponse. En effet, malgré les récits de rares voyageurs naturellement soupçonnés d'exagération, les Éthiopiens n'ont aucune idée de notre puissance militaire et leurs rois peuvent croire qu'ils nous combattraient à armes égales.

Le golfe d'Adulis, naguère si solitaire, fourmille aujourd'hui de vaisseaux. On y signalait dernièrement soixante-dix bâtiments, sans compter les navires arabes et indiens. Les Anglais ont déjà construit deux quais pour aider au débarquement. Deux régiments exclusivement formés d'Européens, et en outre douze mille hommes d'armes différentes, tous expédiés de Bombay, ont déjà foulé ces plaines nues où les Saho tenaient de loin en loin leurs grands parlements. Les Anglais veulent faire merveille en Éthiopie avec leurs fusils Snider, bien supérieurs, disent-ils, à nos Chassepot déjà devenus classiques. Ils veulent effrayer Théodore et sa forteresse de Maqdala avec des fusées de guerre, avec des canons de montagne d'un modèle nouveau et de plus ingénieux. Ce n'est pas tout: comme le prestige ne saurait s'acheter à trop gros deniers, les Anglais, vrais Romains des temps modernes, ont expédié une quarantaine d'éléphants pour grossir leur armée. L'un de ces colosses, éléphant d'esprit s'il en fut, s'est tant démené au moment du départ, qu'on l'a rendu à ses forêts paternelles de l'Inde; mais les autres ont suivi le torrent et vogué à travers la mer pour aller, bien loin de leur patrie, faire peur au roi Théodore.



La caravane
d'éléphants de
l'armée anglaise

On assure que le seul cas de mort au champ d'honneur qui soit jusqu'ici survenu dans la fastueuse expédition anglaise, est arrivé à l'un de ces auxiliaires, si sagaces d'ailleurs. Étant allé se promener dans le désert dès son arrivée à Zullah, il y fut abattu, d'un coup de carabine, par un capitaine anglais qui, brûlant d'une ardeur belliqueuse, crut voir un chétif et sauvage Éthiopien dans cet éléphant bien né des Indes, qui venait d'être transporté en Afrique avec tant de frais et d'inquiètes sollicitudes. De ce premier accident de guerre il serait néanmoins téméraire de conclure que l'entreprise britannique porte en elle-même ses germes d'insuccès, ni de la comparer, comme l'a fait un critique anglais, à une machine trop faible pour soutenir son propre poids.

L'Angleterre veut réussir, et elle réussira; s'il lui manque cet élan qui prépare de faciles victoires, elle est douée d'une énergie indomptable qui s'acharne contre tout obstacle et grandit en raison même des revers. Dédaignant la voie des emprunts, malgré son immense crédit, elle a demandé cinquante millions de francs à ses contribuables. On en consommera trois cents au moins, et elle est prête à sanctionner cette énorme dépense, car elle compte sur un parlement complaisant pour payer ses dettes. A en croire ses déclarations officielles, elle veut seulement libérer les captifs sans attenter en rien à l'antique indépendance de l'Éthiopie. Jamais on n'aura fait d'oeuvre aussi grandiose pour un aussi petit résultat, car chacun des prisonniers anglais à délivrer va coûter près de cinquante millions. Au lieu des deux mille volontaires disciplinés, qui auraient largement suffi à cette oeuvre, on a déjà à abreuver soixante-cinq mille hommes et bêtes sur cette plage de Zullah où, faute d'eau potable, on distille à grands frais l'eau de mer. Il faut, chaque jour, plus de cent quatre-vingt mille litres d'eau à boire, mais de puissants condenseurs ont réalisé ce prodige, malgré l'énorme dépense de cent mille francs par vingt-quatre heures de travail. En effet, cette eau artificielle revient à cinquante-cinq centimes le litre. A côté de ces détails, montrant sur quel pied grandiose l'expédition est montée, on en trouve d'autres qui font voir combien il est difficile de bien régler une entreprise lointaine, dans un pays presque dénué de toute ressource, et où il faut porter tous les vivres, à l'exception de la viande, qui d'ailleurs manquera probablement dans l'intérieur. Pour transporter les munitions il a fallu acheter à grands frais des mulets, et, sur mille de ces bêtes de charge allant en cinq jours de Zullah à San'afe, il en faut cinq cent soixante-dix pour faire vivre en chemin et les autres bêtes et les gens de conduite. Ces mulets, venus d'Égypte, de Turquie, et même d'Espagne et de France, sont arrivés dans la baie d'Adulis sans muletiers ni licols. Les soldats anglais, dans leur sagesse, les ont entravés avec des cordes provisoires de foin; les mules, dans leur prudence, ont mangé ce foin si bien à leur portée et se sont échappées ensuite en grand nombre pour aller se perdre dans le désert. Nos conscrits le plus naïfs souriraient de ces détails de ménage. Pour effectuer de transports moins coûteux, on a déjà commencé un chemin de fer sur tout le parcours de cent kilomètres, depuis la mer jusqu'à San'afe, premier poste sur le plateau éthiopien, et, à raison de trois kilomètres de rails posés tous les jours, on aura achevé cette voie vers le 25 février de cette année.

La ligne de marche est bien choisie. On pouvait suivre les plaines du Tigray, car elles sont peu élevées, faciles à parcourir, et n'opposent à la marche aucune coupure brusque; on serait allé de là, par le rude territoire du Wasaya et sans trouver de précipice notable, excepté à la rivière Takkaze et sur le flanc à pic du mont Lamalmo. Plus loin jusqu'à Dabra Tabor, où Théodore réside ordinairement, on aurait choisi à volonté ou les plaines faciles du Lamge ou les fraîches hauteurs du Waynadaga. Mais cette route est détournée. D'ailleurs le Wasaya est malsain dès le mois de mai, et, jusqu'en Wagara, les pâturages font défaut.

Les Anglais ont eu raison de préférer la voie directe par l'Ag'ame et le Wag. Sur ces plateaux élevés, ils conserveront tout leur énergie; ils y trouveront un pays moins ravagé par les guerres civiles et plus abondant en pâturages. La distance de Zullah à Maqdala est comme celle de Paris à Lyon et serait parcourue promptement, s'il n'y avait à franchir, même dans ces hautes terres, quelques entailles profondes, peu commodes pour l'artillerie et peut-être impraticables aux éléphants. Au surplus, ce sont là des détails, et sir Robert Napier ne s'y arrêta point. Il poussera rapidement jusqu'en Dalanta avant la saison des pluies, qui est censée s'ouvrir au 10 juillet, mais qui, dans ces terres élevées, devance parfois son époque accoutumée. Selon le dire des prisonniers, «s'il investit Maqdala au commencement de mai, le manque d'eau forcera bientôt la garnison à se rendre. Si les premières pluies en ont approvisionné la forteresse, les Anglais occuperont Tanta chez les Wara llaymano et pourront diriger de là sur le fort des feux plongeants ou même quelques fusées. Des soldats vivant dans des huttes, sans casemates ni cavernes, ne tiendront pas un seul jour contre de pareils arguments. Dans tous les cas le mont fort, si fameux en Éthiopie, sera bientôt pris, et il restera à savoir si l'on veut aller à Dabra Tabor pour brûler le camp de Théodore, et le tuer ou le prendre s'il fait mine de résister.» Ce dernier épisode de la guerre est livré à l'appréciation du général en chef.

Celui-ci a la confiance des ses soldats et possède, tant en énergie morale qu'en moyens matériels, une provision de forces illimitée, pour ainsi dire, vis-à-vis d'un ennemi qu'il s'agit plutôt d'écartier que d'abattre. Cependant l'action de la diplomatie n'est pas à dédaigner, même au milieu des hostilités, car elle dirige, adoucit et aide toujours les forces brutales d'une armée. C'est ici le côté faible de l'expédition. Quand Théodore mit en prison M. Rassam, avec force protestations d'amitié, il lui promit la liberté dès l'arrivée de certaines machines et de quelques ouvriers habiles. L'Angleterre envoya les uns et les autres jusqu'à Muçaww'a, mais elle se borna à y exiger la remise préalable des prisonniers, sans avoir accompli aucune de ces formes qui rendent un contrat obligatoire aux yeux des Éthiopiens. De son côté, Théodore n'avait pas appris à connaître la valeur d'une simple signature sans portée aucune pour lui. D'ailleurs il avait été trompé par Plowden, qui reniait sa propre qualité de consul, et par les dénégations des missionnaires protestants, quant à leurs menées de prosélytisme chez les chrétiens indigènes. Il ne crut donc aucunement aux intentions magnifiques des Anglais. Le manque d'un agent instruit a fait échouer cette négociation qui, bien menée, devait nécessairement aboutir. De même, en entrant dans le Tigray, l'armée anglaise s'est fait précéder d'une proclamation dont le *Times* nous a donné le mot-à-mot, fautivement peut-être, mais tout aussi ridicule en amarĩña qu'en anglais. De plus, cette langue qu'on dit avoir employée est à peu près inconnue en Ag'ame, où ce manifeste a été mis au jour; enfin les officiers anglais paraissent avoir ignoré qu'une proclamation ne se publie point par écrit en Éthiopie.

Au reste, le bon sens du chef de l'expédition fera bientôt justice de ces ignares interprètes. Il songe à faire alliance avec les chefs de l'Indarta, et à s'attacher surtout Gobaze le Waysim ou chef héréditaire du Wag. Cette contrée a une population aguerrie qui, depuis des siècles, a su maintenir son indépendance, et d'excellents fusiliers bien capables de gêner sérieusement, derrière leurs forteresses naturelles, même les vaillantes légions de l'Angleterre. Elle croit donc de la dernière importance de se concilier Gobaze qui, sous un titre modeste, jouit de tous les privilèges de la royauté, et qui ne peut jamais faire la paix avec Théodore, car il doit venger sur lui la mort de son père, mis barbarement à mort après s'être rendu. Il est d'ailleurs peu probable que les Agaw du Wag songent à défendre leurs passes, s'ils en viennent à un différend avec les Anglais. Durant mon long séjour en Éthiopie, je n'ai entendu citer que deux cas où le fantassin ait combattu à l'abri des obstacles qu'il

s'était ménagés. Quoique couronnés de succès, ces combats étaient regardés comme d'heureux accidents, et, sans en comprendre la grande portée, on continuait à ne concevoir la bataille que sur une plaine où l'on peut prendre carrière et où l'Éthiopien ne croit bien combattre qu'à l'instar de nos chevaliers d'autrefois.

Mais que fera le roi des rois d'Éthiopie, le descendant postiche de Salomon? Il est difficile de répondre à cette question. Au dire des indigènes, Théodore perd souvent la raison quand il a bu l'eau-de-vie que lui fabriquent avec tant de zèle les *pieux laïcs* de la mission protestante. Dès les commencements de son règne, il se livrait, selon Plowden, à des accès de fureur qu'on ne savait expliquer. Les prisonniers anglais nous disent, plus explicitement encore, avoir appris de Théodore lui-même que son père était aliéné, et qu'après bien des doutes il se croyait lui-même atteint d'une mystérieuse maladie mentale. Plusieurs traits de sa conduite envers ses prisonniers, et le massacre de six cents de ses propres soldats, dans son camp et sur un simple soupçon, donneraient du poids à cette assertion. L'Angleterre a donc déclaré la guerre à un adversaire qui n'est aucunement digne d'elle. J'ai peine à croire qu'il emploie sa ruse naturelle contre sa puissante ennemie, et qu'il rappelle auprès de lui ses prisonniers pour les immoler dans son premier accès de fureur, ou tout au moins pour les emmener dans sa province natale de Quara, sur la lisière d'un désert terrible entre tous, dit-on, à cause des endémies mortelles qui le rendent inhabitable. Malheur aux troupes anglaises, si elles tentaient de suivre Théodore jusque-là!

Après avoir réuni d'une manière brillante autant qu'inespérée les fragments épars de l'empire éthiopien, ce soldat de fortune n'a pas vu que si la tactique de la victoire consiste à exiger, sous peine de mort, une obéissance aveugle et prompte sur le champ de bataille, la stratégie du gouvernement demande, au contraire, une impulsion sûre, mais lente, et que la plus grande vertu de celui qui régit est de savoir rétracter à propos une mesure odieuse, ou parce qu'elle est mauvaise, ou parce que le moment de l'appliquer n'est pas encore venu. Le peuple s'illusionne alors au point de croire que le souverain est plus sévère pour lui-même que pour ses sujets, et il s'habitue peu à peu à laisser faire une sagesse qu'il n'avait pas comprise d'abord, et dont les fruits ne mûrissent qu'avec le temps. De tout l'ancien empire de Yasu le Grand, ce Louis XIV éthiopien, Théodore n'a plus que son Quara qu'il puisse réellement appeler sien. Ses gouverneurs du Tigray ont succombé sous les coups de rebelles, ou sont déjà indépendants de fait en attendant qu'ils le deviennent de droit. Plus que jamais le Gojjam, cette île méditerranéenne, renaît de ses cendres en proclamant bien haut qu'il n'a jamais reconnu le joug. Le Wag renie l'empire et répète ses vieilles traditions de liberté. Le Siwa se reconstitue avec paix et bonheur, et sert de refuge à tous les proscrits. Tissu Gobaze règne dans le bas Tigray, en Wasaya, Walqayt, Simen, Wagara, et jusque dans le Damba où Gondar a été.

Que reste-t-il aujourd'hui à Théodore? Les Awawa, qu'il a respectés parce qu'ils savent se défendre, mais qui saisiront la première occasion pour le méconnaître; Taqusa, Acafar, Alafa et Meca, provinces riveraines du Tana, mais dont il a fait des solitudes par un pillage méthodique, et enfin le Bagemdir, cette terre d'élite qui ne lui obéit qu'à regret. Il suffit d'une maladie, d'un échec ou d'un paysan plus osé que les autres, pour éteindre du jour au lendemain ce météore royal qui, après quelques années d'éclat, rentrera bien vite dans la nuit profonde d'où il était sorti.

En voyant la grandeur des préparatifs militaires de l'Angleterre, on se persuade qu'elle a le projet de garder l'Éthiopie du nord après l'avoir conquise. Les apparences semblent le proclamer, mais quoi qu'en disent les journaux anglais, cette idée n'a pas pris naissance parmi les Français qui citent encore «la perfide Albion.» Elle a été mise en avant par



Théodoros mort

Plowden dans ses lettres officielles, il y a treize ans, exposée de nouveau par M. Cameron, et reproduite enfin, quoique timidement, par le général Coghlan dans son mémoire militaire rédigé en mars dernier. Il y propose, sous forme d'insinuation, de garder le pays seulement pour y rétablir l'ordre. On sait fort bien où aboutit une douceuse bienveillance de ce genre. Maîtres depuis trente ans d'Aden si perfidement enlevé, nos voisins d'outre-Manche veulent faire de la mer Rouge un lac anglais. Ils convoitent aussi l'Éthiopie, car ils auraient là un dépôt commode pour envahir l'Égypte où le roi Coton règnerait dans toute sa gloire. Pour le moment ils gardent le silence, ou bien ils affirment hautement qu'on leur fait trop d'honneur. Si on les presse, ils citeront l'Algérie confisquée par la France pour un coup d'éventail donné à son consul. Sans les devancer dans cette polémique, contentons-nous d'observer que Charles X, qui rachetait à ses frais des esclaves grecs à Constantinople et en Égypte, ne pouvait admettre que le dey d'Alger eût seul le droit de tenir dans les fers des chrétiens de France, d'Espagne et même d'Angleterre. Au contraire, les Anglais qui se glorifient tant d'employer leurs vaisseaux et leurs millions à empêcher la vente des nègres païens dans l'Afrique occidentale, n'ont jamais rien fait pour entraver ce commerce d'esclaves, la plupart nés chrétiens, qu'on emmène devant le pavillon britannique, si puissant sur la mer Rouge, pour les abrutir, physiquement aussi bien que moralement, dans la fange des harems musulmans. Peut-on blâmer le roi Théodore qui, dans la mesure de son intelligence et de ses forces, a voulu anéantir cette ignominie, de dire avec une modestie au moins spécieuse en se comparant au gouvernement anglais: «Quel est le plus barbare de nous deux?»

GÉODÉSIE D'ÉTHIOPIË

OU

TRIANGULATION D'UNE PARTIE DE LA HAUTE ÉTHIOPIE

EXÉCUTÉE SELON DES MÉTHODES NOUVELLES

PAR

ANTOINE D'ABBADIE

MEMBRE DE L'INSTITUT (ACADÉMIE DES SCIENCES)

ASSOCIÉ CORRESPONDANT DE L'ACADÉMIE DE TOULOUSE, MEMBRE CORRESPONDANT DE L'ASSOCIATION BRITANNIQUE
POUR L'AVANCEMENT DES SCIENCES

VÉRIFIÉE ET RÉDIGÉE PAR R. RADAU



PARIS

GAUTHIER-VILLARS, IMPRIMEUR-LIBRAIRE

DU BUREAU DES LONGITUDES, DE MÉTÈRE POLYTECHNIQUE
SUCCESSION DE MALLET-MACHELIER
Quai des Augustins, 55

1873

1.19. Géodésie d'Éthiopie

Introduction

Que Dieu donne miséricorde à qui découvre les défauts et les pardonne, à qui aperçoit les lacunes et les comble! Que celui qui trouvera des reproches à m'adresser, refasse ce que j'ai mal fait.

(Voyage au Darfour par le chayk Muhammed el-Tunsi.)

I. Résumé du voyage

Avant d'exposer le but et la composition de cet ouvrage, il convient de narrer brièvement les voyages qui lui ont donné naissance. Sans cette précaution, et même en

suyant sur la carte, comme il convient de le faire, l'enchaînement des opérations géodésiques, on ne s'expliquerait pas le décousu des observations qui en forment la base.

Ayant formé, au sortir du collège, en 1829, le projet d'une exploration dans l'intérieur de l'Afrique où je voulais alors entrer par Tunis ou le Maroc, je consacrai une grande partie de six années suivantes à étudier les sciences nécessaires pour voyager avec fruit. La lecture des voyages de Bruce me ramena invinciblement à l'Afrique orientale, théâtre de tant d'émigrations et source de presque toutes les traditions qui vivent encore dans ce continent si mystérieusement fermé.

D'ailleurs, malgré le grand attrait des sciences exactes pour lesquelles je me suis toujours passionné, la perspective de visiter, uniquement comme géographe ou comme naturaliste, des contrées peu ou point connues, me souriait moins que l'étude des langues, des religions, de constitutions politiques et législatives, et de la littérature qui me paraissait devoir offrir des particularités dignes d'intérêt dans ces régions du sud, restées isolées de l'état stagnant ou décrépité de l'Orient comme de l'élan progressif de l'Europe. Je me laissait gagner dès lors par la pensée que la plus haute étude à laquelle l'homme puisse s'adonner est celle de ses semblables.

Le silence que gardent toutes les relations de voyage dans l'Afrique occidentale sur la plupart de ces sujets importants m'avait fait conclure, trop légèrement peut-être, que les populations de ces contrées réputées barbares n'ont ni état politique réglé, ni us juridiques, et en tout cas, fort peu de ces conventions tacites qui forment, en même temps que le bien-être, le lien des sociétés humaines. Au contraire, les voyageurs en Éthiopie disaient avoir trouvé sur les rives du lac *Tana*, comme jadis autour des lacs du plateau mexicain, des palais, des ruines, des livres, des érudits, une littérature, et tout le cortège de la culture intellectuelle. Enfin, si le fanatisme stupide inhérent à la plupart des populations musulmanes pouvait entraver ces études intimes qui me souriaient tant, cette puissante barrière morale ne devait pas exister chez les *Tigray* et les *Amara* que la foi chrétienne avait associés, dès le IV^e siècle de notre ère, aux croyances de l'Europe. Sachant que le temps avait altéré leur foi, je me proposai de travailler à son rétablissement. Je conçus aussi l'espoir de recueillir de nouveaux faits propres à éclairer l'origine des nègres en les étudiant dans ces régions mêmes dont ils se disent aborigènes; j'espérais enfin jeter des lumières nouvelles sur les sources du Nil. Dans l'ambition confiante de mes jeunes années, je me faisais fort d'embrasser et de mener à bonne fin, en deux ou trois ans, toutes ces vastes entreprises. Je ne songeais pas alors que le temps est un élément de succès avec lequel il faut nécessairement compter.

Sur ces entrefaites, François Arago, qui tenait alors en France le sceptre de la physique, ayant appris que je voulais explorer l'Afrique sans invoquer le secours du gouvernement, m'engagea à suspendre au moins l'exécution de mon projet pour aller étudier, sur une côte orientale, les variations diurnes de l'aiguille aimantée. On devait décider ainsi, disait-il, et en quelques semaines d'observations, si le soleil agit sur l'aiguille comme source de chaleur ou comme source de magnétisme. Séduit par l'éloquence du célèbre savant, je proposai, pour résoudre ce problème, un voyage sur la côte orientale d'Afrique; mais Arago en décida autrement. Je reçus, avec des instructions, les instruments que me confiait l'Académie des sciences, et après avoir fait à Paris et à Lorient des suites d'observations préparatoires, je m'embarquai à bord de l'*Andromède* qui mit à la voile à la fin de 1836. Cette belle frégate sillonnait alors l'Océan pour la première fois, et portait à Rio de Janeiro comme passager un prince que la France a plus tard appelé à régler ses plus hautes destinées. De la capitale du Brésil je me rendis à Olinda, site choisi d'avance comme étant entre l'équateur magnétique

V O Y A G E
AUX SOURCES DU NIL;
EN NUBIE ET EN ABYSSINIE,
 Pendant les années 1768, 1769, 1770, 1771 & 1772;

PAR M. JAMES BRUCE.

Traduit de l'Anglois par J. H. CASTERA.



TOME PREMIER.



A P A R I S,
HÔTEL DE THOU, RUE DES POITEVINS.

M. D C C. X C.

AVEC PRIVILÈGE DU ROI

et l'équateur terrestre. Après quarante-deux jours d'observations continues faites trois fois par heure avec le secours de deux aides, j'avais atteint le but de cette expédition, et je profitai du départ d'un bâtiment de commerce pour retourner en Europe et déposer mes observations à l'Académie des sciences.

Reprenant immédiatement mon projet de prédilection, je rejoignis, à la fin de 1837, mon frère Arnauld qui m'attendait en Égypte, et remontant le Nil jusqu'à *Qeneh*, nous gagnâmes *Quçayr* où nous nous embarquâmes sur la mer Rouge pour aborder à *Jiddāh*; un autre navire nous conduisit à *Muçaww'a* où nous attérîmes le 17 février 1838. Nous ne tardâmes pas à y rencontrer de ces difficultés qui surgissent à tout propos devant des voyageurs isolés dans l'intérieur de l'Afrique. *Wibe*, le chef du *Si-men* et du *Ti-gray*, venait d'ordonner l'expulsion des missionnaires protestants anglais: les discours aventurés de ces messieurs et leurs largesses inconsidérées, inspirées par la crainte de leur renvoi, en avaient au contraire hâté l'exécution, et avaient excité ainsi des cupidités qui retardèrent beaucoup notre arrivée à *Gondar*, où nous ne parvînmes que le 28 mai, après avoir établi à *Adwa* le missionnaire catholique que mon frère avait persuadé de nous suivre jusque-là.

J'avais ainsi fait une première reconnaissance du pays et compris toute l'insuffisance de notre équipement pour un voyage tellement en dehors des routes battues. Burnes, la courageuse et infortunée victime du soulèvement des Afghans, m'avait recommandé une méthode de relever le chemin en voyage, et l'on en verra plus bas un exemple aux pages 348... 362. Mais cette suite de lignes brisées, données par la boussole et par l'observation du temps de parcours, ne servait guère sur des terrains souvent remplis de minerai de fer et dont les sentiers sont si imprévus et si sinueux. Les cimes nues des montagnes conviaient à des relèvements bien plus parfaits s'ils étaient faits au théodolite. Je résolus donc de retourner en Europe afin de me procurer de nouveaux instruments. Mon frère s'offrit à rester pour apprendre la langue *amariñña* et pour étudier le pays. Je me hâtai de franchir le *Takkaze* avant l'époque de ses hautes eaux, et après avoir fait escale à *Muçaww'a*, *Moka*, *Hudaydah* et *Jiddāh*, je passai par le Caire et Rome pour rentrer dans Paris au commencement de 1839.

Là, je rencontrai un homme aussi actif que modeste, Falbe, alors capitaine de la marine royale du Danemark. Il calculait sa triangulation du pachalik de Tunis, et me céda son petit théodolite, le seul qui eût échappé, dès le début de son entreprise, à un funeste naufrage. Je portai cet instrument chez Gambey, lui en signalai les défauts dont on verra les détails plus bas (pages 1... 5) et l'engageai à m'en construire un autre aussi portatif et moins défectueux. Notre célèbre artiste se mit à l'oeuvre, et pendant plusieurs mois je me rendais chez lui deux et trois fois par semaine pour presser l'exécution de cet instrument dont je voulais faire la cheville ouvrière de mes travaux futurs en Éthiopie. Le nouveau théodolite était presque achevé quand Gambey, sans motif valable, se refusa nettement à en poursuivre l'exécution. C'est à regret que je mentionne ces désagréments, mais après en avoir subi les tristes suites, soit dans mes observations, soit dans mes longs calculs, je me devais à moi-même et je devais encore plus au public savant d'expliquer comment j'ai emporté d'Europe en Éthiopie un instrument primitivement mal conçu dans quelques-uns de ses détails, et devenu encore plus défectueux par l'incessante usure que lui avaient fait subir les observations si nombreuses du capitaine Falbe.

Cependant tout n'est pas malheur dans ce monde. Par sa nature, le théodolite, même avec quelques défauts de construction, est encore bien supérieure, pour les voyages terrestres, aux instruments à réflexion qu'on y préconise par habitude plutôt qu'en connaissance de cause. C'est avec mon petit théodolite que Falbe avait fait, en Tunisie,

une triangulation qui est restée un modèle en son genre. On sait enfin qu'un instrument, toujours manié et dont on apprécie de cette façon chaque imperfection, est bien supérieur à tel autre plus parfait dans sa disposition, mais que ses dimensions incommodes ne permettent pas de faire un *vade mecum*. Pour emprunter une comparaison familière, je dirai qu'un instrument d'observation peut être assimilé à une arme de chasse. Qui ne sait que le braconnier muni d'un fusil défectueux mais qu'il connaît bien, tire avec plus de succès que le chasseur qui déballe de loin en loin une arme précieuse mais trop peu étudiée?

A ces raisons, on doit ajouter une considération encore plus puissante parce qu'elle est toute morale: quand on possède un instrument supposé excellent, on se fie volontiers, et souvent trop, à sa bonne tenue, tandis qu'un outil imparfait tient toujours la vigilance en haleine. On s'ingénie à constater, suivre et mesurer ses écarts, et l'expérience montre que, dans une certaine mesure, et soit dans l'observation, soit dans le calcul, on s'éloigne alors moins de cette perfection idéale qui est le but de toute science. C'est ce qui m'est arrivé. Après avoir imaginé la *géodésie expéditive* dont cet ouvrage expose comme un long exemple, je n'aspirais qu'à obtenir à un mille près mes latitudes et longitudes, et à calculer avec une incertitude de 50 mètres mes altitudes relatives. Mais je ne tardai pas à voir que dans l'intérieur du réseau géodésique les coordonnées verticales étaient cinq fois plus exactes que je ne l'avais espéré, et que les coordonnées horizontales se confirmaient en se contrôlant mutuellement, à 0'1' près, ce qui équivaut à moins de 200 mètres sur la surface de l'Éthiopie. Si l'on songe que, dans les méthodes décousues employées par mes devanciers ces incertitudes sont rarement au-dessous de mille mètres, et que dans la meilleure longitude astronomique *isolée*, déduite d'une seule occultation, elles peuvent aller aisément à trois kilomètres, on admettra qu'en signalant les imperfections du théodolite Falbe, je sois plus préoccupé du désir d'une perfection théorique que des besoins d'un voyage d'exploration dans des pays peu ou point connus. Ces besoins sont satisfaits, et au delà, par les résultats que je vais présenter au public.

Des savants pleins de bienveillance vinrent en aide à ma grande entreprise. S. A. R. le prince de Joinville voulut bien me céder un sextant à tabatière que j'espérais porter facilement en cachette et employer si les hasards de la route venaient à me priver de mes autres instruments. Le capitaine Laquiente, de Strasbourg, qui venait de quitter, après de longs travaux, notre valeureux et savant corps du génie, après de longs travaux, notre valeureux et savant corps du génie, fit exécuter pour ma lunette de voyage un pied parallactique portatif qu'il avait dessiné et qui m'a rendu de grands services. Il me donna en outre un baromètre construit par Fortin, que j'ai le bonheur de posséder encore, et une planchette militaire qui me fut dérobée plus tard en Afrique, pendant que j'étais malade d'une ophthalmie. J'avais besoin d'exprimer ici ma reconnaissance envers ces deux bienfaiteurs de mes voyages. Plus heureux à l'égard de M. Walferdin et de M. Bréguet, membre bien connu de notre bureau de longitudes, j'ai pu les remercier de vive voix en rendant au premier son joli hypsomètre, et au second son excellent chronomètre, que ces deux savants m'avaient généreusement prêtés sans craindre de les exposer à tous les hasards d'un voyage dans l'intérieur de l'Afrique.

J'avais mis à profit les lenteurs de Gambey pour faire construire ma trousse de voyage décrite aux pages 14 et 15 ci-dessous, et dont la composition, éprouvée par un long usage, m'a laissé dans la suite bien peu à désirer. Enfin je quittai Paris le soir même du jour où Arago, alors dans tout l'éclat de son magnifique talent, dévoila à l'Institut la merveilleuse découverte de Niepce et de Daguerre.

L'esprit humain est souvent disposé à renfermer dans un cadre trop étroit tout ce qu'il voit de loin, et sujet comme tant d'autres, à ce défaut de jugement, je pensais alors que deux années, trois ou plus, me suffiraient pour revenir de Kaffa en France avec une ample récolte de matériaux inconnus à la science. Mais Dieu se joue de nos trop courtes et impétueuses prévisions. En remontant le Nil entre Alexandrie et le Caire, je fus attaqué, ainsi que mes trois suivants, par les fièvres intermittentes, et l'un deux, domestique français, prit le typhus. Je passai deux mois à attendre son rétablissement, et quand j'arrivai à Suez, mon serviteur éthiopien fut atteint d'un mal de poitrine qui m'imposa de nouveaux délais, et dont il se remit à mesure que nous avançons lentement vers les chauds climats du sud. A *Jiddāh* enfin, je perdis mon excellent artiste A. Fries, qui préféra la Mecque à l'Éthiopie, et le pays musulman où il trouva bientôt la mort, au rude mais sympathique entourage des chrétiens d'Afrique.

Ces tristes débuts servirent de prélude à toutes les difficultés qui ne tardèrent pas à m'assaillir. Débarqué enfin à *Muḩāww'a* au commencement de l'année 1840, j'y trouvai mon frère qui venait d'y arriver du fond du *Gojjam*. Pour atteindre ce dernier pays, nous devons traverser d'abord le *Tigray* dont le *daj-azmac* (gouverneur de province) *Wibe* nous interdit la route. En attendant que ce chef revînt à des sentiments moins hostiles, je retournai à la côte et voulus visiter le mont Bizen afin de relier à *Muḩāww'a* le plateau incliné où vivent les fils turbulents de *Akaḩa* et de *Guzay*. Par un reste de préjugés européens, je portais jusqu'alors des armes à feu: ma carabine partit par accident et un fragment de capsule me blessa dans l'oeil. Je fut bientôt atteint par l'ophtalmie qui n'a plus cessé de m'affliger par intervalles tant que je suis resté en Éthiopie. Les premières atteintes de ce mal furent assez fortes pour me priver de la vue pendant quelque temps, et j'allai chercher en vain les secours de la médecine d'abord à *'Aden* et ensuite au Caire.

L'Égypte était alors préoccupée de graves complications politiques. Bien qu'elle fût entrée, avec plus de franchise que tout autre État musulman, dans le grand mouvement civilisateur des nations européennes, l'Angleterre voulait lui enlever la côte arabique et la Syrie, et blâmait la répugnance de la France à la soutenir dans cette politique dont les conséquences funestes devaient éclater vingt ans plus tard dans les massacres des chrétiens à *Jiddāh* et à Damas. Depuis longtemps notre pavillon n'avait pas flotté sur la mer Rouge, et les agents anglais profitaient de son absence pour entraver par de mesquines tracasseries les rares voyageurs français qui s'y aventuraient. Je retournai néanmoins à *'Aden* où j'avais donné rendez-vous à mon frère, mais la conduite du gouverneur de cette citadelle britannique m'en rendit le séjour intolérable. Malgré mon état de maladie, j'allai chercher un refuge à *Barberah* sur la côte d'Afrique, préférant y attendre mon frère au milieu de barbares moins hostiles que les autorités anglaises.

A *Barberah* j'espérais d'ailleurs ouvrir une route par *Harar* et gagner de là les hauts plateaux *Ilmorma* et *Gurage* par où je voulais atteindre *Inarya* et *Kaffa*. Le chef *Çomaly* qui me protégeait ne mit qu'une condition à notre voyage: c'est que les autorités de *'Aden* démentiraient l'opinion, alors très-accréditée sur cette côte, que les Anglais seraient bien aises de m'y voir massacrer. J'expédiai aussitôt à *'Aden* un messenger *Çomaly* avec une lettre au gouverneur pour le prier de démentir, de vive voix seulement, une assertion à laquelle je ne pouvais pas croire encore; mais ce gouverneur me répondit par un refus écrit. Dès la nouvelle de l'insuccès de ma démarche, les démonstrations hostiles des indigènes augmentèrent de plus en plus. La route de *Harar* se ferma devant moi, et mon frère étant venu me rejoindre, nous résolûmes d'atteindre notre but en gagnant d'abord les États du *Sawa* par la voie des pays *'Afar*, car il nous répugnait toujours de retourner en *Tigray* dont le chef avait brutalement méconnu notre droit de voyageurs.

Quand nous jetâmes l'ancre devant *Tujurrah*, village 'Afar, je dus rester à bord, ma deuxième ophthalmie me tenant dans un état de cécité complète; mon frère débarqua seul. Le chef des indigènes, qui l'avait bien accueilli d'abord, lui dit, en apprenant notre nationalité, que nous ne pouvions séjourner dans sa principauté, et afin de lui en imposer davantage, il assembla les notables et lui signifia au nom de tous l'ordre de remettre à la voile, en refusant d'ailleurs de motiver cette décision par écrit. A la surprise générale, mon frère leur dit nettement que nous ne partirions pas, dussions-nous être tués sur la plage, mais que dans ce cas un bâtiment français viendrait bientôt venger notre mort. Après de longues et orageuses délibérations, les 'Afar, déroutés par notre obstination, résolurent de nous laisser débarquer et d'abandonner aux autorités anglaises l'odieux des violences contre nous que nécessitait, disaient-ils, l'exécution de leur traité avec 'Aden.

Un séjour de près de trois mois à *Tujurrah* nous permit de gagner assez de crédit pour que notre cause y fût plaidée dans un parlement solennel par plus d'un orateur influent. A la suite d'une vive discussion, on proclama la suspension des lois, et l'on fit un appel à la force. Selon l'usage en pareil cas, le sultan 'Afar dut remettre ses pouvoirs au chef des guerriers, et se hâta d'envoyer à *Aden* pour y annoncer comment sa puissance était paralysée. Le gouverneur anglais expédia aussitôt un agent arménien avec mission spéciale de nous barrer la route, et comme des 'Afar venaient d'attenter à la vie de mon frère, nous jugeâmes qu'à *Tujurrah* comme à *Barberah* les indigènes s'étaient trop faits à l'idée qu'ils pourraient désormais tuer un Européen malgré le respect traditionnel qu'ils avaient porté jusqu'alors aux voyageurs blancs. Nos prévisions à cet égard furent bien tristement réalisées, car peu de temps après, les 'Afar comme les *Çomal*, ont versé le sang de voyageurs britanniques.

La meilleure manière d'avoir raison des Anglais était de pénétrer plus avant qu'eux dans l'Éthiopie et surtout de la mieux étudier. Nous nous résignâmes donc à retourner en *Tigray*. Nous savions que ses habitants nous étaient favorables: d'ailleurs leur prince *Wibe*, plus près de la nature que les Anglais, devait être par là même plus traitable qu'eux. De ses États nous pourrions entrer dans ceux du *Ras Ali*, qui nous était favorable, et de là, dans le *Gojjam* où mon frère avait déjà pénétré, et était devenu le favori du *daj-azmac Gosu* qui régnait dans cette espèce de méditerranée terrestre et qui entretenait des relations amicales avec quelques tribus *Ilmorma*.

Mon frère me précéda à 'Adwa, et je l'y rejoignis après un séjour à 'Aylat où j'avais été me guérir de la plaie du *Yaman*, maladie endémique dans la partie la plus chaude de la mer Rouge. Nous décidâmes de nous séparer afin de ne pas mettre notre voyage à la merci des mêmes éventualités, et mon frère profita d'un court répit dans les guerres civiles pour se rendre en *Gojjam*. *Wibe* venait d'être fait prisonnier après une bataille rangée: on guerroyait de village à village, et je dus attendre cinq mois avant de prendre pour la deuxième fois le chemin de *Gondar* que j'atteignis enfin le 25 juin 1842.

Après une course à *Maquina* et une autre à *Darita* pour augmenter de quelques manuscrits ma collection éthiopienne, je partis en novembre pour visiter le lac *Tana*. A la fin du mois suivant je me rendis à *Lalibala*, où une nouvelle ophthalmie m'empêcha de continuer jusqu'à la source du *Takkaze*. De retour à *Gondar*, je pris enfin ma route de prédilection, et passant par les villes de *Moṭa*, *Dabrā warq*, *Yawiš* et *Yajibe* en *Gojjam*, je pus atteindre successivement, sur la rive gauche du *Abbay*, les tribus *Ilmorma* des *Gudru*, des *Jimma* et des *Nonno*.

En juillet 1843 j'entrai enfin dans *Inarya*. Une fraction de la tribu des *Limmu* s'est emparée de ce pays et obéissait alors à *Ibsa*, dit *Abba Boggibo*, l'un des despotes les plus consommés qui aient jamais agrandi leur puissance à force d'audace, de ruse et de talent.

Quand une vaste région est depuis longtemps dans l'isolement qu'elle est incessamment fractionnée par des guerres de tribu à tribu et par des dissensions civiles, il y surgit de tels usages et il y règne une défiance telle que son accès devient plus difficile que si elle était défendue par des mers, de vastes déserts ou d'autres obstacles physiques. Mais heureusement j'étais le premier Européen qui se présentât aux populations *Ilmorma* de ces contrées et l'étonnement que je provoquais avait été jusque-là la cause de mon succès. Afin de profiter de cet accueil et pour le mieux conserver, je devais étudier dans *Inarya* la langue, les mœurs, les croyances et les usages de ce peuple. Cette étude devait m'offrir d'autant plus d'intérêt que les peuplades les plus intelligentes de l'Afrique intérieure, privées depuis des siècles de tout rapport avec les contrées étrangères et de ce fécond va-et-vien d'idées qui entretient l'essor de la civilisation, on dû se borner à cultiver ces idées innées de morale, de justice, de bien-être, de progrès enfin que Dieu a déposées dans toute créature humaine.

Le caractère ombrageux de Abba Boggibo me gêna beaucoup dans ces recherches. Il me retint jusqu'en novembre 1843, mais il lui plut alors de me choisir pour l'un de ses quatre frères de noces chargés d'aller chercher à *Bonga*, dans *Kaffa*, sa douzième femme. Une escorte de plus de mille hommes portait les cadeaux. Je dus à ces circonstances de pouvoir atteindre *Kaffa*, et surtout d'en sortir après un séjour de onze jours seulement. Plus d'un trafiquant éthiopien y a séjourné dix et même vingt années avant d'obtenir la permission de quitter ce royaume défiant et solitaire. De retour dans *Inarya* je subis encore les longs atermoiements si communs dans cette partie de l'Afrique, d'où je sortis enfin le 2 mars 1844.

Je m'étais joint à une petite caravane qui allait rapidement disait-on, dans ces pays où, si ce n'est à la guerre, tout se fait avec une lenteur désespérante. Mes nouveaux compagnons voulaient s'arrêter que dans les bas-fonds à cause du voisinage de l'herbe et de l'eau. Ils refusaient de camper sur les hauteurs et par une superstition que je n'ai pas pu encore m'expliquer, ils redoutaient surtout de me voir faire des observations au théodolite. J'étais sorti de *Saqa* dans l'espoir de porter jusqu'en *Gojjam* une suite liée d'azimuts; mais cette chaîne de relèvements que je prétendais mener toujours avec moi fut interrompue d'abord dans le herne de *Çibbe*, et plus tard en *Gambo*, *Horro* et *Amuru*.

Il me manquait surtout des latitudes et la liaison importante entre *Jiren* et *Saqa*: je devais donc revenir sur mes pas pour dépasser une seconde fois *Saqa* sans de nouvelles et désespérantes lenteurs, il aurait fallu rentrer dans *Inarya* en déclarant selon l'us local, dans quel lieu du pays de *Jimma Qaqa* on voulait séjourner. Là du moins le despotisme n'était pas établi, et on y avait la liberté de faire des excursions à volonté; toutefois mes ressources étaient trop épuisées pour retourner en *Obo* sans revisiter mes dépôts de *Yawiš*, de *Gondar* et surtout de *Muçaww'a*. *Obo* est cette partie du grand *Damot* qui s'étend au sud du *Gibe* de *Çaw*, rivière qui coule vers l'est par 9° de latitude.

La guerre civile m'arrêta trois mois en *Gojjam*, et le *Takkaze* n'étant point guéable pendant les pluies du solstice d'été, il me fallut pour ainsi dire hiverner à *Gondar*. Enfin, le 31 août 1844, je pus franchir le pont du *Mağac* et me diriger vers la côte de la mer Rouge. Je fis plus de vingt tours d'horizon dans ce voyage, et j'y observais trois latitudes, celle de *Kuazen* étant la seule isolée de ma chaîne géodésique.

Mais j'avais d'autres préoccupations que celles de ma *géodésie expéditive*. Malgré l'opinion unanime des Éthiopiens, nos géographes regardaient le fleuve Blanc comme l'affluent principal du Nil et comme étant par conséquent la vraie rivière dont les sources méritent l'honneur d'être tenues pour celles de l'immense cours d'eau qui porte la vie et l'abondance en Égypte. Or, tous les dires des indigènes que j'avais recueillis en *Gudru* et en *Obo* s'accordaient à désigner la rivière *Uma* comme étant le haut cours du fleuve Blanc. Il

est dans la nature d'une rivière de se diviser en sous-affluents à mesure qu'on remonte son cours, et parmi tous les caractères mis en avant pour déterminer la prééminence de tel tributaire, le plus saillant se déduit du volume relatif des eaux. Or, la rivière *Uma* se forme de la réunion du *Borora* et du *Gojab*, et comme à cette époque de mes recherches je croyais encore que cette dernière rivière était la plus grande, je voulais en visiter la source et bien établir ses coordonnées géographiques.

La détermination précise du lieu d'une source ne saurait être regardée comme un simple but de vanité géographique. Sous ce dernier rapport j'avais déjà recueilli assez de récits attachants pour intéresser quelques amis au coin de mon feu si Dieu me permettait jamais de fouler encore une fois le sol de mon pays. Mais la science demande des résultats plus précis, et pour mieux les obtenir il fallait m'attacher à l'étude d'un seul grand bassin au milieu du vaste réseau des cours d'eau en Éthiopie. Je donnais ainsi une sorte d'unité à mes projets de nouveaux voyages qui devaient se restreindre dans un cercle de plus en plus resserré. Outre les trois mailles perdues de ma chaîne géodésique, je pouvais, en retraçant me pas vers *Inarya*, reprendre et compléter bien des renseignements interrompus ou imparfaits dont ma connaissance plus intime de la langue Ilmorma me permettrait de mieux saisir les rapports tout en étendant leur importance et leur portée.

Mes espérances à cet égard ne furent point déçues, car si mon second voyage en Obo ne m'a pas conduit à la vraie source du fleuve Blanc, que j'espère encore avoir atteinte, j'en ai du moins rapporté ce réseau continu de triangles auquel je tenais surtout, ainsi que de nombreux renseignements géographiques sur diverses contrées du grand Damot, et des aperçus curieux sur les constitutions politiques, les lois et les usages de plusieurs races peu connues. Je désire publier un jour les fruits de ces recherches: c'est pour les cueillir que mon frère et moi, après en avoir délibéré longuement à *Gondar*, nous résolûmes de visiter ensemble les tribus Ilmorma du grand Damot.

Cependant les guerres incessantes de l'Éthiopie ne nous laissaient pas cette liberté de mouvement dont on jouit en Europe. Possesseur de la souveraineté en *Bagemdir*, le Ras, ou connétable Ali prétendait, en vertu de son titre même, commander dans tout l'Éthiopie. Il voulait soumettre le Gojjam, et comme son armée nous offrait une protection assurée, nous dûmes attendre son entrée en campagne: nous ne pûmes ainsi quitter le *Bagemdir* avant le 25 mars 1845. Le 18 juillet suivant j'entrais dans Saqa, où des renseignements minutieusement contrôlés me firent conclure que des deux tributaires du *Uma* ou *Omo*, le *Borora* l'emportait en grandeur et en importance. Enfin l'étude des affluents de ce dernier cours d'eau ayant montré que le *Gibe* de *Inarya* était son tributaire principal, je dus placer au pied du rocher de Bora la source que nous cherchions depuis si longtemps. Après de longs délais pour vaincre les lenteurs de Abba Boggibo, nous la visitâmes enfin le 18 janvier 1846.

Mais les Anglais devaient jusqu'au bout entraver nos voyages. Deux de ces insulaires s'étaient attachés à nous suivre jusqu'en Gudru afin de profiter de notre expérience plus grande du pays. Ils méconnaissent cette loi du droit des gens qui ne permet pas à des voyageurs étrangers d'intervenir violemment dans les dissensions locales. Cette loi est encore plus impérative en pays Ilmorma où, selon l'us, les tribus en guerre entre elles regardent comme sacrée la personne d'un étranger qui s'est placé régulièrement sous la protection d'un indigène. L'un des Anglais, embusqué parmi les Gudru, tua d'un coup de fusil un notable qui auparavant m'avait envoyé à travers ses compatriotes *Jimma*. Indignés de cet acte inattendu, ceux-ci jurèrent de mettre à mort tout voyageur blanc, et nous dûmes, en revenant de *Inarya*, nous arrêter en *Çaw* afin d'y négocier un chemin détourné pour regagner le *Gudru*. Mon frère me devança en parcourant une route semée de périls, et

malgré la diminution de mes ressources, je dus rester longtemps à *Adami* en attendant des jours meilleurs. Vivant au milieu des bois dans une hutte isolée que les lions ont plus d'une fois ébranlée de nuit, et sur la lisière d'une herne infestée de guerriers *Jimma* en quête d'un ennemi à surprendre, je m'occupai à relever tout la chaîne du *Rare*, et à perfectionner les méthodes de la géodésie expéditive.

Mon séjour à *Adami* étant ébruité, je dus plus que jamais renoncer à côtoyer les terres des *Jimma*. Je passai en *Garjeda*, et après avoir heureusement échappé aux éléphants sur le flanc du mont *Jibate*, j'assistai dans *Sigo* à l'installation du nouveau gouvernement *Ilmorma* qui change tous les huit ans. De là j'allai chez le chef Yanfa Gudata qui me retint plus d'un mois à Falle sur le bord méridional d'un des hauts plateaux éthiopiens. J'y relevai un tour d'horizon des plus satisfaisants, et, entre autres objets lointains, j'achevai de préciser le lieu de la grande montagne que mes renseignements avaient déjà placée dans *Walayza*. Deux angles, qui s'accordent à 0'2' près, ont donné un peu plus de 5000 mètres pour l'altitude de cette sommité, la plus haute qu'ils m'ait été donné de mesurer. La suite de ma route par *Liban*, *Çalliha* et *Gudru* me permit de prendre à travers cette chaîne du *Rare* que j'avais tant étudiée pendant mon triste hivernage à *Adami*.

Je crus presque rentrer dans ma patrie quand, le 3 décembre 1846, je pus enfin fouler cette terre chrétienne de *Gojjam* dont j'étais séparé depuis dix-neuf mois. Là aussi, ma chaîne géodésique était interrompue, et je consumai encore quatre mois à négocier pour faire des stations à *Elyas*, *Wugir*, *Karni* et *Annāmucara*. Un chef de partisans pilla ma hutte à *Yajibe*, je lui arrachai mes manuscrits avec peine, et le 23 avril 1847 je quittai le *Gojjam* sans savoir encore si j'avais suffisamment lié les sommités du grand *Damot* aux points géodésiques du *Bagemdir*. Pour en avoir la certitude, il fallait me livrer à de longs calculs ou me procurer une feuille de papier de quatre décimètres carrés afin d'y tracer le sud-est du *Gojjam* sur la plus petite échelle que je crusse permise. Je trouvai ce trésor chez un missionnaire à *Gondar*, et j'y construisis enfin ma carte de la façon présentée à la page 334 ci-dessous.

Au commencement de 1845 j'avais écrit à Rome pour y exposer l'opportunité d'une mission chez les *Ilmorma*. S. S. Grégoire XVI répondit en envoyant d'Italie un évêque et trois prêtres. Ils venaient d'arriver en Éthiopie et devaient s'entendre avec moi. J'allais les joindre au collège catholique de *Guala* en *Ag'ame*, et je profitai de ce voyage pour faire les tours d'horizon 298... 309. Après avoir achevé dans *Guala* divers autres travaux, je rentrai à *Gondar* en décembre 1847.

Toujours arrêté par les lenteurs habituelles à l'Éthiopie, je ne pus me remettre en route avant le 29 février 1848. Je voulais refaire, par un temps favorable, mon tour d'horizon si imparfait de *Cjma*, et en ajouter d'autres pour établir d'une manière détaillée les limites nord-ouest du lac *Tana*. Mais sur ces rives insalubres je fus atteint par ma plus cruelle ophthalmie, et je renonçai en conséquence à mon projet favori de retourner en *Tigray* par *Garagara*, *Lalibala* et les hautes montagnes du *Wag*. Je repris donc cette route de *Gondar* au *Simen* que j'avais si souvent parcourue. Avant de dire un dernier adieu à la rive gauche du *Takqaze*, je voulus faire un tour d'horizon au mont *Buahit*, et le 13 mai 1848, j'attendis en vain plus d'une heure et demie sur ce sommet isolé, debout, nu-pieds, et ayant de la neige jusqu'aux genoux. Les nuages ne cessèrent de m'envelopper, et le froid me chassa enfin de cette station. Deux jours plus tard je pus prendre une revanche sur le vaste mont *Dajan* en un point que j'ai nommé mont *Ankua*, haut de 4600 mètres, et l'un des lieux les plus élevés du globe où l'on ait encore planté un théodolite.



Jean-Charles d'Abbadie
(1821-1901)

Enfin, le 4 octobre 1848, je fis voile de *Muçaww'a* pour me rendre à *Jiddah*. Là, je profitai d'un vapeur anglais qui allait à Suez, et j'arrivai le 2 novembre au Caire. Dans cette capitale, avec l'aide d'un savant éthiopien que j'emmenais jusqu'à Jérusalem où il désirait accomplir son pèlerinage, je refis pour la troisième fois mon vocabulaire de la langue *amariñña*; c'est alors aussi que je construisis mes cartes du *Bagemdir* et du *Tigray*. J'avais différé jusque-là ce dernier travail parce que les tracés et les calculs géodésiques consommaient un temps précieux qu'il aurait fallu enlever à d'autres occupations impossibles hors de l'Éthiopie.

Après dix années de voyages, et non pas deux ou trois comme je l'avais cru d'abord, après avoir péniblement conquis ma route à travers des obstacles, des épreuves et des événements de toute nature, formant les matériaux d'un récit qui sera publié un jour, j'avais rempli, et au delà, le programme que je m'étais tracé en 1836.

Mon frère vint me rejoindre au Caire. J'avais la satisfaction de voir qu'après douze années de séjour continu dans la zone torride africaine, ce compagnon de mes voyages avait échappé à toutes les chances fatales aux voyageurs en Afrique. Tour à tour, et selon l'occasion, juge, diplomate ou général dans les armées éthiopiennes, il avait fait connaître

jusqu'au fond du *Gojjam* le nom et la douce influence de notre patrie, et tout en aplanissant bien des obstacles dans mes courses, il portait ses investigations en des champs de recherches que je n'avais pu qu'effleurer.

Deux missions chrétiennes étaient établies l'une dans le nord, l'autre dans le sud de la haute Éthiopie.

Par des traditions locales ou par des observations physiques, j'avais recueilli des indications précieuses pour éclairer l'origine de la race nègre.

J'avais commencé sur les lois de l'Éthiopie, ses us judiciaires et sa procédure, un travail qui fut largement augmenté par mon frère.

J'avais étudié une trentaine de langues éthiopiennes dans des vocabulaires péniblement réunis et dont l'ensemble présentait plus de quarante mille mots.

Ma collection de manuscrits éthiopiens était réputée la plus complète de l'Éthiopie, et dépassait, en nombre et en variété, celle de la plus riche bibliothèque d'Europe.

Admis dans la hiérarchie du corps enseignant en Éthiopie, j'avais pu m'initier aux méthodes usitées dans ce pays où la science, peu avancée il est vrai, est du moins professée gratuitement et en public. J'avais trouvé, dans l'étude de cette société peu connue qui réveille nos souvenirs du moyen âge, de Rome, de la Grèce et de la Judée, des preuves de ce que devient le savoir lorsqu'il se développe sous l'empire, trop souvent funeste, des idées innées, et surtout dans un profond isolement national.

Mes renseignements géographiques sur une grande étendue de pays peu ou point connus, formaient la matière d'un volume et ajoutaient des preuves à mon opinion que la source du fleuve Blanc doit être placée au pied du mont *Bora*, dans la forêt vierge de *Babya*, que nous avons été les premiers à découvrir et à explorer.

Enfin, j'avais établi une suite liée d'azimuts et de latitudes qui traversait une région plus étendue que la France.

Content mais las de mes longs voyages, j'ai pourtant quitté l'Éthiopie avec regret, car en étudiant toutes ces questions, j'en avais découvert d'autres que j'ai dû me borner à effleurer seulement; je les recommanderai au zèle de mes successeurs. Mais nul n'a le droit de s'affliger d'avoir entamé des travaux restés inachevés, car toute recherche patiente amène sa propre récompense en dévoilant de nouveaux horizons autour du large champ qui, dans l'étude des sciences, nous sépare encore des régions de l'inconnu.

1.20. Observations relatives à la Physique du Globe faites au Brésil et en Éthiopie

Introduction

Dans l'introduction de la *Géodésie d'Éthiopie*, j'ai esquissé l'histoire des voyages qui ont motivé les observations contenues dans le présent volume. Il n'entraît aucunement dans mes desseins de terminer aussi brusquement des observations magnétiques à Olinda, commencées déjà bien tard à cause de la mauvaise marche du triste bateau qui nous mena de Rio à Pernambuco. J'avais alors du moins l'espoir d'observer un mois entier après le 8 février, l'époque du passage du soleil au premier vertical d'Olinda. Deux causes extraordinaires s'opposèrent à l'exécution de ce cher projet. A la prière d'Arago, trois ministres d'État, dont l'un était M. Thiers, nous avaient recommandés au consul de France à Pernambuco: je dus déposer ces trois lettres à sa porte et abandonner le Brésil sans

OBSERVATIONS
RELATIVES A LA
PHYSIQUE DU GLOBE

FAITES AU BRÉSIL ET EN ÉTHIOPIE

PAR

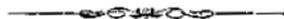
ANTOINE D'ABBADIE

MEMBRE DE L'INSTITUT (ACADÉMIE DES SCIENCES)

ASSOCIÉ CORRESPONDANT DE L'ACADÉMIE DE TOULOUSE, MEMBRE CORRESPONDANT DE L'ASSOCIATION BRITANNIQUE
POUR L'AVANCEMENT DES SCIENCES

RÉDIGÉES PAR R. RADAU

(AVEC UNE PLANCHE)



PARIS

GAUTHIER-VILLARS, IMPRIMEUR-LIBRAIRE

DU BUREAU DES LONGITUDES, DE L'ÉCOLE POLYTECHNIQUE
SUCCESSEUR DE MALLET-BACHELIER
Quai des Augustins, 55

1873

parvenir à le voir ni même à obtenir une lettre de lui. Nous eûmes pourtant le plus pressant besoin de ses bons offices quand une émeute populaire mit nos jours en danger. Après d'inutiles suppliques écrites à notre consul j'eus recours à celui de S. M. britannique. Ce dernier voulut bien nous faire rendre à la liberté, et j'ai aujourd'hui le regret de ne pouvoir retracer le nom de ce bienfaiteur au moment du péril. Lefebvre se refusa ensuite nettement à prendre part aux observations, et Domingo, mon domestique intelligent qui m'y avait aidé, s'était vu forcé d'y renoncer par suite d'une grave blessure.

Le gouvernement brésilien avait décidé qu'on n'admettrait plus de novices dans les couvents, qui devaient appartenir à l'État après la mort des moines d'alors. Les quatre religieux qui restaient dans le couvent de Franciscains à Olinda pouvaient donc nous livrer des salles inoccupées, mais, se défiant de nos recherches, ils avaient stipulé qu'ils pourraient à toute heure venir voir nos observations. Leurs visites et celles de leurs amis, toujours gênantes, le devinrent bien plus quand on apprit le peu de cas que le consul de France faisait de ses nationaux. Enfin le désir de continuer nos observations dans une série non interrompue nous avait empêchés de nous ménager ces relations personnelles qui le plus souvent valent mieux encore que la bienveillance des autorités locales. Toutes ces causes durent abrégier notre séjour à Olinda, et il est à regretter que depuis 1837 personne n'y ait repris l'étude de l'aiguille aimantée.

Les instruments magnétiques de Gambey étant trop grands pour un voyage par terre, j'en commandai de plus portatifs dès mon retour d'Amérique, mais je ne pus les obtenir avant de partir pour l'Éthiopie. Arago réprouvait la méthode employée en France pour observer l'intensité, et regardant comme une énormité le trouble que l'attraction d'une masse de fer voisine pouvait apporter dans la force d'une aiguille aimantée, il prescrivait un genre d'observation qui exige le secours d'un aide, à moins d'avoir cette éducation ou cette aptitude spéciale que le célèbre Hansteen me montra en 1851 à Christiania en Norvège. Mon aide m'ayant quitté en arrivant à *Jiddah* en Arabie, je renonçai ensuite à déterminer l'intensité magnétique. Quant à l'inclinaison, elle pouvait du moins être observée par une personne seule, mais l'aiguille de Gambey longue de 246 millimètres imposait l'usage d'une boîte trop grande pour l'Éthiopie, où il faut surtout dissimuler ses bagages. Je n'osai donc pas la porter au delà de *Gondar*. Une aiguille de petite dimension m'aurait permis d'en multiplier les résultats. On sait d'ailleurs depuis peu d'années que les grandes aiguilles accusent des inclinaisons plus faibles. Ainsi l'an dernier à Greenwich M. Airy a obtenu 67°46'2" avec une aiguille de 228 millimètres, 47°7' avec celle de 172 et 49°6' avec une aiguille de 76 millimètres. A la page 53 du présent ouvrage, on remarquera qu'à *Gondar* l'inclinaison semble augmenter au lieu de diminuer ainsi que c'est le cas ordinaire ailleurs. Cette anomalie se laisse expliquer peut-être par un transport des noeuds de l'équateur magnétique vers l'est. Au reste les phénomènes du magnétisme terrestre ne sont pas aussi simples qu'on l'a dit: en plusieurs lieux l'observation est venue contredire les théories actuelles, et puisqu'on a tant de peine à s'installer près des pôles magnétiques, c'est près de l'équateur en Afrique et en Amérique, comme en Asie, qu'on devrait multiplier les stations et faire pendant un an au moins des suites d'observations contemporaines dans chacune d'elles avant de poser avec confiances les bases d'une bonne théorie de l'aiguille aimantée. La série de 12 années d'observations faites par M. J. Allan Broun à Trevandrum est un magnifique exemple qui mérite d'être suivi.

En attendant le jour si éloigné où l'on connaîtra les causes premières des phénomènes, on est bien forcé de se contenter d'une *théorie*, sorte de réservoir aménagé pour renfermer tous les faits connus. A mesure qu'on en découvre de nouveaux, on est obligé d'agrandir les dimensions de ce réservoir et d'en faire varier la forme, et il n'est point d'avenue de la

science où l'on puisse se flatter d'avoir entièrement achevé la théorie. Néanmoins et même dans une forme imparfaite, il est presque toujours utile de proposer l'explication des phénomènes observés, car on provoque ainsi des objections et l'on suggère des expériences pour en éprouver la valeur en même temps que celle de la théorie ébauchée. Celle-ci finit par s'affirmer ou par succomber devant les résultats d'observations précises faites dans des desseins bien définis. Ces réserves s'appliquent aux quelques explications provisoires qui vont suivre.

Le phénomène décrit brièvement à la page 106 sous le titre *Expérience d'optique*, et qui devient d'autant plus frappant que le soleil est plus haut, a été expliqué par M. de Tessan aux pages 290 à 296 du *Voyage autour du monde sur la frégate la Vénus, Physique*, tome V. C'est une réflexion du soleil dans une eau imparfaitement diaphane; c'est le spectre du Brocken transporté dans la mer.

Le vent mystérieux dit *ṣamuwm* par les Arabes mérite une courte notice. On dérive ce mot de *sumuwm*, pluriel de *ṣim*, *poison*, et à en juger par son action délétère sur l'économie animale, le *ṣamuwm* serait une brise empoisonnée. C'est à tort qu'on le confond quelquefois avec le *ḳamsjyn*, mot arabe qui signifie *cinquante* et qu'on applique aussi à un vent chaud, probablement le sirocco des Italiens, qui ne se présente que pendant cinquante jours déterminés de l'année et qui peut souffler pendant plusieurs jours de suite. Le *ṣamuwm* au contraire, que nos lexiques ont tort d'appeler *simoun*, ne dure que quelques minutes. Les *Ḥabab*, qui l'appellent *ḥarur*, c'est-à-dire *chaleur* par excellence, disent que s'il dure un quart d'heure de suite aucun être humain ne survit à son terrible souffle. Du haut des montagnes, les pâtres voient alors les voyageurs et leurs bêtes rester immobiles là où ils se sont laissé tomber, et n'accourent que pour relever des cadavres.

Je n'ai entendu parler du *ṣamuwm* que dans les environs immédiats de la mer Rouge, et seulement dans la saison chaude ou l'été boréal. Le 20 juillet 1841, à *Muḳaww'a*, il venait de la terre ferme et sa température était égale à 46°5, la plus forte chaleur de l'air que j'aie constatée en me préservant autant que possible des effets du rayonnement qui élève souvent ce chiffre. Il n'est pas étonnant que par une température pareille l'eau d'un bain à 36° m'ait semblé tellement glaciale que je n'ai pas osé m'y plonger. Revenons au *ṣamuwm*. Je l'ai observé à *'Addi Ḥabib* le 22 du mois suivant. Le sol s'était échauffé jusqu'à 60°, ce qui nous forçait à chausser nos sandales pour marcher sur un sol d'alluvion si doux qu'on préfère y cheminer à pieds nus. Nous étions réfugiés dans une hutte de nattes qui protégeaient fort bien des rayons du soleil quand tout d'un coup le *ṣamuwm* s'éleva pendant quelques minutes. Il venait de la mer située à 7 kilomètres de distance, et n'en apportait aucune fraîcheur, car l'air ne contenait que 7 pour cent d'humidité, l'une des plus fortes sécheresses qu'on ait encore constatée dans l'atmosphère libre. On voit à la page 138 que nous avons trouvé 8 seulement près du *Marab* et de *May Ṭlmaqat* par des altitudes de 1405 et de 1486 mètres; l'humidité relative ne dépend donc pas de l'altitude.

Ce qui frappe le plus dans les phénomènes du *ṣamuwm* c'est l'étonnante prostration de forces que ce vent amène dès qu'il se manifeste. En 1841 je caressais encore l'hypothèse qu'un phénomène météorologique peu commun se présentait toujours trois jours de suite. Le 23 septembre je m'attendais donc au *ṣamuwm* pendant notre halte sur le terrain ouvert de *Tarakaba*. Après avoir choisi le moins mauvais ombrage, un acacia qui avait plus d'épines que de feuilles, je tirai mes thermomètres de leur étui et les plaçai sur une pierre à quelques décimètres de moi. L'effort à faire pour les saisir était minime, et cependant je ne pus l'effectuer quand le *ṣamuwm* vint de la mer et, comme la veille, presque subitement. J'en appelai à toute l'énergie de ma volonté pour dominer l'agonie si subite de mes forces musculaires, et quand j'y réussis enfin, le *ṣamuwm* avait déjà cessé. Il n'avait pas soufflé

pendant cinq minutes. Le qobar si fréquent à cette époque de l'année suffisait à expliquer les contours confus de tous les objets lointains, et je ne saurais attribuer au *ṣamuwm* cet état nuageux du paysage. La vitesse de ce vent si passager, mais si puissant par ses effets, ne dépassait pas celle d'une brise qu'on appellerait petite, et il faudra rassembler bien des observations avant de décider si son influence délétère vient de l'énorme sécheresse seulement, d'une surcharge d'électricité, du mélange d'un gaz méphitique ou d'autres causes qui restent à découvrir. Dans les trois *ṣamuwm* que j'ai observés il n'y avait pas de transport appréciable de sable ou de poussière, et les indigènes qui imitent alors les bêtes en se couchant sur le sol disent que cette brise mortelle est moins dangereuse quand on la respire au ras de terre.

Le *ḥarif* des *Tigre* est au contraire un vent de poussière et selon les gens de cette tribu il peut durer jusqu'à trois heures. Je n'en ai guère observé que deux, le 25 juillet et le 6 août 1848. Ce dernier dura deux heures au moins. Nous étions alors en rase campagne et nous venions de *Muṣṣaww'a*, où vers midi il y eut une bourrasque du S.-E. qui fit moutonner la mer et qui fut suivie d'une ondée de pluie à grosses gouttes. Cette perturbation cessa vers 1^h. A 3^h il y eut une légère secousse ou tremblement de terre, et à 4^h nous vîmes apparaître de loin le *ḥarif* comme une colonne droite et rougeâtre qui s'avavançait de l'ouest sur notre caravane. Le vent ne mit pas moins d'une heure à nous atteindre: la poussière dont il était chargé s'accumulait dans mes yeux et mes oreilles, mais mes yeux rendus si sensibles par de fréquentes ophthalmies n'en furent pas tourmentés. L'obscurité fut telle qu'à trois pas un homme ne semblait qu'une ombre. Beaucoup de guides perdaient le sentiment de la route pendant cet orage de poussière, et toutes les bêtes s'obstinaient à lui tourner le dos. Ces deux *ḥarif* eurent lieu pendant le règne du vent du S. ou S.-E. qui soufflait depuis un mois à *Muṣṣaww'a* bien qu'il y eût en même temps et pendant deux jours au moins, un calme plat sur la mer plus au S. et près *Ḥanfalah*. Pour concilier ces coïncidences, on est forcé de recourir à l'hypothèse d'un vent oblique à l'horizon. Quant au *ḥarif*, on peut l'expliquer en supposant qu'il règne alors à une faible hauteur au-dessus de la terre une couche d'air horizontale et immobile, qu'une déchirure lointaine se forme dans cette couche et livre passage vers le haut de l'atmosphère à l'air des basses régions devenu plus léger par son contact avec un sol échauffé. D'après ces idées, le *ḥarif* serait un vent d'aspiration forcé à raser la surface de la terre.

Les brises folles si fréquentes en Éthiopie disent assez que l'atmosphère y est généralement peu agitée, et je m'appui sur cette considération pour la théorie des vents instantanés dans les *qualla* encaissés. On sait que les ruisseaux coulant à fleur de terre font l'exception dans toute cette contrée, qui se compose de *daga* ou plateaux élevés et de *qualla* ou terres basses et chaudes (voir p. 165). Plusieurs de ces plateaux sont interrompus par d'immenses fossés, à rives verticales sur une partie de leur hauteur, et dont les fonds servent de canaux d'écoulement aux rivières. Celles-ci drainent le pays au lieu de l'arroser. Près de la surface de ces eaux ordinairement torrentueuses, la chaleur est toujours forte, ce dont on se rend compte en assimilant à la couverture transparente d'une serre chaude des couches d'air immobiles et perméables à la chaleur du soleil, qu'elles emprisonnent comme dans une souricière. Ces couches inertes ne se mêlent pas aux couches voisines et ne propagent pas l'évaporation de l'eau, qui cesse faute d'air non saturé et propre à l'entretenir. Cette théorie s'applique à l'observation du 9 avril 1844. A ce gué, la rivière *Abbay*, l'une des plus fortes de l'Éthiopie, avait alors une largeur de 55 mètres, une profondeur de 1^m 3 et un courant modéré de 5 à 6 kilomètres par heure. Les eaux de la surface avaient une température de 28° 1. Pour la constater à mon aise j'étais entré dans l'eau, et les observations suivantes furent faites à un mètre en contre-haut de sa surface. L'air étant à 36° 9 et le thermomètre entouré de mousseline mouillée accusant 19° 7 seulement, j'ai obtenu 16 pour cent d'humidité. On se fait une idée de cette sécheresse extrême de l'air à un mètre

au-dessus d'une eau courante en se rappelant qu'à Paris l'humidité moyenne est de 66 environ. La nuit suivante, par un ciel serein j'ai constaté l'absence de rosée dans ce *qualla*. Le rayonnement était faible à cause de l'encaissement de la station, et l'air était trop sec pour déposer de l'humidité. L'altitude de ce gué n'est que de 865 mètres.

Le vent et même les brises folles manquent ordinairement dans ces fossés naturels découlement, ces drains éthiopiens à ciel ouvert. De loin en loin le calme absolu de cet air étouffant est interrompu par un vent subit. Je l'ai observé la première fois le 22 mars 1840 au ruisseau *Šaraw*, qui avait alors 1^m de large, 0^m 1 de profondeur et une vitesse estimée de 5 à 6 kilomètres. Nous étions campés dans le creux des grandes rives de débordement et à un mètre de l'eau. Tout à coup et au milieu d'un calme plat il s'éleva un vent violent qui dura à peine deux minutes pour faire aussitôt place au calme. Ce vent soufflait dans le sens contraire à la pente. J'ai fait une observation du même genre près d'un autre ruisseau du même ordre. Plus tard, en me recountant sa traversée du *Abbay* pour aller au *Liban*, mon frère mentionna un incident qui le surprit. Il accompagnait une armée de 30,000 hommes arrêtés momentanément au bord de l'eau. Ils se couchèrent tous dès que le vent se leva. Jeune et vigoureux, mon frère voulut rester seul debout, mais après un instant d'efforts inutiles il dut faire comme toute l'armée en mesurant la terre. Il estima à cinq minutes la durée de cet ouragan instantané, et ses suivants questionnés par moi s'accordèrent tous avec lui en affirmant que ce vent avait soufflé en sens contraire de la pente.

Hasardons une supposition pour motiver ces tempêtes momentanées. Si vers le bout le plus élevé du fossé où la rivière coule, un arbre ou un quartier de rocher vient déchirer, en tombant par accident, la couche d'air qui fait l'office de vitre ou de toit au-dessus de la vaste serre-chaude, l'air inférieur et surchauffé s'élance par l'ouverture vers la région plus froide située en contrehaut. Il coule en s'élevant. Ce vent se propage par aspiration de proche en proche, et parvenu au sommet de la déchirure il s'épanche en nappe qui, formant bientôt une couche horizontale et immobile, met fin promptement à cet étrange phénomène. Il serait intéressant de constater si on n'éprouve pas des vents partiels de ce genre en Algérie, où selon Rozet on observe une chaleur énorme dans les lits encaissés des rivières.

Au sud du 14^e degré de latitude et vers l'ouest, les pluies étésiennes règnent partout, selon les indigènes, dès le 11 juillet, époque où toutes les rivières sont débordées. L'effet immédiat de ces pluies est l'abaissement de la température, et cet hiver, ainsi que les Européens l'appellent, finit d'ordinaire au 10 ou 11 septembre, jour où les Éthiopiens fêtent la S^t Jean et la fin des pluies. Les savants indigènes partagent l'année en quatre saisons: 1. le *Mazaw* ou temps des moissons qui commence au 25 *Maškarram* (4 ou 5 octobre) et finit au 25 *Tahsas* (2 ou 3 janvier); 2. le *Hagay* ou saison sèche qui se termine au 25 *Magabit* (2 avril); 3. le *Zaday* qui s'étend jusqu'au 25 *Sane* ou 1^{er} juillet; 4. enfin le *Kīramt*. Le vulgaire, qui tient compte seulement des phénomènes les plus saillants, ne distingue que deux saisons, le *Baga* ou saison sèche, et le *Kīramt* ou temps des grandes pluies. Celles-ci commencent plus tôt et finissent plus tard à mesure qu'on s'avance vers le S.-O. dans l'intérieur. Ainsi à *Anafo*, par 9° 40' de latitude, les grandes pluies annuelles ont commencé en 1843 dès le 4 juin: en *Inarya*, par 8° de latitude, elles n'ont guère fini qu'avec le mois de septembre.

Dans la majorité des cas, la pluie en Éthiopie est accompagnée d'éclairs et de tonnerre; mais ces phénomènes électriques sont généralement peu intenses. Bruce n'a constaté que 38 orages à *Gondar* en 1770, et dit¹ que le tonnerre est d'une violence

1. *Travels to discover the source of the Nile*. Edinburgh, 1790, vol. 3, p. 670.

extrême. Lefebvre² que sur les *waynadaga* le tonnerre est plus rare qu'en Europe. Une étude spéciale du phénomène nous oblige à infirmer ces deux assertions.

C'est probablement à cause de leur peu de constance que les Éthiopiens ne donnent pas le nom de saison aux pluies vernaes que les Amara appellent *lako* et dont l'époque, moins bien déterminée, coïncide avec le mois de mars, selon la croyance des indigènes, du moins sous le 9^e degré de latitude. Mes observations mettraient plutôt le *lako* en avril, car les notes du *Tonnerre en Éthiopie* donnent ainsi le nombre de jours de pluie répartis par années et par mois:

	1843	1844	1845	1846	1847	1848
Mars	6	6	5	4	15	4
Avril	13	15	6	4	13	10
Mai	7	6	11	21	10	6

Il est toutefois prématuré de déduire de six années seulement d'observations l'époque de ces pluies vernaes. Toutes les langues éthiopiennes ont un terme spécial pour désigner les pluies légères du printemps et il n'en faut même pas excepter l'idiome *gi'iz* ou sacré qui les appelle *tawan* et dont l'habitat primitif est dans le voisinage de la mer Rouge. Ce phénomène est donc général dans cette portion de l'Afrique. Quand ces pluies abondent, comme en 1843, leur effet doit être apparent en Égypte dans la crue du Nil, et Jomard, qui ignorait le phénomène du *lako*, a alors appelé l'attention³ sur cette petite crue exceptionnelle au commencement de mai. On a dû la revoir au moins l'année suivante, ainsi que je l'ai expliqué dans ma lettre du 14 octobre 1844⁴. En 1852⁵ j'ai demandé en vain qu'on publiât régulièrement et pour tous les jours de l'année les cotes de la hauteur du Nil au Caire; on se rendrait ainsi compte de la quantité de pluie qui tombe sur un vaste bassin de l'Afrique intertropicale. Ces pluies du printemps s'atténuent souvent dans les hautes latitudes de l'Éthiopie et manquent alors entièrement en *Tigray*. L'influence de la latitude est aussi très-apparente sur la saison des pluies étésiennes: elles deviennent plus rares et moins abondantes à mesure qu'on s'approche de *Muḥaww'a*. Dans tout le *qalta* qui avoisine cette île, la saison d'été est surtout sèche et chaude comme en Europe, et les pluies rares, mais généralement copieuses qui y tombent n'ont guère lieu que dans la saison d'hiver de l'hémisphère boréal. Cette opposition de saisons a été signalée par Bruce: seulement ce célèbre voyageur a eu tort de croire que la transition est brusque en passant d'un régime de saisons à l'autre. En réalité elle est fort douce, et le plateau de *Qahayto*, dont l'altitude dépasse 2700 mètres, n'a guère plus de pluie en été que le *Mt Bizen* élevé de 2500^m seulement. Le phénomène du *lako* est ordinairement peu sensible sur cette frontière du plateau éthiopien, et le changement irrégulier et plutôt graduel qu'on y observe montre assez que l'opposition des saisons ne tient pas uniquement à l'élévation du plateau, bien qu'elle semble en subir l'influence dans une certaine mesure. Si les pluies étaient causées par la mousson des mers de l'Inde, qui venant buter contre le bord du plateau éthiopien serait forcée de s'élever et d'abandonner son humidité en se refroidissant, on verrait alors les plus

2. *Voyage en Abyssinie*. Paris (sans date, 1845?), vol. 3, p. 9.

3. *Bulletin de la Société de Géographie*, vol. 19, p. 471.

4. *Ibid.*, vol. 3, p. 133.

5. *Ibid.*, vol. 3, p. 579.

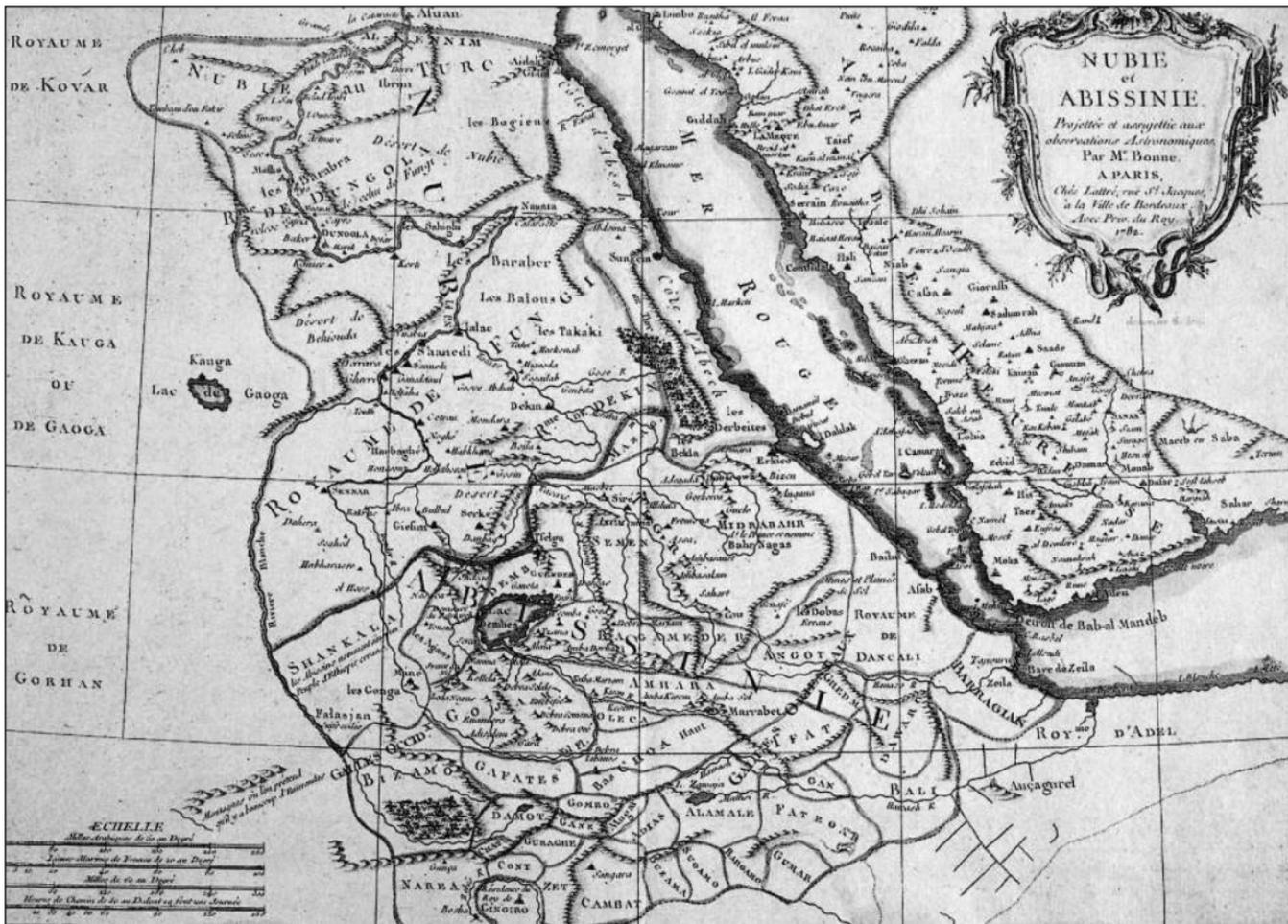
Voyages d'Antoine
d'Abbadie en Éthiopie
(1837-1848)

1er Voyage:

Marseille (1837-X-1);
Alexandrie (1837-X-16);
Le Caire (1837-XII-7);
Muçawwa' (1838-II-17);
Gondar (1838-V-28);
Paris (1839-I-1).

2e Voyage:

Muçawwa' (1840-II);
Aden, Barberah,
Gondar (1842-VI-25);
Inarja (1843-VII);
Bonga (1844);
Bobia (1847-I-19);
Gondar *1847-XII);
Muçawwa' (1848-X-4);
Le Caire (1848-XI-2).



fortes pluies au bord même de ce plateau. C'est le contraire qui a lieu, et toute cette question ne pourra être sérieusement traitée qu'au jour où l'on pourra discuter des séries d'observations météorologiques faites en même temps, et au moins dans toute la région qui s'étend depuis le fleuve Blanc jusqu'à la mer Rouge. Nous n'avons pas la consolation d'offrir une théorie passable pour expliquer l'opposition des saisons entre la côte de cette mer et les hautes terres voisines.

En songeant à l'état actuel de l'Éthiopie, on sera moins étonné de trouver dans le présent ouvrage si peu de séries d'observations météorologiques. Hors de *'Adwa* et de *Aksum*, où il y a quelques maisons pourvues de lucarnes, on vit dans des huttes obscures. Il faut donc s'asseoir à sa porte pour écrire et débâler ses instruments chaque fois qu'on veut les observer. Il serait au moins imprudent de les suspendre au dehors, car tout appareil de précision étant brillant, il excite toujours la cupidité des passants. Au sud du *Abbay*, un larron vivrait largement pendant un mois entier sur la vente d'une cuvette de thermomètre. Le cuivre et même le fer-blanc sont très-recherchés dans ces pays reculés. Les Éthiopiens riches ont seuls des maisons entourées d'une enceinte fermée, et un voyageur jouit rarement d'un logis aussi distingué. Enfin le manque d'une pendule à sonnerie qui avertirait du moment où il faut observer rend très-pénibles les lectures des instruments à heures fixes. Il faut alors tenir toujours la montre à la main et ne se laisser préoccuper par aucun autre travail, en espérant qu'aucun chef importun ne viendra tout déranger, ainsi qu'il arrive si souvent.

Les hauteurs d'eau de pluie mesurées à *Saqa* et à *Gondar* sont des limites inférieures, car, le vase étant ouvert, on n'a pas tenu compte de l'évaporation, et d'ailleurs les hyènes venaient souvent boire l'eau et même renverser le vase.

J'ai tâché de compenser par leur exactitude la rareté de mes observations. Chaque indication du thermomètre résulte d'au moins trois lectures. Pour avoir la température de l'air, j'agitais toujours l'instrument à longueur de bras jusqu'à ce que le mercure ne descendît plus. Le thermomètre mouillé était traité de la même manière. Je ne connaissais pas alors l'invention si utile du thermomètre-fronde.

1.21. Les causes actuelles de l'esclavage en Éthiopie*

Doux par nature, et pourtant le respect de ses ancêtres jusqu'au point d'en perpétuer les fautes, l'Oriental n'a pas poussé jusqu'à ses dernières limites l'exploitation de l'homme par l'homme. L'Européen en a agi autrement dans ses colonies américaines. Celui du Nord surtout s'est attaché à tirer de ses esclaves tout ce que leurs forces pouvaient fournir et à exiger, sous les feux des tropiques, une somme de travail que l'énergie des pays froids peut seule atteindre avec équité. Il s'en est suivi une réaction heureuse, et c'est du Nord qu'est parti le premier cri pour la liberté des esclaves.

Les diverses nations de l'Europe ont obéi à un haut sentiment de justice et d'humanité en affranchissant d'abord tous ceux qui en foulaient le sol: plus tard ils ont aboli l'esclavage dans leurs colonies. Légalement tolérée jusqu'au commencement du siècle actuel, la traite occidentale a disparu presque entièrement. Elle ne salit plus la surface de l'Océan et n'existe qu'à l'intérieur de l'Afrique. Hors de ce continent on ne vend guères plus de nègres qu'en Arabie.

* *Revue des questions scientifiques*, 1877 pp. 5-30.

Il en a été tout autrement pour la traite orientale. Les musulmans la pratiquent seuls, et parce qu'ils imposent rarement à leurs esclaves des travaux excessifs, parce qu'ils se bornent à les dégrader moralement, on semble avoir perdu de vue et la persistance du mal et ses excès, plus faciles d'ailleurs à dissimuler. On a oublié que les esclaves éthiopiens, issus de races rouges et non nègres, sont bien souvent d'une beauté et d'une intelligence qui seraient admirées, même en Europe. Ce qui met le comble aux reproches mérités par notre diplomatie à cet égard, c'est que la grande majorité de ces malheureux est d'origine chrétienne.

Dans les journaux anglais j'ai dénoncé, plus d'une fois, les énormités de la traite orientale. Mon appel aux sentimens généreux de nos voisins étant demeuré sans écho, il me reste à signaler les causes actuelles de l'esclavage en Éthiopie, et à indiquer ensuite, dans la mesure de mes connaissances, les remèdes qu'au nom de l'humanité nous devrions opposer à tant d'horreurs.

On aurait tort de croire que la majeure partie des esclaves rouges provient d'expéditions guerrières entreprises, comme nos grandes pêches, pour envelopper d'un habile coup de filet des populations paisibles qu'on asservit ensuite. Néanmoins ces razzias sont exécutées en Éthiopie de loin en loin. Afin d'en expliquer les motifs il est nécessaire de mentionner une triste coutume très-répandue dans ce vaste pays et qui, malgré plusieurs tentatives généreuses, n'est pas encore abrogée, même parmi ses populations les plus chrétiennes.

La nation 'Afar¹, occupe le rivage de la mer Rouge depuis Muçaww'a jusqu'au golfe de Tujurrah. Elle se subdivise en plus de 150 tribus dont les Ad'al et les Dankala, dits Dankali par les Arabes, sont seuls connus de nos géographes. Chez les 'Afar, un homme n'est réputé digne de ce nom, n'est censé doué de qualités réellement viriles, et ne peut aspirer à quelque autorité parmi les siens que s'il a exhibé dans sa tribu la dépouille fraîche d'un ennemi humain ou d'une bête noble comme un lion ou un éléphant. Cette coutume, inventée sans doute pour assurer l'existence des peuplades en excitant la bravoure personnelle contre l'hostilité des voisins, cet usage atroce ressemble assez à celui des soldats turcs qui rapportent à leur camp les têtes ou du moins les oreilles des ennemis tombés. Issus des 'Afar, les Oromo ou Ylormma, plus connus sous le nom de Galla, suivent avec ardeur cet us honteux. Quand un guerrier, parti toujours avec la tête rasée, est assez heureux pour revenir avec un trophée, il laisse croître ses cheveux et les inonde de beurre qui, dans ce pays chauds, ruisselle le long de son corps. Pour un 'Afar ou Oromo ce privilège si recherché est comme son ordre de la Toison d'or, comme la décoration du Bain des Anglais. En Éthiopie elle est due, non à la faveur d'un souverain, mais à la propre valeur du guerrier qui s'en honore comme d'un droit toujours envié. Strictement parlant on ne peut se beurrer la tête que pendant l'année qui suit la victoire, ce qui oblige à faire ensuite de nouveaux exploits. On s'associe rarement pour les chercher, car la ruse et même la perfidie étant admises en Afrique dès qu'il s'agit d'un combat, et la prise du trophée n'exigeant pas de témoin, on s'exposerait à être trahi et même mutilé par ses compagnons. On va donc isolément sur les frontières de la tribu voisine et elles sont infestées nuit et jour par des preux toujours prêts à surprendre le laboureur dans son champ comme les habitants dans leurs maisons. Ces

1. Ceux qui voudraient prononcer les noms propres cités ici devront se conformer aux règles suivantes:

Les voyelles en italiques sont très-brèves; e est l'é français; u sonne comme un ou français. C à toujours le son de *tch*; ç est un *çad* arabe; g et s ont toujours des sons durs. J et w se prononcent comme en anglais; t est un t très-dur; x est le *ch* français. L'apostrophe renversée donne le son tremblotant à la voyelle suivante; c'est le 'ayn des Sémites, sorte de bêlement.



Jeune esclave Galla

guerriers acharnés n'épargnent même pas les enfants, s'ils sont mâles, et j'en ai vu mutiler un, âgé de quelques mois seulement et qui était dans les bras de sa mère.

La zone frontière se dépeuple ainsi peu-à-peu jusqu'à ce que les chefs chrétiens, exaspérés par une longue suite de méfaits, organisent enfin une grande expédition pour chasser au loin leurs ennemis, dépeupler à leur tour les confins des tribus hostiles, et agrandir ce désert intermédiaire qui est la barrière la plus efficace contre des incursions incessantes. Dans ces razzias par représailles on brûle les huttes, on tue les hommes faits et l'on enlève le bétail, les femmes et les enfants. Ces derniers deviennent alors esclaves.

Par une de ces contradictions dont on pourrait citer des exemples en Europe, la loi écrite des Éthiopiens, quoique faite par des disciples de l'évangile, autorise la vente d'un esclave, tandis que l'us antique, resté plus puissant, l'interdit formellement aux chrétiens. En effet, disent-ils, un esclave vendu peut tomber finalement entre les mains d'un musulman qui

lui fera embrasser sa foi, bien pire que la plus forte hérésie chrétienne. En gardant au contraire son esclave, on en fait un néophyte s'il était païen, on le confirme dans sa foi s'il est déjà chrétien, enfin on gagne une âme à Dieu. Le chrétien qui vendrait son esclave commettrait un péché très-grave aux yeux de son église et, de plus, il serait honni par toute la société, car les mœurs sont plus fortes que la loi écrite. Les soldats musulmans qui prennent part à ces razzias sont donc presque seuls à vendre leurs captures humaines; et la très-grande majorité des guerriers étant chrétienne, ces expéditions par repréailles envoient fort peu d'esclaves au marché.

On m'a dit qu'en Kaffa, terme le plus éloigné de mes voyages dans l'Afrique, les gens besogneux donnent leurs enfants en gage pour des emprunts et que, s'ils ne peuvent pas les rembourser, ces enfants deviennent légalement esclaves. Ils est vrai que dans l'Éthiopie chrétienne un débiteur récalcitrant peut être condamné à servir son créancier jusqu'à ce que le travail de cet esclave temporaire ait remboursé la dette par ses gages, comme dans le *mancipium* de l'ancienne Rome; mais j'ai peine à croire qu'un père mette son enfant en gage, même dans le royaume si arriéré de Kaffa. Il faudrait plusieurs témoignages pour surmonter mon incrédulité à cet égard. Quoique la puissance paternelle soit pour ainsi dire absolue en Éthiopie, j'ai également peine à admettre qu'en temps de famine un père vende son enfant pour trouver de quoi manger. Mes amis chrétiens n'iaient énergiquement une pareille horreur; et si les musulmans me l'ont attestée avec la même énergie, il faut se rappeler qu'ils avaient intérêt à ne pas avouer que les esclaves en question, nés chrétiens et libres, avaient été volés, ce qui est nettement reprobé par la foi de l'Islam, si accommodante d'ailleurs. On mettra d'accord ces contradictions en acceptant la réalité d'un très-petit nombre de ventes de ce genre dans des circonstances exceptionnelles et en croyant que notre pauvre humanité, déjà assez chargée de noirs méfaits, aura moins à gémir de ces tristes marchés que des cas d'anthropophagie constatés, chez des peuples plus civilisés, à la suite de naufrages ou dans les dernières extrémités d'une ville assiégée.

Passons aux causes plus fécondes de l'esclavage en Éthiopie et d'abord jetons un coup d'oeil sur l'état social de ce pays. Les clameurs de notre siècle nous ont habitués à associer toujours l'idée de progrès à celle de civilisation. On ne pense pas assez à son état stationnaire en Chine. Encore moins songeons-nous qu'une civilisation peut s'éteindre de jour en jour comme frappée d'une sorte d'anémie sociale entraînant avec elle une décadence lente et fatale. Onze années de séjour en Éthiopie m'ont fait voir que tel est le cas dans ce beau pays. A mesure que le lien social s'y est relâché on est devenu plus sévère pour en protéger les restes et l'on a tâché de limiter les violences par une solidarité qui englobe tous les membres d'une famille: on suppose qu'elle aurait pu empêcher un des siens de commettre tel crime et on la croit obligée toute entière d'en supporter la juste punition. La coutume Oromo a donc prescrit que certains forfaits ne peuvent être expiés qu'en effaçant toute la famille du rôle de la tribu. C'est ce que les Oromo appellent *hari* ou balayage. En succédant à une république, les despotes ont de tout temps conservé celles de ses lois qui pouvaient servir, même en de purs caprices, les volontés de leur puissance nouvelle. Aussi le *hari* a-t-il été maintenu, comme institution fondamentale, par ces roitelets de fraîche date, tous musulmans, qui dans *Inaryya*, *Jimma*, *Gomma*, *Gera* et *Guma* ont substitué leur autorité à l'antique liberté des Oromo. Sous sa forme primitive le *hari* était supportable, car l'accusé pouvait se défendre, en personne ou par son avocat, soit devant le parlement, soit devant deux jurys de neuf hommes libres. Au contraire, chez les despotes Oromo du temps actuel la défense n'est guère possible et les témoins sont rarement entendus. Le tyran a souvent une rancune personnelle à satisfaire, ou bien il a érigé en crime ce qui, dans un pays libre, serait à peine un délit. Peu soucieux des formes de la justice, il n'en a conservé aucun des vieux usages et, dès qu'il a prononcé son arrêt, on noie le père

de famille que ses habitudes d'indépendance et son âge rendent impropre au marché. La mère est vendue à vil prix, mais les enfants sont relativement très-chers, surtout si leurs âges sont compris entre quatre et douze ans. Une des causes les plus fréquentes du *hari* est la tentative d'émigrer. On regarde comme un crime capital le désir d'échapper à la tyrannie et, de même qu'en France sous la première république, on confisque les biens des émigrés; on y joint le raffinement barbare de confisquer aussi leurs familles.

Un despotisme récent est toujours le plus dur. Avec le temps il s'entoure forcément de précédents et d'usages nouveaux qui en tempèrent la violence et que l'opinion publique oblige à respecter; en les invoquant à propos, on se garantit, plus ou moins, des effets de la tyrannie. C'est ce qui est arrivé en Turquie où les *avanies* sont devenues rares. En *Inarya*, dont la royauté existe depuis le commencement de notre siècle, on ne *balayait* plus, en 1843, ni les chrétiens indigènes ni les musulmans; on se bornait à punir personnellement les coupables et le *hari* était limité aux Oromo païens dont le nombre diminuait à vue d'oeil. Aussi les marchands ne comptaient-ils réellement que sur une autre manière de s'approvisionner; je veux parler du vol de gens libres. Comme cette manière de devenir esclave rompt en visière avec les maximes professées hautement par tous les musulmans, ceux-ci feignent obstinément d'ignorer que l'esclave dont ils trafiquent a été réellement volé et pratiquent, par amour du gain, l'opposé de ce qu'ils affirment en théorie. Ces contradictions étonnent peu dans une contrée où un musulman, resté esclave, peut affranchir son propre esclave. J'ai vu cela de mes propres yeux, et personne ne trouvait étrange qu'un homme donne à un autre ce qu'il ne possède point lui-même. En tout autre pays un jurisconsulte n'admettrait pas la validité d'un pareil contrat.

C'est donc surtout par le vol de gens libres que l'esclavage est alimenté dans l'Afrique orientale. Sur le marché, au Caire et ailleurs, j'ai questionné bien des enfants sur l'origine de leur malheur; voici une de leurs réponses les plus fréquentes: —"ma mère m'envoya chercher du bois mort pour notre dîner. Dès que j'arrivai au milieu des arbres, un homme, caché jusqu'alors, me baillonna et m'enleva. Depuis, j'ai été vendu et revendu je ne sais combien de fois."

Ces infortunés ne reçoivent que de bons traitements tant qu'ils n'ont pas quitté les hauts plateaux de l'Éthiopie. Hormis les cas de guerre ouverte, les Africains sont en général doux et obéissent sans peine à un nouveau maître. Celui-ci n'abuse donc que bien rarement du droit de vie et de mort qu'il s'arrogé sur son esclave. Cette douceur réciproque enlève même à la servitude une partie de son odieux caractère et n'a pas peu contribué à élever jusqu'à la hauteur d'une institution fondamentale ce triste produit de l'iniquité humaine. Le propre intérêt du maître lui suggère aussi une mansuétude dont nos planteurs il y a deux siècles se seraient fort étonnés. En effet il est plus économique de conduire les esclaves par la douceur dans des contrées où les maisons servant de prisons sont inconnues et où les chaînes sont coûteuses. Une méthode qui réussit presque toujours avec les jeunes esclaves consiste à leur persuader qu'ils sont des enfants adoptés, et de fait on les traite réellement comme ceux de la maison jusqu'à ce qu'ils soient vendus. Dans la pénurie d'aliments, qui gêne tant les voyageurs en Éthiopie, un maître s'impose un jeûne absolu plutôt que de laisser son esclave souffrir de la faim. Au dire des Éthiopiens, l'homme libre peut se passer de nourriture pendant un jour ou deux, mais l'esclave ne vous reste attaché que si vous lui donnez à manger. Cette douceur de relations ne subsiste pas longtemps; dès que la caravane a atteint un marché musulman du bas pays, les esclaves sont classés officiellement comme tels et leurs nouveaux acheteurs, non plus Éthiopiens, mais presque toujours Arabes, ne craignent pas de les maltraiter au besoin.

Redoutant pour lui-même la juste vengeance d'une famille spoliée, et voulant se ménager les moyens de commettre de nouveaux larcins dans le même pays, le vendeur d'un esclave volé ne nomme pas son district ni même sa tribu. Comme il importe cependant de ne pas laisser retourner parmi ses proches un esclave récemment enlevé, le vendeur a soin de montrer du doigt la direction du pays voisin où il a commis le vol et dit en même temps à l'oreille de l'acheteur le terme consacré: *balesi*, c'est-à-dire *détruis* ou *efface* (cette route-là dans tes projets de vente). Le nouveau possesseur de l'esclave a donc soin de le vendre dans une direction opposée au *balesi* mystérieux. On conçoit d'ailleurs qu'après plusieurs ventes successives, une ligne droite, primitivement indiquée par un simple geste, puisse se changer en ligne courbe et même dégénérer en un cercle parfait. C'est par un cheminement de ce genre que Ware, de la tribu Limmu, est arrivé en France pour donner à Jomard un fleuve Habaya coulant du Nord au Sud, ce qui a fort étonné nos savants. J'ai retrouvé les vraies situations des noms de lieux cités; elles font justice d'un tableau de géographie fantastique.

Dieu, qui veille sur les malheureux, permet quelquefois qu'un esclave parcoure le cercle entier et revienne ainsi à son point de départ. C'est ce qui est arrivé, de notre temps, dans la tribu de Nonno où un esclave, fort utile à la caravane, reconnu qu'elle venait de camper près de sa maison natale. Afin de ne pas mortifier son maître devant témoins, il s'arrangea pour être une des sentinelles de nuit et profita des ténèbres pour aller se jeter dans les bras de sa mère. Dès le lendemain, les Nonno croyant étourdiment que la caravane volait des jeunes gens chez eux, s'attroupèrent autour des marchands. On allait les exterminer quand l'esclave accourut en homme libre, c'est-à-dire avec lance, bouclier et poignard. "Pères," s'écria-t-il, "vous voulez massacrer toute la caravane: commencez par moi, car je suis venu défendre un maître qui m'a toujours bien traité. Ou plutôt," ajouta-t-il, en jetant au loin ses armes, "frappez d'abord un Oromo qui est sans défense parce qu'il ne veut pas tuer ses chers Nonno. Ne voyez-vous pas que mon maître a obéi fidèlement à Dieu en me ramenant ici?" Les foules se ressemblent partout; leurs passions houleuses les jettent subitement dans les excès les plus opposés. Celle des Nonno entrevit dans ce hardi jeune homme un défenseur de la patrie et, passant de la haine à l'admiration, elle s'empressa d'offrir un festin à la caravane qui lui apportait un guerrier de plus. J'ai cité cet incident pour montrer qu'il y a des sentiments chevaleresques parmi les gens peu civilisés, et parce qu'il repose l'esprit au milieu de détails attristants.

Les Européens ont fait beaucoup pour abolir la traite des noirs sur la côte occidentale d'Afrique. Ils auraient songé davantage aux esclaves d'origine Éthiopienne si ceux-ci avaient été soumis aussi à des travaux excessifs. Au contraire on les affecte le plus souvent au service d'intérieur qui est fort léger dans tout l'Orient. Les jeunes filles sont ordinairement les concubines de leurs maîtres et, si elles deviennent mères, on s'en défait rarement. Les esclaves mâles, victimes aussi de leur douceur innée, sont contraints de subir un usage plus révoltant, mais seulement chez les Turcs, car ce vice hideux est inconnu en Éthiopie et même chez les musulmans arabes. Ces traitements indignes amènent souvent la révolte et l'esclave y perd la vie quelquefois. Il la perd toujours s'il entre en la possession d'un *Hirto*. Cette tribu 'Afar est musulmane et en paix avec ses voisins; mais les *Hirto* riches, possédés par la manie de beurrer leurs têtes, achètent des esclaves uniquement pour les tuer. Ces victimes d'une coutume barbare sont ordinairement les Habab musulmans qu'on a soin de voler à des familles faibles et peu nombreuses. Je n'aurais pu croire à la réalité de faits pareils s'il ne m'avaient été attestés par un homme habituellement véracé et qui du moins était bien placé pour les connaître.

Quoique sujet à des mécomptes fréquents, le commerce des esclaves est souvent très-lucratif. J'ai connu un enfant de 10 à 12 ans volé, puis vendu pour 19 francs sur les frontières de sa patrie, revendu moyennant 41 francs à Gondar et qui, en arrivant au rivage de la mer Rouge fut évalué à 5 ou 600 francs. Je laisse à deviner ce qu'il devait valoir au Caire et surtout à Constantinople. A moins d'interdire effectivement les ventes en Égypte, en Arabie et en Turquie, il est bien difficile d'arrêter un commerce où l'on peut réaliser de pareils bénéfices. La ruse, la perfidie, le vol, la violence et tout le cortège des plus mauvaises passions humaines en sont les conséquences fatales et nécessaires. Faisons ressortir cette vérité par le récit de quelques faits, en ayant soin d'ajouter que ceux qui me les racontaient et qui en étaient souvent les auteurs, les détaillaient avec complaisance comme des preuves d'habileté. C'est ainsi que dans les États-Unis d'Amérique, les faillites simulées ou autres opérations d'un commerce véreux ont souvent été qualifiées par le terme *'cute*, ce qui implique un talent subtil digne d'être admiré.

Quand je visitai la tribu Oromo des Gudru, je remarquai dans notre caravane un jeune homme tout joyeux, rasé comme un esclave et qui, monté sur un cheval, ressemblait ainsi à un guerrier bien qu'il n'en eût pas les armes. C'était un Gudru qui rentrait dans sa patrie après une longue absence. Deux ans auparavant il faisait la cour à une jeune fille et reçut d'elle un rendez-vous sous les arbres du terrain délaissé désert pour protéger la frontière. Le jeune homme n'était occupé que de pensées bien douces quand son amie traîtresse s'écria d'après la formule légale: "De par le Génie de la force qui seul commande au désert, j'ai vendu mon esclave; prenez votre marchandise." Aussitôt un homme sortit de derrière chaque arbre voisin; l'amoureux fut baillonné et garotté. On le vendit en *Xiwa*, car il était trop grand pour avoir de la valeur sur la côte. Par de bons services, il capta la confiance de son maître et, à la première occasion favorable, il lui *emprunta* un cheval pour regagner sa liberté. Il allait tenter une action judiciaire à la famille de sa vendeuse et comptait s'approprier une grosse amende en vaches. En effet bien que l'us prescrive une mort d'homme pour expier un crime de ce genre, les anciens, voulant ne pas perdre un seul défenseur dans une tribu toujours en guerre, s'interposent ordinairement pour obtenir que la partie lésée se contente d'une transaction.

Le fait suivant se passa aussi en pays Oromo, mais entre marchands musulmans qui s'y étaient établis. L'un d'eux, fort entreprenant comme on va le voir, épousa la fille d'un homme riche et la séquestra chez lui suivant l'usage de l'Islam. Au bout de quelque temps il annonça sa maladie, puis sa mort. Devant la famille assemblée autour des restes ensevelis il pleura beaucoup et se déchira le visage avec les ongles, en vrai mari inconsolable. Parmi ses cris désordonnés de douleur il disait souvent: "Épouse m'amie! si je pouvais te revoir, tu me ferais gagner encore beaucoup d'argent." On ne comprit le sens exact de ces mots que plus tard lorsqu'un voyageur assura avoir vu la défunte exposée en vente sur un marché lointain. Malgré les vives dénégations du veuf, un frère curieux commit l'action inouïe de fouiller la tombe, et il en retira un cadavre artificiel avec des jambes de bois et une tête de bois qui du moins faisaient honneur à l'industrie du mari. Comme cette infamie se passa entre commerçants qui mettaient le gain au-dessus de toute considération, on transigea par une amende payée en marchandises. Il est fâcheux qu'en pays Oromo, où tant d'esclaves prennent naissance, on soit presque toujours moins sévère que chez les chrétiens de l'Éthiopie septentrionale. Ceux-ci ayant une société plus fortement constituée et gardée par de nombreux défenseurs, ne regardent pas à la perte d'un homme et n'hésitent pas à punir par la peine de mort le vol d'une personne libre.

Citons encore un fait bizarre. Un marchand d'Arbamba épousa une esclave négresse qu'il n'avait pu vendre, et mourut en lui laissant un fils noir et fort laid. Celui-ci eut pour tout

héritage un bel Oromo volé, rouge, intelligent, et qui ayant séjourné chez les Amara, parlait bien leur langue, sans avoir oublié la sienne. Le mulâtre, voulant se défaire d'un esclave qui perdait de sa valeur en grandissant, lui dit qu'il l'associait à son commerce, acheta à crédit une pacotille de café, et se joignit à une caravane qui partait pour le Wallo, pays Oromo devenu musulman. La route était longue: selon l'usage, on trafiquait à chaque station, et les marchands ayant ainsi trouvé à faire leurs prix, comme ils disent, se détachèrent un à un de la caravane.

Arrivé tout seul en Wallo avec son esclave, le mulâtre s'adressa aussitôt à un courtier, s'aboucha avec un acheteur, et, pour mieux exhiber son jeune Oromo, il lui dit de piler du café. Cette opération exige qu'on soit debout en dehors de la hutte. Suivant la méthode ordinaire, le vendeur montrait sa marchandise à distance, en lui tournant le dos. Pendant qu'il en débattait le prix, un Oromo voisin, qui connaissait ces manoeuvres, dit au travailleur: "Mon nigaud, on te vend." L'esclave rouge prit aussitôt son parti, et, portant encore la longue buche qui sert de pilon, il alla demander au mulâtre s'il le tenait pour esclave. "Non, répondit le maître qui voulait endormir sa défiance, tu n'es pas mon esclave, mais bien mon associé." Que Dieu, reprit l'esclave rouge, que le Dieu créateur éloigne de moi toute association avec ce moricaud! Il est au contraire mon esclave et je viens ici pour le vendre."

Devant une foule curieuse le débat fut porté en justice. Le mulâtre plaida dans l'idiome des Amara bien compris en ces régions: l'esclave retorquait dans la même langue, mais employait surtout celle des Oromo, car il se sentait au milieu de son peuple. Je laisse à penser comment un juge européen se serait tiré d'un arrêt aussi difficile. Le chef Wallo, qui n'était pas un Salomon, posa sa lance sur ses genoux, compta longtemps ses doigts dans son grand embarras, puis, ayant regardé le ciel comme pour y chercher de la lumière, il parla ainsi: "La question est embarrassante et le jugement lourd à dire. Ceux deux plaidants forment à elles² seules toute la caravane. Les témoins de l'affaire sont dans Arbamba. Comment enverrais-je mon juge-rapporteur jusque là à travers des tribus hostiles, car il serait un guerrier et non une marchande? Frères, que proposez-vous? Tenir les deux parties enchaînées jusqu'à ce que Dieu nous envoie des témoins connus? Mais l'une des deux est innocente et nous la laisserions enchaînée? C'est une chose qui ne se peut. A en juger par ce que nous voyons, ce beau jeune homme tout rouge comme les gens de race, et qui parle les deux langues en marchande qui sait son métier, serait plutôt le maître. Au contraire, cette moricaude a tout l'air d'avoir grandi dans le service d'autrui, car elle ne sait pas un mot de notre idiome. Enfin elle est fort laide comme il convient à un esclave qui n'a pas besoin de beauté pour servir son maître." Ici l'auditoire sourit, et le guerrier-juge, encouragé par le succès de sa logique, ajouta d'un ton solennel: "Mais Dieu me défend de juger par les apparences: celui qui soutient, sans pilier, le dôme bleu, va décider l'affaire lui-même; que les deux plaideuses tirent au sort leur liberté."

Le sort favorisa l'esclave rouge. Il troqua son maître contre un cheval, c'est-à-dire, selon la phrase consacrée dans le pays, il échangea une bête pour une autre, et devint l'un des guerriers du juge qui l'avait si bien servi. En racontant cette histoire, les musulmans ajoutent cette morale de fantaisie: n'achète jamais un esclave plus beau que toi; autrement il pourrait bien t'arriver comme au marchand d'Arbamba.

Parmi les récits de libertés individuelles audacieusement confisquées, citons un cas où celle d'un musulman fut garantie par le vestige d'une fondation chrétienne. Un marchand de

2. Par mépris, les guerriers Oromo parlent toujours des marchands au féminin. Les tribus voisines, presque toujours hostiles, laissent passer les commerçants, à moins d'une bataille imminente, mais non les guerriers.

Gondar, soupçonnait son domestique d'avoir séduit sa femme, l'envoya à la côte avec une lettre pressée pour son correspondant. Celui-ci la lut d'un coup-d'oeil, car elle ne contenait que ces trois mots: *vends le porteur*. Puis il dit au trop zélé messenger: "sur ma tête et mon oeil, ton affaire sera faite avant la prière du midi; je vais parler à mon courtier." Il sortit aussitôt en oubliant sur son siège la lettre ouverte. Elle fut bientôt lue par un visiteur qui expliqua l'affaire au courrier et lui conseilla de prendre sanctuaire dans la mosquée en allant y allumer un flambeau.

Selon la tradition, cette maison de prières est une église antique, dédiée jadis à la reine des anges et bâtie dans le temps où les rois chrétiens, qui trônent encore dans Aksum, gouvernaient aussi jusqu'au rivage de la mer Rouge. Comme tant d'églises importantes en Éthiopie, Notre Dame de Muçaww'a avait le droit d'asile qui fut conservé, lors de la conquête, par les vainqueurs musulmans trop heureux d'amadouer leurs nouveaux sujets en leur laissant ce reste de leurs usages séculaires.

Effectuée à la hâte, la vente du courrier dut être annulée par l'impossibilité de livrer la marchandise. Peu après, il fut reconnu innocent de son prétendu crime, et, chose plus croyable en Éthiopie qu'en Europe, il reprit son service chez le maître qui l'avait si odieusement trahi.

Tous ceux qui ont voyagé en Afrique savent que la partie de leur entreprise moralement la plus difficile à accomplir se trouve dans cette zone frontière où une civilisation supérieure vient se heurter avec les idées et les moeurs moins avancées des indigènes de l'intérieur. Ce contact de deux états de société différents ressemble à ce qui se passe aux embouchures des fleuves où l'eau pure des montagnes perd tant de ses qualités sans acquérir encore la saine et franche salure de l'océan. Dans les contrées tropicales ces estuaires sont toujours funestes à la santé de l'homme. La zone frontière est moralement bien plus malsaine. C'est là que vivant au contact de deux courants opposés, pouvant à peu de frais changer au besoin de pays, de langue, de lois, et même de religion pour se dérober dans une contrée aux justes châtiments de crimes commis dans l'autre, l'aventurier devenu marchand, l'indigène d'occasion, si l'on peut lui appliquer ce mot, perd souvent la notion du juste et de l'injuste, et viole sans remords toutes les lois morales pour satisfaire à la soif du gain.

Muçaww'a, appelé Ba'fe par ses habitants, appartient encore à la zone malsaine. On s'y dit musulman, mais tout le monde se livre à la boisson en dépit du Qoran. Il n'est donc pas étonnant qu'on n'y respecte pas plus le musulman que le chrétien ou le païen. Sarur, natif de Hudaydah en Arabie, en fit la triste expérience.

Ce musulman commandité par un trafiquant du Caire et sans relations à Ba'fe, y atterrit avec 500 *talari* (2575 fr.) pour acheter des esclaves et s'adressa à Ahmed Hindi, alors pauvre, ainsi qu'à Ahmed 'Anja 'Omarmantay, qui était en ces temps un des marchands les plus huppés de la ville. Ces deux fripons, jugeant que Sarur leur serait plus utile comme esclave que dans sa qualité réelle de capitaliste, confisquèrent son argent et vendirent sa personne comme article d'exportation en un pays autre que l'Arabie. Sarur apprit ce marché par un heureux accident, fit de vains efforts pour soumettre sa plainte au gouverneur, et sachant qu'un navire arabe devait partir avant l'aube, il l'accosta à la nage pendant la nuit et se crut fort heureux de rapporter à Hudaydah, non l'accomplissement de ses rêves de gain, mais les seuls biens qu'il eût conservés: sa liberté personnelle et un méchant pagne pour tout vêtement.

C'est pendant la nuit que le commerce d'esclaves prend toujours son essor. Au dernier moment on profite de l'obscurité pour enlever les enfants pauvres qui, dans un climat si chaud, préfèrent dormir en plein air, sur le port. Ces pauvres abondent à Muçaww'a lors des

festins funéraires où, dans toute l'Afrique orientale, et malgré la diversité des religions, on donne à manger au premier venu sous la seule condition qu'il fera d'abord une courte prière pour l'âme du défunt.

Bien qu'ils s'acharnent surtout contre les étrangers ou contre ceux qui n'ont pas à leurs côtés des protecteurs naturels, les marchands d'esclaves ne craignent pas, à l'occasion, de confisquer aussi les sommités sociales. Musa Mafarrah était, en 1840, l'un des quatre principaux armateurs de Muçaww'a. Il avait un frère très-riche qui mourut en laissant un fils âgé de dix ans. Cet orphelin avait une précocité d'intelligence dont il y a tant d'exemples en Orient et voyant que son oncle, devenu son tuteur, dilapidait son patrimoine, il réunit tous ses parents et devant eux il somma Musa de rendre ses comptes. Le rusé tuteur dit que c'était juste et promit de s'exécuter avant la prière du prochain vendredi; mais, dans la nuit suivante, une cargaison d'esclaves mit à la voile et le malheureux orphelin en fit partie. L'oncle avait trouvé bon de supprimer l'héritier pour s'emparer de l'héritage, et il le garda car on ne put rien prouver contre lui.

Ce même Musa avait un bâtiment qui revint de Bombay, en 1841, avec diverses marchandises et, entr'autres, un jeune esclave d'une espèce peu commune. Un courtier intelligent qui le vit et me le décrivit dès le lendemain, m'assura qu'il parlait un idiome inconnu, que ses yeux étaient bleus comme le ciel, ses cheveux blonds comme la cassonade et sa peau encore plus blanche que la mienne. J'en conclus que cet esclave si rare était le fils d'un Anglais et qu'il avait été volé dans les rues de Bombay. Je demandai vainement à le voir. "Comment, répondit le courtier, te montrerait-on un esclave tout nouveau qui est évidemment de ta propre tribu? Cela gênerait le commerce, cela ne se peut. On fera sans doute un eunuque d'un esclave si rare et, de cette manière, on rehaussera beaucoup sa valeur. Il sera vendu dans le Nord et de préférence à Stamboul où il vaudra bien 2000 *talari* (10200 francs)."

Quand on songe que cet enfant volé vit peut-être encore et qu'il est enfermé dans le Harem d'un Pacha turc, on ne peut s'empêcher d'ajouter que si les Anglais, qui sont pratiquement les maîtres de la mer Rouge, y avaient travaillé à la répression de la traite, ils auraient délivré alors un de leurs propres enfants. Nul ne peut affirmer que d'autres enfants anglais ne sont pas passés ou ne passent pas encore aujourd'hui sur cette mer, devant les autorités britanniques, pour aller se perdre dans la fange de l'Arabie ou de Constantinople.

Les anglais se sont bornés à des mesures très-louables pour mettre fin à la traite des nègres. Les esclaves rouges et plus ou moins noirâtres de l'Éthiopie n'ont jamais ému la compassion de ces législateurs des mers. A Tujurrah, sur le golfe d'Aden, le capitaine anglais d'un bâtiment de guerre m'a nettement refusé sa protection pour un esclave, né libre, qui voulait gagner son bord à la nage et ne demandait, pour toute faveur qu'à y rester caché pour reprendre sa liberté dans Aden.

Cette tolérance du mal semble inspirée par une bienveillance outrée pour la Turquie et pour l'Égypte sa vassale. Dans son beau livre sur la *Traite orientale*, M. Berlioux rappelle que Baroni, agent consulaire Britannique à Muçaww'a, soutenait, contre les Turcs, une lutte pour délivrer des esclaves; mais que le gouverneur d'Aden, dont il relevait, l'engagea à ne pas persévérer dans cette voie, *de peur de déconsidérer le pavillon turc*. Rappelons-nous qu'il s'agit de 20.000 infortunés arrachés annuellement à leur patrie et qu'on en a même évalué le nombre au double, c'est-à-dire à quarante mille.

Sans entrer dans des considérations politiques, il nous sera permis, de faire observer que si des nègres fétichistes et païens ont mérité tant d'efforts en leur faveur, il devrait, à

plus forte raison, en être de même quand il s'agit des Éthiopiens, bien supérieurs aux nègres par leur beauté, leur intelligence et surtout par leur religion chrétienne³.

On ne saurait trop le redire: l'immense majorité des esclaves éthiopiens est née chrétienne. Comme nous ils ont appris à adorer un Dieu unique et un Christ Sauveur. Plus malheureux que nous, et par la faute de l'Europe insouciant, ces infortunés sont obligés de renier leur foi pour embrasser l'islamisme qui, malgré les bonnes maximes du Qoran, est, en pratique, l'une des religions les plus abrutissantes qui existent. Je la juge ainsi d'après ses effets en Turquie, en Égypte, et dans toute l'Éthiopie. Non-seulement la foi de Muhammad tolère l'esclavage en principe, mais encore et tout naturellement, elle l'encourage en pratique. C'est elle qui, dans toute l'Afrique orientale, est la cause indirecte, mais, incessante, de ces perfidies odieuses, de ces vols de la liberté, de ces assassinats récompensés par la vente de chair humaine. Parmi les souvenirs les plus déchirants de nos divers séjours en Égypte et en Arabie, je compte ces conversations d'esclaves avec qui je parlais dans leurs idiomes. Sous un soleil brûlant, à côté des déserts ils remémoraient les ombrages verdoyants des hauts plateaux où ils avaient laissé leurs mères, ils parlaient, avec d'amers regrets, de l'air frais et fortifiant de leurs belles patries, ils racontaient les manoeuvres odieuses, les violences sanglantes, qui les avaient arrachés à leurs foyers. Ils ne manquaient pas d'ajouter que moi, homme blanc et fier de ma liberté, je devais connaître un moyen de leur rendre ce premier bien de l'homme. J'en ai vu se rouler à mes pieds en me suppliant par le Dieu Tout-Puissant de les restituer à leurs familles. "Vous avez pû franchir tous les obstacles, disaient-ils, pour venir jusqu'ici; vous avez passé les montagnes et les grandes mers qui ceignent votre tribu, et vous ne voulez pas rendre à sa mère un malheureux esclave!" Après ces navrantes causeries j'ai souvent tâché de délivrer ces déshérités, mais j'y suis bien rarement parvenu. Des rachats à prix d'argent n'auraient servi du reste qu'à encourager un trafic odieux.

Après ces récits que je craindrais d'avoir trop multipliés s'ils n'étaient imprégnés de l'esprit éthiopien utile à connaître dans le sujet que nous traitons et où, par respect pour le lecteur, j'ai dû taire bien des choses, il faut aller au-devant de ses questions en indiquant un remède à tant d'infamies. Chez toutes les peuplades si diverses que j'ai visitées le vol d'un homme libre est puni légalement par la peine de mort. Ça et là, l'adoucissement des moeurs, ou peut-être leur corruption, substituée à ce châtement une compensation pourvu qu'elle soit acceptée par le plus proche parent; dans ce cas, c'est une amende qui équivaut à la confiscation de tous les biens. Excepté dans le cas rares du *balayage*, expliqué ci-dessus et qui disparaît de jour en jour, aucun chef n'est intéressé à permettre les vols d'hommes ni même ceux des enfants. Abba Jfara, roi de Jimma, pays qui confine au Kaffa, me disait qu'il abolirait volontiers le commerce d'esclaves, mais qu'alors et faute d'entente avec les rois voisins, les caravanes ne viendraient plus chez lui. Or, ajoutait-il, "je suis intéressé à attirer les marchands dans mon pays. Pourquoi laissez-vous acheter des esclaves dans vos régions? Les sceptres de vos rois sont-ils sans force?" Je dus garder le silence devant cette logique d'un roi africain. Aujourd'hui je lui répondrais qu'un roi de l'Europe, un roi vraiment

3. Le retard mis à écrire cette conférence, faite en janvier à la Société Scientifique de Bruxelles, permet heureusement d'annoncer ici que dès le mois suivant les journaux anglais parlaient de croisières entreprises dans la mer Rouge par les navires du Khédive, de concert avec ceux de S. M. B., pour la suppression de la traite orientale. Il était facile de prévoir que les bâtiments égyptiens ne feraient pas de captures; mais, à la date du 25 avril, on annonce enfin que le navire *fawn*, de la marine royale d'Angleterre, ayant visité, près Muçawwa, une barque arabe chargée d'esclaves, a inscrit ceux-ci sur son rôle d'équipage anglais, et s'est emparé du capitaine indigène. Espérons que l'Angleterre marchera, sans se lasser, dans la bonne voie où elle s'est enfin engagée.

chrétien, se préoccupe de cette grande réforme, et que ses efforts généreux seront, tôt ou tard, couronnés de succès.

Il faut le redire avec ce roi Oromo: Pourquoi laissons-nous acheter des esclaves? N'est-il pas évident que lorsqu'un marché est sérieusement fermé, le commerce disparaît avec le motif qui l'avait créé?

Tout en souhaitant ardemment la cessation de ce commerce, il faut nous rappeler qu'il ne pourra être aboli que peu-à-peu. Un ulcère national ne se guérit pas du jour au lendemain, pas plus en Éthiopie qu'ailleurs, encore moins chez les musulmans d'Asie ou d'Europe. Par bonheur, nous sommes loin de ce XVII^e siècle où le Turc était encore notre épouvantail et où il volait, en Europe même, des enfants chrétiens pour en faire des Pachas ou des Mamelouks. Aujourd'hui il en est tout autrement. Par la prise d'Alger le roi de France Charles X a aboli en fait la traite des blancs. Il restait à conquérir le droit et, en 1855, par suite de la guerre de Crimée, la Turquie, suzeraine reconnue par tous les musulmans, a expressément aboli l'esclavage. Au nom de l'humanité on est donc en droit d'exiger qu'elle applique son décret ou bien de l'exécuter en son nom, car il ne faut pas espérer une conversion réelle des musulmans à cet égard. Pour eux l'esclave sera longtemps encore une institution fondamentale, un des piliers du foyer domestique, un mal en quelque sorte nécessaire⁴.

En faisant la police de l'Océan indien, de la mer Rouge, de la Méditerranée et des caravanes qui aboutissent en Syrie, il faudrait établir aussi dans les ports arabes, en Égypte, et surtout aux frontières de l'Éthiopie, des agens chargés de reconnaître et de rapatrier les esclaves en les confiant à des marchands indigènes *et chrétiens*. Ces agents devraient être de ceux dont on ferait de bons diplomates ou des administrateurs de grandes compagnies industrielles, car le tact et l'intelligence seraient leurs meilleurs moyens d'action. Comme les interprètes sont la plaie des relations internationales, ces agents devraient apprendre à parler les idiomes des Tigray, des Amara, des Oromo, des Gurages et des Kafacco dont les nations sont les sources principales des esclaves rouges, la plupart chrétiens. Après plusieurs rapatriemens on arriverait ainsi à refouler l'esclavage dans l'Éthiopie même et bientôt on l'amènerait à le prohiber chez elle.

Le motif principal pour exiger beaucoup de tact de ces agents c'est la nature exceptionnelle de leurs fonctions. En effet ils devraient, avant d'agir, étudier avec soin les mœurs, les coutumes locales plus ou moins juridiques, et même les préjugés du pays où ils auraient à vivre. Dans leur position exceptionnelle, ils seraient, eux et leurs successeurs, gouvernés par les précédents qu'ils établiraient; si ceux-ci étaient mal combinés, ils exerceraient pendant longtemps la plus fâcheuse influence sur les opérations ultérieures. Avant tout, ces agens ne devraient pas annoncer le but réel de leur mission, mais le laisser deviner peu-à-peu. Quinze ou vingt mois ne seraient pas un délai trop long pour faire en silence des observations avant de rien tenter. Pendant ce temps d'épreuve, et tout en ayant l'air de se borner à l'étude des langues, travail qui n'effarouche personne, chaque agent apprendrait le mécanisme et les coutumes des caravanes, les noms et les relations des

4. A la date du 18 mai 1877 un journal anglais annonce que dans la confiscation des biens de l'ex-ministre des finances en Égypte on vient de vendre 110 esclaves blancs et 152 noirs pour un total de 325,000 francs. Le même journal ajoute que pendant la dernière campagne un européen, le colonel Hagenmacher, a envoyé vendre au Caire deux Éthiopiens pour 250 et 300 fr. et que le navire égyptien *Tor*, dont la mission ostensible dans la mer Rouge était pour la suppression de l'esclavage, s'y est occupé de toute autre chose. Ces faits prouvent que le décret d'abolition, lancé il y a vingt ans, par la Turquie pour satisfaire l'Europe chrétienne, est regardé, en Égypte au moins, comme une loi périmée.

marchands d'esclaves, et tous ces renseignements utiles qui seraient si difficiles à recueillir plus tard dès que le but de l'oeuvre serait connu.

Bien fou serait l'ingénieur qui chercherait à contenir une inondation par une digue d'ensemble. Vous pouvez, il est vrai, arrêter un torrent par des travaux suffisamment grands; mais votre succès n'aura qu'une courte durée. Le torrent vous débordera bientôt et vous périrez à la peine, ou bien vous abandonnerez sagement une lutte inessuée. Il est plus habile de n'opposer d'abord au courant principal que de légers obstacles, de provoquer ainsi des dérivations, d'en étudier les effets, et, après avoir formé plusieurs torrents secondaires, de traiter diversément chaque cas particulier selon la forme du terrain et la nature des lieux. L'ingénieur doué de ce sentiment de son art qui en est la plus haute qualité, commettra bien quelques fautes dans ses premiers travaux, mais il aura peu dépensé encore. Il se hâtera d'annuler des précédents fâcheux, et son expérience enfin acquise lui permettra d'amoindrir à coup sûr, sinon d'arrêter totalement, des ravages désastreux.

Transportée dans le domaine moral, cette comparaison toute physique esquisse la voie à suivre pour arrêter le commerce des esclaves. L'agent européen se gardera de commencer sa grande tâche en revendiquant tous les esclaves d'une caravane. Il causerait avec eux, il apprendrait de chacun les circonstances de son asservissement, enfin il choisirait un petit nombre de cas flagrants. Tel esclave provient d'une contrée toute voisine: on peut avertir et même faire venir ses parents pour le leur rendre. Tel autre est né chrétien ou même musulman et ne peut être tenu légalement en esclavage, tel autre a appartenu à un chrétien et, selon l'us éthiopien, il ne pouvait être vendu; il a donc été volé, et une possession légitime ne saurait provenir d'un vol. Les cas douteux et les enfants d'esclaves seraient d'abord abandonnés à leur sort; pour être guérie sûrement, une plaie séculaire doit être cicatrisée peu-à-peu.

Quoique rares peut-être, les sentiments de justice vulgaire existent même chez les marchands d'esclaves, surtout parmi ceux qui sont devenus riches à la faveur d'un commerce plus honnête, car l'aisance donne des loisirs et permet aux hommes de réfléchir. Le chef musulman d'une caravane avec laquelle je traversai le pays Oromo me tenait le langage suivant: "Vous le voyez, j'ai l'eunuque Leliso; par Dieu! je n'en aurai jamais plus. L'esclave est une triste marchandise, bonne tout au plus pour l'aventurier qui commerce et qui n'ayant presque rien à perdre, veut tenter la fortune. Un tel se fâchait contre son eunuque: celui-ci l'accusa de l'avoir fait mutiler. – Misérable menteur! s'écria le maître exaspéré; tu sais fort bien au contraire que je ne suis pour rien dans ton malheur. – Mais l'eunuque répartit: Personne n'aurait porté le fer sur moi si tout le monde n'avait su que tu étais au marché prêt à m'acheter." Mon chef de caravane ajouta: "Cet infortuné avait raison; ce sont les acheteurs qui entretiennent un commerce malhonnête." Puis, frappant ma main comme pour la conclusion d'un marché, il s'écria: "Et Dieu, et par Dieu! Leliso est le dernier de ces malheureux avec lesquels j'aurais jamais affaire."

Il est curieux de constater que le point de vue le plus politique et le plus élevé m'a été présenté par un marchand d'esclaves.

Les chrétiens d'Éthiopie envisagent la question sous un autre point de vue et se permettent d'acheter des esclaves pour sauver leurs âmes en les empêchant de tomber dans l'hérésie religieuse, ce qui serait à leurs yeux le plus grand des malheurs. Ils disent que, ne pouvant anéantir la traite, ils tâchent de l'alléger dans la mesure de leurs moyens. Ces achats d'esclaves dont on s'interdit la vente sont réellement onéreux. Pour s'en convaincre il suffit d'apprendre qu'à Gondar, vers 1842, les gages d'un domestique n'atteignaient pas 10 francs par an, tandis qu'un esclave coûtait de 50 à 100 francs, ce qui

est un capital considérable en un pays où l'intérêt légal de l'argent était d'environ 30 pour cent. N'ayant donc que bien peu d'intérêt à maintenir de rares servitudes pour leur propre usage, et voulant d'un autre côté s'affranchir à jamais des vols d'enfants qui ont lieu continuellement sur leurs frontières, les chefs de l'Éthiopie, presque tous chrétiens, viendraient en aide à l'extinction de l'esclavage.

Revenons aux agents que, selon notre avis, on devrait établir pour arrêter la traite des Africains orientaux. Il semble naturel de les choisir parmi les missionnaires qui travaillent à la régénération de l'Éthiopie. Sans rejeter absolument cette idée, je ferai observer que, malgré toutes ses répugnances, un agent de répression sera souvent forcé de traiter des questions politiques. Or, les Africains sont plus fins qu'on ne le croit; on peut dire en général, et des Éthiopiens rouges surtout, qu'ils sont nés diplomates. Dans leurs affaires internationales on sera donc souvent amené à accepter des transactions ou des demi mesures et à fermer les yeux sur un peu de mal afin de réaliser ensuite un bien plus grand. Cette position et ces attermolements ne sauraient convenir à un missionnaire chrétien quelle que soit la nuance de foi qu'il va prêcher en Afrique; sa morale, ses principes et ses actions doivent toujours être nets et rigoureux; d'ailleurs, et pour citer un argument plein de sagesse emprunté aux *fuegos* basques, le prêtre doit rester étranger aux affaires civiles, parce qu'une position indépendante lui permet de mieux remplir le beau rôle de pacificateur en apaisant les querelles et calmant les colères.

Il sera donc préférable de choisir des agents laïcs, mais, qu'on ne s'y trompe pas, il est absolument nécessaire pour le succès de leur mission que ces laïcs pratiquent la morale la plus sévère. Des écarts de conduite passent souvent inaperçus dans nos grandes villes: il en est autrement dans un village africain où un blanc est le point de mire de toute une population peu occupée. Une histoire personnelle fera mieux ressortir cette vérité. Appelé en justice à Gondar, je me rendis sur la pelouse publique où le juge, assis par terre au milieu de ses quatre conseillers, écouta gravement mes explications. Il s'agissait d'une de ces affirmations contradictoires dont nos magistrats ne peuvent se tirer qu'en déferant le serment. A ma grande surprise, un clerc que je connaissais à peine prit la parole pour dire qu'il avait remarqué mes actions depuis quelques années, que dans telle occasion j'avais mal agi, peut-être par l'ignorance excusable chez un nouveau venu, que dans telles autres, qu'il détaillait, j'aurais pu prévariquer en mettant au service de mes mauvais penchants tel usage local qui m'était bien connu; qu'en somme enfin j'étais assez homme de bien pour qu'on dût s'en référer à ma parole.

Ces détails de mon séjour dans Gondar, ces rappels d'événements privés que j'avais oubliés depuis longtemps, étaient tous appréciés avec une rare finesse de jugement et me donnèrent bien à réfléchir. Il devint alors évident pour moi que j'étais loin d'être resté inaperçu dans une ville de 8000 âmes et que des gens oisifs s'y étaient occupés à m'étudier.

C'est une erreur grave de supposer que ces Éthiopiens sont incapables de juger comme nous les questions morales. Nous aurions tort de les classer parmi les sauvages parce que leur civilisation n'est pas à notre hauteur. Au contraire, j'ai assisté, plus d'une fois en Éthiopie, à des causeries où les cas ardu de morale publique ou privée étaient traités avec autant de bons sens et de finesse qu'on en pourrait trouver à Paris dans des réunions même choisies. Il est malheureusement vrai que trop de voyageurs en ont pensé autrement. Parce que leur entourage en Afrique se compose de gens demi-nus dont ils parlent à peine la langue et qu'ils regardent du haut de leur grandeur présumée, parce que ces gens, dégradés à leurs yeux, se livrent à toutes leurs passions, ces Européens se croient permis d'agir de même. Ils oublient qu'un nouvel arrivant tombé, comme un aérolithe du ciel, dans une société où il ne connaît personne, n'est d'abord en relation qu'avec des interprètes

intéressés à le tromper pour se rendre nécessaires, et avec des gens déclassés qui ont à perdre en morale moins encore que dans leurs bien terrestres.

Chez les barbares, comme dans les nations les plus civilisées, une société ne peut rester debout que si elle renferme au moins quelques-uns de ces sages, si bien nommés *autorités sociales* par M. Le Play, qui proclament au besoin les vieilles et bonnes coutumes et qui pratiquent eux-mêmes les lois éternelles de la morale. D'autant plus défiants que la société où ils vivent est moins éclairée, ces gens de bien ne s'empressent jamais pour accueillir un nouveau venu. Il l'apprécie avec lenteur et sûreté avant de lui accorder ou refuser leur estime. Il faut de la patience et surtout beaucoup de temps pour les découvrir et pour nouer des relations avec eux. Avant d'en être arrivé là, le voyageur survenu dans un milieu tout nouveau, et trébuchant d'abord sur les individus pervers, se croit affranchi des barrières, souvent si puissantes en Europe, qui sont élevées tacitement par nos moeurs, à défaut même de nos lois.

Ce laisser-aller, dont j'ai vu tant de tristes exemples, fait le plus grand tort à l'Européen en Afrique. On était d'abord porté à le respecter parce qu'il est blanc; on n'a pas tardé à le classer au-dessous du plus mauvais indigène parce qu'on le croit tombé de plus haut. Peu-à-peu, et à force de mauvais exemples, cette fâcheuse opinion sur l'Européen a fini par prévaloir dans toute la zone frontière. L'agent qui voudra réprimer la traite des esclaves sera néanmoins forcé d'y résider. Il aura donc besoin d'environ deux années d'une conduite sage et strictement morale pour effacer l'impression laissée par des devanciers étourdis, sinon réellement mauvais, et pour établir son influence légitime sur la société indigène qui l'entoure. Quoi qu'en disent les politiques à courte vue, qui opposent aux difficultés du moment des remèdes temporaires, sans avoir aucun souci de l'avenir, la moralité gouverne les États comme les individus et, peut seule, en visant à l'abolition de l'esclavage, préparer le succès d'une entreprise internationale toujours entourée de grandes difficultés.

1.22. Instruments à employer en voyage et manière de s'en servir

Instruments à employer en voyage

I

Messieurs,

Nous devons un remerciement à M. Mouchez pour avoir appelé l'attention des géographes sérieux sur les instruments les plus utiles en voyage. Autrefois on se contentait de la description plus ou moins exacte, faite par un voyageur, du récit des hasards qu'il avait courus et des difficultés de son entreprise. Nous sommes devenus plus exigeants aujourd'hui. Dès une première reconnaissance on veut construire une carte, sans se contenter, comme jadis, d'une simple ébauche.

Les premiers géographes qui, sans aborder les déterminations, bien plus délicates, des longitudes, ont observé çà et là des latitudes pour mettre un peu de précision dans la carte d'un vaste pays, tracée par des itinéraires seulement ou même par des simples renseignements, sont les vaillants jésuites qui ont laissé de si beaux travaux en Chine et qui ont failli convertir à la foi chrétienne cet immense royaume. Plus tard, l'idée de demander à l'observation des astres un peu d'exactitude dans les coordonnées géographiques fut adoptée en principe par Bruce, le célèbre Écossais. Il portait avec lui un quart de cercle dont la pesanteur lui causa bien des embarras en route. La ligne verticale de cet instrument se déterminait par un fil à plomb qu'il perdit et qu'il remplaça par le cheveu d'une princesse

INSTRUMENTS

A EMPLOYER EN VOYAGE

ET MANIÈRE DE S'EN SERVIR

PAR

M. ANTOINE D'ABBADIE

Membre de l'Institut



EXTRAIT DU BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE
(AOUT 1878)

PARIS

LIBRAIRIE CH. DELAGRAVE

ÉDITEUR DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

15, RUE SOUFFLOT, 15

1878

Éthiopienne. Bruce ignorait la méthode d'obtenir la longitude par des occultations d'étoiles et se servait d'une faible lunette pour observer les éclipses des satellites de Jupiter. Celle qu'il vit à la source du Abbay, admise par les indigènes comme origine du Nil, n'a pas été publiée. Sans cette omission, l'erreur faite là par Bruce dans sa longitude pourrait être corrigée par son observation dès que les tables, encore imparfaites, de ces satellites seront portées à la hauteur des autres travaux sur le système solaire. Quant à l'altitude ou hauteur absolue au-dessus du niveau de la mer, Bruce le déterminait péniblement par une expérience regardée aujourd'hui comme grossière. Il mesurait la hauteur du mercure dans un baromètre improvisé avec du mercure non bouilli, ce qui est peu exact.

Comme on se rend ordinairement par mer aux abords d'un pays inconnu, les voyageurs les plus nombreux ont été des marins. Ils ont naturellement emporté avec eux sur terre les instruments à réflexion qui leur étaient familiers et sans lesquels il n'est pas possible de faire des observations exactes quand on est sur le pont, toujours mouvant, d'un navire. Encore aujourd'hui les Anglais regardent le sextant comme étant l'instrument indispensable d'un voyageur sur terre. Il est bon de montrer leur erreur à cet égard.

En mer, où l'on voit toujours l'horizon naturel, c'est sur cette circonférence bien définie qu'on s'appuie pour mesurer les hauteurs angulaires qui servent à trouver la latitude, l'azimut, ou la longitude par chronomètre. Cette facilité n'existe point sur terre. Même sur les grandes plaines nues il est dangereux d'employer l'horizon naturel, car les courants de l'air provoqués par l'échauffement du sol jettent dans la position vraie de l'horizon une confusion inextricable. Dans l'immense majorité des cas, cet horizon est masqué par des élévations du terrain, par des arbres ou par d'autres accidents. Avec le sextant on est donc forcé d'employer, sur terre, un horizon artificiel. Sans parler de l'horizon toupie, qui n'est pas entré dans la pratique, il y a deux sortes d'horizons artificiels. L'une consiste en un plan de verre qu'on rend horizontal en lui superposant un ou deux niveaux à bulle d'air. On n'a pas tardé à voir les inconvénients de cet appareil, car il est encore plus difficile de construire une surface exactement plane que de faire un bon niveau à bulle d'air. Ce n'est pas tout: quand on observe le soleil, il chauffe inégalement les vis qui servent à niveler le miroir plan, et il change ainsi continuellement la position de l'horizon artificiel. Il faut alors s'interrompre à tout moment pour surveiller et corriger l'inclinaison de ce miroir. Dans une de ses stations, Humboldt nous apprend que l'importunité des moustiques l'empêcha de niveler son horizon.

Pour parer à ces inconvénients, on a très-sagement substitué un liquide à l'usage d'un miroir solide. Le goudron, l'encre et même l'eau ont été employés, mais l'expérience a fait préférer le mercure, parce qu'ils est plus stable et qu'il se volatilise fort peu. En évitant ainsi les inconvénients de l'horizon artificiel solide, on est tombé néanmoins dans deux autres embarras: les liquides se perdent aisément, exigent beaucoup de soins dans le transport et se rident, non-seulement sous l'impulsion du vent, mais même de la moindre brise. Or la moindre agitation d'un liquide rend impossible l'observation exacte de l'objet qu'il réfléchit. On est donc obligé de couvrir l'horizon de mercure avec des glaces à surfaces parallèles ou supposées telles. Il est rare qu'avant de quitter l'Europe, les voyageurs s'assurent de ce parallélisme. Il s'exposent ainsi à introduire, par construction, des erreurs dans les meilleures observations.

Le sextant a un autre inconvénient sur lequel M. Mouchez insiste avec beaucoup de raison. Dans aucun cas il n'embrasse un angle de plus de 140 degrés, et comme l'usage de

1. A la séance du 4 février de l'Académie des sciences, M. Mouchez, membre de l'Institut, montra un instrument de son invention pour l'usage des voyageurs. Deux jours après, M. Mouchez l'apporta à la Société de Géographie, et faisant une explication orale qui a motivé la présente communication.

l'horizon artificiel oblige à mesurer le double de l'angle vertical qu'on veut obtenir, le sextant ne permet plus d'observer la hauteur du soleil quand il culmine près du zénit, ainsi qu'il arrive le plus souvent entre les tropiques. Le voyageur muni d'un sextant seulement est alors obligé d'observer sa latitude par les étoiles. Les éducations des Indiens faites si heureusement par Montgomerie prouvent assez, et à plus forte raison, qu'il est facile à un voyageur européen d'apprendre à calculer l'heure du passage d'une étoile au méridien et de l'y identifier; mais ici se présente une difficulté dont on ne se préoccupe guère chez nous, celle de lire pendant la nuit, non-seulement sa montre, mais encore les divisions si fines de son instrument. Il faut donc porter avec soi une provision de bougies ou de ces crayons éclairants inventés par M. Bouquet de la Grye.

L'expérience m'a appris qu'en Afrique il est difficile de préparer une lumière artificielle convenable. J'avais bien porté avec moi des lanternes, dont une construite spécialement pour y employer du beurre au lieu d'huile; mais souvent on ne pouvait se procurer ni huile ni beurre, surtout quand on manquait de pain, et les verres de lanternes n'ont pas résisté aux hasards de la route. Il a donc été plus pratique de n'observer que le jour.

A vrai dire, les instruments à réflexion peuvent être modifiés de manière à mesurer, en une seule fois, jusqu'à deux angles droits. Nous avons à cette fin le miroir supplémentaire ajouté par Daussy au cercle de Borda pour trouver directement en mer la distance angulaire des deux bords opposés de l'horizon et, par conséquent, sa dépression exacte. Le cercle à prisme inventé par Pistor à Berlin et, mieux encore, celui que Steinheil imagina à Munich, permettent aussi d'observer avec précision les plus grands angles; mais une raison pratique s'oppose à l'usage de ces cercles pour obtenir la latitude quand la hauteur de l'astre observé est voisine de 100 grades, car la tête de l'observateur intercepte alors la réflexion de cet astre dans l'horizon artificiel. Ces cercles ingénieux sont ainsi hors d'usage précisément quand il seraient de la plus grande utilité.

Une autre considération fort grave, et sur laquelle on ne saurait trop insister, doit faire abandonner les instruments à réflexion dans les voyages sur terre:

En construisant une carte, on se propose, comme but principal, de donner, d'une manière précise, les positions et les distances relatives des divers points importants à signaler. Pour effectuer ce résultat, il est essentiel d'observer et de coordonner les *azimuts*. On donne ce nom aux angles horizontaux compris entre la ligne méridienne et un objet ou signal. Pour opérer toujours de la même manière, on fait partir les angles azimutaux du point nord en passant par l'est, d'une manière continue jusqu'à 400 grades, et selon le sens que suivent les aiguilles d'une montre. Il y a deux sortes d'azimuts: les azimuts vrais, c'est-à-dire ceux qui sont rapportés au méridien, et les azimuts non orientés, ou, pour mieux dire, les différences d'azimut.

Si l'on veut déterminer la position d'un lieu, il suffit d'y observer les azimuts vrais de deux signaux naturels dont les positions sont déjà connues; mais si le soleil est trop haut pour obtenir convenablement son azimut, ou si le ciel couvert empêche de voir cet astre, on ne saurait préciser la position du lieu où l'on opère qu'en observant les azimuts relatifs d'au moins trois signaux déjà placés sur la carte. Si l'on en possède davantage on les relève aussi pour contrôler tout le travail; on observe même les écartements angulaires des signaux visibles dont les lieux exacts sont encore inconnus. Les directions déterminées de cette façon serviront plus tard, quand on sera parvenu à une autre station, ou bien encore elles seront utilisées par d'autres voyageurs qui suivront ou couperont la même route. Il est vrai qu'on peut très-bien obtenir l'azimut vrai en observant une étoile; mais alors le paysage est effacé, car l'explorateur ne saurait faire placer des lumières sur les signaux lointains.

La mesure des azimuts vrais par le sextant offre des inconvénients tellement graves qu'on l'a rarement effectuée avec cet instrument. En effet, pour s'en servir dans ce but il faut avoir une montre qui marche bien et observer les hauteurs du soleil au moyen d'un horizon artificiel. Entre deux hauteurs ainsi obtenues il faut encore mesurer l'angle dans le plan incliné qui passe par le soleil et le signal terrestre; enfin il faut déterminer la hauteur angulaire de ce signal. Quand cette hauteur est fort petite, ce qui arrive souvent, on la mesure difficilement, car la réflexion de l'image est rasante par rapport à la surface de l'horizon artificiel. Il faut alors en remplir le bassin jusqu'au bord, et encore s'expose-t-on à observer sur le ménisque ou extrémité arrondie du mercure, ce qui fausse gravement la mesure. Pour comble d'inconvénients, et en outre des calculs fort compliqués que cet usage du sextant entraîne, on n'obtient de cette façon que l'azimut d'un seul signal.

Il est donc tout naturel de se passer du sextant encombré d'un horizon artificiel et de préférer un instrument fixé sur un pied, ayant deux cercles perpendiculaires l'un à l'autre et qu'on met l'un vertical, l'autre horizontal, au moyen des niveaux à bulle d'air qui leur sont attachés. Le sextant n'est réellement utile sur terre que pour trouver la latitude et la longitude de points isolés. Comme il est rarement possible d'obtenir ce dernier élément à moins de 4 ou 5 kilomètres près, on ne peut alors construire la carte qu'en faisant violence aux temps de parcours notés et à des directions ou azimuts observés à la boussole, ce qui est un moyen toujours grossier, car il est fort difficile de lire cet instrument à une fraction de grade près.

Néanmoins, et pour ceux qui auraient acquis la pratique des instruments à réflexion, nous recommandons un sextant à tabatière, boîte ronde n'atteignant pas 7 centimètres de diamètre et accompagnée d'un horizon artificiel dont la cuvette, longue de 8 centimètres, renferme la bouteille à mercure. Le tout serait placé avec le toit en glaces, ou mieux en mica, dans une trousse consacrée aux petits instruments, comme celle que nous avons figurée dans la planche 2 de la *Géodésie d'Éthiopie*. Un sextant de cette taille, bon au moins comme instrument de rechange, donne la latitude à 1400 mètres près par une seule hauteur d'étoile au méridien, et l'heure avec une incertitude qui ne dépassera pas deux secondes. Avec un instrument aussi petit, il serait dangereux de se fier à une longitude par distances lunaires, à moins d'en avoir une série bien concordante, ce qui ne se laisse reconnaître qu'après des calculs fort longs à exécuter et difficiles à faire en voyage. Le sextant tabatière servirait aussi à trouver des distances jusqu'à 5 ou 6 kilomètres au moyen de petites bases, car on peut former aisément deux serviteurs à mesurer, au moyen d'une corde, des espaces de 40 à 100 mètres. Par cette méthode, qui n'a guère été pratiquée jusqu'ici, le voyageur élargirait beaucoup sa route au lieu de la borner à la maigre ligne brisée qu'il parcourt.

Dans cet usage du sextant de poche pour mesurer approximativement les petites distances, on ne lui trouvera d'avantage réel sur un instrument à deux cercles que celui d'exiger moins de préparatifs. Ce dernier réduit de lui-même à un plan horizontal les angles mesurés, ce que le sextant ne saurait faire. En outre, l'installation sur un pied fixe rend les observations bien plus faciles qu'avec un sextant tenu à la main et où la recherche d'un signal réfléchi dans son grand miroir est souvent pénible et longue.

La lunette stadia n'a pas encore été employée dans les voyages d'exploration, car pour être utile elle exige l'emploi d'une mira bien divisée qui échapperait difficilement aux hasards de la route. D'ailleurs, en une entreprise entourée de tant d'obstacles, il est au moins imprudent de se séparer méthodiquement des gens de sa suite pour mesurer les distances choisies où on leur prescrit de stationner.

M. Mouchez est, à notre connaissance, le premier marin qui ait condamné, dans les voyages sur terre, l'usage des instruments à réflexion qu'il a tant employés lui-même. Cette

opinion devrait avoir l'autorité de la chose jugée. Néanmoins on lit, dans une publication faite à l'étranger, cette sentence erronée: «Les instruments à réflexion sont les plus commodes en voyage.» Il s'agit pourtant de voyages sur terre, et l'on devine sans peine que ce donneur de conseils n'a jamais mis à exécution ses propres préceptes. Les erreurs accréditées sont en effet comme ces mauvaises herbes qui sont l'effroi du cultivateur: elles repoussent à mesure qu'on les arrache. Il n'était donc pas inutile d'insister longuement, comme nous venons de le faire, sur les graves inconvénients des instruments à réflexion.

L'instrument à deux cercles, appelé quelquefois théodolite, et nommé *altazimuth* par les Anglais, est l'outil le plus utile à l'explorateur; c'est son instrument par excellence. Dès le matin il l'installe sur son pied et, en attendant que le soleil ait atteint la hauteur de 15 à 30 grades, il relève successivement tous les signaux remarquables, et surtout les sommités lointaines, en notant à chaque ponté ses lectures des deux cercles et des niveaux correspondants qui en fixent les positions. Au moment propice on interrompra ce tour d'horizon pour observer les deux bords du soleil tant en hauteur qu'en azimut, ce qui permettra de calculer l'azimut vrai sans le secours d'une montre. Il est bon d'insister sur ce fait, car on a une tendance prononcée à ne chercher l'azimut que par le moyen de l'heure. Or une montre se déränge souvent en voyage et jette alors dans l'opération une incertitude facile à éviter en mesurant toujours la hauteur angulaire du soleil.

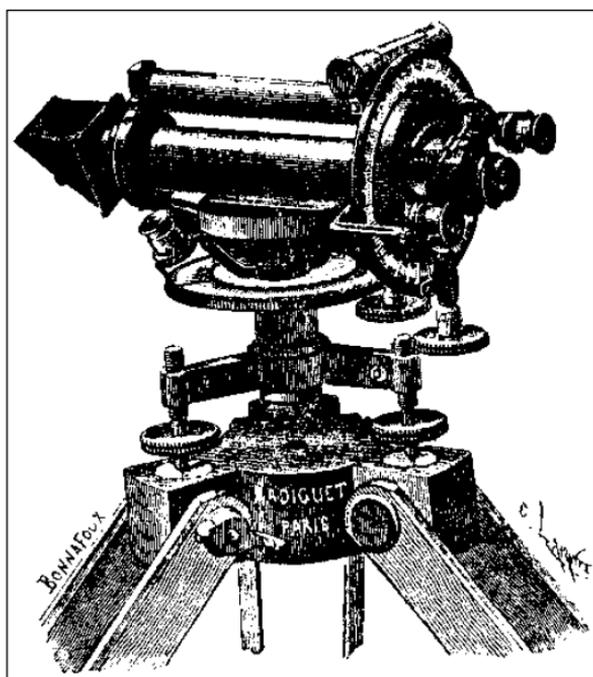
Le résultat de ces observations est de préciser la division du cercle horizontal qui est coupée par le méridien du lieu, dans la position momentanée de ce cercle. Supposons que cette division soit exactement le 30^e grade. On voit alors que pour obtenir l'azimut vrai de chaque signal, il suffira de retrancher 30 grades à la division sur laquelle chaque signal a été relevé.

Ce n'est pas tout. Si en faisant un tour d'horizon on s'astreint à observer, non-seulement l'azimut relatif, mais encore la hauteur angulaire du signal, on obtient par un calcul facile, ou plus vite par une table, la hauteur absolue de ce signal par rapport à la station où l'observateur est placé. La construction de la carte donne la distance du signal, et on la combine avec l'angle observé pour entrer dans la table. Enfin, si parmi les signaux relevés ainsi il s'en trouve un dont on connaît déjà l'altitude, c'est-à-dire la hauteur en mètres au-dessus du niveau de la mer, on ne déduira facilement l'altitude de la station où l'on observe. Ce dernier résultat servira pour contrôler l'altitude obtenue indépendamment par l'hypsomètre ou thermomètre à eau bouillante, instrument moins fragile et plus commode à transporter que le baromètre à mercure.

Citons un exemple. Par des prodiges d'audace, d'habileté et de persévérance, on a restitué à la science géographique le grand lac africain qui occupe trois degrés de l'équateur terrestre. On nous a appris que sur la rive orientale «les montagnes d'Ugegeya sont gigantesques et qu'on ne voit, du sommet des îles de Basalte, sous la forme de cônes isolés». Ces expressions sont pittoresques mais chacun les entend à sa manière, et tout géographe demande plus de précision. Des azimuts orientés auraient donné au moins les directions et les apozéniths de ces hautes sommités. Ce n'est pas tout: comme le nord-est de ce grand lac abonde en îles, on aurait pu mesurer la distance de deux d'entre elles en employant la vitesse du son. Deux tours d'horizon observés aux deux bouts de la base ainsi obtenue auraient fourni tout ce qu'il fallait pour en déduire les positions et les hauteurs de ces montagnes. Il est à regretter que le voyageur qui a fait connaître ces parages n'ait pas profité de sa position pour étendre ainsi le champ de ses découvertes et pour indiquer, en les précisant, les lieux qu'il lui était alors interdit de fouler. On parvient à bien voir des montagnes très-lointaines en guettant les moments favorables, pendant la saison des pluies, où le ciel africain est d'une grande pureté. Sans prétendre assigner une limite de distance pour les relèvements des

montagnes, je rappellerai qu'étant à Digsa pendant la saison sèche, j'ai vu nettement le mont Baroc *Wïha*, éloigné pourtant de 113.5 kilomètres, et je l'aurais relevé exactement si la faiblesse de la lunette Pistor ne m'en eût empêché. Une autre fois, pendant la saison des pluies, j'ai relevé de Falle le mont Woso, situé à une distance d'environ 130 kilomètres. Zach a relevé au théodolite le mont Canigou de Marseille, bien que la distance soit de 57 lieues, dit-il, et les monts Himalaya ont été aperçus à une distance de 392 kilomètres.

Le simple bon sens nous a dicté les conseils qui précèdent. Pour tout homme qui réfléchit, ils sont d'une évidence frappante, et cependant ces idées n'ont pas été admises encore avec cette unanimité qu'elles méritent à tant de titres. Beautemps-Beaupré avait bien indiqué les avantages du théodolite dans les reconnaissances hydrographiques faites sur terre, mais on ne songea pas à généraliser ses préceptes pour l'usage des explorateurs. Entraîné par le torrent de l'opinion, je n'emportai que des instruments à réflexion dans mon premier voyage en Afrique. La pratique ne tarda pas à me démontrer leur insuffisance, et je dus revenir en France pour m'y procurer des instruments convenables. Par malheur, on les trouve rarement chez les artistes. L'an dernier, MM. Serpa Pinto et H. Capello, voyageurs portugais qui explorent en ce moment l'intérieur de l'Afrique méridionale, ne purent trouver en vente, ni à Paris ni à Londres, un seul théodolite convenable pour leur expédition. Il en était de même en 1839, et je dus me contenter d'un instrument fait par Pistor à Berlin. J'ai exposé ailleurs ses graves défauts de construction; il ne m'empêchèrent pas de faire, tant en azimut qu'en hauteur, près de 5000 observations dont j'ai publié la très-majeure partie telles qu'elles avaient été faites. Il est bien à désirer qu'à l'avenir tout voyageur agisse de même ou que du moins il dépose, dès son retour, ses registres originaux dans les archives de la Société de géographie. En Angleterre surtout, on ne livre au public que des résultats de calcul où les erreurs peuvent aisément se glisser. C'est là un usage déplorable, car lorsqu'on veut apprécier un travail, et surtout quand on a besoin de concilier les résultats contradictoires de deux explorateurs, l'examen de leurs observations originales devient une nécessité.



A mon retour en France, je fis faire un théodolite où je corrigeai les fautes de construction commises à Berlin. J'en confiai l'exécution à M. Lorieux, et l'on a souvent attribué à cet artiste les améliorations que j'y ai réalisées. Enfin, le désir de fournir aux voyageurs un instrument encore plus commode m'a amené à faire construire par M. Radiguet celui que je vous présente ci-contre.

Sa lunette est plus puissante qu'on ne la prend ordinairement pour des instruments de cette taille, car j'ai été guidé en cela par la sage maxime de l'astronome Santini: «Pour bien observer, il faut d'abord voir aisément.» Or la petite lunette employée par Pistor, et qu'en premier lieu j'avais fait copier quant à sa grandeur, ne montrait souvent pas une montagne éloignée et très-faible, que je voyais pourtant à l'oeil nu, et qu'il fallait alors relever, toujours avec bien moins d'exactitude, par des mires extérieures surajoutées à la lunette.

Jusqu'ici on mettait devant l'oculaire un prisme quand on voulait observer un astre près du zénit, mais ce prisme mobile est exposé à se perdre. C'est ce qui m'est arrivé en voyage, et j'ai dû alors renoncer à déterminer plusieurs latitudes importantes. Il a donc été plus utile d'attacher le prisme à demeure et je l'ai mis devant l'objectif, ce qui a permis d'employer une lunette plus forte, d'observer toujours de la même manière, et de lire plus vite le cercle vertical dont le centre est alors occupé par l'oculaire.

Le diamètre du soleil change tous les jours, et comme on se trompe souvent sur le bord observé, je pensai qu'il était plus simple de placer dans le champ de la lunette deux fils parallèles à une distance telle qu'elle pût embrasser ce diamètre dans sa grandeur moyenne. Mais celle-ci ne se présente bien exactement qu'à deux époques de l'année; en tout autre temps l'observateur est obligé de placer le disque solaire symétriquement par rapport à ces fils. Tantôt il devra tenir le disque en dedans de ces deux fils et tantôt le laisser les déborder tous les deux; toujours il devra faire attention que la distance du bord à chaque fil du soleil soit bien égale de part et d'autre. Or l'expérience m'a démontré qu'il est au moins difficile de bien faire, par estimation et sur un astre toujours en mouvement, deux observations qui, pour donner un bon résultat, devraient être rigoureusement simultanées. Cette simultanéité étant strictement impossible, il ne faut pas s'étonner qu'une pareille méthode d'observation m'ait toujours donné de mauvais résultats. Il est très-vrai que la confusion qui s'établit si souvent entre les deux bords du soleil est une source constante d'embarras pour le calculateur: heureusement il est facile de s'en affranchir. En effet, quand l'astre est près du méridien et qu'il a par conséquent un mouvement lent dans cette hauteur qu'on veut mesurer, on devra observer alternativement l'un et l'autre bord, à *un seul fil*. Répétées de cette façon, les observations se contrôleront mutuellement, et dans les cas rares où l'on serait forcé, par la presse ou par les nuages, de ce borner à une mesure unique, on observera le bord opposé d'une manière sommaire, uniquement pour l'identifier. Au pis aller, on noterait alors, à côté de l'angle, quel est le bord *apparent* observé, ce qui servira de guide au calculateur. Si au contraire la hauteur de l'astre change rapidement près de son lever ou de son coucher, on doit observer successivement l'un et l'autre bord aux moments où ils viennent en contact avec le fil laissé immobile et que le disque traverse. La même règle s'applique aux observations azimutales, et si on la suit toujours, il n'y a plus de confusion possible entre les deux bords.

Quand on n'a pas fait de longs voyages sur terre, il semble qu'un niveau à bulle d'air soit exposé à se briser et qu'il serait avantageux de lui substituer un poids qui prend toujours la même position verticale; mais ce dernier moyen ne saurait donner de la précision, car la rouille ou l'inclinaison inconnue de l'axe de suspension ne tardent pas à lui enlever la mobilité et la délicatesse qui sont la qualité essentielle de tout pendule. L'expérience montre au contraire que le niveau à bulle d'air supporte bien les chocs du voyage, à la seule

condition qu'il soit fermé à la lampe, comme on le fait en France où cet appareil ingénieux a été inventé, et non par des plaques de verre, comme on le préfère en Allemagne. Après quinze années de voyages, j'ai rapporté tous mes niveaux français en bon état.

L'usage du niveau est d'ailleurs assujéti, dans la pratique ordinaire, à un inconvénient grave, puisqu'il faut le régler immédiatement avant l'observation. C'est ce qu'on fait au moyen de retournements successifs et en ramenant ce niveau par des vis à une même position par rapport au zéro du limbe. Pour être à l'abri de tout reproche, cette opération est longue et pénible; dans un cas extrême, il m'est arrivé d'y consacrer trois quarts d'heure. De plus, ce réglage se conserve rarement, parce que les chocs, ou même les mouvements qu'une vis éprouve en voyage, la portent souvent à tourner dans le sens de la moindre résistance et même à s'échapper de son écrou.

Pour éviter ces inconvénients, j'ai attaché le niveau d'une manière invariable, ce qui n'est pénible que pour l'artiste, car il doit user avec beaucoup de précaution le lit métallique où repose la fiole de verre. Quant aux vis, je les ai bannies à peu près complètement. Il est à remarquer que nos machines les plus délicates, les montres, sont assemblées par des goupilles, et qu'il en est de même pour nos machines les plus grosses, celles qui transmettent de grandes forces au moyen de la vapeur. Par une fatalité singulière, les instruments intermédiaires destinés à la physique ou à l'astronomie et qui n'ont presque pas de forces à transmettre, sont pour ainsi dire inondés de vis; on m'a assurée en avoir compté près de trois cents dans un seul théodolite construit par Gambey. Bien souvent une vis sort de son écrou pendant le voyage, erre çà et là dans la boîte et raye profondément les divisions toujours si délicates du limbe, ou casse les verres des niveaux, ce qui met tout l'instrument hors d'usage. Quand on perd en route une vis qui par sa petitesse peut disparaître aisément, il faut être bon ouvrier pour en fabriquer une autre: au contraire, le voyageur le plus maladroit peut toujours improviser une goupille. Je me suis donc étudié à avoir dans l'instrument les moins de pièces détachées qu'il a été possible et à les assembler par des goupilles. Les seules vis qu'on y ait conservées sont les trois vis des pieds servant à ramener à leurs centres les bulles des niveaux. Comme il y en a deux en croix et fixées invariablement, on nivelle sans retournement et par conséquent très-vite.

Les graves inconvénients qui s'attachent à l'usage des vis ont motivé la suppression de celles qui, dans les instruments ordinaires, servent à annuler l'erreur de collimation. Quand cette erreur n'existe pas, quand, par exemple, on a relevé par zéro grade un signal lointain, on devra, après avoir retourné la lunette sur son axe, relever le même signal à 200 grades ou à une demi-circonférence de plus. L'excès ou le défaut, par rapport à deux angles droits, qu'on trouve le plus souvent dans la lecture du limbe après ce retournement, est alors le double de l'erreur de collimation. Ne pouvant anéantir cette erreur, faute de vis, l'artiste a eu soin de la rendre très-petite. On la détermine par le retournement en prenant la demi-somme de deux lectures opposées.

En Europe, où l'on se sert d'instruments relativement neufs et qu'il est aisé de faire réparer au besoin, où les vis peu fatiguées ne ballottent pas encore, où l'on peut surveiller le transport de l'instrument sans l'exposer à de grandes secousses, on ne se préoccupe guère des variations possibles dans les erreurs des deux niveaux et dans la ligne de collimation, tant en azimut qu'en apozénit. On s'y prend à loisir pour anéantir ces erreurs par de nombreux retournements, et souvent on peut tenir ensuite ces réglages comme étant invariables. Il en est tout autrement dans les voyages d'exploration. Les erreurs dont nous parlons changent souvent en route, et il arrive plus d'une fois qu'on n'a pas le temps de les déterminer. On est réduit alors à les supposer, et l'on introduit ainsi dans les calculs des

erreurs inextricables. Dans notre genre de construction on peut espérer que ces erreurs restent toujours les mêmes, de manière à en bien tenir compte. Au reste on s'affranchit de toute incertitude à cet égard en s'astreignant à terminer chaque série d'opérations par le retournement du prisme de la lunette sur le même signal éloigné et en lisant ensuite les indications des deux verniers.

On ne peut pas faire mouvoir un cercle dans l'intérieur d'un autre sans laisser un tout petit vide entre ces deux pièces. Le cercle intérieur pouvant alors s'appuyer sur le cercle extérieur plus d'un côté que de l'autre, on a ainsi ce qui s'appelle l'erreur d'excentricité. Pour l'éliminer, il est nécessaire de lire les deux verniers opposés; mais un observateur prévoyant s'affranchira de ce surcroît de travail, en lisant ces verniers de temps en temps, et de cinq en cinq grades. Avec les demi-différences ainsi trouvées, et avec leurs signes, il dresse ensuite une table qui servira dans tous les calculs. Cette précaution permettra de se borner, sur le terrain, à noter un seul et même vernier, ce qui réduit de moitié tout le travail des lectures.

La position excentrique de l'objectif dans notre instrument donne lieu à une autre correction qu'on ne doit pas confondre avec la première dans la table précitée et qui s'applique surtout aux signaux situés à une distance moindre que mille mètres. En dedans de cette limite il faudra observer ces signaux dans les deux situations opposées de la lunette, et l'on pourra même se servir de cette excentricité pour apprécier ces distances. Les plus petites seront les mieux déterminées par cette méthode.

Il est d'ailleurs certain que toute correction d'excentricité allonge le travail, et M. Salmoiraghi évite cette correction par une combinaison optique très-ingénieuse sur laquelle nous n'insisterons pas, parce qu'il importe surtout de ne citer ici que les fruits d'une longue expérience. On peut se borner à ajouter que cet habile artiste de Milan est parvenu à supprimer aussi les lectures des verniers et qu'il présente simultanément les limbes des deux cercles dans le champ d'une petite lunette supplémentaire destinée à les lire. Cet arrangement abrégé beaucoup de temps et de fatigue.

Dans les instruments ordinaires, quand on a amené à peu près la croisée des fils de la lunette sur un signal céleste ou terrestre, on la fixe en place par deux pinces, puis on l'amène exactement au point voulu par deux vis de rappel. Comme ces opérations allongent le travail et qu'un sextant à crémaillère, par conséquent dépourvu de pince et de vis tangente, m'a donné d'excellents résultats dans l'observation des angles horaires et des latitudes, j'ai établi seulement des crémaillères aux deux cercles.

On installe notre instrument sur un pied à une hauteur commode pour l'oeil. L'idée d'employer une simple canne comme pied se présente naturellement, et j'ai emporté en Éthiopie une planchette militaire avec une canne pour tout support; mais l'expérience a bientôt démontré qu'il fallait renoncer à ce genre de pied. En effet, le terrain est rarement propice pour y enfoncer une pointe, et quand même on y réussit, il est fort difficile de mettre cette canne dans une position à la fois ferme et verticale. Le pied à trois branches des photographes serait préférable, à la condition d'y ajouter trois vis de serrage pour empêcher des vacillations en azimut; mais en route il suscite la curiosité des indigènes qui le détériorent promptement, à moins qu'on ne le renferme dans un étui spécial, ce qui est un embarras de plus. J'ai employé avec avantage un pied formé de trois rotins égaux en longueur, ferrés à un bout et fendus à l'autre pour y introduire un triangle tronqué en bois et percé au fer rouge, afin d'y faire passer des chevilles en fer à pas de vis et munies de leurs écrous. Fortes et sans fini dans leur exécution, ces vis étaient attachées aux rotins pendant la route et on les cachait alors par une enveloppe grossière de chiffons ou de paille.

Ces garnitures du pied devront être faites en cuivre, depuis l'adjonction d'une boussole conseillée avec beaucoup de raison par M. le comte Paul de Saint-Robert. Ce savant mathématicien de Turin a même réduit de beaucoup les dimensions de notre instrument et ne demande à ses verniers que l'indication du dixième de grade, ce qui suffit dans beaucoup de cas. Nous croyons devoir exiger le centième de grade ou 32 secondes sexagésimales; mais en cette matière comme dans toutes les questions de limites, c'est l'expérience qui devra indiquer la meilleure dimension. En s'aidant de loupes plus puissantes on pourrait obtenir la même exactitude sur des cercles plus petits et par conséquent plus légers; mais nous avons été arrêté par la considération qu'un instrument moins lourd résisterait mal au choc d'un vent modéré pendant lequel on voudrait observer. Tel quel, il pèse trois kilogrammes et demi. Sa boîte pèse deux kilogrammes de plus, mais comme les angles de cette boîte sont des espaces perdus et que les indigènes supposent que toute caisse renferme de l'argent et des objets précieux, ce qui excite leur convoitise, il vaudra mieux enfermer l'instrument dans un étui en gainerie, muni de coussins intérieurs, et qui embrasserait avec autant de sécurité que de douceur toutes les pièces saillantes ou mobiles. Fermé par un simple crochet, cet étui serait dissimulé, pendant la route, dans un sac grossier. Ainsi cachée, cette légère charge sera donnée soit au serviteur de confiance, qui se croira fort honoré par le privilège d'un fardeau aussi léger, soit au guide, qui par devoir ne s'éloigne jamais du voyageur et qui est fort utile pour dénommer les sommités et les autres signaux qu'on voudra relever.

On n'est pas d'accord sur l'étymologie du mot *théodolite*, et même on attache trois idées différentes à ce terme, selon qu'on le cite en anglais, en allemand ou en français. Comme notre instrument offre plusieurs dispositions nouvelles, l'absence des vis surtout, il est convenable de lui donner un nom nouveau. Nous l'avons appelé *aba*, mot qui a du moins l'avantage d'être court et sans étymologie.

Une considération morale et très-grave doit interdire à l'explorateur de porter lui-même ses instruments. Par le fait il est le chef de l'expédition, et il perdrait au moins beaucoup de son prestige s'il avait une charge, même légère. Il serait alors comme un général qui porte un fusil en campagne. En Éthiopie, j'ai vu bien des indigènes se moquer de l'Européen nouvellement débarqué qui cheminait tout embarrassé par le poids de ses armes. Ce n'est pas le moment d'insister sur les autres inconvénients d'une marche en tenue de guerre: il suffit d'affirmer que l'Africain a toujours plus de respect pour l'homme blanc qui ne porte rien et qui se fait servir. Il n'y a d'exceptions que pour le journal de route dont l'auteur ne doit jamais se séparer. D'ailleurs le mystère s'attache aux manuscrits, qu'on surveille toujours, et un indigène les prend naturellement pour des amulettes personnelles dont il fait lui-même tant de cas.

Il y a surtout quatre genres d'observations à effectuer avec l'instrument que je vous présente:

1. Le matin ou le soir, quand le mouvement du soleil est rapide en hauteur, on observe à la montre les instants où chaque bord de cet astre vient en contact avec le fil horizontal laissé immobile. Ces deux observations n'exigent qu'une seule lecture des deux verniers du cercle vertical, ou même d'un seul vernier, si l'on a préparé la table déjà mentionnée. Après avoir retourné la lunette, on répète ces mêmes observations, et la moyenne de ces quatre pointés donnera l'heure à une seconde près. Avec un peu de soin, il est aisé de fractionner la seconde, surtout si l'on emploie la méthode bien connue des hauteurs correspondantes.

2. A midi, on observe la latitude par le moyen du soleil et par des hauteurs circumméridiennes, en pointant alternativement sur les deux bords de cet astre, ce qui

enlève toute incertitude sur le bord observé. A chaque pointé on note à la montre la seconde, la minute et l'heure; mais si l'on est privé de montre, on lit à chaque observation l'un des verniers azimutaux, ce qui donne un résultat tout aussi exact. Cette dernière méthode est malheureusement peu connue et jusqu'ici elle a été rarement employée. Par ces distances zénitales mesurées autour du méridien, un bon observateur obtient aisément sa latitude à 4 ou 5 secondes près, ce qui équivaut à environ 150 mètres sur la surface du globe. Un novice peut même atteindre ce degré de précision après quelques semaines de pratique, ainsi que nous nous en sommes assuré avec cet instrument. On peut obtenir le même résultat par les étoiles, mais pour lire et écrire alors on a besoin d'une lumière artificielle, et bien souvent le voyageur s'en trouve privé.

3. Si les instruments à réflexion présentent un certain avantage sur terre, c'est pour trouver la longitude par des distances lunaires, car ces distances sont le plus souvent obliques à l'horizon, et l'*aba* ou le théodolite ne saurait les mesurer directement. Heureusement on peut se passer de ces distances quand on a une lunette à deux cercles installée sur un pied fixe. On observera alors une série de distances zénitales de la lune ou, selon le cas, une série de différences d'azimut entre cet astre et le soleil. Cette méthode encore est trop peu connue. Je l'ai employée dès mon arrivée dans *Inarya* en 1843, et comme le manque d'éphéméride m'empêchait de calculer mon observation, je l'ai envoyée en France où notre Société s'est empressée de la publier (*Bulletin*, janvier 1845). Calculée dès mon retour, la longitude qui en résulte donne, à moins d'une minute en arc, le même résultat que ma chaîne continue d'azimuts, qui embrasse en latitude une étendue plus grande que celle de la France².

4. Parlons enfin des azimuts. Leur détermination est le triomphe des instruments à deux cercles conjugués. A vrai dire, les longitudes et les latitudes ne sont que les éléments d'une carte. Pour bien se rendre compte de la surface d'un pays, on veut avoir les directions et les distances relatives des montagnes, collines, villages, etc., enfin de tous les points remarquables. Si l'on ne peut mesurer une base, on ferait même, par des azimuts liés, une carte, privée d'échelle il est vrai, mais qui aurait de la valeur, car on se ferait une bonne idée du pays sans connaître les distances absolues des points marqués sur cette carte. Elles seraient toujours des fractions ou des multiples de la base non mesurée dont on est parti. Si, comme il arrive d'ordinaire, le point de départ de l'observateur est un endroit déjà connu; si de plus il revient avec une chaîne non interrompue de triangles jusqu'à un autre point également connu, la distance de ces deux lieux peut servir de base et d'échelle à toute une carte ainsi faite. On trouvera dans la *Géodésie d'Éthiopie* par quels autres moyens un voyageur peut mesurer promptement une base dans un pays inconnu jusqu'alors.

En théorie, la boussole donne l'azimut vrai, mais comme la déclinaison de l'aiguille aimantée varie d'un lieu à l'autre et qu'elle reste à déterminer dans chaque station d'un pays inconnu, l'azimut donné par la boussole n'a jamais qu'une valeur approchée. C'est par l'observation d'un astre qu'on obtient l'azimut vrai. Comme on oriente alors son instrument et qu'on peut obtenir ensuite, si on ne le dérange pas, les directions, par rapport au méridien, de tous les signaux visibles, le soleil est l'astre le plus commode à employer, pourvu qu'on l'observe près de son lever ou de son coucher. La connaissance de la latitude est ensuite

2. Cette manière de déterminer la longitude en voyage a été employée, avant l'année 1839, par les astronomes russes, et j'en ai donné l'explication, avec des exemples à l'appui, dans le premier fascicule de la *Géodésie d'Éthiopie*, publié en 1860. Néanmoins un recueil sérieux, qui vient de paraître à l'étranger, semble présenter cette méthode comme nouvelle et comme ayant été mise en usage dès l'année 1868 seulement, où l'on s'en est servi au Brésil.

nécessaire pour obtenir l'azimut vrai par un calcul qui répugne à bien des voyageurs, parce qu'il exige une éphéméride, des tables pour trouver diverses corrections, et enfin l'usage des logarithmes. Pour cette raison et pour d'autres que nous allons énumérer, il vaut mieux recourir à la méthode des *azimuts correspondants*. Quoique bien simple, cette méthode n'a pas été employée, à ma connaissance, avant que je l'ai proposée, il y a plus de vingt ans.

5. On appelle ainsi les lectures faites sur le limbe horizontal de l'instrument au moment où l'on observe la même hauteur du soleil le matin et le soir du même jour, ou bien le soir et le matin de deux jours consécutifs. Comme il serait souvent difficile de conserver l'instrument immobile entre ces observations qu'il faut ensuite comparer deux à deux, et qui sont séparées par un intervalle de six à seize heures, on évite cet embarras en observant, dans chaque série, la différence des azimuts du soleil et d'un même signal terrestre et lointain. Dans ces opérations, le soleil du matin est rendu comparable, quant à sa position, au soleil du soir par la condition qu'on s'impose d'observer soir et matin cet astre à la même hauteur angulaire. Pour identifier le vrai bord, on note successivement les deux bords opposés, tant en azimuts qu'en apozénit. L'expérience montre qu'avec un peu d'habitude on précise bien le moment où les bords horizontal et vertical du soleil viennent en contact avec deux fils *près de leur intersection*. A cet effet on attend le passage du disque par le fil horizontal tenu immobile pendant qu'on suit l'astre au moyen du fil vertical.

De cette manière on n'a pas à tenir compte des corrections qui, sous les noms de parallaxe, de réfraction, de demi-diamètre, allongent les calculs et exposent celui qui les effectue à faire des erreurs dans les signes ou dans les quantités.

Il suffira de laisser le soleil traverser le fil vertical de la lunette resté immobile, et de suivre l'astre en hauteur, pour que le calculateur ne puisse avoir le moindre doute sur le bord observé en azimut. Mieux encore, on met le vernier apozénital à un nombre rond, pour noter les deux azimuts (des bords opposés du soleil) aux instants où le haut et le bas du dique atteindront successivement le fil horizontal laissé immobile; on suit alors en azimut.

Comme on a soin, pendant le cours de ces observations, de renverser la position du prisme objectif par rapport à l'astre et au signal terrestre, on déduit de ce renversement toutes les corrections de l'instrument et l'on contrôle en même temps les azimuts observés. Il en est des azimuts correspondants comme des hauteurs correspondantes pour trouver l'heure: les petites erreurs résidues s'y atténuent parce que tous les résultats doivent être divisés par deux; ces erreurs sont donc réduites de moitié.

En outre des avantages que nous venons d'indiquer, la méthode des azimuts correspondants en possède d'autres qu'il est bon d'énumérer.

En premier lieu, la réduction des observations n'exige ni logarithmes ni calculs compliqués. Il suffit d'additionner deux à deux les azimuts correspondants aux bords du soleil, de retrancher ou d'ajouter la distance angulaire du soleil qui était le plus près du signal commun, et de prendre enfin la moitié de l'angle qui reste. On obtient par ce moyen la distance angulaire du signal au point sud. Selon la position de ce signal on ajoute 200 grades à cette distance, ou bien on en retranche deux angles droits pour avoir le point nord du cercle et en déduire les azimuts vrais de tous les signaux observés.

Si l'on a une montre, la méthode des azimuts correspondants a un autre avantage, celui de donner l'heure. A cet effet, aux moments où le fil horizontal est atteint par chaque bord et, avant de lire le cercle azimutal, on note la seconde, la minute et l'heure. En observant soir et matin de la même manière, on combine ensuite les résultats selon la méthode bien connue des *hauteurs correspondantes*.

Un troisième et très-important mérite des azimuts correspondants, c'est que, tout en obtenant l'azimut vrai et l'état de la montre par rapport au temps moyen du lieu, on détermine la latitude par une méthode qui demande la recherche en sept logarithmes seulement. Peu de voyageurs craindront d'affronter ce petit calcul qui permettra de placer immédiatement sur la carte la latitude de la station où l'on a observé. Cette latitude ne dispensera pas des observations, toujours plus exactes, du soleil sur le méridien.

L'usage des azimuts procure un avantage dont on ne se préoccupe pas assez: il sert à préciser le point où l'on a déterminé la latitude ou la longitude. Il suffit alors de prendre de sa station les azimuts orientés de deux signaux naturels, ou les différences d'azimut de trois signaux, pour qu'on retrouve plus tard le lieu exact où le voyageur a observé. Supposons, en effet, qu'on ait fixé sa latitude dans Paris avec une incertitude de 0'004 de grade ou 400 mètres: comme ce nom de Paris s'applique à l'étendue de 8 kilomètres comprise entre Montsouris et Montmartre, on a besoin de préciser sa station en ajoutant les azimuts vrais sous lesquels on a relevé, par exemple, le dôme des Invalides et les tours de Notre-Dame. Cette précaution est utile surtout en Afrique, où les villages, composés de huttes en branchages, disparaissent ou changent de place avec une grande facilité. Il est rare qu'on n'ait aucun signal en vue, et le relèvement orienté d'un seul signal, faute de mieux, est toujours préférable au simple énoncé d'un nom de lieu sur lequel on est d'ailleurs exposé à se tromper.

La boussole ajoutée à notre instrument servira à orienter, comme pis aller, un tour d'horizon pris sous un ciel couvert; mais le principal usage qu'on devra en faire sera de déterminer la déclinaison de l'aiguille aimantée. On l'obtiendra par les simples différences des relèvements notés sur l'instrument et ensuite sur la boussole. En Afrique surtout, où le minerai de fer abonde, il ne faut jamais se fier à la boussole. Un changement d'un seul grade dans sa déclinaison si mystérieuse peut vicier un tour d'horizon bien fait d'ailleurs et qui, observé avec notre instrument, ne saurait être en erreur de deux centièmes de grade. Cette remarque s'applique surtout à ces montagnes lointaines qu'il est souvent possible de placer et de mesurer à distance, pourvu qu'on détermine exactement leur azimut vrai.

Dans l'exposé qui vient d'être fait, nous avons parlé, non de degrés, mais de grades. Ces derniers sont des centièmes du quart de cercle qui est l'unité naturelle des angles. Les grandes font partie de sa division, qui est régulièrement décimale comme dans nos autres poids et mesures. Ceux-ci ont été adoptés d'une manière plus ou moins complète par toutes les nations éclairées. Si, par une exception unique, on s'obstine encore à partager l'unité angulaire, d'abord par quatre-vingt dixièmes, et ensuite par soixantièmes, c'est pour obéir à la vieille routine. Le vrai progrès ne se plie jamais aux habitudes d'une majorité qui se trompe. Que dirait-on si l'on alléguait que, parce que les Anglais ont plus d'affaires commerciales que nous, il serait préférable de revenir à leur méthode surannée de comptes par livres, sous et deniers? C'est là pourtant ce qu'on veut faire en conservant l'ancienne division du cercle, tout en avouant que la nouvelle est bien plus avantageuse, car elle économise $\frac{2}{7}$ du temps employé soit à calculer, soit même à observer. Jusqu'ici notre état-major est la seule réunion de savants pratiques qui soit restée fidèle aux plus saines idées du progrès en conservant l'usage de la division décimale. Tous les observateurs qui en ont fait de nombreuses lectures et tous ceux qui ont eu à calculer ces angles sont unanimes pour regretter que tant de personnes fassent encore usage des fractions sexagésimales, dont la complication inutile amène tant d'erreurs.

Si nous vous montrons ici un instrument de voyage doué de quelques avantages sur ceux qui l'ont précédé, ce n'est pas seulement pour en expliquer l'usage. Le progrès n'a jamais dit son dernier mot, et parmi ceux qui me font l'honneur d'écouter, il s'en trouvera

dont les idées conduiraient à de nouveaux perfectionnements, car ils peuvent avoir de bons points de vue qui nous ont échappé. Le plus savant et le plus expérimenté d'entre nous ne dédaignera jamais un conseil utile.

En vous remerciant de l'attention que vous m'avez accordée, permettez-moi d'insister sur une précaution trop négligée jusqu'ici. Avec beaucoup de raison, le Bureau des longitudes s'est préoccupé de former à Montsouris une école propre à instruire les voyageurs dans la pratique des observations, car nos devanciers ont été trop souvent obligés, comme moi, à faire leur apprentissage en route et à perdre ainsi, au début de leur entreprise, bien des occasions de corriger utilement nos cartes. Il serait bon d'aller encore plus loin dans la voie des précautions pour former des voyageurs sérieux. Après une instruction suffisante à Montsouris, j'engagerais le candidat aux voyages à aller devant lui dans les environs de Paris et sans carte. Il ferait porter des instruments légers et les déposerait dans un lieu ouvert où il observerait tout seul des azimuts correspondants, la latitude par des hauteurs circumméridiennes, et l'altitude par l'hypsomètre. En un jour où la lune serait sur l'horizon, il ferait aussi des observations de longitude, et, dès son retour à Paris, il calculerait ces trois coordonnées pour les comparer avec celles de la carte. Cet apprentissage enseignerait à ce candidat beaucoup de détails, minimes en apparence, mais importants en réalité, dont on ne peut saisir toute l'importance que par la pratique, et que j'ai dû taire ici pour ne pas trop demander à votre attention. J'émettrai même le vœu que notre Société ne vienne jamais en aide aux explorateurs futurs qui ne se seraient pas d'abord formés par un apprentissage de ce genre, car il ne faut pas oublier que si les observations d'histoire naturelle, d'anthropologie, de langues et de mœurs sont indispensables dans toute contrée non encore étudiée, le premier besoin du géographe est de connaître les distances, les altitudes et les directions relatives de tous les détails remarquables dans une contrée nouvellement découverte.

Onze années de voyages en Afrique m'autorisent à présenter les fruits de mon expérience, à vous dire ma condamnation du sextant ailleurs que sur mer, des simples relèvements à la boussole, de l'usage du baromètre dans les pays difficiles, et enfin ma haute préférence pour une fréquente pratique des azimuts orientés au soleil. Il est à souhaiter que chaque voyageur, en rentrant dans ses foyers, donne ainsi la relation de ses insuccès comme de ses résultats heureux, sa manière de travailler et ses aspirations vers des progrès ultérieurs. J'appelle ces perfectionnements de tous mes vœux, et je serai heureux de voir proposer un instrument plus parfait que celui-ci. Il me restera toujours la pensée d'avoir rempli un devoir en améliorant les procédés de mes devanciers et en facilitant la réussite de mes successeurs.

II*

Les personnes qui voudraient apprendre à faire en voyage les observations que nous recommandons ne seront par fâchées de trouver ici les détails de deux tours d'horizon réellement observés. Leurs imperfections même serviront à montrer quel genre de fautes on est exposé à commettre. Dans les tableaux qui suivent, les angles transcrits ont été corrigés pour l'excentricité ainsi qu'il a été dit plus haut. Dans les exemples de calculs, *M* désigne le tour d'horizon du matin et *S* celui du soir. La lettre *D* veut dire que l'objet visé était alors à la

* BSG, 1878, pp. 365-383.

droite de l'observateur; quand il se trouvait à gauche, les angles observés sont accompagnés de la lettre G. La première colonne de chaque tour d'horizon porte le numéro d'ordre. Ainsi *M 5 G* indique le 5^e relèvement, celui du mont Larhun, fait le matin, cette sommité étant alors à gauche; *S 5 D* sera le relèvement de la même montagne, fait le soir, quand elle était à la droite de l'observateur.

Le niveau du cercle vertical a été étudié, une fois pour toutes, sur un signal choisi. On a conclu de là que chacune de ses divisions vaut 0^q.23 et que la demi-différence des deux lectures du niveau doit être *ajoutée* à la lecture du vernier quand *deçà* est plus grand que *delà*, l'objet visé étant à droite; au contraire, cette demi-différence doit être *retranchée* quand il est G, c'est-à-dire à gauche. Cette règle change de signe quand *delà* prédomine; alors la correction pour le niveau *s'ajoute* à la lecture pour G et doit être *retranchée* pour D. Les divisions des niveaux sont comptées de part et d'autre en sens contraire et à partir du milieu de la fiole. On appelle ici *deça* le bout du niveau qui est le plus *près* de l'observateur quand, pour diriger le prisme de la lunette vers le signal, il vise celui-ci approximativement par le plan du cercle vertical. On nomme *lecture nivelée* celle du cercle vertical à laquelle on a appliqué la correction indiquée par son niveau. Du reste on peut annuler cette correction d'avance en ramenant toujours la bulle au centre.

COLONNE DE HARRIGORRI, EN SUBERNOA. 1868, SEPTEMBRE 16; MERCREDI MATIN

N ^{os}	Signal relevé.	OBSERVATION						CALCUL				
		Signal A	NIVEAU		CERCLE	NIVEAU LONG		CERCLE	CORRECTION	LECTURE	APOZÉNIT	AZIMUT
			déçà.	delà.	vertical A.	prés.	loin.	azimutal α.	du niveau.	nivelée.	vrai.	vrai.
1.	Soleil: 7 ^h 23 ^m 21 ^s	G	10'0	11'0	12'000 ^g							
2.	Soleil: 7 ^h 26 ^m 20 ^s	G	11'0	10'5	12'000			g	q	g	g	
3.	Soleil, A: 7 ^h 33 ^m 26 ^s	G	11'0	10'6	13'997	11'0	14'0	380'108	-0'1	13'996	86'009	109'500
4.	Soleil, B: 7 ^h 36 ^m 26 ^s	G	11'6	10'2	13'997	11'0	14'0	380'691	-0'2	13'995	86'010	110'086
5.	Mont Larhun	G	11'2	10'6	4'315	10'6	14'8	16'745	-0'1	4'344	95'661	146'137
6.	Mont Larhun	D	10'6	8'9	195'668	10'9	13'2	216'530	+0'2	195'670	85'665	146'137
7.	Soleil, A: 7 ^h 53 ^m 46 ^s	D	13'0	7'3	181'998	8'8	13'8	183'818	+0'7	182'004	81'999	
8.	Soleil, B: 7 ^h 55 ^m 42 ^s	D	13'0	7'3	181'998	8'6	13'2	183'910	+0'7	182'004	81'999	
9.	Mont Baygura	D	12'6	7'9	198'929	9'3	13'2	178'666	+0'5	198'934	98'929	108'273
10.	Socoa	D	12'0	8'6	199'991	8'9	13'2	155'601	+0'4	199'995	99'990	85'208
11.	Soleil, A: 8 ^h 19 ^m 20 ^s	D	10'2	9'3	176'996	12'2	9'0	189'249	+0'1	176'997	76'992	118'856
12.	Soleil, B: 8 ^h 22 ^m 24 ^s	D	10'6	9'1	176'996	12'6	9'2	189'280	+0'2	176'998	76'993	118'887
13.	Biarritz, phare	G	12'8	7'5	0'082			329'180	-0'6	0'076	99'928	58'572
14.	Abbadia, croix	G	4'6	15'8	4'531	6'8	16'8	52'725	+1'3	4'544	95'461	182'117
15.	Mont Yaizquivel	G	4'5	16'0	3'394	11'9	10'9	140'511	+1'3	3'407	96'600	269'903
16.	Biarritz, phare	D	15'2	4'9	199'920	10'8	11'2	128'971	+1'3	199'933	99'928	58'578
17.	Mont Larhun	D	8'9	10'3	195'668			216'531	-0'2	195'666	95'661	
18.	Abbadia, croix	D	7'0	12'0	195'475	11'0	10'2	252'531	-0'6	195'469	95'462	182'138
19.	Mont Yaizquivel	D	6'3	12'6	196'614	5'9	16'0	340'295	-0'7	196'607	96'600	269'901

Baromètre à Abbadia 755^{mm} 2; son thermomètre 20'6. Thermomètre fronde 21'2.

COLONNE DE HARRIGORRI, EN SUBERNOA. 1868, SEPTEMBRE 16; MERCREDI SOIR

		OBSERVATION							CALCUL			
N ^{OS}	Signal relevé.	NIVEAU		CERCLE		NIVEAU LONG		CERCLE	CORRECTION	LECTURE	APOZÉNT	AZIMUT
		Signal A	déçà.	delà.	vertical A.	près.	loin.	azimutal α .	du niveau.	nivelée.	vrai.	vrai.
1.	Biarritz, phare	D	8'6	7'2	199 ^g 934	8'3	7'2	288 ^g 981	+ 0'1	199 ^g 936	99'931	58 ^g 571
2.	Socoa, tour; un bord.	D	6'2	8'7	199'979	6'2	8'7	315'674	- 0'3	199'976	99'971	85'261
3.	Socoa M 10	D						315'631				85'218
4.	Socoa, tour; un bord.	D						315'537				85'124
5.	Mont Larhun	D	3'8	10'8	195'685	11'0	4'0	376'550	- 0'8	195'677	95'666	146'137
6.	Abbadia, croix	D	2'8	11'5	195'472	2'8	12'0	12'544	- 1'0	195'462	85'457	182'131
7.	Mont Yaizquivel	D	8'8	5'9	196'596	2'0	13'9	100'328	+ 0'3	196'599	96'594	269'915
8.	Soleil, a: 4 ^h 47 ^m 31 ^s	D	7'2	8'5	176'995	9'6	7'2	111'288	- 0'2	176'993	76'989	280'875
9.	Soleil, b: 4 ^h 50 ^m 38 ^s	D	7'2	8'6	176'995	9'4	6'8	111'318	- 0'2	176'993	76'988	280'905
10.	Biarritz, phare	G	6'5	9'2	0'064	9'2	6'8	89'223	+ 0'3	0'067	99'934	58'564
11.	Bidart, église	G	7'3	8'0	0'232	9'4	6'7	110'895	+ 0'1	0'240	99'760	80'236
12.	Socoa M 10	G	8'7	6'8	0'031	9'0	6'0	115'861	- 0'2	0'029	99'976	85'202
13.	Mont Larhun	G	0'4	14'0	4'328	6'8	8'9	176'796	+ 1'6	4'344	95'661	146'137
14.	Soleil, a: 5 ^h 15 ^m 45 ^s	D	5'3	9'3	182'495	9'0	5'4	117'140	- 0'5	182'490	82'217	286'727
15.	Soleil, b: 5 ^h 20 ^m 36 ^s	D	5'8	9'2	183'426	9'0	6'0	117'504	- 0'4	183'423	83'417	287'091
16.	Mont Yaizquivel	G	6'6	9'0	3'402	? 17'4	300'552	+ 2'0	3'422	96'423	269'893	
17.	Mont Yaizquivel	G	9'2	6'9	3'411	10'0	8'0	300'519	- 0'3	3'408	96'397	269'860
18.	Soleil, b: 5 ^h 36 ^m 36 ^s	G	12'2	4'9	14'000	9'6	9'6	320'914	- 0'8	13'992	86'013	290'255
19.	Soleil, b: 5 ^h 46 ^m 37 ^s	G	9'3	9'0	12'000	9'7	11'3	322'884	0'0	12'000	88'005	292'225

Le bord supérieur du soleil fut observé dans les n^{OS} 18 et 19. Baromètre à Abbadia: 752'0; son thermomètre: 22'4. Thermomètre fronde: 23'0.

Dans ces tours d'horizon 1 désigne une *quarte* ou la quatrième décimale de l'angle droit qu'on ne prend pas ici comme unité afin d'économiser un zéro dans le premier quadrant dont on se sert plus souvent. Les unités lues sur les cercles sont des grades, c'est-à-dire des centièmes du quart de cercle. Une quarte est le centième du grade, et sa valeur exacte en mesures sexagésimales est 32"4. Chaque division du vernier indique une quarte. La troisième décimale du grade est, dans l'*observation*, le résultat d'une *estimation* faite entre deux traits consécutifs du vernier; cette estime peut-être en erreur de 3 ou 4 unités. L'excentricité a été constatée par les lectures des deux verniers opposés; leur plus grande différence s'élève à 1^q9 dans le cercle vertical et à 2^q2 sur le cercle azimutal.

L'instrument employé était l'un des premiers qu'on ait construit et n'avait pas de boussole. Sans cette lacune on aurait ajouté l'azimut magnétique et la déclinaison, avec son signe, de l'aiguille aimantée.

On a supprimé ici la colonne consacrée aux croquis des signaux. Ces profils sont utiles pour montrer quel est le point visé et pour identifier une sommité mesurée plus tard d'une autre station mais qui n'aurait pas été bien dénommée quand on l'a relevée en premier lieu. Dans cette colonne de croquis on esquisse, à leurs places, la croisée des fils et la position

apparente du disque solaire par rapport à ces fils. Ces croquis montraient en S 18 et 19 qu'on avait observé, en hauteur, le bord supérieur du soleil.

Le matin, à la fin du tour d'horizon, on a réitéré, sous le n°17, l'observation déjà faite en M 6 afin de s'assurer que le cercle n'avait pas bougé en azimut pendant le cours des observations. Ce procédé sert à remplacer la lunette inférieure, dite de repère, dont on encombre les théodolites, et a sur elle l'avantage de contrôler l'observation d'un signal important. Cette réitération, toujours utile, a été oubliée dans le tour d'horizon du soir. Heureusement S 18 montre que le cercle n'avait pas bougé alors.

Les *lectures nivelées* du cercle vertical serviront d'abord à préciser le point zénital, c'est-à-dire la division de ce cercle qui est coupée par la vertical quand la bulle du niveau est exactement à son centre. Le point zénital se trouve en ajoutant ensemble les lectures nivelées qui correspondent au même signal observé à droite et à gauche. On a, par exemple, le matin:

M 5, G	4'344
M 17, D	<u>195'666</u>
Somme	<u>200'01</u>
Moitié ou point zénital	100'005

par le mont Larhun. On trouve de même par Biarritz 100'004, par Abbadia 100'006, et 100'007 par le mont Yaizquivel. Les observations du matin sont donc bonnes, car elles donnent tout l'accord qu'on pouvait désirer. On a été moins heureux le soir, car si l'on a eu alors 100'001 par Biarritz et 100'003 par Yaizquivel, le mont Larhun donne 100'010, peut-être parce que la bulle du niveau était fort décentrée en S 13 et qu'il pouvait y avoir une inégalité dans la valeur des divisions du niveau qu'on suppose toutes égales. Cette hypothèse n'est plus permise en S 16, qui produit aussi 100'010 en le combinant avec S 7. Il y avait là une erreur d'observation, mais on s'en est aperçu, et la mesure ayant été répétée en S 17, on obtient par ce dernier 100'003. Le point zénital moyen est 100.005.

Procédons à la détermination des apozénits ou distances angulaires des signaux comptées à partir du zénit. Pour les trouver, on retranche G de D et l'on prend la moitié du reste. Ainsi, pour le phare de Biarritz observé le matin, on aura:

M 16, D	199'933
M 13, G	<u>0'076</u>
Différence	<u>199'857</u>
Moitié ou apozénit	99'928

Pour abrégé, on ne retourne pas la lunette sur les signaux moins importants: c'est ce qui est arrivé le matin aux n^{os} 9 et 10, le soir aux n^{os} 11 et 12. Ce dernier signal n'a été observé alors qu'une fois en apozénit, malgré le retournement où l'on cherchait seulement l'azimut. Quand il n'y a ainsi qu'une seule lecture du cercle vertical, on en retranche le point zénital, si le signal est à droite, et l'on obtient ainsi l'apozénit. Si au contraire il était à gauche, on soustrait du point zénital la lecture nivelée, pourvu que dans ces deux cas on ait adopté le vernier A. C'est ainsi que, le matin, pour le mont Baygura, on a retranché 100'005 de 198'934 pour obtenir l'apozénit 98'929, et que, le soir, pour S 12 G, on a retranché 0'029 de 100'005 pour avoir l'apozénit 99'976 de Socoa M 10. Comme ce dernier avait 1^{er} 4 de plus en apozénit, on en conclura ou qu'on a relevé un autre point du signal le soir où le croquis a été omis, ou bien qu'il y a erreur dans l'un ou l'autre relèvement.

En comparant les apozénits obtenus matin et soir, par exemple *M 17* et *S 5*, *M 19* et *S 7*, on verra que les différences n'atteignent pas 1^{re} ou un centième de grade; on peut donc tenir ces observations pour bonnes. Ces apozénits serviront à obtenir des différences d'altitude entre les signaux et la station d'où on les observe. A cet effet on applique une formule connue, ou, plus commodément, on se sert d'une table spéciale où l'on entre avec l'apozénit et la distance. Ce dernier élément de la carte résulte des azimuts vrais combinés avec une base connue, ou mesurée directement, ce qui est rarement possible, ou conclue soit approximativement par la vitesse du son, soit plus exactement par la différence des latitudes observées en deux stations visibles l'une de l'autre et liées ensemble par leurs azimuts réciproques. Dans cette dernière méthode la distance entre les deux stations ne pourra bien servir comme base qu'à la condition qu'elles soient peu éloignées du même méridien.

Avant de chercher les azimuts vrais, il peut être utile de contrôler les observations en déterminant l'erreur de collimation *c*. L'artiste l'a annulée à peu près dans le sens vertical, comme on vient de le voir, car il s'est attaché à mettre le point zénital par 100 grades; mais pour le cercle horizontal il a laissé, au contraire, une erreur considérable, comme il ressort de la comparaison des relèvements *D* avec les lectures azimutales *G*. C'est ce que montrent les différences suivantes, où la fraction de grade *G* est plus forte que dans les lectures *D*:

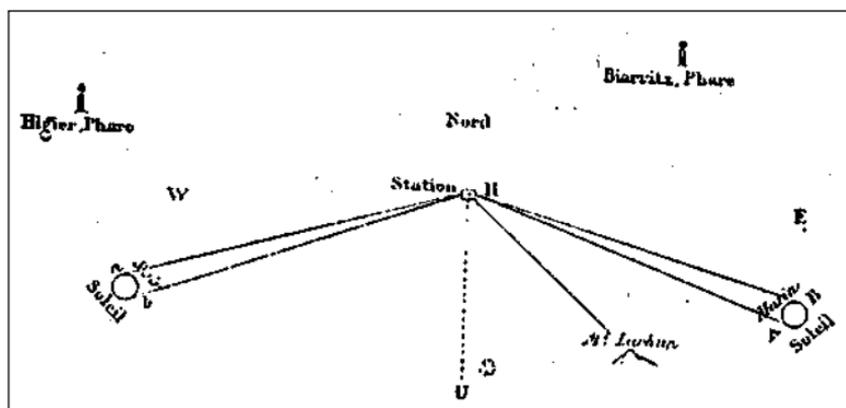
<i>M 5, G</i>	16'745	<i>M 13, G</i>	329'180	<i>M 14, G</i>	52'725	<i>M 15, G</i>	140'511
<i>M 17, D</i>	<u>216'531</u>	<i>M 16, D</i>	<u>128'971</u>	<i>M 18, D</i>	<u>252'531</u>	<i>M 19, D</i>	<u>340'295</u>
2 <i>c</i> :	0'214		0'209		0'194		0'216
<i>S 13, G</i>	176'796	<i>S 10, G</i>	89'223	<i>S 12, G</i>	115'861	<i>S 16, G</i>	300'552
<i>S 5, D</i>	<u>376'550</u>	<i>S 1, D</i>	<u>288'984</u>	<i>S 3, D</i>	<u>315'631</u>	<i>S 7, D</i>	<u>100'328</u>
2 <i>c</i> :	0'246		0'239		0'230		0'224

Les observations du matin sont bonnes quant à l'erreur de collimation *c*, car elles s'accordent à l'exception du signal *M 14* ou *18*, qui, n'étant éloigné que de 760 mètres, devait être influencé, quant à sa lecture azimutale, par l'excentricité du prisme objectif eu égard à l'axe vertical de l'instrument. Le mont Yaizquivel a été mal observé en azimut dans *S 17*, car si on le compare avec *S 7*, on obtient 0'191 pour le double de l'erreur de collimation, ce qui s'écarte trop des autres résultats. Il semble d'ailleurs que cette erreur ait été changée du matin au soir, puisque sa double valeur diffère de 3^{es}, ce qui est considérable. Il est donc utile de renverser le prisme, dans chaque tour d'horizon et sur trois signaux au moins. Avant de quitter ce sujet, rappelons que l'erreur de collimation observée doit augmenter d'autant plus que l'apozénit diminue, toutes les fois que celui-ci est plus petit que 97 grades. On devait donc s'attendre à ce que cette erreur *c* fût plus forte dans les observations conjuguées *M 5* et *M 17*, par un apozénit de 95'66, que dans *M 13, 16*, où l'apozénit est 99'928, c'est-à-dire plus grand que 97 grades.

Pour trouver les azimuts vrais, la voie la plus claire est de construire la figure 2 où, *H* étant la station de l'observateur, la ligne pointée *HU* représentera le méridien dont il s'agit de trouver la position exacte sur le cercle horizontal de l'instrument. L'orient étant vers *E*, nous appellerons *A* le premier bord du soleil qui atteint, en azimut, le fil vertical supposé immobile, et *B* le second bord, tous deux dans les observations du matin. Nommons ces bords respectivement *a* et *b* dans le tour d'horizon du soir. On voit que *A* et *a* sont le bord du soleil le plus rapproché de l'occident *W*. Comme on s'assujettit, en observant cet astre matin et soir, à la condition essentielle de le relever au même apozénit, il est clair qu'à ces deux moments de la journée le soleil est également éloigné du méridien *HU*, et que la moitié de l'angle *BHa* doit tomber en *HU* exactement, si l'on a bien observé, sur la moitié de l'angle

AHb. Cette condition servira à contrôler les opérations et à en trouver les erreurs, toujours possibles en voyage.

Il n'est pas difficile d'effectuer les calculs qui servent à trouver les points du cercle horizontal coupés par le méridien dans le tour d'horizon du matin et dans celui du soir. C'est ce que nous allons montrer dans les exemples suivants, ainsi que la manière d'en déduire ensuite l'azimut vrai de chaque signal. Si l'instrument restait toujours en place entre les deux tours d'horizon, il suffirait de partager par la moitié l'angle parcouru par le soleil en azimut, c'est-à-dire sur le cercle horizontal; mais comme il serait trop gênant de surveiller toujours l'instrument pendant l'intervalle de temps qui sépare les deux tours d'horizon, on les relie par l'observation d'un signal au moins qui soit commun à tous les deux. On choisit à cet effet un objet éloigné de quelques kilomètres, afin d'éviter l'excentricité de l'objectif dans un *Aba*, et surtout l'influence que pourrait avoir une petite erreur commise en replaçant le cercle au même lieu. A moins d'avoir marqué précisément la station, on laissera en place, s'il est possible, le pied de l'instrument depuis le matin jusqu'au soir. On éloignera ainsi toute incertitude dans le cas où l'on n'aurait pas un signal à la fois net et lointain.



Comme on craignait des nuages dans le tour d'horizon du soir, on a pris la précaution, dans celui du matin, de se ménager en *M 3* et *4*, en *M 7* et *8*, et enfin en *M 11* et *12*, trois paires d'observations dont une au moins pût être appareillée par la méthode des azimuts correspondants. Le soir on n'a pleinement réussi qu'en *S 8* et *S 9*; on est arrivé trop tard en *S 14*, mais on a eu soin alors de faire en *S 15* la première observation laissée possible par les nuages errants, car l'intervalle de temps noté entre *S 14* et *S 15* permettrait de trouver par le calcul la différence d'azimut à retrancher pour ramener *S 14* à l'apozénit de 82° observé en *M 7* et *8*. Enfin ce calcul, qui aurait servi seulement comme contrôle, est devenu heureusement inutile, car on a ensuite réussi à observer *b* entre les nuages de manière à appareiller *M 3* avec *S 18*. On a observé enfin *S 19* uniquement pour avoir l'heure, en le combinant avec *M 1*: on a omis de noter alors l'azimut du soleil, car il était inutile pour obtenir l'état de la montre.

Voici un exemple des calculs à faire pour trouver l'azimut vrai d'un signal, et par suite celui de tous les signaux observés avec ce premier signal dans un même tour d'horizon. Présentés ici sous une forme très-élémentaire, ces calculs sont bien plus simples qu'ils ne le paraissent à première vue. Tous les angles employés sont tirés de la dernière colonne des *Observations*.

Pour la position du cercle le MATIN

D, ou signal à droite.

G, ou signal à gauche.

Soleil <i>B</i> , <i>M</i> 12	- 189 ^g '280
Mont Larhun, <i>M</i> 6	<u>216'530</u>
<i>F</i> , ou angle <i>BHL</i>	<u>27'250</u>
Soleil <i>a</i> , <i>S</i> 8	111'288
<i>L</i> ou mont Larhun, <i>S</i> 5	<u>- 376'550</u>
Différence <i>f</i> , ou angle <i>LHa</i>	134'738
Ajoutant <i>F</i>	<u>27'250</u>
2 <i>W</i> ou course du soleil	<u>161'988</u>
<i>W</i> , ou angle <i>BHU=aHU</i>	80'994
<i>B</i> , <i>M</i> 12	<u>189'280</u>
Point sud du cercle, le matin	<u>270'274</u>
Point nord, signal à droite	- 70'274
<i>L</i> , mont Larhun, <i>M</i> 6	<u>216'530</u>
<i>L</i> , azimut vrai (provisoire)	146'256

Soleil <i>A</i> , <i>M</i> 3	- 380 ^g '108
<i>L</i> , <i>M</i> 5	<u>16'745</u>
Différence <i>F</i> ou <i>AHI</i>	<u>36'637</u>
Soleil <i>b</i> , <i>S</i> 18	320'914
<i>L</i> , <i>S</i> 13	<u>- 176'796</u>
<i>f</i> ou angle <i>LHb</i>	144'118
<i>F</i>	<u>36'637</u>
Course du soleil en azimut	<u>180'755</u>
Demi-course ou <i>W</i>	90'377
<i>A</i> , <i>M</i> 3	<u>380'108</u>
Point sud, le matin	<u>470'485</u>
Point nord, signal à gauche	270'485
<i>L</i> , <i>M</i> 5	<u>16'745</u>
<i>L</i> , azimut vrai (provisoire)	146'260

Pour la position du cercle le Soir

D, ou signal à droite.

G, ou signal à gauche.

Soleil <i>A</i> ou <i>M</i> 11	- 189'249
<i>L</i> , <i>M</i> 6	<u>216'530</u>
<i>F</i> ou angle <i>LHA</i>	<u>27'281</u>
Soleil <i>b</i> ou <i>S</i> 9	111'318
<i>L</i> , <i>S</i> 5	<u>- 376'550</u>
<i>f</i> ou angle <i>bHL</i>	134'768
<i>F</i>	<u>27'281</u>
2 <i>W</i> ou angle <i>AHb</i>	<u>162'049</u>
<i>W</i>	- 81'025
Soleil <i>b</i> ou <i>S</i> 9	<u>111'318</u>
Point sud du cercle, le soir	<u>30'293</u>
Point nord, signal à droite	- 230'293
Mont Larhun ou <i>L</i> , <i>S</i> 5	<u>376'550</u>
<i>L</i> , azimut vrai (provisoire)	146'257

Le soleil a n'ayant pas été observé avant <i>S</i> 18, nous prendrons comme ci-dessus:	
<i>W</i> ou demi-course	- 90'377
<i>S</i> 18	<u>320'914</u>
Point sud, le soir	<u>230'537</u>
Point nord, le soir	- 30'537
<i>L</i> , ou <i>S</i> 13	<u>176'796</u>
<i>L</i> , azimut vrai (provisoire)	146'259

Nous avons présenté ces quatre colonnes de calculs pour montrer combien la méthode est fertile en moyens de contrôle. Il est évident qu'on pouvait se borner à une seule colonne,

car l'azimut du mont *L* ou Larhun étant trouvé, on peut s'en servir pour orienter tout tour d'horizon où ce signal aura été relevé de la station *H*.

Pour retrancher $380^{\circ}108$ de $16^{\circ}745$ noté en *M* 5 dans la deuxième colonne ci-dessus, il a fallu ajouter mentalement une circonférence entière, ou 400 grades. Si le signal *L* avait été, au contraire, plus au nord-est que le soleil du matin, il aurait fallu retrancher le relèvement de *L* pour obtenir la différence *F*, ce qui se comprend aisément en construisant la figure.

Donnons comme exemple à cet égard deux cas où le signal commun aux deux tours d'horizon était en dehors de la course journalière du soleil en azimut, et prenons le phare de Biarritz au nord-est de la station *H*; ajoutons le phare de Higier observé de Harrigorri quelques jours plus tard et réduit ici aux mêmes positions du cercle azimutal que dans les deux tours d'horizon ci-dessus.

Pour la position du cercle le SOIR

Signal à droite.		Signal à droite.	
Soleil <i>A</i> , <i>M</i> 11	$189^{\text{g}}249$	Soleil <i>A</i> , <i>M</i> 11	$-189^{\text{g}}249$
Biarritz, <i>M</i> 16	<u>$-128^{\circ}971$</u>	Higier	<u>$382^{\circ}617$</u>
<i>F</i>	<u><u>$60^{\circ}278$</u></u>	<i>F</i>	<u><u>$193^{\circ}368$</u></u>
Soleil <i>b</i> , <i>S</i> 9	$111^{\circ}318$	Soleil <i>b</i> , <i>S</i> 9	$-111^{\circ}318$
Biarritz, <i>S</i> 1	<u>$-288^{\circ}981$</u>	Higier	<u>$142^{\circ}636$</u>
	$222^{\circ}334$	<i>f</i>	$-31^{\circ}318$
<i>F</i>	<u>$-60^{\circ}278$</u>	<i>F</i>	<u>$193^{\circ}368$</u>
2 <i>W</i>	<u>$162^{\circ}056$</u>	2 <i>W</i>	<u>$162^{\circ}050$</u>
<i>W</i>	$81^{\circ}028$		

On achèverait ces deux calculs comme dans la première colonne de la page 40 où *W* a été trouvé égal à $81^{\circ}025$ grades. On obtiendrait pour l'azimut de Higier $312^{\circ}223$ grades, c'est-à-dire au nord-ouest du soleil.

Par un calcul de douze lignes de chiffres et qui n'exige que de simples additions et soustractions, plus une division par 2, on a donc trouvé que le matin, quand le signal était à la droite de l'observateur, le point nord du cercle était par $70^{\circ}274$ pour tous les signaux *D* et qu'il fallait retrancher ce chiffre du relèvement en azimut de chaque signal pour en obtenir l'azimut vrai. Pour les signaux à gauche il faut retrancher $270^{\circ}485$ le matin, et $30^{\circ}537$ le soir, car le cercle horizontal occupait alors une position différente. Les points nord obtenus suffiront pour avoir, par de simples différences, les azimuts vrais de tous les signaux observés. C'est ce qu'on fera pour les signaux qui n'ont été observés qu'une fois, comme le mont Baygura en *M* 9. On aurait mesuré cette sommité à gauche aussi bien qu'à droite, s'il s'était agi d'avoir exactement sa position ou sa hauteur, car, dans ce cas, il faut toujours se défier d'une erreur possible d'observation ou de lecture. C'est ce qui est arrivé, le soir, pour le mont Yaizquivel, observé deux fois sous les nos 16 et 17 avec une différence d'azimut égale à 3^{g} . En comparant avec les autres relèvements de cette sommité, on ne tarde pas à voir que *S* 17 est fautif en azimut. Nous dirons plus loin pourquoi on a donné à $146^{\circ}257$ grades le nom d'azimut vrai *provisoire* du Mont Larhun.

Les calculs ci-dessus, quoique remplis de fractions, ont été effectués, grâce à l'avantage du système décimal, aussi aisément que s'il s'était agi de francs et de centimes. Montrons ce qu'il y aurait eu à faire si le cercle avait été divisé en degrés, minutes et demi-minutes. On aurait eu alors, au commencement de la deuxième colonne ci-dessus, signal à gauche:

Soleil A, M3	342° 5' 50" –
Mont Larhun, M5	15 4 14
	32 58 24

Pour effectuer cette soustraction, le premier chiffre 4 étant posé, il faut ensuite emprunter pour le second chiffre à trouver et soustraire, non pas 5 de 11, mais bien 5 de 7, car on doit se rappeler qu'une minute empruntée vaut 60 secondes, et faire mentalement l'addition 60+14. On trouve le même arrêt pour la soustraction des minutes. Quant aux degrés, il faut se souvenir qu'il ne s'agit plus de 60, mais bien de 360, et qu'on doit soustraire 343 de 375. Ces changements de dénominateurs ne sont pas exprimés dans la petite ligne de six chiffres qui les renferme tacitement: il est donc nécessaire de les séparer par des signes pour ne pas prendre, par exemple, 5'50" pour 55'0" ou même 550"; et ces fréquentes interruptions, allongées encore par la réflexion, quoique bien courtes chaque fois, finissent en s'accumulant par gaspiller un temps considérable, tout en éparpillant l'attention de l'opérateur et en l'exposant à des erreurs de calcul.

L'azimut vrai 146°26 grades, trouvé pour le mont Larhun, suffirait à titre *provisoire* pour construire une carte en voyage. On doit faire cependant une correction qui est sensible dans le cas actuel, parce que les observations ont eu lieu à cinq jours seulement de l'équinoxe. A cette époque la déclinaison du soleil change rapidement, et ce changement se fait sentir pendant le temps écoulé entre les deux tours d'horizon. En suivant les préceptes de la *Géodésie d'Éthiopie* (pages 143 à 149), on trouve que cette correction est soustractive et égale à 129°78. L'azimut vrai du mont Larhun sera donc 146°13 grades, ou 146°137 en employant tous les signaux sur lesquels on a retourné la lunette. Cette valeur est inscrite à la suite des observations sous la division intitulée *Calcul*. Tous les autres azimuts vrais ont été déduits ensuite par différence en faisant les petites opérations suivantes:

MATIN

Mont Larhun, M5, G, relevé par	16°745 –
Azimut vrai du mont Larhun	146°137
Différence	129°392

On trouvera donc les azimuts vrais de tous les signaux relevés dans le tour d'horizon du matin en *ajoutant* 129°392 à la lecture du cercle quand le signal était à la gauche de l'observateur lors de son relèvement. On aura ainsi pour le phare de Biarritz ou M 13 : 329°180+129°392, ou 58°572, en retranchant du résultat les 400 grades qui représentent une circonférence entière. M 17, D, où ce même mont Larhun était à droite quand on a lu 216°531 sur le cercle horizontal, donne au contraire 70°394 à *retrancher* de la lecture pour avoir l'azimut vrai. Ainsi pour le mont Yaizquivel M 19, D, on aura 340°295 – 70°394, ou 269°901 grades.

SOIR

Mont Larhun, S5, D	376°550
Azimut vrai du mont Larhun	146°137 –
Différence	230°413

Cette différence étant à retrancher, on dira, par exemple, pour Socoa signal ou S 3, $D : 315'631 - 230'413 = 85'218$, qui est l'azimut vrai cherché. On trouvera de même que pour les signaux à gauche, dans le tour d'horizon du soir, il faut soustraire $30'659$ des chiffres lus sur le cercle.

Dans les tours d'horizon donnés ci-dessus comme exemples, on remarquera que nous n'avons pas toujours inscrit sous le titre *calcul* les azimuts vrais des bords observés du soleil. Ces résultats ne sont pas nécessaires à notre but et l'on aurait pu les omettre partout, car les relèvements du soleil ne sont utiles que pour trouver l'azimut vrai. Nous ne donnons pas ici le calcul à faire pour tirer parti de l'observation S 14 du soleil qui, par malheur, n'est pas strictement correspondante à M 12 avec lequel il faudrait l'appareiller. En publiant S 14 et S 15, notre but a été de bien faire savoir que, faute de mieux, on peut tirer parti d'observations ainsi faites, pourvu qu'elles soient effectuées avec soin. En voyage on réduirait, par une simple règle de trois, la lecture azimutale $117'140$, correspondant en apozénit à $182'495$, à ce qu'elle aurait dû être pour la lecture de $182'00$ grades identique à celle qui avait été faite le matin en M 7 et M 8. L'arrivée de nuages ou d'empêchements majeurs est le seul revers de la méthode que nous préconisons.

Il est bon de dire qu'un tour d'horizon fait le matin ou le soir, et où l'on a observé le soleil, ne sera pas perdu si l'on n'obtient pas l'azimut correspondant du soir ou du matin suivant. On peut l'observer utilement le lendemain ou même après trois ou quatre jours; le résultat sera alors d'autant plus exact qu'on sera plus près du 21 juin ou du 21 décembre, c'est-à-dire du solstice, où la déclinaison du soleil varie très-peu.

III

Pour trouver la latitude par des azimuts correspondants, on est forcé d'employer des logarithmes. Avec un peu d'habitude on se plie bien vite à ce genre de calcul. Sans entrer dans une explication théorique des formules employées, bornons-nous à donner ici des exemples de calcul. En s'y conformant exactement, le voyageur pourra toujours obtenir une latitude *approchée* de sa station. Deux méthodes se présentent: l'une par la différence entre les azimuts occupés par le soleil de part et d'autre du méridien ou sa course angulaire sur l'horizon entre ses deux hauteurs pareilles. L'autre méthode est fondée sur le temps écoulé entre ces deux observations. C'est pour le moment du passage au méridien du soleil entre elles qu'on doit calculer la distance polaire p de cet astre. La longitude de Harrigorri étant de $16^m,21^s$ à l'ouest de Paris, on trouve que, le 16 septembre 1868, p était égale à $97'290$ grades. A l'apozénit $76'990$, moyenne de M 11, M 12, S 8 et S 9, on ajoute $4^s,2$ pour corriger de la réfraction moins parallaxe, et l'on obtient $77'032$ pour z ou apozénit vrai du centre du soleil. On procède ensuite aux calculs ci-dessous:

1. Par la demi-course du soleil en azimut.

M 11, A	118'856	S 8, a	280'875
M 12, B	<u>118'887</u>	S 9, b	<u>280'905</u>
Moyenne M	118'871	Moyenne	280'890
		M -	<u>118'871</u>
2 W, ou course du soleil en azimut			<u>162'019</u>
W, ou demi-course			81'009

Pour effectuer le calcul, on a donc les éléments suivants:

$$z = 77^{\circ} 032$$

$$p = 97^{\circ} 290$$

$$W = 81^{\circ} 009$$

CALCUL

$$\text{tangente } z \quad 0^{\circ} 42332$$

$$\text{cosinus } W \quad \underline{1^{\circ} 46821}$$

$$\text{tangente } Q \quad 1^{\circ} 89153$$

$$\text{cosinus } p \quad 2^{\circ} 62896$$

$$\text{cosinus } Q \quad \underline{1^{\circ} 89702}$$

$$2^{\circ} 52598$$

$$\text{cosinus } z \quad \underline{-1^{\circ} 54778}$$

$$\text{sinus } R \quad 2^{\circ} 97820$$

$$Q = 42^{\circ} 131 \text{ grades}$$

$$R = \underline{6^{\circ} 064}$$

48^{\circ} 195 latitude trouvée.

48^{\circ} 208 latitude observé sur le méridien.

0^{\circ} 013 différence.

Par la demi-course du soleil on a donc obtenu une latitude trop faible de 1300 mètres.

2. Par le temps écoulé entre les azimuts correspondants.

M 11	8 ^h	47 ^m	20 ^s	S 8	8 ^h	47 ^m	20 ^s	M -	8 ^h	47 ^m	20 ^s
M 12	<u>8</u>	<u>22</u>	<u>24</u>	S 9	<u>4</u>	<u>50</u>	<u>38</u>	S	<u>16</u>	<u>49</u>	<u>04</u>
Moyenne	8	20	52		4	49	04	2r	8	28	12
								t =	4	14	06

La durée de temps t , convertie en arc de circonférence, est égale à 70^{\circ} 583 grades.

ÉLÉMENTS:

$$z = 77^{\circ} 032$$

$$p = 97^{\circ} 290$$

$$W = 70^{\circ} 583$$

CALCUL

$$\text{tangente } p \quad 1^{\circ} 37065$$

$$\text{cosinus } t \quad \underline{1^{\circ} 64915}$$

$$\text{cotangente } R \quad 1^{\circ} 01980$$

$$\text{sinus } R \quad 2^{\circ} 97822$$

$$\text{cosinus } z \quad \underline{1^{\circ} 54778}$$

$$2^{\circ} 52600$$

$$\text{cosinus } p \quad \underline{-2^{\circ} 62896}$$

$$\text{cosinus } Q \quad 1^{\circ} 89704$$

$$R = 6^{\circ} 064 \text{ grades}$$

$$Q = \underline{42^{\circ} 126}$$

48^{\circ} 190 latitude obtenue.

48^{\circ} 208 latitude vraie

0^{\circ} 018 différence.

Cette latitude est trop faible de 1800 mètres. On a recours à cette méthode par le temps écoulé quand, ne pouvant observer la latitude au méridien, on s'est procuré néanmoins des hauteurs correspondantes, mais sans azimuts, et quand on connaît la marche de la montre. Dans l'exemple actuel, faute de mieux, il a fallu supposer cette marche nulle: cependant l'erreur dans la latitude n'atteint pas deux kilomètres.

Dans le *Bulletin* de la Société belge de géographie (1878, n° 2), M. Adan signale avec beaucoup de raison les différences énormes des latitudes déterminées par divers voyageurs dans le même lieu. Cette critique est éminemment saine et utile. Il n'est donc pas sans intérêt de résumer ici quelques-unes des discordances; elles sont données en kilomètres.

PLUS GRAND ÉCART;

	En latitude.	En longitude.
Kartum	7	50
Confluent du Sobat	100	100
Gondokoro	18	46
Chute Victoria.....	7	?

Comme aucun des voyageurs cités par M. Adan n'a précisé son lieu d'observation par les azimuts vrais de deux signaux, ou par les différences d'azimut de trois sommités ou signaux bien précisés, ces observateurs pourraient alléguer que le nom de lieu comprend, comme Paris, un espace considérable. Toutefois cette excuse ne saurait être acceptée pour l'embouchure du Sobat, qui est déterminée par la nature des lieux et qui ne saurait s'étendre sur une largeur de 100 kilomètres. Au lieu des 7000 mètres d'incertitude sur la latitude de Kartum, on n'en aurait pas 4000 par les méthodes indirectes que nous venons d'indiquer. Observée directement par des apozénits près du méridien, la latitude ne saurait être en erreur de plus de 3 à 400 mètres. Cette limite est malheureusement bien loin de la pratique ordinaire de plusieurs voyageurs. Quant aux longitudes par apozénits ou azimuts de la lune, elles ne seront pas en erreur de plus de douze kilomètres, ce qui est même une incertitude excessive pour un observateur exercé.

1.23. Analyse du Manuel du voyageur, par D. Kaltbrunner, membre de la Société de Géographie de Genève*³

Si les bons livres pouvaient vieillir, il faudrait demander pardon d'avoir trop longtemps tardé à parler de cet ouvrage. Heureusement le travail de M. Kaltbrunner est de ceux qui durent: il fera son chemin tout seul et sera consulté avec avantage, dans les pays les plus civilisés comme dans les plus sauvages. Toujours préoccupé de ces voyages auxquels j'ai consacré quinze années de ma vie, et voué à l'étude des sciences pratiquées par les explorateurs, j'ai appris néanmoins dans ce manuel des choses que j'ignorais et que je regrette de n'avoir pas connues en temps utile. L'auteur est vraiment trop modeste en disant qu'il écrit pour les amateurs; le plus savant trouvera dans ses notes des données perdues de vue, qui en suggéreront d'autres, et dont il fera son profit.

* BSG, 18, 1879, pp. 171-176.

3. Un vol. in-8° de 760 pages, avec appendice et index de 60 pages, 280 figures intercalées et 24 planches hors texte. Zurich, 1879. – Compte rendu par M. Antoine d'Abbadie, de l'Institut, lu à la Société dans sa séance du 6 juin 1879.

Il est au moins difficile d'écrire un bon manuel de voyageur. C'est une affaire de goût autant que de science, et chacun de nous voudra en étendre ou rétrécir le cadre. M. Kaltbrunner a pris sagement une voie moyenne entre ces opinions divergentes. Avec beaucoup de raison il consacre quelques pages à décrire la préparation de l'explorateur et insiste sur ces idées d'*entraînement* avec lesquelles nos clubs Alpains commencent à nous familiariser. Avant de quitter ses foyers, le voyageur, ou même le simple touriste, fera bien de connaître approximativement les limites de ses forces par des essais de fatigues et de privations, à la condition toutefois de se tenir constamment en dedans de ces limites dès qu'il sera en route. Quant aux sciences, il n'en est pas une seule qu'on puisse négliger. Contrairement à toutes mes prévisions, l'étude du droit en France m'a été fort utile chez les peuplades à demi sauvages de l'Éthiopie.

Soumettons quelques critiques à notre auteur. Il les examinera avec soin, car on voit sans peine qu'il a les habitudes d'un juge impartial et qu'il fait presque toujours un choix heureux parmi des opinions diverses.

L'an dernier, nous avons parlé des instruments à employer. Si, malgré les variations de son zéro, nous préférons l'hypsomètre au baromètre anéroïde, c'est parce que celui-ci ne reproduit pas ses indications précédentes après un grand et brusque changement d'altitude. Pour prouver cette assertion on aimerait à citer les épreuves décisives auxquelles divers anéroïdes ont été soumis par MM. Dolfus, le coloner Laussedat et le commandant Perrier, si l'on ne conservait encore l'espoir que ces savants publieront les résultats de leurs observations. Elles s'accordent à en rejeter l'usage comme instrument de précision dans la mesure des altitudes, car l'anéroïde si habilement simplifié par M. Teisserenc de Bort, n'a pas encore subi l'épreuve de l'expérience. J'ai d'ailleurs prouvé par la publication de plus de cent altitudes dues à l'hypsomètre, et contrôlées par la géodésie, qu'on peut tirer un bon parti de ce dernier instrument. Ses écarts s'élèvent à 40 mètres environ, mais le nivellement géodésique doit être toujours préféré à cause de ses nombreux moyens de contrôle. Bien peu de voyageurs auront le courage d'employer le niveau à bulle d'air en suivant le rare exemple de M. le commandant Roudaire.

C'est avec beaucoup de raison que M. Kaltbrunner accorde beaucoup de place à la topographie, car elle est la base de toute géographie sérieuse. Pour mesurer la largeur d'une rivière il n'indique ni l'emploi d'un parasol ni la méthode plus exacte des Indiens d'Amérique: ces procédés sont utiles quand on est privé d'instruments. A la page 40, pour estimer la hauteur d'un arbre ou d'un édifice on préférera à l'usage de la canne celui d'une règle à calcul qui permet d'obtenir sans écritures le résultat cherché. Il serait bon d'ajouter que le voyageur qui vise à la précision doit éviter d'employer la boussole. Nos officiers du génie s'en défient avec raison, car elle a égaré bien des cartographes.

Aux méthodes indiquées pour obtenir la latitude on voudrait ajouter que dans les voyages d'exploration, il est utile d'avoir une liste des lieux occupés par une soixantaine d'étoiles principales et surtout ces petites tables du soleil qui suffisent au voyageur pour remplacer la *Connaissance des Temps*. Enfin, pour trouver la longitude, il serait bon d'insister sur l'observation de l'azimut ou de la hauteur de la lune. Cette méthode est bien plus exacte que celle des éclipses des satellites de Jupiter et a l'avantage de n'exiger d'autre instrument spécial que le même *altazimut* qui sert à obtenir la latitude, à mesurer les distances, et à faire la triangulation expéditive du pays.

Il y a beaucoup de bon sens dans ce que l'auteur dit sur la nécessité et la manière d'apprendre la langue du pays qu'on explore; mais nous préférons abandonner et la théorie et la grammaire pour en revenir à la pratique involontaire de notre enfance et pour acquérir

un idiome nouveau comme nous avons appris le nôtre, c'est-à-dire par l'usage. Cinq cents mots appris par coeur, et accompagnés de quelques notions sur la manière de les lier ensemble, suffiront au voyageur pour dire tout ce qu'il veut, au besoin par des périphrases. Si en outre il s'arrange pour avoir des réponses par *oui* ou par *non*, il pourra, sans autre bagage linguistique, faire une large récolte de renseignements.

Notre expérience ne nous permet pas d'accepter à la page 138 le conseil d'écrire un journal de route sur des feuilles isolées. Nous avons perdu ainsi et des cartes improvisées et des notes précieuses. Au contraire, un petit volume, écrit dans un caractère très fin et serré pour économiser l'espace, et toujours porté sur la personne du voyageur, se recommande mieux à l'attention pendant la route et par là se conserve mieux. Il est bon d'y suivre l'exemple des commerçants qui, dès que la page d'un compte particulier est remplie, renvoient au numéro d'une page ultérieure restée encore vacante dans le même volume. Cette méthode produit un premier classement des sujets si divers dont le voyageur doit s'occuper. Pour les notes hâtives qu'on mettra au net plus tard, nous nous sommes bien trouvé d'une plaque de porcelaine où l'on écrivait avec un crayon qui n'était pas à demi usé au bout de cinq années de notes continuelles.

Le tableau de la page 153 exige plusieurs améliorations. Sans nous arrêter à les détailler, disons que la méthode des azimuts indiquées à la page 162 nous semble trop longue à effectuer. Celle de la page précédente suffira toujours si l'on se prémunit contre les erreurs en réitérant à la fin d'un tour d'horizon un ou deux des relèvements principaux déjà obtenus. Comme ce genre de travail est très important, on voudrait trouver dans le *Manuel du voyageur*, un exemple pour montrer à quelles erreurs on peut s'attendre et quelle est leur grandeur. On les atténue toujours en employant la division décimale du cercle.

Comme un excès de bagages est l'écueil qui a gêné ou même arrêté tant de beaux voyages, il est utile d'avoir les instruments les plus petits et les moins sujets à dérangement. C'est pourquoi on préférera le psychromètre formé de deux thermomètres pareils. On leur adjointra le tube si simple de M. Piche pour mesurer l'évaporation: jusqu'ici elle a été négligée par les voyageurs faute d'un instrument convenable. Enfin, on cherchera à rendre plus compacts les divers appareils usités dans l'anthropométrie sur laquelle M. Kaltbrunner insiste avec tant de raison. Tous ces instruments devront être réunis dans une trousse que chacun composera pour le pays qu'il compte explorer, car bien de mesures utiles ont été empêchées par la nécessité de retirer des bagages les outils nécessaires à la précision et qu'on a peine à se procurer sur l'heure parce qu'ils sont emportés au loin par des bêtes de charge ou des porteurs écartés.

Notre auteur a bien fait de consacrer un large espace aux lois et aux coutumes locales qui en tiennent lieu. Aucune société humaine ne peut s'en passer et, chose curieuse, ces us sont souvent d'autant plus compliqués que la société est plus sauvage. A cet égard un savant théoricien aurait rédigé ses questions selon un ordre méthodique en courant le risque inévitable d'ennuyer la plupart de ses lecteurs. M. Kaltbrunner est plus avisé. Il a bien senti que l'ordre et l'importance des matières varient selon le pays et que les simples énoncés de coutumes diverses ont le grand avantage d'indiquer le genre de recherches à faire et surtout celui d'en suggérer de nouvelles.

N'ayant pas cité ses autorités pour ne pas accroître un volume déjà gros, l'auteur ne nous permet pas de rechercher l'origine de quelques assertions qui nous semblent douteuses. Ainsi il faudrait dire à la page 565 que la fille aînée conserve la maison si elle a été désignée par ses parents à cette fin, c'est-à-dire comme héritière principale. Autrefois, dans les successions *ab intestat*, elle l'était de droit si elle n'avait pas de frère aîné. Dans ce

cas, si son mari était un cadet sans maison, il allait demeurer dans celle de sa femme. Il prenait alors son nom si ce nom était celui de la maison, ainsi que cela arrivait le plus souvent. Nous voudrions savoir où l'on trouve (page 633) les singulières assertions que chez les Basques la filiation maternelle est seule admise pour les filles, et que si le premier enfant est une fille, elle prend le nom de sa mère. On pardonnera à un Basque de faire ici ces remarques sur des usages qui lui sont inconnus.

Comme la coutume prescrit les règles du droit, elle fait naître aussi celles de la procédure. Nous avons trouvé celle-ci nettement établie chez des peuplades que nous regardons comme sauvages. En y réfléchissant, on voit bientôt qu'il doit en être ainsi, car tout tribunal est naturellement amené à suivre des règles pour éclairer ses décisions et pour en bien constater l'importance. Nous taisons bien d'autres remarques de détail. La forme si heureusement choisie par notre auteur en fera surgir dans l'esprit de tous ses lecteurs. Il a d'ailleurs désarmé la critique en disant (page 653): «Les pages suivantes ont plutôt pour but d'attirer l'attention sur ce sujet que la prétention de l'épuiser.» Avec la modestie d'un érudit qui a creusé la matière, M. Kaltbrunner se borne à provoquer les recherches, et l'on peut affirmer qu'il a bien atteint son but.

Revenons en arrière pour citer son excellent précepte de la page 96: «Employez vos loisirs à faire des excursions dans vos alentours immédiats en y appliquant, à titre d'exercices, les indications contenues dans la section de ce livre intitulée: Observations et recherches.» L'an dernier, j'exprimais la même idée devant notre doyenne des Sociétés de Géographie, et je suis heureux de constater que ce précepte a été amené naturellement chez M. Kaltbrunner par ses études profondes et par ses longues méditations. Il me pardonnera d'avoir relevé quelques erreurs de détail dans un ouvrage si largement et si bien conçu. Tous nos collègues sérieux s'associeront à mon but en prenant la parole, celui de faire connaître à quelques retardataires et surtout de louer cet excellent *Manuel de voyageur*.

1.24. Discours À l'inauguration de la statue de François Arago à Perpignan*

Messieurs,

S'il est toujours périlleux d'apprécier un savant qui nous domine de toute la hauteur de son génie, il m'est bien doux d'avoir été choisi par le Bureau des Longitudes pour rendre hommage au grand maître qui a encouragé mes faibles efforts dans cette carrière où il a tant fait.

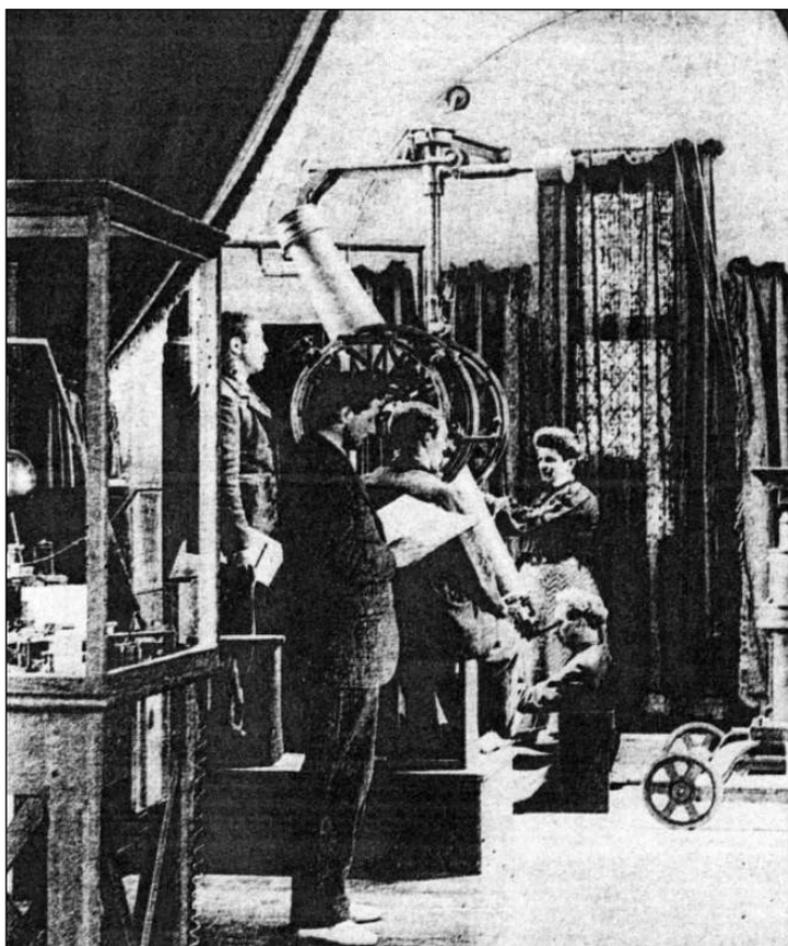
Nommé secrétaire de ce Bureau avant même d'avoir achevé ses deux années d'études à l'École polytechnique, Arago alla prolonger en Espagne la méridienne de France qui sert de base à nos mesures décimales, et malgré soixante nuits d'observations infructueuses, il parvint à relier au continent l'île d'Iviza qui en est éloignée de plus de 160 kilomètres. C'est le premier exemple d'un triangle mesuré à une aussi grande distance, et Arago, qui présentait avec sûreté les conquêtes possibles de la science, proposait, dès lors, d'étendre cette méridienne jusqu'en Afrique. Si notre collègue, M. le commandant Perrier, n'est pas à Perpignan avec nous, c'est parce qu'il travaille à relier le mont espagnol Mulhacen avec la ville algérienne d'Oran, séparés l'un de l'autre par plus de 300 kilomètres. L'Espagne et l'Afrique se sont peut-être en ce moment donné la main à travers la mer, réalisant ainsi l'idée grandiose d'Arago.

* Paris. F. Didot 1879.

C'est à lui que nous devons les premières expériences exactes pour déterminer la vitesse du son dans l'air.

Il a mesuré, avec Dulong, les forces élastiques de la vapeur par une suite patiente d'observations dangereuses, ces deux savants courant maintes fois le risque de sauter en l'air avec leur chaudière. De même que le soldat qui expose sa vie pour le service de la patrie, l'homme de science a quelquefois besoin d'abnégation courageuse; celle d'Arago et de son aide a porté ses fruits: ils ont trouvé des règles sûres pour la construction de ces machines à vapeur qui ont tant agrandi la puissance de l'homme.

C'est un mérite d'étendre ainsi et de mesurer les limites d'un phénomène déjà connu; mais l'histoire, qui burine les hauts faits des hommes, réserve ses plus beaux éloges pour celui qui signale et étudie des faits inconnus jusqu'alors. Arago a eu cette dernière gloire par sa découverte de la polarisation chromatique. Au peu qu'on savait de la polarisation ordinaire, celle de la lumière blanche, il ajouta l'expérience nouvelle où un rayon polarisé, reçu sur une plaque de cristal de roche taillée perpendiculairement à l'axe de ce cristal,



Observatoire astronomique du château d'Abbadie

produit, en passant à travers le spath d'Islande, deux rayons dont les couleurs bien tranchées sont complémentaires l'une de l'autre. De là sont nés divers appareils curieux ou utiles: le cadran solaire qui donne l'heure par un ciel couvert, le photomètre qui permet d'apprécier la quantité de lumière, le cyanomètre par lequel on mesure l'intensité du bleu dans un ciel pur, et le saccharimètre qui sert à déterminer combien de sucre est dissous dans un liquide. Le phénomène de la double réfraction permit enfin à ce grand physicien de construire le micromètre qui porte son nom et qui, sans rien devoir à l'habileté de l'artiste, mesure, en les renfermant dans des limites de plus en plus étroites, les petits diamètres angulaires des corps célestes.

Ayant constaté que la lumière émanée, sous un petit angle, d'un corps ou d'un liquide incandescent est toujours polarisée, tandis qu'il n'en est pas de même si la source lumineuse est un gaz, Arago eut l'idée d'examiner à travers son polariscope le soleil près de son bord, dont la lumière est rasante par rapport à nous. Il en conclut que l'enveloppe lumineuse de cet astre est gazeuse. Jusqu'aujourd'hui rien n'est venu mettre en doute cette déduction hardie; pour la première fois, elle transportait le domaine de la physique bien au delà du vaste espace qui entoure le globe terrestre.

C'est aussi le propre du génie de pressentir et de démontrer les conséquences d'un fait nouveau. Oersted avait trouvé qu'un courant électrique circulant à distance autour d'un barreau aimanté pouvait le mettre en mouvement s'il était dirigé perpendiculairement à son axe. Après avoir constaté que ce courant attire la limaille de fer et peut aimer l'acier, Arago eut l'idée de le contourner en hélice, afin d'augmenter sa force. Il créa ainsi les électro-aimants si utiles dans tant d'applications diverses. Les dix mille bureaux télégraphiques, qui font voler la pensée d'un bout à l'autre de la France, doivent donc leur existence à Arago.

Il y a quatre-vingts ans, deux théories sur l'origine de la lumière partageaient le monde savant. La plupart croyaient, d'après Newton, qu'un corps éclairant fait cheminer des particules d'éther dans tous les sens. Quelques penseurs adoptaient au contraire l'idée d'Huyghens qui assimilait la lumière au son, résultat des vibrations de l'air sans transmission réelle de ses molécules. Arago se rangeait parmi ces derniers et renforça leur opinion par la constatation du retard qu'un rayon lumineux éprouve en traversant une lame mince. Il en conclut hardiment que la lumière se meut moins vite dans l'eau que dans l'air, et profitant du miroir tournant de Wheatstone, il indiqua une expérience décisive. Elle ne réussit pas, et l'affaiblissement de sa vue ne lui permit pas de modifier son appareil par des soins personnels. Il eut du moins la consolation d'apprendre, avant de mourir, que deux illustres savants français avaient confirmé son pressentiment par des appareils différents.

On croirait qu'une aiguille aimantée, posée délicatement sur un pivot, dût osciller aussi vivement au-dessus d'une plaque de cuivre rouge, métal non magnétique, qu'au-dessus d'une simple plaque de bois. Attentif aux moindres nuances d'une observation, Arago reconnut qu'il n'en est point ainsi, et montra bientôt qu'un disque métallique non magnétique tournant sur lui-même finit par entraîner l'aiguille aimantée dans sa rotation. C'est la première fois qu'on a vu un simple mouvement mécanique exercer une influence sur un fluide impondérable: c'est aussi le premier fait de l'induction électrique et l'origine des machines diverses qui produisent l'électricité par le mouvement.

De pareils travaux suffiraient à sa gloire impérissable dans les sociétés Académiques, mais il a joui de cette gloire auprès de tous ses contemporains parce qu'il a su conserver jusqu'à la fin cette ferveur impulsive, expansive et généreuse qui fait le charme intellectuel

de la jeunesse et qu'on perd le plus souvent quand les mille déceptions de la vie ont jeté leur froid sur l'âge mûr.

Au lieu de se tenir dans l'isolement hautain d'une oligarchie scientifique il préférait se communiquer, se répandre, se donner à tous, et si pendant vingt années de professorat à l'École polytechnique il a su se maintenir à cette hauteur qu'une jeunesse d'élite a le droit d'attendre, dans son cours public d'astronomie il cherchait avant tout à faire la part des humbles. Éviter les termes techniques, exposer les théories les plus ardues avec une simplicité lumineuse, étaient chez lui une coquetterie d'orateur si bien cachée qu'on se bornait à en subir le charme. On ne sait comment il préparait ces brillantes leçons, mais on peut dire qu'après les avoir achevées il s'en occupait encore en prenant à part un des auditeurs les moins avancés et en cherchant par d'adroites questions, à savoir, non si l'étudiant s'était élevé jusqu'à lui, mais si lui, le savant hors ligne, s'était fait assez petit pour être bien compris.

Non seulement il ne méprisait pas l'ignorance d'autrui, mais il savait avouer la sienne. Son amour pour la science ne l'empêchait pas d'en montrer le faible quand elle se trouvait en défaut. Un pareil aveu est pénible à ceux qui croient avoir assez étudié pour s'arroger le droit de tout expliquer; l'esprit d'Arago planait bien au-dessus de cette prétention orgueilleuse. Il savait ignorer, il savait le dire.

Les grandeurs morales se réunissent dans une âme d'élite, et je tiens aujourd'hui à mettre en lumière un souvenir bien vivant dans mon esprit. A propos d'une candidature à l'Académie des sciences, un membre objecta que le candidat était un ardent catholique. «Nous n'avons pas,» dit Arago, «à disséquer ce qu'il y a de plus intime dans l'homme, ce qu'il a le droit de régler à sa guise, nous n'avons à examiner que les travaux de M. d'Abbadie; ses opinions religieuses ne sont pas de notre domaine. Quant à moi,» ajouta-t-il, «je porte envie à ceux qui croient».

Le décret du 7 messidor an III, qui créa le Bureau des Longitudes, avait mis dans ses attributions l'Observatoire de Paris, parce qu'une réunion d'astronomes devait mieux que toute autre comprendre les besoins de l'astronomie et en indiquer les travaux. Le Bureau avait confié la direction de cet observatoire à Arago. C'est là qu'il se livra pendant de longues années à des recherches patientes, à des travaux originaux. C'est là qu'il établit la coïncidence des grandes perturbations magnétiques avec les aurores boréales, et qu'il étudia l'aiguille aimantée dans ses variations horaires et annuelles dont les causes, restées cachées à ce puissant génie, ne sont pas encore élucidées; c'est là qu'il écrivit pour l'Annuaire du Bureau des Longitudes ces notices sur tant de branches de la physique du globe. Plusieurs conférences ne suffiraient pas pour détailler en les énumérant toutes ces perles échappées à son génie, où l'on ne sait s'il faut admirer davantage la science, l'érudition ou la sagacité.

C'est en parcourant le globe qu'on en étudie la physique, et voyager en glanant des faits selon l'occasion ou le caprice ne forme guère une belle gerbe: pour recueillir une moisson abondante il faut se préparer longtemps à l'avance par de fortes études ou recevoir le programme d'un maître; Arago excellait à remplir ce rôle, à grouper les questions les plus intéressantes et à enlever ainsi aux voyages leur caractère jusque-là si décousu et presque frivole.

Son style était d'une rare limpidité dont le secret paraît s'être perdu. Le style et l'homme se ressemblaient, et pour bien peindre l'un et l'autre, il faudrait employer un terme qui est étranger à la langue précise des savants: l'un et l'autre exerçaient une influence *magique*. En écoutant cet orateur merveilleux, comme en le lisant, on se sentait élever, parce qu'on était

tout fier de l'avoir compris. Ceux qui pouvaient le mieux entrer en communion avec cet esprit si rare montrèrent combien ils l'appréciaient, en lui ouvrant toutes grandes les portes de l'Académie à vingt-trois ans, âge où tant d'autres ont à peine franchi celle de l'école. Plus tard l'Académie le nomma son secrétaire perpétuel. Dès lors ses comptes rendus donnèrent la popularité à la science. Le public sérieux qui fréquentait les séances ne venait là que pour l'entendre. Dès qu'il s'était tu et lors même que d'autres académiciens venaient faire les communications les plus intéressantes, le public se retirait, préférant emporter sans mélange le souvenir de cette belle parole. Pour sauver le décorum de l'assemblée, il fallut renvoyer à la fin de la séance ces brillantes improvisations où Arago trônait sans le vouloir.

C'est avec raison que vous êtes fiers d'Arago. Il inondait le monde de ses clartés, et en empruntant le langage de cette astronomie qu'il a tant chérie, vous pourrez toujours dire de lui qu'il était une étoile de première grandeur.

1.25. Carta sobre el fuero al presidente de la revista euskara

Con el mayor placer insertamos la siguiente carta debida á nuestro eminente consócio honorario Mr. d'Abbadie. Dicho señor se fija principalmente en el carácter consuetudinario que en muchos puntos presenta la legislacion del pais euskaro, cuyo carácter de costumbre tampoco desaparece porque en parte se haya reducido á escritura, como lo saben todos los que hayan saludado algun libro de derecho, y hace con este motivo atinadas observaciones que están rigurosamente de acuerdo con los principios racionales de la legislacion. Al escribir la siguiente carta, su autor parece haber tenido muy en cuenta la ley 7ª, título 2º de la Partida Iª, que tan admirablemente define el significado de la palabra fuero. Hé aquí ahora la carta de Mr. d'Abbadie:

«Señor Presidente: el número de Abril de la *Revista Euskara* nos dice que el Sr. Ministro de Gracia y Justicia desea formar un Código Civil Español, donde se conserven las costumbres legales privadas de las provincias hasta ahora regidas por sus fueros ó usos jurídicos. Lo mismo que VV., yo también me apresuro á rendir homenaje a la prudencia eminente y á la rectitud de intenciones del Sr. Ministro; permitidme, sin embargo, presentar algunas reflexiones acerca de este punto.

Mr. Le Play, ingeniero jefe de minas y antiguo Consejero de Estado de Francia, habiendo aplicado en numerosos viajes los métodos rigurosos de las ciencias exactas para estudiar los fenómenos sociales por la propia experiencia de los hechos, llegó á la conclusión inesperada de que las mejores leyes de Europa se encuentran en algunos Cantones Suizos y en las Provincias Bascongadas de España, parte de cuyas leyes no están escritas, debiendo su fuerza á esta circunstancia, que permite modificarlas lentamente, segun los cambios de las costumbres é ideas.

Del mismo modo que la Religion, la ley toma su mayor fuerza en la conciencia de aquellos que la practican y en su larga duracion que demuestra su razon de ser. Los textos escritos no poseen nunca la misma autoridad, y nuestro Código Civil de Francia, aunque en vigor desde hace cerca de un siglo, no tiene un solo artículo respecto al que no se pueda citar una resolucion judicial que lo confirme y otra que lo anule en el caso particular de que se trate. De ese resultado poco consolador no se puede escluir mas que el título de la *tutela oficiosa*, porque sus disposiciones jamás han sido aplicadas. Si es tal vez inofensivo el

* Revista Euskera [III], Pamplona 1880, pp. 193-197.

haber escrito una ley inútil, es sin género de duda alguna deplorable el haber dictado otras para consentir su violación, aunque no sea mas que una vez, en la práctica, porque de esta manera se hiere la obediencia continúa, única y suprema sancion de todo lo que es legal.

En el siglo actual, en el que la ley de las mayorías gobierna en tanto grado nuestras ideas, es natural considerar los cuatro Estados más grandes de la tierra. Si se evalúan sus territorios en millones de kilómetros cuadrados se vé que los Estados-Unidos de América poseen 9, la China 11, la Rusia 22, y la Inglaterra 23. La Francia posee tan sólo 1/2 solamente, ó más exactamente 5330.000. No se puede ménos de conceder algun valor práctico á la prosperidad siempre creciente de que goza la Inglaterra, y por lo mismo se quiere saber por qué clase de leyes está y ha estado regida.

Los ingleses dividen su derecho en costumbre ó fueros llamados *common law*, y en derecho estatuido llamado *statute law*, ó actos del Parlamento Británico. Este último es el único escrito. La definicion del *common law* es la siguiente: «una costumbre de tal modo antigua que la memoria de ningun hombre corre en sentido contrario». En el siglo actual un acto del Parlamento quedó sin valor legal porque los jueces supremos declararon que era contrario al *common law*, es decir, á la costumbre. Esto prueba el gran respeto que los ingleses profesan al derecho consuetudinario.

Como podriais tal vez estrañaros, Sr. Presidente, de oirme citar tanto á la Inglaterra, me apresuro á añadir que dos historiadores de esta nacion que han aplicado en sus trabajos las reglas severas de la crítica moderna, han llegado á demostrar que la constitucion y las leyes, tan justamente alabadas de los ingleses, son debidas, no á sus antepasados los Sajones, como se creia hasta ahora, sino á sus relaciones con nosotros. Durante su dominación en Guiana desde el siglo XII en adelante los ingleses se iniciaron en la sabiduría de sus vecinos los bascos. Desde el siglo siguiente se adoptó aquella en las riberas del Támesis, y hasta hoy, es fácil mostrar la identidad de muchas ideas fundamentales que reinan en nuestros viejos fueros y las leyes inglesas.

El pensamiento de reducir las costumbres á un Codigo no ha sido feliz para Francia. Aquí ha servido el Código para destruir todo lo que las costumbres tenian de respetable. Federico el Grande, rey de Prusia, promulgó un Código abrogando todas las leyes precedentes. Creyó de esta manera hacer las leyes mas sencillas y fáciles de ser conocidas, pero la dura experiencia, ya secular, ha fallado en contrario, y en Prusia hay la necesidad de recurrir á la coleccion de comentarios y de precedentes, que es mas voluminosa que el mismo Código Civil, cuya coleccion se aumenta diariamente con las modificaciones que el transcurso del tiempo necesariamente trae consigo. Lo mismo sucede en Francia, á pesar de la sencillez aparente de nuestros Códigos. Aquí, igualmente que en España, todo hombre instruido sabe que los litigios individuales, rara vez son sencillos, y que los particulares, no jurisconsultos, son inhábiles para juzgarlos. Nunca se han fabricado tantas leyes en Paris como desde la época en que se ha tenido la pretension de reformarlas.

La fiebre de la innovación, demasiado amenudo confundida con las sanas nociones del progreso, tambien se deja sentir á veces en Inglaterra. Hace pocos años se quiso tambien redactar un Código en el Reino-Unido. Despues de largos y concienzudos trabajos, los jurisconsultos ingleses decidieron que semejante novedad sería mas peligrosa que útil. Sin embargo, no se puede negar que los insulares saben distinguir muy bien lo que les conviene, y sin duda, por esto mismo, temieron que el derecho consuetudinario, al hacerse mas metódico, perdiera la aureola de respeto que constituye su fuerza, y se detuvieron en el camino emprendido. Para que se vea hasta qué punto respetan los ingleses los viejos usos que á nadie dañan, voy á permitirme citar un caso que palmariamente lo demuestra.

Hace años que hallándome en Carlow (Irlanda), tuve necesidad de recurrir á la autoridad local, y pregunté por el alcalde. Entonces me dijeron que no habia alcalde, puesto que la villa de Carlow tiene un *soberano*, elegido segun las formas antiguas para el gobierno de la municipalidad. Poco importa que el verdadero soberano sea, antes que todo, el Rey ó Reina de Inglaterra; no se ha querido cambiar el antiguo fuero de Carlow, temiendo debilitar el respeto del derecho, y dar ocasion á que este primer cambio sea considerado como el precursor de otros mucho mas graves y peligrosos.

El respeto que en España se ha guardado, hasta hace poco, á las costumbres locales, ha contribuido á mantener el espíritu patriótico, y yo no estoy lejos de admitir, que en la conservacion de los fueros estribe principalmente la indomable energía con que el pais basco-nabarro resistió las arremetidas terribles de Napoleon durante la guerra de la Independencia. Si Nabarra y Bascongadas no hubiesen tenido en aquella época costumbres libres, muy bien establecidas, tal vez hubiesen visto con indiferencia un cambio de amo.

Permitidme terminar expresando mi confianza de que el señor Ministro de Gracia y Justicia no será menos prudente que los jurisconsultos ingleses, y que despues de maduro exámen, preferirá limitar su proyecto de código á una sencilla declaracion que confirme todo uso local que no sea contrario á determinadas leyes generales de España.

Recibid, señor Presidente, la expresion de mis mas distinguidos sentimientos.

Paris 7 de Mayo de 1880.

1.26. La Reforma Municipal

Los municipios rurales*

I

Dejando que otros más hábiles se encarguen de la elección del Senado, debe, en nuestro concepto, relevarse á los municipios de tal obligación. El legislador ha querido, en parte, quitarles esta carga, pero les ha dejado expuestos al obstáculo más poderoso que pudiera amenazar su libertad, obligándoles á que se ocupen de cuestiones de Estado, es decir, á salirse del círculo de atribuciones que el sentido común les señala, puesto que su esfera de acción no debiera ir más allá de los intereses inmediatos, ni traspasar los límites de la comunidad.

Diez años de experiencia lo han demostrado bastante. Cuando llegan las elecciones municipales nadie se preocupa de si el candidato es hombre prudente y digno, ni de si ha sabido administrar sus propios bienes, lo que, cuando menos, sería un indicio de que también sabría cuidar los intereses del municipio: pero en cambio se le pide, eso sí, que defina su color político. El candidato más popular es el de opiniones más avanzadas. Diríase que los electores reconociéndolo el servilismo de su municipio, que maneja el Prefecto, é impotentes para decidir, por sí solos, los asuntos locales que, sin embargo, conocen mejor que nadie, quieren, á todo trance, aprovecharse de la única expansión que se les permite, inmiscuiéndose en asuntos del Estado. Hoy en día el efecto inmediato de las elecciones de Senadores es el de acentuar más y más, en los municipios rurales, las diferencias políticas que destrozan la cohesión nacional y causan la desdicha de Francia. No parece sino que los

* Escrito en francés antes de "salir de Paris el 15 de Septiembre de 1882 para embarcarme el 21 en St. Nazaire para Haiti (Antillas)". Publicado en *Euskal-Erria*, Donostia, 1898, 74-82, 110-120.

legisladores han tenido decidido empeño en llevar á la práctica aquello de «divide y vencerás.»

No queremos censurar sus intenciones: habrán podido ser muy buenas y muy patrióticas, pero en la práctica ha quedado demostrado que aquellas constituciones improvisadas sobre el papel, no nacieron en condiciones viables; que las llagas de nuestro estado social hay que curarlas una tras otra y que á falta de una solución general que nos saque de nuestra ingrata situación actual, no estaría mal que buscásemos remedios en los ejemplos que nos han dado las naciones vecinas, ó mejor aún, en los ecos que quedan de las instituciones debidas á la sabiduría de nuestros padres. Y decimos *sabiduría de nuestros padres* porque ellos fueron los que consiguieron el engrandecimiento y la prosperidad de Francia.

No se concibe que nadie sea verdadero elector sin ser propietario. La estancia accidental más ó menos prolongada en un pueblo, no puede bastar para que intervengamos en la administración del mismo; es necesarios que nos hallemos ligados á él, en cierto modo, por el interés personal. Según nuestras leyes actuales un obrero que llega á un pueblo, que no es el suyo, y permanece en él mientras tiene trabajo, adquiere el derecho electoral á los seis meses de residencia. Desde luego puede emitir su voto, aunque no conozca el espíritu ni las necesidades del lugar, y como no le va gran interés en ello, se deja arrastrar fácilmente, durante los días de la elección, por los argumentos de los que le acosan á quienes sigue y escucha, aunque sin llegar á comprenderlos. Para éste tal, el ejercicio del sufragio es un pasatiempo, un episodio que viene á romper, por un instante, el curso monótono de su vida, y no un deber grave como la patria exige que lo sea; vota, pues, según le arrastren, incautamente ó por la pasión del momento y de muy distinta manera que lo haría en el pueblo de su naturaleza, cerca de los suyos y dominado por aquellos intereses que le vieron nacer y que tan á fondo conoce.

«Puesto que alaba V. las excelencias de lo pasado, —se me podrá decir— lo mejor será restringir el sufragio estableciendo un censo electoral: cuanto más rico sea el elector mejor comprenderá la importancia de los impuestos que han de votarse y los móviles á que deben obedecer los acuerdos del municipio; la cuantía del censo podría dejarse á la apreciación del legislador.»

La idea del censo ya es anticuada. Se inventó allá, á principios de este siglo, como medio de acomodamiento entre la necesidad de afianzar la estabilidad de las instituciones y la manía, siempre funesta, de andar cambiándolas. Francia ha obrado sabiamente renunciando al censo electoral, porque la razón de un hombre no se esclarece más porque aumenten sus rentas: el sentido común n o se mide por varas.

Otra objeción todavía más espaciosa es la de las capacidades. De ella se han valido á mediados de éste siglo, para derribar, de modo violento, un gobierno medianamente discreto, pero cuyo origen fué á su vez irregular.

Se ha creído, ó por lo menos se ha dicho, que el estudio eleva al hombre y le abre horizontes más amplios, no sólo dentro de las materias á que directamente se aplicara el estudio, sino aún en todo aquello que concierne á los asuntos municipales y nacionales, aún cuando no hubiesen sido objeto de estudio especial: se ha hablado mucho, poniéndolos por las nubes, de jóvenes sin fortuna que, á fuerza de economía, perseverancia y talento, adquirieron una posición brillante, merced á una carrera liberal. Era una lástima, causaba amarga compasión el contemplar la incapacidad electoral de estos genios en agraz. ¡Cuando precisamente estaban tan dispuestos á labrar la prosperidad de Francia, el censo los condenaba á inicuo servilismo, indigno de todo hombre libre!

Frasas son estas, de fascinadora sonoridad, pero completamente vacías de sentido, y sin fundamento alguno real. Si vamos á consultar los hechos, no tardaremos en ver que éstas capacidades precoces afanadas en adquirir la mayor clientela posible y en abrirse paso en su carrera, apenas si tienen tiempo para dedicarlo al estudio serio de los asuntos municipales. Estas pseudo-capacidades electorales sin arraigo aún en la comarca, las más de las veces, sueñan con abandonarla. Y de no ser así, si piensan permanecer en ella, é interesarse en los asuntos de administración local, ya tendrán buen cuidado en destinar sus primeros ahorros á la compra de un terruño, ó á la adquisición de parte de una propiedad, puesto que la posesión virtual de una centiárea bastaría para darles la condición de propietarios afincados. a los propietarios efectivos ó reales añadiríamos nosotros los *cuasi propietarios*, esto es, los colonos y arrendatarios que llevan diez años de residencia en la misma localidad. En la inmensa mayoría de los casos, estos modestos trabajadores son eminentemente estables. cuando yo oigo á mi inquilino hablar de «nuestra» hacienda no puedo menos de considerarle como un ciudadano tan digno como yo de intervenir el el cuerpo electoral.

Sin tener la pretensión de importar á nuestro país instituciones extrañas, bien puedo citar algunas que tan largo tiempo han durado, sin que nada haya hecho dudar de su bondad. No tomaremos estos ejemplos, ni de Inglaterra ni de Alemania, puesto que no pertenecemos á la raza sajona, y sobre todo porque la constitución de la Gran Bretaña ha sido fundada por la aristocracia y aún hoy se halla sostenida y consolidada por ella, circunstancia importantísima que, por cierto, han pasado en silencio todos los apologistas de aquella constitución.

Fijémonos, más bien, en una pequeña nación vecina, cuya lengua difiere, no poco, de nuestra lengua, pero cuya raza es la misma que la nuestra. Esta nación no reconoció jamás aristocracia alguna.

Los bascongados, que es á quienes nos referimos, han formado, lentamente, una constitución no escrita, pero sí nacida de la experiencia y de la sabiduría de los siglos. No es uniforme, porque los hombres ofrecen diferencias en sus aptitudes, sus cualidades y sus defectos (según se cambia de lugar). Tomaremos, pues, como ejemplo, y á título de comparación el caso que vamos á exponer, el cual, por lo menos, servirá para demostrar de qué garantías ha creído deber rodear su libertad un pueblo prudente y serio.

En la época fijada por la costumbre, aquellos electores de edad más avanzada procedían, previamente, á la revisión de la asamblea, para eliminar de ella á los que no consideraban dignos de formar parte de la misma y eran: 1º Los que no poseyendo bienes, ni siendo cabezas de familia, carecían de voto: 2º Los electores que hubiesen sufrido condenas infamantes: 3º Los militares en activo servicio, puesto que abdicaban de sus opiniones políticas, para obedecer ciegamente á sus jefes: 4º El clero. Aun cuando era grande el respeto que éste inspiraba al pueblo, la costumbre había establecido que todo el que ingresase en el presbiterado debía renunciar á las pompas y vanidades del mundo, para dedicarse, de un modo especial, á la conquista de la bienaventuranza eterna, en otro mundo mejor.

Nada entendía, pues, el clero de las enmarañadas complicaciones de las cosas temporales; mal podía, por lo tanto, inmiscuirse en su administración. Hasta su misma ignorancia, en tales materias, venía á ser una garantía evidente de imparcialidad, para los casos en que las autoridades locales constituyesen al clero en juez ó amigable componedor de las discordias y rivalidades de opuestos bandos que en ninguna sociedad faltan: 5º los abogados en ejercicio eran rechazados; su facundia, dispuesta lo mismo á defender el pro

que el contra, podía constituir un peligro. Un discurso bien hecho, pero en favor de una mala causa, podía arrastrar aun á los más avisados; pasado el entusiasmo momentáneo llegarían á sentir remordimientos de conciencia por haber emitido el voto irreflexivamente y preferían, por lo tanto, pocas palabras, quizás mal dichas, pero llenas de buena fé y sinceridad.

Generalmente tenían buen cuidado de no asistir á las asambleas generales los que se hallaban comprendidos en la clasificación anterior. Una vez comprobado que no había en la asamblea ningún individuo indigno de figurar en ella, el presidente de edad ponía en una urna tantos granos de alubia blanca como electores hubiese presentes; luego, con la mayor solemnidad, extraía tres granos y los sustituía con igual número de alubias rojas. Hecho esto se cubría la urna con un trapo y cada elector iba, por turno, sacando una alubia que mostraba á la asamblea. El que extraía el grano rojo se retiraba, en silencio, á un lugar separado, á esperar á sus dos compañeros. Estos tres electores de segundo grado discutían en voz baja, pero á la vista de la asamblea. Si no había unanimidad entre ellos, tomaban el acuerdo por mayoría, y si cada uno de los tres tenía su candidato, presentaban los nombres de los tres candidatos á la asamblea, la que sorteaba el que debía de ser nombrado. De éste modo se elegían el alcalde, el tesorero y todos los concejales.

Este método de elecciones municipales no se presta á ninguna objeción seria; ofrece, por el contrario, más de una ventaja: en primer lugar, es imposible prever quiénes han de ser los electores designados por la suerte, y, por consiguiente, evita esas intrigas con frecuencia escandalosas que, cuando menos, dan lugar á murmuraciones, á groseras calumnias y aún, á veces, á odios eternos. Además, estos tres electores, por el solo hecho de hallarse en tan reducido número, sentirían con más fuerza el peso de las responsabilidades, en caso de no haber cuidado de hacer una elección acertada, pues que estarán oyendo incesantes censuras mientras duren los cargos de los elegidos; no es, pues, fácil que se expongan á una tan enfadosa perspectiva, prefiriendo hacer una elección imparcial, sin odios, atendiendo, únicamente, al público bienestar.

Los pensadores juzgarán si es oportuno añadir aquí una consideración fundada en lo que se dice en Oriente. El despotismo que allí reina, y que con el tiempo se ha ido moderando, permite, á veces, elevar á los puestos más encumbrados á individuos pertenecientes á las últimas capas sociales. Tal ó cual gran visir fué hasta la víspera de su elección un simple barbero. Después de estudiar el efecto de éstas promociones improvisadas, se ha llegado, como consecuencia, á la persuasión de que los primeros impulsos del favorecido por la elección son siempre buenos, como si el efecto inmediato de la autoridad, que es de origen divino, fuese el de ennoblecer á los que de ella se han investido. Según los orientales, las malas inclinaciones podrán manifestarse más tarde, pero al principio jamás...

Todas estas consideraciones se refieren á nuestros tres grandes electores de segundo grado. Jamás se ha visto que ésta costumbre ofreciera inconveniente serio alguno, pero como el despotismo de los monarcas ó el de las multitudes turbulentas no se acomoda á estas libertades municipales, Luis XIV empezó por cercenárselas á los bascos-franceses, habiéndoles despojado de ellas, totalmente, la Revolución... bajo el pretexto de libertad. Últimamente, el afán irreflexivo de la uniformidad ha impulsado al Gobierno español á proceder de igual modo en el Sur de los Pirineos, olvidando que las provincias *fuéristas* ó de costumbres autonómico-municipales, habían hecho, ellas sólas, más que el resto de España, por entorpecer los esfuerzos de la invasión francesa en tiempos de Napoleón.

La indiferencia en que nuestras aldeas bascas permanecieron ante la última guerra (indiferencia que también se observó en otras partes de Francia), demuestra claramente que

el patriotismo se enciende, especialmente, dentro del recinto de las poblaciones, y que si estas no se hallan definidas por usos y costumbres peculiares de la localidad, es inútil pedir que sus habitantes se interesen gran cosa por un jefe que apenas conocen y que los gobierna desde apartada ciudad.

II

Pero no nos extraviemos en consideraciones de política general y volvamos á nuestras elecciones.

La validez de éstas puede, conforme á costumbre, ponerse en tela de juicio; pero no podemos admitir las decisiones sobre éste punto, á veces escandalosas y siempre arbitrarias, de los consejeros revocables de la Prefectura.

Nuestra opinión es otra muy distinta en esta materia: quisiéramos que las cuestiones suscitadas sobre nulidad de elecciones tachadas de legales, fuesen resueltas por el magistrado más cercano de la localidad. El temor de una apelación posible impediría el que éste magistrado se dejara llevar por espíritu de partido. No es posible admitir, como procedimiento razonable, el que para la constitución de las Cámaras francesas se ha venido adoptando por todos los gobiernos que se han sucedido desde hace cerca de un siglo: las primeras actas aprobadas suelen serlo por hipotéticos legisladores que, no habiendo sido aún admitidos como tales, mal pueden tener el derecho de votación. Tan extraño procedimiento me recuerda á un hombre muy inteligente que conocí en Oriente. Había nacido esclavo pero acababa de ser libertado por su propio amo. Este último, en cambio, seguía siendo esclavo á pesar de su cualidad de favorito del rey y poderoso cerca de la corte. De modo que acababa de conceder á su esclavo el favor de una libertad de que él mismo carecía! En un país en que impera la esclavitud, no extrañaba á nadie éste modo de proceder, pero no por eso deja de estar en pugna con la lógica del derecho que no admite que pueda darse á nadie lo que no se tiene.

Y esto es, sin embargo, lo que nuestras cámaras hacen como primera tarea de sus reuniones. La Constitución inglesa ha evitado, sabiamente, estas inconsecuencias generalmente contaminadas del espíritu de partido; el *revising barrister* es el encargado de decidir sobre las elecciones de dudosa legalidad. Este *barrister* es un jurisconsulto al efecto designado de antemano; contra sus fallos puede apelarse ante los jueces ordinarios. En Inglaterra no hay tribunales administrativos.

Nuestros consejos de Prefectura, contra los que puede apelarse ante el Consejo de Estado, son, como éste último, tribunales compuestos de gente designada por el Estado mismo. Estos tribunales excepcionales, inventados por el despotismo de uno, hállanse sostenidos por el de la multitud, para juzgar los actos del poder central, que es quien los nombra y los maneja á su antojo. Los tribunales administrativos son la antítesis y la condenación de aquel dicho tan vulgar (supuesta ventaja de la Revolución) de que nadie puede ser juzgado sino por sus jueces naturales.

Hablando un día con Mr. Le Play, sostenía yo que la existencia misma del Consejo de Estado era un atentado grave contra la libertad, y cuando me disponía á demostrárselo por medio de ejemplos prácticos, me acordé de las circunstancias especiales que concurrían en mi interlocutor, y suspendiendo bruscamente mi peroración le dije: «V. perdone; me había olvidado de que hablaba á un antiguo Consejero de Estado». Mr. Le Play me contestó al punto: «Pues precisamente por haberlo sido conozco mejor todos sus inconvenientes.»

Entonces pude apreciar cuán elevado era el espíritu de éste ilustre hombre que se colocaba á tan inmensa altura sobre el nivel de la mayoría de sus contemporáneos al desmentir el axioma de nuestras escuelas de que, quien ha vivido mucho, hace siempre elogios del tiempo pasado. Permítaseme, pues, que me apoye en la autoridad indiscutible de Mr. Le Play para pedir que el Consejo de Estado deje de intervenir en asuntos municipales.

Supongamos que un hombre muy prudente y razonable, reputado como administrador excelente, pero extraño á nuestra familia, quisiera intervenir en nuestros asuntos privados, instruir y casar á nuestros hijos, vender ó comprar nuestras tierras y dirigir todas nuestras empresas; por muy hábil que fuera lo despediríamos enhoramala, considerándolo como un impertinente y un intruso.

Pues bien: esta regla de sentido común es tan sencilla y evidente, que no se comprende por qué no se aplica también á los asuntos municipales.

Se ha clamado, no poco, contra lo que han dado en llamar nuestras *pretensiones* sobre éste particular y para demostrarnos que nuestros municipios necesitan de *andadores*, á la manera del niño que sin ellos, no supiera ni pudiera nunca llegar á desenvolverse, hánsenos citado algunos casos aislados de Ayuntamientos que, de acuerdo con sus alcaldes, cometían todo género de atropellos. A esto contestaremos que las primeras víctimas de tal conducta serían ellos mismos; que las lecciones de la experiencia son tanto más útiles cuanto más caras cuestan, y que de existir tales irregularidades, el tiempo se encargaría de ponerlas remedio. Pero no es esto todo. Aparte de que podríamos volver el argumento, alegando las infinitas torpezas y absurdas disposiciones de los Prefectos y de sus consejeros y aún del mismo Consejo de Estado, debemos hacer resaltar aquí que muchas veces obran nuestros municipios con cierta ligereza precisamente porque se consideran sometidos á tutela.

Otra cosa sería si los municipios resolvieran sus asuntos autonómicamente, por votaciones públicas en que cada cual comprometiera su responsabilidad y temiese que algún día tuviera que dar cuentas, á aquel de sus administrados cuyos intereses hubiese torpemente lesionado. El régimen de libertad á que aspiramos nada tiene de nuevo ni de extraño. Existía en Francia antes del reinado de Luis XIII, subsiste en todas las naciones vecinas, las cuales deben á ella su cohesión y su prosperidad. ¿No es absurdo que hoy, so pretexto de progreso resulte que al consejero municipal que llega á ser diputado se le haya tenido por falta de cierta capacidad, cuando votaba en Landerneau siendo concejal, mientras que su opinión es considerada como la razón suprema cuando lo hace como diputado en París?

Una objeción más especiosa contra la libertad municipal es la de que podría un Ayuntamiento llegar á salirse de sus límites, metiéndose a legislar en asuntos ajenos á su competencia. Esto podría suceder por ignorancia, por error y alguna vez por insana ambición, como ocurrió en París en 1871. Pero nada más fácil que reprimir tales extravíos, sometiendo á la justicia ordinaria los acuerdos municipales que atentan contra los intereses de la provincia ó los de la nación.

Este freno necesario á la libertad municipal nos conduce, como de la mano, á hablar de los encargados de la administración de justicia que, á nuestro modo de ver, debieran ser de dos clases. En primer término están los magistrados no retribuidos. Entre éstos podría incluirse á los alcaldes, quienes se encargarían de la represión de los delitos menores comprendidos dentro de una escala que la jurisprudencia iría circunscribiendo poco á poco. En el país basco funcionaron, en un tiempo, (hoy existen todavía en Inglaterra) estos

tribunales municipales, sin que jamás haya habido nada que decir contra ellos. A nadie hemos oído quejarse de éste régimen de libertad que permite zanjar con rapidez, y sin gastos, una infinidad de pequeños litigios. El alcalde en persona, ó un concejal, delegado al efecto, actuaría de juez y el temor á la apelación sería freno bastante á contenerlo dentro de los límites de la justicia, evitando posibles extravíos en sus juicios.

Esta apelación, caso de promoverla, se elevaría ante un magistrado voluntario, no retribuido y análogo al *Justice of peace or magistrate* de los ingleses. No pretendemos que en Francia se copie exactamente ésta hermosa institución de nuestros vecinos; pero diremos en qué consiste: nuestros sociólogos podrán señalar las modificaciones que crean necesarias para adaptarla á nuestras costumbres.

Todo propietario de fincas, libres de hipoteca, que produzcan una renta de 2.500 francos, tiene derecho á pedir que se le nombre *Justice of Peace*. El prefecto de la provincia es quien hace estos nombramientos que son vitalicios, sin que el cargo obligue á conceder audiencias públicas en días fijos sino á administrar justicia á quien lo solicite. Puede haber varios jueces de ésta clase en un solo *cantón* y hasta en un mismo municipio. Lejos de ser un inconveniente ésta plétora de magistrados, tiene la ventaja de que puede escogerse de entre ellos, aquel que por su posición, sus relaciones, sus conocimientos ó sus inclinaciones naturales, pareciese el más á propósito para juzgar en el litigio sometido á su decisión.

Jamás ha preocupado á los franceses esta garantía de imparcialidad. En la Etiopia Cristiana se la han asegurado de éste otro modo. Cada cual tiene el derecho de elegir su juez, quien, á su vez, escoge cuatro asesores, el más joven de los cuales es el primero que emite su parecer. Los demás van diciendo su opinión por orden de edad.

Pero volvamos á Francia. En cierta ocasión presenciamos un debate ante un juez que no era hijo del país en que administraba justicia. Y esto sucede con todos, por esa deplorable costumbre de desconfianza que caracteriza á nuestros centros administrativos y que nos hace creer que llegaremos mejor á la imparcialidad absoluta, con el trasiego continuo de jueces y funcionarios á través de Francia á gusto de oscuros é irresponsables burócratas. Se había citado á acto de conciliación por reclamar, la parte demandante, cierta cantidad de que negaba ser deudora la parte demandada. Ambas partes ofrecían probar sus respectivas afirmaciones por medio de testigos. El juez era, sin duda, hombre conoedor del derecho, muy cortés en sus formas, inclinado más bien que á juzgar, á buscar una fórmula de conciliación, pero ignoraba las costumbres locales y no parecía tampoco muy al tanto del significado de ciertas expresiones de lenguaje, propias de aquella región de Francia. Al fin acabó por proponer un arreglo que consistía en reducir á la mitad la suma reclamada. Ambas partes rechazaron indignadas semejante arreglo y no hubo posibilidad de avenencia.

Ahora bien: un magistrado voluntario, hijo de la localidad donde su cualidad de propietario le tiene conquistada, de tiempo atrás, cierta influencia, tendrá, sin duda, mayores probabilidades de conjurar á tiempo un conflicto de ésta naturaleza, evitando un pleito enojoso. Generalmente conocerá á los litigantes y sabrá el valor moral que tienen los testimonios que cada cual ofrezca. Hablará, ó cuando menos no dejará de comprender el lenguaje que sus paisanos emplean; apreciará el valor de tal ó cual costumbre, de tal ó cual prejuicio demasiado arraigado en el país para no tenerlo en cuenta.

La institución de magistrados voluntarios, en nuestros municipios rurales, tendría además la ventaja de que pudiendo muchos adquirir merced á ella, una mayor jerarquía social, serviríales ésto de aliciente para no emigrar de sus pueblos, donde permanecerían consagrando gustosos su actividad y conocimientos al bienestar de sus convecinos. De ésta

manera iríanse formando en los pueblos aquellos hombres de merecido ascendiente, prestigiosos patronos que, según todos los sociólogos, son la garantía más firme de la paz de nuestra desdichada patria, donde tantos partidos luchan con crueldad hasta destrozarse mutuamente.

«El proyecto de V. es muy bonito en teoría –se nos objetará– pero no encaja dentro de nuestras costumbres y no sería posible implantarlo en la práctica. Por otra parte V. pretende, precisamente, lo que V. mismo censura tanto: eso que V. califica de afán revolucionario de innovaciones, afán que quiere arrastrarnos al cambio repentino de las ideas y la constitución fundamental de Francia.»

A estas dificultades imaginarias responderemos que una ley de la que nazca una obligación para el ciudadano, puede tropezar con obstáculos y aun originar revueltas si el legislador se ha equivocado al dictarla. Pero no puede ocurrir lo mismo cuando, como en el caso presente, la ley se limita á ofrecer una facilidad más, que cada cual puede aceptar ó renunciar á su antojo. Lo mismo que la facultad de testar, disponiendo libremente de los bienes gananciales como lo venimos pidiendo hace ya mucho tiempo. Nadie está obligado á hacer la felicidad del prójimo contra la voluntad del mismo.

Si ninguna región de Francia optara por los jueces voluntarios, conservaríamos nuestro régimen actual; nuestros jueces de paz retribuidos, continuarían dominando bien ó mal lo mismo á boscos que á bretones, pueblos que aun cuando saben defender igualmente á la patria común, difieren del resto de los franceses, lo mismo en sus ideas que en su lengua. Opinamos, sin embargo, que de implantarse ésta institución surgirían muy pronto más de un juez de buena voluntad, deseoso de evitar enojosos litigios entre convecinos; la circunstancia misma de ser gratuitos sus servicios sería una nota honrosa que les moviera á la intervención.

A Dios gracias, todavía hay en Francia propietarios de elevados sentimientos que se ocuparían en ayudar al prójimo sin otro aliciente que el de la satisfacción producida por el hecho de haber conseguido evitar querellas enfadosas, entre sus convecinos.

Vamos á otra objeción más especiosa: «me gusta la aldea –pudiera decirnos á alguien– y permanecería en ella más tiempo del que hoy suelo estar, si yo tuviese la aptitud necesaria para ejercer funciones de Juez; en un manual de jueces de paz puedo ver dentro de qué límites estoy autorizado á imponer multas y prisiones; pero me costaría no poco trabajo ver claro en infinidad de cuestiones de derecho en que está en pugna la ley con las costumbres locales; he visto pleito cuyo fallo, revocado en segunda instancia, fué reproducido en su parte sustancial por el Tribunal Supremo. Nuestros códigos, tan numerosos como son, ofrecen poca claridad en su aplicación práctica: por entre sus mallas encuentran las causas mil salidas y para dirigirlos se hace necesario mucha ciencia jurídica: cada uno de los artículos del código civil tiene en estos 80 años una sentencia que lo confirma y otra que lo anula, al menos á juzgar por el sentido común; porque la jurisprudencia ha revuelto y ampliado el texto de la ley de tal modo que apenas si queda en pié algo de su sentido primitivo. Yo tendría gusto en ocuparme en conciliar á las partes litigantes y hasta en oír á sus abogados, en caso de no haber conseguido una avenencia; pero si se me presentara un pleito para mí muy oscuro ¿cómo tendría yo valor para decirle por muy veladamente que se lo dijera: «amigos míos, yo no veo esto claro, diríjense ustedes á un juez más perspicaz ó más ilustrado que yo?» Y confieso que en una situación así, mi amor propio sufriría de tal modo que me vería obligado á presentar la dimisión del cargo de juez, quedando invalidado para volver á desempeñar el simpático papel de patrono ó árbitro del pueblo. No quisiera, pues, exponerme á tales contratiempos.»

Hemos procurado presentar esta objeción en toda su fuerza: veamos cómo se resuelven, en los pueblos libres, todos estos inconvenientes.

En Inglaterra, cuando el *magistrate* se encuentra ante un caso dudoso, pide ocho ó quince días para fallar, á fin de consultar con un *comisario de la paz* (*cleark of peace*). Este viene á ser un jurisconsulto de nota que subvencionan todos los jueces de la provincia, teniéndolo, así, á su servicio, para casos de consulta. Los bascongados, más claros en su denominación, los llamaban *consultores* y los pagaban de los fondos municipales. Los alcaldes no estaban obligados á proceder de acuerdo con el dictamen del consultor, pero cuando tomaban resoluciones contrarias á la opinión de éste, lo hacían bajo su exclusiva responsabilidad personal.

No solo en Inglaterra y en los Pirineos existe éste funcionario judicial, sino que encontramos al *consultor* bajo una forma no muy distinta en el Afar. Esta nación belicosa de la Etiopía no puede formar municipios, porque se trata de un pueblo nómada. Pero subsana este inconveniente, creando los *fé mah* ó asociaciones vitalicias entre jóvenes de igual edad. Cada uno de éstos *fé mah* tiene sus jefes, y entre otros un *Makabantu* ó fiel guardador de las costumbres tradicionales. Este cargo es honorario y es el que equivale al del Consultor entre los bascongados.

De igual modo que los ingleses imponen una multa de cien libras esterlinas al que se niega á desempeñar el cargo de *Sheriff*, los bascos no consentían que quien disfrutara de posición notoriamente desahogada renunciase el cargo para que se le hubiere elegido. Esta renuncia se consideraba como una ofensa á la comunidad y como castigo se imponía al ofensor una multa equivalente al tercio del valor de sus fincas. En caso de reincidir en la renuncia, el castigo era más duro: se le despojaba de los derechos de la ciudadanía y en el término de seis meses se le obligaba á vender sus fincas y emigrar del pueblo. Un caso así ha ocurrido todavía en el siglo actual. No es que pidamos tanto rigor en Francia, pero no deja de ser cierto que el sentido común pide la aplicación de un castigo á quien, no teniendo que trabajar para buscarse el sustento, se negara á dedicar, siquiera algo de sus ocios, al servicio del país.

La sanción del derecho de los municipios reside en una magistratura que está por encima de la menor insinuación malévola. El alcalde que cometiere cualquier atropello, sea directamente con respecto de sus administrados, sea por conculcación de los derechos de la provincia ó del Estado, podía ser perseguido ante los tribunales, por cualquier ciudadano, aún en el caso de que el atropello no hubiese lesionado directamente sus intereses, considerando, toda infracción de la ley ó de las sanas costumbres, como un atentado serio contra la Sociedad. En nuestros días esta acción judicial está reservada al Ministerio Público, el cual, con frecuencia, tolera ciertos delitos, sobre todo en los casos en que la ley es deficiente, como generalmente ocurre: leyes que, á pesar de sus absurdos, suelen conservarse, poniéndolas al servicio del despotismo de arriba, ó lo que es peor, al del despotismo de abajo.

Como pudiera suceder que ciertos motivos personales nos impidieran denunciar los abusos de autoridad ó las infracciones de la ley de que hubiésemos sido víctimas, y como la sociedad pudiera, por otra parte, padecer con la impunidad de tales delitos, la constitución inglesa premia al ciudadano que los denuncia. Algunos hacen de éstas denuncias un oficio, y como su celo los lleva, á veces, demasiado lejos, estos *common informers*, como los llaman en Inglaterra, están tan mal mirados como los sicofantes en la antigua Grecia. Pero los bascongados, sin mermar en nada los derechos de reivindicación de los atropellados,

supieron resolver esta cuestión mucho mejor, saciando la sed de justicia que siente todo pueblo libre. Al cesar los alcaldes en sus cargos (generalmente anuales) estaban obligados á dar cuenta detallada de sus gestiones á la Diputación, en asambleas convocadas al efecto. En estas asambleas, y mientras el alcalde hablaba, era frecuente oír á los diputados que decían dirigiéndose al secretario «anote usted eso» refiriéndose á algún extremo de las declaraciones del alcalde, y en cuanto este terminaba su peroración, los diputados volvían sobre los puntos así anotados, para discutirlos y ver si constituían alguna violación de la ley ó de las costumbres. La censura ó la aprobación de los diputados coronaba esta especie de confesión pública del alcalde, que nos trae á la memoria, en cierto modo, aquella relación de la vida pasada que la secular sabiduría egipcia imponía á sus difuntos. Esta residencia pública era muy temida por los bascongados y más de un funcionario supo rechazar peticiones injustas, exclamando con horror: «si yo hiciera eso ¿qué diría de mí la Diputación?»

III

Pero volvamos á nuestros deseos de reforma en Francia.

Contra las sentencias de los alcaldes, de los magistrados voluntarios ó de los jueces de paz remunerados, puede apelarse ante los Tribunales de justicia. No vemos inconveniente en que los jueces que lo compongan sean nombrados, como hoy, por el poder central; pero la acción de éste debe cesar ahí. Si las promociones subsiguientes de éstos jueces dependieran *únicamente* de sus colegas ó de los magistrados de categoría superior, la judicatura ganaría en estimación é independencia. ¿Hay algo más cruel que el oír que tal magistrado asciende rápidamente, en su carrera, porque es persona grata al Gobierno y pertenece al partido político dominante?

Además, aparte de que mañana puede éste partido volver á la oposición y anular, el nuevo Gobierno, los nombramientos hechos ó acordados en principio por el anterior, el deseo de un juez de complacer ó cuando menos de hacer como que complace al cacique del día, ha de empezar por inspirar recelos que recaerán sobre la magistratura toda, acabando por desprestigiarla y difamarla por completo. Creeríase entonces que la misión de la magistratura no era ya la de administrar justicia, sino la de prodigar favores á los amigos, llegando á echar de menos aquellos tiempos en que un *président à mortier* podía decir, aunque apoyándose en una falsa razón «mi cargo me pertenece puesto que lo he comprado.»

Ya conocemos las objeciones á que se presta una Corporación cuyos miembros han de ser elegidos entre los mismos votantes; hemos oído hablar de intrigas poco dignas de la justicia, de escándalos del nepotismo. Y sin embargo no se ha visto que en las Academias ó el Senado se elija, con preferencia, á los hijos ó parientes de los Senadores ó de las Academias. Esto puede ocurrir alguna vez, pero el abuso no constituye la regla. ¿Quién puede juzgar, mejor que los del oficio, sobre cuál de sus colegas se ha hecho más acreedor al ascenso? ¿El mismo espíritu de cuerpo no estará interesado en que formen parte de éste, aquellos elementos valiosísimos que le darían mayor realce? Por otra parte ¿cómo es posible que un ministro se detenga á estudiar los méritos de cada uno de aquellos cuyo ascenso se le pone á la firma? ¿No se habrá dejado guiar, alguna vez, por las indicaciones interesadas de subordinados burócratas, accesibles al soborno de un pretendiente, débiles ante una influencia ó apáticos y ligeros merced á la irresponsabilidad en que se amparan y ocultan? Si la magistratura formase un cuerpo aparte, como corresponde á un régimen de verdadera

libertad, no veríamos á los caciques desenterrar leyes ya abolidas por el tiempo y las costumbres, para servir á sus desenfrenadas pasiones. Entonces, y sólo entonces reinaría en Francia la igualdad ante la Ley.

Tenemos la manía de las leyes detalladas hasta la minuciosidad por medio de interminable articulado que quiere abarcar todos los casos. Pero en la práctica nunca se llega a ese grado de perfeccionamiento que se pretende. La sociedad es un Proteo que sabe escaparse, cuando quiere, á través de la reglamentación más previsora y complicada. Un célebre tribuno se vanagloriaba de poder conducir un coche, con cuatro caballos, por los huecos que deja la ley con mayor precisión dictada. Nuestro afán de estar continuamente promulgando leyes nuevas y derogando las antiguas, renegando así del pasado, nos ha hecho perder aquel respeto que constituía en 1789 la característica de los *cahiers des charges*. Ya desaparecieron aquellos tiempos de respeto á la ley: en cuanto una disposición legal nos molesta lo más mínimo, sentimos un secreto impulso que nos mueve á pedir una nueva ley que, más tarde, derogaremos con el mismo brutal desahogo con que la hemos creado. No nos metamos, pues, á dictar nuevas disposiciones, para precisar los límites entre los municipios rurales y los de las ciudades, para fijar la diferencia de atribuciones entre los alcaldes y los regidores, entre las provincias y el Estado. Que el buen sentido de la Magistratura se encargue de ir señalando estos límites, en cada caso, según el tiempo y las circunstancias. Ayudada por los buenos usos y costumbres, la jurisprudencia acabará su obra: inspirándose ora en nuestros códigos, ora en nuestros reglamentos, ora en nuestros procedimientos antiguos, irá formando, paulatinamente, las nuevas costumbres que vendrán a robustecer la vida de los municipios rurales de Francia.

Puede compararse la costumbre á una bellota caída en terreno abonado, sin saber cómo ni cuándo: nace pujante la planta, nadie se cuida de defenderla con un mal seto, y sin embargo admira verla crecer vigorosa; es que Dios la protege. Por fin el roble se ha hecho árbol. Los jóvenes lo escogen como término de sus correrías, en su derredor se entregan á sus alegres pugilatos de fuerza y destreza. Más tarde los ancianos de la parroquia se sientan cerca del viejo tronco, para deliberar sobre los asuntos del municipio, y no falta ya otra cosa, á la glorificación del gigante vegetal, sino que venga otra San Luis que, á su sombra, se dedique á conjurar querellas, esparciendo por toda la comarca el dulce sentimiento de la paz. Guardémonos de derribar á hachazos esta reliquia del pasado: está bien que vayamos podando, con cuidado, las ramas secas, pero dejemos que siga creciendo más y más el respeto que le faltó mientras no fué sino débil arbusto.

En este siglo de continuo desasosiego, la ley no se respeta, se soporta. Y cuando ya no podemos más con ella, la arrancamos de cuajo sustituyéndola, de repente, por otra. Y sin embargo, esta ley fué rigurosamente cumplida en su tiempo: se la creyó duradera, dió lugar á esperanzas, á proyectos y hasta á contratos. No la derogemos, pues, de la noche á la mañana. Nada de perniciosas impacencias por destruirlo todo. Y si queremos caminar por nuevos rumbos, preparemos, previamente, los ánimos. Si un Carlo Magno, en medio de la exaltación de ruidosas victorias, viniera mañana á ofrecernos esas ansiadas libertades que vislumbramos como el fundamento de la paz social, le diríamos, con todo el respeto debido á su gloria: «Su generosa donación nos coloca por encima de nuestras miserias; pero el pueblo no es digno, todavía, de probar dicha tanta. Permitid que hagamos un ensayo, dadnos un plazo de cinco á veinte años para conseguir que nuestros conciudadanos entren en el nuevo régimen, desterrando, de una vez, el funesto afán de destruirlo todo de un golpe, con la vana esperanza de reconstituirlo también todo.»

Hasta sería prudente no aplicar á todos el mismo régimen de libertad, sin dejar que obrase cada localidad, según le dictasen sus deseos, su carácter y aun si se quiere, su espíritu apático y abandonado. Ni habría ningún daño en que renacieran los nombres con que se designaban antes ciertos cargos, volviendo á encontrarnos con regidores en el Norte, capitulares en el Languedoc, *jurados* en los Pirineos, si estas ideas del pasado tienden, como parece, á fundar instituciones estables que nos conduzcan de nuevo al espíritu de sana libertad. Que cada municipio designase, al constituirse, el número de sus miembros y el período de su elección. De éste modo, no se renovarían todos en una misma época, poniendo los municipios en manos de personalidades que, sin darse cuenta, obedecen á inspiraciones y prejuicios del partido político dominante. ¿Qué mal puede haber en que existan diferencias entre el número de miembros y aun en la manera de ser, excesivamente sencilla, de los municipios de Bretaña, por ejemplo, y los más ceremoniosos de la Provenza? La magistratura casaría ó modificaría los acuerdos tomados en perjuicio de tercero, ó las intrusiones en jurisdicción ajena. Poco á poco la jurisprudencia del sentido común iría señalando, á cada cual, los límites que fuese peligroso franquear.

Sentiríamos que nuestros lectores diesen torcida interpretación al pensamiento que dicta nuestras ideas favorables al renacimiento del municipio en nuestra patria querida. No somos de aquellos que creen, aunque no lo digan, que en cuestiones municipales son los únicos poseedores de la verdad, creyendo que sus ideas en la materia son pura ortodoxia. Estamos muy lejos de creer que el señalado por nosotros sea el mejor de los caminos, ni que hayamos agotado el tema y no quede nada más que decir sobre la materia. El contacto continuo con el estudio de las ciencias, el deseo de contribuir á su perfeccionamiento y la impotencia en que, con frecuencia, nos hemos hallado para demostrar sus novedades, nos han colocado, hace tiempo, entre los pobres de espíritu. Sobre todo en materia de legislación decimos como el poeta: «*Sparta has many á worthier son than me.*»

Al aventurarnos á tratar de un asunto tan espinoso no lo hacemos con otra pretensión que la de dar, después que lo han hecho ya otros, un grito más de alarma diciendo, y diciéndolo muy alto, que después de las leyes que rigen la vida privada, ninguna otra debe preocupar tanto como la cuestión municipal á los que quieren trabajar por la prosperidad de su patria. Que aborden el asunto de frente, llamando la atención sobre la gravedad del mal que nos devora, escudriñando entre sus repliegues y buscando su remedio.

Los sabios lo han dicho ya: No por haber construido el tejado queda asegurada la estabilidad del edificio; el coronamiento vendrá en su día: hoy la prudencia manda que se trabaje sólo en los cimientos. Todos debemos contribuir á la obra, señalando cada cual la piedra que convenga añadir por su excelente calidad, ó quitar por sus malas condiciones. Cuando en medio de las movedizas instituciones de nuestra inquieta sociedad hayamos sentado una cimentación firme y duradera, nuestros nietos se encargarán de levantar rápidamente el edificio. Sea quien fuese el monarca ó el ministro que nos conceda la libertad municipal, su nombre será bendecido á través de los siglos y vivirá perpétuamente en la memoria de Francia.

1.27. Exploration de l'Afrique équatoriale: "credo" d'un vieux voyageur*

Les voyages de découvertes sont, jusqu'à un certain point, comme les expéditions militaires. Le général et le voyageur ont tous deux un but qu'ils peuvent atteindre par des routes différentes. Ils conduisent des hommes de nature et de caractère divers qu'ils connaissent peu et qu'ils doivent savoir tenir en main. L'art suprême consiste à tirer le meilleur parti de cette moyenne d'humanité. La manière de préparer et de mener l'expédition a une large influence sur le résultat et l'on peut appliquer à ces entreprises ce que Montesquieu disait des Romains: «Ce n'est pas la fortune qui gouverne le monde; c'est la direction générale qui produit tous les accidents particuliers.» Malgré la variété et l'imprévu des événements militaires, on a fait la théorie de la guerre. Les voyages de découvertes doivent avoir aussi leur théorie, et sans prétendre la créer, permettez-moi d'en ébaucher quelques traits, au moins pour cette Afrique équatoriale où nous avons passé onze années de notre jeunesse.

Les savants stratégestes qui ont médité sur les principes de l'attaque et de la défense ne parlent dans leurs ouvrages que d'un seul général: si de temps en temps ils en nomment deux, c'est pour déplorer une autorité scindée qui peut rarement produire une entente efficace. Dans les voyages de découverte au contraire on semble préférer deux ou plusieurs compagnons de route. On croit qu'ils devront toujours s'entr'aider; c'est une grave erreur que nous allons examiner sous toutes ses faces.

Les plus souvent c'est le désaccord qui ne tarde pas à diviser les voyageurs. Nous ne sommes pas pessimistes et nous ne voulons pas en accuser la perversité humaine, au moins dans la plupart des cas. Ce désaccord tient à un phénomène intellectuel dont on ne se préoccupe pas assez. Dans notre société policée il y a tout un monde d'usages, d'opinions, de convenances, qui retient chacun de nous sur bien des pentes où l'on se sent entraîné par l'enthousiasme, la conviction, quelquefois même par l'esprit de contradiction. L'influence puissante du milieu réprime nos excès de langage: il pourraient devenir intolérables si le pêle-mêle intermittent des relations sociales ne venait distraire et atténuer les sentiments qui les auraient fait naître. Nous estimons tel homme pour ses connaissances profondes ou son aptitude particulière; cependant il nous est antipathique par un côté. Ces riens de caractère ne tirent pas à conséquence en pays civilisé; ils grandissent au contraire dans la solitude intellectuelle d'un voyage en pays barbare. Ils gênent, exaspèrent même le compagnon et le poussent à s'isoler complètement ou, si le désir de la paix à tout prix l'emporte, à se plier aux décisions parfois imprudentes d'un camarade plus énergique. Le plus sage à concevoir une direction, le plus habile à l'exécuter n'est pas toujours doué du talent nécessaire pour bien présenter ses raisons et peut ne pas avoir l'art si précieux de persuader.

L'esprit de discipline, entretenu chez nous par l'habitude et par le courant de l'opinion, ne tarde pas à se relâcher en Afrique. Comment pourrez-vous l'invoquer d'ailleurs quand la fatigue, la faim ou la maladie vient aigrir encore un caractère peu sympathique tout en réduisant au même niveau de misère et le chef de l'expédition et ceux qui l'accompagnent?

Ces raisonnements ne s'appliquent pas en général aux missionnaires. Ceux-ci sont avant tout des hommes de dévouement, trop habitués au sacrifice de leurs volontés pour

* Veddi nel Volume I degli Atti, pag. 327. Le idee esposte nella presente *Comunicazione* non furono interamente discusse nella seduta del 16 settembre, perché si credette di riservare ad esse una discussione speciale in altra seduta. In questo senso va corretto ciò che è detto nel verbale di quella seduta a pag. 328, lin. 13 e 14. del Vol. I. Ciò risulta implicitamente anche dalle linee 3, 4 e 5 della pag. 331. Ma tale discussione, sebbene ricordata dai vari Presidenti che si succedettero, non poté in seguito aver luogo perché si vollero prima presentare le varie Comunicazioni preparate per il Congresso, e con ciò venne a mancare il tempo di tornare su questo argomento. (*Estratto dagli Atti del Terzo Congresso Geografico Internazionale Venezia, 1881.*— Vol. II). Roma, 1884. 1-15.

subir l'influence du laisser-aller africain. Du reste, la prière qui leur est prescrite en commun a pour effet de les rapprocher chaque jour en esprit comme aussi d'adoucir ces aspérités d'humeur dont peu d'hommes sont exempts.

Nous pouvons mentionner à l'appui de notre opinion l'expédition en Nubie commencée par d'Escayrac de Lauture et qui fut arrêtée dès son début par le désaccord d'un personnel trop nombreux. Au commencement de notre siècle on citait comme les plus éminents de voyageurs et le Suisse Burckhardt qui travaillait tout seul et le Danois Niebuhr dont les belles études n'ont réellement commencé que lorsqu'il a été séparé de ses savants collaborateurs.

Il est inutile de parler du sentiment d'indifférence entre compagnons de route. C'est là un état d'esprit ordinairement instable et qui tend à se changer en désaccord ou en harmonie complète.

Celle-ci est toujours implicitement supposée par les esprits élevés qui projettent les voyages longs et difficiles. Cependant la bonne entente entre des Européens en Afrique a aussi des inconvénients, souvent très graves. S'ils cultivent des sciences différentes, comme c'est l'usage, ils se gênent forcément. Le botaniste veut séjourner surtout au fond des vallées: le naturaliste a besoin de s'arrêter souvent pour préparer ses récoltes si curieuses: le géologue passe des heures entières près des éboulements, ces coupes naturelles des terrains; le topographe aspire toujours à monter sur les sommets et à grimper les montagnes pour y prendre ses tours d'horizon. Chacun d'eux accorde naturellement la plus grande importance aux recherches qui l'occupent, et comme on est en plein inconnu, le plus savant chef d'expédition ne sait vers laquelle de ces stations il vaut mieux se diriger, car chacune d'elles peut fournir une découverte capitale. De tous ces intérêts divers et souvent opposés il doit résulter des tiraillements. Si l'un des spécialistes se sacrifie à ne rien entreprendre il perd son temps et renonce à ce qu'on attendait de lui. Si au contraire on se sépare, on retombe alors dans la meilleure condition pour bien faire, car chacun voyage seul.

Aux inconvénients qui viennent d'être signalés il s'en joint un autre des plus graves et sur lequel il importe d'insister; un exemple tout personnel en fera mieux saisir la portée.

Depuis longues années je m'étais préparé à pénétrer avec mon frère dans la haute Éthiopie. Les obstacles et les dangers d'un voyage dans ce pays nous étaient en grande partie connus par les récits de nos devanciers. Les difficultés ne nous prenaient pas au dépourvu et nous commençâmes à voyager ensemble dans un vrai accord de frères. Nous rencontrâmes tout d'abord des obstacles qui semblaient grandir en raison même de notre persévérance à vouloir les surmonter. Puis, des circonstances urgentes nous ayant forcés à marcher séparément, chacun de nous s'apitoya en secret sur l'inexpérience et les mauvaises chances de son frère. Quand nous fumes réunis de nouveau, nos récits montrèrent au contraire que les obstacles s'évanouissaient en grande partie dès que nous étions seuls. Après quelques expériences de ce genre nous prîmes la résolution de voyager chacun de notre côté et de correspondre, quand nous le pouvions, par de fréquents messagers. Nous triomphâmes ainsi, avec une facilité relative évidente, de difficultés bien plus grandes que celles qui nous arrêtaient quand nous étions ensemble. Cette expérience fut renouvelée vers la fin de notre voyage alors que notre connaissance des langues, usages et préjugés locaux prouvait assez que l'ignorance de l'esprit et des coutumes indigènes ne suffisait plus pour expliquer le phénomène.

Ses causes devaient être cherchées ailleurs et nous demeurâmes d'accord que lorsque nous étions réunis nous parlions trop ensemble sans assez nous occuper des affaires du pays. En effet il est si doux d'employer sa langue natale qu'on s'abandonne souvent aux souvenirs du passé, à discuter ses projets et à remémorer ses espérances! Dès qu'il est

seul, le voyageur passe autrement ses soirées. Que peut-il faire à lueur d'une lampe fumeuse ou plus souvent à celle d'un méchant feu? Il cause alors avec ses voisins ou ses serviteurs, se perfectionne dans la langue indigène et au milieu des conversations le plus souvent oiseuses il apprend à l'improviste des faits du plus grand intérêt pour ses projets d'avenir bien que ses interlocuteurs n'en connaissent souvent pas l'importance. C'est alors que par une discussion entre indigènes ou par un mot échappé en passant il saura que tel chef sur lequel il comptait est malade ou absent, que le parti qui le soutenait dans le parlement local tend à perdre un pouvoir incontesté jusqu'à ce jour, que telle route plus directe est délivrée des brigands qui l'infestaient, ou que tel habile marchand vient d'ouvrir une route nouvelle. C'est en parlant souvent avec les indigènes que nous avons appris la valeur relative qu'ils attachent à leurs diverses formes de contrats; c'est ainsi qu'ils nous ont révélé l'existence de leurs coutumes antiques non moins pratiquées et respectées que le *common law* des Anglais et celle de leurs actes du parlement qui de temps en temps viennent modifier ces coutumes. La situation morale d'un voyageur grandit beaucoup quand il peut en appeler dans une discussion à un loi, c'est-à-dire à un usage assez bien admis pour qu'aucun indigène n'ose le contredire. Des citations de ce genre nous ont suffi bien souvent pour écraser nos contradicteurs et pour ouvrir des chemins que la défiance des indigènes voulait nous fermer. L'ignorance des usages Oromo a forcé Belle et Plowden à s'arrêter en Gudru et même à abandonner leur voyage tandis que nous avons pu continuer le nôtre.

À l'explication que nous venons de donner et qui est assez évidente par elle-même, nous en ajouterons une autre qui montre en partie l'avantage que nous trouvons à voyager seuls. On sait assez la différence d'esprit qui existe souvent même entre frères. Né pour commander, le mien prenait son parti rapidement et s'exprimait d'ordinaire sur un ton qui n'admettait pas la contradiction. Il était tout simple que par sa manière de parler et d'agir il façonnât son entourage, même sans le vouloir, à cette pente de son esprit. La mienne était toute différente: au lieu de surmonter hardiment l'obstacle je trouvais qu'il était plus facile de le tourner; cédant en apparence, je persévérais toujours et parvenais à force de patience à gagner le même avantage que mon frère obtenait de prime saut. Fallait-il tenter une route évidemment dangereuse? Il annonçait son projet hautement et si longtemps d'avance, que les partis armés



Ismaël,
interprète à
Aden.
Dessin de
Hadamard

qui interceptaient le chemin renonçaient à le faire devant une volonté trop bien affirmée pour ne pas la supposer étayée de moyens matériels suffisants, ou bien parce qu'ils ne croyaient plus à un voyage toujours remis au lendemain. Je partais au contraire si subitement que les voleurs de grand chemin n'avaient pas le temps d'être prévenus. Dieu qui veille sur ses moindres créatures pouvait sans doute rendre inutiles des précautions aussi opposées. Si elles nous ont presque toujours réussi, nous les citons non comme des modèles à suivre, mais pour accentuer des genres d'esprit différents, et pour mieux faire comprendre comment, sans en avoir conscience, nous devons nous contrecarrer quand nous étions ensemble.

On sait combien il est difficile à un ministre de la guerre de conduire une campagne du fond de son cabinet. L'histoire est pleine de récits de batailles perdues parce que le général en chef a obéi trop exactement aux ordres du moment, et même de victoires gagnées parce qu'on y a désobéi. Un monarque sage choisit bien son général, lui indique le but à atteindre et lui laisse le choix de la route et des moyens. Il en est de même dans les voyages d'exploration: on exécute toujours mieux le plan qu'on a formé soi-même d'après la conscience de ses propres aptitudes.

Espérant avoir démontré les grands avantages qu'on s'assure en voyageant seul, donnons quelques idées des moyens moraux à employer.

Le premier besoin qu'on éprouve dans un pays nouveau est celui d'un interprète. On se figure d'abord naïvement qu'il traduit vos paroles ou du moins votre pensée. On se trompe: l'interprète qui se présente ne vous comprend le plus souvent qu'à demi, ne songe guère à votre but mais beaucoup à ses gains et n'a que dans des occasions exceptionnelles la bonne foi de dire au voyageur qu'il ne l'a pas compris. Après avoir appris plusieurs langues de l'Éthiopie nous avons été souvent témoins de sens mal saisis, mal rendus, ou souvent même entièrement controuvés dès qu'ils étaient exprimés par la bouche d'un drogman. Pour faire passer une idée d'une langue dans une autre on doit les connaître toutes deux à fond, ce qui arrive rarement, et le voyageur, borné à un seul idiome, est impuissant à reconnaître ce cas exceptionnel. Un bon interprète sait en outre apprécier les circonstances où une tournure conforme au génie du pays vaut mieux qu'une traduction littérale. Un Européen dira, par exemple, en s'adressant à un Arabe «je ne sais pas». Cette phrase toute simple peut se traduire mot par mot, mais l'idée qu'elle rend sera bien mieux goûtée si le drogman emploie les paroles qui signifient «Dieu sait».

La zone la plus difficile à bien franchir en Afrique est celle où la civilisation relative vient en contact avec la barbarie. Elle ressemble par sa constitution malsaine à ces eaux saumâtres qui ne sont ni douces ni salées, et qui dans les contrées intertropicales produisent tant de maladies près l'embouchure des rivières. C'est dans cette zone indécise qu'on prend ordinairement les interprètes. Gens déclassés pour la plupart et le plus souvent courtiers marrons, il se font un jeu de tromper et le voyageur européen et l'habitant auquel il s'adresse. C'est malheureusement l'intérêt du drogman d'empêcher que son client n'apprenne la langue du pays, et de l'induire en erreur sur les termes indigènes qu'il lui demande. En pays nouveau il vaut mieux parler par signes que par truchement. Alors du moins si l'indigène ne saisit pas votre sens il le laisse voir et n'emporte pas la fausse impression que votre pensée a été bien rendue par un interprète qui ne vous a pas compris, ou qui sciemment n'a pas reproduit vos idées.

Avant d'entrer dans un pays le voyageur sage en apprendra la langue, assez du moins pour rendre les notions les plus communes. Errant dans la mer Rouge depuis deux ans nous parlions un mauvais arabe et lorsqu'il s'est agi de faire avec un indigène le vocabulaire de la langue des Çomal, nous vîmes avec étonnement que notre savoir en arabe ne dépassait pas 550 mots. Cependant nous avons vécu parmi les indigènes avec ce maigre bagage et

même recueilli d'utiles renseignements géographiques. Une mémoire ordinaire peut retenir ces 500 mots dans un mois. Pour les utiliser le meilleur moyen est de prendre comme serviteur un enfant de 12 ans environ qui ne parle que sa langue. Avec l'instinct de son âge il arrive bientôt à comprendre les expressions mal prononcées ou peut grammaticales du voyageur, les répète en les corrigeant, et fait ainsi sans le vouloir la leçon à son maître. Il est surtout utile pour répéter exactement la réponse de l'indigène dont la parole est souvent trop rapide pour qu'un nouveau venu puisse la bien saisir. Un enfant est toujours à votre disposition parce qu'il n'a en tête ni affaires ni projets. Sans méfiance, il accepte franchement votre supériorité et ne cherche pas le but de vos paroles. Un interprète âgé gêne beaucoup plus; on préfère souvent ne pas le froisser en lui faisant répéter un mot ou une phrase; enfin, nous le répétons, il n'est pas intéressé à vous mettre au courant de la langue indigène. L'enfant, au contraire, cherche naturellement à vous l'enseigner afin de mieux vous entendre.

Ayant assez médité des interprètes, ajoutons le cas où ils sont réellement utiles: ils peuvent enseigner au voyageur des termes insultants ou orduriers qu'il lui est bon de reconnaître au besoin. Un sage apprend aussi ce qu'il veut éviter. Même lorsqu'on parle les deux langues ils vous donnent, pendant leurs traductions, le temps de préparer une réponse difficile, et en employant certaines finesses de langage ils vous fournissent l'occasion d'augmenter vos connaissances linguistiques. Enfin un drogman hors ligne sert à amortir de part et d'autre une colère naissante, et à ramener dans des bornes prudentes une conférence qui tend à dégénérer en dispute. Nous envions le voyageur qui peut s'attacher ce phénix des drogmans.

Sur les routes battues la meilleure manière de voyager, quand on ne connaît pas le pays, est de se joindre à une caravane de marchands. Les inconvénients de ce genre de voyage sont grands. On avance lentement, on est soumis à la volonté d'autrui pour les haltes et les séjours, on est d'abord jaloué, méprisé et malmené par son entourage; mais ces inconvénients sont compensés, et au-delà, par l'avantage de faire à peu de frais un apprentissage où l'on se met au courant de la langue et des usages, et d'étudier ses compagnons de route, sans en avoir l'air, pour choisir parmi eux un serviteur, un guide ou même un ami. Tout le monde a le droit de se joindre à une caravane. Elle est, selon l'expression d'un indigène, une haie en marche qui protège d'autant mieux qu'elle est plus fournie. Dans une occasion, quand je connaissais bien le pays et que j'étais moi-même chef de route, je voulus chasser de mon entourage un vaurien de la pire espèce et ne trouvai aucun moyen de le faire, parce qu'il usait de son droit en s'obstinant à se mettre sous ma protection pour traverser une région dangereuse où il n'osait voyager seul.

Un autre avantage des caravanes c'est qu'on y dissimule ses bagages, cette peste si gênante au début d'un voyage. Dès qu'ils sont réunis pour la route, les indigènes répartissent tous les droits de passage selon le nombre de bêtes ou d'hommes chargés. Je vous prie de croire, Messieurs, qu'en faisant passer la bête avant l'homme, ce n'est pas inadvertence de ma part, ni pour châtier l'orgueil humain, mais parce que le chef de caravane, prenant toujours la charge pour son unité de comptes, donne le pas au quadrupède qui porte un fardeau plus lourd. Ces droits de passage, appelés *hongo* du côté de Zanzibar, sont la compensation du pillage que les indigènes pourraient commettre. Le plus habile chef de caravane est celui qui sait le mieux faire diminuer le *hongo*, toujours exagéré au début. C'est une guerre de finesses oratoires qui peut durer un mois et même davantage. Plus la caravane grandit, plus chacun de ses membres voit diminuer sa part de *hongo*, car les puissants du jour ont une tendance évidente à l'augmenter en raison directe non de la grandeur mais bien de la faiblesse des caravanes. On a donc un profit réel à

s'adjoindre un voyageur de plus. Cet impôt est dix, vingt ou cent fois plus fort pour l'Européen qui voyage seul et n'est légalement dû que par les marchands qui compensent largement par leurs ventes les pertes encourues à chaque péage. Les non-commerçants n'en doivent point, et dès notre entrée en Éthiopie, nous résolûmes, mon frère et moi, de nous y soustraire afin de ne pas créer un précédent fâcheux pour des voyageurs peu fortunés. Il nous en coûta des trésors de persévérance et de patience. Pendant deux mois nous fumes campés forcément dans une plaine sans intérêt aucun, ayant pour toute nourriture des galettes d'orge et de paille duites sous la cendre, et pour toute boisson l'eau d'une mare infecte. Nous quittâmes enfin ce lieu de misère sans rien donner aux chefs du péage et nous avons plus tard franchi souvent ce même endroit sans y rien payer. La renommée, qui parlait de notre entêtement en l'exagérant, nous servit si bien ensuite que nous n'eûmes plus à acquitter aucun droit à mesure que nous pénétrions dans l'intérieur de l'Éthiopie. Nous réussîmes ainsi à établir la distinction, jusqu'alors inconnue, entre l'étranger qui voyage uniquement pour apprendre, et le marchand dévoué au gain. Dans toutes les parties du monde on rançonne ce dernier.

Si le savoir faire du voyageur peut l'amener à éviter l'ennui et les inconvénients des péages, il n'en est pas de même pour les cadeaux. L'Africain préfère toujours un présent à un salaire fixe. On a d'ailleurs souvent à récompenser un serviteur fidèle, un hôte utile ou un chef influent. Ces cadeaux doivent être faits avec discernement et même avec parcimonie. Le plus souvent on les donne avec la pensée d'alléger ses bagages et de se débarrasser d'un importun; mais on oublie que tout objet perd de sa valeur quand on a l'air de l'abandonner facilement. Cette valeur est rehaussée, au contraire, quand le cadeau est précédé d'un discours où, à l'instar des marchands indigènes, on fait allusion, avec des compliments appropriés, aux parents et alliés du destinataire, à ses exploits de guerre, etc. On insiste sur le désir qu'on a de donner ce qui plait et sur l'impossibilité de l'improviser à une si grande distance de sa patrie; on regrette enfin de n'avoir que si peu de chose à offrir. Les indigènes font durer ces discours pendant une demi-heure et plus et en tenant la curiosité en suspens, ils agrandissent beaucoup la valeur réelle du cadeau. Le talent du voyageur consiste à bien choisir d'avance les présents convenables et surtout à préférer les objets légers dont le transport coûte moins. En général il évitera de donner des armes de guerre, parce qu'il est un homme de paix; tout au plus pourra-t-il promettre à un chef trop importun de faire venir une arme de la station marchande la plus voisine moyennant un messenger spécial que ce chef lui fournirait; il profitera de cette occasion pour envoyer ses lettres en Europe.

C'est une erreur très-commune de croire qu'un voyageur doit être armé pour sa défense personnelle, pour repousser les bêtes féroces, ou pour vivre au besoin des produits de sa chasse. Cette dernière ressource est précaire, exige de l'habileté, de l'expérience et une grande perte de temps: quand aux animaux dangereux, il s'agit bien moins de les tuer que de les faire fuir et un tison enflammé suffit. Pour la défense personnelle nous préférons un simple bâton, qu'on peut apprendre à bien manier et qui a l'avantage de ne pas s'afficher comme une arme. Un voyageur est dans une bien triste passe quand il est obligé de se défendre par lui-même et non par les gens qu'il commande. L'Africain a d'ailleurs trop souvent l'habitude de combattre en traître et, quand il le veut, il vient à bout des gens même les mieux armés. Sans sortir de l'Éthiopie, les tristes fins de Plowden, Bell, Verdier, Lucereau et Giulietti démontrent assez combien est vraie notre assertion à cet égard. Celui qui veut inspirer la confiance afin d'étudier un pays doit lui-même affecter cette confiance par ses manières, ses discours et surtout par l'absence de toute arme offensive.

Il doit éviter de froisser l'indigène dans ses façons d'entendre les convenances; en Afrique elles diffèrent beaucoup de celles que nous admettons chez nous, mais là, comme

en Europe, l'opinion publique exerce son empire. Nous avons connu un Italien plein de bienveillance, qui a dû quitter l'Éthiopie sans y avoir atteint son but parce qu'il se promenait souvent en tenant ses mains derrière le dos. Il n'a jamais compris que cet acte inoffensif est, aux yeux de tous les indigènes, le signe évident d'un dérangement d'esprit. Même dans tout ce qui est indifférent il est donc prudent de respecter les préjugés car le principal appui du voyageur est dans sa bonne renommée. On est généralement trop porté à regarder un indigène pauvre et mal vêtu comme un être sans valeur morale ni intellectuelle. En apprenant à le connaître on est ensuite surpris de lui trouver du bon sens et même de la finesse. Nous avons eu en Éthiopie, avec des gens en haillons, des conversations sur les phénomènes naturels, sur la politique et sur la morale tout aussi élevées qu'on peut en tenir dans notre civilisation si vantée, à Paris, à Londres ou à Venise.

En Afrique, où les serviteurs ne travaillent guère et où la considération des indigènes est jusqu'à un certain point en raison du nombre des domestiques, il est difficile d'en avoir moins de cinq pour faire une route de quelques journées. Le principal talent du voyageur consiste à bien choisir son monde, mais, comme le tact du médecin, ce talent ne s'enseigne point. Il est cependant de la dernière importance de prendre parmi ceux qui se présentent un bon guide et de l'enrôler, s'il est possible, parmi ses serviteurs. Heureux le voyageur qui possède parmi ceux-ci un loustic, un amant de plaisanteries qui sait dérider son monde et rire des plus tristes situations! Non-seulement il allège les embarras en les égayant, mais il donne à penser que son maître, aimant les propos joyeux ne peut cacher des pensées hostiles.

Les voyageurs émérites sont unanimes à reconnaître non seulement l'inutilité mais même le désavantage d'un domestique Européen dans l'intérieur de l'Afrique. On ne peut l'y employer que pour le service intérieur. Il devient promptement nostalgique, ne connaît ni la langue ni les prix des choses, ni la valeur relative des visiteurs et, dans un pays où les hommes blancs sont rares, il passe souvent pour l'égal de son maître et nuit à sa position morale. On peut poser en principe qu'il faut toujours prendre des domestiques dans le pays même où l'on se trouve.

Avant de commencer mes voyages j'ai naturellement consulté les personnes qui avaient réussi à en faire dans des contrées difficiles ou présumées telles, comme l'Anglais Mac Gregor Laird, l'Allemand Rüppell et le Français Caillaud, tous les trois ayant séjourné longtemps en Afrique. Le but principal de ces consultations est de connaître sommairement les difficultés à vaincre, et de pouvoir s'y préparer; ainsi qu'il a été expliqué, chacun les attaquera selon ses propres aptitudes. Nous avons noté les idées de ces hommes éminents non comme des vérités absolues, parce qu'il est au moins difficile à un conseiller de se mettre dans la position exacte de celui qu'il veut éclairer, mais comme les résultats utiles de leur expérience et qu'il nous resterait à modifier au besoin.

Sans méconnaître l'importance relative des courses rapides à travers des contrées entièrement inconnues et dont M. Serpa Pinto vient de nous donner un des plus brillants exemples, nous préférons de beaucoup les voyages lents. On peut y répéter des observations soit d'astronomie soit de topographie où des erreurs viendraient à être reconnues par le calcul ou la construction. Outre la préparation de la carte du pays, qui doit surtout préoccuper le voyageur, des séjours fréquents lui permettent de connaître et de décrire des plantes, des animaux, les mœurs, les usages, préjugés et langues, enfin de réunir des renseignements oraux sur les pays voisins qu'il aura à éviter ou à visiter plus tard.

Supposons qu'un Africain intelligent et désireux d'étudier la France arrive à Paris avec un guide qu'il a pris au hasard et qui le laisse là. Ce voyageur sera tout d'abord un objet de curiosité à cause de sa couleur, de son costume, et les premiers Français qui s'occuperont de

lui seront des badauds vulgaires sinon pires. Les gens de bien, et il y en a dans toute société, ne sont généralement pas empressés auprès d'un nouveau venu. Ils s'en défont plutôt et celui-ci a besoin de temps pour les découvrir, les distinguer et enfin faire leur connaissance. C'est ce qui arrive pour un Européen dès qu'il s'arrête en Afrique. Il est forcé d'attendre l'occasion pour se bien renseigner et ce n'est l'oeuvre ni d'un jour ni même d'un mois.

La pratique de la médecine semble excellente à cause des grands progrès que l'art de guérir a fait chez nous; seulement il ne faut pas oublier qu'en grande majorité nos remèdes n'ont été reconnus bons que par expérience et que leur efficacité résulte de notre manière de vivre. En Afrique l'hygiène des habitants est très-différente de la nôtre et dans la plupart des cas les maladies même communes y réclament un traitement tout autre. Un médecin instruit, ancien interne de l'hôtel Dieu à Paris, avait naturellement voulu transporter en Éthiopie les fruits de son expérience acquise en France, et a eu devant nous de nombreux insuccès. La chirurgie même s'y exerce autrement et les Éthiopiens, ayant une logique à eux, croient qu'il est absurde de couper, dans aucun cas, une jambe au lieu de la guérir. Selon eux une pareille amputation est une preuve éclatante d'ignorance médicale. Parmi leurs opérations heureuses que j'ai entendu citer on peut mentionner celle de la taille, l'ablation du goître, la substitution d'un os de ruminant à un os humain trop brisé, et enfin la guérison de l'obésité par le couteau. Quand l'empirisme réussit, on devrait, au lieu de le mépriser, l'étudier au contraire sous toutes ses faces.

La mention de la médecine nous amène à parler de l'hygiène du voyageur, car il vaut mieux prévenir un mal que d'avoir à le combattre. En Éthiopie un site est naturellement malsain tant que son altitude est inférieure à 2000 mètres, à moins qu'une grande sécheresse n'y empêche toute végétation. Dans ces terrains bas, que toutes les langues indigènes désignent par un terme spécial, l'immunité sanitaire n'est même pas acquise aux habitants des plateaux voisins. Ils y sont exposés, tout comme les Européens, à la fièvre typhoïde ou aux fièvres intermittentes, soit pernicieuses, soit ordinaires alors que les habitants acclimatés ne prennent qu'un léger rhume. Selon les indigènes, certains lieux sont même si dangereux, qu'on ne peut les traverser le matin sans être sûr de contracter une de ces maladies: pour y résider il faut être né là ou dans les environs immédiats. Les saisons malsaines sont celles qui précèdent et surtout celles qui suivent les pluies annuelles, l'évaporation aqueuse, bien plus abondante alors, paraissant entraîner avec elle des principes délétères. Dans les régions basses, les bords des rivières sont toujours dangereux, ce qui est attribué par le peuple à la présence d'esprits malfaisants qui affectionnent les rives et saisissent le voyageur au passage. On est tenté d'expliquer cette influence morbide en faisant remarquer que dans une contrée de plateaux sillonnés par de profondes coupures, celles-ci reçoivent les rivières et font obstacle aux vents qui dissiperaient promptement les miasmes.

Quoiqu'il en soit, les indigènes natifs des hauts plateaux, et qui gagnent leur vie en chassant dans les régions basses malsaines, expliquent l'immunité dont ils jouissent par leur soin de faire tous les matins des fumigations de soufre sur le corps nu entouré par une étoffe. C'est sous une autre forme le préservatif de la vigne contre l'oïdium et l'on se demande si l'acide sulfureux n'a pas la vertu de détruire les miasmes. Nous voudrions voir cet usage du soufre mis à l'épreuve par un Européen intelligent que son amour de découvertes appellerait à séjourner dans les régions délétères, car les fièvres précitées laissent, même après leur guérison, une grande faiblesse d'esprit comme de corps, et un penchant à des rechutes facheuses.

Dans les contrées basses de l'Afrique intertropicale il vaut mieux s'abstenir de nos habitudes de toilette à l'europpenne. Bien qu'il soit d'abord pénible de ne pas se laver tous

les jours, on s'y habitue promptement et l'on y trouve plus d'un avantage. Nous n'y ajouterons pas celui que les mères éthiopiennes enseignent à leurs filles en disant que l'eau enlève à la peau ce vernis brillant qui rehausse un teint sombre.

Après les fièvres la dysenterie est l'ennemi le plus commun. Bien des gens s'en préservent en portant une ceinture de laine sur la peau. Dès le début de cette maladie nous avons toujours réussi à l'arrêter par 24 heures de jeûne absolu suivi d'une boisson alcoolique et chaude. En tout état de cause cette maladie cède promptement à l'usage du *Wajinos* (*Brucea antidysenterica*) qui abonde en Éthiopie et dont on peut employer la racine comme Bruce l'a indiqué, ou bien le fruit dont la dose comporte sept graines avalées avec du miel.

Dans les terres chaudes et humides il est recommandé de ne pas coucher sur le sol, et il est fort utile de dormir avec la tête et le visage couverts, ce qui est d'abord pénible. Nous avons souvent pensé qu'un hamac léger, suspendu sur des bâtons à un mètre de terre, pourrait servir à un voyageur sans l'encombrer beaucoup.

S'il est imprudent de compter pour vivre sur une provision d'aliments apportée d'Europe et qui doit manquer tôt ou tard, il n'est pas moins dangereux d'adopter brusquement l'alimentation indigène. Le changement d'un régime à l'autre doit s'effectuer peu à peu. Une grande sobriété dans les repas est de règle et dans les terres chaudes il vaut mieux s'abstenir de nourriture animale. Quand on en use, on évitera la viande rôtie. Comme excitant, le voyageur ne se permettra que le café: il trouvera même de l'avantage à s'en passer; l'excitation mentale est le meilleur des stimulants.

En abordant l'Afrique il faut se rappeler le proverbe arabe: «ò toi qui as patienté pendant longtemps, patiente encore.» Rùppell nous disait, avec beaucoup de raison, qu'avec du temps et du calme on peut parcourir en tous sens ce continent qu'un voyageur anglais a appelé *sombre*. Les paroles ou gestes de colère, si naturels chez nous, sont aux yeux des indigènes des signes, non seulement de déraison, mais de folie complète. Le voyageur doit affecter en toute occasion ce calme absolu qui en impose à l'Africain, et ne jamais se facher que par dépit. Si l'on reçoit de ces injures qu'on a appris d'avance à comprendre, il faut faire semblant de ne pas les entendre; l'indigène renoncera alors à des invectives qu'il voit être inutiles. Quand aux vêtements, sans chercher à se déguiser en indigène, il est préférable d'imiter, en partie du moins, ceux du pays: on a l'air ainsi de rendre hommage à son gout, et l'on échappe au ridicule du vêtement européen. Le turban oriental est toujours bienvenu; il accroît l'importance de celui qui le porte et garantit avec efficacité des ardeurs du soleil.

Avant de terminer, permettez-moi d'appuyer sur ce que je regarde comme de la dernière importance, lorsqu'on veut voyager en pays inconnu.

Voulant assurer sa domination dans ses îles de l'Océan Indien et éviter l'emploi de forces militaires, aussi coûteuses qu'encombrantes, le Gouvernement Hollandais expulse tout homme blanc qui viole les lois de la probité ou de la morale. Bien qu'elle expose à l'arbitraire, cette mesure est inspirée par une politique prévoyante autant que sage. Quelques milliers de Hollandais commandent là à des millions d'indigènes, et cependant on les gouverne sans peine en leur prouvant pratiquement que la droiture et la bonne conduite sont inhérentes à la qualité de Hollandais.

Les Africains partagent entièrement nos idées de beauté physique et morale, et, comme les Javanais, ils n'accordent leur estime à l'étranger que s'il se conduit bien. Dans les contrées qui ont déjà vu de nos compatriotes peu scrupuleux, on souffre des méfaits de ses devanciers. Au contraire, dans une région non encore explorée on ouvre la porte à ses

successeurs en se comportant avec plus de soin et de sévérité que nous ne le faisons en Europe même. Ici des amis bienveillants pardonnent nos fautes légères, parce qu'ils connaissent notre vie passée. Ce contrepoids fait défaut en Afrique et l'on ne saurait veiller trop religieusement à la réputation qu'on s'y fait; elle est la plus grande force du voyageur. La vigueur physique, ou ses armes, lui feront souvent défaut. Ses richesses même ne seront guère un titre de considération pour l'indigène, car il sait bien qu'il peut les piller. Pareil au guerrier prudent qui ne méprise jamais son ennemi, le voyageur doit compter avec l'opinion publique: en Afrique comme ailleurs elle est la reine du monde. Enfin un voyageur sérieux doit se regarder comme le représentant de la civilisation, de sa patrie, de sa religion et à ce titre être trois fois sage.

Ces réflexions nous sont suggérées par les tristes exemples d'Européens qui, parvenus en Éthiopie et tenant les indigènes pour de purs barbares, s'y laissaient aller à des scandales de toute sorte qu'ils ne se seraient jamais permis en Europe. Ils ne se doutaient pas que tout le monde avait les yeux sur eux et qu'on les jugeait avec une sévérité digne de l'idée africaine que l'homme blanc est un être supérieur. Outre la règle invariable de probité et de justice, le voyageur doit se rappeler celle d'Horace:

Qui studet optatam cursu contingere metam
 Multa tulit facitque puer: sudavit et alsit,
 Abstinuit Venere et vino.

Dans le Bulletin de la Société de Géographie de Paris² nous avons parlé des instruments à employer en un voyage de découvertes et montré le parti à tirer d'un instrument spécial que nous avons combiné et éprouvé dans ce but. Sans revenir sur ce sujet, il est bon d'ajouter une remarque sur l'utilité de dresser deux serviteurs de choix à préparer des observations à chaque halte. L'un placera le trépied pour un tour d'horizon: l'autre fera bouillir de l'eau pour l'hypsomètre, et obtiendra la permission de manger après qu'il aura vu remonter le chronomètre. Ces serviteurs de choix n'ayant en route rien autre à porter, s'attacheront à leurs légers fardeaux et comprendront vite que leur conservation en bon état les préserve des charges plus lourdes et moins agréables.

Il ne suffit pas d'avoir des instruments appropriés aux voyages de découvertes: on doit encore savoir en faire usage. Cet art s'enseigne mal dans les livres où l'auteur, craignant d'être trop verbeux, n'est pas toujours assez clair. À Paris le Bureau des longitudes a fondé une école spéciale pour les candidats aux voyages et donnera le titre d'*agrégé* à ceux qui seront suffisamment instruits. Grâce à l'initiative de M. Kaltbrunner, la Suisse a réalisé la même idée. On dit qu'en Angleterre la Société de Géographie donne aussi des leçons spéciales, mais elle n'a pas publié ses méthodes. en tout cas, il n'est pas à désirer qu'on laisse partir pour l'Afrique un novice sans lui faire subir une épreuve pratique. À cet effet l'examineur emmène le candidat par la voie ferrée et l'installe à l'improviste près d'une petite station où il doit faire séance tenante les observations nécessaires pour un tour d'horizon orienté et pour déterminer les latitude, longitude et altitude du lieu. Il livre aussitôt tous ses chiffres à son juge et chacun les calcule ensuite de son côté. Une épreuve de ce genre donnera la vraie mesure de la confiance qu'on devra accorder aux observations faites plus tard en Afrique par ce candidat, et fournira aux géographes un moyen de plus pour se décider entre les résultats, trop souvent contradictoires, de voyageurs différents.

2. 1878, septembre, pages 214 à 240 et octobre, pages 365 à 383.

Je demanderais pardon d'être entré dans tant de détails, s'il ne s'était agi d'un sujet bien cher à tous les géographes. Une autre raison m'a aussi amené à abuser peut-être de votre attention et à mettre en scène, plus qu'il n'aurait fallu, ce *moi* toujours haïssable dont parle je ne sais quel penseur: c'est que, très-préoccupé de la publication de mes résultats scientifiques, dont six volumes seulement ont paru, j'ai remis constamment à plus tard ma relation de voyage, d'où ressortiraient naturellement les preuves à l'appui de mes affirmations et je me demande si le temps me permettra jamais de tout produire. J'ai donc cru bien faire de livrer dès aujourd'hui au jugement des géographes nos considérations en les invitant à les discuter; et même il m'a semblé qu'après avoir échappé à de nombreux périls c'était pour moi un devoir de donner le fruit de mon expérience, car bonne chance oblige.

1.28. Récit d'un Voyage Magnétique en Orient*

On sait qu'un barreau aimanté, horizontal et librement suspendu par un fil sans torsion ou balancé sur un pivot, reste bien rarement dans le méridien, c'est-à-dire ne se dirige pas vers le vrai Nord; il s'en écarte d'un angle variable qu'on appelle *déclinaison*. Selon les temps et les lieux, cet écart a lieu vers l'Est ou l'Ouest. En 1541, il y a plus de trois siècles, Bellarmatus observait à Paris une déclinaison *orientale* de 7°78 grades; elle a diminué ensuite jusqu'en 1666, où l'abbé Picard constata que le barreau aimanté indiquait précisément le Nord, et, le mouvement lent vers l'Ouest continuant toujours, Bouvard trouvait en 1814 une déclinaison *occidentale* de 25°07; enfin, depuis 1820 environ, elle n'a cessé de diminuer; on suppose, par analogie, que cette déclinaison sera encore nulle vers l'an 1960 et qu'ensuite elle redeviendra orientale. Outre cette variation séculaire, la déclinaison change dans le cours d'une seule journée: son minimum arrive entre 7^h et 8^h du matin; le maximum s'observe entre 1^h et 2^h du soir. A Londres, les époques des variations séculaires sont à peu près les mêmes que chez nous, mais les quantités diffèrent. En 1580, Burrows trouvait une déclinaison orientale de 12°50; Bond la déclarait nulle en 1657 et Gilpin constatait en août 1814 l'écart extrême de 27°06 grades.

C'est aussi à Londres que Norman, constructeur de boussoles, remarque, vers l'année 1576, qu'un barreau d'acier, bien balancé sur son axe et pouvant alors rester horizontal, changeait de position dès qu'il était aimanté. Celui de ses pôles qui se dirige vers le Nord s'abaissait alors d'un angle égal à 79°81 grades. Cet abaissement s'appelle *inclinaison*. Whiston a trouvé, en 1720, son maximum de 83°52; trois années plus tard, Graham la déclarait égale à 83°00 seulement. Dans les premiers temps, on ne comprenait pas l'importance des variations du magnétisme et l'inclinaison était rarement observée. A Paris, c'est un siècle plus tard, en 1671, que Richer mesurait 83°33. Dans les années 1754, 1791 et 1814, Lacaille, Cassini et Bouvard trouvaient respectivement 80°28, 78°70 et 76°22. La diminution de l'inclinaison continue dans le siècle actuel. En 1827, Blossville constatait 75°41, Duperrey mesurait 74°93 en septembre 1834, et nous n'avons trouvé que 74°85 le 2 août 1836. Au 1^{er} janvier 1885, cet angle n'était plus que de 72°54 grades dans l'observatoire du Parc Saint-Maur, près Paris.

Ces variations ayant été bien constatées au siècle dernier, on s'est demandé ensuite si la force mystérieuse qui les produit subit aussi des changements dans son intensité. La

* Annuaire du Bureau de Longitudes, 1888, pp. 1-12.

première étude méthodique de cette force fut confiée à l'expédition de l'illustre et malheureux La Pérouse, qui périt tout entière dans un naufrage. Pour exprimer la force magnétique observée en divers lieux, on la comparait alors à celle qu'on avait constatée à Paris; mais, comme on trouvait celle-ci changée au retour d'un long voyage, on supposait, faute de mieux, que ce changement était proportionnel au temps écoulé. Cela n'est d'ailleurs pas probable, car les variations des deux autres éléments magnétiques ne suivent pas exactement la marche du temps.

En 1833, Gauss publia une méthode exempte d'hypothèse et qui permet de bien déterminer la force magnétique. Elle se déduit de l'inclinaison, que l'on combine avec l'intensité mesurée par un barreau horizontal; c'est pourquoi on donne à cette dernière le nom de *composante horizontale*. Les éléments de sa mesure sont le centimètre, le gramme et la seconde de temps moyen; c'est ce qu'on désigne par le symbole C.G.S.

Comme on se dirige en mer par la boussole, les besoins de la navigation firent observer, dès le XVI^e siècle, la déclinaison dans un grand nombre de ports: on ne songeait pas à la déterminer dans l'intérieur des terres, encore moins à mesurer l'inclinaison et la force en diverses stations. Humboldt est le premier qui soit entré dans cette voie en parcourant l'Amérique méridionale et le Mexique. Sans mentionner les observateurs qui, en d'autres contrées, ont suivi ce grand exemple, nous nous bornerons à citer les travaux exécutés en France. Dès l'an 1857, Lamont, directeur de l'observatoire de Munich, avait fait 43 stations chez nous. Onze années plus tard, le P. Perry, qui préside à l'observatoire de Stonyhurst en Angleterre, et son confrère le P. Sidgreaves, tous deux de la Compagnie de Jésus, observèrent en 33 stations. Ils furent suivis par MM. Marié-Davy et Descroix qui mesurèrent les coordonnées magnétiques en 20 lieux différents pendant l'année 1875. Enfin, M. Th. Moureaux a publié en 1886 les résultats de 66 stations françaises déterminées dans l'année précédente. Comme on devait s'y attendre, il a constaté des anomalies dans le massif volcanique de l'Auvergne, mais personne n'avait prévu la discordance qu'il a découverte dans la déclinaison en Bretagne et qu'ils est allé vérifier en mai 1886.

Il se passera bien des années avant que la terre soit couverte de stations aussi rapprochées que celles de M. Moureaux: la moisson est grande, et les travailleurs sont peu nombreux. Le Bureau des Longitudes ne pouvait se désintéresser de ces recherches et, pensant qu'il était utile de faire au moins une reconnaissance magnétique dans les régions fameuses de l'Orient, je quittai la France dans l'automne de 1884.

Pour éviter une longue quarantaine, nous allâmes prendre un paquebot à Trieste, après avoir traversé les neiges profondes de la Carinthie. Ce froid précoce était le commencement de nos mécomptes. A Athènes, notre première étape, j'avais commencé à observer sur le mont Ardettos qui domine le *stade*, champ de course où s'exerçaient jadis les athlètes de la Grèce. Près de là était une caserne, et je ne me préoccupai pas de quelques fusils qui pouvaient s'y trouver; mais quand j'appris ensuite qu'elle renfermait tout un parc d'artillerie, j'abandonnai cette station pour aller au Pnyx où les Athéniens d'autrefois tenaient leurs assemblées publiques. Après trois semaines d'un temps froid et pluvieux, je me mis en route pour Alexandrie.

Instruit par l'expérience d'Athènes, et afin d'éviter toute masse de fer peut-être cachée dans une maison, je me rendis à Ramleh, bourg ouvert où je choisis une station près de la mer. Un fort vent du Nord m'y gêna beaucoup. Il nous suivit au Caire, où le froid sévissait encore. Pour y échapper, je résolus de prendre le vapeur égyptien qui, partant tous les mois

de Suez, faisait de courtes relâches dans les ports principaux de la mer Rouge. Il était permis d'entreprendre ainsi des reconnaissances dans ces parages qui, sauf pour quelques déclinaisons, étaient magnétiquement inconnus.

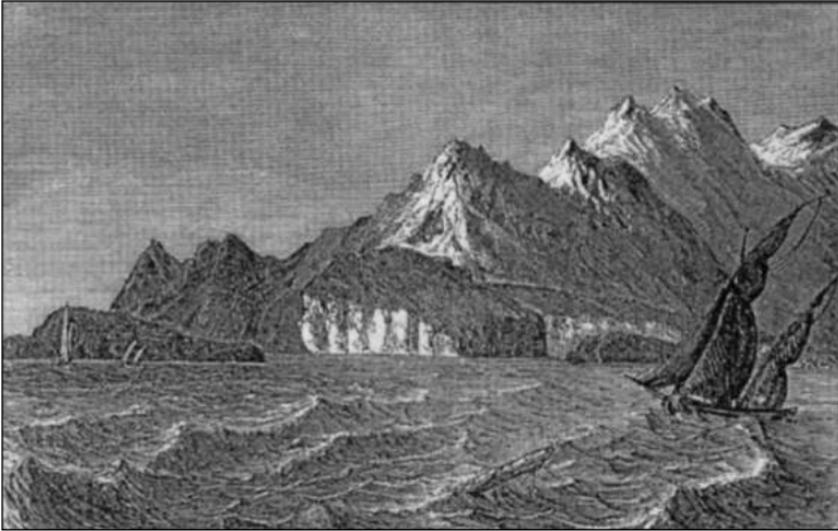
Suez est bien changé depuis que j'y étais descendu, il y a cinquante ans, de mon lent et patient chameau. On y arrive en chemin de fer et, pour être à l'abri des curieux, j'allai observer dans un îlot désert, situé près de l'embouchure du canal sans écluse dû au génie et à l'infatigable persévérance de M. de Lesseps. Par malheur, dans ce pays où pourtant le Soleil est roi, des nuages me dérobèrent cet astre qu'il fallait relever pour obtenir la déclinaison. Je dus me contenter des deux autres éléments magnétiques et me hâter d'aller prendre passage sur le vapeur *Damanhur*, prêt à partir. On y avait déjà installé plus de cent voyageurs musulmans de pays divers qui s'étaient réunis pour faire le pèlerinage ordonné à tout sectateur de Mohammed.

Nous eûmes enfin de la chaleur en traversant le tropique du Cancer avant de jeter l'ancre devant Jiddah, port de La Mecque, cette ville sainte de l'islamisme. Jiddah apparaît de loin comme une pyramide blanche assise sur du sable fauve, sans un arbre, sans un brin d'herbe, et baignée par la mer d'un vert intense que des coraux à fleur d'eau déchirent en longues franges d'écume. Au dedans, la ville est aussi étrange qu'à l'extérieur. Ses maisons aux terrasses dentelées, aux innombrables fenêtres saillantes, découpées à jour pour inviter dans l'intérieur les rares brises, ces bénédictions des pays chauds, les portes où parfois une main inspirée a taillé dans la pierre des dessins féériques, lui donnent l'aspect d'une ville brodée de pied en cap. On peut aussi l'appeler la *ville du silence*. Dans ces rues étroites, tortueuses, sans pavé ni voitures, on n'entend rien de ce bruit incessant qui, chez nous, ne se sépare pas de l'idée d'une cité. On s'y heurte à des ânes, à des chameaux au pas moelleux qui transportent des lourdes denrées et même des pierres pour bâtir, à des pèlerins en grande tenue religieuse marchant d'un air grave et recueilli, à des passants vêtus de robes éclatantes, coiffés du turban, cette couronne de l'islamisme qui tend à disparaître ailleurs sous l'influence envahissante de l'Europe. Dans cet air où rien ne vibre, on entend seulement les marchands ambulants, dont l'appel chanté s'éteint de ruelle en ruelle, et les mendiants qui psalmodient leur misère et disent sur des notes douloureuses: «Allah! Allah! mes entrailles sont vides; inspire à quelqu'un de la tendresse pour me donner à manger: peu d'aumônes empêche bien des malheurs, etc.»

Nous reçûmes l'hospitalité de M. le Dr de Lastalot de Bachoué, consul de France. Sur sa terrasse, je mesurai la déclinaison et l'intensité, mais j'avais à peine achevé la première des huit observations qui donnent l'inclinaison quand on annonça le départ immédiat du *Damanhur*.

Ce bâtiment relâcha ensuite à Muçawwa, bon port à côté d'une ville des huttes. Sous leurs toits de nattes grouille une population dont la variété ferait la joie d'un anthropologiste. Sans parler des Baniens, des Arabes, des Grecs et d'autres Européens, on y entend au moins six langues éthiopiennes. Outre son consul, la France était représentée par M^{gr} Touvier, vicaire apostolique, et par des soeurs de charité. Comme il était imprudent de travailler dans ce fouillis de nations resserrées en un îlot à peine long de 800^m, j'allai sur le continent, à 6^{km} de là, pour observer dans Imakullu. J'y obtins la composante horizontale et une déclinaison de 5 grades. Quant à l'inclinaison, elle ne peut être qu'une pierre d'attente, car on approchait de l'équateur magnétique, et ma boussole, construite pour de hautes latitudes, ne permettait de lire qu'un seul des deux bouts de son aiguille.

Vue des
rochers
d'Aden.
dessin de
A. de Bar



A Hodaydah, où nous allâmes ensuite, je la déduisis de la méthode indirecte par deux planes intermédiaires et j'obtins 10°9 grades pour l'inclinaison. La déclinaison, occidentale dans tout ce voyage, n'était plus que de 3°8 grades.

A Aden, au contraire, je trouvai d'abord une déclinaison orientale de 0°34 grade sur une pente rocheuse au sud du consulat de France, géré alors par M. Raffray et isolé sur un promontoire, d'origine volcanique ainsi que tout le sol d'Aden. On sait qu'un terrain de cette espèce attire souvent l'aiguille aimantée. Comme le premier résultat m'étonnait, je recommençai l'observation à 190^m de là et j'y obtins une déclinaison de 3°02 grades vers l'ouest et 5°44 non loin de ma deuxième station: la vraie déclinaison à Aden ne sera bien établie que par une interpolation entre les déclinaisons des régions voisines, A Barbirah, sur la côte des Somali, je trouvai l'inclinaison la plus faible; elle était de 0°3 grade seulement. Sans prétendre à l'exactitude, pour le motif déjà mentionné, ce résultat indique au moins le voisinage de l'équateur magnétique.

Comptant sur les besoins de la garnison anglaise de Sawakin où il devait relâcher au retour, notre capitaine prit un si gros chargement de moutons qu'il n'était plus possible de circuler sur le pont. On y avait joint des poules dont les queues, sortant de leurs cages, étaient picorées par quelques vaches maigres achetées encore pour les repas des soldats anglais et embarquées sans foin. Il y avait aussi à bord une gentille guenon dont les espiègleries nous aurais toujours amusés si cette petite bête n'avait été une effrontée voleuse. Ses ruses dépassaient notre finesse: elle voulait toujours emporter ce qu'on tenait le plus à lui cacher, et il fallait la surveiller pour ne pas la voir croquer un calcul d'astronomie ou de magnétisme avec le même entrain qu'un simple figue. Parfois, au contraire, elle semblait pleine d'égards. Si l'on s'assoupissait, elle soulevait délicatement avec ses petits doigts de fée la paupière du dormeur, apparemment pour s'assurer que l'oeil était toujours là.

A Hodaydah, pendant que j'observais la latitude sur la terrasse de M. Lucciani, consul de France, on laissa tomber à la mer, en le débarquant, un baril de fil de laiton, article de valeur dans ces pays. Pour le repêcher, on appela deux plongeurs, un Arabe et un superbe nègre. Après une descente infructueuse, ce dernier replonge et l'Arabe, sommé de

travailler à son tour, répondit tristement qu'ils attendait son camarade. On trouva plus tard le cadavre du nègre à 70^{km} de là, près de l'île Kamaran, ce qui indique l'existence d'un courant vers le Nord. Une blessure au front de ce nègre fit supposer qu'il s'était frappé contre l'hélice de notre bâtiment.

Les Arabes étant aussi turbulents que peu gouvernés, il aurait été au moins imprudent d'observer hors de leurs murs. Je m'étais donc établi sur les terrasses de nos consuls, si empressés à faire accepter une franche hospitalité française. Toutefois, mes expériences répétées montrèrent les dangers de stations pareilles. Les constructions sont fort légères dans ces régions où il pleut rarement: les terrasses tremblent sous le moindre choc; il fallait circuler à pas de loup autour de mon trépied et l'approche d'une seule personne dérangeait l'observation, déjà pénible par elle-même. En retournant à Jiddah, je demandai donc à travailler par terre hors des murs, mais je me heurtai à un obstacle imprévu. Préoccupés de mon trépied, les indigènes me prenaient pour un photographe: quelques-uns m'avaient même demandé leur portrait. Un photographe m'avait précédé à Jiddah, et le gouverneur du Hijaz, ne comprenant rien à ses procédés mystérieux, avait pris un arrêté qui peut se résumer ainsi: «Attendu que les opérations de magie sont iniques dans le pays sacré de l'Islam, nous y proscrivons toute photographie.» M. de Lostalot eut néanmoins l'obligeance de demander par télégraphe à ce fonctionnaire, alors absent, la permission d'observer, dans l'intérêt de la navigation, des boussoles hors de la ville. La réponse fut cette gracieuse impossibilité: «qu'on observe par terre dans une rue». Je n'avais pas le temps de continuer une négociation par télégraphe; aussi notre habile consul imagina un biais en s'adressant au gouverneur de Jiddah, et je pus observer pendant quelques heures à 700^m au nord de cette ville.

Nous allâmes ensuite à Sawakin avec notre cargaison vivante. On l'avait augmentée d'une jeune esclave éthiopienne, née chrétienne, et qu'on venait d'acheter à Jiddah. Comme je connaissais sa patrie et que j'y avais conservé des relations, je m'attendais à la faire repatrier, dans la persuasion que les autorités anglaises, qui occupaient alors Sawakin, n'y permettraient pas l'importation d'un esclave. A ma surprise, le débarquement de cette esclave éprouva moins de difficulté que celui des moutons, et la jeune fille, née libre, mais volée, vendue et revendue, commença sa vie d'esclavage régulier à l'ombre du drapeau britannique.

De retour à Suez, j'y fis une station dans la plaine nue qui l'avoisine à l'Ouest, puis j'observai à Aswan, limite de la domination anglaise, à Luqsor, à Assyuwt et au Caire. Dans cette dernière ville on a bâti tout un quartier sur l'Ezbekiyeh, et il ne reste de cette grande place qu'un jardin trop encombré de bancs en fer pour que je puisse y répéter mon observation de l'inclinaison faite en 1839. La poussière et le vent gênèrent mes observations en Égypte. Un jour, pendant que j'opérais, mon aide, qui s'était attaché à un large paravent pour m'abriter, fut enlevé en l'air et jeté dans une excavation voisine.

Ne pouvant travailler avec confiance dans l'Ezbekiyeh, je résolus de faire l'ascension de la grande pyramide où en 1839, j'avais aussi observé l'inclinaison et dont la station, d'une précision exceptionnelle, ne peut laisser place à aucun doute. Un ciel serein et un vent relativement faible semblaient promettre des résultats faciles à obtenir: j'étais loin de prévoir les obstacles qui entravèrent mes projets. Venant de passer tout un mois dans les souffrances de l'ophtalmie, je fus pris de vertiges dans la montée et, parvenu sur le petit plateau terminal, j'eus le désagrément de voir qu'il était impossible d'y travailler utilement. En effet, les astronomes anglais qui, en 1874, observèrent sur le mont Moqattam le passage de Vénus, avaient voulu, avec beaucoup de raison, rattacher leur station à la grande pyramide.

Dans ce but, ils firent placer à son sommet un mât resté pieusement en place depuis onze années. Or ce mât était maintenu par des haubans et un socle tout en fer dont l'attraction aurait dérangé mes barreaux aimantés. Je donnai l'ordre d'enlever ce mât et surtout ses agrès, mais le préposé bédouin s'y refusa nettement. Il ne savait, disait-il, qu'une chose: c'est que le mât devait rester en place et qu'il en répondait sur sa tête.

Ce bon sens désagréable, cette obéissance indéfinie à une prescription oubliée sans doute depuis longtemps opposaient à mon entreprise comme un arrêt de mort. Juché en vain sur ce monument de quarante siècles et peu soucieux d'avoir à y remonter, j'envoyai un exprès au Caire, à plusieurs kilomètres de là, pour demander aide à M. Mason-Bey dont j'avais déjà éprouvé l'obligeance. Par malheur, tout n'est pas immobile en Orient; les fonctionnaires étaient changés et les traditions bureaucratiques perdues ne permettaient plus de savoir qui avait autorité sur ce mât malencontreux. Heureusement pour mes observations, un homme d'esprit me vint en aide. M. Scott Moncrieff, colonel du Génie, sabra le différend en ordonnant fort à propos que le mât serait enlevé pour me laisser observer, qu'il serait remis en place ensuite, et qu'on déciderait plus tard si ce signal de la pyramide ressortissait du Ministre de l'Intérieur ou bien des bureaux de l'Instruction publique. C'est donc à ce brave et savant militaire qu'on doit d'apprendre que l'inclinaison magnétique, égale à 46°33 grades en 1839, n'était plus que de 45°31 en l'année 1885. Elle avait diminué de 1°03 grade en quarante-cinq ans, ce qui donnerait une moyenne de 2'3 par an. A Suez, la comparaison de ces deux années d'observation fournit le résultat presque identique de 2'2. En France, cette diminution, constatée d'année en année, varie entre 0'55 et 7'0, car elle est loin d'être proportionnelle au temps.

Nous allâmes ensuite à Jérusalem où, dans une station près de la porte de Jaffa, la déclinaison était égale à 4°20 grades le matin et 4°38 le soir; nous eûmes 48°05 pour l'inclinaison et 0°298 pour la composante horizontale. A Damas, la plèbe nous jeta des pierres, heureusement sans blesser grièvement les observateurs ni leurs instruments. Après avoir mesuré les trois éléments magnétiques dans deux ports de la Syrie et trois de l'Asie Mineure, nous poursuivîmes le même travail près de Pera, faubourg de Constantinople. Le mauvais temps nous y attendait; le barreau aimanté fut orienté au Soleil entre deux nuages, et il fallut recourir à un ami arménien pour avoir les distances des mosquées relevées afin d'obtenir une latitude nécessaire au calcul de la déclinaison. Avant de quitter l'Europe orientale, nous y fîmes nos dernières observations au Pirée, déjà magnétiquement connu par les travaux de M. de Bernardières. Nous avons recommencé les mesures à Naples avant d'apprendre que les variations magnétiques et leurs éléments absolus étaient étudiés avec soin dans le bel observatoire de Capo di Monte. A Rome enfin, je constatai la diminution de l'inclinaison que j'avais observée en 1839, sur un point bien défini, dans le bosquet de l'Académie de France. Elle était alors égale à 67°11 grades: en 1885 elle n'était plus que de 64°51, avec une diminution moyenne de 5'68 par an. M. Chistoni avait obtenu 64°8 en une autre localité voisine de Rome. La différence, égale à 29', entre son résultat et le nôtre est sans doute trop grande pour être due à des erreurs de lecture. On doit l'attribuer à ces influences locales dont l'étude occupera encore longtemps les observateurs à venir.

LA
PROCÉDURE
EN ÉTHIOPIE

PAR
ANTOINE D'ABBADIE
MEMBRE DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES

PARIS
L. LAROSE ET FORCEL
Libraires-Éditeurs
22, RUE SOUFFLOT, 22
—
1888

1.29. La Procédure en Éthiopie*

Sans entrer dans la célèbre discussion sur les avantages respectifs de la loi écrite et de la coutume traditionnelle, on peut faire remarquer que cette dernière naît partout de la force des choses: car une société ne saurait exister sans des conventions exprimées ou tacites qui répriment les délits ou les crimes et qui assurent la paix. Pour la maintenir en mettant fin aux litiges il faut la puissance constante d'un chef ou l'autorité temporaire d'un arbitre. Le respect du prochain, de sa liberté et de ses droits, est nécessaire pour conserver une société: il l'est encore davantage dans un procès où chaque partie prétendant avoir raison est naturellement portée à dépasser les bornes permises. Les formes des démarches et du langage sont les signes et les soutiens du respect, et selon les idées qu'il s'en fait, chaque peuple invente et consacre ces formes. On peut donc admettre que la procédure existe partout, même chez ces nations que nous appelons barbares.

Un voyageur qui débarque sur un rivage de l'Afrique orientale se voit entouré aussitôt de gens sales, demi-nus, plus ou moins noirs et parlant un idiome étrange. Imbu des idées de l'Europe et mis en relation avec la lie de la population, car les gens de bien se défient du nouveau venu et se tiennent à l'écart, ce voyageur est trompé dans ses premiers rapports avec les indigènes, en prend une triste idée et les regarde comme de vrais sauvages. Ce préjugé dure longtemps, mais s'efface peu à peu quand un long séjour et la connaissance de la langue révèlent le bon sens, les complications, et l'on peut même dire la civilisation de ces Africains aux fronts d'ébène.

Soulevons un peu le voile qui nous cache ces peuples si peu connus et bornons-nous à esquisser les formes judiciaire chez ceux de la Haute-Éthiopie, c'est-à-dire du plateau intérieur élevé en moyenne à environ 2,000 mètres au-dessus de la mer. Ceux du Nord sont chrétiens depuis le IV^e siècle de notre ère: ils connaissent l'écriture et l'immense majorité sait lire ou du moins épeler. Ils ont même résolu le problème de suivre le procès le plus compliqué sans mettre la main à la plume, ou, pour parler plus juste, au roseau.

Un appel en justice, qui correspond à notre assignation, se fait par une expression sacramentelle qui, malgré sa bizarrerie grammaticale, nous paraît signifier: «je me mets sous la protection (de la justice).» La réponse du défendeur est toujours: «oui, par mon juge.» En effet, pour mettre un frein aux accusations oiseuses et pour assurer la protection des faibles, le défendeur a seul le droit de choisir le juge et, sauf dans un petit nombre de cas où un propriétaire est l'arbitre né des ses locataires, le demandeur est forcé de subir ce juge bien qu'il soit généralement choisi parmi ses ennemis personnels.

Après avoir pris à son gré deux assesseurs et deux rapporteurs, ce juge va s'asseoir avec eux à l'ombre d'un arbre et commence par faire donner aux deux parties une caution pour l'exécution du jugement et une autre pour les formes de la procédure. Cette dernière caution remplace jusqu'à un certain point nos avoués. Ensuite les deux parties attachent leurs toges à la ceinture en découvrant le haut du corps, ce qui est la manière respectueuse de se présenter chez le roi ou d'entrer dans une église. Les plaideurs se tiennent debout devant le juge, l'intimité étant à sa droite. Excepté dans le Damot, les wayzaro ou membres de l'antique famille royale, ont le privilège de plaider assis. Le demandeur commence par la formule: «sois questionné.» Le défendeur répond: «que je sois questionné,» et le plaidoyer commence. Il est souvent interrompu par de nouveaux interrogatoires toujours précédés par les mots: «sois questionné.» A chaque réponse et pour empêcher l'autre partie de renier plus tard ses dires, on lui propose le mot *Wangel* (Évangile) et, s'il dit *Wangel*, la réponse qu'il vient de faire

* Lecture faite à la séance de l'Institut du 21 avril 1888.

devient un acte acquis dans l'instance et sur lequel il ne peut pas revenir. Si l'on prouve ensuite qu'il a dit *Wangel* à tort, l'us de Gondar lui inflige une amende de 40 sels¹.

N'en déplaise à Aristote, nous avons essayé vainement de faire comprendre à maint indigène la force d'un syllogisme. Cette manière de raisonner ne lui va point. Par contre, il manie admirablement le dilemme et le plus souvent il en propose une suite enchaînée avec tant d'art que, si l'on ne voit pas d'abord où il veut en venir, on se trouve finalement enveloppé dans un réseau inextricable et obligé de s'avouer vaincu.

Tous les Éthiopiens savent plaider et s'y exercent par amusement; mais dans les procès compliqués ils s'adressent à un *gardien*, c'est-à-dire à un avocat. On le constitue en lui disant devant le juge: «aide-moi,» ce qui est valable pour toute la journée. Si l'on est peu content de sa faconde, on peut alors choisir le lendemain un autre avocat. Il est permis aussi de prendre un avocat pour tout le procès en usant de la formule: «achève-le-moi;» mais ce procédé est dangereux. En effet, celui qui a constitué un avocat de cette façon ne peut plus rien dire ni au tribunal ni même à son propre avocat, bien qu'il reste toujours là debout, pour la forme.

Chez les *Gurage*, on prend un avocat d'une manière plus simple: on le choisit parmi les curieux qui assistent au procès. En s'asseyant autour du tribunal, ceux-ci posent à terre leurs bâtons et celui dont un plaideur prend le bâton est forcément le défenseur d'office; il doit se lever aussitôt et conduire l'affaire de son client improvisé.

Chez les *Oromo* qui possèdent seulement un vestige de christianisme, le plaideur montre son respect pour la justice non par l'arrangement de la toge, mais en parlant un genou en terre. Au lieu de la formule «sois questionné,» il dit simplement «viens,» et la partie adverse répond «je suis venu.» Un autre usage Oromo est fort bizarre et amène à une digression que nous nous permettons de dédier à nos maîtres en philosophie sociale.

Les érudits savent combien le sens d'un texte peut être changé par le déplacement d'un point ou même d'une simple virgule: chacun de vous, Messieurs, peut citer un exemple de sens rendu douteux de cette façon. Au contraire, dans le discours parlé nous n'avons pas d'incertitudes pareilles: le ton, l'accent, et d'autres finesses oratoires suffisent chez nous pour nuancer la parole. Les Oromo ne sont pas de cet avis: Ils croient nécessaire de ponctuer leur éloquence avec un fouet. Un petit coup indique la virgule: les deux points, le point et virgule, le point d'interrogation sont désignés par des claquements bien connus. Le point d'exclamation s'exprime par une suite de grands coups bruyants qui font songer à nos postillons alors qu'ils entrent dans une petite ville. Nous avons assisté à une séance du parlement Oromo: notre hôte, orateur hors ligne, disait-on, le Berryer de cette région, était debout, le bras gauche étendu, appuyé sur sa lance, et soutenant sa toge pittoresquement drapée: de la main droite il tenait haut le petit fouet et ponctuait en l'air ses phrases tour à tour persuasives, ironiques ou enthousiastes. Vis-à-vis de lui, assis par terre et la toge ramenée jusqu'au menton, le chef de l'opposition semblait dévorer des yeux son émule et

1. Les vieux jurisconsultes protestent contre cette procédure. Ils disent qu'elle est nouvelle et répugne au bon sens, puisqu'il n'est pas permis de nier une assertion qu'on a sérieusement affirmée comme étant aussi vraie que l'Évangile. Ils ajoutent enfin que cette innovation a été introduite dans les tribunaux de *Gondar* par les Oromo qui, vers l'année 1830, ont pris dans la personne de *Gugsa* les hautes fonctions de *Ras* (généralissime). On sait que *Ras Mikael* avait, dans le siècle dernier, substitué son pouvoir à celui de l'Empereur, absolument comme les maires du palais l'avaient fait jadis en France.

L'assertion de ces jurisconsultes est corroborée par l'esquisse du procès de l'avocat aveugle raconté plus bas. Son procès eut lieu en *Bagemdir*, loin de *Gondar*, où le *fitim* ou acte judiciaire conservait encore toute sa force en 1847. L'innovation admise à *Gondar* n'avait pas encore, à cette époque, pénétré dans la province de *Bagemdir*.

l'écoutait en silence. Quand le dernier et long claquement du fouet eut annoncé la fin de la harangue, il y eut bien une légère susurration, car l'auditoire avait peine à se contenir, mais on attendit pendant plusieurs minutes pour permettre à l'orateur de rassembler ses souvenirs et d'ajouter au besoin quelque argument omis, quelque preuve oubliée dans le torrent de son éloquence. Avec sa politesse innée, l'Oriental ne se livre pas à ces commentaires instantanés, à ces interruptions pétillantes rarement utiles et souvent oiseuses qui, dans nos assemblées parlementaires, font la joie des badauds. Une repartie vive éclaire parfois un orateur qui s'égare, mais en se plaçant à un point de vue élevé on peut se demander si les allures éthiopiennes ne valent pas mieux que les nôtres et si les Africains que nous appelons sauvages ne peuvent pas nous donner quelquefois des leçons utiles.

Une assemblée qui a le respect d'elle-même et qui veut inspirer ce respect au public conserve mieux son prestige en se gardant d'interrompre ses propres membres, car il y a une vraie dignité dans le silence. On peut soutenir au contraire qu'il est le plus souvent utile de rappeler un orateur à la question en l'interrompant lorsqu'il s'égare, que les applaudissements l'encouragent à suivre la voie commencée et rehaussent son éloquence; enfin que dans un pays où chacun se croit libre il est bien permis de blâmer à l'instant celui qui choque l'opinion de la majorité. A ceux qui soutiendraient les deux côtés de cette question nous préférons répondre avec le poète:

Non nostrum inter vos tantas componere lites.

L'Europe a des adages qu'on cite en justice, mais rarement, par exemple: «*non bis in idem*»; «là où il n'y a rien, le roi perd ses droits.» En Éthiopie, au contraire, tout plaidoyer est parsemé de proverbes rimés et bien connus. Ainsi pour accuser de captation, on dira «comme un enfant amadoué par une bague, comme un chat attiré par du lait.» La prescription n'étant pas admise en Éthiopie par ses races sémitiques, parce qu'elle serait la mort et la négation du droit qui est immortel, on y est souvent forcé d'attendre la chute d'un usurpateur puissant avant de demander justice. On invoque alors l'adage: «Traverse la rivière quand les eaux ont baissé, parle quand un juge apparaît.»

L'usage le plus frappant dans les tribunaux éthiopiens c'est le pari judiciaire. Pour comprendre l'explication de mon professeur de procédure à cet égard, il faut se rappeler que tout Africain a un sentiment inné d'infériorité par rapport à l'Européen: «Vous n'avez pas besoin de paris, me dit-il, parce que vos juges nommés par votre roi et rompus à leur métier, suivent les arguments des plaideurs. Chez nous, au contraire, bien que semblant toujours attentifs, nos juges laissent errer leur intelligence; parfois même ils sommeillent. Alors le plaideur fait un pari pour éveiller ses auditeurs. Citant un fait dont la constatation décidera le gain du procès, il parie, un mulet par exemple, qu'il prouvera l'exactitude de ce fait et il exhibe le mulet. Alors le juge tend la main ouverte, la paume en haut et le parieur va la fermer. Quand le juge est le suivant d'un homme de rang, il juge debout et l'on prend un coin de sa toge pour y faire un noeud. Si la partie adverse va ouvrir la main ou défaire ce noeud, cela signifie qu'elle accepte le pari: elle doit aussitôt donner caution pour la valeur pariée. Dans tous les cas, le montant du pari reste la propriété du juge qui est ainsi très intéressé à vérifier le fait allégué.

La preuve par témoins est admise, mais, par une singularité que nous ne comprenons pas, ils ne comparaissent pas devant le tribunal: un juge rapporteur se rend chez eux avec les deux parties, entend leurs dires et en rend compte au tribunal. Les témoins ne prêtent pas serment, mais s'ils sont clercs, ils disent, quelquefois seulement: «qu'on m'applique une image sainte,» ce qui ajoute de la solennité à leurs assertions.

Les appels sont en usage et peuvent être successivement nombreux. On va alors de juge en juge jusqu'au roi des rois.

Quand une des parties dit «j'en appelle,» ce qu'elle doit faire aussitôt après le prononcé de la sentence, le président du tribunal nomme son juge supérieur et envoie un rapporteur pour notifier l'appel et expliquer l'affaire. Le demandeur et l'intimé accompagnent ce rapporteur qui perçoit un sel (20 à 30 centimes selon le change), à chaque eau courante qu'il traverse; on paie bien plus au passage des grosses rivières; le Takkazé comporte un droit de 60 francs. C'est l'une des rares taxes légales, et comme les derniers juges demeurent souvent très loin, cette taxe sert à amortir l'ardeur des plaideurs entêtés. Elle est partagée entre le rapporteur et celui qui l'a délégué, car l'appel empêche un juge d'énoncer ses frais. En dernier lieu, on peut en appeler au code écrit, dont le volume, d'ailleurs, est consulté rarement. Le passage *de cujus* est cité et commenté par un professeur désigné à cet effet. Il y en a un auprès de chaque grand chef, et il doit savoir tout le code par coeur, ce qui est d'ailleurs peu de chose auprès des professeurs qui possèdent toute la Bible, sauf Ezéchiel, et peuvent en citer à l'improviste n'importe quel passage, ainsi que je m'en suis assuré près de l'un d'eux qui avait perdu la vue en apprenant le volume sacré et cinq de ses variantes. Dans quelques cas rares, le code est en contradiction formelle avec la coutume, mais celle-ci est toujours préférée par le premier tribunal.

Les Éthiopiens connaissent nos diverses espèces de décisions judiciaires, à la seule exception du jugement par défaut: comme dans la coutume anglaise, ils exigent la présence du défendeur pour statuer sur une accusation. Le jugement secret ou à huis clos, est inconnu, et le désistement du demandeur n'est pas admis.

Dès que la cause est entendue, le juge clôture le débat en invitant ses assesseurs à donner leur opinion. Le plus jeune commence, se lève, résume l'affaire et motive longuement son opinion. Les trois autres en font de même, enfin le président prononce la sentence et finit par dire le montant des frais. Ici se présente une singularité dont nous avons demandé en vain la raison: le juge a le pouvoir illimité d'estimer ses frais; à cet égard, il n'y a ni taxe ni appel. En pratique, il demande peu de chose dans l'espoir, dit-on, d'être souvent choisi pour vider des procès. Les jugements civils parvenus à notre connaissance avaient plutôt le caractère de compromis: c'est peut-être la vraie justice, car il est rare que les torts ne soient pas réciproques. Nous avons été témoins d'un procès né à notre porte: des ménétriers ayant joué et chanté à satiété, demandèrent l'aumône à un serviteur infime du roi. Sur son refus, ils l'insultèrent et lui donnèrent même des coups. Il les assigna aussitôt: comme il était d'une autre province où quelques formes de la procédure diffèrent, les juges nous semblèrent d'abord plus occupés de ces variétés que du fond de la contestation. On plaida longtemps avant que la sentence ne fût rendue. Elle ordonnait aux défendeurs de payer 12 sels comme dommages, et pria le demandeur de leur en restituer la moitié. Ce jugement faisait entendre ainsi que l'autorité avait été indulgente. Les Orientaux excellent à trouver de pareils détours. Selon l'usage de ce lieu reculé, les frais furent alors de 3 sels, c'est-à-dire la moitié des dommages réellement payés.

Les audiences improvisées en plein air et les fonctions si temporaires des juges ayant une tendance naturelle à diminuer le respect de la justice, les Éthiopiens sont très sévères sur les cas où les parties sont mises hors cour. Ils spécifient les écarts de langage, les actes et même les gestes qu'on doit punir de cette façon.

De même qu'en Europe, les avocats jouissent d'une grande liberté. Comme ils ne peuvent diffamer ni l'Église ni l'État, et qu'ils ne forment pas un corps particulier, ils ne

craignent pas de s'injurier réciproquement en l'absence de meilleurs arguments à présenter. On se borne à rire de ces saillies: elles sont ordinairement rimées et perdraient à être traduites.

Avant de terminer cette esquisse, citons deux procès éthiopiens, dont le premier montre les ressources d'un avocat retors et rappelle le procédé employé parfois en Angleterre, où les gens de loi cherchent à étourdir un témoin pour lui arracher un aveu malgré lui:

Un chrétien vivait avec sa soeur qu'il traitait fort durement. Quand ils étaient seuls il la rouait de coups. Elle souffrait sans se plaindre jusqu'à ce qu'un jour la présence de gens respectables lui ayant donné du courage, elle s'emporta au point d'appeler son frère un tanneur. Il lui intenta procès. Après avoir désigné son juge, elle alla consulter un avocat que nous avons connu à *Gondar*. Il était né aveugle, mais dans un pays où la procédure n'exige pas d'écriture, cette infirmité ne l'avait pas empêché de devenir un habile praticien. Il dit à cette femme, que l'appellation de *tanneur* étant de la plus haute gravité après celle de *musulman*, la seule voie de salut était de l'autoriser à achever tout seul cette affaire. Muni ainsi de pleins pouvoirs, ils répondit aux questions du demandeur et à la surprise générale, au lieu de nier le mot comme on s'y attendait, il convint simplement qu'il lubilité et accompagnées des mêmes formules si monotones, quand le changement de ton de l'adversaire montra qu'il était suffisamment abasourdi, l'avocat demanda enfin si son adversaire savait que sa soeur l'avait appelé en vérité un tanneur, et ayant obtenu de lui une réponse conforme et, en outre, le fatal *Wangel*, l'aveugle plaida qu'un tanneur en vérité était réellement un tanneur et que le demandeur ayant lui-même reconnu qu'il était un vrai tanneur, la prétendue injure n'existait pas. Cette argutie fit triompher la cliente et, par suite, son avocat jouit dans sa province d'une gloire incontestée.

Le second procès montre comment on a pu frapper un homme coupable d'un crime sans précédent et si grave que ni l'us antique ni le code écrit n'en disent rien, parce qu'ils le jugeaient impossible:

En Éthiopie où l'on écrit si peu, le testament est toujours oral et sa preuve peut dépendre d'un témoin unique. Seulement ce témoin ne saurait être que le confesseur qui a assisté le défunt dans ses derniers moments. Or, un homme de haut rang fut trouvé mort et criblé de blessures: il avait été évidemment frappé par la main d'autrui et son fils, obligé de le venger, ne trouvait aucun témoin pour désigner le meurtrier. Quelque temps après un autre chef du même rang tomba malade, fut condamné par les médecins et appela un prêtre afin de bien mourir. Celui-ci jugeant la mort imminente, divulgua le testament et ajouta avoir appris du malade qu'il était le meurtrier tant cherché. Contrairement à tous les pronostics, le malade guérit. Il fut ensuite appelé en justice par le fils du défunt. Le meurtrier nia son crime, mais le prêtre, confondant la confession avec le testament, témoigna publiquement contre lui. Des preuves par induction ayant ensuite corroboré l'affirmation de ce témoin unique, il devint évident qu'on tenait le vrai coupable. Le juge était le célèbre Ras Mikaël, et la loi du talion étant inexorable dans ces contrées, il ne pouvait faire autrement que de livrer l'accusé à celui qui demandait justice, et qui devait le tuer de sa propre main. Après avoir prononcé la sentence, Ras Mikaël profitant de son pouvoir illimité, demanda pour ses frais de justice le corps du prêtre, en ajoutant qu'on le pendît séance tenante parce qu'il était plus bon à rien. Cette manière indirecte de punir la révélation d'un secret professionnel est citée en Éthiopie comme une sentence aussi habile que le fameux jugement de Salomon.

1.30. Idee per l'Abolizione della Schiavitù Africana

SOCIETÀ AFRICANA D'ITALIA

Sede Centrale — Napoli.

IDEE PER L'ABOLIZIONE

DELLA

SCHIAVITÙ AFRICANA

PER

ANTONIO D'ABBADIE

dell'Istituto di Francia

Socio onorario della Società Africana d'Italia.



*Estratto dal Bollettino, Anno VIII, 1889. N.º VII-VIII-IX-X
Luglio-Agosto-Settembre-Ottobre*

NAPOLI

SEDE DELLA SOCIETÀ

Via Medina, 63.

Ridonterà ad eterno onore della Chiesa cattolica di aver combattuto la schiavitù Africana con tutt' altro mezzo che quello delle convenzioni diplomatiche, certo non prive di merito ma nel tempo medesimo impotenti perchè mancanti di sanzione, e che fuori dell' Europa ognuno può violarle a suo piacimento. Con un grande buon senso di praticismo, che gliene verrà gloria eterna, il cardinale Lavigerie ha convocato dei Comizii internazionali ove sarà deliberato intorno al modo e mezzi necessari atti a condurre a buon fine la crociata del 19° secolo.

L'aver dimorato per lungo tempo nell' Africa orientale, può darsi, mi autorizzi a manifestare alcune mie idee che la Società Africana d' Italia accoglierà non mancando di domandarne altre a quelli, i quali hanno studiato a fondo questa grande questione umanitaria.

Disgraziatamente, la schiavitù è una istituzione legale in tutta la parte interna dell' Africa indipendente. Là lo schiavo è un'armento bipede, nient' altro che questo. Se desso reca maleficio alla persona o alla proprietà di altri, non è da lui che si reclamano i danni, ma al suo padrone. Questi può maltrattarlo e puranche ucciderlo in virtù del dritto di proprietà che permette di usare e di abusare. In Africa, lo schiavo non ha altra protezione, che quella compendiata in questo proverbio assai di sovente ripetuto: *la tua proprietà è come tuo figlio*. Del resto la dolcezza della schiavitù domestica rende meno odiosa la privazione dei dritti inerenti alla libertà. Poco valido egli medesimo, il padrone indigeno punisce assai raramente la infingardaggine del suo servo non pagato; esso non lo fa frustare che a grande elasso di tempo, e solamente quando le mancanze sono di grave entità. Se caso mai il nutrimento viene a mancare, egli preferisce il digiunare lui medesimo, che di rifiutare l' ultimo trozzo di pane al suo schiavo. Sono stati i mercanti stranieri, gli Arabi, i quali avidi di guadagno e per mancanza di bestie da soma hanno inventato queste pastoie orribili dell' Africa centrale, le quali forzano una mercanzia a condurre l' altra. Nell' Etiopia, io non ho visto che un solo schiavo incatenato sul mercato dov' era esposto in vendita; l' avevano catturato da poco tempo, si trovava nel pieno sviluppo della vita e la sua sinistra fisionomia giustificava in un certo qual modo la precauzione usata col mettergli i ferri. È con la dolcezza e soprattutto con l' astuzia che si conduce lo schiavo al mercato della costa, e quando se ne contratta il prezzo, lo si fa senza profferire parola, ma congiungendo su di un lembo di toga le mani delle due parti contrattanti per indicare, a mezzo delle dita che si serrano, il numero di sali o di talleri proposti oppure accettati nella compravendita.

In ciascun paese, un vecchio costume, sanzionato dal tempo immemorabile da cui è in uso, ha maggiore potere di un' editto o della più valida legge. Quest' ultimi hanno contro di loro la pochezza del tempo da cui datano, e non vi si ottempera se non con molta lentezza. Ci abbisogna del tempo per abolire una vecchia iniquità che data da molti secoli, e non si potrebbe non abbastanza ammirare Savorgnan di Brazzà, il quale senza mezzi di coercizione, ha saputo ridurre dei negri antropofagi a non più mangiarsi fra di loro e a non vendersi. Non vi è più schiavitù in quella parte del Congo dove sventola la bandiera francese. È vero pure che i missionari raggiungono il medesimo scopo, ma solamente con grande perdita di tempo, a mezzo della lenta via di una educazioni seguita e continuata per lunghi anni.

L'ardore europeo non si accontenta affatto di questi beneficii troppo lontani dal grado della nostra impazienza: si vorrebbe abolire la schiavitù nell' interno dell' Africa. Tuttavia una impresa così colossale sarebbe al disopra delle nostre forze. Non basterebbe di ben consolidare la nostra dominazione; bisognerebbe perquisire tutte le capanne, ciascuna famiglia, stabilire senza tema di cadere in errore la distinzione tra lo schiavo e l' uomo libero e prendere una decisione sul proposito, proposito che potrebbe presentarsi sotto aspetti

assai più numerosi di quello che si può pensare, ove lo schiavo sarebbe il pegno di un prestito, il prezzo di un debito o di un trattato di pace fra tribù rivali. La più abile diplomazia riescirebbe assai di sovente impotente a poter provare la burgia insinuata ad uno schiavo, il quale si affermasse di essere libero. D' altronde come fare per lo schiavo che si dichiara libero, che ama il suo padrone, nè vuole da lui separarsi e che ricusa una libertà, della quale non saprebbe cosa farsene?... Questo caso è assai più frequente di quello che pare a prima vista. Parecchie volte io ho congedato dei servi, i quali mi hanno poi supplicato di ritenerli senza stipendio alcuno e senza altra garanzia che il mio assoluto capriccio.

Troppo infingardi per attendere al leggiadro travaglio di un domestico indigeno, essi non volevano ritornare in seno alle loro famiglie povere, e per assicurarsi un pane quotidiano mi dicevano a voce alta di volermi servire come schiavi. In Africa come nella Roma pagana, il debitore insolubile diventa legalmente lo schiavo del suo creditore: questa pratica data da tempo immemorabile ed aggiunta ancora a delle infinite complicazioni, che non si potrebbero evitare se non con delle confische generali, le quali sarebbero indegne dell'Europa, la quale pretende di inaugurare fra i negri il regno sovrano della giustizia.

Cerchiamo di tenerci lontani dai domini dell' utopia per esaminare i mezzi di abolire la schiavitù non nell' interno, ma solamente al di fuori del continente nero. L' Europa ha il dominio incontestato dei mari e non ne approfitta al certo per abolirvi la tratta. La sua influenza è senza dubbio grande nei porti africani e potrebbe profittarne per decretare che qualsiasi africano, il quale entra nel recinto di un porto africano, per questo solo fatto è libero. Per fare in modo che tutto ciò si sapesse dagli' indigeni si potrebbe farlo proclamare in ciascun vicino mercato indigeno, limitandosi ad una piccola distanza dalla costa. In questo modo gli africani finirebbero per conoscere da lontano i nomi di questi asili della libertà. Intanto prima di ricorrere ad un mezzo così radicale, bisognerebbe stabilire sopra tutta la costa orientale dell' Africa un vero blocco, che riescirebbe vieppiù serio se vi si tenessero puranche piccoli e numerosi canotti armati per perquisire i più piccoli seni di mare, dappoicchè il contrabbando degli schiavi lo si vedrebbe subitamente organizzato in vasta scala.

Resta a dimostrare cosa fare degli schiavi catturati e messi in libertà. Mi si assicura che le catture fatte dagli incrociatori inglesi sono state condotte all' Isola di Francia ch' essi chiamano *Maurizio*, e che una volta sbarcatili e liberi, gli ex-schiavi sono obbligati a lavorare per guadagnarsi la vita. Non si è dato neanche una spiegazione intorno alla prosperità di questa isola, prosperità che la si deve all' abbondanza ed al prezzo basso col quale sono simunerati questi lavoratori forzati. Mentre ch' essi coltivano quest' isola lontana, i loro parenti ed amici restati in Africa, non vedendoli più ritornare, credono di buona ragione, che sono diventati schiavi di una nazione bianca. I fatti che vengo a raccontare in prosieguo rendono almeno probabile questo episodio coloniale dell' isola Maurizio.

Nell' anno 1840 io mi trovavo ad Aden e m' imbarcavo su di un battello a vapore inglese per recarmi a Suez: fui assai sorpreso di trovare a bordo parecchi negri che cantavano in portoghese. Un' ufficiale di bordo mi mise a giorno della cosa dicendomi, che quei negri erano degli antichi schiavi ch' essi avevano catturati in mare, e che poi venivano impiegati a bordo come fuochisti alla macchina. Aggiunse pure che dessi non avevano di vita che un paio di anni. Questo spegnersi così precipitoso dell' esistenza nel mezzo della piena vitalità non deve affatto meravigliare, quando si pon mente che quegli infelici stavano, così di notte come di giorno, presso di un grande fuoco, sotto la zona torrida; la disciplina dell'equipaggio era severissima e questi negri non potevano prendere riposo a loro piacimento.

Quei disgraziati mi riportarono alla mente le oche di Strasburgo che si mettano innanzi ad un gran fuoco affinché il fegato n' addiventi grosso, per farne poi dei pasticci. Il negro sopporterà benissimo uno sforzo quant' è di corta durata, ma gli ripugna di lavorare continuamente, viemaggiormente poi quando questo lavoro si prolunga per degli anni. Bisogna finire per credere che la sua salute non vi resiste affatto. In ogni caso, questo servizio a bordo di un battello a vapore, volontariamente accettato da gente che non ne comprendeva la gravità, è certamente una schiavitù più dura di quella che loro sarebbe spettata sotto padroni musulmani in Persia, in Arabia o in tutt' altro paese. E possibilissimo che si riscontrino presso altre nazioni dei fatti simili. In ogni modo se ne cita uno avvenuto nel Sudan, poco tempo prima della morte di quell' eroe che chiamano Gordon. Era stata arrestata e confiscata una carovana di schiavi. Dichiarandoli liberi ne incorporarono gli uomini in un reggimento indigeno del Kedive, e le donne le diedero ai soldati di questo reggimento; come si vede erano dei matrimoni forzati. Io ho visto nell' Inaria un esempio non di questa schiavitù militare, ma di queste unioni improvvisate. Un bel mattino il Re fece venire a se dinnanzi i suoi schiavi e li maritò sul campo, prendendo a sua guida le apparenze, la presumibile età e soprattutto la statura, tutt' affatto come fanno i nostri campagnardi quando preparano i bovi per la monta. Parecchie di queste unioni erano state accettate con un' apparente rassegnazione; quando una giovanetta malcontenta del suo marito putativo, si avvanza risolutamente verso del re e gli dice: *Eh... mio signore, voi mi avete dato un' inutile marito*; indi cominciò a farne la descrizione fisica con una forma così piccante, tanto che il disgraziato marito vinto dal ridicolo in cui era caduto corse a nascondersi dietro gli altri schiavi. La giovanetta rincuorata da questo primo successo aggiunse: *non amo affatto questo sciancato; esso mi farebbe perdere ogni forza e volontà per compiere il lavoro che vi è dovuto; poichè Dio mi ha qui condotta. Sapete benissimo che senza disobbedire neanche ai capricci degli eunuchi che ci guidano, noi possiamo irritarli mercè una seguela di nonnulla, così poco ad essi piacevoli che finiscono col consigliarvi di venderci. Una donna ieri a questo modo vi ha lasciato. Lasciatemi dunque scegliere da me il mio sposo, voi sarete al certo meglio servito.* Il despota si mosse al riso, la giovane schiava aveva vinta la sua causa, ed immantinenti scelse il marito di suo gusto.

Non è ammissibile di espatriare degli schiavi catturati, e ancora meno di trar partito dal loro lavoro a mezzo di contratti anche volontari, ma troppo ingenuamente accettati. Bisogna riportarli al loro paese nativo od almeno nel porto il più vicino ed ivi lasciarli sotto l' egida, sia di un console europeo o di un' agente speciale, dei quali sono a farne parola. Questi spiegheranno agli ex schiavi che sono liberi di ritornare alle loro case se lo possono, oppure ingaggiarsi a lavorare a *giornata* contro compenso. Fino a quando essi avranno preso una decisione a loro piacimento, bisognerà fornir loro il nutrimento necessario, del quale non avrebbero avuto difetto se fossero rimasti in ischiavitù. Questo procedimento importerà delle spese, particolarmente da principio, ma non bisognerà lagnarsene perchè una piaga morale non potrà essere guarita ammeno di cure intelligenti, le quali non sono esenti da spese. Si le une che le altre sono ben dovute dall' Europa, come un piccolo compenso di questa mostruosa *tratta* che essa ha permesso nonostante le massime dell' Evangelo, e che poi per colmo d' iniquità l' Europa medesima ha attivamente esercitata per oltre tre secoli. È dovuto a noi far di tutto onde espiare le colpe dei nostri padri e meritarne il perdono.

Questa persistenza di ricondurre gli schiavi catturati nei porti dove avevano preso imbarco, oppure di far loro mettere piede a terra in un porto vicino, avrà un vantaggio di cui finora nessuno se n' è abbastanza preoccupato. Questo metodo dirà efficacemente agli Africani e soprattutto ai mercanti di schiavi che la *tratta* è finita e che l' Europa veglia per impedire che la si possa continuare. Gli schiavi rubati con la forza o con l' astuzia nelle regioni vicine al mare si rimetteranno poco a poco con le loro famiglie e ritorneranno fra

esse. I schiavi liberati che appartengono a regioni lontane dal mare, peneranno assai di più per ritrovare i loro parenti, e la più parte di essi resteranno nella terra dove sono stati sbarcati e si daranno, previa remunerazione, ai lavori del porto, lavori che essendo di per essi stessi intermittenti, riesciranno agevoli alla natura capricciosa del negro. Tutti questi liberati racconteranno la storia della loro liberazione e soprattutto della loro cattura. Essi indicheranno i briganti o i ladri di schiavi. La giustizia indigena li perseguiterà, vi saranno processi e condanne e tutta questa massa di ladri di schiavi imparerà a proprie spese quello che potrà capitare ed è capitato a loro, per aver presi e venduti degli uomini nati liberi, i quali sono ritornando diventati loro accusatori. Queste recriminazioni avranno il grande vantaggio di far denunciare la tratta dagl' indigeni medesimi, e di mettere in guardia mercanti e contrabbandieri di schiavi contro i pericoli che offre il loro infame commercio.

L'europeo non interverrà al certo in questi ultimi dibattimenti, gli riescirebbe difficile senza aver profonda conoscenza della lingua, dei costumi e della giurisdizione indigena.

Siamo alla proposizione principale, che sottomettiamo agli amici dell' umanità. Come distinguere un uomo libero da uno schiavo?... Entrambi parlano la medesima lingua e vestono gli stessi panni. Se s' interroga lo schiavo, questi non confesserà mai il suo stato stante che la sua vanità ne resterebbe ferita confessando di non più essere libero. D' altra parte è nella sua credenza, che il bianco compera degli schiavi per condurli seco lui, ingrassarli per poi mangiarne nei suoi pasti sontuosi. Salvo il caso in cui dei prigionieri abbastanza numerosi e parlanti la stessa lingua possono prendere concerto fra di loro per darsi alla fuga, il mercante preferisce cattivarseli mercè dei mezzi morali, e tutta la sua abilità si attiva onde metterli in pratica. Se lo schiavo è nel pieno vigore della vita lo si spaventa col racconto di rivolte immaginarie che sono scoppiate nelle regioni che dovrebbe percorrere per ritornare al suo paese; se al contrario è nella prima età il padrone gli dirà che l' adotta per figlio, e come tale lo tratta... fin quando poi lo vende.

Siccome gl' interpreti si lasciano facilmente corrompere da regali o puranche da semplici promesse, bisogna fare il possibile di servirsene il meno che si può. Ciascun porto dovrà avere un agente speciale europeo e cristiano, il quale conosca di già almeno due lingue europee, cosa che lo rende più capace d' imparare le altre. Quest' agente avrà come missione speciale quella di imparare gl' idiomi della più parte degl' indigeni i quali fanno traffico su quel punto della costa. All' arrivo di una carovana ed anche di una piccola comitiva dall' interno, l' agente dovrà interrogarli tutti, l' uno separatamente dall'altro; inquire intorno alla loro origine ed alle ragioni dell'intrapreso viaggio, e queste informazioni bisogna che non vengano dalla persona medesima a cui riguardano, ma bisogna fare in modo che l'uno dica quello che sà sul conto dell'altro, perchè sarebbe ingenuo attenersi alle riposte di ciascun interrogato, riguardanti se medesimo, che al certo non sarebbero sincere. Con un poco di tatto e di pazienza, l'agente riescirebbe a sceverare il vero dal falso, ed a riconoscere il vero schiavo, malgrado che questi avesse adoperato modo di fare e linguaggio di uomo libero. Se caso mai sorgesse contestazione, il console deciderebbe. Questi dev' essere europeo perchè in questa bisogna sarebbe pericoloso il confidarsi ad un agente consolare indigeno. Di più la casa consolare dovrebbe essere una specie di santuario, ove sarebbe bastevole il solo entrarvi per diventare libero. Gli asili di questo genere abbondano in Etiopia.

La lunga durata della tratta era talmente radicata nelle nostre abitudini europee, che allorquando la tratta è stata per legge abolita, hanno cercato di supplirvi con l'ingaggiare per la durata di parecchi anni, degli indiani, dei cinesi ed anche dei veri negri. Questo sistema dev'essere riprovato, perchè non è che una schiavitù mascherata. In effetti questi disgraziati lavoratori fanno dei contratti verbali senza sapere a quali travagli debbono dedicarsi, e senza

sapere per quanti anni i loro nuovi padroni si arrogano il dritto di esigere il loro servizio. Si è puranche verificato che gl'ingaggiati mediante un premio pagati da un secondo padrone sono passati dal primo a questi, formando così una schiavitù temporanea. Si sono puranche viste delle agenzie e polizze di carico di lavoratori. Se gl'ingaggiati si sentivano stanchi della loro posizione ed addimandavano di ritornare ai loro paessi, gli veniva rifiutato il passaggio marittimo mettendo in voce dei contratti che quei disgraziati non avevano mai creduto di accettare, perchè i dragomanni interessati non glieli avevano loro fatto comprendere nel loro vero senso, oppure li avevano del tutto ingannati a mezzo di promesse fallaci. Un viaggiatore mi diceva che l'isola di San Thomè, ch'è posta a l'ovest dell'Africa deve la sua prosperità a questi schiavi importati come ingaggiati temporanei. Felicemente, si dice, che i Governi hanno impedito questo traffico vergognoso.

Disgraziatamente il blocco per la schiavitù non risponde affatto allo scopo per cui è indetto. Si fanno delle catture di navi negriere, come se queste catture fossero fatte per pura combinazione, e queste avvengono solamente quando il numero delle vittime è stragrande e non può correre alcun dubbio sul loro stato sociale. E questo senza voler tener conto della lunga costa africana, la quale si estende da Barbirah alla possessione portoghese di Quilimane, si devono anche vigilare attivamente le coste del Mar Rosso, dopo che in grazia del genio del sig. Lesseps sono state aperte al traffico. Si parlava qualche anno fà di navi inglesi che incrociassero tra Suez ed Aden per sbarrare il cammino ai mercanti di schiavi. Benchè noi ci fossimo trovati di persona, nel Dicembre 1888 e Gennaio 89, negli scali del mar Rosso, non abbiamo visto ne intenso parlare di quest' incrociatori. Delle cause politiche, può darsi, avevano imposto che questa crociera si fosse abolita. Intanto è penoso il pensare che si tollera la presenza di schiavi sul suolo inglese. Nel 1840 una piccola nave di Ziddah diede fondo nel porto di Aden: l'equipaggio composto unicamente di schiavi s'affrettò a prendere terra e si ricusò di ritornare a bordo, adducendo a ragione che bastava toccare il suolo inglese per essere liberi. Il capitano della nave, schiavo anche lui, ma protetto dal proprietario della nave, il quale gli dava una piccola provvigione sugli utili del suo commercio, si recò dal governatore inglese a dar querela del fatto; questi si affrettò a far rimandare, con la forza, i marinai a bordo. I mercanti arabi citano questo fatto onde provare che gl'inglesi non avevano presa nessuna decisione contro la schiavitù.

Si può, per essere caritatevoli, supporre che il governatore era ignorante del vero stato delle cose cioè, che dei marinai schiavi erano sotto gli ordini di un capitano schiavo anche lui, ch'egli, il governatore, non pensò in quel momento che all'abbandono della nave, e diede le disposizioni di conseguenza. Il seguente fatto però è di tal natura, da quasi mostrare che le autorità inglesi avevano impartiti degli ordini di lasciar fare, se non di proteggere i mercanti di carne umana. Mi trovavo nell'anno medesimo a Tagiurah e vi ho ricevuto un uomo ch' era fuggito, diceva, dalle guardie del corpo del re Sahla Sillase e che lo si voleva imbarcare per venderlo in Arabia. Gl'indigeni mi dissero ch'egli era in realtà uno schiavo. Parlando seco lui potetti convincermi ch'era cristiano e parlava l' Amarico. Un bastimento da guerra della marina indiana trovavasi nella rada di Tagiurah e questo schiavo m' addimandò se addiventasse libero imbarcandosi su quella nave. Credetti di potercelo confermare, ma per precauzione mi recai dal capitano inglese e gli domandai se accordasse protezione ad uno schiavo fuggito dal suo padrone, il quale avrebbe raggiunto a nuoto la sua nave. Il capitano si ricusò dicendomi, ch'egli non poteva accordare protezioni, dal perchè aveva ordine di non frammischiarsi negli affari interni del paese ove colla sua nave abbordava. Si può di conseguenza conchiudere da quello che ho raccontato che all' epoca da me indicata il blocco contro la schiavitù, tuttora esistente sulla costa occidentale dell'Africa, non era affatto esteso al mar Rosso ed al golfo di Aden.

Un'altra circostanza di più recente data concorre a far credere che anche ai nostri giorni non si è avuto nessun cambiamento in questo triste stato di cose.

Or sono quattro anni, seguendo una ricognizione magnetica in Oriente, approfittai di un battello a vapore che batteva bandiera egiziana, il quale faceva scalo in diversi porti del mar Rosso. Sulla costa dei Somali, a Barbirah, il 12 Gennaio 1885, imbarcammo una mandra di montoni destinata al distacco delle truppe inglesi di guarnigione a Suakim. In prosieguo toccammo Aden a Hodaydah e poi ancorammo a Massaua. Continuando la rotta verso nord si aggiunse al nostro carico una schiava Tigray rubata di recente, la quale era stata comprata a Ziddah, dove noi non ci fermammo che due giorni soli. Io supponeva che gl'inglesi vegliassero alla soppressione della tratta, e m'aspettavo che fossero sorte delle difficoltà prendendo terra a Suakim: al contrario neanche la minima obiezione sul proposito. Lo sbarco dei montoni fu causa piuttosto di non poche noie; ma per la giovane schiava Tigray tutto camminò per la migliore via di questo mondo; essa aveva attraversato di già due volte il mar Rosso senza difficoltà, venne sbarcata senza la minima opposizione, e ricominciò la sua regolare vita di schiava all'ombra della bandiera inglese. Probabilmente sarà tuttora a Suakim, ammesso che non abbia cambiato di padrone sulle sponde del Nilo, ove la vendita degli schiavi offre dei grandissimi benefici, che non possono non tentare la cupidigia dei mercanti di carne umana.

La condizione degli schiavi negri ha destato un profondo sentimento di compassione nell'umanità. Gli schiavi di Etiopia, tutti di colore e per nulla negri, meritano pertanto che si pensi ad essi. Questi abitano delle pianure relativamente fredde dove l'europeo può con facilità acclimatarsi. Dippiù la immensa maggioranza di questi etiopi sono cristiani ferventi ed illuminati nel nord, meno credenti nella regione del sud. Più che 20,000 di questi schiavi cristiani ogni anno attraversano il mar Rosso per poi addiventare musulmani in Persia, in Arabia e in Turchia. Il cristianesimo etiopico non differisce dal nostro che per della settagliezze teologiche difficili a comprendersi. Ciò non ostante questi schiavi, rubati ai loro parenti sono nostri fratelli in Dio, è perdonabile la nostra inerzia affin d'impedire questo vergognoso traffico, che cominciato col furto si compie a dispetto di ogni legge umana e divina?...

Se i potenti governi di Europa e d'America continuano a lasciare l'Etiopia nelle sue ingiuste sofferenze, fa male il pensare che forse Dio li punirà nel loro orgoglio, per aver abbandonata a se stessa la sola nazione africana, la quale ha saputo fino ad oggi difendere la sua fede cristiana dall' invasione d'un islamismo degenerato.